HAL
open science

Penser les rapports aux lieux dans les mobilités privilegiées : étude croisée des backpackers en Thaïlande et des hivernants au Maroc

Brenda Le Bigot

▶ **To cite this version:**

Brenda Le Bigot. Penser les rapports aux lieux dans les mobilités privilegiées : étude croisée des backpackers en Thaïlande et des hivernants au Maroc. Géographie. Université Panthéon-Sorbonne - Paris I, 2017. Français. NNT : 2017PA01H018 . tel-01770586

HAL Id: tel-01770586

https://theses.hal.science/tel-01770586

Submitted on 19 Apr 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
École doctorale de géographie de Paris
UMR 8504 Géographie-cités

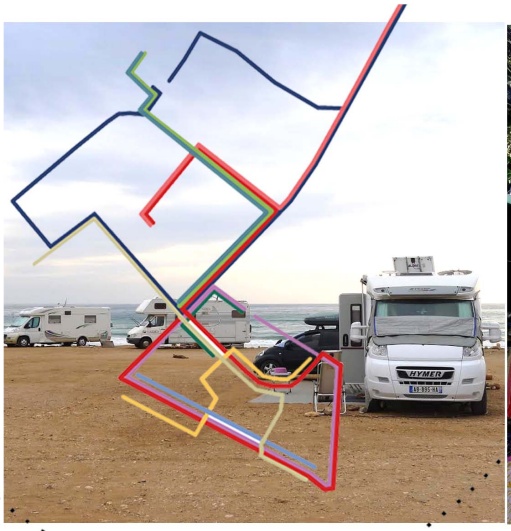
THÈSE

pour l'obtention du grade de docteure de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Présentée et soutenue publiquement à Paris le 29 mai 2017 par Brenda Le Bigot

PENSER LES RAPPORTS AUX LIEUX DANS LES MOBILITÉS PRIVILEGIÉES

Étude croisée des *backpackers* en Thaïlande et des hivernants au Maroc



Membres du jury

Nadine CATTAN	Directrice de recherche au CNRS UMR 8504 Géographie-cités	Directrice de thèse
Nathalie BERNARDIE-TAHIR	Professeure Université de Limoges	Rapporteure
Mohamed BERRIANE	Professeur Université Mohamed V Rabat	Rapporteur
Saskia COUSIN	Maîtresse de conférences Université Paris Descartes	Examinatrice
Laurent FARET	Professeur Université Paris Diderot	Examinateur
Marie-Christine FOURNY	Professeure Université Grenoble Alpes	Examinatrice

Penser les rapports aux lieux dans les mobilités privilégiées

Étude croisée des *backpackers* en Thaïlande et des hivernants au Maroc

Sommaire

Introduction générale
De nouveaux rapports aux lieux ? 7

Partie 1. Penser une géographie des mobilités privilégiées, entre local et mondiale 7
Chapitre 1. Mobilités entre tourisme et migration : état des connaissances..... 25
Chapitre 2. Rapports aux lieux, mondialisation et privilèges : questions et enjeux 67
Chapitre 3. Hivernants au Maroc et backpackers en Thaïlande : approche croisée 89
Chapitre 4. Méthodes plurielles : enquêter *in situ* et saisir des échelles imbriquées 145
Conclusion de la partie 1 183

Partie 2. Les lieux mis en relation : itinéraires translocaux et apprentissages de la mobilité 187
Chapitre 5. Itinéraires. Combiner les lieux, entre passages et ancrages 189
Chapitre 6. Trajectoire. Réintroduire le temps biographique dans les mobilités internationales 261
Conclusion de la partie 2 331

Partie 3. Des lieux imaginés, pratiqués et négociés : les mobilités privilégiées au prisme de l'appropriation de l'espace 333
Chapitre 7. Des lieux façonnés par des imaginaires mondialisés 335
Chapitre 8. Les lieux en pratiques, du tourisme à la quotidienneté 371
Chapitre 9. Des lieux coproduits : enclavements, coprésences et concurrences spatiales 431
Conclusion de la partie 3 485

Conclusion générale
Aller chercher Ailleurs un quotidien enchanté 487

Annexes 499
Bibliographie et sources 515
Table des illustrations 537
Table des matières 545

Remerciements

La thèse, comme les voyages, ne se fait jamais vraiment « en solitaire ». J'assume mon goût pour les métaphores faciles et souhaite ici remercier toutes celles et tous ceux qui me font dire à l'issue de ce long cheminement, que je ne suis pas déçue du voyage ! Ils y ont apporté d'immenses contributions.

D'abord, ma reconnaissance profonde va à Nadine Cattan, directrice de cette thèse, qui a de mille façons, permis à ce bateau d'arriver à bon port. Ton accompagnement a été extrêmement stimulant d'un point de vue scientifique et d'une pédagogie à toute épreuve. Je suis toujours sortie de ton bureau gonflée à bloc, pleine d'idées, rassurée et enthousiaste. Un très grand merci pour tout le temps que tu m'as accordé, les réflexions tout en « mobilité » que nous avons partagées et tes encouragements du début à la fin de cette thèse.

Je tiens à remercier également toutes les personnes qui m'ont permis d'avancer pas à pas dans divers champs de recherche, qui m'ont aidée à mettre sur pied ma problématique, et m'ont fait partager leurs réflexions, notamment sur le tourisme et les migrations. Je pense, aux membres du jury, qui ont accepté de discuter mon travail. Aussi, je pense à Camille Schmoll et à Luc Vacher qui ont suivi l'évolution de ce travail dans mon comité de thèse, à Michel Peraldi, Liza Terrazzoni ou encore Saskia Cousin qui m'ont donné l'occasion de présenter mon travail dans des cadres interdisciplinaires. Je pense aussi à Antoine Fleury, qui m'a mise sur la voie de cette recherche en encadrant mon mémoire de master et en m'encourageant à poursuivre ce parcours. Je remercie également Liliane Lizzi et Hadrien Commenges qui m'ont aidée, par leurs conseils techniques et cartographiques, à ranger ma valise pleine d'informations au retour du terrain. Cette thèse est pleine de voyages, ceux des autres avant le mien. Je tiens à dire un très grand merci à toutes les personnes rencontrées sur les terrains, voyageurs, professionnels, habitants, qui m'ont raconté, montré, des bouts de leurs chez-eux plus ou moins mobiles. Je remercie également les chercheurs rencontrés en chemin, sur les terrains thaïlandais et marocains, Chloé Pellegrini, Eric Cohen, pour m'avoir indiqué les bonnes routes, Elsa, Hicham, Hamid pour leur aide scientifique et leur accueil. Je souhaite également remercier de nombreux équipages très stimulants : les équipes pédagogiques de l'UFR de géographie et de l'IREST à l'Université Paris 1, ainsi que les étudiants, les copains de Sud Educ', les super Darkgéo et *Feuilles de géo.*

C'est par ailleurs d'un sacré refuge, le laboratoire Géographie-cités, duquel j'écris ces lignes. Les chercheurs, enseignants-chercheurs, ingénieurs, administratifs, ont formé un environnement d'une immense richesse pour échanger, développer des idées, travailler et s'entraider tout au long de ces années de thèse : Martine et Véronique, Antoine, Arnaud, Sandrine, Sylvie et tous les autres ! Je remercie toutes celles et tous ceux des équipes PARIS, CRIA et EGHO, merveilleux lamibos avec lesquels j'ai réfléchis, appris et beaucoup ri : ceux qui ont ouvert la voie, Dimitra, Hadrien, Marion, Thomas, Jean-Baptiste, Caroline, Stavros… ceux qui ont voyagé avec moi, Lucie, Julie, Olivier, Sylvestre, Robin, Solène, Clémentine, Zoé, Etienne, Thibault, Paul, Dorian et ceux qui arrivent à toute allure, Anaïs, Ryma, Natalia, Daphné, Odile, Juste, Julien, Florence, Ulysse, Paul, Pierre-Olivier, Matthieu, Constance, Chloé, Anne-Cécile, Flora, les supers co-équipiers du Criou et de Egho, Leïla, Sabine, Lina, Emma, Paul, Matthieu et Cyrile pour les aventures de la BNF, Mathieu et Élise et tous ceux qui ont partagé la route. C'est avec une immense reconnaissance que je remercie ceux qui m'ont soutenu (si généreusement !), les relecteurs Solène, Lucie, Jean-Baptiste, Camille et Camille, Sébastien, Antoine, Dorian, Florence, et les infatigables et incroyables Annaig, Élise et Leïla.

Enfin, difficile de mettre des mots sur l'immense merci que je voudrais crier à tous ceux qui partagent mon quotidien de près ou à distance : les coloc' de feu sensationnelles de toutes les générations, mes chers et tendres Marlou, Pauline, Agathe, Juliette, mes bretonnes de cœur Camille, Lisa, Mathilde, mes parents Fanchon et Eugène, des soutiens sans limites, les frangins et frangines, Manou, Tangi et Anne-Laure, et M.A. Greg merveille de mon monde. Finalement, merci à toutes ces personnes si belles qui m'entourent et me font voyager au jour le jour.

Introduction générale
De nouveaux rapports aux lieux ?

> « C'est ce qui angoisse les uns et fascine les autres : n'avoir pas de lieu ou plutôt appartenir à plusieurs espaces, avoir plusieurs chez soi, une double absence (...), mais aussi une double présence (...), ce qui va à l'encontre du discours identitaire classique, mais raisonne agréablement dans l'imaginaire transnational de la mobilité créative. »
> (Cousin, 2016)

Cette thèse mobilise deux figures des mobilités internationales orientées des Nords vers les Suds, mobilités peu connues notamment dans leur déploiement spatial. Ni tout à fait touristes, ni vraiment migrants, ces deux figures envisagées conjointement vont permettre de montrer des reconfigurations de rapports aux lieux, tant à l'échelle mondiale, à travers les processus de mises en réseaux des lieux pratiqués, qu'à l'échelle locale, les appropriations différenciées contribuant à la compréhension de dynamiques que l'on peut nommer « translocales ». Ces reconfigurations interpellent les catégories de lecture du monde social et ouvrent des perspectives nouvelles sur la dimension spatiale des jeux de pouvoir.

Cette thèse est construite autour du croisement des figures de mobilité que sont les *backpackers* et les hivernants. Principalement jeunes dans le premier cas, retraités dans le second, ils voyagent pendant plusieurs mois à l'étranger, en vadrouille sur les routes d'Asie ou d'Amérique du Sud pour les uns, dans une résidence secondaire au Portugal ou en camping-car sur la côte marocaine pour les autres. Envisagé souvent comme une parenthèse avant de se lancer dans les choses sérieuses de la vie, le voyage des *backpackers* s'imagine sous l'angle de l'itinérance qui « forme la jeunesse ». Celui des hivernants est quant à lui vu fréquemment notamment par les médias sous l'angle d'européens qui s'installent au soleil, attirés par les opportunités immobilières, avantages fiscaux ou l'envie de se lancer dans un projet entrepreneurial. Les deux figures partagent en fait l'ambivalence de modes de vie composés à la fois d'itinérance et d'installation qui interrogent l'actualité de la présence occidentale dans les Suds et le renouvellement des relations à l'Ailleurs. Ces mobilités internationales sont identifiées par M. Hall et A. Williams à travers leur nouveauté :

> « New forms of mobility can be found at many scales from the local and national to the global. They also include all age ranges but particularly those near the polar extreme of the life course - young, single adults and the active elderly (...). All straddle not only international boundaries but also the worlds of work and leisure, and so of tourism and migration. »
> (Hall and Williams, 2002)

Elles ont en commun de s'établir sur une longue période de temps libre et d'être motivées principalement par le loisir. À travers les attaches développées dans les

destinations, l'espace des pratiques de voyage des *backpackers* comme des hivernants déstabilise la définition du « lieu de vie » comme lieu unique d'ancrage, d'habitude, d'appartenance. Cette déstabilisation, comme le signale S. Cousin (*ibid*) angoisse et fascine en même temps.

En s'appuyant sur une démarche d'analyse de ces pratiques de mobilité à toutes les échelles, l'objectif de cette thèse, est d'explorer ce qui se joue dans la reconfiguration des rapports aux lieux dans le cadre de ces modes de vie mondialisés. Il s'agit de questionner les « rapports au lieu » en tant que pratiques, imaginaires et dispositifs qui fondent l'interaction entre les formes sociales et leur dimension spatiale. Interroger de façon croisée la construction du « rapport au lieu » dans le cadre de ces deux types mobilités répond alors à deux enjeux principaux. D'une part, cette thèse prend le parti de regarder comment ces phénomènes témoignent d'ambivalences qui interrogent les catégories de lecture de la mobilité, notamment du tourisme et des migrations, et plus globalement les catégories de lecture du monde social, d'Ici et d'Ailleurs, de quotidien et hors-quotidien, ou encore de temps libre et temps actif. Cet enjeu théorique s'articule d'autre part à un enjeu empirique et social. En s'appuyant notamment sur deux enquêtes de terrain à Bangkok et Ko Phangan (Thaïlande) pour le *backpackers* et sur Agadir et ses environs littoraux (Maroc) pour les hivernants, il s'agit de montrer comment les reconfigurations des rapports aux lieux rendent compte de la dimension privilégiée de ces pratiques de mobilité et ouvre des perspectives de connaissance sur les rapports de pouvoir mondialisés, dynamiques et multi-échelle. Au final, cette thèse doit amener à considérer comment ces ambivalences et ces rapports de pouvoir participent de la fabrique contemporaine des lieux et des pratiques spatiales.

Décaler le regard sur les mobilités internationales

Regarder les mobilités internationales « par le milieu » ?

Les figures emblématiques des mobilités internationales s'illustrent souvent par leur antagonisme. Les regards sont en effet souvent tournés vers la figure du cadre supérieur hypermobile ou vers celle du réfugié sans papier, deux figures antagonistes des discours politiques et économiques dominants. En écho, les représentations de l'espace mondial dessinées par ces figures opposées reproduisent généralement la célébration des réseaux métropolitains dynamiques et attractifs des Nords et l'assignation des Suds au statut de lieux de départ. Les mobilités abordées dans cette thèse ne sont pas guidées par le travail ou des situations de déplacement forcé. Les réseaux qui s'y dessinent ne se superposent ni avec les réseaux métropolitains dominants, ni avec les marges sécurisées des territoires. Aussi, la présence de ces groupes dans les lieux de destination est parfois relativement longue, plusieurs mois, mais temporaire, rendant difficile leur identification aux figures du touriste ou de

l'expatrié. Pourtant, *backpackers* et hivernants permettraient d'envisager, en complément des lectures indispensables de la mondialisation « par le bas » (Portes, 1999) abordant le fait migratoire et à celles de la mondialisation « par le haut » s'intéressant aux élites mobiles, la diversité des formes de mondialisation « par le milieu », pour reprendre l'expression proposé par M. Peraldi et L. Terrazzoni (2016, p. 22), de figures « ordinaires » traçant aussi les espaces mondiaux en évolution et mettant en tension les rapports de pouvoir mondialisés.

Au croisement entre mobilité, migration et tourisme

Alors que les recherches sur la mobilité foisonnent, que la notion est élevée au rang de nouveau paradigme (Urry et Sheller, 2006) elle reste définie de façons multiples et imprécises (Kaufmann, Bergman et Joye, 2004). Les catégorisations qui tentent d'en éclaircir les contours, reposant sur des motifs –travail, tourisme, résidence, loisirs, études- ou sur les échelles spatio-temporelles –internationale, nationales, intra-urbaine- se chevauchent ou peinent à définir leur limites. Aussi, tantôt louée, tantôt stigmatisée, la mobilité est une construction sociale dont le statut et la valeur associée varient (Ripoll, 2015). Sa participation à une « doxa dominante », fait douter certains de la possibilité de l'utiliser comme notion pour penser (Borja, Coutry et Ramadier, 2013, p.6). Pourtant, les champs d'étude relatifs à un type spécifique de mobilité, comme les études migratoires et touristiques, en viennent à questionner justement les limites de la mobilité pour poursuivre l'utilisation de la notion mais dans une approche englobante, pointant que ces catégories ne suffisent plus à comprendre les phénomènes sociaux observés. Les mobilités de *backpacking* et d'hivernage, par leur longue durée, mettent en doute leur caractère touristique et flirtent avec un nouveau visage de migration. Cette thèse s'inscrit alors dans une démarche de mise en œuvre concrète d'une approche englobante, considérant la nécessité de penser les motifs et les échelles des mobilités comme combinés pour saisir l'ensemble des sphères de la vie et l'ensemble des lieux mis en interaction par l'expérience du mouvement.

Du côté des études migratoires, la perspective de non seulement décaler mais renverser le regard sur les migrations a fait l'objet d'une activité scientifique récente[1] tournées vers une diversité de nouvelles figures migratoires venues d'Europe : retraités, entrepreneurs, jeunes diplômés sans emploi, amoureux, coopérants, expatriés ou encore immigrés ou enfants d'immigrés. S. Bredeloup (2016) soutient que ces mobilités « en acte qui ont été encore très peu explorées » amènent à penser les migrations vers les Suds comme des portes de sortie de classes moyennes européennes précarisées, mais aussi du côté des terrains d'aventure à l'image de nouveaux Eldorado. Elles sont, selon l'hypothèse de M. Peraldi et L. Terrazzoni (*ibid*), marquées par les

[1] Voir notamment les deux numéros spéciaux des *Cahiers d'Études Africaines* sur les Européens en Afrique (Peraldi et Terrazzoni, 2016), et de la revue *Autrepart* sur les mobilités des Européens vers les Suds (Bredeloup 2016).

mémoires coloniales mais surtout pétries de diverses formes « d'individualisme, de pragmatisme, de primat du relationnel » caractéristiques des valeurs néo-libérales et entrepreneuriales. Du côté des études touristiques, se pense un nouveau paradigme récréatif de l' « après-tourisme ». Une mise en tourisme des lieux ordinaires de l'Ici s'observerait, ré-enchantant les pratiques quotidiennes de proximité à travers le loisir, l'évènementiel et la consommation, et se déclinerait en parallèle une recherche de pratiques quotidiennes dans l'Ailleurs, pour continuer à voyager à travers d'autres statuts que l'étiquette honteuse du touriste. Le touriste se déplacerait pour « habiter temporairement d'autres lieux » (Knafou, Stock, 2002). Ainsi pour M. Hall (2005) une conceptualisation adéquate du tourisme demande une approche plus compréhensive des relations entre le tourisme, les loisirs et les autres pratiques sociales liées au déplacement.

Cette thèse met en communication des notions issues de ces deux champs d'études, les circulations migratoires (Dorai et al., 1998; Cortès et Faret, 2009) et l'approche transnationale (Faist 1998; Boccagni 2012), l'authenticité (Wang, 1999; Cravatte, 2009) et l'enchantement du monde touristique (Réau et Poupeau, 2007), et construit un objet prenant concrètement en main ces préfixes et adjectifs à la fois séduisants et problématiques du « trans- », « inter-», « entre-deux », « hybride ». J'adopte une approche spécifiquement spatiale de cette ambivalence entre tourisme et migration, en analysant des « rapports aux lieux » que j'interprète comme des expressions de rapports de pouvoir spatialisés.

Une approche par l'espace : repenser les rapports aux lieux

La mobilité renvoie selon V. Kaufmann, M. Bergman et D. Joye (2004) au déplacement dans l'espace d'entités concrètes ou abstraites qui, pendant leur voyage, peuvent faire l'expérience d'un changement de statut – du statut d'habitant à celui de touriste par exemple s'il s'agit d'un individu– et dont le déplacement interagit aussi avec les points de départ, de passage et de destination. Ainsi, alors que l'espace a fait son entrée voire son « tournant » (Urry et Sheller, 2006; Faist, 2013) dans de nombreux champs des sciences sociales, il est particulièrement présent dans les recherches sur la mobilité. Pourtant, les mobilités des *backpackers* et celles des hivernants restent peu abordées d'un point de vue spatial. Cette thèse met alors en place une analyse de ces pratiques à plusieurs échelles, mettant à l'épreuve des expressions du type « du local au global » qui traversent de nombreuses réflexions théoriques sans toujours se confronter aux faits sociaux concrets. Cette construction multi-scalaire structure le questionnement central de cette thèse sur les reconfigurations du rapport aux lieux.

Penser les lieux mis en réseaux

Les recherches sur les mobilités ont été marquées par les écrits de G. Deleuze et F. Guattari qui formalisaient en 1980 la proposition assumée comme paradoxale d'un « modèle de devenir et d'hétérogénéité qui s'oppose au stable, à l'éternel, à l'identique, au constant » (p. 447), et qui envisageait un espace fait de multiplicités non métriques, qu'on ne pourrait explorer « qu'en cheminant sur elles » (p. 460). C'est en partie au prisme d'une remise en cause de la pensée sédentaire que se sont ainsi forgés en géographie des outils pour penser des territoires qui ne seraient plus nécessairement des entités contiguës, mais lisibles par la mise en réseau des lieux qui les composent, par leur réticularité. L'idée s'est fait jour que la mobilité pouvaient être envisagée non pas comme une perte d'ancrage, mais comme créatrice de nouvelles territorialités, d' « habiter polytopique » (Stock, 2006). Cette pensée du territoire comme non exclusivement contigu accompagnerait une possibilité de sortie de la pensée fixiste et sédentaire qui maintient des catégories duales (Cattan 2008). Nourrie de ces évolutions disciplinaires, la thèse ici développée envisage l'espace d'une pratique sociale, celui de l'hivernage et du *backpacking*, à partir de l'ensemble des « lieux » qu'elle met en relation. Le concept de « lieu » est envisagé à la suite de B. Debarbieux (1995a; 1995b) dans l'ordre de sa matérialité, de sa signification lui associant des valeurs et des rôles spatiaux, et l'ordre du symbole qui peut en faire une figure emblématique d'une autre réalité. Utilisé pour penser les mobilités qui le traversent, le lieu est envisagée dans une approche relationnelle et trans-scalaire (Massey 1994; Clifford 1997; Amin 2002; Cattan 2012) : loin d'être une entité fixe, il est redéfini continuellement par ses interactions avec d'autres lieux, à toutes les échelles. Le lieu, associé à la notion de « rapport » définie comme l'« action d'établir un lien »[2] permet de penser les pratiques, objets, processus, dispositifs, imaginaires qui médiatisent le lien entre espace et société.

La production des lieux dans les reconfigurations des liens sociaux mondialisés

De l'éloge du cosmopolitisme aux crispations identitaires, les mobilités internationales interrogent les possibilités multiples de penser les coprésences, sociabilités et solidarités qui participent à produire les lieux dans les dynamiques mondiales. Selon P. Le Galès (2011), « rien ne dit que les groupes et les individus ne parviennent à combiner mobilités, appartenance à des réseaux et enracinement dans la ville, d'autant plus qu'elle aura été choisie ». En quittant leur lieux de vie habituel pour des séjours relativement longs et parfois à plusieurs reprises, les pratiques des *backpackers* et des hivernants questionnent les sociabilités nouvelles qui se formeraient

[2] Centre National de Ressources Textuelles et Lexicale (CNRTL), www.cnrtl.fr/definition/rapport, consulté le 15 août 2015

en voyage, la gestion des absences dans les lieux de départ et des présences dans les lieux de destinations. L'analyse des rapports aux lieux en reconfiguration donne ainsi des clés de compréhension sur l'évolution des sentiments d'appartenance, sur la production de lieux par la rencontre et l'entre soi et sur l'échelle translocale des relations sociales en construction.

L'évolution des rapports sociaux dans le cadre de la mondialisation est soumise dans les recherches contemporaines à des interprétations diverses. Certains théoriciens de la modernité envisagent ces phénomènes de mobilités internationales comme signe et moteur d'une individuation marquée par la recherche réflexive d'épanouissement individuel (Giddens, 1991) voire comme signe d'une « fluidification » sociale (Bauman, 2000) qui rendrait les structures sociales de classes, d'âges, ou encore de famille presque obsolètes au regard de sociabilités éphémères et labiles en formation (Urry, 2007). Ces approches peuvent se lire comme significatives des constructions sociales liée au « nouvel esprit du capitalisme » pour reprendre l'expression proposée par L. Boltanski et E. Chiapello (1999), soulignant, voire valorisant la quête individuelle et la flexibilisation des relations sociales. Nécessaire pour décrypter les discours sociaux, ces constructions sociales sont toutefois contre-balancées dans mon approche par l'idée, soutenue par exemple par A.-C. Wagner (2007) ou V. Kaufmann, M. M. Bergman et D. Joye (2004), que les structures sociales ne sont pas diluées mais reconfigurées, voire parfois réactivées par la mondialisation et la mise en réseau du monde qui l'accompagne. L'approche adoptée entend alors montrer la place des lieux, de leur mise en relation, leur production et leur appropriation dans le cadre de cette reconfiguration des liens sociaux mondialisés.

Deux figures de « mobilités privilégiées »

La figure du *backpackers*, marquée par une identité jeune, se place dans la continuité de celle du routard, hippie, voyageur en tour du monde, aujourd'hui réinjectée dans la multitude d'offres touristiques alternatives, culturelles, solidaires. Elle se retrouve aussi hybridée dans les projets de mobilité de jeunesse associant expérience professionnelle, étudiante et voyage, à l'image des « Visas Vacance travail » proposés par exemple en Australie. Celle de l'hivernant se repère quant à elle plutôt dans les discours médiatiques retraçant ces parcours de retraite rêvée fuyant la grisaille et les fins de mois difficiles vers un paradis bien mérité. Ces figures travaillées dans des champs d'études différents se trouvent aujourd'hui mises en parallèle dans le champ émergeant des *lifestyle migrations*. En mettant en place une démarche d'étude croisée entre ces deux populations, vues depuis leur présence au Maroc et en Thaïlande, cette thèse propose d'approfondir leur assimilation récente à des « mobilités privilégiées », offrant des perspectives de renouvellement du regard sur les liens entre des Nords et des Suds et les rapports de pouvoir qui les façonnent.

Backpackers en Thaïlande et hivernants au Maroc ?

Les *backpackers*, souvent identifiés à une « sous-culture » touristique, concentrent aujourd'hui un nombre relativement important de travaux notamment anthropologiques (Sørensen, 2003; Lallemand, 2010) et anglophone[3] (Richards et Wilson, 2004). Depuis l'idéal-type du « *drifter* » proposé déjà en 1972 par E. Cohen comme voyageur hors des sentiers touristiques et intégré à la société locale, les chercheurs ont souligné l'institutionnalisation des pratiques du tourisme autonome, économe et de longue durée, et la diversification des profils sociaux des individus concernés. La figure du jeune étudiant européen issus de la classe moyenne supérieure s'est largement diversifiée selon E. Cohen (2003). Les chercheurs gardent par rapport à lui l'attitude ambiguë d'interpréter son voyage comme encore emblématique d'une jeunesse en lutte contre la société de consommation, ou à l'inverse comme signe de l'aliénation à ses illusions de liberté (Demers, 2012). Noyés dans les statistiques touristiques, il est très compliqué d'évaluer leur nombre. S. Lallemand (2010), dans son travail d'ethnologie des routards en Asie, avance l'estimation de 10% de l'ensemble des touristes pour le cas de l'Indonésie, estimation qui « pourrait » rendre compte d'un ordre d'idée pour l'Asie du Sud Est qui accueille en 2013 plus de 93 millions de touristes internationaux par an[4]. Quant à une définition opératoire du *backpacker* pour réaliser l'enquête, la thèse reprend celle commune à la plupart des travaux (Sørensen, 2003; Lallemand, 2010) qui combine le seuil de 3 mois minimum[5] et le caractère itinérant (au moins deux pays de destination différents), l'autonomie et l'économie[6] dans le voyage. L'Asie du Sud-Est et notamment la Thaïlande constituent la centralité la plus forte du *backpacking* à l'échelle mondiale (Hampton and Hamzah 2010), en lien notamment avec l'ancienneté des destinations asiatiques chez les hippies durant les années 1960, popularisées à partir de guides comme le *Lonely Planet* dans les années 1970.

Les hivernants ont quant à eux été étudiés à travers les migrations internationales de retraite. Associant souvent une nationalité d'origine à une destination, à l'image des Britanniques en Espagne (O'Reilly, 2000), les études couvrent aujourd'hui de nombreux « champs migratoires » (Simon, 2008). Les plus connus sont établis entre des pays européens et des destinations du sud de l'Europe comme Malte, la Toscane, l'Algarve, la Costa del Sol (King, Warnes, and Williams 1998), entre les États-Uniens et le Mexique (Kiy et McEnany, 2010), ou le Panama

---

[3] À travers les travaux notamment du *Backpackers Research Group* de l'*Association for Tourism and Leisure Education and Research.*

[4] OMT, *Faits saillants du tourisme*, 2014

[5] Temps excédent la durée de voyage d'un salarié.

[6] Cette caractéristique est relative notamment à l'usage des structures touristiques d'hébergement à bas coût tel que les chambres chez l'habitant ou auberges appelées généralement en Asie du Sud Est « guest houses ».

(Benson, 2013) mais aussi entre des pays non-occidentaux développés et leur périphérie comme Singapour et la Malaisie (Ormond, 2014). Le phénomène est souvent abordé comme une forme de déclinaison internationale de la résidence secondaire, prenant en compte à la fois des individus s'installant durablement dans les destinations et ceux installés dans des mouvements pendulaires. Le cas des seniors au Maroc a largement été abordé par les médias notamment français[7], et des travaux récents ont éclairé leur présence de différentes manières, à travers la pratique du camping-carisme (Viallon, 2012), l'appropriation des médinas (Escher et Petermann, 2013; Berriane et Janati, 2016) ou encore leur participation à un phénomène plus large d'installation de Français de tous âges au Maroc (Therrien, 2014 ; Peraldi et Terrazzoni, 2016b) . À nouveau l'identification chiffrée pose problème. M. Peraldi et L. Terrazoni (*ibid*) identifient à travers les registres consulaires que le nombre d'Européens au Maroc augmente depuis une dizaine d'années, passant de près de 35 000 en 2007 à près de 50 000 en 2014. Ces chiffres prennent en compte les permis de séjours, mais ne comptabilisent pas ceux qui, comme les hivernants s'installent sur le territoire avec un visa touristique renouvelable tous les trois mois. Viallon (2012) parle de « milliers de migrants saisonniers camping-caristes » et plusieurs acteurs du secteur touristique évoquent plusieurs dizaines de milliers de camping-cariste entrant chaque années au Maroc et restant plusieurs mois, estimations à nouveau incertaines, auxquelles il faudrait ajouter les hivernants séjournant en hôtel, en appartement ou en maison, acheté ou loué.

Caractérisés par une mobilité internationale de longue durée sur une période principale de temps libre, les hivernants et les *backpackers* offrent deux regards différents sur la place de la mobilité au cours du parcours de vie, lors de la jeunesse et de la vieillesse. Ils sont tous deux difficiles à délimiter et donc à comptabiliser, posant même la question de leur identification comme un « groupe » et pourtant manifestant de fortes communautés de pratiques et représentations. Hivernants et *backpackers* ont été pensés ensemble dans le champ de recherche émergeant des *lifestyle migrations*, dans la continuité duquel s'inscrit cette recherche de thèse.

Des *lifestyle migrations* aux « mobilités privilégiées »

Les travaux de conceptualisation des *lifestyle migrations* ont fait écho à l'intuition de recherche par laquelle s'est construit le projet de cette thèse. Elle consistait à penser que des groupes aussi différents que les hivernants et les *backpackers*, en étant mis en regard au sein d'un même travail d'enquête, pouvaient

[7] On pense par exemple au reportage *Sept à Huit* du 21 décembre 2013 se déroulant au camping *Atlantica parc* à Agadir où a été mené une partie du terrain. Un corpus de presse a été réalisé et analysé, il sera utilisé dans la troisième partie de la thèse. Il montre notamment que le thème a été traité par une large gamme de journaux papier aux tendances politiques différentes.

permettre de dégager des lignes de compréhension générales de dynamiques de mobilités des Nords vers les Suds. Proposée en 2009, par M. Benson et K. O'Reilly la notion de *lifestyle migration* envisage d'articuler des travaux existants depuis les années 1990 portant sur des mobilités d'individus issus de pays riches, de tous âges, se déplaçant à plein temps ou de façon temporaire vers un lieu de vie censé leur apporté une meilleure qualité de vie. Proches de travaux des années 1990 évoquant les dynamiques de retour vers les espaces ruraux en parlant de « migration d'agrément » (Glorioso et Moss, 2012), les *lifestyle migrations* tentent de proposer un cadre commun pour penser des mobilités abordées de façon segmentées. Les migrations internationales de retraite, le tourisme résidentiel (Mazon, 2006), les néo-nomades (D'Andrea, 2006), les *backpackers*, les néo-ruraux (Halfacree, 1996), les *gap year travellers* (C. O'Reilly, 2006) etc. pourraient être envisagés ensemble sous l'angle de la quête par la mobilité d'un mode de vie plus épanouissant.

Se référant largement aux propositions théoriques exposées précédemment relatives à l'explication des sociétés par la quête individuelle d'autoréalisation, les auteurs en tirent toutefois dès 2009 (voir notamment K. O'Reilly, 2009) une lecture critique, soulignant l'importance du cadre de *lifestyle migrations* comme cadre de reproduction de structures d'inégalités. Les recherches récentes relatives à ce champ présentent désormais régulièrement un nouveau terme, celui de « *privileged* », qualifiant « *migration* », « *lifestyle* », ou encore « *group of migrants* » et qui signe une orientation plus explicite vers la lecture des rapports de pouvoir et la référence aux approches postcoloniales. Je m'inscris dans la continuité de ce champ et de ces évolutions récentes.

Des « privilégiés » à sac à dos et en camping-car ?

L'immense majorité des *backpackers* et hivernants rencontrés ne sont pas des élites. Les hivernants camping-caristes interrogés, 138 en tout, sont issus de classes diverses mais majoritairement de la classe ouvrière et les hivernants propriétaires d'un bien immobilier à Agadir sont de profils bien plus populaires qu'à Marrakech (Escher et Petermann, 2013). Les situations sociales des 141 *backpackers* interrogés, s'étirent quant à elle largement entre jeunes et moins jeunes aux profils très différents issus de pays développés où la pratique s'est « popularisée », et les enfants des classes supérieures de pays émergents comme le Brésil ou le Chili passant par cette étape ancienne de la formation de la jeunesse socialement favorisée (Réau, 2009). Les auteurs qui utilisent le qualificatif « *privileged* » reconnaissent cette dissonance. Pourtant, la proposition de S. Croucher (2012) d'utiliser l'expression « *privileged migration* » entend souligner que la spécificité de ces « migrants » par rapport aux autres, qui justifierait une labellisation spécifique. Cette spécificité serait contenue dans la diversité des options possibles, la facilité de la mise en œuvre ou encore l'attitude « nonchalante » par rapport à la migration.

Je choisis d'utiliser l'expression « mobilité », plutôt que « migration », car la thèse s'intéresse spécifiquement à des phénomènes marqués par la circulation, l'alternance des lieux de vie, l'itinérance, plus qu'à des relocalisations résidentielles. Je garde néanmoins le qualificatif « privilégié », notamment pour sa pertinence en termes d'approche relationnelle. Je propose de reprendre ici une définition de « privilège » issue d'un contexte *a priori* tout autre et pourtant très opératoire, qui envisage le privilège pour penser les rapports de genre et de race :

> « Nous sommes tou.te.s les privilégié.e.s de quelqu'un.
> Un privilège, c'est un pouvoir ou une immunité particulière que l'on détient sans avoir fait d'effort pour l'obtenir, et qui nous facilite la vie sans qu'on en ait nécessairement conscience, et sans qu'on l'ait demandé. Ce n'est ni bien ni mal en soi, mais c'est important d'en avoir conscience. »
>
> Source : Lallab, magazine en ligne et association visant à faire entendre les voix des femmes musulmanes et à lutter contre les oppressions racistes et sexistes, http://www.lallab.org/11-conseils-pour-etre-un-e-bon-ne-allie-e/, consulté le 4 mars 2017

Cette définition relationnelle qui définit le privilège comme propre à une position relative « par rapport à » et non comme un attribu « en-soi » s'articule bien à la façon dont cette thèse propose d'envisager la mobilité. Dans la ligne notamment de T. Cresswell (2010), la mobilité est pensée non comme un bien en soi, puisqu'on peut choisir de se mettre en mouvement ou être contraint de se mettre en mouvement, parfois même pour permettre à d'autres de rester immobiles. La mobilité se lit alors selon une dimension plus ou moins contrainte qui permet de caractériser sa position dans la production et la distribution du pouvoir. Cette perspective, qui envisage ainsi les mobilités des *backpackers* et des hivernants dans la relation entre le contexte de départ et le contexte de destination vers les Suds, place cette recherche dans une réflexion sur la distribution relationnelle du pouvoir des échelles mondiales aux échelles locales, contribuant aux réflexions sur les catégorisations du monde tel que le partage « Nord-Sud ».

Des Nords vers et avec des Suds ?

Penser les rapports aux lieux des *backpackers* et des hivernants dans leurs destinations et spécifiquement en Thaïlande et au Maroc a nécessité l'utilisation de la catégorisation « Nords-Suds ». Envisagés dans leur hétérogénéité, comme les pluriels l'indiquent, ces partitions imparfaites du monde sont surtout envisagées comme des outils pour penser comme le rappellent P. Gervais Lambony et F. Landy (2007) en pointant « un ordre mondial » (p.7) encore structurant, qui doit se lire de façon dynamique et multiscalaire. Aussi, ces catégories sont des constructions sociales qui se regardent l'une l'autre dans leur dysmétrie et guident fortement nos cadres « situés » d'activité de recherche. Comme le souligne C. Hancock (2007) les catégories souvent juxtaposées de Nord/Sud, Ici/Ailleurs et Nous/Autres ont longtemps associé l'Autre à

un Ailleurs, le mettant à distance, ce qui a retardé la reconnaissance de l'Autre « parmi Nous ». Dans le contexte migratoire actuel vu depuis les Nords, ces catégorisations duales amènent à penser les Autres qui tentent de venir « chez Nous » de façon homogène, tous « migrants », traités dans les lieux d'accueil et imaginés dans l'opinion publique et les médias d'une même manière (Bernardie-Tahir et Schmoll, 2015). S. Croucher (2012) souligne que la multiplicité des mots utilisés par les chercheurs pour parler des différentes formes que recouvreraient les *lifestyle migrations* et la frilosité à utiliser le terme de « migrants » pour les qualifier, est un signe du privilège de traitement de ces groupes mobiles. La relative proximité historique de la période coloniale explique peut-être cette difficulté à penser une présence dont la figure principale et enchantée du touriste aurait gommé les aspérités et la diversité. En travaillant dans cette thèse le rapport aux lieux qui se construit dans le cadre des mobilités Nords-Suds des hivernants au Maroc et des *backpackers* en Thaïlande, il s'agit ainsi aussi de penser les coproductions complexes de lieux et de pratiques spatiales façonnées par la « variété des face à face », à la fois dans l'inégalité de l'échange et au-delà celle-ci (Lallemand, 2010, p. 9).

Comprendre les reconfigurations des rapports aux lieux par les mobilités privilégiées

Questionnement et méthodes

La thèse propose donc d'investir les mobilités privilégiées selon deux angles encore peu travaillés. D'abord, il s'agit d'apporter un regard géographique sur des pratiques principalement connues par le prisme de l'anthropologie et de la sociologie. Ensuite, l'apport se situe dans le croisement mis en œuvre. Les recherches effectuées à ce jour consistent encore principalement en des études de cas spécifique à un groupe, souvent une nationalité, sur un terrain. Très précieuses, elles sont mises en regard principalement dans des introductions d'ouvrages. La démarche s'appuie ici sur la mise en regard entre deux groupes pour dégager des lignes de forces et des singularités. Plus dynamiques et réflexif que la comparaison, l'approche par « croisement » (Werner et Zimmermann, 2003) permet de faire communiquer des classes d'âges, des nationalités, des contextes locaux, pour faire émerger des connaissances à la fois directement issues d'un processus empirique commun et se confrontant aux possibilités de synthèse générales. Croisement et approche spatiale doivent permettre de répondre à la question centrale de cette thèse : comment comprendre les reconfigurations du rapport aux lieux dans le cadre des mobilités privilégiée, et notamment pour les *backpackers* et les hivernants ? Deux hypothèses générales fonctionnent ensemble, l'une envisage que les rapports aux lieux en construction est significatif d'ambivalences

entre les catégories principales de lectures de la société, l'autre que cette ambivalence s'appuie sur l'actualisation dans l'espace de dynamiques de pouvoir.

Celles-ci ont été mises à l'épreuve d'un ensemble de discours, récits, observations, jeux de données, constitués dans le cadre d'un protocole méthodologique pluriel et spécifiquement adapté à la compréhension de toutes les échelles du phénomène. La majeure partie de l'enquête a consisté, dans le cadre d'une observation participante dans l'ensemble des lieux de vie et de pratiques des hivernants à Agadir, et des *backpackers* à Ko Phangan et à Bangkok, à la réalisation de questionnaires et d'entretiens, portant à la fois sur les itinéraires à large échelle, le rapport à la mobilité au cours de la vie, le contexte de départ et sur les modes d'appropriation dans les destinations. Les pratiques locales ont été appréhendées spécifiquement à partir de parcours commentés et de cartes de pratiques. Plusieurs démarches d'observation par arpentage, comptage et photographie ainsi que d'entretiens auprès de professionnels et de habitants ont permis d'approcher ces « face à face » multiples et les dynamiques de coprésence et coproduction des lieux. Les démarches *in situ* ont été complétées par des analyses de sources discursives circulant à l'échelle mondiale sur les lieux d'enquête (blog, sites internet touristiques, presse, film notamment), afin de saisir la production de ces lieux telle qu'elle résonne entre toutes les échelles.

Logique de déroulement de la thèse : cadrage, panorama et zooms

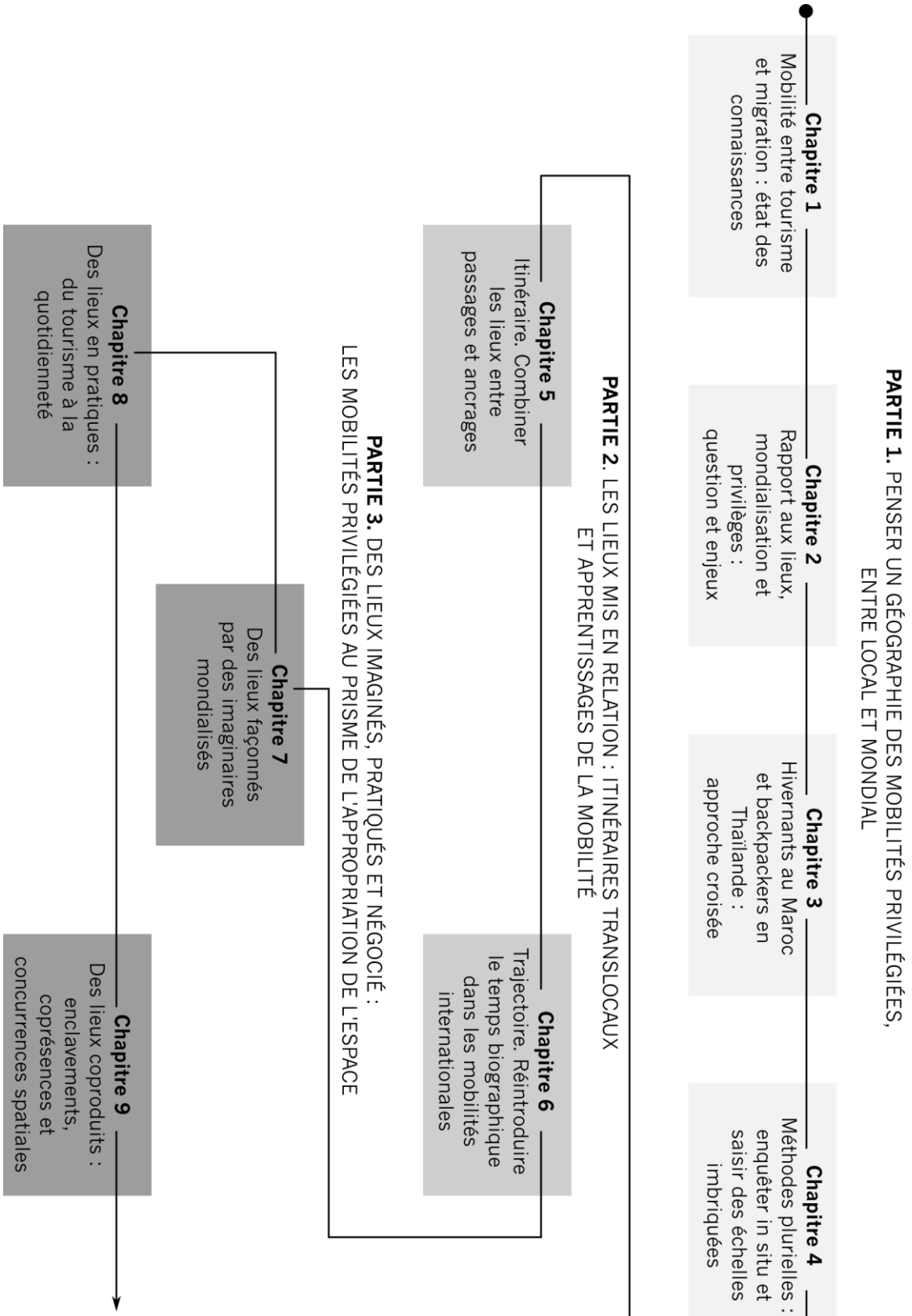
La thèse expose la compréhension des reconfigurations des rapports aux lieux à travers l'analyse des mobilités privilégiées des *backpackers* et des hivernants en trois étapes qui pourrait être assimilées à trois étapes d'observation photographique d'un phénomène. L'organisation entre trois parties, structurée au total en 9 chapitres est schématisée par la Figure i.1 ci-dessous. La première partie opère un « cadrage » de l'objet de recherche et de la démarche mise en œuvre. Il s'agit dans un premier chapitre de choisir la bonne lumière parmi les nombreux éclairages propres aux thématiques des mobilités, en retraçant notamment les filiations avec le champ des études touristiques, migratoires et les *lifestyle migrations*. Dans un second chapitre, c'est le moment définir l'angle de vue, en explicitant la question relative aux rapports aux lieux et son insertion dans les enjeux de mondialisation. Le troisième chapitre fait la mise au point sur les deux figures croisées dans la thèse, *backpackers* et hivernants et sur les terrains d'enquête, Bangkok et Ko Phangan (Thaïlande) et Agadir et ses environs littoraux (Maroc). Enfin le quatrième chapitre explicite l'outillage utilisé pour observer sous différentes facettes, c'est-à-dire la pluralité des méthodes tournant autour de l'enquête de terrain.

La deuxième partie saisit une vue panoramique de l'ensemble des lieux reliés par les groupes étudiés dans leurs itinéraires internationaux de *backpacking* et d'hivernage ainsi que tout au long de leur trajectoire de vie. Le « rapport aux lieux »

est analysé dans le cinquième chapitre à travers le sens stratégique donné par les individus à la composition de leurs itinéraires entre passage et ancrage dans les lieux. Dans le sixième chapitre, les biographies et leurs dimensions spatiales permettent de saisir comment les reconfigurations des rapports aux lieux s'ancrent dans la construction socialement située d'un apprentissage de la mobilité.

Dans une troisième et dernière partie, la thèse opère des zooms sur les diverses manifestations de l'appropriation de l'espace dans le cadre des pratiques de mobilités privilégiées vues aux échelles locales. En guise de prologue, le septième chapitre analyse les imaginaires des lieux étudiés à partir des discours notamment touristiques qui circulent à l'échelle mondiale. Ces imaginaires forts et univoques sont confrontés dans le huitième chapitre aux pratiques des *backpackers* et des hivernants, montrant la production de centralités spécifiques et l'ambivalence des manifestations du « chez soi » et de l' « entre soi » dans les lieux. Le neuvième chapitre enfin, considère ces appropriations de l'espace au prisme des stratégies des populations locales, des coprésences et des concurrences qui participent à la coproduction des lieux.

Figure i.1 Schéma d'organisation de la thèse



Réalisation : B. Le Bigot, 2017

Partie 1.
Penser une géographie des mobilités privilégiées entre local et mondial

> « L'excentrique, le différent, l'entre-deux, le marginal, le périphérique, le souterrain, le minoritaire, le non-officiel, le mêlé, le métis renseignent mieux sur les intrications entre vie et mort des formes sociales, c'est-à-dire sur les transformations, que le stable, l'identifiable, le 'clairement posé' et tout aussi clairement lisible. »
> (Tarrius, 2000)

Séduite par les propositions dans la veine de celle d'A. Tarrius ci-dessus, je me suis lancée dans cette thèse avec pour idée que les formes difficilement classables de phénomènes sociaux étaient intéressantes justement pour leur « inclassabilité » et qu'elles permettaient d'envisager les rapports sociaux et leur dimension spatiale sous un nouveau jour. S'interroger sur comment classer, c'est aussi s'interroger sur comment nommer et par extension sur comment penser. Cette première partie prend ainsi le temps de présenter l'élaboration progressive de l'objet et de la démarche de recherche qui a conduit à étudier les mobilités des *backpackers* et des hivernants.

Les recherches sur les mobilités s'appliquent à connaître et déconstruire des figures fortes des imaginaires mondiaux : le touriste, le migrant, l'expatrié ou encore l'homme d'affaire. Dans la continuité de propositions théoriques du *mobility turn* (Urry et Sheller, 2006) nombreux travaux envisagent la mobilité comme l'un des moteurs de déstabilisations et de reconfigurations des liens entre espace et sociétés dans un cadre mondialisé. Entre des approches englobantes peu empiriques et des recherches de terrains qui segmentent encore largement la mobilité en fonction de motifs univoques de mise en mouvement, émergent des recherches qui soulignent au sein des expériences de mobilité la complexité et les interactions des motifs de déplacement. C'est dans cette démarche et dans la continuité du champ de recherche récent des *lifestyle migrations* (Benson et O'Reilly, 2009) qu'a été envisagée la construction de cette recherche de thèse au croisement entre étude touristique et étude migratoire, dont fait état cette première partie. Elle situe cette recherche au cœur d'un renouvellement des approches catégorielles sur la mobilité internationale et prend le parti de poursuivre les propositions des *lifestyle migration* selon trois orientations. L'approche spatiale permet d'abord d'envisager la participation de ces mobilités à la production des lieux et la modification du rapport aux lieux. L'approche croisée entre deux figures de la mobilité, les *backpackers* et les hivernants, et deux terrains, la Thaïlande et le Maroc, offre la possibilité d'analyser des traits communs, au-delà des études de cas particulières. Enfin l'approche par la dimension « privilégiée » de ces

mobilités les envisagent comme des révélateurs des jeux imbriqués des rapports de pouvoir mondialisés.

Le premier chapitre rend compte du cheminement de construction de l'objet de recherche à travers les influences diverses des études larges sur la mobilité, des études touristiques et migratoires, et enfin, du champ de recherche émergeant des *lifestyle migrations*. Il présente la manière dont la thèse envisage l'analyse de mobilité à l'interaction des catégories de lecture traditionnelles. Il se positionne pour concevoir avant tout la mobilité comme une construction sociale dont la recherche doit envisager les implications en termes de rapports de pouvoir. Ce chapitre rend compte ensuite des influences des études touristiques et migratoires qui toutes deux ont développé des notions permettant de sortir des dualismes, notamment entre Ici et Ailleurs, quotidien et hors-quotidien, société de départ et société d'arrivée. Enfin, il présente le champ de recherche émergeant des *lifestyle migrations* qui regroupe des travaux sur des figures aussi différentes que les retraités internationaux et les *backpackers* autour de l'analyse de groupes d'individus mobiles issus de société relativement riches, guidés par une « recherche d'un mode de vie meilleur »[1]. L'orientation récente de ce champ autour de la dimension privilégiée de ces mobilités est notamment développée.

Le second chapitre précise le questionnement spécifique par lequel la thèse s'insère dans ces travaux. Il s'agit d'une part d'adopter une approche spatiale permettant d'envisager les reconfigurations des rapports aux lieux liées aux mobilités des *backpackers* et des hivernants. La thèse s'inscrit en cela dans les réflexions portant sur la production contemporaine des territoires en réseaux qui envisagent la déstabilisation des liens entre espaces et sociétés dans un cadre mondialisé. Elle contribue ainsi aux débats entre une interprétation de ces nouveaux liens par l'idée d'individuation des modes de vie et celle du maintien reconfiguré des structures sociales. Il s'agit d'autre part de montrer comment la thèse interroge l'évolution des rapports Nord-Sud en mobilisant une lecture multi-scalaire des rapports de pouvoir, et en s'appuyant notamment sur la dimension « privilégiée » de ces mobilités dans le cadre de la mondialisation.

Le troisième chapitre présente plus précisément le dispositif de croisement entre les deux groupes étudiés, les hivernants et les *backpackers*, et leurs terrains respectifs, le Maroc et la Thaïlande. Il montre l'intérêt de cette démarche de mise en regard dynamique et réflexive pour aborder ces groupes aux contours flous. Les *backpackers* et les hivernants sont présentés comme des figures de la jeunesse et de la vieillesse en mobilité, dont le croisement s'inscrit dans une approche générationnelle relativement peu envisagée par la géographie. Les terrains, Bangkok et Ko Phangan en Thaïlande et Agadir au Maroc sont emblématiques de chacun de ces groupes,

[1] Le titre d'un des premier articles de conceptualisation de ce champ utilise l'expression « the search for a better way of life » (Benson and O'Reilly 2009)

présentés dans ce chapitre à travers les continuités post-coloniales et touristiques de la présence occidentale sur place.

Enfin, le dernier chapitre de cette première partie montre l'intérêt de développer une méthode plurielle qui mobilise une large palette de dispositifs d'enquête *in situ* et de méthodes complémentaires. Il expose le contexte de production personnel et scientifique de cette recherche et les angles morts liés à ma situation d'enquêtrice. Il présente également comment la thèse combine l'appréhension de ces mobilités au plus près des pratiques et récits individuels à un recueil agrégé d'itinéraires à large échelle. Les différentes méthodes mises en place, observation directe, participante, entretiens, questionnaires, parcours commentés, tout autant que les dispositifs photographiques et l'analyse des discours, permettent de cerner le déploiement multiscalaire des mobilités étudiées, de l'échelle des trajectoires biographiques à celle des pratiques spatiales d'un lieu spécifique. Le développement de ces méthodes plurielles conduit à mieux prendre en compte simultanément la place de ces mobilités dans les sociétés de départ et leurs interactions avec les sociétés d'accueil. Ce chapitre explique enfin comment le développement de la pluralité des méthodes apporte des connaissances concrètes relatives à des mobilités rarement spatialisées.

Au final, cette partie dresse les cadres théoriques et méthodologiques dans lesquels les catégories de mobilité seront envisagées de façon dynamique et multiscalaire conduisant ainsi à proposer des grilles de lectures renouvelées des rapports aux lieux au-delà des dualismes classiques.

Chapitre 1.
Mobilités entre tourisme et migration : état des connaissances

> « The profusion of ways in which we can think of mobility may be an advantage because it avoids a single connotation and, thus, permits alternative theoretical considerations. However, such wealth of possibilities complicates its study. How can we describe phenomena with precision with an imprecisely defined construct? »
> (Kaufmann, Bergman et Joye, 2004, p. 749)

Entre le séjour de quelques jours dans une destination et l'installation durable dans un nouveau lieu de vie à l'étranger, la mobilité internationale se décline sous de nombreuses modalités. Cette diversité empirique est saisie dans le monde scientifique selon des versions elles-mêmes très variables, tant du point de vue disciplinaire que du type de questionnement, allant de l'étude de cas à la proposition paradigmatique. Comme le soulignent plus haut V. Kaufman, M. M. Bergman et D. Joye (*ibid*), ce foisonnement implique autant de richesse que de complication. Ce chapitre a alors pour objectif de clarifier, au sein la littérature scientifique existante, les filiations, notamment théoriques[1], qui ont participé à la construction d'un objet de recherche au cœur des questionnements sur la mobilité. Ces filiations peuvent être regroupées en quatre ensembles se chevauchant partiellement : la littérature générale sur les mobilités, celle sur le tourisme, celle sur les migrations et enfin le champ émergeant des *lifestyle migrations*. Les révélateurs de ces différentes influences sont les multiples dénominations, changeantes au fil des années de thèse, utilisées pour évoquer ensemble les mobilités des *backpackers* et des hivernants : « mobilités non-contraintes », « mobilités de loisir internationales de long terme », « migrations du temps libre », ou encore « mobilités privilégiées ». Ce chapitre, montre que ces grilles de compréhension de la mobilité se complètent dans la construction du cadre théorique. La littérature portant spécifiquement sur les *backpackers* et les hivernants, et sur les terrains d'étude en Thaïlande et au Maroc, sera développée en aval, notamment dans le chapitre 3.

Au stade liminaire de construction de l'objet, la profusion des termes faisant référence aux figures étudiées a nécessité un travail sur les catégories classiques de la mobilité – la spatialité, la temporalité, le rapport à la contrainte – et son sens dans les imaginaires contemporains. Ce travail s'appuie sur le socle foisonnant de recherches francophones et anglophones portant sur les approches englobantes de la mobilité qui sera abordé dans la première section de ce chapitre. Ce noyau de références a, dans le

[1] La littérature spécifique apportant des connaissances davantage empiriques sur chaque groupe et chaque terrain sera mobilisée dans le chapitre 3.

déroulement de la recherche, connu deux « greffes » : l'influence des études migratoires et celle des études touristiques, présentées ici dans une deuxième section. Les mobilités des hivernants et des *backpackers* font écho au tourisme et dans une certaine mesure, à la migration. Ainsi, le croisement des outils théoriques de chaque champ se trouve particulièrement propices à leur analyse. Enfin, ces deux greffes ont trouvé une résonnance particulière dans l'ensemble de travaux émergents sur les *lifestyle migrations*, présenté dans la dernière section de ce chapitre. L'expression *lifestyle migrations* est celle qui connaît le plus grand succès au sein d'un ensemble de recherches sur des individus issus de sociétés plutôt riches, se déplaçant de façon relativement durable dans des pays moins développés dans l'objectif d'accéder à une meilleure qualité de vie. Abordé selon des disciplines et sur des terrains très divers, ce phénomène est de plus en plus interrogé au regard des rapports de pouvoir qui le sous-tendent, amenant certains à parler de mobilité privilégiée, angle d'interprétation dans la continuité duquel se place cette thèse[2].

1. Identifier l'objet au sein des approches englobantes de la mobilité

Ce travail de thèse a pour socle les nombreuses réflexions scientifiques contemporaine sur « les(la) mobilité(s) ». Initialement utilisée par Sorokin à la fin des années 1920 pour analyser les processus de mobilité sociale (Bacqué et Fol, 2007) la mobilité a retrouvé depuis les années 1990 une acception marquée par sa signification la plus commune : le mouvement dans l'espace. Nouveau paradigme de compréhension des sociétés depuis le « *mobility turn* » (Urry et Sheller, 2006), nouveau capital ou facteur d'inégalité (Kaufmann, 2000; Kaufmann, Bergman et Joye, 2004), droit (Allemand, Ascher et Lévy, 2005), modalité de compréhension de la mondialisation (Bauman, 1999), cadre d'émergence de nouvelles configurations territoriales (Tarrius 2000), etc., la mobilité spatiale[3] est présente dans les sciences sociales suivant de nombreuses interprétations. De l'échelle du corps dans l'espace à celle des mouvements internationaux de population, on la retrouve en géographie dans des champs souvent très ouverts à l'interdisciplinarité : la géographie urbaine, la géographie du tourisme, la géographie des migrations, la géographie des transports. Plus largement dans la société, les valeurs et imaginaires associés à la mobilité sont eux aussi nombreux et

[2] Les expressions *lifestyle migrations* et *privileged migration* sont toutes deux présentes dans la littératures. Parfois pensées comme concurrentes, elles ne sont pas ici entendues comme des phénomènes différents ou des interprétations réellement concurrentes. L'expression *lifestyle migrations* est aujourd'hui souvent utilisée de façon générique pour désigner ces mobilités Nord-Sud, et le qualificatif *privileged* vient mettre en évidence un angle d'approche, que je considère comme le plus pertinent, portant sur les rapports de pouvoir dont rendent compte ces mobilités.

[3] J'utilise dans cette thèse le terme de « mobilité » dans sa dimension spatiale, mais sans y accoler systématiquement l'adjectif. La définition sera étoffée tout au long de ce chapitre.

ambivalents, comme le signale T. Cresswell : « *Mobility as a progress, as freedom, as opportunity, and as modernity, sit side by side with mobility as shiftlessness, as deviance, and as resistance.* » (2006, p. 1-2).

Cette première section explicite le cheminement suivi au sein de ce corpus scientifique large et hétérogène pour construire un questionnement autour des pratiques de mobilité internationales des *backpackers* et des hivernants. Autrement dit, il s'agit d'expliquer de quoi parle cette thèse, lorsqu'elle parle de « mobilité ». La première proposition consiste à assumer le caractère ambivalent des groupes étudiés au regard des catégorisations classiques de la mobilité, et d'en faire justement, un axe de questionnement. Il est question dans un second temps, d'expliciter le positionnement qui envisage la mobilité comme une construction sociale, impliquée dans des rapports sociaux qui, puisqu'ils s'inscrivent dans des sociétés traversées d'inégalités, sont appréhendés comme des rapports de pouvoir.

1.1. Des figures « hors-catégories » ?

L'identification des objets que sont les mobilités des *backpackers* et des hivernants passe par une confrontation aux catégories existantes de compréhension de la mobilité. Celles-ci sont multiples, circulent et se transforment entre le monde scientifique et les autres mondes sociaux. Elles servent à comprendre, elles permettent d'identifier et de s'identifier dans le cas des individus eux-mêmes mobiles. Dans le cas des hivernants et des *backpackers*, les catégories constituent un enjeu fort, justement car elles ne vont pas de soi.

1.1.1. Quelles porosités entre les catégories de lecture de la mobilité ?

La dynamique récente des sciences sociales est marquée par une approche de l'entre-deux, de l'hybride, de l'interstice, généralement construite sur une remise en question des catégories et des dichotomies établies[4]. Le champ de recherche sur les mobilités est traversé dans ce cadre par une approche holiste, qui interroge les perméabilités entre tourisme, migrations économiques, migrations professionnelles, ou encore étudiantes, et les interactions entre mobilités à large et à fine échelle[5]. R. King (2002) propose par exemple de déconstruire les approches binaires des migrations intérieures/internationales, forcées/volontaires, temporaires/permanentes, légales/illégales. Le choix des deux groupes étudiés mène rapidement au constat de leur caractère ambivalent, notamment lié à l'association entre temps libre et longue

[4] On pense par exemple à l'argumentaire stimulant des Rencontre des Jeunes Chercheurs en Tourisme de 2013 « Repenser les dichotomies structurantes des sciences sociales au regard de l'objet tourisme » organisé par A. Chapuis et L. Boukhris au sein de l'EIREST, qui questionnait par exemple le paradigme identitaire et territorial en évoquant le dépassement des binarités Nous/Eux ou Ici/Ailleurs.

[5] La plupart des travaux cités dans ce chapitre abordant la mobilité de façon large font le constat de la difficulté à segmenter la mobilité, les développements des prochaines sections sont ainsi un rappel des problèmes soulevés par ces segmentations.

durée, qui fait se superposer voyage et migration. Comme l'a identifié J.-B. Frétigny (2013) « deux grandes positions prévalent dans la littérature quant au sens à accorder aux types de mobilités et à leur possible croisement, panachage ou encore combinaison dans la pratique. » (p. 311) : celle qui les conçoivent plutôt de manière étanche, et celle qui privilégie « l'étude de mobilités comme des assemblages variables, éphémères et hétérogènes, dans la perspective du *new mobilities paradigm* (...) ».

> « La première approche risque de sous-estimer la complexité des mobilités et de reconduire des représentations trop rigides et normatives des déplacements. La deuxième en revanche porte le risque de ne pas permettre d'apprécier véritablement l'ampleur des transformations territoriales associées aux mobilités car elle se concentre sur certains assemblages seulement au détriment de la compréhension et de la confrontation de mondes englobants, variés et inégaux de mobilité et de leurs interdépendances. » (*ibid*, p. 312)

Le travail sur les hivernants et les *backpackers* portant assez logiquement l'analyse vers la seconde approche, il convient de préciser le rapport aux catégories existantes, notamment pour éviter de perdre de vue les interdépendances entre les grandes figures de la mobilité et celles se situant à leurs interstices, qui sont observées ici. Mais si le fait d'interroger, voire de déconstruire les catégories existantes est aujourd'hui chose commune, la démarche reste à expliciter.

1.1.2. Pourquoi questionner (les catégories) ?

Le questionnement des catégories dans cette recherche mobilise à nouveaux frais deux objectifs classiques des sciences sociales. Il s'agit d'une part d'utiliser la catégorie comme un concept abstrait auquel on confronte la réalité empirique pour en saisir la complexité. Il s'agit d'autre part de penser la catégorie comme une construction sociale dont la déconstruction permet de comprendre des mécanismes de production des phénomènes sociaux.

Regarder les interstices et les recouvrements des catégories de lecture de la mobilité consiste finalement à prendre des « figures » – celle du « touriste », celle du « migrant », ou encore celle de « l'expatrié » ou du « routard » –, comme des idéaux-type à partir desquels sont examinés les phénomènes de mobilités internationales empiriquement observés. J. Coenen-Huther (2003) rappelle que le « type idéal », repris par M. Weber à la suite de E. Durkheim et K. Marx « est une construction intellectuelle obtenue par accentuation délibérée de certains traits de l'objet considéré. » (p. 543). Elle est utilisée par le chercheur en sciences sociales pour décrypter les phénomènes : « La conceptualisation idéal-typique est la construction logique sous l'angle de laquelle sera examinée la réalité empirique. » (*ibid*). L'objectif est bien ici, en mettant les catégories existantes à l'épreuve des faits de comprendre des phénomènes empiriques. Cette démarche classique, même si cela peut paraître contre-intuitif, peut apparaître comme sous-jacente à l'attention actuelle pour l'entre-deux. Ainsi, lorsque A. Tarrius (2000, p.6) soutient que « L'excentrique, le différent, l'entre-

deux, le marginal (...) renseigne mieux sur les intrications entre vie et mort des formes sociales, c'est à dire sur les transformations, que le stable », il pousse bien à regarder les marges, mais celles-ci se déterminent en relatif par rapport à des centres, il pousse à regarder l'excentrique, qui se place en relatif par rapport à la norme, etc. L'idée est ainsi d'utiliser la catégorie stable comme un révélateur, par l'examen des écarts, de la diversité des phénomènes et de leur devenir.

D'autre part, la catégorie est utilisée pour être déconstruite. Quelles significations contiennent les mots « touriste », « migrant » ou « expatrié » selon qui le prononce, et selon qui ils désignent ? Dans la mesure où la construction de cette signification s'inscrit dans une dynamique sociale, elle a des implications idéologiques, dont la déconstruction renvoie à une entrée souvent désignée comme « critique ». Lors des débuts de l'ethnométhodologie, courant qui est selon B. Conein (2001, p. 239) « sans conteste, le courant d'analyse qui a introduit en sociologie une problématique de la catégorisation », l'enjeu était critique. À l'époque (dans les années 1960) selon Conein :

> « Cette approche des catégories vise à souligner que les concepts de la sociologie standard sont superficiellement descriptifs. Leur absence de caractère descriptif se traduit par l'impossibilité de tracer une frontière nette entre les catégories sociologiques, celles des sociologues et celles des institutions ou des ' indigènes' » (*ibid*, p. 241-242).

La démarche est aujourd'hui relativement commune en sociologie et en anthropologie. L'auteur rappelle qu'une même désignation de groupe est susceptible d'interprétations différentes selon le point de vue interne ou externe de celui qui interprète. Aussi, « toute désignation sociale est active » (p. 252). Celle des acteurs du groupe social désigné peut être liée à une revendication identitaire et influencer une désignation externe, à l'écart de cette revendication. Les catégories utilisées par les individus mobiles, les catégories « émiques »[6], sont ainsi des outils de compréhension de la place que les individus se donnent, prennent ou sont assignés à prendre.

La dimension critique est également inscrite dans « l'approche post-moderniste », même s'il peut sembler contradictoire, comme le précise C. Chivallon (1999), de tenter des définitions de cette démarche. Attention cependant, la mise en valeur de constructions sociales et de phénomènes hybrides, n'implique pas, dans cette recherche, de mettre de côté des catégories qui restent structurantes. Le déconstructionnisme le plus radical a en effet soulevé des critiques fortes, par exemple de la part des féministes : si finalement tout n'était que fluidité, les dominations à l'origine des catégories duales n'auraient que peu d'emprise (Chivallon, 1999). Comme le premier objectif l'indique, la déconstruction de la catégorie, qu'elle soit scientifique, institutionnelle ou émique, s'appuie bien ici sur la prise en compte de son existence

[6] L'approche émique est définie ici, comme proposée par J.-P. O. de Sardan (1998), comme l'analyse des données discursives des acteurs comme des représentations et des schémas d'interprétations partagés qui en sont à l'origine.

dans la réalité, et de son rôle dans les structurations et hiérarchisations du monde social. C'est bien à partir de catégories comme celle du touriste, du migrant, de l'expatrié que s'identifient les individus, que se forment des groupes sociaux, que s'organisent des offres marchandes, que se construisent des hiérarchies, que se construisent des champs de recherche, etc. Elles sont utilisées par les institutions, par exemple pour mesurer, prendre en charge, encourager ou limiter les phénomènes de mobilité.

L'une des grilles catégorielles les plus marquées dans le cadre de l'analyse des mobilités, est celle qui s'appuie sur le « motif » du déplacement, sur laquelle il s'agit maintenant de revenir.

1.1.3. Le motif : définition imparfaite des pratiques de mobilité

Les motifs de mobilité peuvent être découpés de diverses manières. E. Terrier, dans ses travaux sur les mobilités étudiantes (2009, p. 24), distinguait six motifs : le travail, les études, les loisirs, les achats, l'exil et la résidence. La définition par le motif, grille stimulante et structurante, pose au moins trois enjeux à expliciter. Le premier est celui de la diversité des figures qui peuvent correspondre à un même motif. L'un des plus flagrants est la diversité des figures qui peuvent correspondre au motif « travail ». Au-delà de distinctions liées aux échelles spatio-temporelles, comme celle qui différencie navetteur et expatrié, le motif travail peut, dans le cas d'une mobilité internationale relativement durable, définir aussi bien un travailleur peu qualifié embauché sur contrat saisonnier qu'un travailleur très qualifié rejoignant des opportunités d'embauche à l'étranger. Le rapprochement dans une démarche comparative entre une migration économique classique, souvent Sud-Nord ou Sud-Sud, et une migration de *brain drain* Nord-Nord ou une migration de petits entrepreneurs Nord-Sud est alors stimulant puisqu'il permet d'expliciter des positions contrastées des individus mobiles dans la mondialisation.

Le deuxième enjeu de l'approche par le motif tient au fait qu'un même déplacement peut s'effectuer pour différents motifs ou que l'actualisation du déplacement peut, si un motif principal était intentionnellement présent, mener à des pratiques qui sortent du cadre des pratiques liées au motif principal. P. Duhamel (1997) par exemple l'a montré pour les déplacements vers Majorque qui renvoient à la fois à la résidence secondaire et au tourisme. Dans le cas des *backpackers* par exemple, le motif principal est le loisir, mais certains d'entre eux décident, après l'avoir prévu bien en amont ou non, de travailler temporairement à destination, notamment pour pouvoir poursuivre le séjour.

Enfin, la catégorisation par motif renvoie à la question de son identification par le chercheur. La démarche d'enquête peut provoquer chez l'enquêté une rationalisation de ses décisions, une justification *a posteriori* univoque passant sous silence d'autres influences effectives multiples non identifiées (Ripoll, 2015). D'autre part le motif peut

être identifié selon de nombreuses grilles de lecture différentes. Celle choisie par le chercheur peut être la grille de mise en discours par les acteurs, elle peut être de nature institutionnelle, telle qu'administrée dans les enquêtes d'acteurs publics ou privés, ou encore construite justement à partir des croisements des différents discours et données analysés. Dans le cas des hivernants, ceux-ci peuvent se définir comme « touristes », tout comme l'institution le fait en leur délivrant un visa touristique valable trois mois, mais ils peuvent aussi se considérer comme des résidents à mi-temps, puisqu'ils passent 3 à 6 mois de l'année au Maroc.

Considérant que le motif n'est pas un critère de catégorisation fixe puisque l'individu mobile peut modifier son projet en cours de route, voire en envisager plusieurs à la fois, ou encore définir le motif de son déplacement différemment de l'institution, les recherches sur la mobilité ont utilisé des grilles de définition complémentaires, notamment l'approche spatio-temporelle.

1.1.4. L'espace-temps des mobilités : des *continuums* plus que des seuils

D'autres grilles de catégorisation classiques des mobilités, complémentaires ou non des motifs, sont celles mobilisant les échelles spatiales et temporelles des déplacements. Pourtant on s'aperçoit aisément qu'elles sont souvent réductrices et oublient de nombreux phénomènes, comme le rappelait M. Stock (2006) :

> « Classiquement, la distinction entre migration et circulation se fonde sur le caractère « permanent » ou « temporaire » des différents mouvements. Elle semble être devenue moins opératoire, car les individus sont devenus des « habitants temporaires » de la grande majorité des lieux. »

L'usage de critères spatiaux et temporels peut prendre la forme de seuils. Ces seuils peuvent être figés, notamment dans le cas d'une catégorie statistique, par exemple, l'OMT considère qu'un touriste n'est plus touriste si sa mobilité dure plus d'un an. Des grilles de catégorisation croisant critères spatiaux et temporels ont été proposées par les chercheurs. Le Tableau 1.1 présente l'une des grilles qui a été la plus reprise, elle envisage ces catégories selon des seuils qui sont librement interprétables comme « court », « long », et « à l'intérieur de l'espace de vie », « à l'extérieur de l'espace de vie ». L'auteur V. Kaufman, par ses recherches collectives plus récentes (Kaufman et Vincent-Geslin, 2012) sur les mobilités « réversibles » – pendularité longue distance, double résidence, voyage professionnel – montre lui-même les limites de la proposition. En essayant de « faire rentrer » les *backpackers* et les hivernants dans le tableau, plusieurs questions subsistent : comment rendre compte des mobilités répétées vers les mêmes lieux ? Comment penser l'espace de vie, la « *living area* », lorsqu'elle est éclatée en plusieurs lieux de vie, ou relève d'une itinérance ?

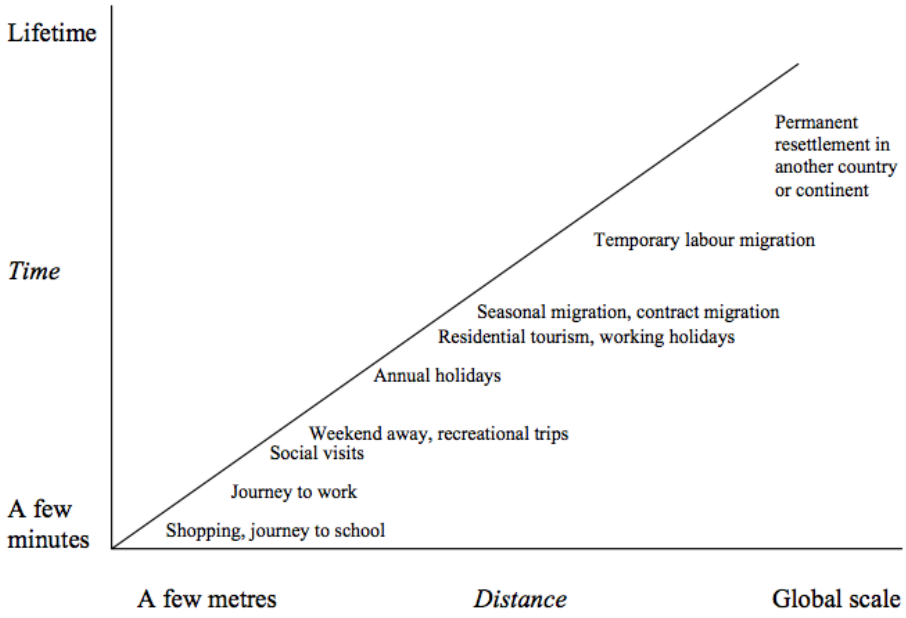
Tableau 1.1. Catégorisation classique des mobilités selon des seuils spatio-temporels

	Short duration	**Long duration**
Internal to living area	Daily mobility	Residential mobility
Near the outside of the living area	Travel	Migration

Source : Kaufmann, 2000

Les critères spatiaux temporels sont également partie prenante de ces grilles de lecture et ne reposent pas sur des seuils mais sur des gradients. Le temps et l'espace sont des axes et non des classes figées. On retrouve ce type de proposition pour décrypter les mobilités dans les travaux M. C. Hall (2005) pour les mobilités de tourisme ou encore dans ceux de R. King, M. Thomson, T. Fielding et T. Warnes (2004) concernant les liens entre mobilités, genre et âge. Des profils plus diversifiés apparaissent, et les groupes des *backpackers* et des hivernants peuvent être identifiés : on identifie ainsi sur la Figure 1.1 les catégories « migration saisonnière » et « tourisme résidentiel » qui concernent les hivernants. La catégorie « *working holidays* » correspond à un moment de la mobilité de certains *backpackers*. Ces deux profils se situent au même niveau que « *contract migration* », ainsi, la dimension contrainte ou choisie manque ici pour différencier ces mobilités.

Figure 1.1. Catégorisation des mobilités selon des gradients spatio-temporels



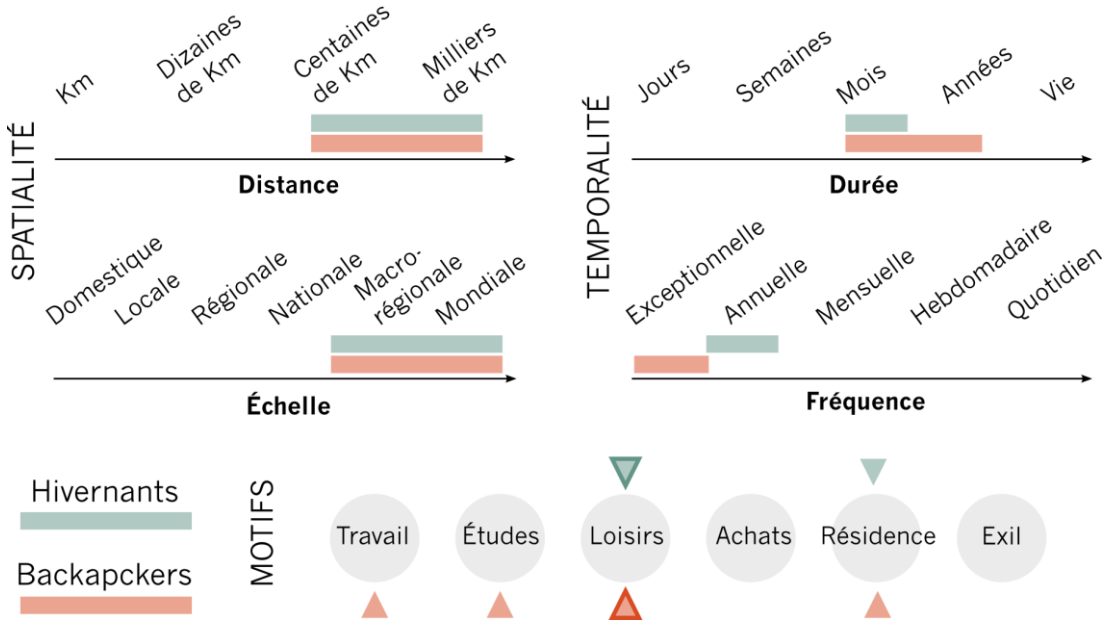
Source : King *et al.*, 2005

1.1.5. Les *backpackers* et les hivernants, au prisme des critères classiques de lecture de la mobilité ?

À l'issue de cette étude des critères de catégorisation des mobilités, il est utile de signaler que bien sûr la construction de l'objet d'étude est passée par la tentative de qualifier les groupes étudiés selon ces critères. Une grille rassemblant les critères principaux peut leur être appliquée en s'inspirant d'une proposition d'E. Le Terrier (2009). Elle consiste d'abord à utiliser la dimension spatio-temporelle de façon plus complète en détaillant non seulement la distance mais aussi les échelles (régionale, nationale, macro-régionale). Elle intègre ensuite non seulement la durée mais aussi la fréquence du déplacement (exceptionnelle, annuelle, mensuel, quotidien, etc.). Elle vise enfin à associer ces critères aux motifs. Cette combinaison de critères classiques de catégorisation de la mobilité permet, comme le montre la Figure 1.2, de mettre en parallèle les groupes des *backpackers* et des hivernants. Les deux groupes, tels qu'ils ont été envisagés pour cette thèse, se caractérisent par des spatialités relevant de longues distances et de larges échelles. Les temporalités diffèrent entre les deux groupes, les hivernants se déplaçant pour six mois maximum et les *backpackers* voyageant parfois plusieurs années. La fréquence est également contrastée puisque la majorité des hivernants revient annuellement à leur destination d' « hivernage » tandis que les *backpackers* envisagent leur mobilité plutôt comme exceptionnelle. Enfin, avec un motif commun principal qui est le loisir, les *backpackers* présentent des motifs complémentaires plus diversifiés, tels que les études ou le travail.

Au delà de ces légers décalages entre les groupes, précisons que ce schéma, réalisé dans le cadre du projet de thèse afin de penser notamment la mise en parallèle des groupes, peut être, à la rédaction de cette thèse, largement complexifié par les apports empiriques qui seront développés dans la suite du manuscrit. Ainsi, ces critères classiques sont utilisés pour formuler des hypothèses communes, mais aussi pour repérer les écarts et la diversité au sein des groupes identifiés.

Figure 1.2. Grille de lecture associant motifs, spatialités et temporalités : mettre les *backpackers* et les hivernants en parallèle



Source : B. Le Bigot, librement inspiré d'une proposition d'E. Terrier (2009)

À l'issue de cette première section portant sur les catégorisations englobantes de la mobilité, l'enjeu du « panachage » des différents types de mobilité pour l'analyse des *backpackers* et des hivernants s'appuie sur de grandes grilles de lecture, imparfaites mais structurantes. Il paraît nécessaire à ce stade d'introduire dans ces catégorisations principalement descriptives une dimension relationnelle et dynamique. Nombreux chercheurs identifient dans ce cadre la mobilité comme un enjeu social faisant jouer des catégorisation liées à des inégalités et/ou des relations de pouvoir.

1.2. Inégalité, capital, construction sociale : envisager la mobilité comme une dimension des relations sociales

Une part importante des recherches sur la mobilité en fait une nouvelle grille de lecture des sociétés. Pour J. Urry (2000), auteur qui participe du tournant spatial dans le monde anglophone, l'approche du social comme société devrait être remplacée par une approche du social comme mobilité. En géographie francophone, ces propositions ont trouvé un écho important depuis les années 2000. Pour M. Stock par exemple (2006), ce « développement d'une mobilité spatiale accrue concerne le fondement de l'être-ensemble, de l'économie, des pratiques individuelles, du politique ainsi que la solution de différents problèmes posés aux sociétés humaines. ». Au-delà de ces approches paradigmatiques aujourd'hui souvent nuancées, la conception du lien entre mobilité et société relève de propositions différentes. Certains considèrent la mobilité comme un facteur, qualifié parfois de nouveau, et/ou principal, d'inégalités sociales. On s'attachera ici à détailler comment la mobilité est comprise dans cette

thèse plus généralement comme un élément permettant de saisir certains mécanismes de distribution différenciée du pouvoir et de sa reproduction.

1.2.1. La mobilité comme ressource et comme droit ?

L'entrée associant « mobilité » et « inégalité » est aujourd'hui commune. V. Kaufmann, S. Kesselring, K. Manderscheid, et F. Sager ouvraient par exemple un numéro spécial de la *Revue suisse de sociologie* (Kaufmann et al., 2007) en posant comme question de recherche le rôle de la mobilité comme aspect central de l'intégration professionnelle et sociale et l'importance de ce facteur dans la différenciation sociale et dans la génération de nouvelles formes d'inégalités. Une grande partie des travaux de recherche associe la mobilité à une ressource, à laquelle les individus ont un accès inégal. S'appuyant sur des travaux empiriques sur la mobilité des pauvres, comme ceux de Y. Jouffe, D. Caubel, S. Fol et B. Motte-Baumvol (2015), il est envisagé dans cette thèse que la mobilité n'est pas forcément et pas seulement une ressource.

> « Les inégalités de mobilité font fréquemment l'objet d'une interprétation normative en termes de manque. Celle-ci est formulée à partir du constat d'une capacité de mobilité plus faible, alors que le mouvement semble l'apanage des riches (...). Or si cette interprétation reflète l'existence d'inégalités de ressources bien réelles au détriment des ménages pauvres, elle nous semble cependant réductrice. Elle sous-estime en premier lieu les pratiques de mobilité concrètes des ménages pauvres et en second lieu les façons dont ces ménages contournent l'injonction à la mobilité qui s'impose à eux. » (*ibid*).

Dans la perspective évoquée plus haut d'une mobilité comme ressource dont la faiblesse serait un manque à combler, certaines recherches défendent un « droit » à la mobilité. Dans l'approche de J.-P. Orfeuil (Orfeuil et Ripoll, 2015), que l'on retrouve aussi chez F. Ascher, « la mobilité n'est plus seulement un choix, elle est devenue une impérieuse nécessité » (*ibid* ,p. 95). Elle est une condition d'accès à l'emploi ainsi qu'aux services dont tout le monde doit pouvoir disposer, elle est ainsi conçue comme une forme de droit pour accéder aux autres droits – à s'éduquer, à se soigner, etc. – et nécessite une « politique de transport et de mobilité au service de tous » (*ibid*, p. 95). Cette question du « droit » à la mobilité est discutée à l'occasion de la création de l'Institut Forum Vies Mobiles, dans un ouvrage en deux volumes intitulé *Mobile/immobile. Quels choix, quels droits pour 2030* (Gay *et al.*, 2011), dans lequel il est rappelé non seulement que ce droit est très limité pour une part majoritaire de la population mondiale, mais aussi que certains revendiquent un droit à la proximité et à la lenteur. Analysant les politiques d'aides à la mobilité, M.-H. Bacqué et S. Fol (2007) soulignent ainsi qu'en « opérant un glissement du droit à la mobilité à l'injonction à être mobile, le discours dominant, à la fois académique, politique et médiatique interdit de s'interroger sur les possibles ressources de l'immobilité autant que sur les coûts de la mobilité. » (*ibid*, p. 92).

1.2.2. Les controverses de la mobilité comme « fluidification » sociale

V. Kaufmann M. M. Bergman et D. Joye (2004) précisent que les liens entre les capacités actualisées ou potentielles de mobilité spatiale et les dynamiques des structures sociales s'inscrivent dans une controverse théorique sur la « fluidification » sociale des sociétés contemporaines. Les auteurs rappellent que ce questionnement se situe à la convergence des questionnements sur la mobilité spatiale et sur la mobilité sociale, les deux phénomènes étant sujet à des interprétations différentes essentiellement car celles-ci partent de positions théoriques différentes. Globalement, s'oppose une vision de la société dans laquelle les structures de communication traditionnelles et les structurations sociales telles que la classe, la famille, ont toujours un rôle majeur, et une vision où celles-ci sont beaucoup plus contextuelles et éphémères[7] :

> « The normative direction of the often ideologically oriented works tends to regard social fluidity (or flux) positively in that flux is portrayed as a catalyst for the advancement of social justice in terms of more egalitarian resource distributions and reward structures. Empirical evidence about the actual degree of intergenerational mobility in modern societies tends to be mixed (e.g. Yamaguchi, 1987; Erikson and Goldthorpe, 1992; Xie, 1992; Vallet, 1999; 2001; Joye et al., 2003), although most empirical sociologists in this field consistently uncover the predominance of parental inheritance of social advantage and inequality.
> In contrast to these empirically oriented studies, social theorists, particularly those who subscribe to postmodern notions, suggest that socio-economic and political structures, if they exist at all in modern societies, are ephemeral, highly context-specific or rapidly changing (e.g. Lyotard, 1984; Touraine, 1988; Giddens, 1991; Beck, 1992; 1999; Bauman, 1992; 2000; Lee and Turner, 1996). » (*ibid*, p. 747)

Plus globalement, cette approche renvoie à ce que L. Boltanski et E. Chiapello (1999) appellent « la généralisation de la pensée en réseau » qui propose de penser « un monde dans lequel, potentiellement, tout renvoie à tout ; un monde souvent conçu comme 'fluide, continu, chaotique' (Descombes, 1989) où tout peut se connecter avec tout (...) » (*ibid*, p. 219). Ces bases théoriques conditionnent les interprétations différentes de constats empiriques qui peuvent être convergents. Dans le cadre de cette thèse, la pensée en réseau prend une place importante, elle ne s'inscrit néanmoins pas dans la continuité théorique de la fluidification de la société par l'intermédiaire de la mobilité. Le questionnement s'attachera plutôt à prendre en compte comment les structures de familles, classes, voisinages, couples, etc. interagissent avec le phénomène de mobilité et quelle place l'espace prend dans cette interaction.

[7] Cet extrait contient beaucoup de références bibliographiques, celles-ci ont été conservées volontairement même si elles ne figurent parfois pas dans la bibliographie générale de la thèse, afin de situer des dates et auteurs représentant les différentes approches.

1.2.3. Les capacités de mobilité comme « capital » ?

La mise en perspective de la relation entre mobilité et inégalité a amené de nombreuses recherches à envisager des inégalités de « capacités » des individus à être mobiles, celles-ci étant souvent conçues comme un « capital »[8]. Dans les cas des *backpackers* et des hivernants, certaines dispositions telles que la connaissance des langues, la facilité à se « désancrer », la connaissance des dispositifs de régulation de la mobilité internationale (visa, douanes, etc.), ou encore l'aisance à entrer en contact avec des étrangers, peuvent être considérées comme des « formes spécifiques, internationales, de capitaux culturels et sociaux » (Wagner, 2007, p. 43). Mais là encore, les approches de ce « capital » ou de ces capitaux, peuvent être sensiblement différentes.

La question des différences de capacités est notamment contenue dans le concept de « motilité » proposé par V. Kaufmann dans plusieurs publications[9] (par exemple Kaufmann, 2000; Kaufmann, Bergman, and Joye, 2004). La « motilité » est définie comme la façon par laquelle un acteur s'approprie le champ des actions possibles dans le cadre de la mobilité, et l'utilise pour développer des projets personnels. L'auteur précise que la « motilité » est identifiée au niveau individuel mais est formée socialement et tout au long de la vie. Le concept est envisagé comme permettant de parler du potentiel de mobilité à la fois sociale et spatiale, sortant d'une vision réductrice de la mobilité comme déplacement. Aussi, le concept de « motilité » englobe la question de l'accès à la mobilité, des compétences pour faire usage de cet accès, et de l'appropriation des différentes possibilités d'usage. Dans l'article collectif de 2004 (*ibid*) la « motilité » est envisagée comme un capital qui peut être lié à d'autres capitaux (économiques, sociaux et culturels) et échangé contre ceux-ci. En plus de la structuration verticale hiérarchique des positions sociales, communes aux autres capitaux, la motilité est envisagée sous l'angle d'une structuration horizontale des positions dépendant du contexte local et géopolitique.

J. Urry propose quant à lui, « à côté des autres formes de capitaux proposés par Pierre Bourdieu », un « capital en réseau »[10] (Urry, 2007). Selon lui, l'accès à la mobilité est conditionné d'une part l' « économique » qui est à comprendre en termes de division des classes sociales et associé au genre, à l'âge et à l'ethnicité qui sont structurés économiquement. D'autre part, l'accès est conditionné par des éléments physiques, organisationnels et temporels, qu'il considère comme les composantes d'un « capital en réseau ».

---

[8] En miroir du lien entre « capital » et « mobilité » développé dans cette section, la notion de « capital d'autochtonie », proposée par J.-N. Retière (2003) est très stimulante. Elle pense les bénéfices qu'une personne peut tirer d'un ancrage local fort, (d'une « immobilité » si on force le trait), ressource permettant notamment aux classes populaires de participer à la vie sociale.

[9] Les définitions et précisions sur la façon d'envisager le concept ont évolué quelque peu entre les différentes publications, ce paragraphe tente de synthétiser l'essentiel.

[10] L'article est paru en version traduite en français, l'expression originale est « network capital ».

> « Le capital en réseau est la capacité d'engendrer et maintenir des relations sociales avec des personnes non géographiquement proches qui génèrent des bénéfices émotionnels, financiers et pratiques (même si cela va souvent impliquer de nombreux objets et technologies ou les moyens de réseauter). Les groupes sociaux qui ont un important capital en réseau profitent d'avantages significatifs au niveau des connexions sociales qu'ils établissent, les bénéfices émotionnels, financiers et pratiques étant très importants et non-réductibles aux bénéfices dérivés de ce que Bourdieu appelle le capital économique et culturel (1984). » (Urry, 2007, p. 19)

En France, le lien entre capital et mobilité a par exemple été abordé par F. Ripoll et V. Veschambre (2005) pour remettre en question la notion de « capital spatial » reposant sur l'idée que l'espace, dans la mesure où il est fini, peut faire l'objet de concurrence, en terme de localisation et de mobilité. Pour F. Ripoll et V. Veschambre (*ibid*) s'appuyant sur les capitaux culturel, économique, social et symbolique définis par P. Bourdieu, on peut parler de « profit d'espace », mais pas de capital proprement spatial, le spatial n'étant pas un « champ », mais une « dimension » du social, tout comme le temps[11]. La capacité à maîtriser l'espace et à faire usage des mobilités serait plutôt à analyser comme une « dimension spatiale des capitaux ». Par exemple, le fait de savoir se repérer sur une carte ou prendre l'avion serait une manifestation d'une forme non-scolaire et à dimension spatiale de capital culturel (Ripoll, 2015).

F. Ripoll développe plus précisément l'enjeu des inégalités de dispositions à la mobilité qui sont à associer selon l'auteur à des « capacités de déplacements », dépendant de « conditions sociales inégales de possibilité » (*ibid*, p. 128). Ces capacités de déplacement peuvent correspondre à trois grands types de « cristallisations » des rapports sociaux : leur matérialisation (topographie, logistique, propriété corporelles), leur institutionnalisation (conditions juridiques et symboliques) et leur intériorisation (connaissance des espaces, des itinéraires, des moyens de les parcourir, des langues, des capacité affectives à quitter les lieux et les personnes).

> « Ces trois ordres de conditions permettent de repérer les diverses ressources permettant le déplacement et qui, en s'inscrivant dans des rapports sociaux plus ou moins concurrentiels et dissymétriques, peuvent être considérées comme autant de capitaux (économique, culturel, symbolique, social) inégalement distribués (Ripoll et Veschambre, 2005a ; Ramadier, 2009). » (*ibid*, p. 129)

Dans le cadre de cette thèse, les interprétations s'inspireront de ce cadre théorique envisageant la mobilité comme une dimension spatiale des capitaux, en s'adaptant toutefois à l'échelle non plus nationale mais internationale des espaces de pouvoir, évoquée par exemple par A.-C. Wagner :

> « La notion de capital telle qu'elle est mobilisée dans les travaux de Pierre Bourdieu, est implicitement liée à des investissements dans des champs nationaux. Or on assiste à la constitution d'espaces de pouvoir

[11] On parle ainsi d'approche « dimensionnelle » de l'espace.

> internationaux (...) qui produisent leurs effets sur les différents espaces sociaux nationaux. » (2007, p. 5)

Identifiant la diversité des positionnements théoriques qui guident les approches de la mobilité comme enjeu social, il est essentiel d'identifier qu'elle est, peut être avant tout, une construction sociale à analyser comme telle, au regard des discours, qu'ils soient politiques, médiatiques, ou encore scientifiques.

1.2.4. La mobilité comme construction sociale

Travailler sur la mobilité implique la prise en compte des implications sous-jacentes de cette catégorie dans le monde social. Les valeurs associées à la mobilité donnent sens aux pratiques des individus étudiées, ainsi qu'à leur statut dans les sociétés de départ et d'arrivée. La définition dominante de la mobilité dans le monde social comme une expérience positive de changement est ainsi essentielle à considérer dans cette recherche, puisque c'est principalement dans ce sens qu'elle est pratiquée par les *backpackers* et les hivernants.

La mobilité est ainsi envisagée comme « construction sociale » au sens où on « peut sans contradiction dire à la fois que les réalités sociales sont des fictions sociales sans autre fondement que la construction sociale et qu'elles existent réellement, en tant qu'elles sont collectivement reconnues. » (Bourdieu, 1994, p. 137). Il s'agit de prendre en compte que les réalités sociales sont des constructions sociales, mais que ces constructions sont construites notamment par la socialisation (*ibid*). Ce positionnement permet notamment d'éviter les pièges de la naturalisation : la mobilité n'est pas bonne ou mauvaise en soi, souhaitée ou rejetée en soi, cela dépend notamment du contexte social donc aussi historique et géographique des individus dont il est question et de l'origine du discours énoncé.

D. Jamar et P. Lannoy (2011) identifient trois pôles d'un « imaginaire social » de la mobilité. Elle est conçue 1) comme « un besoin humain fondamental » justifiant son association à un droit, 2) comme « une manifestation de l'existence d'une société intégrée » dans laquelle toute carence ou excès par rapport au système des activités structurant la société justifie la mise à l'écart, enfin 3) elle est conçue également comme acte individuel et rationnel, avec pour revers implicite une dimension morale, responsabilisante et individualisante. Les propositions 1 et 3 ont déjà été évoquées, la 2ème permet quant à elle de rappeler que la qualification d'une « bonne » ou d'une « mauvaise » mobilité change d'un groupe à un autre selon la position sociale, l'époque, la société : elle dépend d'une norme.

D. Roche (2003) rappelle que c'est à l'époque moderne que s'est exacerbée l'opposition entre deux valeurs divergentes, celle de la sédentarité et celle de la mobilité. Cette opposition s'est construite à travers des figures de la mobilité déjà très diversement valorisées, depuis celle des voyageurs à celle des vagabonds ou encore des marchands. L'auteur évoque une société européenne déjà en contradiction entre une ouverture des horizons grâce à la littérature de voyage et une volonté de contrôle de

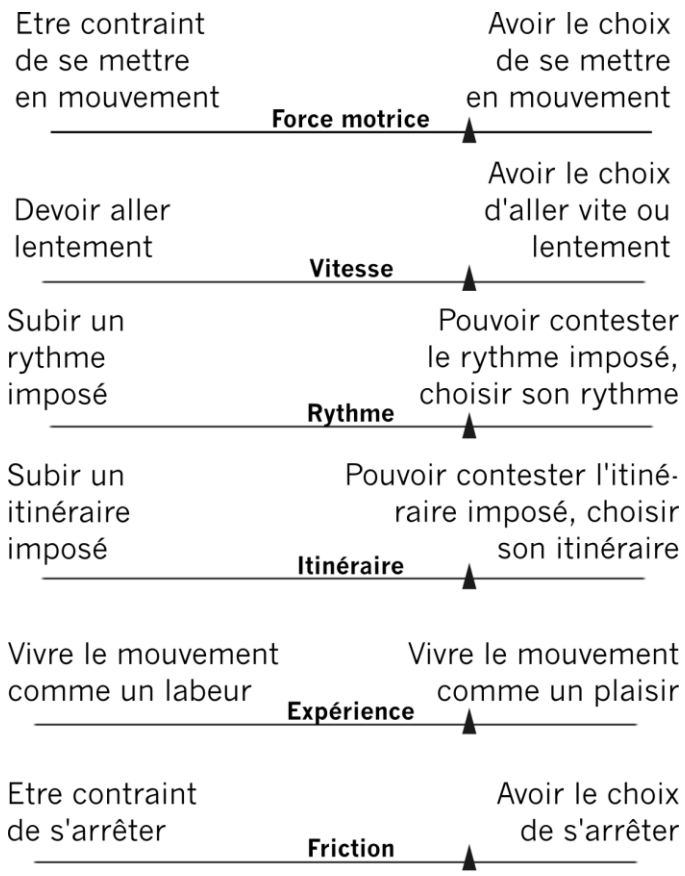
l'errance. À l'époque, la bonne mobilité en termes de loisir est celle qui est encadrée, qui obéit à un objectif de retour, avec des règles de préparation et de déplacement. Aujourd'hui le voyage, très préparé et encadré n'est pas forcément valorisé, notamment car il est associé au tourisme de masse. Chez les *backpackers* par exemple, l'image de l'autonomie et de l'organisation « au jour le jour » est plutôt bien vue. P. Bourdeau (2012) souligne qu'une inversion des valeurs s'est réalisée entre cultures légitime et contestataire depuis les années 1960, époque où l'idéal de mobilité correspondait, avec l'image du routard, à la contestation d'une société dominante rigide et sédentaire, alors que la mobilité intègre aujourd'hui l'horizon idéologique de la mondialisation libérale. Plus largement, une attention particulière est à porter à l'analyse des discours –individuels, institutionnels, commerciaux– qui construisent la mobilité dans une « doxa » dominante, pour reprendre l'expression de Borja, Coutry, et Ramadier (2013)[12], et participe d'un imaginaire mobilitaire fort :

> « Comprendre et expliquer la consécration des vertus de « la » mobilité ne peuvent se faire sans l'interroger comme la production d'une croyance collective en une norme, autant universelle que spécifique, et de l'appropriation, de l'intériorisation et des objectivations de cette norme (publicités, législations, etc.). » (p. 6)

Finalement, la valeur associée à la mobilité ou l'immobilité – positive, source d'indifférence, ou stigmatisante – dépend généralement de la position sociale de l'individu dans un champ social, et donc de la marge de manœuvre dans il dispose. L'approche de T. Cresswell (2010) détaille six éléments caractérisant une mobilité et dont la dimension contrainte ou choisie permet de déterminer comment cette mobilité est impliquée dans la production et la distribution du (Figure 1.3). Les mobilités des *backpackers* et des hivernants apparaissent, à travers cette grille, faiblement contraintes. Ainsi, elles ne font pas partie des mobilités que les individus souhaiteraient réduire, elles sont de celles qui « font rêver ». Cette valeur très positive participe très largement à la construction du sens de ces pratiques pour les *backpackers* et les hivernants, pour leur société de départ et de destination.

[12] Voir l'ensemble des articles des numéros spéciaux 45 et 46 de *Regards Sociologiques* portant sur les approches critiques de la mobilité.

Figure 1.3. Une grille d'interprétation de la mobilité dans la production et distribution du pouvoir



Source : synthèse schématique de la proposition « six elements of a politics of mobility » de T. Cresswell (2011), réalisation B. Le Bigot

L'apport intéressant réside ici dans le caractère ambivalent associé à la mobilité et à l'immobilité. La mobilité n'est pas positive en soi, ce sont les capacités à se saisir de la mobilité ou de l'immobilité comme une ressource qui apparaissent comme un critère de différenciation sociale et amène par exemple S. Borja, G. Courty, et T. Ramadier (2013) à parler, au delà d'une valorisation de la mobilité, d'une « domination par la mobilité ». Les figures de la mobilité ont ainsi, comme le souligne S. Cousin à la suite d'Arnaud Le Marchand une sorte de double face, l'une enchantée mais concernant une minorité, l'autre ignorée :

> « Comme le note Arnaud Le Marchand, les pendulaires CSP+ érigés en modèle de mobilité et de liberté ne sont en rien des précurseurs, ils représentent l'infime partie, socialement enchantée, des travailleurs mobiles : le « technocrate ou l'analyste transhumant » que Deleuze et Guattari qualifiaient de « sombre caricature » de l'ouvrier nomade. » (Cousin, 2015)

1.2.5. Les savoirs savants au cœur des constructions et déconstructions des discours sur la mobilité

Les discours scientifiques sur la mobilité ne sont pas isolés des autres discours traversant la société associant la mobilité à la liberté, l'ouverture d'esprit, la curiosité ou encore tout simplement le changement. Ils participent de la déconstruction des autres discours dominant, tout en y étant immanquablement associés.

Une des premières difficultés pour le discours scientifique qui souhaite déconstruire la catégorie dominante de « mobilité », est liée à la position d'auteur des discours scientifiques, de chercheurs, dont la position sociale, les valeurs et les pratiques mêmes du métier – colloques et partenariats scientifiques internationaux, valorisation du terrain lointain, revenu permettant de partir en vacance, pratique de langues étrangères, capital culturel élevé valorisant les connaissances sur les cultures lointaines, etc. – invite à envisager la mobilité internationale positivement (Ripoll 2015)[13]. On relève par exemple dans l'introduction de l'ouvrage *Lifestyle mobilities* (Duncan, Cohen et Thulemark, 2013) une assez forte identification des auteurs au groupe étudié, les individus ayant choisi d'adopter un mode de vie très mobile, par le biais de nombreuses utilisations du « nous ».

Les discours scientifiques sont par ailleurs traversés par plusieurs dynamiques de déconstruction des discours généraux qui peuvent être marqués par des contradictions qui peuvent donner prise au « nouvel esprit du capitalisme » identifié à la fin des années 1990 par L. Boltanski et E. Chiapello (1999) en facilitant l'intégration par le capitalisme de ses propres critiques pour servir sa justification. Le rapport à l'ancrage ou à l'enracinement manifeste notamment ces approches paradoxales.

De nombreuses recherches ont montré l'intérêt du dépassement de la prise en compte préférentielle de la sédentarité (Tarrius, 2000 ; Rémy, 1996) qui participerait de l'inertie idéologique et symbolique bloquant la conception du lien social par le mouvement spatial (Cattan, 2008). Pour opérer le dépassement envisagé, il est proposé de s'appuyer sur des couples notionnels classiques dont l'articulation nouvelle aurait une portée heuristique. Le couple sédentarité/nomadisme, et parfois la figure du « néo-nomade » (Encadré 1.1) sont ainsi mobilisés pour remettre notamment en question les stabilités territoriales telles que l'État, la ville, ainsi que pour permettre l'appréhension de rapports à l'espace plus dynamiques (Gagnol, 2011). Ainsi conçu, l'espace verrait des organisations dynamiques et multipolaires se substituer aux hiérarchies rigides de centres et de périphéries. Dans un registre conceptuel, la proposition d' « espace mobile » de D. Retaillé (2005) se situe dans ce même courant qui « subvertit l'artifice de fixation » utilisé par la science moderne pour remettre en cause la norme qui fait de l'étendue et de la position la mesure de toute chose en géographie. Certaines propriétés

[13] Je m'inclus tout à fait dans cette position et l'explicite notamment dans le chapitre 4 qui évoque les méthodes et aborde d'un point de vue réflexif les incidences de ma position sur la construction de mon objet, la réalisation de l'enquête et son analyse.

de l'espace alors oubliées pourraient être reconsidérées : le provisoire, l'adaptation, le vide. La difficulté est que l'injonction à la « nouveauté » dans le discours scientifique laisse cours à des discours qui invitent à penser que le passé n'était que sédentarité et conservatisme, et que les sociétés actuelles ne sont que mobilité, fluidité et changement. Ce fût par exemple l'enjeu de la controverse autour du « *new mobility paradigm* » (Urry et Sheller, 2006) titre d'un article à grand succès faisant craindre à certains un abus du « tout mobile » (Cresswell et Merriman, 2011).

Encadré 1.1.La figure du néo-nomade : métaphore ou outil d'analyse ?

Le nomade est une figure très utilisée par les théories sociales et culturelles récentes. Son utilisation généralement métaphorique illustre bien la construction du lien entre mobilité et une forme de liberté originelle, tandis qu'un usage au plus proche d'une définition du nomadisme peut apporter d'autres analyses. Cette figure a une connotation transgressive largement inspirée du « Traité de nomadologie » de G. Deleuze et F. Guattari, qui est d'ailleurs une référence très citée dans les recherches inspirées du *new paradigm of mobility* (Pinder, *in* Cresswell et Merriman, 2011). L. Boltanski et E. Chiapello (1999) reviennent sur l'évolution de l'approche critique de Deleuze qui dans les années 1968 vise à critiquer tout point fixe, toutes les institutions mais aussi les maîtres. Elle s'oriente dans les 1970 vers une critique du capitalisme, « confondu, au sein d'une même dénonciation, avec la famille bourgeoise et avec l'État, en tant que mondes clos, fixés, rigidifié (...) » (*ibid*, p. 221) :

> « Ce faisant, et en partie à son insu, cette critique se prêtait aussi à une interprétation en termes de libération, non seulement des fidélités personnelles et institutionnelles, désormais vécues comme servitudes sans fondement, qui caractériseraient l'ancien ordre domestique en voie de marginalisation, mais aussi de toutes les « hiérarchies » et de tous les « appareils », c'est à dire à la fois de l' « appareil d'État » et des « appareils » qui, comme les « appareils syndicaux », avaient contribué à la formation du droit du travail, à la reconnaissance des classes sociales et au procès qui devait conduire à leur représentation dans l'État. » (*ibid*, p. 221)

Certains soulignent plus globalement les risques du glissement sémantique des sociétés nomades traditionnelles aux « néo-nomades » occidentaux. D'une part, qualifier tout individu mobile de nomade implique une perte de la distinction entre une expérience de mobilité subie ou non. Un autre risque est celui de se fonder pour définir le nomade sur le seul critère de mobilité, tandis que dans sa forme traditionnelle, le nomadisme relève avant tout d'une appartenance à un groupe. L. Gagnol (2011), spécialiste des Touaregs, souligne que le nomadisme relève moins d'un mode de vie mobile que d'un type de société qui joue de la mobilité comme un pouvoir. Pour D. Retaillé (1998), la différence entre nomadisme traditionnel et errance tient dans le fait que les lieux rejoints par les nomades sont différents les uns des autres, ils permettent d'apporter de nouvelles ressources et donc un enrichissement, tandis que les lieux des errants sont indifférenciés. Enfin, le nomadisme traditionnel, mis en regard avec la sédentarité, pose des questions essentielles en termes de solidarité. Les nomades traditionnels étaient solidaires de leur lignée, et les villes ont construit une solidarité de la coprésence. Alors, quelles nouvelles formes de solidarité sont construites par les néo-nomades ? C'est ainsi au-delà de la mobilité, pour les liens aux autres et aux lieux constituant l'existence nomade que la mobilisation de ce terme peut être envisagée (Retaillé, 1998).

Pour D. Pinder (*in* Cresswell et Merriman, 2011) l'insistance sur la mobilité, l'éphémère et la flexibilité, si elle vise généralement une contestation des normes dominantes, peut facilement être dépeinte comme complice des normes du capitalisme néo-libéral et des injustices qu'elles portent. Selon A.-C. Wagner (2007) « La disqualification de l'enracinement a connu une vigueur particulière ces dernières décennies, au profit des discours exaltant la mobilité et l'ouverture sur le monde et l'avenir. » (p. 76) et ceci s'inscrit dans une nécessité pour le fonctionnement capitaliste actuel de faire accepter les normes du *new management* telles que la mobilité, la flexibilité, l'individualisation, la responsabilisation, notamment dans l'organisation et l'expérience du travail. L. Boltanski et E. Chiapello (1999) expliquent bien qu'il s'agit de la force du « nouvelle esprit du capitalisme », d'intégrer les discours critiques dans les constructions idéologiques qui justifient ce *new management* :

> « Confronté à une exigence de justification, le capitalisme mobilise un 'déjà-là', dont la légitimité est assurée, et auquel il va donner un tour nouveau en l'associant à l'exigence d'accumulation du capital. Il serait donc vain de chercher à séparer nettement les constructions idéologiques impures, destinées à servir l'accumulation capitaliste, des idées pures, libres de toute compromission, qui permettraient de la critiquer, et ce sont souvent les mêmes paradigmes qui se trouvent engagés dans la dénonciation et dans la justification de ce qui est dénoncé. » (*ibid*, p. 59)

Il n'est donc pas étonnant que l'on note des paradoxes dans les discours sur la mobilité. Un exemple des passages paradoxaux entre discours scientifiques et discours idéologiques est celui du succès des termes de « mobilité » et de « circulation » dans les études migratoires. Ces termes, remplaçant notamment celui d'« immigration » sont tout à fait utiles au décloisonnement d'une vision dichotomique et hiérarchique entre pays d'accueil et de départ et à la déconstruction d'une vision rationalisante et simpliste des flux de migrants effaçant la complexité de leurs trajectoires. Pourtant, ces termes s'inscrivent aussi dans des stratégies étatiques de maintien en mouvement des populations non désirées. H. Pellerin (2011) explique ainsi que la mobilité, comprise comme déplacement éphémère et circulaire, s'est imposée comme un cadre de pensée remplaçant celui de la migration, associée au long terme et à la permanence.

> « Ce qu'il faut retenir de ces tendances c'est que la mobilité d'aujourd'hui serait encouragée par les États et les organisation internationales. L'Organisation Internationale pour les Migrations fait la promotion d'accords de circulation migratoire, notamment pour gérer les besoins de travail dans le secteur agricole. Dans son compendium des meilleures pratiques en matière de gestion, l'OIM évoque d'ailleurs la nécessité pour les États de mettre en place toutes les mesures qui puissent garantir que les migrations temporaires ne se transforment pas en migrations permanentes (OIM, 2005). Les États industrialisés ont, pour la plupart, adopté des politiques de recrutement de travailleurs temporaires, non seulement pour les migrants peu spécialisés, mais aussi pour la main-d'œuvre hautement qualifiée. » (Pellerin, 2011, p. 59)

La prise en compte de la mobilité comme construction sociale est considérée dans cette thèse comme essentielle à la compréhension des phénomènes étudiés. Il ne s'agit pas de remettre en question le fait qu'une logique sédentaire, fixiste, et cloisonnante existe et pose des problèmes mais bien d'avoir conscience des constructions complexes par lesquelles les discours –scientifiques, mais bien sûr également médiatiques, publicitaires, politique etc.– influencent les phénomènes sociaux et leur appréhension.

À l'issue de cette première section, la « mobilité » a été scrutée sous de nombreux angles. On retiendra notamment à partir de la littérature et des positionnements établis par rapport à elle dans le cadre de cette thèse que la mobilité :

...couvre un spectre de situations que les seuils spatio-temporels et les motifs exclusifs ne suffisent pas à catégoriser,

...n'entraîne pas une fluidification sociale nouvelle mais modifie le rôle des structures sociales existantes telles que la famille, la classe sociale, le genre, l'ethnicité, la sexualité ou encore le voisinage,

...participe de la formation des capitaux économique, culturel, symbolique et social, et notamment par la dimension spatiale de ces capitaux,

...est une construction sociale associée à la liberté et au changement, influençant tous les discours, dont les discours scientifiques, et dont l'origine et le profit révèlent des paradoxes discursifs.

Pour replacer les *backpackers* et les hivernants au sein de ce socle foisonnant de travaux sur la mobilité, les études migratoires et les études touristiques se sont illustrées comme deux balises complémentaires dont il s'agit, dans la prochaine section, de développer les apports.

2. L'apport des études migratoires et touristiques

M. C. Hall et A. L. Williams pointaient dans l'ouvrage *Tourism and Migration : new relationships between production and consumption* (2002) l'importance de mobilités aux motifs de plus en plus imbriqués et soulignaient notamment un continuum entre tourisme et migration. Récemment, dans un ouvrage s'intéressant aux enjeux et tendances de la mobilité en Asie du Sud-Est, K. Husa, A. Trupp, et H. Wohlschlägl (2014), pointaient le flou entre les phénomènes touristiques et migratoire, et identifiaient notamment, comme exemplaires de ce flou, deux profils proches des deux groupes étudiés dans cette thèse :

> « Roughly speaking, the contributions in this reader can be divided into two groups –one dealing primarily with issues of human migration, the other rather with various aspects of tourist– although it should pointed out that the scientific boundaries between migration and tourism research have recently become increasingly blurred. For instance, the mobilities and everyday life experiences of long-term tourists or international retirement

> migrants are situated at the intersection of tourism and migration. » (*ibid*, p. 8)

Tout au long du parcours de thèse, la recherche sur les hivernants et les *backpackers* a impliqué des lectures et des rencontres scientifiques relatives à ces deux champs de recherche relativement distincts en France : celui du tourisme, abordé surtout en lien avec les travaux sur les *backpackers*, et celui des migrations, plutôt investi au sujet des hivernants. Après une période quelque peu schizophrène, une communauté de questionnements entre ces deux champs d'étude est apparue particulièrement stimulante. Tous deux très interdisciplinaires, interrogent avec des mots parfois différents, les catégories de pensée de la mobilité, les enjeux de rapport aux lieux et de construction de liens sociaux, ce qui renseigne avec pertinence, le propos de cette thèse.

2.1. Les concepts des études migratoires, à travers une orientation Nord-Sud

Les études migratoires sont principalement marquées, du moins en France, par l'orientation Sud-Nord, ou Sud-Sud des migrations et leurs dimensions économiques. Les concepts créés dans ce cadre peuvent être abordé de façon renouvelée en « renversant » cette orientation.

2.1.1. Une position particulière dans le champ de recherche des migrations

M. Piore parlait en 1979 d' « oiseaux de passage » (Piore, 1979) pour qualifier la main d'œuvre masculine peu qualifiée qui migrait temporairement vers les sociétés industrialisée. Un terme parallèle, « snowbirds » signifiant oiseaux migrateur (Viallon, 2012), qualifie les retraités « migrant » vers des destinations ensoleillées pour l'hiver, que j'ai choisi de nommer les « hivernants ».

Le terme de « migrant » a en France une symbolique largement marquée par la contrainte, la difficulté, voire, et d'autant plus actuellement, le danger dans la migration et l'exclusion à destination. Dans ce cadre, envisager d'utiliser le terme « migrant » pour parler de population occidentale relativement privilégiée dans le réseau des circulations internationales est une option débattue[14]. Comme le suggère E. Bantman-Masum (2016), l'opposition entre les deux dynamiques ne va pas de soi :

> « Les débats sur les termes — mobilité ou migration, migration d'agrément ou liée au style de vie — font partie intégrante du problème qui se pose à nous. Faut-il ou non considérer les citoyens du Nord migrant dans

[14] Cette difficulté a notamment été soulignée dans le cadre du colloque international « Des Nord(s) vers les Sud(s) : état de la recherche sur les mobilités », à Paris, 20-21 mai 2015. Ce colloque a été organisé par une équipe composée de G. Fabbiano, M. Peraldi, A. Poli et L. Terrazzoni, dans le cadre de la clôture d'un programme de recherche financé par la mairie de Paris portant sur les migrations des Français vers le Maghreb.

> les Suds comme des migrants à part ? Le *distinguo* théorique qui a été opéré entre une immigration sud-nord s'expliquant par l'économie et une migration nord-sud apparentée au tourisme et à la quête du bien-être individuel n'est que partiellement fondé. » (p. 399)

Les études migratoires expriment aujourd'hui par différents arguments une relativisation des représentations les plus dramatiques et les plus stéréotypées des flux migratoires, pour des raisons scientifique mais aussi afin de contrer l'argumentaire politique xénophobe et nationaliste de l' « invasion ». Il est souligné que les migrations ont toujours peuplé la planète et que les Européens ont été de grands « migrants ». L. Dornel (2013) rappelle que « entre 1815 et 1939, 50 à 55 millions d'Européens – soit près d'un cinquième de la population totale européenne de 1800 – ont émigré : 26 millions choisirent l'Amérique du Nord, 8 millions l'Amérique du Sud et plus particulièrement l'Argentine. » (p. 13). Aussi, il est rappelé que les profils de migrants, comme leurs origines et leurs destinations, sont diversifiés. Ce ne sont souvent pas les plus pauvres qui migrent et des flux importants opèrent entre régions des Suds, entre régions des Nords et des Nords vers les Suds (Wihtol de Wenden, 2001).

Dans le introductif d'un colloque portant sur les migrations des Nords vers les Suds, M. Peraldi s'interroge alors sur l'enjeu de faire sortir la mobilité internationale d'un régime d'exception (Peraldi et al. 2015), non pas pour oublier leur dimension parfois dramatique, mais pour rendre compte de la complexité du phénomène. Il souligne que la migration est souvent pensée au regard du droit et de la violence, les grandes mobilités internationales selon l'hypermobilité des élites, comme si la « normalité » était la citoyenneté sédentaire, alors qu'il y a bien des formes de « normalité », de « normes », de « normalisation » dans les grandes mobilités internationales, ce que l'étude des groupes de *backpackers* et d'hivernants montre bien.

2.1.2. Le socle théorique des circulations et du transnationalisme

La thèse s'est nourrie, dans la perspective renversée de mobilités Nord-Sud, de certaines formulations théoriques et méthodologiques issues des études migratoires, notamment les travaux sur les circulations et sur le transnational. N. Bernardie-Tahir et C. Schmoll (2014) soulignent, en s'appuyant sur des auteurs clés, les évolutions récentes de ces théories pour embrasser la complexité des flux migratoires :

> « Over the last twenty years, the increasing complexity of migratory routes and pathways has led researchers to reconsider the conceptual and methodological tools traditionally used to describe migratory flows. Research on transnationalism, mobilities, and translocalities has reflected on how migrants are key actors in the production of large and complex spatial formations that are lived, practised and structured through patterns of human and non-human circulation (see among many others, Basch, Glick-Schiller & Szanton-Blanc, 1996; Faist, 2000; Faret & Cortes, 2009; Portes, 1996; Pries, 1999; Smith, 1999; Tarrius, 1995; Urry, 2000; Vertovec, 1999). » (*ibid*, p. 49)

La notion de « circulation migratoire » est de plus en plus utilisée depuis le milieu des années 1990 dans les recherches francophones sur les migrations internationales. Elle renvoie à la fois à une prise en charge de phénomènes changeants et à une conceptualisation nouvelle de ceux-ci (Dorai *et al.*, 1998). Elle rend compte en effet de modifications du fait migratoire depuis les années 1970. On passe du retour définitif du migrant au pays d'origine à un retour alternatif, qui favorise le développement de nouvelles diasporas. Ce renouvellement conceptuel permet selon E. Ma Mung (2006) de dépasser la dichotomie entre un paradigme de l'insertion et un paradigme du développement, le premier étant associé aux pays d'immigration et le second aux pays d'émigration. En pratique il s'agit de mettre en avant les réseaux, le maintien des liens entre origine et destination, et la production de dispositifs originaux adaptés aux situations des migrants (Schmoll, 2004; Cortès et Faret, 2009). Ils s'illustrent dans « les retours périodiques au pays, visites des membres de familles dans les lieux d'installation, flux de marchandises, transferts financiers, autres flux invisibles mais tellement importants, de nature affective, culturelle et symbolique. » (G. Simon, 2008, p. 77). Les allers-retours et les itinéraires à étapes multiples qui caractérisent les mobilités des hivernants et des *backpackers* font de la « circulation », telle qu'elle est décrite dans le cadre migratoire, une notion particulièrement inspirante.

Les approches transnationale et translocale, relativement liées à la notion de « circulation », sont également envisagées comme un socle théorique important de cette thèse pour l'analyse des mobilités des *backpackers* et des hivernants. T. Faist (1998), identifie les « espaces sociaux transnationaux » comme des combinaisons de liens sociaux et symboliques, constitués par les capitaux des individus mobiles et immobiles et par les régulations des États-nations. Cette approche est finalement née d'une évolution épistémologique : la prise de conscience et la volonté de dépassement du « nationalisme méthodologique » décrit par exemple par A. Wimmer et N. Glick-Schiller (2002). Ce « nationalisme méthodologique » désigne l'hypothèse, sur laquelle ont reposé les sciences sociales, selon laquelle la nation, l'État, la société, est la forme naturelle du social et du politique dans le monde moderne (*ibid*, p. 302). Il s'illustre selon différents modes, et notamment celui de la territorialisation de l'imaginaire des sciences sociales et la réduction de l'analyse aux frontières de l'État-Nation (*ibid*, p. 307). L'approche « translocale » est associée au « transnational » dans le cadre de cette recherche pour l'ampleur plus importante qu'elle permet en termes d'articulation d'échelles et pour sa référence au concept de « lieu », outils clés de la question de recherche développée au prochain chapitre. L'approche est voisine de celle du « trans-territoire » défini par N. Cattan (2012) comme « un espace qui associe aux caractéristiques propres du lieu lui-même les spécificités des lieux qui le relient avec l'extérieur et cela décliné à toutes les échelles » (p. 69). L'objectif contenu dans l'usage à la fois du « transnational » et du « translocal » est de passer d'une « conception des

territoires non pas en termes de zonages et de répartitions mais en termes d'articulations et d'interdépendances » (*ibid*, p. 58).

Dans cette thèse, la mobilisation des concepts des études migratoires tels que la circulation, le transnational et le translocal suit deux objectifs. D'une part, le « renversement » du regard qui envisagerait l'hivernant ou le *backpacker* comme un « migrant » vise à faire apparaître des écarts de rapport aux lieux par rapport aux migrants habituellement étudiés, liés à la dimension relativement privilégiée des mobilités étudiées. Par exemple, à quoi correspondent les « métropoles invisibles » identifiés par A. Tarrius (2000) pour qualifier les lieux produits par les flux migratoires dans les métropoles, dans les destinations des migrants privilégiés ? Aussi, il s'agit d'une dynamique collective d'évolution du champ des études migratoires, qui, en envisageant ces figures comme des « migrants », peuvent également formuler de nouvelles hypothèses sur les évolutions migratoires contemporaines (Peraldi et Terrazzoni, 2016; Bredeloup, 2016)

2.2. Dans la continuité des études touristiques, comprendre l'expérience de l'Ailleurs

E. Cohen en 1972 remarquait le peu de réflexivité de la recherche sur le tourisme : « *Tourism is so widespread and accepted today, particularly in the Western world, that we tend to take it for granted.* » (p. 164). L'étude des *backpackers* et des hivernants a mené de façon assez évidente au domaine de recherches sur le tourisme, qui, bien que récent et longtemps relativement déconsidéré (Hall, 2005; Réau et Poupeau, 2007; MIT, 2008) est aujourd'hui de plus en plus institutionnalisé et actif dans le monde scientifique anglophone et francophone[15]. Ces recherches constituent une référence importante pour cette thèse car elles permettent de donner sens à la mobilité comme une recherche non contrainte de l'Ailleurs, productrice de lieux spécifiques, construite socialement et idéologiquement et insérée dans un système marchand. Le tourisme a, pour certains chercheurs, été une porte d'entrée pour parler ensuite des mobilités au sens large, comme dans le cas de J. Urry, qui a d'abord identifié le « *tourist gaze* » (1990), regard touristique bien particulier, avant de penser la mobilité comme nouveau paradigme (2000). Les liens entre pensée de la mobilité et pensée du tourisme sont forts. Ils s'expliquent théoriquement mais aussi, du point de vue plus réflexif de la sociologie de la recherche, par le fait que les chercheurs en sciences sociales sont généralement aussi des touristes et font donc l'expérience du monde par le biais touristique.

[15] Pour une synthèse sur l'évolution du domaine de recherche sur le tourisme en termes à la fois disciplinaires, thématiques, théoriques ainsi que de liens avec les acteurs publics et privés, voir l'éditorial « L'enchantement du monde touristique » dans un numéro spécial des *Actes de la Recherche en Sciences Sociales* sur le tourisme, par B. Réau et F. Poupeau (2007).

2.2.1. Le tourisme : des catégories instables qui questionnent l'Ici et l'Ailleurs

Les recherches portant sur les *backpackers* et les hivernants axent souvent leur questionnement autour de l'enjeu suivant : sont-ils des touristes ? Ces mobilités correspondent-elles à la définition du tourisme ? Les études en tourisme permettent tout d'abord de montrer que cette définition ne va pas de soi. Les définitions statistiques varient de la définition commune et scientifique puisque toute mobilité de moins d'un an, en dehors d'une mobilité liée à une prise de fonction professionnelle, est comprise pour l'OMT comme une mobilité touristique[16]. R. Knafou et M. Stock (2002) parlent du tourisme comme d'un « système d'acteurs, de pratiques et de lieux qui a pour finalité de permettre aux individus de se déplacer pour leur recréation hors de leurs lieux de vie habituels afin d'aller habiter temporairement d'autres lieux. ». Mais comment définir le « lieu de vie habituel » et le fait d' « habiter temporairement » ? Les ruptures fonctionnelles entre des espaces-temps duals – loisir/travail, quotidien/hors-quotidien, ou encore proche/lointain – posent question. P. Bourdeau (2012) parle dans ce cadre d'une société du « post-tourisme » inscrite dans un nouveau paradigme récréatif. Celle-ci se caractériserait notamment par la recomposition de l'Ici et de l'Ailleurs : dans le même temps que l'Ailleurs est célébré, l'Ici est ré-enchanté, par exemple pour la touristification des lieux ordinaires, par le renouveau des pratiques de proximité, par le recentrage sur le domicile des pratiques récréatives. Ce flou est alors l'une des entrées pour questionner la fabrique de la ville contemporaine (Fabry, Picon-Lefebvre et Pradel, 2015) et s'illustre comme l'une des clés de compréhension des significations des mobilités étudiées dans cette thèse.

Au delà des définitions, les études touristiques produisent des sous-catégories de tourisme (et de touristes), comme le *backpacking* ou le tourisme résidentiel, structurant l'analyse des groupes étudiés. Déjà en 1972, E. Cohen proposait une « *sociology of international tourism* »[17] décrivant, au delà de l'image trop généralisante et théorique décrite jusqu'alors, quatre figures de touristes : 1/ *the organized mass tourist*, 2/ *the individual mass tourist*, 3/ *the explorer*, 4/ *the drifter*. Ces catégories circulent, sont relativement instables et reposent sur des critères multiples : critères structurants mais aussi temporalité, spatialité et plus largement sens des pratiques.

2.2.2. Saisir la dimension géographique du sens des pratiques touristiques

Les destinations choisies pour étudier les *backpackers* et les hivernants (la Thaïlande et le Maroc) ainsi que la période du cycle de vie qui correspond à ces

[16] « A visitor is a traveller taking a trip to a main destination outside his/her environment, for less than a year, for any main purpose (business ; leisure or other personal purpose) other than to be employed by a resident entity in the country or place visited. » United Nation & UNWTO, 2010, *International Recommandations for Tourism Statistic, 2008*

[17] Il s'agit du titre de cet article fondateur : « *Toward a Sociology of International Tourism* ».

pratiques (la jeunesse et la retraite) conduisent à s'appuyer largement sur les recherches principalement anthropologiques et géographiques questionnant le tourisme comme recherche d'altérité et comme rite de passage contemporain (Graburn, 1983; Chabloz et Raout, 2009; MIT, 2002). L'accent est mis dans les recherches géographiques sur la compréhension des pratiques individuelles, de leur intentionnalité et de leur participation à la production des lieux (Stock et Duhamel, 2005; MIT, 2008). Comme l'approche circulatoire présentée précédemment, cette géographie du tourisme récente permet de sortir d'une approche traditionnelle duale regardant l'offre et la demande. Le sens donné à la pratique touristique peut être compris, selon les travaux de l'équipe MIT, selon trois modalités du « projet touristique », c'est à dire de l'intentionnalité mise dans la pratique : le jeu, le repos et la découverte, chacune d'entre elles correspondant à des lieux adéquats (MIT, 2001).

Cette approche par les pratiques et leurs lieux a largement occupé les géographes mais aussi les travaux d'anthropologie et de sociologie du tourisme. L'un des apports majeurs pour interpréter le sens des pratiques est dans ce cadre le concept d' « authenticité ». Comme le précise C. Cravatte (2009), cette catégorie analytique, introduite dans les années 1970 par D. MacCannell (1976), n'est pas stabilisée. Elle est très mobilisée par les anthropologues mais aussi par les acteurs du tourisme et les tourisme eux-mêmes[18]. Elle sera reprise dans cette thèse en référence à l'authenticité « chaude » ou « existentielle » (Wang, 1999 ; Cohen, 2002) qui repose non plus seulement sur le référent (site, pratique, objet, etc.) dont une connaissance « authentique » est cherchée mais sur l'expérience qu'en fait le touriste. Est mobilisé dans ce cadre la quête d'altérité qui s'illustre dans le « mythe de l'autre authentique » mais aussi le « mythe du soi authentique » qui fait référence pour Selwyn (Cravatte, *ibid*) au relâchement affiché des contraintes sociales dans le cadre de l'expérience touristique. En lien avec la marchandisation, l'authenticité sera pensée en termes de mise en scène et de qualité émergente (Cohen cité par Cravatte, *ibid*). L'application géographique de la notion est très stimulante. Elle permet de tenter de définir la dimension spatiale de l' « authenticité » d'une pratique, d'un lieu ou d'une relation sociale, s'avérant par là même utile à l'analyse du rapport aux lieux.

2.2.3. Le tourisme : « enchantement » des rapports sociaux mondialisés

Une part des études touristiques, apporte un recul critique jugé nécessaire à la compréhension d'un phénomène qui, comme la mobilité en général, est construit socialement et idéologiquement et dont les multiples facettes, notamment symboliques,

[18] Pour approfondir, voir l'article de C. Cravatte proposant une synthèse de l'évolution de la catégorie « authenticité » en anthropologie. L'idée même de recherche d'authenticité est pensée par MacCannell comme une forme de recherche du « vrai » dans un ailleurs pour des individus aliénés de la société moderne. C. Cravatte explique comment cette notion est aussi utilisée pour différencier la recherche du « vrai » relative au travail de l'anthropologue et la recherche du « vrai » par le touriste. L'intérêt de l'anthropologie pour le tourisme est d'abord né d'une peur de la perte d'authenticité, mais la production de critères d'authentification par le scientifique ne va pas non plus de soi.

politiques et économiques, se cachent souvent l'une à l'autre. B. Réau et F. Poupeau (2007) parlent de « l'enchantement » du monde touristique pour évoquer les mécanismes d'euphémisation coproduits par les touristes et les professionnels pour masquer les rapports marchands et les rapports de dominations :

> « Les pratiques touristiques se trouvent en effet dans une rapport paradoxal à l'économie : d'un côté, il est courant de valoriser le marché touristique ; de l'autre les touristes et les professionnels du tourisme coproduisent un déni des caractéristiques marchandes des services et une relation enchantée au monde social. » (p. 10)

L'orientation de l'analyse des pratiques des hivernants et des *backpackers* dans le cadre de rapports de pouvoir mondialisés, développée dans le chapitre 2, s'appuie sur une approche du tourisme comme facteur de maintien et de recomposition des inégalités sociales (Cousin et Réau, 2009). Dans une dimension spatiale, cette approche permet par exemple de comprendre comment les lieux sont en partie produits pour et par le « regard » d'un certain touriste (Urry, 1990) et que ce regard est construit socialement et anticipé par les acteurs économiques.

Les nombreux écrits sur le tourisme solidaire, ethnique, culturel ou encore durable, permettent de re-questionner le rapport à l'authenticité et mettent souvent au jour des enjeux sociaux et politiques forts. Les discours de promotion de ces tourismes et les principes qu'ils brandissent alimentent et reproduisent les hiérarchies entre touristes. Ils s'inscrivent dans « une stratégie de distinction sociale fondée sur des oppositions incessantes ricochant à l'infini » (Doquet et Le Menestrel, 2006, p.6). Ces discours soulignent bien le statut d'un tourisme construit comme un moyen d'épanouissement, d'engagement, d'éducation et ainsi comme un support de valeurs (*ibid*). Les reconfigurations soulignées sont bien souvent paradoxales. E. Cohen (2002) évoque par exemple l'inéquité qui peut naître des objectifs du tourisme durable lorsque les sites préservés ne sont plus accessibles qu'à une élite en recherche de la « vraie » authenticité. Les discours autour du tourisme durable sont très structurants. Les trois « questions clé » sur le site de l'OMT sont par exemple aujourd'hui : « faciliter les voyages », « développement durable du tourisme » et « tourisme et développement »[19]. Le décryptage de ces discours est une clé de compréhension des pratiques et imaginaires qui participent à la construction des lieux :

> « Surtout depuis qu'il est 'durable', le tourisme produit des images idylliques des territoires et des nations, un récit utopique de la « rencontre » entre Soi et l'Autre. Gommant les rapports de domination, les enjeux financiers et politiques, il se présente comme une modalité d'échange économique et culturel respectueuse des traditions et des valeurs des sociétés visitées. Il a ses héros : les individus mobiles en quête d'altérité luttant pour la préservation de la planète et la diversité du monde. Il a ses ennemis : les États-nations et les masses réticentes à la mobilité. En ce sens,

[19] Onglet « questions clés » présent sur la page d'accueil du site internet de l'OMT, ce qui indique une communication forte sur ces enjeux. http://www2.unwto.org/fr consulté le 15 octobre 2015.

> le tourisme sert à produire un grand récit fictionnel, l'idéologie d'une société mondiale unie par sa mobilité. » (Cousin et Réau, 2009b)

Il ne s'agit ici pas d'adopter l'attitude « antitouriste » remise en cause par exemple par R. Amirou (1995) pour qui trop de recherches, notamment travaillant sur le tourisme au Sud, associeraient la figure des touristes à celle des aliénés et celles des sociétés du sud à des entités figées et à figer. Plutôt, il s'agit d'associer une approche compréhensive du sens d'une pratique très forte symboliquement pour l'individu et de rendre compte de la place de ce phénomène dans les relations mondialisées. Les deux groupes étudiés, les *backpackers* et les hivernants sont loin de faire partie des flux touristiques les plus importants. Pourtant, du moins pour les *backpackers* et tout comme les acteurs d'autres formes de tourisme alternatif, ils font partie de ces figures niches surreprésentées dans les études par rapport au tourisme de masse, peut-être à tort à certains égards d'ailleurs, mais qui permettent de saisir des phénomènes émergeants. L'ensemble des propositions des études touristiques sont très stimulantes à appliquer pour ces deux groupes, notamment dans une perspective géographique. Les *backpackers* et les hivernants, engageant des temporalités et spatialités limites par rapport aux touristes les plus identifiés, permettent d'interroger l'évolution du tourisme par ces marges, par la porosité de pratiques entre enchantement et désenchantement.

Dans cette thèse, les études migratoires et les études touristiques, par le biais de lectures et de rencontres, se sont révélées des sources stimulantes de concepts pour l'analyse des *backpackers* et des hivernants. L'intuition que des ponts pourraient être jetés dans le cadre de cette thèse entre ces deux champs s'est manifestée assez tôt par exemple par l'usage d'expressions de mise en tension entre tourisme et migratoire, comme celle de « migrants du temps libre ». C'est finalement un champ de recherche relativement récent, émergeant du côté anglophone, notamment en sociologie et en anthropologie, qui a fourni un cadre théorique en construction et des études de cas intéressantes, reposant sur cette mise en tension.

3. Des *Lifestyle migrations* aux « mobilités privilégiées » : un champ de recherche émergeant

Dans la formalisation du cadre théorique de cette thèse s'est greffé aux influences des travaux généraux sur la mobilité, des études migratoires et des études touristiques, un ensemble de travaux traitant des mobilités d'individus issus de pays développés vers des destinations leur offrant une meilleure qualité de vie. Le terme aujourd'hui le plus structurant pour rassembler ces travaux est celui de *lifestyle migrations* (Benson et O'Reilly, 2009a). Il est inscrit dans la filiation d'autres notions et sera ici identifié à un champ de recherche en construction. Ce champ est structurant

pour la thèse ici présentée, notamment ses évolutions récentes vers une approche des modes de vie mobiles et de la dimension « privilégiée » de ces mobilités.

3.1. Les *lifestyle migrations* : à la recherche de « la belle vie »

La notion de *lifestyle migrations*, proposée en 2009, est assez proche de travaux concernant les migrations d'agrément (Glorioso et Moss, 2012) ou encore la rurbanisation, pour des travaux plus anciens. Elle est venue proposer un concept central pour regrouper des travaux existants depuis les années 1990, notamment sur les migrations de retraités (Casado-Díaz, 2012). Il s'agit ici de présenter la dynamique de structuration de ce champ de recherche et les problématiques ainsi que les phénomènes qu'il aborde, afin de situer le travail sur les *backpackers* et les hivernants dans sa continuité.

3.1.1. L'objectif de construire un cadre théorique commun pour penser des phénomènes de mobilités difficiles à classer

Expatriation, migrations internationales de retraités, tourisme résidentiel, *global nomads*, *backpackers*, néo-ruraux, *gap years travellers*, etc. : les désignations de la mobilité prolongée d'individus issus de pays développés sont très nombreuses. Un champ de recherche souhaitant mettre en cohérence ces phénomènes s'est affirmé à partir de la fin des années 2000 dans le contexte britannique autour de l'expression « *Lifestyle migration* » proposée dans l'ouvrage collectif dirigé par M. Benson et K. O'Reilly (2009a). L'idée des auteurs est de construire collectivement un cadre théorique autour d'une tendance supposée grandissante, celle des migrations d'individus relativement riches, en quête de ce qui apparaît sous l'expression *« the good life »*. Les auteurs citent explicitement des exemples aussi divers que les seniors et les *backpackers*, retenant ainsi particulièrement l'attention pour l'avancée de cette thèse croisant *backpackers* et hivernants. L'expression fédératrice est définie ainsi : *« To offer a dynamic definition, (...) lifestyle migration is the spatial mobility of relatively affluent individuals of all ages, moving either part-time of full-time to places that are meaningful because, for various reasons, they offer the potential of a better quality of life. »* (*ibid*, p.2). Cette tentative de mise en cohérence grâce à une expression synthétique n'est pas la première ni la seule, mais la plus structurante aujourd'hui.

Déjà dans les années 1990, le phénomène, à l'époque plutôt national, de migration vers les espaces ruraux avait été pensé par L. Moss (Glorioso et Moss, 2012) sous le terme d'« *amenity migration* ». L'expression « migration d'agrément » est reprise dans l'un des premiers ouvrages francophones proposant ce type d'approche synthétique (Martin, Bourdeau et Daller, 2012). Ce dernier ouvrage fait le lien entre des études de cas de migrations vers le rural, notamment vers les espaces montagnards, et des migrations internationales. Selon J. Corneloup (2012) les migrations d'agrément sont dans la continuité du mouvement de la contre-culture des

années 1960 marqué par le départ de jeunes adultes vers le Népal, la Drôme ou encore les communautés hippies d'Australie.

Ces approches mettent généralement en tension le tourisme (ou le loisir, la récréation, le temps libre) et la migration (ou la résidence). C'était déjà le cas dans des travaux de la fin des années 1990, avec par exemple l'article de J. Waldren « We are not tourist - we live here » (1997). Cela structure plusieurs travaux utilisant l'expression « residential tourism » et c'est encore l'entrée clé d'un des derniers ouvrages synthétiques sur la question, intitulé *Lifestyle Mobilities. Intersections of Travel, Leisure and Migration* (Duncan, Cohen et Thulemark, 2013). L'origine principalement occidentale des personnes mobiles étudiées engendre de fait un pont entre des travaux plutôt issus du champ du tourisme et ceux portant sur les migrations de travailleurs qualifiés ainsi que sur l'expatriation (Fechter et Walsh, 2010). Ce pont entre tourisme et migration a par exemple pu s'observer dans le programme de l'un des premiers colloques organisés en France ce thème des mobilités Nord-Sud à Paris en mai 2015[20].

3.1.2. La structuration d'un champ émergeant

Les tentatives de fédération autour de termes communs se sont notamment manifestées par la création d'un site internet, « *Lifestyle Migration Hub* »[21]. Celui-ci propose une bibliographie relativement exhaustive composée d'articles et d'ouvrages se rapprochant de la définition proposée, qu'elles utilisent l'expression *amenity migration*, *privileged migration*, ou, la plus diffusée, celle de *lifestyle migration*[22]. Les dates de parution des publications permettent d'avoir un aperçu de l'évolution de l'intérêt pour ces questions, croissant dans le monde académique. La bibliographie anglophone, la plus fournie avec ses 235 références, compte sur la période de 1992 à 1999 entre une et trois références par année, dix références en 2000, et en moyenne 24 références par année entre 2010 et 2015 (Graphique 1.1)[23].

---

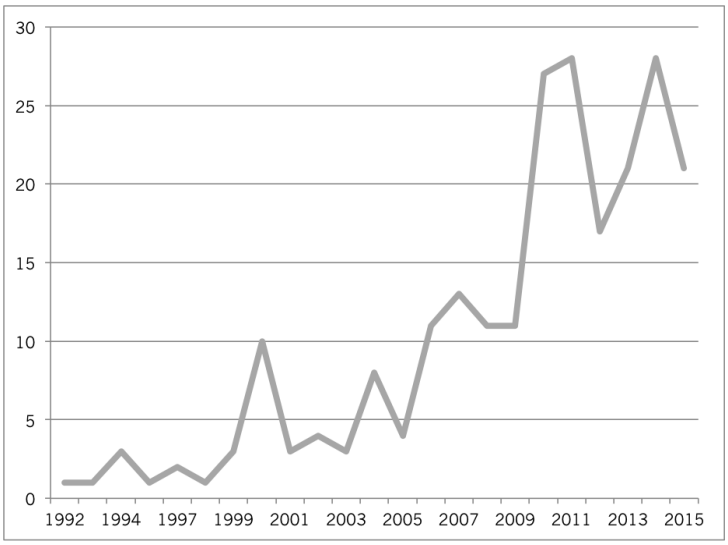
[20] Cf page 23

[21] http://www.uta.fi/yky/lifestylemigration/index.html. Consulté le 26 août 2015. Ce site montre que l'initiative autour de ce champ de recherche est avant tout anglophone. Il a été créé par K. O'Reilly et P. B. Riley-Jordan de l'Université de Loughborough en Grande-Bretagne et est hébergé par l'Université de Tempere en Finlande, en raison de l'affiliation académique de Mari Korpela qui s'occupe de sa maintenance. Les appartenances des chercheurs recensés sur le site ainsi que les bibliographies montrent par ailleurs une présence également importante d'une communauté hispanophone liée à la présence ancienne de phénomènes migratoires d'occidentaux vers l'Espagne et le Mexique.

[22] Il est entendu que cette bibliographie représente une source partielle pour décrire le champ de recherche évoqué. Elle comporte néanmoins de nombreuses références d'auteurs se plaçant en débat avec la proposition initiale des « Lifestyle migrations » et est alimentée par l'ensemble des chercheurs intéressés, elle semble donc embrasser une majorité des travaux, au moins anglophone, participant de la construction de ce champ de recherche.

[23] Le graphique présente 21 publications en 2015, mais ce chiffre a été recensé en août 2015, on suppose donc qu'il est plus élevé pour l'année 2015 dans sa totalité.

Graphique 1.1. Évolution du nombre de publications parues dans le champ des *Lifestyle Migrations* entre 1992 et 2015



Source : base de données bibliographique réalisée à partir de la liste de publications anglophones recensées sur le site internet *Lifestyle Migration Hub*, consulté le 15 août 2015 (http://www.uta.fi/yky/lifestylemigration/index.html), réalisation : B. Le Bigot

Une analyse lexicale des mots utilisés dans les titres des articles et ouvrages de cette bibliographie anglophone souligne la primauté attendue de l'usage du terme de « *lifestyle* » ainsi que de « *migration* » et ses dérivés. Le comptage des mots est représenté sur la Figure 1.4 sous forme d'un nuage de mots montrant en grande taille les mots les plus utilisés, la taille étant proportionnelle au nombre d'occurrences. On y retrouve bien représentés le terme « *tourism* » marquant l'ancrage fort dans la thématique touristique, et celui de « *retirement* », qui indique la prévalence d'études de cas sur les mobilités de retraite. L'importance des termes « *Spain* », « *France* », « *British* » et « *European* » marque l'importance d'études de cas localisées, ou relatives à une population mobile identifiée par sa nationalité. Des termes comme « *transnational* », « *mobility* », « *place* », « *global* » ou encore « *social* » révèlent des axes de questionnement ou d'interprétation qui placent ce champ au cœur des travaux sur les mobilités dans le cadre de la globalisation, qui seront plus spécifiquement abordés dans le chapitre 2.

Figure 1.4. Représentation par comptage de mots des titres des publications anglophones du champ des *Lifestyle migrations*

Source : base de données bibliographique réalisée à partir de la liste de publications anglophones recensées sur le site internet *Lifestyle Migration Hub*, consulté le 15 août 2015 (http://www.uta.fi/yky/lifestylemigration/index.html), réalisation : B. Le Bigot, à l'aide du logiciel en ligne *Wordle*

3.1.3. Problématiser les *lifestyle migrations* : la présence majoritaire des études de cas ethnographiques

Les travaux existant prennent généralement la forme d'études de cas sur une destination, s'intéressant souvent à un groupe circonscrit, avec une approche ethnographique reposant sur un travail d'observation et d'entretiens. La thèse menée s'inspire largement de ces approches, en proposant l'apport d'un regard géographique, développé au chapitre 2, et d'une étude de cas croisée entre deux groupes, la démarche de croisement étant approfondie au chapitre 3.

L'un des enjeux principaux du champ est de réussir à définir qui sont ces *lifestyle migrants*. Les études portent sur des groupes différents, définis généralement selon des critères tels que l'âge (seniors, jeunes adultes), la nationalité (Britanniques, Suédois, Allemands), parfois le genre et la situation de couple (*cross-cultural marriages*), la situation résidentielle (propriétaires de maisons secondaires, néo-ruraux), la situation professionnelle (personnes en déclassement social, retraités). Les auteurs produisent souvent des typologies indiquant les liens avec la destination : pour le cas classique des Britanniques en Espagne étudié par K. O'Reilly (2000), l'auteure dégage par exemple quatre types : les « full residents », « returning resident », « seasonal migrants » et « peripatetic migrants ». Les retraités internationaux sont l'objet de la majorité des recherches déjà conduites. Ils ont été particulièrement étudiés en Espagne, notamment sur la *Costa del Sol* (Gustafson, 2001 ; O'Reilly, 2000 ; Rodriguez et *al.*, 2004 ; Casado-

Diaz, 2006). Mantecón indique ainsi (2010) « *In this respect, 'residential tourism' is the best known of the different types of 'lifestyle migration', and Spain, the country where it has left a more profound mark* ». Le projet de mobilité est commun aux individus de ces divers groupes et est généralement associé dans la littérature à une étape transitoire dans le parcours de l'individu. Il correspond à un renforcement du sentiment de contrôle sur sa propre vie (Benson et O'Reilly, 2009).

Au-delà de la définition du groupe, M. Perlik (2012) discerne trois types d'approches. La première relève de l'étude des motivations et est notamment menée par les sociologues. L.A. Moss (1987, cité par Glorioso et Moss, 2012), qui a proposé le concept d'*amenity migration* en 1987, note par exemple une évolution des facteurs motivant ces mobilités depuis 20 ans. La recherche de spiritualité serait plutôt en décroissance tandis que le gain économique serait un facteur de plus en plus présent. La seconde approche, privilégiée par les géographes, est l'étude des ressources du territoire qui est modifié par ces mobilités, notamment sous forme d'évaluation des impacts. Sur ce plan, les recherches ont à ce jour privilégié l'étude des impacts de ces mobilités sur les régions de destinations plutôt que sur celles de départ. Une troisième approche mise en valeur par M. Perlik consiste en l'analyse des rapports de pouvoir qui sont en jeu dans ces mobilités. Cette approche recoupe les notions d'appropriation de l'espace, de compétition des territoires être attractif ou encore d'inclusion/exclusion. Elle est notamment développée dans les évolutions récentes du champs, présentées par la suite.

3.1.4. Où vont les *lifestyle migrants* ?

L'analyse des destinations des *lifestyle migrants* nous intéresse tout particulièrement dans le cadre d'une thèse questionnant le rapport au lieu développé dans le cadre de la mobilité des hivernants et des *backpackers*. Dans ce champ, les chercheurs ont analysé les destinations selon divers angles d'approche, dont deux principaux : l'imaginaire que les migrants leur associent et les mutations qui les marquent. L'imaginaire associé à la destination est relevé dans le discours de l'individu. Le projet de migrer et sa justification s'y construisent généralement de façon comparative, opposant frontalement l'origine et la destination suivant divers arguments dont les plus récurrents sont détaillés dans le Tableau 1.2. (K. O'Reilly et M. Benson, 2009b).

Tableau 1.2. L'opposition origine-destination dans les discours des *lifestyle migrants*

Destination	Origine
• rythme de vie tranquille • bas coût de la vie • climat agréable • santé meilleure • sentiment communautaire • simplicité, authenticité	• croissance du chômage • insécurité • manque de sentiment communautaire • stress • pollution • pression de la société de consommation

Source : synthèse à partir des propositions de M. Benson et K. O'Reilly (2009), réalisation : B. Le Bigot

K. O'Reilly et M. Benson (*ibid*) proposent une typologie composée de trois types de projets selon trois types de destination. L' « idylle rurale » (campagne étasunienne, Normandie par exemple) est notamment associée à des valeurs morales et de santé. La « retraite littorale » (Costa del sol par exemple) correspond à l'héliotropisme et à l'image touristique dominée par les loisirs, les plaisirs, et la sortie de la routine. Enfin, l' « attraction culturelle et spirituelle » (Florence, Vanarasi en Inde par exemple) repose sur l'image d'un lieu construite sur le temps long. Les destinations sont également analysées selon les mutations causées par l'arrivée des migrants. L'enjeu est ici la prise en compte, dans l'économie territoriale, des fonctions de production, de résidence, mais aussi de présence sur place et donc de consommation (Terrier, 2006 ; Talandier, 2012).

À partir de la base de donnée bibliographique constituée, on peut identifier les terrains qui ont d'ores et déjà été travaillés et les origines des « migrants » correspondant à ces cas d'étude. Aux deux pôles principaux d'origine, l'Europe et l'Amérique du Nord, correspondent deux principales régions de destinations. Les terrains méditerranéens, d'abord l'Espagne (Casado-Díaz, 1999; O'Reilly, 2000) mais aussi l'Algarve, Malte, la Toscane (King, Warnes, et Williams, 2000) ou encore la côte turque (Südas et Mutluer, 2006) sont très présents parmi les premiers cas d'étude et restent les principales destinations étudiées. Les destinations de la rive sud de la Méditerranée sont peu nombreuses mais émergent, comme le présentera le chapitre 3. En parallèle, de nombreux travaux se sont développés sur le Mexique (par exemple : Moss 1987; Kiy et McEnany, 2010), certains sur la Floride (Forget, 2010), et plus récemment sur des destinations des nord-américains tels que le Panama (Benson, 2013). En parallèle, des travaux développés sur les Britanniques en France, sont aujourd'hui également en partie affiliés à ce champ de recherche (Benson 2011). On

relève récemment des nouveaux terrains de destinations pour les retraités, comme la Thaïlande, qui sera développée au chapitre 3 (Husa et *al.*, 2014; Koch-Schulte, 2008; Howard, 2008) mais aussi la mise en valeur des *lifestyle migrants* peu visibles dans la recherche auparavant : des *lifestyle migrations* intra-nationales en Chine (Wu, Xu et Lew, 2015) ou encore en République Tchèque (Šimon, 2014), mais aussi des dynamiques relevant de pays riches non-occidentaux comme celles des Singapouriens en Malaisie (Wong et Musa, 2014 ; Ormond, 2014) ou des Japonais en Asie du Sud-Est (Ono, 2009) ou à Hawaï (Igarashi, 2015).

Le champ de recherche des lifestyle migrations propose un ensemble de travaux très inspirants pour l'analyse des mobilités des *backpackers* et des hivernants puisqu'il prend explicitement en charge la question de la mobilité Nord-Sud. Avec un cadre théorique en construction, ce champ présente l'intérêt d'être composé de nombreux travaux empiriques. Le croisement entre les deux groupes répond aux attentes d'évolution du champ vers des études comparatives, dépassant les études de cas et aidant à la montée en généralité. Dans ce cadre, le travail de thèse présenté ici s'inscrit dans la continuité des évolutions récentes du champ des *lifestyle migrations*, en optant pour un angle de vue mobile et soulignant les positions de pouvoir, tout en abordant ces évolutions au prisme d'une approche géographique.

3.2. S'inscrire dans les évolutions du champ : des *lifestyle migrations* abordées sous l'angle du pouvoir et de la mobilité

Le champ en construction des *lifestyle migrations* est très divers. Certaines approches développées sous d'autres termes que *lifestyle migrations*, soulignent la mobilité de certains modes de vie ou la dimension privilégiée de ces mobilités. Ces approches se sont affirmées ces dernières années et sont présentées ici comme des évolutions de ce champ, vis-à-vis desquelles cette thèse se place en continuité.

3.2.1. Le mode vie mobile en question

L'une des évolutions du champ concerne la prise en compte, non seulement de « migrations », au sens d'installations durables et autonome d'individus occidentaux dans un pays lui apportant des opportunités, mais aussi de modes de vie donnant une grande place au mouvement en lui-même. Ces travaux soulignant les tendances proprement « mobiles » des modes de vies contemporains étudiés par les *lifestyle migrations* sont particulièrement structurants dans cette thèse. Ils permettent d'alimenter le questionnement sur la construction du rapport aux lieux entre ancrage et passage, caractéristique des *backpackers* et des hivernants.

Le cas des retraités, majoritairement étudié par les *lifestyle migrations*, a quelque peu restreint le champ d'une définition qui pouvait permettre d'envisager aussi des modes de vie itinérants. L'ouvrage *Lifestyle mobilities* (Duncan, Cohen et Thulemark, 2013), se plaçant dans une continuité claire avec le *new paradigm of mobility*, propose

des versions davantage itinérantes du « *lifestyle* ». La notion proposée est définie de façon très large comme relevant de « on going semi-permanent moves of *varying durations* » (p. 4) et l'ouvrage évoque des phénomènes aussi différents que le stop, la traversée de l'Atlantique, l'escalade ou les *traveller trails*. Plus spécifiquement, une partie des travaux intégrés au champ des *lifestyle migrations* ont travaillé en profondeur la question du « néo-nomadisme ».

K. H. Halfacree (1996) en offre une analyse géographique très stimulante à travers l'exemple des *new age travellers*, groupes britanniques proches des hippies qui ont été stigmatisés dans l'Angleterre de M. Thatcher. Leurs pratiques et principes, notamment en remettant largement en cause le droit de propriété, représentent une menace pour la société sédentaire, et ne trouve pas de place dans l'imaginaire géographique fort de l' « idylle rurale » correspondant au lieu des racines et se rapprochant finalement d'un symbole de l'identité nationale. A. D'Andrea (D'Andrea 2006) conceptualise le néo-nomadisme pour penser ensemble la « *globalization* », l'hypermobilité et les modifications de la subjectivité et de l'identité dans une société dite « post-identitaire ». Il se base sur une ethnographie des mouvements *New Age* liés à la musique Techno, groupes au capital culturel élevé, se marginalisant et circulant entre des « centres » tels que Goa et Ibiza. L'exemple est particulièrement intéressant pour penser les lieux de certains *backpackers* rencontrés en Thaïlande se plaçant tout à fait dans ce mouvement. Enfin, les travaux de P. Kannisto portent sur les « g*lobal nomads* » qu'elle définit comme des voyageurs à plein temps[24], qui n'ont pas de lieu de fixation spécifique et qui renoncent ainsi à un revenu régulier et aux services que leur pays d'origine pourrait leur fournir. Ces différents travaux permettent notamment de penser les paradoxes liés à la contre-culture comme les modes de vie alternatifs et les valeurs qu'ils expriment, et l'intégration de ces résistances à la « globalisation ».

3.2.2. Vers des approches critiques, du *« lifestyle »* au *« privileged »*

Les recherches récentes s'intéressant au *lifestyle migrations* présentent désormais régulièrement un nouveau terme, celui de « *privileged* », qualifiant « *migration* », « *lifestyle* » ou encore « *group of migrants* ». Si les enjeux de pouvoir doivent être abordés à différentes échelles, comme l'explicitera le chapitre 2, cette approche est considérée comme pertinente pour penser les mobilités des hivernants et des *backpackers*. Elle se place effectivement, à l'échelle mondiale, dans l'exploitation d'un rapport de pouvoir favorable entre leurs pays d'origine et de destination.

M. Benson et N. Osbaldiston (Benson et Osbaldiston, 2014) proposent dans un ouvrage récent d'approfondir les enjeux théoriques des *lifestyle migrations*. Ils pointent différentes directions, dont une qui met l'accent sur l'importance de replacer ces mobilités à l'intersection de pouvoirs et de privilèges.

---

[24] Elle fixe un seuil d'au moins 3 ans de voyage pour qualifier les « *Global Nomads* ».

> « This lack of emphasis on privilege and power dynamics central to lifestyle migration, influences interpretations of migrant imaginings – in particular, as we have argued earlier, the neglect of the postcolonial from the analysis of the appropriation and construction of destinations as offering a better way of life – and also the analysis of everyday lives within the destination. » (*ibid*, p. 13)

Ces enjeux sont globalement davantage présents dans la littérature, même si déjà, dans les travaux de K. O'Reilly et M. Benson de 2009, la mise en valeur des *lifestyle migrations* comme cadre de reproduction de structures d'inégalités n'était pas absente. Notamment, K. O'Reilly (2009) discute la théorie de Z. Bauman, bien que largement citée dans tout l'ouvrage, sur la modernité liquide comme « an individualized hunt, a self-realization project rather than an attempt to improve wider society » (p. 103). Elle met en lumière les contradictions dans le discours de Bauman entre l'idée de fluidification des rapports sociaux et celle d'une catégorisation très binaire des acteurs de la mondialisation mobiles comme « vagabond » ou « touristes ».

Ce renforcement d'une approche critique met notamment en valeur les potentiels conflits liés à l'arrivée des nouveaux venus dans la société d'accueil, entrée qui sera dans cette thèse conceptualisée sous l'angle de l'appropriation de l'espace, notamment dans le dernier chapitre. Manteçon (2010) souligne dans le cas de l'Espagne que la majorité des auteurs pointent des dynamiques principalement préjudiciables pour la société d'accueil. C'est aussi le cas dans des travaux plus récents, par exemple pour le cas de la ville de Sanya en Chine (Wu, Xu et Lew, 2015). Certains travaux mobilisent les questions de la « race », de l'âge, de la classe, pour proposer une vision complexe des relations de pouvoirs qui peuvent s'établir à destination, comme dans le cas de C. Lundsröm qui travaille sur le croisement entre genre féminin, « whiteness » et privilèges.

Enfin, Benson et Osbaldiston (2014) soulignent que, tandis que les recherches sur les migrations d'élites ont assumé l'approche post-coloniale, peu de recherches sur les *lifestyle migrations* l'ont fait. De fait, cette approche est en fait relativement récente dans le cadre des études migratoires. Les travaux de Fechter et Walsh, (2010) sont dans ce cadre très stimulants : les auteures expliquent que le fait de penser les migrants privilégiés, d'une part, notamment les expatriés, alors même que les études migratoires sont centrées sur les migrants des Suds, et d'autre part d'aborder une approche postcoloniale, permet de mettre en lumière la continuité et les reconfigurations des hiérarchies raciales et la persistance des inégalités de pouvoir. L'approche commence à s'installer dans les *lifestyle migrations* très récemment chez des auteurs comme M. Benson. Elle parle par exemple de la dimension postcoloniale permettant d'expliquer le maintien de privilèges des Américains au Panama (Benson, 2014, 2013). Elle est sensible aussi dans les recherches de M. Korpela sur la construction de l'imaginaire de la destination en Inde (2006, 2010, 2013). Cette

approche associant « migration » et « privilège » suscite cependant des positionnements variés.

3.2.3. Le débat autour de la position de « migrant privilégié »

Le qualificatif de « privilégié » est considéré dans l'approche des *backpackers* et des hivernants comme un outil pour penser leur mobilité dans le cadre d'une distribution relationnelle du pouvoir. Ceci dit, nombre des individus rencontrés au cours de l'enquête de cette thèse occupent des positions sociales modestes, voire très modestes, dans leurs pays d'origine. Le débat au sein du champ des *lifestyle migrations* sur cette dimension privilégiée et son association avec le terme de « migrant » nourrit ainsi le positionnement.

Janoschka et Haas (2014, p.5) reconnaissent les critiques portées à la référence aux « privilèges » : la plupart des « *lifestyle migrants* » ne sont pas des élites, fuient dans de nombreux cas des contraintes sociales, et dans le cas des destinations européennes, il serait erroné de parler de « privilège ». Néanmoins, cette dimension est différente pour les destinations où ces migrants se situent dans une position privilégiée par rapport au standard local. En fait, le débat se cristallise notamment, comme le rappelle M. Berriane (2010), autour de l'appellation considérée comme incongrue de « migrants », pour les individus issus de pays développés, habituellement vus comme des touristes :

> « Dans le cas des immigrés européens il y a lieu de reconsidérer les nuances qui distinguent le migrant du touriste. Notre point de départ peut-être la constatation assez surprenante de l'ignorance du caractère migratoire de ce que est défini comme résidence touristique, y compris dans des destinations européennes (Espagne) où d'importantes communautés étrangères (les Britanniques par exemple) se sont installés pour profiter d'un cadre de vie meilleure. Tous se passe comme si la différence entre migrant et touristes résidentiels en termes de définition est liée au niveau de vie. » (Berriane, 2010, p. 6)

La proposition de S. Croucher (2012), spécialiste des migrations d'Étasuniens au Mexique, d'utiliser l'expression « *privileged migration* » souhaite souligner justement, qu'en pensant ces individus comme des migrants, il s'agit de faire ressortir cette dimension privilégiée. Les profils de mobilité étudiés dans le cadre des « *lifestyle migrations* » n'ont selon elle pas de spécificité en terme de « *lifestyle* », de quête d'un mode de vie meilleur car les autres migrants sont également guidés, sous d'autres formes, par cette quête. Ce qui est spécifique, c'est la diversité d'options disponibles, la facilité à les mettre en œuvre et l'attitude nonchalante face à la migration : « *Ultimately, what appears to exempt these individuals from the category of 'immigrant', and warrant for them an alternative label, is their privilege.* » (p. 4). Pour S. Croucher (2012) la grande diversité de termes pour qualifier un groupe pourtant plus restreint que les migrants économiques traditionnellement étudiés, qui sont, eux, tous appelés « migrants », dénote déjà une forme de privilège :

> « Some interesting similarities exist between the experiences of privileged migrants and others: both groups have re-settled across an international border, economic factors figure prominently into the decision to do so, and they sustain multiple transnational ties. Notably, however, privileged border crossers are rarely referred to as migrants. These 'foreigners who stay permanently' are more likely to be described as 'new residents', 'long-stay tourists', or 'residential tourists' than 'immigrants'. » (*ibid.*, p. 4)

Selon E. Bantman-Masum (2016)[25], l'exceptionnalisme accordé aux migrants privilégiés ne devrait pas durer, le champ des *lifestyle migrations* ayant commencé à se diffuser dans des revues spécialisées dans l'étude des migrations. L'idée est bien, comme le souligne l'auteur et comme la section précédente l'indiquait, de puiser dans les théories existantes pour penser ces stratégies migratoires inversées. Dans le cas des hivernants et des *backpackers*, l'expression de « mobilité privilégiée » sera utilisée plutôt que celle de « migration », le travail portant sur des modes de vie marqués par la mobilité et non sur l'installation envisagée comme pérenne à destination. Mais le débat sur la dimension privilégiée permet de rappeler implicitement que les deux mots, mobilité et privilège, ne sont pas redondants.

En proposant une approche géographique des mobilités privilégiées des hivernants et des *backpackers*, cette thèse s'inscrit dans une prolongation originale du champ de recherche des *lifestyle migration*. Ce cadre émergeant vise à penser ensemble des mobilités d'individus issus de pays développés. Il fournit un ensemble de problématiques et d'études de cas sur des groupes et des terrains variés. Le questionnement de recherche construit autour du rapport aux lieux dans la mobilité s'appuie sur les évolutions du champ des *lifestyle migrations* en direction de la mise en évidence de modes de vie mobiles et de l'intégration de ces mobilités dans des rapports de pouvoir.

Conclusion

Ce chapitre a développé les filiations et les positionnements utiles à la construction de l'objet d'étude au sein de la littérature existante sur la mobilité. Cette littérature est foisonnante et les mobilités étudiées joue délibérément sur l'ambivalence entre les catégories, ces filiations se présentant ainsi comme multiples.

Les travaux généraux sur la mobilité comme catégorie de pensée de la société ont amené à se positionner face aux critères classiquement utilisés de temporalité, de spatialité et de motifs, mais aussi d'envisager avant tout la mobilité comme une construction sociale. Son association à une ressource, à un droit, ou encore à un facteur d'inégalité ne va pas de soi. Son caractère ambivalent, de liberté à encourager pour les uns, d'errance à contrôler pour les autres, amène à penser la mobilité en termes de

[25] Sa chronique bibliographique « Présence, mobilité et migrations vers les Sud » consiste en une synthèse intéressante sur le champ de recherche ici présenté.

production et de distribution du pouvoir, plaçant les *backpackers* et les hivernants dans des situations relativement favorables.

Les travaux théoriques permettant de penser les mobilités au sens large sont toutefois à replacer dans des champs de recherche thématiques spécialisés. Travailler sur les *backpackers* et les hivernants a conduit avant tout à investir deux ensembles de recherche présents en France et à l'étranger : les études migratoires et les études touristiques. Les travaux récents dans ces deux ensembles interdisciplinaires alimentent un questionnement des catégories de la mobilité qui invite à s'ouvrir à des profils tels que les *backpackers* et les hivernants. Les notions de « circulation » et de « transnationalisme » dans le champ migratoire, ou encore les flous dans la définition des contours du touriste, révèlent bien la pertinence de s'appuyer sur ces deux ensembles thématiques pour penser l'ambivalence des figures de la mobilité. Les approches du tourisme par les pratiques des touristes ou par l'enchantement des rapports sociaux donnent également des outils d'interprétation éprouvés pour aborder les situations de mobilité des *backpackers* et des hivernants.

Enfin, un champ de recherche relativement émergent, structuré dans la recherche anglophone, notamment en sociologie et anthropologie, diffusant ces objets d'étude aussi bien du côté touristique que migratoire, a permis de placer l'étude croisée des hivernants et des *backpackers* dans un cadre théorique englobant. Travaillant sur des mobilités d'individus issus de pays riches, vers des destinations leur offrant une meilleure qualité de vie, le champ des *lifestyle migrations* livre un grand nombre de travaux empiriques reliant des phénomènes variés. Les travaux s'intéressant spécifiquement à la dimension mobile et privilégiée de ces groupes sont particulièrement stimulants pour aborder les mobilités des *backpackers* et des hivernants.

Comme le rappelaient M. Benson et K. O'Reilly (2009b) et comme les écrits plus récents l'approfondissent, ces mouvements sont possibles à cause d'une asymétrie dans la répartition mondiale du pouvoir, donnant sens à leu dimension « privilégiée » :

> "The relative privileged of lifestyle migrants is fractured along a range of possible axes, including class, ethnicity and race and manifests differently across the contexts of lifestyle migration. This is not only privileged as derived from a position of economic advantage, but also from the membership of particular nation-states and imbalances within the global power structure." (Benson et Osbaldiston, 2014, s'appuyant sur Croucher, 2009)

Le chapitre 2 propose d'approfondir cet enjeu majeur des rapports de pouvoir mondialisés à envisager de façon multiscalaire et dynamique pour aborder les groupes étudiés. Le développement de cet enjeu permettra d'aboutir à la construction d'une question de recherche prenant en charge la dimension spatiale de ces rapports sociaux, se plaçant ainsi dans une orientation géographique peu présente dans le cadre des recherches sur les mobilités privilégiées.

Chapitre 2.
Rapports aux lieux, mondialisation et privilèges : questions et enjeux

> « These new forms of mobility both constitute and are the results of globalisation (Held, 2000) which, as is now widely acknowledged, serve to enhance rather than diminish place difference. The place locked together by these new forms of mobility are not, of course, the outcome of a random spatial lottery but are those with particular place features whether these be climatic (the lure of the Mediterranean), cultural (the excitement of Paris or London), economic (the booming economies of the West Coast of the USA), or activity based (the seasonal attraction of ski resorts in North America, Europe and Australia). They are also places which have been interconnected by earlier migration, trade or investment flows, such as the China Towns of the Pacific Rim, or the European colonial powers and what had once been the outposts of empire. In all these examples, place differences shape both the origins and the flows of mobility. » (Hall et Williams, 2002)

Les littératures portant sur la mobilité, le tourisme, les migrations, et sur les *lifestyle migrations* ont permis de forger et d'affiner au cours de la recherche un questionnement inscrivant le croisement des *backpacker* en Thaïlande et des hivernants au Maroc au cœur de différents champs de savoirs. L'inscription de ces champs dans les enjeux de mondialisation et de production différenciée des lieux, soulignée ci-dessus par Hall et Williams, permet de spécifier un questionnement géographique propre à cette recherche de thèse. Comment les figures mobiles des *backpackers* et des hivernants expriment des reconfigurations des rapports aux lieux dans un cadre mondialisé ? Ainsi ce chapitre, en s'appuyant sur les acquis de ces littératures, permet de préciser la problématique générale relative au rapport aux lieux, et de montrer comment celle-ci éclaire les enjeux de mondialisation.

Ce chapitre propose de développer comment les expériences de mobilités des *backpackers* et des hivernants sont interrogées dans cette thèse, à l'échelle du réseau de lieux parcourus et des lieux de destination, en termes de reconfiguration du « rapport aux lieux ». Le lieu, défini comme espace-temps toujours en évolution par ses relations avec les autres lieux, est considéré comme un concept propice à l'analyse d'un phénomène de mobilité. Le rapport aux lieux quant à lui se caractérise à travers les pratiques et les imaginaires des lieux d'un individu ou d'un groupe. L'hypothèse principale envisage le rapport aux lieux produit dans le cadre de ces mobilités comme ambivalent. Cette ambivalence est celle d'un rapport construit entre passage et

ancrage, dans une situation de mobilité privilégiée donnant la possibilité de trouver un Chez soi dans l'Ailleurs.

Il s'agit alors dans un second temps de montrer comment ce questionnement permet de replacer les enjeux de mondialisation dans les termes géographiques d'une déstabilisation des relations entre espace et société. Le processus de « mondialisation », souvent abordé sous l'angle de la « globalisation » par les anglophones[1], est présent dans les littératures sur les mobilités, au point qu'il qualifie parfois certains groupes, comme les « *global nomads* » (D'Andrea, 2006; Kannisto, 2014). La dimension « privilégiée » des mobilités étudiées incite à les considérer dans une interprétation des mobilités Nord-Sud exprimant des rapports de pouvoir mondialisés. Groupe intermédiaire par rapport aux figures stéréotypées des mobilités internationales, le migrant pauvre et l'élite active, l'étude des *backpackers* et des hivernants invite à penser les reconfigurations des espaces de socialisation de différentes classes sociales à l'échelle mondiale.

Les interprétations du phénomène de mondialisation sont multiples, mais mobilisent souvent la question des échelles (Amin, 2002) : le global s'imbriquerait avec le local, donnant la contraction « glocal » (Torkington, 2012), et les échelles nationales seraient reliés par des phénomènes « transnationaux » (Appadurai, 2005). Comme le rappelle D. Harvey (1989) ci-dessous, la compression de l'espace-temps n'entraine pas un effacement du rôle de l'espace comme certaines interprétations le supposent. Au contraire, les différenciations spatiales entrainées par la mondialisation intègrent des rapports de pouvoir qui seront compris dans ce chapitre comme un enjeu majeur dans lequel s'insère le questionnement mené sur les *backpackers* et les hivernants comme *privileged mobilities*.

> « But the collapse of spatial barriers does not mean that the significance of space is decreasing. Not for the first time in capitalism's history, we find the evidence pointing to the converse thesis. Heightened competition under conditions of crisis has coerced capitalists into paying much closer attention to relative locational advantages, precisely because diminishing spatial barriers give capitalists the power to exploit minute spatial differentiations to good effect. » (Harvey, 1989, p. 293-294)

1. Questionner la reconfiguration des rapports aux lieux par les mobilités

Ce travail de thèse propose d'interroger la dimension spatiale des phénomènes de mobilités que sont le *backpacking* et l'hivernage en regardant les enjeux de relations de pouvoir à l'échelle mondiale par le prisme des reconfigurations des rapports aux

[1] Dans la continuité de C. Ghorra-Gobin et M. Reghezza-Zitt (2016), on considère la mondialisation comme l'émergence d'un espace social planétaire, se manifestant notamment par une mise en réseau du monde. La globalisation, terme souvent utilisé par les anglophones selon Wagner (2007) renvoie davantage à la transformation du capitalisme, notamment par la financiarisation.

lieux. Cette section situe l'approche géographique dans le cadre du champ émergent des *privileged migrations*, développe l'intérêt de cette entrée par l'espace pour approfondir la question des territoires en réseaux, et clarifie les clés de lectures qui sont mobilisées dans le cadre de l'analyse du rapport aux lieux des *backpackers* et des hivernants.

1.1. Approfondir une approche géographique des *privileged mobilities*

Les travaux sur les mobilités internationales remettent en question des concepts centraux de la géographie : le lieu, le territoire, la frontière, etc. Les mobilités ne sont ni « tout terrain », ni « hors sol » comme le rappelle F. Ripoll (2015b), les dispositions aux déplacements évoquées au chapitre 1 dépendent largement des lieux d'origine et des destinations, ainsi, bien sûr, l'espace compte. Pourtant, si l'espace est présent dans les termes comme « *spatialities* », « *place* », « *geographies* », il est rarement un outil central pour penser les *lifestyle migrations*. À titre d'exemple, un article de synthèse de M. Casado-Díaz (2012) proposant dans son titre d' « explorer les géographies » des *lifestyle migrants* est en fait un état de l'art sur le traitement du phénomène en général, et n'évoque des « géographies » que dans le sens de nouvelles localisations du phénomène, usage limité de l'approche géographique. Le récent ouvrage de M. Janoschka et H. Haas (2014) est un des premiers recueils collectifs et synthétiques portant sur les *lifestyle migrations* qui évoque la dimension spatiale dans son titre et pose comme centrale la question suivante : « *how conflicts and contested spatialities are negotiated within destinations of lifestyle mobility ?* » (*ibid*, p.6). Cette approche par les « spatialités contestées » met en valeur les conflits internes qui se développent dans les destinations en lien avec la présence des *lifestyle migrants*. L'objectif est effectivement primordial puisque minoré jusqu'à présent dans ce champ de recherche parfois très bienveillant, mais le rôle de la dimension spatiale du phénomène n'est à nouveau pas vraiment pris en charge, et on retrouve une approche par « les géographies » qui se contente de montrer la diversité des localisations des conflictualités. Il est néanmoins intéressant de noter dans cette démarche que l'espace semble apparaître, bien que superficiellement, comme un révélateur des conflits et rapports de pouvoir. L'ouvrage *Geographies of privilege* (Winddance Twine et Gardener, 2013) montre quant à lui plus spécifiquement comment les acteurs sociaux normalisent et perpétuent des privilèges en utilisant l'espace. C'est dans cette continuité que je choisis d'approfondir cette dimension spatiale des rapports sociaux.

1.2. Penser les identités sociales et collectives dans les modèles contemporains de production de la territorialité

Le cadre de pensée de la mondialisation a amené de nombreux auteurs à envisager une forte modification du rapport entre espace et société. De nombreuses approches, sociologiques, politiques, anthropologiques et géographiques se sont penchées sur l'espace, de façon souvent théorique. Il s'agit ici d'expliciter les différentes théories qui ont nourri l'approche géographique proposée pour aborder les *backpackers* et les hivernants.

1.2.1. Les mobilités et la déstabilisation du lien entre espace et société

Les modifications du lien entre espace et société dans un cadre mondialisé impliquent des questionnements sur les échelles de compréhension des phénomènes, sur la déstabilisation de territoires collectifs fortement structurant tels que l'État-nation, et sur les mécanismes portant ces déstabilisations.

A. Amin (2002) souligne dans son article *Spatialities of globalisation*[2] que plusieurs positions théoriques coexistent, se partageant notamment entre l'idée d'un « aplatissement » de l'espace laissant les pratiques hégémoniques se diffuser sans limites, et celles d'une connectivité accrue de l'espace. La mondialisation est principalement vue comme processus spatial d'augmentation des tensions entre les liens territoriaux d'une part (comme la citoyenneté) et les développements transterritoriaux (comme la circulation des élites). Il souligne que les dynamiques simultanées de distanciation et de compression de l'espace-temps sont interprétées, par exemple par B. Jessop, N. Brenner ou encore E. Swyngedouw, non pas comme un remplacement d'une échelle nationale par une échelle globale, mais comme une complexification des échelles, une relativisation de celles-ci, et un accroissement des échelles supra- et infranationales.

La remise en cause de l'idée même d'État-nation par la mondialisation a été au centre des travaux de nombreux auteurs et reste un objet de débat. Pour U. Beck (2003), le pouvoir de l'État est miné non pas par un autre État, mais de manière « dé-territoriale » ou « ex-territoriale » par le commerce transnational, et ce nouveau jeu de pouvoir déterritorialisé chevauche l'ancien jeu de pouvoir territorial. Les réformes politiques nationales servent notamment à appliquer les objectifs économiques standards et néo-libéraux. D'un point de vue des identités, il propose d'envisager un « État post-national » reposant sur un cosmopolitisme et où l'État s'accommode de la diversité des nations en son sein. A. Appadurai (2005) évoque également un monde devenu « déterritorialisé » et « post-national ». Ses propositions théoriques permettent notamment de penser la production des identités collectives, et notamment leur

[2] L'article a l'intérêt notamment de synthétiser les propositions théoriques de nombreux auteurs tels que N. Brenner, B. Jessop, E. Swyngedouw ou encore A. Giddens relatives à l'espace de la globalisation.

dimension culturelle, dans un cadre qu'il envisage comme « global ». Ce qu'il nomme la production de « localité »[3], est affectée à la fois par les efforts de l'État-nation pour s'établir dans un espace plat, continu et homogène en nationalité, par la « disjonction croissante entre territoire, subjectivité et mouvement social collectif » (p. 271) ou autrement dit par les flux diasporiques globaux, et enfin par les médias, créant des nouveaux voisinages virtuels et des communautés électroniques. Ces déstabilisations du lien entre identités collectives et territoires amènent notamment à penser de nouveaux types de communautés, qui ne seraient plus fondées sur l'interconnaissance de proximité, ni sur la Nation comme « communauté imaginée » comme l'avait pensé B. Anderson[4]. Cet enjeu de la déstabilisation des États-nation pose des questions identitaires mais aussi politiques. D. Retaillé (2005) traduit la question des mobilités en terme de solidarité :

> « Il y a deux manières d'habiter le monde : dans une généalogie ou dans la coprésence. Ce sont les deux réponses cardinales à une question vertigineuse : de qui suis-je solidaire, non pas au sens des moralistes mais du point de vue de la vie ? Suis-je solidaire de ma lignée (...) ? Ou suis-je solidaire de mes contemporains, au delà même des limites d'identité qui m'ont été assignées par l'autre manière d'être (...) ? » (*ibid*)

La dichotomie n'est jamais selon l'auteur aussi nette entre une identité héritée et une identité construite, mais la territorialité telle qu'elle s'imagine autrement pose des questions de citoyenneté, de responsabilité et de souveraineté.

C'est bien cette citoyenneté relative à un État occidental qui permet à la plupart des *backpackers* et des hivernants d'accéder à de nombreuses destinations. Comment vivent-ils cette citoyenneté dans ce mode de vie mobile ? La question de l'appartenance et de la création de nouveaux liens par la mise en réseaux des lieux est ainsi au cœur du questionnement et repose sur l'influence de différentes notions relatives au concept de « territoire ».

1.2.2. Penser des territoires en réseaux

Différentes notions ont été proposées par des géographes afin de penser de façon englobante et interscalaire cette modification de la dimension spatiale des identités et des rapports sociaux dans le cadre mondialisé des mobilités.

D'une part le concept de territoire a largement été discuté depuis les années 1980. Le dialogue fictionnel entre Proter et Sceptiter -respectivement défenseur et détracteur du concept de « territoire » - (Debarbieux, *in* Vanier, 2009), présente certains arguments du débat autour de ce concept. L'un d'eux consiste en une méfiance

---

[3] La « localité » pour A. Appadurai se définit comme un « propriété phénoménologique de la vie sociale », un « sentiment de l'immédiateté sociale », elle se réalise dans des « structures de voisinage », lesquelles sont justement déstabilisées par l'État-nation, les flux diasporiques et les médias.

[4] Voir notamment l'article de synthèse et clarification de C. Chivallon (2007) sur les « communautés imaginées » d'Anderson. B. Anderson, dans son ouvrage de 1983 *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, envisage la Nation comme une « communauté imaginée » notamment dans le sens où ses membres n'ont pas besoin de se connaître.

de la propension du territoire à fractionner les entités spatiales, et du même coup, à diviser les sociétés. À l'inverse, le territoire dans son appréhension réticulaire réaffirme en un sens la possibilité d'une pensée non « territorialiste »[5] du territoire. Les approches récentes du « territoire » et des « territorialités » considérés dans une dimension « réticulaire », « en réseau » et « mobile » (par exemple : Cattan, 2012; Frétigny, 2013; Berroir *et al.*, 2009) ont ainsi largement marqué le cheminement conceptuel de cette recherche de thèse. L'approche par la réticularité est également intéressante car elle irrigue de plus en plus la pensée de la société, et doit se comprendre, comme la mobilité, comme une construction sociale :

> « Différents indices suggèrent, au contraire, que la métaphore du réseau tend progressivement à prendre en charge une nouvelle représentation générale des sociétés. C'est ainsi que la problématique du lien, de la relation, de la rencontre, de la rupture, de la perte, de l'isolement, de la séparation en tant que prélude à l'instauration de nouveaux liens, à la formation de nouveaux projets, et l'insistance sur la tension perpétuelle réactivée entre l'exigence d'autonomie et le désir de sécurité, sont aussi au cœur des changements actuels de la vie personnelle, amicale et surtout familiale (...). » (Boltanski et Chiapello, 1999, p. 207)

La notion de territorialités dites « mobiles » (Fourny et al. 2011) propose quant à elle de penser les lieux du déplacement, les transports et cheminements, comme des interfaces de création de groupes, de réseaux, qui, puisqu'ils ne reposent pas sur les supports de socialisation traditionnels que sont la famille ou le travail, pourraient être à l'origine de nouvelles construction et territorialisation de solidarités collectives. Elle est stimulante dans la mesure où les lieux étudiés sur les parcours des *backpackers* et des hivernants sont aussi des lieux de passage. Plus largement, le collectif de recherche Terrhabmobile (Fourny *et al.*, 2011; Terrhabmobile, 2013) réfléchit sur les interactions entre territoire, habitabilité et mobilité –quotidienne principalement–, enjeux résonnant tout à fait dans les questionnements proposés par cette thèse à une autre échelle de mobilité.

Les questions de M. Stock quant à l'expérience des lieux par la mobilité ont largement stimulé les questionnements propres à cette thèse :

> « Les multiples déplacements, pour les individus, ont en effet pour particularité de faire le lien entre les lieux géographiques. Ils conduisent à rencontrer et à vivre ou faire l'expérience (*erleben*) de multiples lieux. Comment en rendre compte ? Comment formuler la question qui permet d'appréhender le fait que les hommes pratiquent une multiplicité de lieux liés entre eux par des déplacements et circulations ? Plus spécifiquement, comment rendre compte de la manière dont les hommes habitent les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles ? C'est poser la question de la construction de la signification des lieux pour les hommes vivant dans une société dans laquelle la mobilité géographique tend à

[5] R. Brunet (1993) définit le « Territorialisme » comme un mauvais usage de la territorialité qui survalorise un territoire d'appartenance au point de prétendre en exclure toute personne considérée comme étrangère.

> devenir la norme, ou du moins se trouve valorisée (Rémy, 1996). » (Stock, 2006)

La notion d'« habiter poly-topique » proposée par l'auteur (Stock, 2006) a permis de saisir la mobilité notamment par « l'adéquation géographique ». Celle-ci indique l'autonomie de l'individu pour choisir les lieux les plus appropriés à sa pratique et serait accrue par les mobilités. Pour M. Stock (2006), en proposant d'analyser l'habiter poly-topique, il s'agit bien de s'interroger sur le rapport aux lieux qui sont identifiés comme des référents dans la cadre d'une mobilité accrue. L'intérêt principal est celui d'appuyer la prise en compte des non-résidents dans les lieux. L'accent sera cependant mis, dans le cadre de cette thèse, moins sur l' « individualisation » qui sous-tend en partie la théorie de l'habiter mobile, que sur une compréhension des positions des individus dans des groupes, des sociétés et plus largement dans des rapports mondialisés, et la cristallisation de ces positions dans une dimension spatiale. La proposition de M. Stock nous amène cela dit à articuler aux territoires en réseaux le concept de « lieu ». Ce concept, mis en avant par la notion de « rapport aux lieux », est choisi comme central dans cette thèse. La prochaine section doit ainsi montrer comment le « rapport aux lieux » permet d'interroger les reconfigurations des liens entre société et espace à travers les mobilités des *backpackers* et des hivernants.

1.3. Questionner la production d'un rapport aux lieux ambivalent par les pratiques et les imaginaires des *backpackers* et des hivernants

Si l'on part d'une acception synthétique du rapport aux lieux comme d'une part, le rapport à ses lieux familiers, donc à soi et à ses pairs, et d'autre part, le rapport à l'Ailleurs et donc aux autres (Chapuis, 2012), la thèse pose comme question de recherche la qualification du rapport aux lieux construit dans le cadre des mobilités des *backpackers* et des hivernants, et pose l'hypothèse principale que ce rapport est ambivalent, parce qu'il exprime un flou entre le Chez soi et l'Ailleurs. Il s'agit ici de développer la construction de cette question de recherche, les acceptions des concepts et grilles d'analyse qui interviennent et la déclinaison de plusieurs sous-hypothèses.

1.3.1. Le « rapport aux lieux » des *backpackers* et des hivernants : entre mise en relation et appropriation des lieux dans un cadre privilégié

La notion de « rapport au lieu » repose sur une conception du « lieu » comme entité géographique différenciée attestant de l'hétérogénéité de l'espace. Suivant les apports théoriques de B. Debarbieux (1995b; 1995a) sur le lieu, cette entité est considérée suivant 1) l'ordre de sa matérialité qui l'inscrit dans la réalité de l'espace géographique, 2) l'ordre de la signification qui lui associe des valeurs et rôles spatiaux, et 3) l'ordre du symbole qui fait du lieu une potentielle figure emblématique d'une autre réalité. Loin d'être une portion figée de l'espace, le lieu est considéré ici comme

un espace-temps *t* recomposé continuellement par les relations sociales à toutes les échelles. Le lieu est donc envisagée dans une approche « relationnelle » (Massey, 1994; Clifford, 1997; Amin, 2002; Cattan, 2012) développée par exemple ci-dessous, et peut s'articuler avec le concept de territoire présenté précédemment :

> « From a relational point of view, moreover, the very identities of places (territories) are relationally constructed. That is to say, places are what they are in part precisely as a result of their history of and present participation in relations with elsewhere. (...) They (*places*) do not come into being in isolation. This was an essential argument behind the idea of 'a global sense of place' (Massey, 1991). Territories are constituted and are conceptualized, relationally. Thus, interdependence and identity, difference and connectedness, uneven development and the character of place, are in each pairing two sides of the same coin. » (Massey, 2011)

Le lieu, défini comme tel, est une accroche conceptuelle appropriée à la compréhension de phénomènes fugaces, comme les mobilités, impliquant une présence-absence dans le lieu.

En effet, la particularité des lieux étudiés dans cette thèse est qu'ils sont regardés principalement à travers le point de vue de ceux qui y passent, plus ou moins longuement : les *backpackers* et les hivernants. C'est en ce sens que l'on interroge l'ambivalence de ces rapports aux lieux et des lieux produits. Ces individus mobiles passent, donc ils viennent de quelque part, et vont quelque part. Ils apportent ainsi potentiellement avec eux, des traces de cet Ailleurs dans le lieu. Aussi, ils passent, mais leur statut privilégié par rapport à la population locale peut leur conférer une légitimité pour produire des traces dans le lieu, pour se l'approprier. La notion de « rapport au lieu » permet de rendre compte de cela : le rapport qui se construit dans un flou entre passage[6] et ancrage, flou entretenu par les liens avec les « autres lieux » mis en réseaux, et par la situation privilégiée donnant à l'individu un relatif contrôle sur ce passage et cet ancrage. Ce rapport aux lieux ambivalent participe de la construction des lieux et de l'expérience de ceux-ci par l'individu, il s'analyse tant à l'échelle locale de l'appropriation des lieux, qu'à l'échelle du réseau de lieu dessiné par la mobilité. La thèse propose de décrypter ce rapport aux lieux en analysant les pratiques et les imaginaires, portes d'entrées empiriques sur les phénomènes étudiés[7].

---

[6] B. Debarbieux, C. Del Biaggio et M. Petite (2008) rappellent que cet enjeu de l'articulation entre passage et ancrage n'est pas nouveau : « Cette façon de problématiser la spatialité et la territorialité, de coupler dans l'analyse circulation et ancrage, a des précédents nombreux en géographie depuis la fin du 19e siècle. » (*ibid*, p. 76).

[7] L'analyse des pratiques et les imaginaires constitue une grille largement utilisée dans la littérature mobilisée et s'illustre pertinente pour l'analyse des mobilités étudiées. Il est jugé toutefois utile de préciser qu'une autre grille a influencé l'analyse, celle relative à l'approche de l'espace comme dimension de la société, proposée notamment par F. Ripoll (2015a). Ce dernier propose trois ordres à travers lesquels saisir cette dimension spatiale : l'ordre matériel, institutionnel et symbolique. Le triptyque a par exemple influencé la formulation d'un chapitre 7 en partie tourné vers l'ordre institutionnel de ces mobilités.

1.3.2. Les imaginaires de la mobilité et des lieux

Comme le rappelle R. Amirou (1995), « le voyage est d'abord imaginé » (p. 47). L' « imaginaire » est une notion relativement difficile à définir, qui a été utilisée comme une grille assez polysémique (Chivallon, 2007). Elle est cependant particulièrement intéressante dans le cadre de l'analyse des mobilités ici étudiées.

J-F. Bayart (1996) encourage l'utilisation de « l'imaginaire » tel que Castoriadis (1975, cité par Bayart, *ibid*) l'a définit. Pour ce dernier, l'institution de la société est le résultat de la matérialisation de significations imaginaires, l'imaginaire étant la faculté de faire exister ce qui n'existe pas. Pour J.-F. Bayart (*ibid*), l'usage de l'imaginaire, à la place de l'identité culturelle, doit permettre de sortir d'une approche culturaliste envisageant la culture comme figée. A. Appadurai (2005) reprend également cette notion et parle du pouvoir de l'imagination "comme double capacité à se souvenir du passé et à imaginer le futur" (p. 34). Ce rôle et cette pratique de l'imagination pour produire, selon Appadurai, de la localité, serait particulièrement renforcée dans le cadre des communautés transnationales. C. Chivallon (2007) souligne l'importance de ne pas couper l'imaginaire du réel, par exemple en considérant que le travail de l'imaginaire existe uniquement lorsqu'il s'agit de penser une absence. Pour elle, et la mobilisation des « imaginaires » dans cette thèse suivra sa position, le degré de concrétude qu'un imaginaire peut prendre est une façon de penser les rapports de pouvoir :

> « Notre point de vue consiste ici à affirmer avec force que l'imaginaire est « radicalement » partout, pour emplir de sens un univers qui se présente de façon indifférenciée. (...) Le découpage entre « réel » et « imaginaire » empêche de penser cette distribution inégale des ressources de la symbolisation parce que l'imaginaire ne se définit pas par son opposition au réel, mais par les degrés de concrétude qu'il acquiert et qui dépendent des rapports de pouvoir. » (Chivallon, 2007, p. 157-158)

En associant mobilité et imaginaire, le focus est mis notamment sur l'imaginaire associé à une destination et à un voyage. On retrouve cette entrée comme un point de jonction entre les études touristiques et migratoires, utilisant chacune relativement fréquemment la notion d'« imaginaire touristique » (Gravari-Barbas et Graburn, 2012) et d' « imaginaire migratoire » (Lacroix, 2010; Fouquet, 2007). Comme T. Fouquet (*ibid*) le souligne en évoquant l' « exil imaginaire », « l'Ailleurs dont il est question exprime un espace d'imaginaire dépositaire des aspirations à un mieux être et à un mieux vivre. » (p. 84). La notion permet de saisir les lieux et projets comme des constructions sociales relatives aux contextes de production de l'imaginaire en question. Aussi, ces « imaginaires » interviennent comme des supports aux pratiques, qui les reconduisent ou les mettent à distance.

1.3.3. Pratiques des lieux et performativité des statuts dans l'espace

Le champ de la géographie française contemporaine est marqué depuis le tournant des 1970 par un fort intérêt pour les pratiques individuelles et collectives. Cette orientation marque largement le travail de thèse effectué. Dans l'approche proposée, le rapport au lieu se construit en effet par la pratique des lieux. Celle-ci est analysée en s'inspirant du « code géographique » de M. Stock et P. Duhamel (2005) qui invite à prendre en compte la qualité des pratiques à l'œuvre dans les lieux : est-ce une pratique quotidienne, choisie, le lieu est-il familier, médiatisé, exotique ?

Au delà d'une grille d'analyse, il convient alors de préciser les présupposés d'une approche par les pratiques, qui peuvent largement différer, se compléter ou s'opposer. Regarder les pratiques, notamment ordinaires, est devenu choses communes. M. de Certeau (1980, cité par Proulx, 1994) a dans ce cadre largement contribué à nourrir cette orientation en proposant de regarder les « arts de faire » quotidiens qui sont, habituellement dans le discours scientifique, disqualifiés ou invisibles. Il souhaite repérer l'écart entre les productions dominantes et la façon dont son utilisateur se l'approprie effectivement. L'attention aux pratiques ordinaires de mobilité et de vie quotidienne dans l'Ailleurs fait également partie de l'objectif de cette thèse. Il est considéré en effet qu'elles participent à la construction continuelle du rapport aux lieux. Reconduisant ou mettant à distance un imaginaire, la pratique laisse une trace, participe à une appropriation progressive et s'identifie au regard des autres pratiques possibles du lieu. S. Proulx (*ibid*) précise deux types d'approches des théories des pratiques quotidiennes. De Certeau avait, lui, pour objectif de montrer comment les minuscules opérations quotidiennes des gens ordinaires étaient des formes de résistances aux grandes structures de pouvoir. Bourdieu ou Foucault ont également proposé d'analyser les pratiques des gens ordinaires, mais avec pour positionnement de montrer comment elles étaient des expressions des structures de pouvoir. Ce dernier positionnement, dans le cadre d'une analyse intégrant la dimension privilégiée des mobilités étudiées, a guidé plus largement ce travail de thèse. Plus spécifiquement, la théorie de la pratique bourdieusienne (Bourdieu, 1994) sera utile pour saisir le sens de la pratique des lieux au regard des positions sociales. Son approche est relationnelle, en opposition à une approche essentialiste des pratiques sociales. Une pratique, correspondant à une position sociale n'est jamais « en elle-même et pour elle-même », elle est « substituable » elle se comprend relativement aux autres pratiques. Cette approche permet notamment de comprendre des évolutions. Dans les phénomènes étudiés, la pratique d'un lieu peut par exemple être considérée « hors des sentier battu » par un groupe social élevé à une période, puis « *mainstream* » 10 ans plus tard par ce même groupe social, alors même qu'elle sera encore considérée comme « hors des sentiers battus » par un groupe social moins élevé.

Un dernier point relatif à l'analyse du rapport au lieu par l'observation des pratiques est la prise en compte de la dimension performative de cette construction du

rapport au lieu. Comme le mentionne A. Chapuis (2012), la notion de performativité construite par J. Butler (2005, citée par Chapuis, *ibid*), permet de penser que « c'est donc la répétition des performances dans le temps qui produit les normes sociales auxquelles ces performances adhèrent ou qu'elles viennent au contraire réfuter. » (p. 29). A la suite d'A. Chapuis, qui a travaillé sur la performativité des pratiques touristiques, il est soutenu que ces performances ne sont pas seulement des rôles « joués »[8], mais participe bien de la construction de l'identité. La thèse mobilise cette notion de performativité pour penser les passages, dans le cadre des mobilités étudiées, d'un statut à un autre : celui de touriste, celui de *backpackers*, celui d'habitant, en fonction des lieux. Cette notion permet aussi de comprendre la production de normes spécifiques faisant correspondre un lieu à sa pratique par un groupe. L'idée est justement de comprendre quelles normes pour quel groupe construisent les rapports aux lieux dans les cas des *backpackers* et des hivernants.

1.3.4. Des hypothèses à l'échelle des réseaux de lieux et des lieux de destination

Le questionnement relatif à la production du rapport aux lieux dans le cadre des mobilités des *backpackers* et des hivernants pose comme hypothèse principale que ce rapport aux lieux est ambivalent, parce qu'il se construit dans une articulation entre passage et ancrage dans les lieux, dans le cadre d'une situation de mobilité relativement privilégiée. Deux sous-hypothèses principales, se déclinant chacune à l'échelle des réseaux de lieux et à l'échelle des lieux, guident le travail d'enquête et d'analyse et seront soumises aux résultats de l'enquête tout au long de cette thèse :

- Les situations de mobilités étudiées soulignent une ambivalence de pratiques et de lieux, nécessitant d'envisager le rapport aux lieux à travers le flou, le cumul et l'interaction des catégories d'analyse habituelles. La mise en relation des lieux par la mobilité et l'appropriation des lieux de destinations renvoient à des formes et processus liés à la fois au tourisme et à la résidence, produisant des rapports aux lieux relativement originaux et représentatif d'une forme de mondialisation des modes de vie.
- Les situations de mobilités étudiées rendent compte d'un enchâssement complexe de rapports de pouvoir qui produisent des rapports aux lieux relativement différenciés. Les groupes étudiés manifestent des différenciations sociales importantes, visibles notamment dans les trajectoires de mobilités. La dimension privilégiée de ces mobilités à l'échelle mondiale donne aux groupes étudiés la

[8] Voir A. Chapuis (*ibid*) pour un développement sur les différentes façons d'aborder la notion de performativité, notamment la différence entre une approche par la mise en scène de rôles sociaux, de Goffman, reprise par MacCannel pour analyser les pratiques des touristes, et l'approche de J. Bulter qui n'envisage pas une identité que l'on puisse mettre de côté pour endosser des rôles, mais une identité qui se construit continuellement par la pratique.

possibilité de résoudre les contradictions induites par la construction d'un chez soi temporaire dans un Ailleurs.

Le positionnement pris dans cette thèse, interroge les *lifestyle migrations* au prisme d'un questionnement géographique sur le rapport aux lieux. Il permet d'apporter un regard spécifique sur la mondialisation, et notamment sur les rapports de pouvoir qui la façonne.

2. Un regard sur des rapports de pouvoir mondialisés

Les mobilités des *backpackers* et des hivernants peuvent se lire au prisme d'un ordre mondial structuré par des rapports de pouvoir. Il s'agit dans ce cadre de considérer la catégorie « Nord-Sud », comme multiscalaire et marquée par le phénomène touristique dans la continuité du passé colonial. L'orientation du « Nord » vers le « Sud » place les groupes étudiés dans une position particulière par rapport à d'autres grands flux mondiaux, position que l'on propose d'interroger en fonction des reconfigurations des appartenances sociales et espaces de socialisations dans la mondialisation.

2.1. Rapports Nord-Sud et imbrication des échelles de pouvoir

Les partitions du monde sont autant de constructions de celui-ci depuis un point de vue, et en cela imparfaites et figées. Les mobilités étudiées sont caractérisées par une orientation « Nord-Sud ». Il s'agit ici de penser cette orientation comme clé de compréhension de rapports de pouvoir structurant les mobilités étudiées.

2.1.1. Les « privileged mobilities », des relations de pouvoir dans un ordre mondial dynamique et multiscalaire

En s'appuyant sur une approche « relationnelle » du pouvoir, il s'agit ici de considérer les *privileged mobilities* dans des relations d'ordre mondial, dynamiques et mettant en interaction plusieurs échelles.

Comme le synthétise M. Dumont (2012)[9], Foucault, et à sa suite Raffestin, envisagent le pouvoir comme ne surgissant que parce qu'il y a un enjeu dimension constitutive d'une relation. Le pouvoir est ainsi immanent aux relations. Le champ du pouvoir est donc considéré comme relationnel et caractérisé par les symétries et dissymétries des relations. C'est dans cette approche relationnelle que l'on envisage la notion de pouvoir, et dans sa continuité, celle de privilège[10]. Le privilège se définit

[9] Pour plus d'approfondissement sur l'utilisation de la théorie foucaldienne du pouvoir par les géographies françaises, voir cet article de synthèse.

[10] Certains travaux intègrent plus ou moins explicitement la notion de pouvoir comme clé de compréhension des *privileged migrations*. Le travail de (Ghorra-Gobin et Reghezza-Zitt 2016) sur les

comme un droit ou un avantage concédé à certaines personnes en fonction de leurs naissances, de leurs fonctions, de leurs appartenances à certains corps[11]. Dans le cas des *privileged migrations*, le « privilège » vient principalement de la nationalité, associé à un pouvoir d'achat, à un passeport, à une culture dominante, ou encore à une apparence physique non « racisée »[12]. Ce « privilège », dans le cas des *backpackers* ou des hivernants, a un sens dans une relation de pouvoir établie à l'échelle mondiale, il est relatif à la relation de dissymétrie entre le pays d'origine et celui de destination. N. B. Salazar et N. Glick-Schiller (2013) identifient dans ce cadre des « régimes de mobilités » significatifs à l'échelle mondiale des relations de pouvoir : « *to understand the relative and changing definition of mobility and immobility, we need to place these concepts within a theory of unequal globe-spanning relationships of power* ». (p. 195) La position « privilégiée »[13] des *lifestyle migrants*, consiste ainsi principalement à bénéficier, par rapport à d'autres individus mobiles, d'avantages comparatifs, liés à leur pays d'origine :

> « Lifestyle migrants predominantly belong to wealthy societies in the Western hemisphere, and they choose to relocate themselves partially or permanently in places with lower costs of living (...), thus capitalising the multiple opportunities that the existing differences of purchase power and social and symbolical power relations facilitate in a globalised world. » (Janoschka et Haas, 2014, p. 2)

Pour exprimer les dissymétries caractérisant les relations entre différents pays à l'échelle mondiale, plusieurs catégorisations sont possibles. L'utilisation de la catégorie « Nord-Sud », comme toutes les autres, est imparfaite. On envisage cependant ce partage du monde comme une façon d'envisager des relations de pouvoir intrinsèques aux mobilités étudiées, relations envisagées comme dynamiques, et qui se déclinent, pour reprendre la proposition de P. Gervais-Lambony et F. Landy (2007), à différentes échelles :

> « Nous pensons donc qu'il est indispensable de souligner le maintien des grands pôles de domination de la planète, de continuer de penser un 'ordre

---

Global nomads, s'inscrit par exemple explicitement dans une utilisation de la théorie relationnelle du pouvoir de Foucault.

[11] Définition de « privilège » par le Centre National des Ressources Textuelles et Lexicales.

[12] Le terme « racisé » qualifie les personnes associées à un groupe qui a subi un processus social d'altérisation sur la base de la race. Comme le signale M. Wieviorka (1993) l'utilisation du terme de « race » n'amène évidemment pas reconnaître l'existence de races humaines, mais vise à reconnaitre cette construction sociale, base notamment du racisme, qui existe bien dans la société. En attribuant la catégorie « racisé » aux non blancs, il s'agit de reconnaitre la domination de cette catégorie dans les rapports sociaux. Bien sûr, comme dans d'autre cas, l'utilisation de ces catégories pose le problème de leur réification. Dans le cas des *lifestyle migration*, certains auteurs utilisent l'enjeu de la « whiteness », le fait d' « être blanc » comme structurant les rapports de pouvoir dans la destination (Lundström 2014).

[13] Pour rappel, le chapitre 1 développe l'évolution de ce champ de recherche travaillant sur des individus mobiles issus de pays occidentaux, se déplaçant temporairement ou durablement dans une destinations leur apportant un meilleur cadre de vie. Ce champ s'est structuré autour de l'expression « lifestyle migration », mais intègre de plus en plus de réflexion sur la dimension privilégiée de ces mobilités, amenant certains à parler de « privileged migration ». Les deux expressions ne désignent donc pas des types de mobilités différentes, mais plutôt une façon légèrement différente d'analyser ces mobilités.

> mondial' pour éviter d'ouvrir toute grande la porte au libéralisme le plus débridé. Ceci n'est pas contradictoire avec l'idée que le terme 'd'espace dominé' est plus approprié que le terme Sud et qu'il existe des espaces dominés au sein des pays les plus riches : la domination est simplement désormais multiscalaire ; une échelle n'en efface pas une autre mais au contraire s'en nourrit. » (*ibid*, p. 7-8).

Pour exemple de cette articulation d'échelles, dans le cas des groupes étudiés, leurs États d'origine sont à l'échelle mondiale des « espace dominants », et leurs pays destinations sont des espaces dominés. Mais à l'échelle du pays de destination, l'individu peut se rendre dans des micro-espaces dominants enclavés dans les espaces dominés, et il peut aussi venir d'un espace dominé à l'échelle de son pays d'origine.

La distinction « Nord-Sud », si elle permet de rendre compte d'un ordre mondial, doit être pensée aussi comme une construction, et une construction particulièrement utilisée par la géographie. Ainsi selon C. Hancock, « La géographie a tendu, historiquement, à « spatialiser » l'Autre, le penser comme nécessairement associé à un Ailleurs, et à tarder, de ce fait, à reconnaître la présence de l'Autre « parmi nous », dans les sociétés occidentales » (p. 73). Poursuivre sa proposition permet d'envisager que penser la présence de « Nous, parmi les Autres » n'aille pas de soi non plus. Cela suppose la prise en compte des relations de pouvoir inscrites dans ce « Nous » et ce « Eux », mais aussi l'attention à ne pas substantialiser ces catégories. Cette construction peut être pensée, comme le propose S. Jacquot (2007), comme relationnelle[14], pour évacuer le risque de substantialisation : le Nord se construit depuis le Sud et *vice versa*. Cette définition relationnelle invite à envisager une circulation des imaginaires et des constructions de soi à travers ces catégories. Dans le questionnement mené, les lieux sont au croisement des catégories « Nord » et « Sud » et demandent à être analysés selon les coprésences qui feront qu'un *backpackers* pourra voir une authenticité « du Sud », là où un habitant verra une référence « au Nord ».

L'enjeu se situe alors également au delà, dans la réification toujours risquée des catégories, par leurs usages par le géographe (Hancock, 2007). Il s'agira alors principalement de mettre en place des garde-fous réflexifs et méthodologiques, présentés au chapitre 4. Il s'agit notamment de prendre en compte ma position dans l'enquête, en tant que chercheuse du Nord, allant au Sud, pour observer notamment des individus du Nord et leurs interactions avec la population locale.

2.1.2. Tourisme, continuités post-coloniales et transformations des rapports de pouvoir

Les groupes étudiés relèvent de pratiques et d'imaginaires largement marqués par le tourisme. En étant des présences temporaires au Sud, les occidentaux étudiés réactivent également la mémoire coloniale, qui structure les sociétés post-coloniales

[14] Le fait d'aborder le pouvoir, les catégories, mais par la suite également, les lieux et les pratiques comme « relationnels »

actuelles. Le tourisme, en tant de phénomène « fondé sur l'exploitation de différentiels culturels, économiques, règlementaires » (Boukhris et Chapuis, 2016), et les continuités postcoloniales qu'il actualise, sont ainsi à envisager comme des prismes forts de lecture des rapports de pouvoir à plusieurs échelles.

Les modes de présences touristiques s'inscrivent, d'une part, à l'échelle mondiale, comme le rappellent ci-dessous A. Doquet et S. Le Menestrel, dans une politique touristique marquée par une politique néo-libérale internationale :

> « Les principes revendiqués par l'Organisation mondiale du Tourisme (au travers par exemple du Code mondial d'éthique du tourisme, ou de la Fondation *Sustainable Tourism-Eliminating Poverty*) suivent les traces des politiques d'ajustements structurels d'organisations supranationales, telles la Banque mondiale ou le FMI, auxquelles ne peuvent se soustraire les pays qui en dépendent. Un système global de politiques touristiques existe bel et bien et il est loin d'affecter le seul domaine économique. S'il est promu comme un affranchissement des aspects néo-coloniaux du phénomène, le tourisme culturel s'inscrit de plain-pied dans les questions de développement et de domination Nord/Sud. » (Doquet et Le Menestrel, 2006, p.8)

Hall et Page (2009) signalent bien que si dans les années 1950, après les indépendances, le tourisme a pu être pensé comme une possibilité d'aider le développement, les années 1970 et 1980 ont montré que les pauvres sont exclus du développement par le tourisme international et ils invitent donc à se méfier du « *pro-poor tourism* », comme de l'éco-tourime, qui néglige les processus d'*empowerment*. Partant de là, il est nécessaire de réinscrire les flux touristiques, les pratiques et les imaginaires qui les sous-tendent, dans un rapport postcolonial. A. Chapuis et L. Boukhris rappellent que le tourisme a été un mode de diffusion fort de l'idéologie coloniale, l'ordre colonial se construisant sur la « dialectique entre la modernité des puissances colonisatrices et la tradition essentialisée des peuples colonisés » (p. 5) Cela a fortement façonné les imaginaires de l'indigène et de l'Ailleurs, marqués par l'exotisme et l'authenticité. Ils participent de la construction des désirs circulant entre métropole et colonie, et perdurent, dans des « traces résiduelles » et des réactivations, comme l'expriment M. Peraldi et L. Terrazzoni (2016) concernant notamment les Européens en Afrique. Les deux auteurs signalent que c'est aujourd'hui dans un cadre renégocié, notamment moins institutionnel, que doivent se penser une diversité de modes de présence des occidentaux au Sud, notamment des modes de présence durable, au delà du tourisme, dont se rapprochent également les figures étudiées :

> « Pour être encore plus précis, disons que ces privilèges, faveurs, statuts de supériorité qui étaient garantis aux Européens lorsqu'ils étaient des « colons », *ipso facto* par l'État colonial, non seulement ne le sont plus par aucune institution, mais ils sont de plus objets permanents de « marchandage » et de négociations, lorsque ces Européens sont des « migrants ». » (*ibid*, p. 18)

L'approche articulant tourisme, approche postcoloniale et rapports de pouvoir est ainsi un angle de vue pertinent dans cette thèse, et constitue justement, comme l'a

présenté le précédent chapitre, l'une des perspectives mobilisées actuellement dans les travaux sur les *lifestyle migrations*, abordées comme *privileged migrations*. Le chapitre 3 permettra de montrer comment le croisement de deux terrains aussi différents que le Maroc et la Thaïlande, et la prise en compte d'individus mobiles issus d'une diversité de pays d'origine donnent l'occasion de saisir la complexité des rapports de pouvoir en jeu.

2.2. Penser les espaces des classes sociales dans la mondialisation

L'enjeu des rapports de pouvoir dans la mondialisation implique de se demander comment les interpénétrations des échelles locales, nationales et mondiales modifient les structurations sociales pensées généralement à l'échelle nationale. Les groupes étudiés s'illustrent comme relativement décalés des grandes figures habituellement mobilisées pour penser la mondialisation : les migrants, ou les élites. Ces mobilités amènent alors à envisager deux options, ou bien la formation d'un espace de socialisation transnational où convergeraient différentes classes sociales, ou le maintien des segmentations dans l'espace du voyage.

2.2.1. Les relations sociales mondialisées : individuation ou reconfiguration des structures de socialisation ?

Une des théories défendues par certains auteurs travaillant sur les mobilités dans la mondialisation, cités notamment ci-dessous par Urry (2007), est que celles-ci participent d'un phénomène d' « individuation » fort, rendant l'approche par les structures sociales telles que la classe ou la famille presque obsolète :

> « Une conséquence de cette « mobilité complexe » émergente est que les gens sont, si l'on peut dire, plus souvent forcés à exercer leurs choix et sont moins déterminés par des structures sociales d'ensemble, telles que classes, famille, âge, profession et communauté (Giddens, 1994 ; Beck, 1999). Et au fur et à mesure que les personnes se déplacent et doivent développer ces projets de vie personnalisés par la « Freisetzung », libérant l'individu de ces structures, ils étendent et élaborent leurs réseaux sociaux, qui sont plus personnalisés, plus spécifiques et sont moins partagés avec d'autres (Beckmann, 2001). » (Urry, 2007, p. 17)

Ainsi pour Urry, les différents « modes d'habiter et de voyager » (2000) seraient à l'origine de la formation de communautés instables qui s'identifient à des réseaux informels et enchevêtrés dans lesquels l'individu entre et sort consciemment. L'enjeu notamment des médias fait évoquer pour Amin et Thrift (2002) des « *light socialities* », groupes qui se rassemblent autour d'un sujet et se dispersent par la suite. Ces groupes correspondraient souvent à des résistances à la globalisation mais utiliseraient les outils liés à l'échelle globale. La dynamique d'individuation liée à ces formations collectives plus éphémères, ne serait alors pas, selon Rémy (1996) productrice d'individualisme mais de nouvelles solidarités. Pour D. Harvey, l'équilibre des classes

est désorienté, sans néanmoins disparaître : « *We have been experiencing, these last two decades, an intense phase of time-space compression that had a disorienting and disruptive impact upon political-economic practices, the balance of class power, as well as upon cultural and social life* » (p. 284). Il évoque cependant largement le caractère éphémère marquant la postmodernité, et l'importance de la quête individuelle marquant les modes de consommation et prenant part au développement du capitalisme.

> « Furthermore, social and psychological propensities, such as individualism and the drive for personal fulfillment through self-expression, the search for security and collective identity, the need to acquire self-respect, status, or some other mark of individual identity, all play a role in shaping modes of consumption and life-styles. » (p. 123)

A. C. Wagner (2007) soutient quant à elle que les structures sociales telles que les classes ne sont pas devenues obsolètes, au contraire « la mondialisation tend plutôt à réactiver les clivages entre les classes » (p. 3), même si ces stratifications sont encore majoritairement pensées dans un cadre national :

> « Il y a pourtant quelques paradoxes à considérer que l'espace économique est ouvert sur un champ internationalisé d'échanges, alors que les questions relevant de la stratification sociale, de la configuration des groupes sociaux et des rapports entre ces groupes pourraient être envisagées dans un cadre strictement national » (*ibid*, p. 3)

En tant que pratiques de consommation, les pratiques touristiques, marquant largement les mobilités étudiées, sont bien à envisager comme des produits de rapports sociaux qui expriment un monde social conflictuel (Boukhris et Chapuis 2016) et des modes de socialisation différenciés. Ainsi, si les enjeux d'individuation sont des cadres interprétatifs stimulants pour les figures étudiées, cette thèse s'attachera à montrer que ceux-ci s'articulent à une interprétation des pratiques comme associées à des positions sociales qu'elles contribuent à reproduire et à reconfigurer. En cela, ce travail s'inscrit bien dans la continuité de certains travaux des *lifestyle migrations*, dont les évolutions théoriques ont été développées aux chapitre 1, nuançant la théorie de la modernité individualisante de U. Beck, ou de celle de la fluidité généralisée de Z. Bauman, en montrant la pertinence de rapport sociaux de classe, notamment en mobilisant des concepts structuralistes bourdieusien, pour comprendre le phénomène des *lifestyle migrants* (O'Reilly, 2009; Oliver et O'Reilly, 2010)[15].

2.2.2. La mondialisation « par le bas », « par le haut »... et par le milieu ?

La mondialisation est un des enjeux les plus traités en sciences sociales. Mais, de qui parle-t-on quand on parle « global », pour reprendre l'usage anglophone ? À la fin des années 1980, plusieurs auteurs, notamment dans le champ des études migratoires, ont soutenu le fait que la mondialisation pouvait se comprendre « par le

bas » (Portes 1999), "*from below*" (Smith 1998), partant du constat que les élites internationales étaient les profils les plus visibles et valorisés de la mondialisation sans en être les acteurs exclusifs.

C'est finalement principalement deux visions des flux de la mondialisation qui circulent dans les discours dominants : l'une alarmiste, souvent très médiatisée, traitant de la migration économique ou de l'exil, l'autre valorisée, très utilisée dans le marketing, rendant compte des circulations des élites internationales. Entre ces deux visions, il s'agit ici de s'inspirer d'un constat réalisé notamment par M. Peraldi et L. Terrazzoni (2016) à l'issue de leurs travaux sur les Européens en Afrique, situant de nombreuses figures de la mobilité contemporaine comme des figures « du milieu » :

> « Ces Européens finalement ne seraient-ils pas des « figures du milieu », mondes de l'interstice, ni tout à fait expatriés, ni tout à fait migrants, ni même d'ailleurs tout à fait groupe ? Ils ont pour point commun d'entrer dans les sociétés africaines où ils choisissent de s'établir ni par le haut, comme les expatriés, ni par le bas, comme le font les migrants pauvres (dont il faut dire d'ailleurs qu'ils sont de plus en plus présents dans les sociétés africaines aussi) mais « par le milieu ». » (ibid, p. 22)

Les auteurs proposent un cadre de compréhension stimulant situant les privilèges liés au capital économique, culturel, social de ces « figures du milieu » comme des voies d'accès à une forme de promotion sociale vers le statut de classe moyenne, ou de classe supérieure, qui ne serait pas accessible dans leur société d'origine. Les situations sociales des *backpackers* et des hivernants sont variables, et ces derniers ne sont pas dans une dynamique d'installation, mais de passage relativement long dans les lieux. Néanmoins, l'idée d'ascension sociale relative permise par la mobilité est considérée comme pertinente. Dans ce cadre, la façon dont les auteurs envisagent ce régime de mobilité comme un régime « aventurier », où l'Autre à une place de médiateur de la réussite personnelle, donne un sens juste à la prise en compte de l'individuation comme prisme d'interprétation des comportements :

> « Ce désir de bifurcation, couplé à la subjectivité et à la singularisation, semble former le cœur de ce régime migratoire que nous qualifions ici d'aventurier. Les sociétés éphémères formées par les Européens ne sont alors plus ces communautés de circonstance qui se bâtissaient sous le parapluie protecteur de la puissance impériale et dans le sentiment d'appartenir à une élite, contre l'autre indigène que les polices et les régimes d'exception tenaient à distance. Ces sociétés sont au contraire des mondes éparpillés, pulvérisés, individualisés, travaillant moins à définir un entre-soi qu'une singularité par la construction d'un rapport authentique à l'autre, devenu non pas un point d'appui négatif mais un analyseur, un médiateur, dont dépend, par sa reconnaissance, la réussite du projet personnel. » (*ibid*, p. 21)

Bien sûr, les figures du milieu évoquées sont très différenciées, d'autant plus qu'elles sont dans cette thèse de nationalités variées. Comme le précise A. C. Wagner, il n'y a pas d'uniformisation d'une classe internationale, d'autres critères, notamment la nationalité, restent structurants :

> « Parce que les compétences culturelles et linguistiques relèvent en grande partie de l'héritage, les enjeux de l'internationalisation sont indissociables de la reproduction des hiérarchies sociales dans les espaces nationaux. Cela ne signifie pas qu'on assiste à l'institutionnalisation d'une nouvelle culture qui unifierait les références cognitives ou les modes de vie des classes supérieures les plus internationalisées des différents pays. La nationalité détermine au contraire les positions hiérarchiques des uns et des autres dans les groupes internationaux, et les choix internationaux se comprennent à partir des différents points de départ nationaux. » (*ibid*, p. 64)

Dans ce cadre, l'idée est donc de regarder d'autres groupes que les figures emblématiques des discours sur la mondialisation, et d'autres lieux que les grands cœurs économiques des villes mondes. En analysant les hivernants et des *backpackers*, il s'agit de scruter cet espace spécifique de socialisation des classes sociales.

2.2.3. Des lieux et des pratiques de socialisation d'une classe moyenne mondialisées ?

L'entrée par la reconfiguration des stratifications sociales par les pratiques de mobilités internationales amène à s'interroger sur la spécificité de pratiques de voyage, et de lieux de destination, caractérisant des convergences ou des divergences entre classes sociales. Si convergence il y a, serait-on face à une forme de classe moyenne mondialisées ? Les mobilités de temps libre Nord-Sud étudiées concernerait-elle des individus issus de classes trop différenciées pour converger dans des lieux communs ?

Penser les pratiques des *backpackers* et les hivernants en fonction d'une appartenance sociale est un prisme utile à l'interprétation de leurs comportements pour de nombreux aspects : « En effet, au-delà d'une capacité commune à consommer, les appartenances sociales multiples des touristes permettent d'observer l'imbrication des rapports sociaux à l'œuvre dans la manière dont on fait du tourisme. » (Boukhris and Chapuis 2016, p. 11). Notamment, on peut considérer que ces mobilités du temps libre intègrent un sociologie des pratiques culturelles, telle qu'elle a par exemple été théorisée par P. Bourdieu (notamment dans *La Distinction*, 1979, cité par P. Coulangeon, 2004). Cependant, tel que l'explique P. Coulangeon (*ibid*) les évolutions contemporaines des pratiques culturelles, notamment marquées par un éclectisme du goût des classes supérieures et une segmentation des goûts des classes populaires, manifestent un brouillage de la superposition entre stratification sociale et pratiques[16]. Consciente de ce brouillage, l'analyse s'attachera néanmoins à relever les partages et différenciations internes aux groupes étudiés quant aux hiérarchies symboliques

[16] « Au total, les évolutions observées dans la caractérisation des styles de vie, au même titre que celles qui affectent l'expression politique ou l'action collective, participent bien d'un brouillage des dimensions symboliques de la stratification sociale, mais celui-ci n'est pas synonyme d'une égalisation des conditions. En ce sens, le brouillage des frontières qui se manifeste dans l'ordre des pratiques culturelles et des goûts témoigne à sa manière de l'apparition de clivages de classes privées de conscience de classe (Chauvel, 2001), qui tend à constituer l'une des caractéristiques majeures des formes contemporaines de stratification sociale. » (Coulangeon, 2004, p. 79)

appliquées aux pratiques et aux lieux observés. Deux exemples peuvent illustrer la prise en compte de l'appartenance sociale pour affiner la compréhension des mobilités étudiées. Les pratiques de tourismes des jeunes français issues de classes populaires racisées en Thaïlande (Ouamarane, en cours)[17] montrent une différence forte, ne serait-ce qu'en terme de destination, par rapport au tourisme des *backpackers* français, marqué par les tendances du tourisme culturel ou spirituel, alliant tourisme, expérience et apprentissage (Doquet and Le Menestrel, 2006). En Espagne, C. Lundström (2013) montre que si la « blancheur » semble être un élément donnant aux Suédois expatriés un sentiment d'appartenance à une communauté internationale bien cohérente, les différenciations sociales internes restent importantes. Aussi, des travaux éloignés *a priori* de l'objet d'étude, sur les mobilités résidentielles des classes moyennes par exemple (encadré 2.1.), ont été source d'inspiration.

Les différences de nationalités s'articuleront largement aux différences sociales appréhendées pour saisir les partages ou différenciations de pratiques. Aux pratiques s'articulent des lieux, dont il s'agit d'interroger la production au sein de ces hiérarchies symboliques. On connaît la dévalorisation associée aux lieux du tourisme de masse dans les imaginaires dominants, l'enquête a ainsi supposé la production de lieux intermédiaires et diversifiés, reflétant l'éclectisme du goût des classes moyennes et supérieures et la diversité des appartenances sociales à l'intérieur des groupes étudiés.

L'ensemble de cette section a souhaité replacer les connaissances issues des littératures sur les *lifestyle migrations* et le questionnement mené sur le rapport aux lieux dans un enjeu contemporain fort : les reconfigurations des rapports de pouvoirs dans la mondialisation. Ces enjeux liés au phénomène touristique, aux continuités coloniales, et au brouillage des stratifications sociales seront ainsi envisagés dans cette thèse sous un angle géographique, à l'échelle de la mise en relations des lieux et de leur appropriation.

[17] Ce phénomène a priori récent, étudié dans la thèse en cours de A. Ouamrane, apparaît dans les médias sous des discours différents, voir par exemple : « En Thaïlande, la cité se déleste des clichés », *M Le Magazine du Monde*, 6 mars 2015 ; « Le Paradis Thaï des dealers de banlieue », *Le Parisien Magazine*, 17 avril 2015. Il est également présent dans des films français, comme *Pattaya* (2016, réalisé par Franck Gastambide) traité de façon humoristique et intégrant un registre culturel populaire, mais aussi dans *Divine* (2016, réalisé par Houda Benyamina) traité comme un témoignage de la réussite d'une dealeuse de quartier, dans un film ici appartenant au registre de film légitime traitant des problèmes de la jeunesse des quartiers populaires.

Encadré 2.1. De la gentrification à la lifestyle migration, transposition improbable de la classe moyenne ?

Un parallèle, à première vue étonnant, m'a poussé à approfondir cette entrée par la classe sociale, et notamment à penser le voyage des *backpackers* et des hivernants comme de potentiels espaces de socialisation des classes moyennes : les résonnances entre *lifestyle migrations* et gentrification. À la lecture de certains travaux sur le phénomène d'installation de couches moyennes dans les quartiers populaires en région parisienne, ces résonnances m'ont en effet paru frappantes. D'abord, les stratégies résidentielles des classes moyennes se déplaçant dans un quartier populaire central ou de première couronne parisienne se caractérisent par le désir d'accéder à un logement de meilleure qualité à moindre coût (Raad, 2012). Cette dynamique est proche de l'interprétation principale proposée par les études sur les *lifestyle migrations*, soulignant que c'est la recherche d'une meilleure qualité de vie, jouant sur le différentiel du coût de la vie, qui est recherché. De plus, les travaux sur la gentrification et les stratégies résidentielles des classes moyennes mettent généralement en avant des pratiques avant tout d'entre soi, s'écartant des discours valorisant la mixité sociale et la vie de quartier (Clerval, 2008; Raad, 2014). On retrouve cette valorisation d'une diversité culturelle sous l'angle de l'Ailleurs et d'un mode de vie revalorisant la proximité, ainsi qu'un relatif décalage des pratiques associées dans les travaux sur les *lifestyle migrations*. Plus généralement, la thématique de l'entre-soi semble une entrée privilégiée dans l'analyse des classes moyennes, comme le montre le corpus d'article du numéro spécial des *Actes de la Recherche en Science Sociale* sur les classes moyennes (2014, vol. 4, n°204). Ces analyses portent sur un cadre résidentiel traditionnel, mais que ce passe-t-il lorsqu'on envisage une résidence itinérante ou alternante ? Le parallèle fait ressortir de nombreuses questions : l'entre soi social observé dans les destinations des *lifestyle migrants* qualifie-t-il aussi celui de classes moyennes ou est-il le produit de regroupement de classes plus diversifiées ? Comment jouent la grande distance avec le point d'origine, les différences d'appartenances nationales entre les *lifestyle migrants* et les locaux, mais aussi au sein des *lifestyle migrants* ? Retrouve-t-on des figures types comme celles du « transplanté » et du « multiculturel » (P. Simon, 1995, cité par Raad, 2012) ? Comment les politiques publiques accompagnent ou non ces mouvements ?

Conclusion

La question de recherche au fondement de cette thèse est celle d'une exploration de ce qui se joue dans la construction du rapport aux lieux, lorsque des individus issus de sociétés relativement privilégiés se déplacent durant plusieurs mois, pour un motif principal de loisir, dans une ou plusieurs destinations « du Sud ». A. Tarrius (2000), pour expliciter ses travaux sur la mobilité, écrivait : « Nous essayons de lire certains de ces mouvements et de comprendre comment ils produisent de nouveaux rapports sociaux, de nouvelles relations observables dans *l'immédiateté des échanges, dans les mises en scènes de la quotidienneté, mais encore, et en même temps, de nouvelles configurations des contextes, des cadres, des compositions territoriales qui hébergent*

ces formes courantes de la vie sociale [18]». La question de recherche proposée prend le rapport aux lieux comme prisme pour aborder ces rapports sociaux et compositions territoriales.

La littérature existante sur la question des *privileged migrations*, et plus largement sur les mobilités à l'échelle mondiale rappelle les enjeux de participation de ces mobilités aux dynamiques de rapports de pouvoir mondialisés. Sans essentialiser les espaces dominants et les espaces dominés, cette question de recherche s'insère dans une réflexion sur les imbrications de relations de pouvoir à plusieurs échelles, insérées dans les dynamiques touristiques, et marquées par le passé colonial. Envisager les *backpackers* et les hivernants dans ces rapports de pouvoir mondialisés implique également une réflexion sur l'incidence et les transformations des structurations sociales, induites par ces mobilités. Ces réflexions amènent à regarder les espaces de voyage de ces groupes comme des espaces de socialisation transnationaux.

Ces enjeux pointent la difficulté à segmenter les échelles de compréhension des phénomènes. Toutefois, si les échelles s'imbriquent et les phénomènes se construisent à l'échelle transnationale, les différenciations spatiales ne sont pas gommées, au contraire, c'est bien la différence entre les lieux qui est le moteur des mobilités. Ainsi, les mobilités des *backpackers* et des hivernants permettent d'aborder empiriquement la reconfiguration supposée du rapport aux lieux dans ce cadre transnational. Cette approche géographique complète les travaux déjà existants sur les *privileged migrations*, et s'insère dans les questionnements géographiques récents sur les nouveaux modes de production des territoires. En partant d'une définition relationnelle du lieu comme espace-temps en continuelle construction par les liens entretenus avec les autres lieux, il s'agit d'interroger l'ambivalence du rapport aux lieux produit dans le cadre des mobilités des *backpackers* et des hivernants. L'observation des imaginaires et des pratiques des lieux et du voyage va permettre de rendre compte du caractère ambivalent d'un rapport aux lieux construit entre passage et ancrage et dans une relative absence de contrainte liée à la situation privilégiée.

[18] Souligné par l'auteur.

Chapitre 3.
Hivernants au Maroc et *backpackers* en Thaïlande : approche croisée

> « Brenda : Why did you decide to travel and not to continue to study, get a job…?
> Markus : So many cool things to see, you can study when you're older.
> B : You thing you can't travel when you will be older?
> M : Not this way.
> B : I saw a lot of old people traveling…
> M : Yeah, but you don't spend 24 hours in a bus, when you're sixty, you don't want carry on your backpack, when you're 70. It's not like, you can travel when you 40 but, as you get older you can, you want do other things. Like travel in a different way. This kind of thing, backpacking, you have to do when you're young, you have to do when you're under 40 at least, like, I would say, under 50, if you want, backpack. »
>
> Markus, Suédois, 23 ans, en voyage depuis 14 mois, enchaîne des jobs en Norvège depuis la fin du secondaire pour économiser de l'argent et voyager.

Dans sa définition hésitante de l'âge maximum pour voyager comme un *backpacker*, Markus soulève un enjeu majeur de l'appréhension des phénomènes sociaux : la relativité des catégories. En soulignant que le voyage des jeunes n'est pas le même que celui de personnes plus âgées mais que la limite est difficile à définir, Markus met en lumière la complexité des catégories, qui se saisit particulièrement bien lorsqu'elles sont mises en regard les unes par rapport aux autres. C'est dans cette démarche de mise en regard et de remise au travail continue des contours des catégories, caractérisant les individus mais aussi les espaces, que se positionne cette thèse.

Le premier et le second chapitre de cette thèse ont développé l'enjeu d'un regard renouvelé sur des mobilités contemporaines qui peuvent s'analyser au croisement des champs du tourisme et des migrations. Ce troisième chapitre propose de mettre sur pied - à travers des groupes d'individus et sur des terrains - les figures qui nourrissent ce questionnement. Autrement dit, l'objectif est de montrer comment le croisement entre l'étude des *backpackers* en Thaïlande et celle des hivernants au Maroc permet de tracer des lignes de compréhension communes des dynamiques qui se font jour dans les mobilités privilégiées contemporaines.

La littérature des *lifestyle migrations* a confirmé ce qui était une intuition de recherche de mon projet de thèse initial : des groupes aussi différents que les

backpackers et les hivernants pouvaient être pensés ensemble. Ainsi, S. Croucher (2012) introduit son travail théorique sur les « privileged migrations » en citant trois profils, parmi lesquels les hivernants retraités et les *backpackers* :

> "Unacknowledged or under-analyzed in many contemporary treatments of international migration is another emerging trend: the movement of relatively affluent individuals from well-developed countries in the global north to less economically developed countries in the global south. Many of these migrants are retirees, some are younger adventure-seekers, and some are pursuing economic opportunity in a global marketplace." (*ibid*, p. 2)

La littérature propose donc des croisements entre profils, mais principalement dans des articles théoriques, des introductions ou des conclusions d'ouvrages collectifs. Les autres écrits portent majoritairement sur des études de cas spécifiques à un groupe et un terrain. Cette thèse fait ainsi le pari que la mise en œuvre concrète de ce croisement, sur des bases empiriques, peut contribuer à mieux comprendre les rapports aux lieux en reconfiguration dans le cadre de ces mobilités. La grande labilité des profils de *backpackers* et d'hivernants, et l'enjeu du flou catégoriel, au cœur même du sujet, a encouragé la recherche d'une démarche de comparaison dynamique. La méthode du « croisement » proposée par B. Zimmermann et M. Werner permettait sa mise en œuvre.

Trois sections vont développer les bases sur lesquelles repose ce croisement, dessinant progressivement les figures et les lieux qui feront le contenu empirique de cette thèse. La première développe l'apport de la démarche du croisement par rapport à la comparaison, pour l'analyse des objets de recherche choisis. La seconde développe l'intérêt d'une approche générationnelle croisée des mobilités internationales. Enfin la dernière section montre la pertinence du choix de chaque terrain pour étudier chacun des groupes, et l'intérêt de leur croisement pour comprendre les continuités historiques et actualisations diverses des mobilités inscrites dans un ordre mondial Nord-Sud.

1. Le croisement : pour une approche dynamique des objets de recherche

M. Werner et B. Zimmerman (2003) exposent ce qui, selon eux, pose problème dans la démarche de comparaison, telle qu'elle est envisagée de façon théorique : elle procède en une coupe pour produire une opposition binaire faite de différences et de similitudes entre deux objets à un instant t. Les auteurs proposent de dépasser cette opposition simplificatrice en optant pour une démarche d'intersection plus complexe :

> « La notion d'intersection exclut tout d'abord de raisonner à partir d'entités individuelles, exclusivement considérées pour elles-mêmes, sans point de référence extérieur. Elle rompt avec une perspective unidimensionnelle, simplificatrice et homogénéisante, au profit d'une approche multidimensionnelle, donnant droit de citer à la pluralité et aux configurations complexes qui en découlent. (...) Dès lors, les entités ou les objets de recherche ne sont pas seulement considérés les uns par rapport aux autres, mais également les uns à travers les autres, en termes de relations, d'interactions, de circulation. Le principe actif et dynamique du croisement est ici primordial, par contraste avec le cadre statique de la comparaison qui tend à figer les objets. » (ibid, p. 15-16).

L'approche par le « croisement » met en question les manières d'aborder les objets, les sources, les terrains. Elle fait partie de la famille des démarches « relationnelles », tout comme la comparaison et les études de transfert, en proposant une alternative moins figée. Dans le cadre d'une recherche sur les mobilités internationales, les cadres spatio-temporels sont particulièrement labiles, et l'intérêt d'une méthode souple trouve tout son sens. Plus spécifiquement, le croisement peut désigner plusieurs moments de la recherche : le croisement intrinsèque à l'objet d'étude, le croisement des angles de vue, le croisement des rapports entre objet et observateur, ainsi que le croisement des échelles d'analyse. Cette première section développe différents enjeux liés aux diverses façons d'utiliser cette démarche dans cette thèse.

Afin de donner au lecteur quelques points de repère avant d'identifier les processus et les limites floues intrinsèques à l'objet d'étude et sa construction, reprenons rapidement le portrait des deux groupes étudiés, esquissé en introduction de la thèse. La Figure 3.1. présente les seuils posés pour définir les *backpackers* et les hivernants dans cette thèse.

Figure 3.1. Entre touristes et résidents : seuils choisis pour identifier les *backpackers* et les hivernants

Réalisation : B. Le Bigot, 2017

Ce seuil, de plus de trois mois et de moins de six mois dans une destination, situe les *backpackers* et les hivernants entre le touriste et le résident. Ces seuils ont été fixés à partir de la littérature qui considère qu'un voyage de plus de trois mois sort du cadre des congés traditionnels (Sørensen, 2003; Lallemand, 2010). Ils sont faits pour être discutés et poreux ; ils permettent de questionner le gradient entre expérience touristique et expérience résidentielle des lieux. Identifié traditionnellement selon son mode de voyage itinérant (*ibid*), le *backpacker* est considéré comme passant par au moins deux pays différents. Un des territoires identifiés dans la littérature (Hampton et Hamzah, 2010) comme une centralité mondiale du *backpacking* est l'Asie du Sud-Est,

expliquant le choix de la Thaïlande comme terrain. Concernant les hivernants, ils peuvent être itinérants, par exemple en camping-car, mais aussi en logement fixe. La destination d'Agadir a été assez peu étudiée (Viallon, 2012) alors que la médiatisation du phénomène, sa visibilité et son ancienneté sont importantes, ce qui a expliqué le choix de cette destination et de la côte environnante. Les développements de cette section montrent que c'est en déconstruisant et reconstruisant ces seuils et critères, et en faisant dialoguer les groupes étudiés avec les figures mobiles proches, qu'a fonctionné une partie de la recherche menée.

1.1. Une approche relationnelle : différents niveaux de croisement

La prise en charge d'un objet double, deux groupes, chacun étudié sur un terrain différent, a positionné le début ce travail de recherche dans une situation d'abord assez dichotomique. La facilité à parler des *backpackers* avec des chercheurs en tourisme, et des hivernants avec des chercheurs en migration pouvait rendre difficile la présentation simultanée des deux objets. Au fur et à mesure de l'avancement de cette recherche, il m'est petit à petit paru impossible de les présenter séparément : ils étaient enfin imbriqués dans un même objet de recherche. Cette évolution permet d'introduire le principal intérêt trouvé à la démarche de « croisement » proposée par M. Werner et B. Zimmermann : l'approche dynamique.

Les caractéristiques principales de cette approche dynamique, qui ont guidé ma démarche, sont de quatre ordres. D'abord, elle permet le renouvellement du cadre d'analyse au fil de la construction de l'objet et de sa connaissance par l'intermédiaire du terrain. En d'autres termes ici, le cadre d'analyse pose des jalons pour mettre en regard chaque groupe, des points communs notamment, qui peuvent évoluer au fur et à mesure de la connaissance empirique des groupes. Un exemple de cette évolution du cadre d'analyse est celui de la place de la notion d'itinérance dans l'analyse des groupes étudiés. L'itinérance semblait au départ être un point d'identification fort des deux groupes, notamment en mettant en regard le camping-car et le sac à dos, supports de l'itinérance. Après la première phase de terrain, le fait de voir des processus de sédentarisation dans les destinations a fait évoluer le cadre d'analyse vers une appréhension du rapport aux lieux entre itinérance et sédentarité. Au delà de l'évolution des cadres d'analyse, cette démarche considère la réflexivité comme un outil de construction de l'objet. Le rapport à ces deux groupes et à ces deux terrains est nécessairement dissymétrique. A. Fleury (2008), qui a travaillé sur l'adaptation de cette méthode pour croiser les terrains en géographie, indique bien que, l'on peut « s'appuyer sur le déséquilibre initial ». Cette dissymétrie permet de faire ressortir des points saillants dans l'un des cas, parce que l'on en a une meilleure connaissance par exemple, et de regarder l'autre cas à travers cet angle, ce qui n'aurait pas été envisagé sans la mise en regard. Enfin, cette démarche est particulièrement adaptée à une

analyse géographique transnationale et translocal développée dans le chapitre 1. En effet, le lieu est considéré comme construit dans ses interactions avec les autres lieux, à de multiples échelles. L'idée est de faire apparaître les réseaux d'interactions dynamiques, et finalement, de regarder les croisements qui s'opèrent entre les échelles et produisent les espaces de compréhension des phénomènes.

La proposition de M. Werner et B. Zimmerman (*ibid*) contient donc de très nombreuses possibilités d'application. L'une d'elle est d'envisager comment deux objets en se croisant, dans la réalité, évoluent l'un avec l'autre. Dans le cas des *backpackers* et des hivernants, cela aurait supposé d'envisager des hivernants et des *backpackers* sur un même terrain, et de regarder ce que le contact entre ces deux groupes implique pour chacun d'entre eux. Dans le cadre de l'enquête qui a été menée, les deux groupes choisis ne sont pas particulièrement pertinents à observer sur un seul terrain. Pour chacun des groupes, un terrain « de prédilection » a été choisi, où leur observation concrète était facilitée et où leur présence a une visibilité forte dans les lieux. Leur croisement est ainsi plus une démarche théorique, une mise en regard de deux groupes ayant des comportements de mobilité proches, et des places relativement originales tant dans leur société de départ que dans les lieux où ils passent. Je précise néanmoins que des profils proches de celui des *backpackers*, qui serait observable non pas en Thaïlande mais au Maroc, et à l'inverse, des profils d'hivernants, non pas au Maroc, mais en Thaïlande, ont été rencontrés sur les terrains, ou dans la littérature, et pris en considération dans l'analyse.[1] Ces profils constituent des « profils périphériques » stimulants pour l'analyse des hivernants au Maroc et des *backpackers* en Thaïlande.

Enfin, si les propositions de B. Zimmermann et M. Werner (2003) constituent des solutions intéressantes pour accompagner la construction de mon objet d'étude et son analyse, les démarches comparatives plus classiques ont aussi nourri la démarche. Au final, le croisement se rapproche par certains aspects de la proposition de M. Détienne de « comparatisme constructif » (2000). Son propos principalement anthropologique et historique se base notamment sur la comparaison de mécanismes de pensées, entre diverses civilisations, contemporaines et passées, grâce au travail collectif entre spécialistes. Il a ainsi été plus difficile de faire des parallèles avec ma démarche de croisement. Néanmoins, dans sa proposition, l'idée n'est pas de chercher l'essence d'un objet, mais bien d'en découvrir « des formes mouvantes et multiples » (p. 47), ce qui correspond bien à l'approche entreprise ici. Je ne fais par ailleurs pas

[1] Ainsi, les jeunes *travellers*, vivant en camions et se rendant l'hiver au Maroc pourraient être rapprochés des *backpackers*. J'ai eu l'occasion de mener quelques entretiens exploratoires et de lire certains travaux sur leurs pratiques, en dehors du Maroc (Halfacree 1996; Pimor 2013). Aussi, j'ai rencontré, à Khao San Road, mais aussi à Ko Phangan, des retraités séjournant en Thaïlande pour quelques mois, à l'image des hivernants. Plusieurs travaux pointent cette nouvelle tendance des migrations de retraite à ne plus se contenter de « son » Sud le plus proche, mais à se rendre jusqu'en Asie du Sud Est, pour des retraités occidentaux (Koch-Schulte 2008; Howard 2008; Husa et al. 2014; Zimmermann 2014) ou Japonais (Shibuya 2014).

l'économie des processus de base de la comparaison, rappelés par exemple par C. Vigour (2005) : harmoniser, notamment en se basant sur des définitions de concepts communs ; contrôler les variations qui sont des éléments explicatifs des différences ; intégrer l'étude dans un cadre théorique qui consiste finalement à comparer sa recherche avec celle des autres.

Justement, l'enjeu du cadre théorique est d'identifier plusieurs modalités de croisement qui se mélangent, déterminant aussi les différentes modalités de questionnements présentes dans cette thèse. En dehors du croisement des *backpackers* en Thaïlande et des hivernants au Maroc, le champ des *lifestyle migration* lui même peut être relu comme un croisement entre le champ du tourisme et le champ des migrations. C'est l'un des enjeux théoriques et épistémologiques de cette thèse, qui accompagne des croisements davantage empiriques. Il faudra ainsi envisager comment les études touristiques et migratoires peuvent être affectées par cet « hybride » qu'est le champ des *lifestyle migrations.*

1.2. Assumer des catégories hétérogènes et poreuses

Dans la phase de préparation des enquêtes de terrain, j'ai tenté de délimiter de façon objective les groupes d'étude, afin de délimiter une population pour la conduire de questionnaires. Une fois sur le terrain, je me suis rendu compte de la porosité de ces groupes. Au fur et à mesure, la difficile délimitation des groupes a été un des éléments participant de la compréhension de l'objet d'étude. Le croisement est justement une démarche intéressante pour questionner les catégories, leur historicité, et les circulations entre elles (Fleury 2008). J'ai choisi concernant les hivernants de travailler comme l'a rappelé l'introduction de cette section sur les Occidentaux présents au Maroc pour 3 à 6 mois. Le choix de ce seuil était un moyen, justement, de s'intéresser à un profil interstitiel, entre le touriste séjournant quelques jours ou semaines, et le résident, séjournant plus de 6 mois. Mais la définition de ce seuil, s'est faite « en relation » avec les figures du touriste et du résident. Ainsi, sur le terrain, j'ai également réalisé des entretiens avec des résidents à l'année, des retraités, mais aussi un couple de Français gérant une maison d'hôte, une jeune femme travaillant en *free lance* louant une maison, ou encore deux femmes ne restant qu'un mois, pour prendre des repères avant de revenir en « hivernante » l'année suivante. Ces « profils périphériques », présentés dans l'**Erreur ! Source du renvoi introuvable.**, ont été de prime abord sources de confusion, mais finalement m'ont permis une compréhension plus complexe des processus amenant des Occidentaux à s'installer, temporairement ou durablement au Maroc, en les replaçant dans des trajectoires notamment. De même pour définir les *backpackers*, j'ai considéré un seuil de 3 mois de voyage, dans au minimum 2 pays, sans rester plus de 6 mois dans un pays, mais j'ai également interrogé des profils périphériques : touristes en séjour en Asie moins de 3 mois, ou encore des personnes

installées ou comptant s'installer durablement en Thaïlande ou en Asie en général, pour travailler.

Encadré 3.1. L'enjeu de délimiter les groupes, de la confusion à la mise en regard. Exemple de micro-situations d'enquête, plage d'Agadir

La tentative de tracer les contours des groupes étudiés a été un enjeu particulièrement marquant lors des périodes de terrains. Elle m'a tour à tour mise en difficulté et donné des indices de compréhension des phénomènes étudiés. La micro-situation d'enquête sur un carré privé de la plage d'Agadir est un exemple de l'appréhension de la forte coprésence de profils d'individus différents, à la fois source de confusion et de connaissance et spécifiquement analysé dans le chapitre 9. Le carré privé propose une cinquantaine de transat, la moitié est occupée par des Marocains, l'autre par des Européens. Après discussion, Nabil, l'employé récupérant les 25 dirhams par entrée, d'origine sub-saharienne, me laisse aller interroger les personnes présentes. Le carré étant petit, je décide d'interroger tous les Européens plutôt que de faire une sélection aléatoire. J'essuie deux refus « non merci, nous sommes tranquilles là ». Je rencontre ensuite Danièle, hivernante de 73 ans. En 2009, elle achète une maison à Agadir et vient y passer trois mois par an. Elle revend finalement sa maison et vient désormais en location, plus flexible, pour 5 mois et demi, de novembre à avril. Très bavarde et contente de me parler, elle navigue entre les transat' me présentant ses amis. Leurs profils sont très diversifiés, à tel point que je suis au départ assez confuse et presque déçue, car parmi eux, seul un couple correspond au profil que j'avais délimité comme « hivernants », René et Joséphine. Ils viennent depuis 1979, lui est né au Maroc et l'a quitté à 14 ans avec ses parents lors de la fin du protectorat, il parle arabe. Ils venaient au départ pour un ou deux mois, et depuis la retraite, ils viennent pour 6 mois, dans l'appartement qu'ils ont acheté. A côté d'eux, parmi les amis de Danièle, on trouve Tomas, Allemand de 63 ans, qui vient depuis 10 ans en location dans un appartement, depuis la retraite, il reste 8 mois par an ; Marie-Louise, qui n'a pas voulu donner son âge, mais est vraisemblablement en retraite et inscrite comme résidente, vient quatre fois dans l'année, pour un mois et demi à chaque foi ; enfin Régine, qui elle non plus ne me donne pas son âge, est très méfiante, elle me dit au départ qu'elle est une simple touriste, pour ne pas faire l'entretien. Puis poussée par Danièle, elle décide finalement de me parler, elle est au Maroc à l'année, rentre chez elle à Saint-Malo une semaine tous les deux mois, elle est venue au Maroc pour la première fois un peu forcée –elle ne voulait initialement jamais aller dans un pays du Maghreb– il y a deux ans, a rencontré un Marocain avec qui elle est en concubinage depuis. Au-delà du cercle d'amis de Danièle, Camille et Véronique, sous un parasol avec un bébé, le fils de Camille, il s'agit d'une maman de 36 ans, et son bébé, sa la grand-mère de 65 ans, toutes les deux divorcées. Elles ont acheté un appartement à Agadir et y viennent au moins trois fois par an pour 3 semaines à chaque fois.

En passant de transat' en transat', cette diversité de profils a d'abord été vécue comme une difficulté : ne pas parvenir à rencontrer des hivernants, mon groupe cible, mais toujours des profils légèrement décalés. C'est en fait cette coprésence dans certains lieux, et ce partage d'une même sociabilité, qui permet de comprendre, par la mise en regard des situations individuelles, que les hivernants sont sur un continuum biographique et à comprendre en fonction de ces multiples agencements spatio-temporels possibles entre les différents lieux de vie.

A ce jeu de délimitation et d'identification, pas à pas, entre les hivernants, les *backpackers*, et leurs profils périphériques respectifs, s'est ajoutée l'identification, à l'intérieur des *backpackers* et des hivernants, de sous-groupes assez clairs. Dans le cas des hivernants, le fait d'être camping-caristes ou de loger en dur dans un appartement ou un hôtel constitue une importante différence, notamment dans la sociabilité et la pratique des lieux. Dans le cas des *backpackers*, c'est essentiellement la durée de séjour et le rapport au travail durant le séjour qui fait la différence.

Finalement, le fait de ne pas avoir figé trop rigidement les groupes d'études, grâce à la démarche de croisement, a permis de prendre vraiment en charge la porosité des profils. Cette prise en charge est un parti pris de cette thèse qui souhaite questionner les catégories. La difficulté du chercheur à identifier, classer, et par conséquent à quantifier serait le reflet d'une réalité où les individus eux-mêmes se rangent de moins en moins dans des catégories génériques. Les groupes auxquels ils s'identifient semblent de plus en plus s'apparenter à des groupes informels et éphémères, sans fonctionnement institutionnel. Ceci correspond à ce que J. Urry identifie comme des communautés instables partageant des « modes d'habiter et de voyager », réseaux enchevêtrés dans lesquels l'individu entre et sort consciemment, des « *light socialities* » selon A. Amin et N. Thrift (2002). Cette façon d'envisager les catégories comme poreuses et de regarder les profils périphériques en lien avec les *backpackers* et les hivernants est une façon de mener un travail articulant subjectivités individuelles et résonnance globale. Ainsi, cette thèse ne se limite pas à deux études de cas, mais propose bien différentes échelles et temporalités d'interprétation des mobilités contemporaines et des catégories dans lesquelles elles s'inscrivent.

1.3. La réflexivité participant à la construction de l'objet

L'enjeu de la réflexivité, comme méthode pour construire un cadre de connaissance, est très présent dans la proposition de démarche de croisement :

> « Le croisement ne se présente jamais comme un « déjà donné là » qu'il suffirait de relever et d'enregistrer. Il requiert un observateur actif pour le construire, et c'est dans un mouvement d'aller-retour entre le chercheur et son objet que se dessinent conjointement les dimensions empiriques et réflexives de l'histoire croisée. Le croisement se donne ainsi comme une activité cognitive structurante qui, par diverses opérations de cadrage, construit un espace de compréhension. » (Werner et Zimmermann 2003, p. 17)

A. Fleury (2008) parle de différents degrés de proximité et de distance pour le croisement des terrain en géographie. Dans mon cas, ces degrés de proximité et de distance peuvent se décliner par rapport aux terrains, mais aussi principalement aux groupes étudiés. L'âge a été particulièrement structurant pour mon intégration auprès des *backpackers*, par la proximité de mon profil avec ce groupe. En parallèle, la différence d'âge avec les hivernants a pu être mise à profit pour attirer l'attention au

sein des campings, et la proximité culturelle a compensé cette distance apparente. Le terrain marocain m'était plus facile d'accès à première vue car les liens post-coloniaux entre France et Afrique du Nord font qu'une interconnaissance culturelle existe, notamment liée à la langue et à la présence de nombreux Marocains en France. Dans la mise en pratique même de l'observation en terrain urbain, c'est en Thaïlande que je me suis, au début en tout cas, sentie la plus à l'aise dans l'espace public, car j'y ai moins ressenti de contrôle par les normes de genre . C'est vraiment dans la dissymétrie entre mon rapport à chacun des terrains et des groupes que j'ai adapté progressivement ma démarche. J'ai développé des méthodes d'observation, envisagé des techniques d'approche, d'entretien, de photo, etc. auprès d'un des groupes, très souvent en réaction à un constat auprès de l'autre groupe.

Finalement, au bout de ces multiples allers retours entre données empiriques et construction réflexive de l'objet, c'est dans l'écriture que se matérialisent la présentation structurée et complète de l'objet construit, son étude et les résultats qui le concerne. A. Fleury (*ibid*) parle alors d'une « écriture du compromis », car l'écriture se fait intermédiaire du croisement. Le lecteur pourra constater dans ce manuscrit de thèse que les terrains et groupes sont majoritairement traités conjointement, sous le chapeau d'entrées problématiques communes, ce qui répond à la démarche de croisement autour d'un questionnement large sur le rapport aux lieux dans le cadre des mobilités internationales contemporaines entre tourisme et migration.

1.4. La mise à distance du nationalisme méthodologique

Le fait d'envisager, comme le chapitre 2 l'a développé, la déstabilisation des liens entre sociétés et territoires à l'échelle mondiale a amené les chercheurs à repenser également leurs méthodes, proposant des méthodes adaptées à une approche transnationale (Faist, 2012), ou encore à envisager un cosmopolitisme méthodologique (Beck et Sznaider, 2006). Le croisement participe de cette démarche. Pour M. Détienne (2000), l'objectif de la comparaison est finalement de l'ordre de l'éthique. Il s'agit de pouvoir critiquer ses traditions : « on apprend à se mettre à distance de son soi le plus animal, à porter un regard critique sur sa propre tradition, à voir, ou entrevoir, que c'est vraisemblablement un choix parmi d'autres » (p. 59). Ainsi, la réflexivité à l'œuvre dans le croisement est de l'ordre de la mise à distance de l'observateur comme individu, non seulement caractérisé par un âge, un genre, mais plus largement comme appartenant à une société. Le croisement permettrait ainsi selon A. Fleury (2008) « un décentrement de l'œil du chercheur par rapport à la société dans laquelle il s'inscrit ». Ce décentrement correspond bien à l'objectif de dépassement du nationalisme méthodologique exposé dans le chapitre 1, donnant la possibilité d'envisager l'échelle transnationale des phénomènes.

L'idée du croisement s'inscrit également dans l'idée de sortir des études de cas, nombreuses, qui se focalisent sur une nationalité, généralement celle dont est issu le

chercheur, sur un terrain donné. Si de nombreux biais persistent, liés par exemple à ma propre origine nationale, mon âge et mon genre, le fait de prendre, dans le groupes des *backpackers* et des hivernants, en compte toutes les nationalités rencontrées, vise à sortir des « containers nationaux » (Wimmer et Glick-Schiller, 2002), d'éviter le culturalisme, le réductionnisme binaire qui oppose une société d'accueil et les arrivants. La base commune pour les enquêtés est alors l'expérience de la mobilité et la destination commune.

Ce choix de méthode est lié au cadre théorique choisi qui envisage la production d'un rapport au lieu dans un cadre transnational. Il s'agit bien, en interrogeant des enquêtés de différentes nationalités, de prendre au sérieux l'idée que les mobilités participent de la création de « communautés imaginées » ne reposant plus nécessairement sur la Nation (Appadurai 2005). L'appartenance nationale n'est pas pour autant un facteur à déconsidérer. E. Cohen (2003) a par exemple signalé la tendance des études sur le *backpacking* menée jusqu'au début des années 2000 à ne pas replacer le *backpacker* dans le contexte national de sa société de départ, contexte évidemment primordiale pour l'interprétation de son parcours, comme l'ont montré par exemple les recherches sur les *backpackers* israéliens (Noy, 2004; Noy et Cohen, 2005; Maoz, 2007).

L'approche par le « croisement » donne au final la possibilité de prendre du recul sur des processus intrinsèques au travail de recherche et restant parfois cachés derrière les critères fixes d'une comparaison. La porosité des catégories abordées, la construction progressive de l'objet à travers sa connaissance sur le terrain et les dissymétries liées à la situation individuelle du chercheur sont autant d'outils qui, lorsqu'ils sont identifiés, donnent des clés d'interprétation des phénomènes. Comme les différents exemples de cette première section l'ont montré, c'est d'abord sur les groupes étudiés, *backpackers* et hivernants, que ces outils sont testés.

2. Le croisement générationnel: jeunesse et vieillesse en mobilité

Le « *backpacker* » et l' « hivernant » peuvent être abordés selon différents angles. La littérature brosse généralement des portraits type décrivant les groupes en fonction des âges, situations de voyage, situations professionnelles, genres, nationalités, etc. Le Tableau 3.1 donne de ce point de vue une image synthétique des deux groupes à travers les panels de *backpackers* et d'hivernants interrogés sur le terrain. Le chapitre 4 présentant les méthodes mise en place reviendra sur la sélection des individus composant le panel et ces caractéristiques seront largement utilisées tout au long de cette thèse. La prochaine section propose d'éclairer ce premier contact avec les profils étudiés à travers la littérature scientifique. Je choisis alors de mettre

particulièrement en avant dans ce chapitre l'enjeu générationnel, et ce pour plusieurs raisons. D'abord, jeunesse et vieillesse sont des objets de recherche généralement abordés par la sociologie, dont les enjeux géographiques restent encore assez peu explorés, alors même que la dimension spatiale de l'âge, des rapports d'âge et des générations soulève des questionnements très stimulants. Ensuite, l'entrée par l'âge et par la génération permet de faire des liens pertinents avec le genre, la situation familiale, la « race », et la sexualité, en se basant sur la démarche d'intersectionnalité proposée par K. W. Crenshaw (2005). Enfin, l'approche générationnelle est particulièrement pertinente pour le croisement des deux groupes, puisqu'elle permet de prendre en compte les expériences de mobilité en les replaçant dans des parcours de vie.

Tableau 3.1. Caractéristiques du panel de *backpackers* et d'hivernants interrogés

	TOTAL	AGE MOYEN	ORIGINE	SITUATION PERSONNELLE DE VOYAGE*	SITUATION PROFESSION-NELLE
BACKPACKERS	141	**28 ans**	**100** Europe **14** Am. du Nord **10** Asie **7** Am. du Sud **6** Moyen-Orient **4** Australie	**52** hommes seuls **33** femmes seules **21** couples (H/F) **7** duos amicaux	**73** Emploi (pause ou arrêt) **60** Études **6** Travail à distance
HIVERNANTS	138	**69 ans**	**109** France **28** Europe hors France **1** États-Unis	**61** couples (H/F) **10** hommes seuls **6** femmes seules	**132** Retraités **2** Rentiers **4** En invalidité ou maladie

* Les couples représentent donc 42 personnes chez les *backpackers* et 122 chez les hivernants. Parmi les *backpackers*, une femme seule et un couple voyageaient avec un enfant.

Source : B. Le Bigot, 2017

2.1. Penser la mobilité en fonction de l'âge, de la génération et du parcours de vie

L'âge est une donnée relative. P. Bourdieu (1984) dans un entretien intitulé « La jeunesse n'est qu'un mot », explique que « en fait, la frontière entre jeunesse et vieillesse est dans toutes les sociétés un enjeu de lutte », et qu' « on est toujours le vieux ou le jeune de quelqu'un. C'est pourquoi les coupures soit en classes d'âge, soit en générations, sont tout à fait variables et sont un enjeu de manipulations. » (p. 1). G. Valentine, T. Skelton et D. Chamber (1997) reviennent également sur la création de la catégorie « jeunesse » et la grande variété de ses limites, construites socialement. La sociologie et la démographie ont largement travaillé sur l'âge, la génération et le parcours de vie. Il s'agit ici de définir succinctement ces notions et la façon dont elles seront mobilisées.

2.1.1. Âge, parcours de vie et génération

V. Caradec (2008) rappelle la distinction fondamentale entre des notions souvent rapprochées, impliquant une double différence entre jeunes et vieux, différence en terme d'âge et de génération :

> « L'âge, en tant que coordonnée sociale, renvoie à une double réalité : d'une part, être à un moment donné de son parcours de vie (avoir 30 ans et être jeune salarié, ou avoir 60 ans et être retraité) ; d'autre part, être né telle année, et donc appartenir à une génération donnée (on peut avoir 30 ans en 1969 ou avoir 30 ans en 1998). » (*ibid*, p. 6)

Les notions d'âge, de stratification en groupe d'âge –troisième âge, etc.– et de parcours de vie seront également largement plus utilisés[2], en référence aux travaux de gérontologie, et plus largement de sociologie de la jeunesse et de la vieillesse. V. Caradec (*ibid*), après avoir rappelé la lutte pour les frontières entre jeunesse et vieillesse propre à chaque société, signale que l'âge fait référence à un classement de soi et d'autrui. Ainsi, dans nos société valorisant la jeunesse, les enquêtes montrent qu'à partir d'une vingtaine d'année, l' « âge subjectif », c'est à dire l' « âge ressenti » par l'individu, est plutôt inférieur à son « âge chronologique ». Ainsi, lors de l'enquête sur les *backpackers* et les hivernants, je n'ai pas utilisé de critère d'âge a priori. Les quelques personnes rencontrées semblant sortir de la catégorie *backpackers* ou hivernant, à cause de leur âge, ont justement été également interrogées, en tant que figures périphériques. On sera ainsi vigilant à ne pas uniformiser les groupes étudiés : de grands écarts d'âge sont présents à l'intérieur de ceux-ci. Par exemple, la perception des jeunes retraités par rapport aux plus âgés peut être très distante. Dans ce cadre, il s'agira notamment de regarder comment voyage interagit avec l'âge.

---

[2] King *et al.* (2004) développent notamment l'apparition de la notion de « life cycle » au début des années 1955 dans des études portant sur le cycle familial.

La sociologie politique utilise la notion de « génération » pour tenter de comprendre l'intégration des nouvelles générations par des mécanismes de transmission, d'héritage, de reproduction et de socialisation (Devriese, 1989). L' « enrayement » d'une société, sa difficulté à avancer en tenant ensemble tous les groupes qui la composent, serait, pour certains structuralistes, dû à une aliénation provisoire de sa jeunesse et une difficulté de transmission entre générations. Ainsi, l'impact de générations nouvelles sur le changement social retient l'attention. Sans pouvoir vraiment tirer des conclusions sur l'impact d'une jeunesse de « *backpackers* » quant à leur trajectoire post-voyage, faute d'avoir mis en place une enquête sur les retours, cette perspective d'analyse reste un horizon de recherche très stimulant pour l'analyse des pratiques et discours des *backpackers* sur leur société d'origine. Plus globalement, les éléments sociétaux propres à une génération sont des outils forts d'interprétation des parcours de vie, et c'est de cette façon que la notion sera utilisée dans cette thèse. Par exemple, dans son étude des migrations de retraites des Parisiens, F. Cribier (1994) identifie grâce à deux enquêtes biographiques, menées en 1975 et en 1987, la différence importante entre deux cohortes de retraités à seulement 12 ans d'écart. L'amélioration des conditions de logements, des services et équipements en région parisienne, sur une période d'une dizaine d'années, fait ainsi diminuer les départs des Parisiens à l'arrivée à la retraite. Dans le cadre de cette recherche, il pourra être difficile d'identifier des caractéristiques sociétales très fines de cette ordre relatives aux générations, notamment parce qu'ils sont d'âge relativement divers, au sein des *backpackers* et des hivernants, et parce qu'ils viennent de contextes nationaux différents. Le croisement entre les deux groupes permet néanmoins de faire ressortir de fortes différences ou continuités dans le rapport à la mobilité entre les générations qui composent les groupes de *backpackers* et d'hivernants.

Tout d'abord, la démarche de croisement entraîne un résultat différent si on l'aborde par le biais de l'âge ou de la génération. Aborder la jeunesse et la vieillesse en termes d'âge et donc de position dans le parcours de vie permet de les rapprocher (Noyer, 2001; Vacher, 2010). En effet, les contraintes liées à l'emploi et à la famille peuvent être moins importantes à ces deux périodes de la vie, donnant l'opportunité de prendre du temps pour autre chose, par exemple pour voyager. Par contre, appréhendés en termes de générations, ces groupes semblent de plus en plus dissemblables. Ainsi, la jeunesse des hivernants rencontrés n'aura pas beaucoup de points communs avec la jeunesse des *backpackers*, en termes culturels (valeur, goût, environnement technologique) et en termes de parcours sociale (accès à l'emploi notamment) (Caradec, 2008).

2.1.2. Les mobilités de la jeunesse et de la vieillesse, des champs géographiques à approfondir

R. King, M. Thomson, T. Fielding et T. Warnes (2004) rappellent le lien entre les étapes du parcours de vie et les migrations. À chaque étape correspond une localisation optimale dépendant de critères différents d'ordre familial, social, professionnel et qui interagissent avec des anticipations de long-terme. La notion de parcours de vie permet, par l'approche biographique, de mettre en lumière des continuités entre les différents lieux de migrations. Mobilisé dans le chapitre 6 notamment, cette approche a l'avantage de faire apparaître les interactions entre les différents événements du parcours de vie d'un individu, en interaction avec son entourage, compensant la difficulté à obtenir des données statistiques fiables et globales sur les mobilités et complétant ces dernières (Lelièvre 1999). L' « illusion biographique », explicitée par Bourdieu (1994), conduisant l'individu et/ou le chercheur à reconstruire a posteriori une cohérence dans la continuité des évènements qui jalonnent la vie, et donc potentiellement ses pratiques de mobilité, doit alors être prise en compte. La notion de « bifurcations », c'est-à-dire de changement inattendue dans la trajectoire de vue, explorée par C. Bidart (2006) sera particulièrement utile à l'interprétation de la mise en mobilité de certains enquêtés.

Dans l'ouvrage *Cool Places, geographies of youth cultures* (Skelton et Valentine 1997), les auteurs indiquent dès l'introduction que les imaginaires populaires de la jeunesse correspondent à une contre-culture basée sur la musique et la drogue, ainsi qu'à une liberté de partir pour des voyages aventureux. Cependant, selon ces auteurs, contrairement aux géographies de l'enfance, les géographies de la jeunesse sont rares. Ce sont les études sur le *backpacking* qui ont inauguré les études sur leurs espaces de voyage, mais plutôt à travers les yeux de la socio-anthropologie. Penser les géographies de la jeunesse implique aussi de penser leurs mobilités, et celles-ci peuvent être abordées sous des angles très différents : l'insertion professionnelle (Dumartin 1995), la formation avec son versant international sur les programmes d'échange type Erasmus (Cattan 2004), et le voyage. Selon *l'Atlas des jeunes* (Alsellem-Mainguy et Timoteo 2012), ces mobilités traduisent souvent des écarts sociaux au sein de la jeunesse. La variable sociale, dans cette période de socialisation qu'est la jeunesse, est essentielle (Lebon et Linares, 2016), et pourtant, hormis dans les champs d'étude du scolaire, assez peu mobilisée. A. C. Wagner (2007) a bien montré combien la culture cosmopolite, associée à des compétences linguistiques et des compétences internationales, était un attribut distinctif des élites. Analysant la socialisation dans le cadre du voyage B. Réau (2009) montre que les classes supérieures n'appartenant pas nécessairement aux élites reproduisent en l'adaptant le principe de socialisation de la jeunesse par le voyage. À ce titre, parmi les séjours Erasmus, évoqués à travers les travaux de M. Ballator (2010), les classes supérieures sont surreprésentées. D'autre part qu'il s'agit bien de compétences de l'ordre de la socialisation internationale et non

nécessairement de la formation, qui sont recherchées. En outre, la diversité des pratiques vacancières au cours de la jeunesse correspond à un usage éducatif de la mobilité propre aux classes supérieures. Le séjour long à l'étranger s'avère dans ce cadre selon B. Réau particulièrement distinctif :

> « Les éléments de culture qui distinguent sont ceux que les autres catégories sociales ne peuvent pas acquérir, d'abord parce que celles-ci n'ont pas eu la possibilité d'aller à l'étranger pendant une période aussi longue. La connaissance d'éléments quotidiens, anodins, peut être très distinctive car elle nécessite d'avoir vécu sur place. Ce sont ces savoirs pratiques qui marquent la différence ente ceux qui ont été pour une longue période à l'étranger et les autres, tout autant que leurs connaissances 'culturelles cultivées' (qui peuvent en partie s'acquérir scolairement) » (Réau, 2009, p. 18)

L'enjeu des mobilités des seniors a un caractère émergeant lié à l'augmentation de cette classe d'âge au sein des sociétés développées. Comme le rappelle M.-P. Noyer (2001), les enfants du baby-boom nés au milieu du siècle ont bénéficié « de l'élan national, de ses progrès économiques, industriels et sociaux (...) » (p. 100). Le nombre d'années passées à la retraite est en moyenne en France de 23,8 ans, il s'est largement accru lors des dernières décennies, et conduit donc à prendre en compte ce temps comme lui aussi structuré par des aspirations et des pratiques multiples prenant une importance sociale. V. Caradec (2010) identifie à l'âge de la retraite cinq types de comportements résidentiels, regroupés entre les comportements subis d'une part, (l'assignation à résidence et la mobilité contrainte), et choisis d'autre part : la stabilité résidentielle ou la mobilités choisie, nationale ou internationale, qui nous intéresse ici :

> « Parmi ces cinq cas de figure, c'est sans doute la mobilité résidentielle qui retient le plus facilement l'attention, même si elle constitue un comportement minoritaire dans la population âgée. De la mobilité résidentielle des retraités, on connaît bien la forme 'classique', qui est marquée par un changement définitif de résidence et qui consiste soit en une migration de retraite interrégionale, soit en un déménagement de proximité qui vise à se rapprocher des commerces et des services. Or à côté de cette forme 'classique', des formes nouvelles se font jour (...). » (*ibid*, p. 3)

Ces formes ne sont pas si nouvelles, comme l'indique par exemple les travaux de P. Duhamel sur les résidents étrangers aux Baléares (1997), elles sont néanmoins considérées par V. Caradec (*ibid*) comme émergentes. L'auteur signale que la mobilité de retraite internationale concerne deux groupes de retraités différents : les natifs du pays de départ, qui migrent principalement pour accroître leur qualité de vie, et les personnes qui ont vécu une migration de travail et retourne dans leur pays d'origine. L. Thomsin (2001) rappelle que les migrations de retraités constituent une troisième phase de migration au sein de la vie, après les migrations d'émancipation et de mariage, et celles d'agrandissement familiale. Elles sont moins nombreuses que les précédentes, et se font généralement à une distance relativement faible. Ainsi, s'il est difficile de les chiffrer, ces migrations internationales de retraites concernent une faible partie de la population. R. King, M. Thomson, T. Fielding et A. Warnes (2004)

précisent qu'après l'âge de 50 ans, les chances de migrer sont plus importantes parmi les personnes au début de la soixantaine, correspondant au départ en retraite, et sont positivement corrélées aux revenus, à la classe sociale et à la propriété. Les migrations à une distance relativement grande, dont les migrations internationales, sont plus courantes parmi les couples mariés et ceux qui ont été mobiles au cours de leur vie. Un autre pic de migration intervient plutôt après 75 ans, mais sur des distances très courtes, intra-urbaines et dans le cadre de divorce, perte du conjoint et accroissement de la dépendance physique. Leur dimension émergentes et relativement diverses en font un objet aujourd'hui de plus en plus étudié.

Bien sûr, et comme le mettait en valeur le *backpacker* Markus dans l'extrait d'entretien en introduction de ce chapitre, le croisement des âges dans l'analyse de la mobilité interroge également les corps et la santé, qui est dans le cas des *backpackers* plutôt relié à la prise de risque dans le cadre d'une bonne santé, et dans le cas des hivernants aux bienfaits de la mobilité au soleil sur la santé.

Ces approches générationnelles de la mobilité s'appliquent dans le cadre de cette thèse à deux groupes spécifiques. Avant de se demander s'ils représentent des figures emblématiques de la mobilité de la jeunesse et de la mobilité de la vieillesse, il convient de les présenter plus amplement.

2.2. Qui sont les *backpackers* et les hivernants ?

La littérature sur le *backpacking* est relativement importante bien que récente, et se place principalement dans le champ des études touristiques. Les études sur les hivernants sont quant à elles plutôt imbriquées dans les recherches sur les migrations internationales de retraite en général, mélangeant les migrants saisonniers tels que les hivernants, et les migrants s'installant de façon plus durable dans les destinations. Ces deux pans de la littérature sur les mobilités internationales permettent d'ores et déjà de « faire connaissance » avec ces individus mobiles que l'on croisera à travers les retours empiriques de l'enquête pour aborder les renouvellements à l'œuvre dans les mobilités contemporaines.

2.2.1. Les *backpackers* : un profil type qui se complexifie

Plusieurs articles ou ouvrages présentent les différentes facettes de ces individus mobiles (par exemple Sørensen 2003; Lallemand 2010). Des états de l'art ont été réalisés, notamment dans les introductions et certaines contributions des ouvrages collectifs initiés par le *Backpacker Research Group* (BRG) de *l'Association for Tourism and Leisure Education and Research* (Richards et Wilson 2004; Hannam et Ateljevic 2007; Hannam et Diekmann 2010) ou encore par J.-C. Demers (2012). Ces synthèses pointent la forte diversité des profils des *backpackers* (Cohen 2003; Hampton 2013), diversité qui serait liée à l'évolution du phénomène, mais également à de potentiels

angles morts des premières recherches sur cette question. La définition générale, par exemple rappelée par Hampton (2013) ci-dessous, ne suffit plus.

> « at the simplest level backpackers may initially be defined as tourists who travel with backpacks, who live on a budget, and who normally travel for longer periods than conventional holiday periods » (*ibid*)

L'article de E. Cohen (*ibid*) « Backpackers, diversity and change » est à cet égard particulièrement éclairant. Longtemps perçus de façon homogène comme jeunes, étudiants, blancs et issus de la classe moyenne supérieure, les *backpackers* présentent aujourd'hui selon lui des caractéristiques sociales, nationales, d'âge et de rapport au travail bien plus diverses. Ainsi H. Muzaini (2006) et H. Bui (2014) soulignent que les *backpackers* d'origine non-occidentale et notamment d'origine asiatique sont de plus en plus présents. Il s'agit selon H. Bui (*ibid*) dans les sociétés asiatiques, notamment sud-coréennes et japonaises, d'un phénomène social encore à un stade limité de développement, contribuant au capital symbolique des jeunes asiatiques et reflétant la transition sociale qui a lieu dans ces pays. La représentation ancienne du *backpackers* comme blanc, selon Peggy Teo et Sandra Leong (2006), a partiellement rendu invisible ces groupes non-occidentaux notamment à l'œil des chercheurs, généralement occidentaux, qui se focalisaient sur des voyageurs semblables à eux. Les origines sociales seraient également plus étendues. Par exemple les séjours prolongés de Français de classes populaires, identifiés comme « jeunes de banlieue », en Thaïlande ont récemment été médiatisés (Ouamrane 2012). Enfin, l'une des évolutions les plus marquantes du phénomène est l'émergence des « *flashpackers* », définis par J. Jarvis et V. Peel (2010) comme des voyageurs indépendants, plus âgés, non plus étudiant mais voyageant dans le cadre d'une pause dans leur carrière, ou de vacances prolongées, disposant de plus de ressources, mais cherchant à voyager comme les *backpackers*. Cette évolution est également marquée par une forte modification des conditions du voyage et notamment des interactions sociales dans un cadre de connectivité accrue (Molz 2012).

Ces évolutions du phénomène correspondent également à des évolutions dans les angles de recherches adoptés. Le champ a été dominé pendant longtemps par des travaux socio-anthropologiques. Les chercheurs ont alors identifié le *backpacking* comme une *sub-culture* du tourisme (Sørensen 2003), liée à des normes et valeurs spécifiques, se référant à l'idéal du *drifter*. E. Cohen, précurseur des études sur les *backpacking* proposait en 1972 de distinguer 4 types de touristes, ceux inscrits dans le tourisme de masse, en autonomie, ou séjour organisé, les explorateurs, et en dernier lieu, les *drifters*, définis de la sorte :

> « This type of tourist ventures furthest away from the beaten track and from the accustomed ways of life of his home country. He shuns any kind of connection with the tourist establishment, and considers the ordinary tourist experience phony. He tends to make it wholly on his own, living with the people and often taking odd-jobs to keep himself going. He tries to

> live the way the people he visits live (…). The drifter has no fixed itinerary or timetable and no well-defined goals of travel. He is almost wholly immersed in his host culture. Novelty is here at its highest, familiarity disappears almost completely. » (*ibid*, p. 168)

Rapidement, dans un article de 1973, E. Cohen se penche à nouveau sur cet idéal-type pour indiquer que ce segment très mineur des pratiques touristiques était en train de devenir une tendance relativement importante du tourisme, s'institutionnalisant de façon parallèle au tourisme de masse. Comme l'analyse J.-C. Demers (*ibid*) dans un état de l'art critique de la socio-anthropologie du *backpacking*, la littérature est ambivalente. Elle présente tantôt le *backpackers* comme contestataire du tourisme de masse, et tantôt comme aliéné à ses propres illusions de liberté.

> « C'est donc sans surprise que ces fondements romantiques de l'analyse du backpacker ont pu donner naissance à deux courants diamétralement opposés : face à la société de consommation et son expansion objective vers les confins des contrées souvent construites comme exotiques par le regard occidental, lieux où l'on retrouve idéalement le backpacker, celui-ci apparaît tantôt comme la force vitale d'une jeunesse en lutte contre sa propre absorption dans une culture de la consommation réifiant les rapports humains, tantôt comme le fer de lance d'un capitalisme omniprésent qui, ayant « endogénéisé la critique artiste »[3], avancerait ainsi masqué vers une domination totale. » (*ibid*, p. 88)

Il semble que la littérature, notamment depuis les années 2000, pointe le décalage entre des discours marqués par l'idéal transgressif et authentique du *drifter*, et des pratiques de plus en plus normalisées. C'est par ce paradoxe entre idéal et pratique que sont problématisés de nombreux articles portant sur l'évolution « mainstream » du *backpacking* (Cooper, O'Mahony, et Erfurt 2004; O'Reilly 2006; Larsen, Øgaard, et Brun 2011). La question des « sentiers battus » et des enclaves de *backpackers* (Howard 2005; Cohen 2006; Allon, Anderson, et Bushell 2008) est dans ce cadre souvent mobilisée et sera notamment approfondie dans la seconde partie de cette thèse.

2.2.2. Les hivernants : saisonniers de la retraite

Le travail sur les hivernants s'inscrit en écho à un champ de recherche également récent mais aujourd'hui relativement dense sur les migrations internationales de retraite, cas le plus étudié parmi les *lifestyle migrations*, phénomène minoritaire à l'échelle des mobilités internationales mais émergeant. Les migrants sont principalement appréhendés par des études de cas sur une destination, et parfois sélectionnés en fonction de leur nationalité. Comme précisé dans le chapitre 1, le cas des britanniques en Espagne est devenu un cas d'école, avec par exemple les travaux de K. O'Reilly , ou de R. King, A. Warnes et A. M. Williams comparant la retraite des Britannique à Malte, en Toscane (Italie), sur le Costa del Sol (Espagne) et en Algarve (Portugal). De nombreux « champs migratoires » associant une nationalité relative à

[3] J.-C. Demers fait ici référence à la thèse de L. Boltanski et E. Chiapello présenté dans l'ouvrage *Le nouvel esprit du capitalisme*, mobilisé dans le chapitre 1.

un pays riche –les Suédois, les Britanniques, les Québécois, les Français, les Singapouriens, etc.– à une destination ensoleillée, ont par la suite été étudiés. La plupart des travaux s'intéressent à la population de migrants retraités, en indifférenciant les migrants saisonniers, comme les hivernants, et les migrants s'installant plus durablement, en achetant par exemple une propriété. Cette indifférenciation implique la prise en compte de formes d'hébergement très diverses selon les études, allant de la résidence secondaire au camping-car. Ceci a notamment pour conséquence que les différentes études identifient les retraités migrants comme issus des classes sociales assez différentes selon les situations. L'étude comparative de King et *al.* sur Malte, la Toscane, la Costa del Sol et l'Algarve montre qu'il y a relativement peu de migrants des classes ouvrières pour ces destinations. Dans le cas des résidents de la côte turque, étudiés par P. Sintès et P. Thuillier (2009), les origines sont plus diverses, car le foncier est moins cher et cette destination peut être un choix par défaut. Enfin, les études identifient ces migrants comme majoritairement en couple.

La dimension temporaire de cette migration a été finalement moins étudiée que les situations d'installation. Pour McHugh et Mings (1996), alors qu'un postulat implicite envisage la vieillesse de façon dichotomique, à travers, soit une stabilité, soit une migration durable vers un autre lieu, ils proposent d'envisager la possibilité d'une résidence multiple. Les deux géographes proposent alors de travailler sur l'expérience des lieux et l'ancrage, à travers la migration saisonnière, leurs travaux sont ainsi particulièrement intéressants pour cette thèse. Tout comme C. Forget (2006), ces auteurs travaillent sur les *RVers*, c'est à dire les personnes vivant dans leur *Recreational Vehicule*, en Arizona aux Etats-Unis. Les travaux de P. Viallon (2012) sur les « snowbirds » au Maroc portent également sur les camping-caristes. Cette pratique est associée à une origine sociale plus populaire, et à une culture spécifique liée à la route et à la vie communautaire. Les hivernants au Maroc étudiés dans cette thèse sont non seulement des camping-caristes, mais également des hivernants louant un appartement, logeant à l'hôtel ou encore possédant un logement sur place. Cette différence sera particulièrement travaillée pour comprendre l'appropriation de la destination. La saisonnalité reste la base de délimitation, permettant d'envisager le rapport au lieu dans un contexte de vie mobile.

Comme dans le cas des migrations plus durables, la migration d'hivernage se situe généralement comme la suite d'une première expérience touristique de courte durée dans la destination. Elle peut également être un pas vers une migration durable, comme le chapitre 6 l'approfondira. Enfin, les hivernants s'inscrivent dans le contexte local de façon très variable. La sociabilité des *lifestyle migrants* est souvent décrite comme relative à un fort entre-soi. C'est dans ces contextes variables –quartiers pavillonnaires, camping, commune littorale– que seront étudiées ces sociabilités.

2.2.3. Auto-identification et construction sociale des *backpackers* et des hivernants

Le choix des termes *backpackers* et hivernants découle d'un parcours de recherche cherchant son champ de référence. Ces termes m'ont paru être les plus explicites dans chacun des champs du tourisme et des migrations. Cependant, je me suis rapidement aperçu sur le terrain qu'ils n'étaient pas les plus opératoires pour parler avec les individus concernés. Comme exprimé dans le chapitre 1, l'approche émique permet une compréhension accrue de la manière dont les individus se représentent leurs pratiques à l'intérieur d'un ensemble de significations construites socialement. Ainsi, dans les recherche sur le *backpacking*, plusieurs auteurs ont opté pour cette approche émique, donnant la part belle au discours des acteurs, pour dépasser la contradiction évoquée précédemment entre l'idéal qui nourrit le discours des *backpackers* et leur pratiques. C'est ce que proposent par exemple J. Wilson et G. Richards à travers une enquête par questionnaire montrant que la plupart des jeunes interrogés s'identifient comme « *travellers* », le mot « *backpackers* » étant finalement devenu, avec la popularisation de cette pratique, rejeté, à l'image du mot « *tourist* ». Les auteurs s'attachent à définir le *backpacking* comme « *socially constructed phenomenon* », montrant les imaginaires négatifs et positifs qui peuvent y être associés. Je m'inscris dans la continuité de cette approche, qui permettrait de suivre les perspectives énoncées par le *Backpackers Research Group*, en l'occurrence, que les recherches sur le *backpacking* envisagent le phénomène aussi à travers les yeux et les impacts sur les sociétés d'accueil et de départ. C'est également en se penchant au plus près des discours que l'on peut saisir l'importance de la performativité dans la construction identitaire du *backpacker* (Stephenson Shaffer 2004), et le rôle de la mise en récit du risque comme attestant d'une expérience vraiment authentique (Elsrud 2001). Un facteur qui a pu augmenter le rejet du terme de « *backpackers* » par les *backpackers* eux-mêmes est l'introduction de ce terme vers l'industrie touristique. Dans leur état de l'art, I.Ateljevic et S. Doorne (2004) pointent ainsi le passage de recherches portant essentiellement sur l'identité et les pratiques des *backpackers* vers des recherches davantage orientées vers cette industrie. On passe selon les auteurs « *from a de-marketing concept to a marketing label* » (p. 61) marquant l'intégration du *backpacking* à un marché en massification. Ce marché recouvre les nombreux services liés au tourisme, comme l'indiquent G. Richards et J. Wilson (2004) :

> « Their nomadic existence is supported by the inscreasing ease of international travel, a growing network of budget hostels and travel companies, and the inscreasing flexibility of life path and work patterns. The growing demand for backpacker travel has stimulated a dense infrastructure of services dedicated to their needs, from backpacker hostels to companies organising bus trips, and the 'backpacker's bible' ; the *Lonely Planet* guide books. As international conglomerates such Accor begin moving into the backpacker market, the global nomad is also being

> incorporated into the 'McDonalised' system of conventional tourism.» (*ibid*, p. 3)

J'ai ainsi choisi d'utiliser ces termes génériques correspondant à un champ d'étude identifié dans le cadre de l'écriture de ces résultats de recherche, mais je l'ai finalement peu utilisé avec les *backpackers* eux-mêmes. Le fait de partager leur lieux de vie, comme le précisera le chapitre méthodologique, permettait d'installer une situation d'enquête où j'étais finalement identifié comme appartenant au groupe, quel que soit le terme qui désignait ce groupe.

L'enjeu de l'auto-définition a, à ma connaissance, été moins travaillée par les études sur les retraités migrants. Parmi les hivernants, l'auto-définition va davantage se faire en fonction de l'habitat, les camping-caristes se définissant généralement à travers cette pratique. C'est ensuite généralement par la nationalité que les hivernants s'identifient, comme « Français au Maroc » dans notre cas d'étude. Les apparitions des figures des *backpackers* en Thaïlande ou des hivernants au Maroc dans les médias, presse et/ou reportage télévisés permettront, dans le chapitre 7, d'alimenter la connaissance de ces constructions sociales, démenties ou acceptées par les individus eux-mêmes.

2.3. Des figures générationnelles mobiles

Les *backpackers* et les hivernants sont des figures mobiles aujourd'hui relativement connues, notamment dans la littérature anglophone. L'idée ici est de les replacer l'une par rapport à l'autre, à travers trois éléments de croisement qui nous semblent pertinents au regard de l'approche générationnelle : l'historicité de ces figures, l'appréhension de ces deux périodes du parcours de vie en tant que transition biographique dans laquelle la mobilité trouve un sens spécifique, et enfin la place du temps actif dans cette période associée au temps libre.

2.3.1. Historicité ambiguë, entre bourgeoisie et transgression

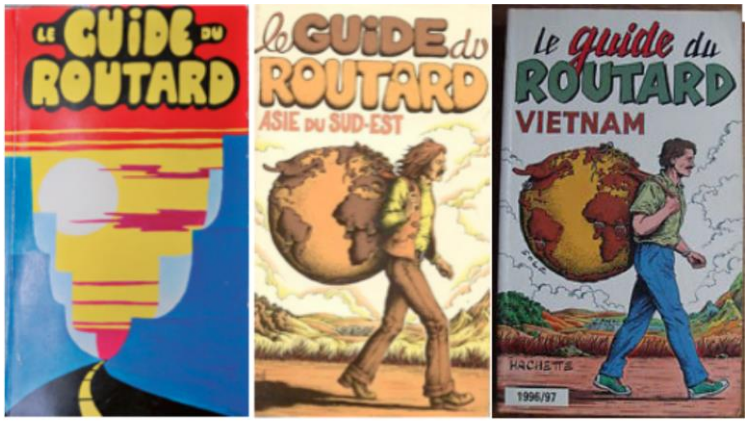
L'un des pièges de la comparaison est la naturalisation des objets provoquée par l'immobilisation et la délimitation nécessaire à leur mise en comparaison. Revenir à l'historicité de ces objets permet de repérer des dynamiques plus complexes. Dans le cas des *backpackers* et des hivernants, on peut repérer dans les deux cas des figures historiques à la fois bourgeoises et transgressives dans le sillage desquelles elles s'inscrivent. Ces mémoires opposées sont à l'image de la catégorie « mobilité » elle-même, contenant, comme cela a été explicité dans le premier chapitre, cette double référence conformiste et non-conformiste.

Pour les *backpackers*, au moins deux figures historiques s'illustrent. G. Valentine et T. Skelton (1997) rappellent que « *in the same way that childhood has been 'discovered', so too adolescence has been invented to create a breathing space between the golden age of 'innocent' childhood and the realities of adulthood'*. » (p. 4) Cet « espace de respiration » est

celui d'une certaine classe sociale, puisque l'usage éducatif du voyage dans la formation des élites et des classes supérieures évoqué par B. Réau (2009) précédemment est en fait ancien. Ainsi, L. Vacher (2010) explique comment le « grand tour » a mené dès le XVIe siècle les jeunes aristocrates britanniques d'Angleterre vers l'Italie[4]. L'autre figure inspirant fortement le *backpacker* est le mouvement hippie héritier des révoltes de Mai 1968, et de la *beat generation*, diffusant dans les écrits de Jack Kerouac, Allen Ginsberg ou encore William Burroughs les tendances du psychédélisme, de la libération sexuelle, et du voyage (*ibid*). C'est également ce que souligne E. Cohen (2003) en retraçant la généalogie entre le *tramp*, jeune vagabond des classes populaires aux États-Unis, qui a été le modèle des *drifters*, jeunes de la classes moyenne cherchant une alternative à la société contre laquelle il s'opposait, *drifter* lui même modèle des *backpackers*.

Un élément d'héritage semble marquer à la fois les *backpackers* et une partie des hivernants (les camping-caristes) : la culture de la route et de l'itinérance. Dans les 1ers guides du *Routard*, ou du *Lonely Planet* –ce dernier étant considéré comme la « bible » des *backpackers* (Richards et Wilson 2004)– c'est l'imaginaire de la route, qu'on retrouve dans la couverture du 1er guide de 1973[5], les guides des années 1980 garde l'image du hippie itinérant comme marqueur, avant de se rapprocher d'une figure plus conformiste (Figure 3.2).

Figure 3.2. Les couvertures des guides du routard : l'héritage de la figure du hippie et de l'imaginaire de la route



1er guide *Moyen Orient ... Indes* 1973 | *Asie du Sud-Est* 1981/82 | *Vietnam* 1996/97

Source : http://www.routard.com/planete_coulisse/page/saga.htm ; https://www.actualitte.com/article/monde-edition/apres-quarante-annees-de-voyage-le-routard-marche-toujours/46888

[4] Selon L. Vacher, les jeunes, exclusivement des garçons, avaient entre 20 et 25 ans. Ce voyage s'illustre par son originalité pour l'époque puisqu'il n'a pas de justificatif économique, religieux ou politique, pointant alors une réalité relativement neuve : le tourisme.

[5] Michel Duval et Philippe Gloaguen, *Le guide du routard. Moyen-Orient...Inde*, Gedalge, 1973.

Cet imaginaire de la route correspond aussi aux camping-caristes. C. Forget rappelle que cette pratique hérite d'un patrimoine mobile présent dans la culture nord-américaine à travers l'image du pionniers, du cow-boys, du hobos[6], associant la mobilité à la conquête, l'aventure et l'espoir de vivre autrement.

Bien sûr, on retrouve également chez les hivernants un héritage plutôt propre à la bourgeoisie : la résidence secondaire. Comme le rappelle déjà Jaakson en 1986, travaillant sur le tourisme domestique propre aux maisons secondaires, cette forme est ancienne et associée aux classes supérieures :

> « Second-home ownership is by no means recent. The nobility, the wealthy, and the privileged in many societies have always had country houses or estates, in addition to urban residence. In fact, multiple residency has been the norm for the wealthy, in the past as much as today. What is relatively recent is the ownership of a second home by the middle class, especially in Canada, the Scandinavian countries, France, West Germany, the United Kingdom, and the United States. » (*ibid*, p. 370)

Aussi, comme le rappelle R. Knafou (2011), on assiste avec la migration saisonnière des hivernants plutôt à un élargissement des destinations qu'à une nouvelle pratique, certaines populations alpines ayant déjà découvert l'intérêt, notamment économique, de fermer leur habitat d'altitude l'hiver pour s'installer sur la Riviera. Entre hivernants camping-caristes s'installant en « camping sauvage » ou se fixant sur leur emplacement réservé, hivernants propriétaires d'une maison ou se logeant à l'hôtel, c'est tout un ensemble d'influences historiques qui se mélange.

Hivernants et *backpackers* partagent des figures historiques plus ou moins proches qui empruntent à des imaginaires sociaux divers. Un autre point les rapproche comme « figures générationnelles mobiles » : la dimension identitaire du voyage.

2.3.2. La mobilité comme rite de passage

Un des thèmes couramment abordés dans les recherches sur le *backpacking*, ici explicité par E. Cohen (2003), est l'identification de cette pratique à un rite de passage contemporain (Lallemand 2010; Vacher 2013) :

> « The backpacking youths can be said to 'exit' their normal life, separating themselves from their family and community to enter an unfamiliar, 'liminal' situation abroad. They have to prove themselves by resolving the problems encountered on their trip and making independent decisions without the direction, assistance or advice of parents or other authoritative adults. Their successful resolution of the problems and the eventual accomplishment of their trip is indicative of their competence in managing their own affairs autonomously. This is a significant marker of adulthood in Western societies, and the young people will thus be reincorporated into their society ; after returning from their travel, as 'adults'. » (*ibid*, p. 52)

[6] Vagabond sans domicile fixe, le hobo est un travailleur qui migre au gré des saisons et opportunités, à la différence de la figure du *tramp* qui ne travaille que s'il y est forcé.

M. Korpela parle, concernant les occidentaux en Inde de « *A Trip to Adulthood* » (2009). L'exemple des *backpackers* israéliens étudiés par C. Noy et E. Cohen (Noy, 2004; Noy et Cohen, 2012) est particulièrement pertinent pour montrer comment les récits construisent l'expérience de voyage comme unique, authentique et participant d'un changement individuel fort. A la lumière de l'usage éducatif du voyage , il est intéressant de questionner le fameux dicton « Les voyages forment la jeunesse ». En fait, l'incidence du voyage du *backpackers* dans son parcours de vie reste encore assez flou, faute d'étude auprès d'anciens *backpackers* (Richards et Wilson 2004). Selon Cohen (2003), puisque le *drifter* est devenu *backpacker* en gardant un peu l'idéologie mais assez peu les pratiques, on peut supposer que les enjeux de formation citoyennes, intellectuelles et culturelle associée au *drifter* soit relativement altérés chez le *backpacker*. On peut alors se demander ce qui participe du rite de passage contemporain, la rencontre de l'Autre, de soi, de ses semblables ? E. Cohen s'interroge dans ce cadre sur le caractère moderne et post-moderne des *backpackers*. Sont-ils en quête d'authenticité dans la continuité du paradigme moderne du tourisme (MacCannell, 1976), où sont-ils davantage portés par une recherche, devenue légitime dans un cadre post-moderne, d'un rapport ludique au monde, moins soucieux de l'authentique[7] ? Il conclut sur une recherche d'authenticité plutôt existentielle (Wang 1999), davantage liée à l'expérience de l'hédonisme et la contemplation de soi, sur laquelle il sera utile de revenir pour parler de la sociabilité des *backpackers*.

Rapprocher les périodes que sont la jeunesse et la vieillesse peut être particulièrement opératoire. Selon L. Vacher (2013), au sujet de l'itinérance des retraité australiens en Australie, le temps de congé lors de la retraite peut être rapproché des années sabbatiques ou du temps entre étude et travail. Aussi, ce temps libre et cette transition ont des implications sur le sens donné aux pratiques réalisées. Pour M.-P. Noyer (2001), rapprochant le jeune retraité et l'adolescent, ce temps d'entrer en retraite est marqué par la perte et la quête identitaire qui donnent lieu à des paradoxes compliquant les interprétations :

> « La retraite représente l'ultime temps du parcours biographique, mais elle est constituée d'étapes, d'unité de temps distinctes qui montrent clairement qu'on ne rentre en retraite ni naturellement, ni facilement, ni immédiatement. Les retraités montrent parfois une sorte de quête identitaire d'un genre nouveau, sans nécessairement l'accompagner d'une quelconque revendication collective. Cette quête répond à l'état de perte de statut et de rôle social. » (p. 100)

[7] En effet selon E. Cohen (2004), une évolution s'opère entre un tourisme moderne un tourisme post-moderne : « *the quest for authenticity loses its primacy as a culturally legitimising principle of (sightseeing) tourism. Rather, hedonistic enjoyment and fun tend to take its place in postmodern tourism.* » (*ibid*, p. 50)

La mise en parallèle de la période de retraite et de la jeunesse met en valeur la notion de temps libre. Le croisement de ces deux figures montre que le rapport au temps libre et au voyage n'exclut pas la référence au travail.

2.3.3. Penser le rapport au travail pour penser le rapport au voyage

La majorité des travaux sur les mobilités internationales portent aujourd'hui plutôt sur les mobilités liées au travail, que ce soit les flux migratoires économiques, ou les migrations des élites mobiles. Le rapport au travail est extrêmement structurant dans nos sociétés occidentales, et le temps libre, le loisir, comme le disait déjà J. Dumazedier (1962), ne peut se comprendre que dans une approche relationnelle avec le temps actif. Ainsi, le rapport au travail des hivernants en retraite et des *backpackers* (qu'ils soient étudiants, actifs en période sabbatique, saisonnier, ayant quitté leur emploi ou l'ayant perdu, travaillant durant le voyage), sera ici particulièrement pris en considération dans les analyses proposées. On mettra notamment en croisement générationnel le rapport à ce qu'on nomme souvent la « valeur travail » : est-elle remplacée par une autre valeur dans le cadre du voyage ou sont contenu est-il modifié ? Parallèlement, le voyage est-il lié à des compétences acquises dans une activité professionnelle passée, ou valorisable dans une activité professionnelle future ? De même, la question du travail domestique pourra être explicative d'un certain rapport au voyage, transformant l'organisation du couple.

Dans le cas des *backpackers*, le lien au travail est plus complexe, du fait de la grande diversité des situations des *backpackers*. Les profils de *flashpackers* identifiés récemment mettent bien en avant le fait que le *backpacker* n'est plus nécessairement étudiant. Cette diversité de rapports au travail est une grille d'analyse particulièrement stimulante pour compenser la difficulté à obtenir des données sociales homogènes sur des enquêtés provenant des contextes nationaux très divers. F. Lebon et C. de Linares (2016) soulignent que cette période désormais longue et aux contours flous qu'est la jeunesse est « faite d'ajustements successifs, d'expérimentations et de seuils traditionnellement synchrones et de plus en plus disjoints (accès à l'emploi, décohabitation de chez les parents, mise en couple). » (p. 90). Ils rapprochent cet allongement de la jeunesse de l'augmentation de la durée de la scolarisation, du chômage de masse et de la précarisation de l'emploi. Au milieu de cette période pleine de seuils, notamment liés au travail, on s'intéressera à la place du voyage de longue durée, qui semble être un élément qui, lorsqu'il s'inscrit dans le parcours de vie, a une place relativement structurante.

L'entrée générationnelle permet de faire sortir différents axes d'analyse des mobilités de la jeunesse et de la vieillesse. Elle est en outre à ne pas isoler mais bien à saisir en interaction avec d'autres caractéristiques individuelles.

2.4. Recomposition des relations de genre, du couple et de la famille dans la recomposition du rapport aux lieux

Le croisement des hivernants et des *backpackers*, et l'approche générationnelle privilégiée ici, amènent à penser les liens entre mobilités, restructuration du rapport aux lieux et restructuration des rôles sociaux des individus, à travers la question du genre, de la famille et du couple. En effet les deux périodes de vie que sont la jeunesse et la vieillesse, par leur dimension transitionnelle, sont des périodes de quête identitaire qui rendent ces axes de questionnement très saillants. Ce travail de thèse plaide alors pour une appréhension des mobilités à travers des biographies replaçant l'individu au sein d'un réseau social familial et un réseau de pairs, dépassant dans la mesure du possible l'approche très individuelle qui est souvent privilégiée. Cette attention aux dimensions identitaire et sociale qui sont le genre, la famille, le couple, amène à entrevoir d'autres dimensions dans une perspective intersectionnelle : la sexualité, la racialisation et la classe, précédemment évoquée.

2.4.1. Dépasser l'approche individualiste des mobilités

R. King et *al.*, (2004) soulignent la négligence de l'approche familiale dans les études sur les migrations internationales en Europe et vers l'Europe. Ceci s'expliquerait notamment par la prévalence d'une approche des migrations liées au travail, et par le manque d'approche familiale dans les théories économiques des migrations, centrées sur les individus. Au-delà des travaux sur les migrations, les travaux sur la mobilité en général sont marqués par une approche principalement centrée sur l'individu. Par exemple, les travaux de M. Stock qui ont participé à l'introduction du *mobility paradigm* dans les recherches en géographie française, parlent, en lien avec le concept d' « habiter mobile », de « société à individus mobiles » (2006), qui, sans nier les motifs sociaux et collectifs qui peuvent guider une pratique, s'appuie largement sur un modèle centré sur l'individu. Dans les travaux sur les migrations des élites (Andreotti et Le Galès, 2008), à l'image des travaux sur les migrations économiques, c'est souvent également une mobilité individuelle qui est soulignée.

A l'inverse dans le cas des migrations d'expatriés, l'ouvrage récent de A. Coles et A.-M. Fechter (2012) met l'accent sur la dimension familiale de la migration, notamment parce que ces travaux mettent en œuvre une approche genrée. Les auteurs montrent ainsi que le statut d'*Incorporate Wife* (1984), c'est à dire d'épouse dont le travail domestique accompagnant l'expatriation du mari est implicitement attendu dans le cadre du poste que ce dernier prend à l'étranger, est toujours valable. Concernant les études touristiques, l'approche de la *travel career* se base sur le niveau « d'expériences » dans les voyages pour un individu sans le mettre en lien avec l'évolution de ses motivations par rapport à son réseau social.

Cette thèse propose alors d'articuler les apports des propositions centrées sur les individus avec une approche biographique intégrant l'entourage, à la suite des travaux de E. Lelièvre (1999). Le chapitre 6 sur les trajectoire s'inspire par exemple du principe diachronique des *travel career* tout en associant toutes les dimension de la trajectoire de vie. Le croisement entre jeunes et vieux a permis très rapidement de poser dans l'enquête l'enjeu de la mobilité en couple, nombreux parmi les enquêtés hivernants. Aussi, ces deux stades du cycle de vie sont marqués par une structure différente des réseaux amicaux et familiaux, ce qui permet de façon très stimulante de faire ressortir des récurrences mais aussi les spécificité liées à chaque âge.

Considérer les rôles sociaux variés des individus et la place de leur entourage pour comprendre leur voyage invite à ouvrir le champ des éléments interprétatifs, dans une démarche intersectionnelle.

2.4.2. Envisager les reconfigurations familiales et genrées dans la *privileged mobility* : utiliser l'approche intersectionnelle

J'ai rapidement identifié dans l'enquête qu'il ne serait pas possible de penser la *privileged migration* sans penser la famille et notamment le couple, très présent notamment parmi les hivernants. L'analyse des discours des individus, leurs appréhension de leur mobilités, leur motivations et leur relation avec les locaux à rapidement mis en valeur l'intérêt de la démarche intersectionnelle (Crenshaw 2005), croisant dans la mesure du possible genre, sexualité, race, classe, âge.

King et al. (2004) rappellent que les migrations ont été longtemps « genderless », ou plutôt il était sous-entendu qu'elles étaient masculines et que la femme suivait quoi qui :

> « Moreover, gender-ignorance has permeated both empirical studies and theorisations of migration. None of the 'standard' theories of migration – neo- classical equilibrium theory, rational-choice models, structuralist and political- economy approaches, world systems analysis etc. – have much to say about gender. Indeed, for the most part there is total silence on this issue. » (*ibid*, p. 34)

Les auteurs indiquent que plusieurs travaux au milieu des années 1980, inspirés du mouvement féministe, montrent la présence féminine au sein du phénomène migratoire, par exemple avec l'essai de Mirjana Morokvasic's *Birds of passage are also women* (1984), répondant à l'ouvrage de Piore *Birds of Passage* (1979). Les années 1990 ont permis d'aborder ce phénomène de façon plus complexe, prenant en compte une féminisation massive des flux migratoires. Durant les années 2000, il a été souligné le manque de prise en compte du genre dans travaux sur le transnational (Salih 2001). Plusieurs recherches se sont ensuite développées en replaçant migration et genre en interaction avec les rôles familiaux, le travail, etc. (voir par exemple les travaux de C. Schmoll sur les mobilités des femmes commerçantes tunisiennes, 2005). L'idée d'émancipation par la migration, de reprise de contrôle par les femmes sur leur vie, et

de transformation est souvent présente dans les travaux prenant en compte le genre, qui montrent comment ces dynamiques s'articulent avec la dépendance de la famille pour laquelle la femme migre. Le fait que le champ migratoire soit principalement structuré par des travaux par des liens Sud-Nord ou Sud-Sud, a entraîné la prévalence du thème de l'émancipation ou de la continuité de l'oppression patriarcale dans le cadre migratoire, parallèlement aux travaux sur les femmes d'expatriée précédemment cités .

Le fait de travailler dans cette recherche sur les *backpackers* et les hivernants à la fois sur une mobilité Nord-Sud, donc d'inverser le rapport de domination présupposé, et sur des mobilités principalement liées aux loisirs, et non au travail permet un double renversement. Il donne l'occasion de saisir la persistance de certains enjeux, tels que le poids du rôle familial dans le profil de l'hivernante, qui est aussi une grand-mère sur qui compte généralement les enfants. La question de la gestion du couple au regard du croisement des *backpackers* et des hivernants est stimulante puisqu'elle rejoint l'idée de croiser deux périodes transitoires. La mobilité, puisqu'elle est peu contrainte, vient souligner un projet personnel qui peut être lié au couple. Voyager ensemble avant de « se poser », partir suite à une rupture, ou, comme le signale Forget (2006) dans ses travaux sur les camping caristes aux États-Unis, partir lorsque le couple retrouve une forme d'autonomie vis à vis des enfants qui ont grandi, sont autant de formes à envisager. L'auteur signale que c'est une sociabilité de couple qui est ainsi majoritaire parmi les *RVers*, et questionne le statut de célibataire au sein de cette communauté. Enfin, le fait de travailler sur des mobilités de loisir, réalisées par une génération jeune, les *backpackers*, permet de questionner l'émancipation dans le voyage autonome. Dans ce cadre T. Elsrud (2001) a montré comment les récits propres à l'aventure et à la prise de risque sont encore teintés de masculinité, dans la continuité des premiers aventuriers, conquérant des « terres vierges ». Elle suggère que l'association profonde de la féminité avec l'immobilité et la passivité, en contraste avec une masculinité active, mobile, agressive, est remise en question par les récits de femmes *backpackers*, a priori aussi nombreuses que les hommes. Selon l'auteur les récits des hommes et des femmes fonctionnent sur les mêmes systèmes de valeur, mais certaines femmes, au retour, vont passer sous silence des pratiques aventureuses pour ne pas être trop en décalage avec ce qu'on attend d'une femme, ou ne pas entrer en concurrence avec les hommes, et vont mobiliser des modes d'expression comme l'ironie, permettant la mise à distance.

Les autres dimensions identitaires telles que la dimension racialisée sont particulièrement intéressantes à mobiliser à travers la question de la « whiteness ». Dans ce cadre C. Lundström (2014) utilise l'intersectionnalité pour croiser privilège racial et social avec une vulnérabilité genrée dans le cadre de la migration privilégiée des suédoises. La classe, la sexualité, le genre et la dimension racialisée sont également importants à croiser pour penser les enjeux prostitutionnels. La question de la prostitution, très présente sur les deux terrains d'études, est restée très discrète dans les entretiens. Évoquée par exemple par Escher et Petermann (2013) pour Marrakech

est un élément faisant parti du *lifestyle* recherché par certains Européens migrant à Marrakech. S. Roux met qu'en a lui en avant la diversité et la complexité des échanges prostitutionnels du quartier de Patpong à Bangkok, en proposant de mettre à distance la normativité d'une condamnation ou d'une défense de la prostitution. La prostitution n'a pas la même place dans les pratiques des hivernants et de *backpackers* et reste peu centrale dans la majorité des discours bien qu'elle cristallise, notamment parmi les hivernants, les regards des uns sur les autres.

L'entrée générationnelle, plutôt rare en géographie, apporte des pistes d'analyse très stimulante des mobilités contemporaines. Vieillesse et jeunesse, marges opposées de la vie actives, se croisent volontiers pour alimenter la compréhension du rôle de la mobilité dans les périodes transitionnelles. L'individu, replacer dans sa structure familiale, sera ainsi envisagé suivant de multiples dimensions identitaires donnant du sens à son parcours. Le rapport au lieu se construit alors dans un parcours biographique mais aussi dans un contexte territorial, qu'il convient de détailler.

3. Le Maroc et la Thaïlande : terrains croisés, penser des contextes emblématiques et historiques des types de groupes étudiés

Cette thèse entreprend de montrer des rapports aux lieux dynamiques, construits dans le cadre de mobilités à la fois peu connues, difficiles à catégoriser, et en même temps emblématiques de changements sociétaux importants relatifs aux rapports à l'espace. Dans ce cadre, l'angle d'approche a avant tout porté sur des individus, que l'on a réunis dans des groupes pour la proximité de leurs pratiques de voyage, le groupe des *backpackers* et celui des hivernants. Les contours des profils d'individus sont donc intervenus avant ceux des terrains de recherche, qui ont été choisis pour permettre une appréhension la plus pertinente et aisée des tendances lourdes de ces deux phénomènes. L'approche par le croisement, et donc la prise en charge de deux groupes et deux terrains, invitait à choisir des terrains emblématiques, permettant de répondre aux ambitions de montée en généralité. Le caractère emblématique de ces terrains allait alors de pair avec une ancienneté de la présence occidentale, permettant de tisser des continuités utiles à la compréhension des phénomènes de mobilité contemporains observés. Cette troisième section a ainsi pour objectif de replacer les deux groupes présentés précédemment dans des terrains de prédilection, l'Asie du Sud-Est pour les *backpackers* et le Maroc pour les hivernants, afin de mieux comprendre dans quelles continuités et dans quelle actualité touristique et migratoire se construisent les phénomènes étudiés. Il s'agit de commencer à tracer les relations Nords-Suds qui sont évoquées dans cette thèse. On gardera alors en tête, comme le rappelait le chapitre 2 en suivant la proposition de C. Hancock (2007), que le

partage entre Nord et Sud est une catégorisation construite et que, au delà des convergences mises en lumière par la mondialisation, les continuités d'échanges liés au tourisme et à l'époque coloniale, propres à chaque territoire, participe de cette construction dynamique du « Sud » de uns et du « Nord » des autres. Au fil de cette partie, les terrains seront abordés tantôt conjointement, tantôt successivement, montrant à nouveau que le croisement permet de faire ressortir des lignes communes entre les phénomènes.

Dans un premier temps il s'agit de montrer que ces phénomènes se greffent dans des terrains fortement marqués par le tourisme international, qui influencent largement les pratiques étudiées. Dans un second temps, les présences occidentales que sont celles des hivernants au Maroc et des *backpackers* en Asie seront replacées dans des contextes post-coloniaux différents qui colorent des dynamiques de mobilités contemporaines très diverses. Enfin, un zoom sera effectué sur les sites d'enquête, lieux privilégiés d'observation des pratiques et de compréhension des intégrations de ces pratiques à différentes échelles. Au fil de cette présentation des terrains d'étude, les dimensions à la fois touristiques et migratoires apparaissent comme structurantes et perméables, à l'image des cadres d'analyse des *privileged migrations* présentés dans le chapitre 1.

3.1. Hivernants au Maroc et *backpackers* en Asie, des niches touristiques dans des pôles régionaux du tourisme international

Les phénomènes étudiés sont souvent identifiés à une forme de tourisme. Les terrains choisis dans cette thèse pour les appréhender s'inscrivent, de fait, dans des territoires largement investis par le tourisme international mais où *backpackers* et hivernants sont des publics de « niche ». R. Knafou (2011), dans un article sur « la retraite au soleil », resitue les flux de retraités en fonction du tourisme mondial. On ne possède pas de données fiables, mais « on sait toutefois que ce mouvement de migration est en augmentation. (...) Et que, même très minoritaire à l'échelle mondiale, ce mouvement est important dans les régions d'accueil concernées où il est très sollicité. » (p. 181). Le *backpacking* s'illustre lui aussi selon Hampton et Hamzah (2010) comme « a niche but a growing segment » (p. 3). L'objectif est ici de préciser les dynamiques touristiques à la fois territoriales et historiques propres aux deux terrains, éclairant les pratiques observées.

3.1.1. La Thaïlande, centralité du tourisme en Asie du Sud-Est, territoire ancien de pratique du backpacking

La présence du *backpacking* en Thaïlande s'inscrit dans l'établissement ancien de ce phénomène à plusieurs échelles imbriquées, en Asie du Sud Est[8] et plus globalement en Asie-Pacifique. Le *backpacking* s'illustre comme l'une des formes du tourisme international dans la région, qui s'est rapidement développé en Thaïlande depuis la fin des années 1960 (Cohen 2001). Comme l'indique l'ouvrage coordonné par P. Teo, T.C. Chang et K.C. Ho, *Interconnected World. Tourism in Southeast Asia* (2001), les connexions internes et externes à l'Asie du Sud-Est, c'est à dire celles établies entre différents pays ou lieux de la région, et celles tournées vers les autres régions du monde, sont croissantes. Lorsqu'elle est abordée d'un point de vue touristique, l'Asie du Sud-Est est une sous-région de l'Asie-Pacifique, qui est une des cinq macro-régions mondiales utilisées par l'Organisation Mondiale du Tourisme (OMT) et ayant connu la plus grosse croissance durant la dernière décennie. En 2013, l'Asie Pacifique représentait 23 % des arrivées de touristes internationaux avec 248 millions d'arrivées[9], la croissance entre 2005 et 2013 ayant atteint 6,2%, score le plus élevé à l'échelle des macro-régions mondiales[10] et en partie lié à une poussée des circulations interrégionales. Au sein de la macro-région Asie-Pacifique, ces croissances sont relativement hétérogènes et celle de l'Asie du Sud-Est est la plus forte (Tableau 3.2). Au sein même de l'Asie du Sud-Est, les niveaux de développement touristiques sont très variables, la Thaïlande se situant largement devant les autres pays. Avec 26,5 millions d'arrivées de touristes internationaux en 2013, elle concentre plus d'un quart des arrivées dans les 10 pays d'Asie du Sud-Est, et se situe en 10e place mondiale.

[8] Selon C. M. Hall et S. Page (2000), l'Asie du Sud-Est a émergé comme région après la seconde guerre mondiale. Très diverses culturellement, ça n'est qu'après la décolonisation, et du fait du besoin de se développer que les régions ont joint leur actions. Cette intégration est notamment structurée par l'ASEAN (Association of South-East Asian Nations), organisation politique et économique composée des 10 pays considéré comme partie prenante de cette région : l'Indonésie, la Malaisie, les Philippines, Singapour, la Thaïlande (les 5 membres fondateurs), Brunei, le Cambodge, le Laos, la Birmanie (Myanmar), et le Vietnam.

[9] Ces arrivées correspondent à 31 % des recettes du tourisme international.

[10] Source : OMT, *Faits saillants du tourisme*, 2014

Tableau 3.2. Chiffres du tourisme en Asie-Pacifique : la croissance forte de l'Asie du Sud-Est

	Arrivées de touristes internationaux (millions)			**Croissance annuelle (%) 2005-2013**
	1990	**2005**	**2013**	
Asie du Nord-Est	26,1	85,9	127,0	5,0
Asie du Sud-Est	21,2	48,5	93,1	**8,5**
Océanie	5,2	10,9	12,5	1,7
Asie du Sud	3,1	8,1	15,5	8,4
Asie Pacifique	55,8	153,5	248,1	6,2

Source : OMT, *Faits saillants du tourisme*, 2014

Différents ouvrages qui ont choisi d'analyser le tourisme à l'échelle de l'Asie du Sud-Est (Hall et Page 2000; Teo, Chang, et Ho 2001; Husa, Trupp, et Wohlschlägl 2014) ont montré que ce n'était pas une juxtaposition de territoires nationaux, mais territoire relativement bien intégré. La recherche présentée dans la suite de la thèse sur les *backpackers* contribue à renforcer ces résultats. Selon D. Pearce (2001), le tourisme en Asie doit s'analyser largement au regard de la structure fonctionnelle de cette région, avec ses dynamiques de compétition interne, de stratégie de positionnement, et des natures d'interconnexion différentes. Le rôle des régions métropolitaines est alors majeur. Leurs places en tant que porte d'entrée aérienne sur un territoire plus large est très structurant, et la place de la Thaïlande, à travers Bangkok, est, dans ce cadre, centrale :

> « In terms of historical development of gateways in Southeast Asia, during the 1970's, Bombay, Bangkok, Singapore, Hong Kong, Seoul Tokyo and Sydney emerged as key hubs affecting the distribution pattern of tourism and travel within Asia. During the 1980's, competition between Bangkok, Hong Kong and Singapore for the position of major aviation hub of Asia emerged, and this continued into th 1990's. » (Page 2001, p. 86)

Soulignons également, à la suite de M. Hall (2001) et K. Husa, A. Trupp, et H. Wohlschlägl (2014) cités ci-dessous, que le tourisme est largement encouragé et influencé par des cadrages politiques et économiques à différentes échelles supra-nationales, par exemple, avec le développement du tourisme autour du Mekong, intégrant la Thaïlande, le Cambodge, le Vietnam, le Laos et la Birmanie (Mynamar)[11].

[11] Source : synthèse du « Workshop on Mekong River-based Tourism Development », à Da-Nang, Vietnam, le 19 novembre 2015, dans l'*Asia-Pacific Newsletter* 2015, Issue 41.

> « Since the gradual opening of international borders accompanied by improvements of infrastructure, regional Asian tourism (as well as international travel in general) has been further promoted by supranational organisations such as the ASEAN and the Asian Development Bank (ADB) who view travel and leisure activities as impetuses for regional development. In the context of mainland Southeast Asia, the Greater Mekong Subregion (GMS) fosters tourism strategies and projects related to management of natural and cultural heritage, social impact, tourism marketing, and cross-border tourism. » (*ibid*, 2014, p. 13)

Sur ce territoire touristique, le *backpacking* est une des multiples pratiques touristiques identifiées par la littérature telles que le tourisme culturel, par exemple le « tourisme ethnique », étudié en Thaïlande (Wood 1984; Leepreecha 2014; Trupp 2014) ou le tourisme patrimonial (Black et Wall 2001), le tourisme de nature (Markwell 2001), ou encore le tourisme sexuel, qui a notamment été très étudié en Thaïlande (Formoso 2001; Garrick 2005; Roux 2009). Si des entrées thématiques peuvent se distinguer dans la littérature, les catégorisations proposées sont généralement assumée comme poreuses par les auteurs, ou remise en question, et se recouvrent souvent. Le *backpacking* a largement été investi en tant que phénomène à part entière et l'Asie du Sud-Est, ainsi que l'Australie se sont illustrés comme des territoires d'élection à la fois pour les *backpackers* et pour les chercheurs s'intéressant à ce phénomène. À titre d'exemple, la première réunion du *Backpacker Research Group* s'est faite à Bangkok en 2002, qui s'affiche à la fois comme un des centres du phénomène et un centre de la recherche sur le sujet. S. Lallemand (2010), dans son ouvrage *Routard en Asie : ethnologie d'un tourisme voyageur*, indique le lien entre cette pratique et l'espace propice à celle-ci :

> "(...) entre l'appétit dévorateur de la jeune génération et la mise en acte de ses intentions, existe un ensemble de pays qui s'y montrent propices : ce que les spécialistes du tourisme appellent l''émergence des pays du Sud' et l''envolée asiatique'" (*ibid*, p. 8).

Cet ancrage en Asie est notamment lié aux routes principales des « ancêtres » des *backpackers*, partis dans les traces des hippies des années 1960, depuis l'Europe pour finir à Katmandou ou à Goa (Vacher, 2010; Lagadec, 2003). Cette « route des Zindes », comme la nomme les fondateurs du guide du *Routard*, est popularisée par l'écriture de guides touristiques. La première édition du routard *Le guide du routard. Moyen-Orient...Inde*, la décrit en 1973[12], tout comme la première édition du *Lonely Planet*, *Across Asia on the Cheap*[13], parue la même année. Quelques années plus tard, c'est par l'Asie du Sud-Est, comme l'expliquent Hampton et Hamzah (2010) que passent les cheminement le plus structurant :

---

[12] Michel Duval et Philippe Gloaguen, *Le guide du routard. Moyen-Orient...Inde*, Gedalge, 1973.

[13] Tony et Maureen Wheeler, *Lonely Planet*, *Across Asia on the Cheap*, 1973. Cet ouvrage est souvent évoqué par les *backpackers* comme une bible et est encore très utilisé dans sa version actualisée : *Southeast Asia ona shoestring*.

> « In many parts of the world backpacker routes, or 'trails' are emerging, including trails in South Africa, Latin-America, and in Australasia. However, the South-East Asia backpacker trail is the oldest trail and is associated with Tony Wheeler's original book 'Southeast Asia on a Shoestring' (1977) and the beginnings of what would become the influential *Lonely Planet* guidebooks used by many backpackers. Also writing in the 1970s, Theroux, in his iconic work 'The Great Railway Bazaar' (1975) described a well-established trail used by young western travellers overland through Asia. Since then, although international youth travel has changed significantly, and has developed from its 'hippy' roots of the 'drifters' (Cohen, 1973) to 'mainstream' backpackers (O'Reilly, 2006), South-East Asia remains one of the most popular areas as a primary backpacker destination. » (*ibid*, p. 2-3).

Ainsi, les échelles macro-régionales imbriquées de l'Asie-Pacifique et de l'Asie du Sud-Est sont considérées comme des cadres d'analyse pertinents de la mobilité des *backpackers* observée en Thaïlande. Les territoires produits par leurs mobilités montreront, dans le chapitre 5, par l'intermédiaire des données empiriques recueillies sur le terrain, une facette originale de ces connexions internes, et des liens avec les autres macro-régions mondiales.

3.1.2. Le Maroc, destination touristique ancienne des Européens, entre itinérance et séjour

L'évolution du tourisme au Maroc montre une diversité importante de quoi, reflétant bien la diversité des pratiques de ce territoire par les hivernants. Selon M. Berriane (2002), bien que l'on date généralement l'entrée du Maroc sur le marché touristique à la deuxième moitié des années 1960, la demande touristique existait bien auparavant, sous la colonisation française. Le projet touristique marocain a ainsi, selon S. Boujrouf (2005) été initié par les Français, pour répondre à la demande des résidents étrangers au Maroc. Il s'agissait d'un tourisme principalement itinérant réalisé de façon autonome par les voyageurs (Berriane, *ibid*). Ces circuits privés étaient préparés par des agences de voyage locales, ou par des agences de la métropole. Ces circuits descendaient loin vers le Sud vers le Tafilalet, le long des oasis du Dra, et s'articulait aux visites des anciennes capitales impériales de Fès, Meknès et Marrakech. Le tourisme de séjour concernait une clientèle aisée et peu nombreuse, composée d'hommes d'affaire et de croisiéristes passant à Casablanca, Mohammedia, Marrakech et Tanger. Le tourisme balnéaire également introduit à l'époque était très limité dans l'espace proche des plaines occupé par les colons et des grandes capitales, au Nord de Rabat et au Sud de Mohammedia. Il répondait à une demande interne et non internationale.

Dès 1965-67, le tourisme est inscrit comme l'un des trois axes de développement prioritaire par le Plan de développement triennal marocain. Le pays connaît alors un boom touristique passant en 1961 de 150 000 entrées à 1 226 000 en 1973 (Berriane, *ibid*). Le nombre d'entrées touristique internationales est de 5,8 millions en 2005, dont 2,8 millions de Marocains résidents à l'étranger (MRE).

M. Berriane (*ibid*) souligne que les phases successives de développement montrent une évolution d'un tourisme plutôt itinérant et individuel dominant jusqu'aux années 1970, vers le développement d'un tourisme de séjour, littoral, plutôt organisé par des puissants Tour Opérateurs, et attirant d'autres nationalités que les Français, par exemple les Allemands et les Suédois. Dans les années 1980, les Espagnols deviennent la seconde nationalité de touristes et en parallèle, se maintient à côté de l'offre littorale un tourisme indépendant et itinérant avec le développement d'offres tournées vers l'aventure. Le résultat de ces évolutions est selon l'auteur une carte touristique « originale, à la fois occupée et parcourue » (*ibid*).

Aujourd'hui, la dualité entre itinérance et séjour se traduit par la dualité entre des gros projets touristiques officiels littoraux, et l'émergence d'offres dans les arrières pays. Le Plan Azur[14], lancé en 2001 et poursuivi dans le cadre de Vision 2020 par le Roi Mohammed VI prévoyait le développement, par des aménageurs développeurs privés, de 6 stations touristiques balnéaires, dont Taghazout, au nord d'Agadir. Le tourisme itinérant et tourné vers l'arrière pays est selon plusieurs auteurs difficile à quantifier mais massif. S. Leroux (2007) signale par exemple que le développement des agences de location de voitures constitue un indice important. Il s'articule au développement de formes alternatives d'offres touristiques, par exemple l'émergence de nombreux hébergements de type maisons d'hôtes, comme dans l'arrière pays d'Essaouira, souvent tenus par des Européens (Berriane et Nakhli 2011), ou encore la prise en charge du tourisme par des associations locales, s'inscrivant dans les dynamiques actuelles du tourisme durable et/ou solidaire, à l'image d'une part du tourisme dans les Atlas (Oiry Varacca 2014).

Les hivernants enquêtés sont dans des situations de séjours soit sédentaires, dans la région d'Agadir, en logement fixe ou dans un camping-car restant stationné au camping, soit en itinérance à travers le Maroc, en camping-car majoritairement. Les données officielles ne permettent pas d'identifier les hivernants parmi les arrivées touristiques totales. On peut néanmoins identifier en 2005, en dehors des Marocains Résidents à l'Étranger, 2% d'entrées en camping-car et caravane, soit environ 60 000, ce qui donne une idée du nombre d'hivernants camping-caristes.

Enfin, le phénomène des hivernants est touché par une tendance globale du tourisme au Maroc marquée par quelques stagnation depuis les années 2000, notamment en lien avec les attentats terroristes qui ont suivi ceux du 11 septembre 2001, la crise dans les pays du Moyen-Orient et plus récemment la présence d'Al-

[14] Le Plan Azur entre dans le cadre du renforcement de la politique touristique marocaine concrétisée notamment en 2001 par la signature d'un accord-cadre. Ce plan qui vise l'aménagement des zones touristiques consiste en la création de 6 stations balnéaires, dont cinq sur la côte Atlantique et une sur la côte méditerranéenne, chacune étant proche d'un centre urbain. Saïda à proximité d'Oujda sur la côte méditerranéenne, Lixus proche de Larache, Mazagan de El Jadida, Mogador de Essaouira, Taghazout de Agadir et Playa Blanca de Guelmim). Ce plan marque selon S. Boujrouf (2005) une politique volontaire de développement et d'aménagement basée sur une « approche partenariale et contractuelle, qui réunit l'État et les autres acteurs touristiques. » (p. 8)

Quaïda au Maghreb Islamique. Les chiffres de fréquentation du Maroc montrent concernant les touristes internationaux hors MRE une baisse de -5,7%[15] entre le mois d'avril 2014 et avril 2015. L'enquête menée auprès des hivernants en 2015 a notamment été marquée par un contexte faisant suite en septembre 2014 au classement du Maroc comme pays à risque par la France[16].

Encadré 3.2. Des territoires du tourisme international imbriqués au tourisme national en Asie Pacifique et au Maroc

On pourrait se demander comment le territoire touristique spécifique des *backpackers* et des hivernants croise d'autres territoires touristiques, et notamment ceux du tourisme domestique. Comme le souligne l'ouvrage récent dirigé par I. Sacareau, B. Taunay et E. Peyvel (2015), de nouvelles populations touristiques ont émergé en Asie, en Amérique Latine, en Afrique et en Océanie. Les auteurs pointent la massivité d'un phénomène qui est longtemps resté invisible, non seulement à cause de l'insuffisance des sources, mais parce que le tourisme est resté idéologiquement et conceptuellement une activité humaine inaccessible aux sociétés des Suds.

Aujourd'hui en Asie Pacifique, le tourisme national dépasse, dans de nombreux pays, le tourisme international. C. Cabasset-Semedo, E. Peyvel, I. Sacareau et B. Taunay (2010) montrent pour les cas de la Chine, de l'Inde, de l'Indonésie et du Vietnam des motifs propres au tourisme domestique dans ces pays, par exemple orienté vers les symboles de modernité comme le shopping dans les centres urbains, ainsi que les sites désignés par l'État pour renforcer le sentiment national. Dans le cas de la Thaïlande, E. Cohen (2008) souligne les différences de style de tourisme entre tourisme occidental et national, ce dernier étant principalement guidé par une recherche hédoniste d'activité « fun » et non d'authenticité. O. Evrard (2006) qui compare en Thaïlande les comportements des touristes Thaï et les touristes étrangers, montre l'appréhension différenciée du territoire nationale entre les deux groupes. Selon l'auteur, les politiques touristiques thaïlandaises ont pour objectif le développement économique mais aussi le renforcement de l'identité nationale.

M. Berriane, dans sa thèse sur le tourisme national au Maroc (1989) identifiait ce phénomène dans les années 1980 comme en gestation. Il s'est généralisé dans les années 1990, marqué par deux types de flux : le flux vers les établissements hôteliers classés et celui reposant sur le réseau amical et familial, plus difficile à quantifier. Ces flux sont selon l'auteur très diversifiés socialement et bénéficient du rôle d'entraînement des Marocains Résidents à l'Etrangers (MRE). En effet en 2005 il est estimé équivalent au tourisme récepteur étranger (Haut Commissariat au Plan, Prospective Maroc 2030).

Le Maroc et la Thaïlande s'illustrent tous deux comme des territoires marqué par le développement touristique. Cette thèse s'intéresse au tourisme international mais les dynamiques du tourisme nationale y sont également présentes (Encadré 3.2).

[15] Observatoire du Tourisme au Maroc, *Statistiques sur le tourisme au Maroc, pour le mois d'avril 2015*

[16] En septembre 2014, le quai d'Orsay a publié la liste des 40 pays dans lesquels il est recommandé aux ressortissants français, une « vigilance renforcée ». Le classement du Maroc fait notamment suite à l'assassinat du guide de montagne français Hervé Gourdel en Algérie.

Le Maroc a une histoire ancienne d'accueil du tourisme, marquant une dualité entre itinérance et séjour, qui se retrouve dans les pratiques des hivernants. Le *backpacking* est particulièrement intéressant à analyser à l'échelle de l'Asie du Sud-Est, territoire touristique relativement intégré, dans lequel la Thaïlande est précurseur, et interconnecté plus largement à l'échelle de l'Asie-Pacifique. Les deux phénomènes ne peuvent être chiffrés mais ils s'illustrent comme des niches, donnant l'opportunité de porter un regard décalé et original sur ces territoires touristiques. Pratiques relativement ambivalentes aux marges de la définition du tourisme, ces pratiques sont à questionner aussi au regard du contexte plus large de la présence occidentale, notamment coloniale, dans ces régions, et des imaginaires associés.

3.2. Les Européens au Maroc, les Occidentaux en Asie : diversité des modes de présences et continuité postcoloniale ?

L'objet des migrations des Nords vers les Suds est resté peu étudié, les cadres de pensée étant marqués, comme l'ont souligné M. Peraldi et L. Terrazzoni (2016) par deux figures opposées, celle de l'expatrié partant du Nord vers le Sud, jouissant de privilèges forts dans la continuité dominante du colon, et celle du migrant précaire, lui quittant le Sud pour le Nord. Ces figures fortes ont laissé peu de place à la diversité des expériences contemporaines, moins institutionnalisées et plus « individuelles » de mobilité Nords-Suds. Les deux terrains choisis pour le croisement des groupes des *backpackers* et des hivernants s'illustrent, au delà du tourisme, par des modes de présence occidentale divers, mis en valeurs récemment par la littérature scientifique. Bien que l'écho académique soit relativement récent, ces présences s'inscrivent en outre dans des continuités historiques, notamment celle du colonialisme. Comme le soulignent M. Peraldi et L. Terrazzoni (*ibid*), « le phénomène colonial participe d'une mémoire qui nourrit les mobilités contemporaines et qui s'active dans les relations sociales actuelles. » (*ibid*, p. 16). Considérer cette continuité est alors un moyen de souligner comment l'esprit colonial est renégocié dans des imaginaires et des pratiques nouvelles.

La perspective postcoloniale, comme le rappelle B. Collignon (Collignon, 2007), consiste en l'objectif de sortie du paradigme colonial fondé sur la domination « Occidentale » du monde. Le terme a souvent été associé à un sens temporel, à l'objectif de penser la situation des pays issus de la décolonisation. Il s'agit aujourd'hui plutôt de « désigner ce qui procède de rapport de domination de type coloniaux » (Oiry Varacca 2014, p. 48). L'un des enjeux relatif à la perspective postcolonial est de penser autrement l'altérité en tentant de déconstruire les valeurs et logiques du système dominant qui ont façonné enfermé l'Autre dans une identité (Collignon 2007). C'est notamment dans cette dernière perspective que les études postcoloniales apportent des clés de lecture à cette recherche. Il s'agit de regarder comment les logiques et

imaginaires dominants de l'Autre associé à un Ailleurs, continue à imprégner le rapport aux lieux en construction dans le voyage.

Le croisement entre deux terrains donne l'occasion d'envisager la diversité de modes de présence et de continuité des imaginaires dans des cadres tout à fait différents, et où pourtant, les hiérarchies, échanges, et aspirations se croisent.

3.2.1. Diversité des modes de présence : entrepreneurs, retraités, marginaux, amoureux, etc.

Les deux terrains d'études choisis sont caractérisés par des modes de présences des Occidentaux relativement diversifiés, rompant avec les figures stéréotypiques de l'expatrié ou du touriste, à l'image des *backpackers* et hivernants. Si ces présences ne sont pas nécessairement nouvelles, leur diversité et complexité suscitent dans la communauté scientifique un intérêt tout récent. À titre d'exemple l'ouvrage coordonné par K. Husa, A. Trupp, et H. Wohlschlägl (2014) propose une approche large des tendances des migrations en Asie du Sud Est en abordant aussi bien les migrations de travail ou de réfugiés des résidents des différents pays du sud-est asiatique, que celles des retraités s'installant en Thaïlande (Husa et al. 2014; Zimmermann 2014), des *backpackers* asiatiques (T. Bui 2014), ou encore des femmes Thaï projetant une migration en Europe avec leur compagnon européen (Zimmermann 2014; Butratana et Trupp 2014). De même, deux numéros spéciaux, celui des *Cahiers d'études africaines* intitulé « Mobilités et migrations européennes en (post) colonies » (Peraldi et Terrazzoni 2016) ainsi que celui de la revue *Autrepart* « De L'Europe vers les Suds : nouvelles itinérances ou migrations à rebours ? » (Bredeloup 2016), présentent une diversité de profils et d'expériences de mobilité d'Européens vers l'Afrique, tels que celui de l'entrepreneur, des couples mixtes, ou encore des instituteurs.

La littérature signale dans les deux cas les limites d'un état des lieux quantitatif sur ces mobilités qui, bien souvent, par leur caractère hybride, échappent aux appareils statistiques nationaux. Au Maroc, la présence des hivernants n'est pas quantifiable car elle est statistiquement confondue avec les entrées touristiques[17]. Elle s'inscrit au sein d'une présence de résidents européens dominée par les Français, mais également dure à comptabiliser. Le Recensement Général de la Population et de l'Habitat marocain de 2004[18] comptabilise près de 24 000 Européens résidents au Maroc[19], alors que la même année, l'Ambassade de France recensait déjà 44 000 Français au Maroc selon (Lachaud 2014 et Ouddir 2014). De même en Thaïlande, le recensement de 2000 comptait 192 000 occidentaux résidents en Thaïlande, et 260 000 en 2010 (Husa et al. 2014),

[17] Les hivernants peuvent séjourner, par leur simple entrée sur le territoire, 3 mois, et peuvent renouveler très facilement cette autorisation, obtenant ainsi 3 mois supplémentaires.
[18] Les données concernant les résidents étrangers au Maroc du recensement 2014 ne sont pas encore publiées.
[19] Haut commissariat au Plan, Direction de la Statistique, 2009

mais nombreux sont les *farang*, mot thaï pour désigner les Européens, assimilés aux Blancs, qui séjournent plusieurs mois, voire toute l'année, avec un visa touristique :

> « Many farang stay in Kingdom of Thailand for years with tourist visas, by leaving shortly before visa expiration and immediately re-entering with a new tourist visa. Recently, however, the popular 'visa run' has been made more difficult by new immigration regulations enacted by Thai authorities. » (*ibid*, p. 147)

Récemment un visa spécial a été créé pour les retraités[20]. Les données ne sont pas encore disponibles, mais la création même de cet outil institutionnel montre l'importance de cette population d'individus mobiles en Thaïlande.

Au Maroc, les travaux ont concerné un prisme assez large d'individus et d'enjeux liés à leur installation partielle ou durable. D'une part des travaux ont en partie porté sur la transformation potentielle des médinas de Fès (Berriane et al. 2010) et de Marrakech (Kurzac-Souali 2010), en lien avec l'achat de résidences par des Européens. Cette présence n'a selon M. Berriane et al. (*ibid*) pas entraîné à Fès une fragmentation de l'espace et une gentrification, à l'inverse des observations d'A.-C. Kurzac-Souali (*ibid*) à Marrakech. Le rapport coordonné par C. Therrien (2014) a proposé de tracer les contours du « chez soi » des Français au Maroc, en abordant notamment l'exemple des petits entrepreneurs français (Pellegrini 2016), en détaillant les diverses motivations et façons de vivre avec les Marocains, et en donnant à voir le point de vue de ces derniers. Le profil des retraités, résidents ou hivernants au Maroc, a été abordé quant à lui dans le cadre de trois mémoires sur Agadir (Lachaud 2014; Ouddir 2014; Pinel 2015), terrain concentrant cette population et abordé plus en détail dans la fin de ce chapitre. La compréhension des motivations est bien souvent le prisme adopté par les chercheurs et relève généralement « une combinaison de divers motifs qui montrent bien l'imbrication des sphères économiques, professionnelles, familiales et personnelles (éléments biographiques). » (Therrien 2014, p. 31).

Dans le cas des recherches sur l'Asie et la Thaïlande, les travaux sur les *backpackers* ont déjà été présentés et se trouvent particulièrement ancrés sur ce territoire (par exemple : Hampton et Hamzah 2010; Cohen 2006; Lallemand 2010). D'autres Occidentaux ont été récemment étudiés, notamment les retraités, la Thaïlande étant aussi devenue une des destinations des retraités internationaux. Tout comme dans le cas des retraités au Maroc, les motivations s'inscrivent dans la continuité des résultats des *lifestyle migrations studies*, c'est à dire la quête d'un mode de vie plus agréable grâce au différentiel de climat et de niveau de vie. Un cas un peu plus spécifique à la Thaïlande est celui identifié par E. Cohen (1984) des « *dropout expatriates* », aussi qualifiés par l'auteur de « *marginal farang* ». Ces derniers, hommes

[20] Le « Non-Immigrant O-A Long-Stay Visa for Retired Person » existe depuis 1998. Le candidat doit avoir au moins 50 ans, et verser un montant égal à 800 000 bath (soit environ 19 000 euros) dans une banque thaïlandaise.

seuls, s'installent dans une expérience « interstitielle », ni intégrés à la communauté des expatriés, ni à la population thaï. Cet exemple permet d'une part de mettre en lumière l'ancienneté de cette présence européenne hybride, l'article datant de 1984, mais aussi de souligner l'importance des « économies affectives » intervenant dans ces modes de présence.

En effet ces présences reflètent parfois des enjeux des liens affectifs, intimes, amoureux, qui se tissent dans le cadre de la mobilité. Dans les écrits concernant la Thaïlande aussi bien que dans ceux portant sur le Maroc, l'enjeu des couples mixtes, ou plus largement des relations sexuelles et/ou amoureuses entre occidentaux et locaux, est présent dans quelques écrits, mais selon des modalités très différentes. La thèse de C. Therrien (2009) montre une grande diversité de situations, notamment en termes d'origine des étrangers, et aborde cet objet comme une métaphore du voyage prolongé, avec pour horizon un questionnement sur le chez soi. Les situations présentées concernent une très large majorité de femmes étrangères en couple avec un homme marocain. De même dans l'article de C. Cauvin Verner (2016) les « économies affectives » lient des femmes française à des hommes marocains. L'auteur pointe que la situation inverse était plus délicate à aborder car d'un point de vue du droit marocain, la femme musulmane a interdiction d'épouser un non-musulman et la situation est toujours susceptible d'être perçue comme aux frontières de logiques prostitutionnelles. L'auteur relève dans son analyse le grand intérêt de re-inscrire ces relations dans des logiques de mobilités sociales, au delà d'une catégorisation de migration de type « sentimentalo-sexuel ». Dans le cas de la Thaïlande, à l'inverse, les travaux concernent exclusivement les liens entre hommes occidentaux et femmes thaïlandaises. La question est parfois évoquée dans le cadre de recherches plus larges. Ainsi, les « marginal *farang* » étudiés par E. Cohen (*ibid*) s'installent dans un *soi*, une ruelle, à proximité des prostitués, qui sont l'un des principaux arguments de leur présence. De même, l'immense majorité des retraités enquêtés par R. Howard (2008) en Thaïlande sont des hommes en couples avec des femmes thaïlandaises. L'enjeu des mariages mixtes aborde dans le cadre de ces recherches beaucoup plus explicitement les continuités entre prostitution et mariage. C. Zimmermann (2014) rappelle par exemple que des mariages sont connus depuis le 17e siècle, entre Occidentaux faisant du commerce, et femmes thaïlandaises, mais que ces mariages de courtes durées se sont petit à petit muée en prostitution. Le travail très intéressant sur « les économies de la prostitution » de S. Roux permet alors d'aborder avec complexité, et en dépassant les préconçus moraux, les expériences très diverses d'échanges économiques et/ou amoureux entre hommes occidentaux et femmes thaïlandaise.

Thaïlande et Maroc semblent ainsi apparaître dans les recherches récentes comme des laboratoires permettant d'observer la grande diversité des types de mobilités et leurs motifs caractérisant aujourd'hui les flux mondiaux, et notamment ceux partant des « Nords » vers les « Suds ». Replacer les *backpackers* et les hivernants

au sein de ces territoires doit ainsi permettre de mettre en valeur la perméabilité des statuts. Cette perméabilité doit être un moyen de se soustraire des interprétations trop dichotomiques quant au rapport aux lieux qui se construit dans ces situations de mobilité. L'une des grilles de lectures majeure à prendre en compte dans ce cadre est celle d'un regard prenant en compte les présences passées, notamment coloniales, et la continuité des imaginaires construits dans ce cadre.

3.2.2. Asie et Maroc, mémoires et imaginaires (post) coloniaux diffus

Des entrepreneurs français au Maroc aux retraités en Thaïlande, les présences occidentales sur les deux terrains d'étude se recoupent en de nombreux points. L'un des prismes utile à leur compréhension est de les replacer dans une continuité avec la présence coloniale. Cette continuité permet de montrer, en souscrivant aux propos de P. Gervais-Lambony et F. Landy (2007) et au positionnement du chapitre 2, que la mondialisation n'efface pas un ordre mondial, avec ces espaces dominants et dominés, et que cet ordre doit se comprendre de façon dynamique, reconfiguré, et multiscalaire. Mettre en lumière cette continuité permet également, pour reprendre le positionnement de M. Peraldi and L. Terrazzoni (2016) d'envisager que la grande diversité des sociétés coloniales a laissé des ferments, une « présence mémorielle diffuse » (*ibid*) qui s'actualise dans des expériences contemporaines moins institutionnelles et plus individuelles. Intervient alors largement une reconfiguration du rapport à l'Ailleurs et à l'Autre, où imaginaire touristique et imaginaire colonial se mêlent. Le croisement des deux terrains et la diversité des profils nationaux des *backpackers* et des hivernants créent des opportunités pour aborder ces expériences de mobilité, les relations sociales et rapport aux lieux engendrés avec complexité.

Concernant les Européens au Maroc, l'expérience du Protectorat (1912-1956) implique une présence ancienne des Français, qui finalement ne s'est jamais totalement effacée. Estimé par C. Pellegrini (2014) par recoupement de sources à 51 500 en 1921 au début du Protectorat, le nombre de Français croît pour atteindre une valeur estimée de 350 000 personnes en 1955, avant de décroître notamment à partir de l'indépendance en 1957 pour atteindre à peine 28 000 personnes en 1985. C. Pellegrini (*ibid*) souligne qu'à partir de 2000, on observe une augmentation constante.

Les continuités, résiliences liées à l'époque coloniale sont un prisme parfois peu explicité, mais permettant généralement d'interpréter des positionnements, pratiques, ou des imaginaires des Français au Maroc. L'ouvrage coordonné par C. Therrien apporte en cela un éclairage intéressant en indiquant que les types de relations entretenues entre Français et Marocains au fil des différentes générations de colons ont été variables et complexes pendant le Protectorat et ne se résument pas à un seul mode de domination. Comme la section précédente l'a souligné, les pratiques touristiques entre itinérance et séjour existaient déjà à l'époque du Protectorat (Berriane 2002). Aussi, C. Pellegrini (2016) montre que la spécificité de la situation

coloniale Française au Maroc, par rapport à l'Algérie notamment, explique le maintien de liens présentés par les deux pays comme « uniques et privilégiés » et influence les projets d'installation des Français, et notamment dans le cas de son étude, des entrepreneurs français :

> « Le type de domination coloniale qu'a connu le Maroc sous le protectorat français différait grandement du système de colonisation de peuplement et d'administration directe imposé par la France dans d'autres pays comme l'Algérie (Cassaigne 1964 ; Knibiehler, Emmery & Leguay 1992 ; Belbahri 2004). En effet, institué par le maréchal Lyautey, premier Résident général au Maroc, le protectorat laissait une autonomie décisionnelle relative aux structures politiques et administratives locales *(ibid.)*. Par ailleurs, tandis que l'Algérie a gagné son indépendance au prix d'une guerre longue et sanglante contre la France, la décolonisation marocaine s'est faite de façon progressive et sans conflit armé, malgré quelques épisodes sanglants *(ibid.)*. De la sorte, tandis que les Français quittaient massivement et précipitamment l'Algérie en 1962 dans un climat de peur et de violences, il ne s'est pas produit de départs de cette ampleur au Maroc *(ibid.)*. De plus, manquant de fonctionnaires dans de nombreux secteurs, les autorités marocaines ont engagé des cohortes de coopérants et d'experts français dans l'administration et ont signé avec la France de multiples conventions de coopération dans les domaines scientifique, économique, éducatif, culturel et technique dont certaines perdurent aujourd'hui (Cassaigne 1964 ; Picod-Kinany 2010). » (*ibid*, p. 88)

L'une des continuités marquantes pour le cas des hivernants, est le rapport à l'Autre marqué par l'exotisme, teinté lui aussi d'un imaginaire ambivalent entre touristique et colonial. Lorsque cet exotisme concerne l'appropriation du patrimoine architectural, les auteurs notent bien cette référence à l'esprit colonial. A. Escher et S. Pertermann (2013), dans l'un des plus récent ouvrage traitant des *lifestyle migrations*, évoque la médina de Marrakech investie par les Français sous le jour d'une vision exotisée de la ville se rattachant aux *Mille et une nuits*, les auteurs parlant même de « paradis néo-colonial ». Sans en faire son axe d'analyse principal, A.-C. Kurzac-Souali (2010) précise plutôt que « les images et la représentation des médinas chez les Européens ont glissé d'un exotisme colonial teinté de dénigrement à la reconnaissance d'un art de vivre orientalisé et raffiné. » (p. 2). Dans le cas des relations de couples entre Marocains et Françaises, C. Cauvin Verner (2016) souligne à quel point la situation manifeste une forme d' « anomalie sociale », les stéréotypes associant toujours la femme française à une origine riche et l'homme marocain à une appartenance pauvre, l'une n'étant alors pas censée chercher l'autre. Il sera ici retenu l'ambivalence des relations se nouant en situation post-coloniale au Maroc, dans laquelle le Français n'est plus là en s'appuyant sur une situation de racisme et de domination institutionnalisée, parfois violente, mais souvent en « quête de soi », et où la reconnaissance de l'Autre garantit la réussite de son projet personnel (Peraldi et Terrazzoni, 2016). La situation, peu courante, mais néanmoins présente au sein de l'enquête, d'hivernants Français nés au Maroc dans le cadre du Protectorat sera en outre un exemple particulièrement intéressant pour comprendre l'interaction entre les

dimensions individuelle et collective des imaginaires et pratiques au sein de cette mobilité.

En Asie, une grande diversité de situations postcoloniales apparaît parmi les pays parcourus par les *backpackers*. La Thaïlande a une place particulière puisqu'elle est un des rares pays à ne pas avoir été colonisé par l'Europe. Ses voisins, le Laos, le Cambodge et le Vietnam ont constitué l'Indochine française et la Birmanie et l'Inde ont été occupé par l'occupation anglaise. M. Korpela (2010) questionne l'actualité d'un imaginaire colonial dans le contexte contemporain de la présence de *backpackers* vivant plusieurs mois par an à Varanasi en Inde. Elle montre que l'authenticité appréciée par ces derniers est largement construite en référence à une Inde passée romantisée, caractéristique d'un discours orientaliste (Saïd 1978)[21] associant dans ce cas précis à l'Orient une spiritualité originelle. Elle souligne également (2009) que le passé colonial explique l'attraction de la destination, par exemple par la présence de la langue anglaise. On retrouve par ailleurs dans les recherche de D. Berliner (2012) une réflexion sur les liens entre patrimoine et nostalgie à Luang Prabang au Laos, intégrant un questionnement sur l'imaginaire colonial. Les imaginaires coloniaux inscrits dans les fictions, renvoient, quant à eux, même en Thaïlande, à l'imaginaire de la période coloniale et post-coloniale, et notamment de la guerre du Vietnam. A. Tickell (2001) montre en effet comment les fictions sur le voyage autonome comme le *backpacking*, tel que le roman *The Beach* adapté au cinéma[22], s'inspire de fictions liées à ce qu'il nomme « *the colonial adventure* » :

> « In the film's opening scenes, the main protagonist, Richard, played by Leonardo DiCaprio, arrives in the disorientating world of late-night, downtown Bangkok and after various escapades reaches his hotel to find other budget tourists watching a video of Francis Ford Coppola's Apocalypse Now. In Richard's hotel-room the sound of the ceiling-fan starts to echo the Doppler-shift of departing helicopters, and, during hallucinatory sequences later in the film, his experiences on a Thai island transmute into a kind of personal Vietnam jungle-war. » (*ibid*, p. 40)

Au delà des références guerrières, on peut souligner l'importance d'un imaginaire touristique de la Thaïlande largement marqué par la construction orientaliste d'un pays « exotique ». J.F. Staszak, revenant sur la notion, montre en effet que « si dans bien des expressions, exotique est synonyme de tropical (voire colonial), c'est bien d'un point de vue issu de la zone tempérée. » (2008, p. 9). E. Cohen (2001) dit que la Thaïlande jouit auprès de l'Occident de l'image d'un « *enchanted Oriental kingdom* » (p. 156) et d'un charme hédoniste notamment lié à la disponibilité de services sexuels variés. La *Tourism Authority of Thailand* (TAT) a promu depuis les

[21] Ouvrage fondateur des *post-colonial studies* dans le monde universitaire anglophone, E. Saïd analyse la construction de la vision du Moyen-Orient par l'Occident et ses implications en terme de colonisation et d'impérialisme culturel.

[22] Le roman *The Beach* a été écrit en 1996 par Alex Garland et adapté au cinéma par Danny Boyle en 2000.

années 1980, un tourisme davantage tourné vers la culture et le séjour littoral, notamment pour contrer l'image uniquement liée à la prostitution, mais s'appuie largement sur la notion d'exotisme :

> « The Thai authorities have until recently sought to attract foreign tourists to the country but emphasising its exotism – 'Exotic Thailand' was the name of a news-sheet distributed by TAT, while 'Thailand - the Most Exotic Country in Asia' was one of its principal promotional slogans. » (*ibid*, p. 158)

Ces mémoires coloniales et imaginaires orientalistes s'inscrivent ainsi dans les expériences des Occidentaux en Asie et au Maroc à de nombreux niveaux : le rapport aux locaux notamment, mais aussi l'imaginaire des lieux et des paysages de leurs séjours. Les positions de pouvoir qui peuvent se tisser sont à replacer en outre au sein de la diversité des profils des *backpackers* et des hivernants rencontrés. En effet, les hivernants au Maroc ne sont pas tous Français, et leurs modes de présences au Maroc, du camping-cariste au propriétaire d'une maison, sont très variables. De même, les *backpackers* ne sont pas tous occidentaux : parmi eux augmentent ceux originaires de Corée du Sud, Japon, mais aussi d'Amérique Latine. Cette diversité de rapport à la situation post-coloniale et aux imaginaires orientalistes, ajouté au croisement initial entre les deux groupes et les deux terrains, permettent de comprendre des présences qui se négocient dans des cadres multiples, parallèles et parfois concurrents. Ces cadres seront observés de près, à partir des sites d'observation privilégiés.

3.3. Approche multiscalaire : des sites d'enquête comme portes d'entrée sur les phénomène étudiés et lieux d'observation privilégiés

La Thaïlande et le Maroc sont caractérisés par un tourisme international fort et par une diversité importante des modes de présence des occidentaux. Au sein de ces pays, les sites d'enquête ont été choisis comme des portes d'entrée pour saisir les phénomènes étudiés dans une approche multiscalaire. Agadir et la côté atlantique au Nord et au Sud d'Agadir a été choisi pour l'étude des hivernants, le quartier de Khao San Road à Bangkok, et l'île de Ko Phangan[23] en Thaïlande pour celle des *backpackers*. Ces sites représentent des hauts-lieux des *backpackers* en Asie du Sud-Est et des hivernants au Maroc, permettant d'une part d'observer ces phénomènes où ils sont le plus visibles et structurants, et d'autre part d'accéder au récit des mobilités à plus large échelle, depuis les lieux d'origine, vers l'ensemble des lieux d'étapes des itinéraires.

Le fait de choisir des hauts-lieux, plutôt que des sites où ces phénomènes sont encore émergeant, se justifie notamment par deux arguments. D'abord, le fait d'aborder deux phénomènes, de façon croisée, et que ceux-ci aient des contours

[23] *Ko* signifie en thaï « île », on utilisera néanmoins l'expression « l'île de Ko Phangan » pour sa compréhension plus aisée.

relativement flous, pousse à partir de terrains « évidents » où la présence des hivernants et des *backpackers* est relativement stable et bien identifiée. Aussi, le caractère emblématique permet d'appréhender ces phénomène dans leur complexité, non seulement parce que des *backpackers* et des hivernants très différents passent par ces sites, mais aussi car ils se trouvent en coprésence avec une multitude d'autres figures plus ou moins perméables, notamment les touristes de courtes durée et les résidents étrangers.

Pour chaque groupe, en outre, les sites d'enquête ont été choisis pour appréhender, à l'échelle locale, les rapports diversifiés aux lieux construits dans l'espace-temps du voyage dans des contextes différents : quartier d'une grande métropole (Khao San Road) et île touristique (Ko Phangan) pour les *backpackers*, métropole régionale (Agadir), et villages périphériques (littoral Nord et Sud de Agadir) pour les hivernants.

3.3.1. Agadir et la côte Atlantique

Agadir est une commune urbaine littorale située dans le Sud Marocain, dans la région du Souss Massa Drâa. Elle constitue le pôle urbain principal du Grand Agadir, composé de quatre commune rurales et sept communes urbaines. Agadir est une des premières destinations touristiques marocaines et la destination la plus présente dans la littérature évoquant les hivernants au Maroc (Desse 2010; Viallon 2012; Lachaud 2014; Pinel 2015), elle a constitué le choix premier de site d'enquête pour ce groupe. Les phases de terrain ont permis d'étendre l'étude à plusieurs sites de la côte atlantique du Sud marocain, concentrant la présence des hivernants sous différentes modalités (Carte 3.1).

Carte 3.1. Maroc : localisation des sites d'enquête

Réalisation : B. Le Bigot, 2017

Les capacités d'accueil touristique au Maroc se polarisent dans les grandes agglomérations et Agadir a tenu depuis les années 1980 jusqu'au milieu des années 2000 la première place en terme de capacités d'accueil[24]. Cette place est notamment due à la politique touristique d'avant 1976, qui a fait d'Agadir le premier pôle touristique du pays en terme d'hébergement (S. Boujrouf, 2005). Cet aménagement correspondait notamment à l'impératif de rétablir une ville après le tremblement de terre du 29 février 1960, qui avait causé entre 12 000 et 15 000 morts, soit plus d'un quart de la population gadiri de l'époque. La ville a contribué largement à l'un des tournants du tourisme marocain en répondant à une demande croissante dans les années 1970 de séjours balnéaires, par des nationalités nouvelles, comme les

[24] Haut commissariat au plan, *Prospectives Maroc 2030*, « Tourisme 2030, Quelle ambition pour le Maroc ? ».

Allemands et les Scandinaves. La ville se situe en 2014 avec plus de 34 700 lits en deuxième position après Marrakech qui comptabilise plus de 65 600 lits[25]. La libéralisation aérienne qui s'est concrétisée en 2004, avec l'arrivée sur les lignes aériennes marocaines des compagnies *low-cost* telles que *Ryanair* et *EasyJet*, a permis d'accroître ce type de séjour possible à Agadir toute l'année grâce au climat favorable.

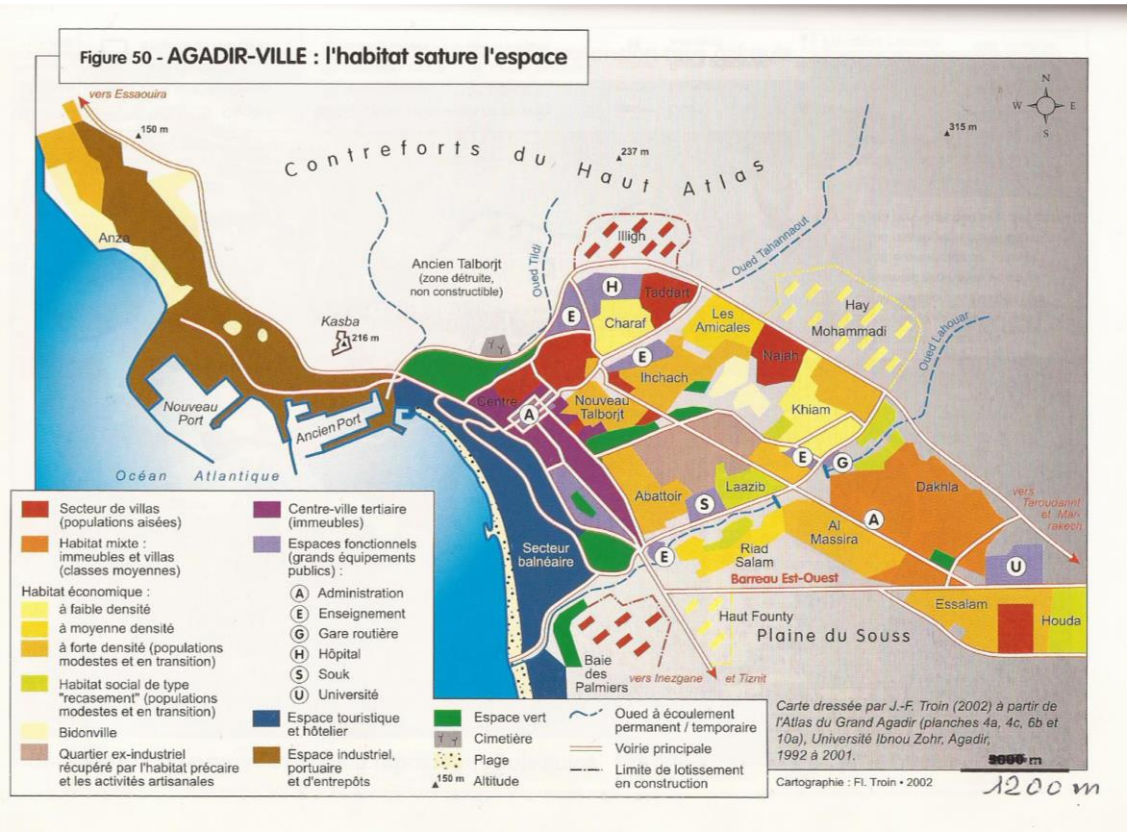
M. Desse (2010) souligne que si les séjours de tourisme classique restent majoritaires dans la destination, « de nouvelles temporalités » et de « nouvelles formes d'habiter » s'observent, telles que la birésidentialité et le camping-carisme. Contrairement à Marrakech ou Casablanca, qui regroupent une population étrangère variée et souvent active, Agadir présente la spécificité d'avoir une population étrangère au sein de laquelle les retraités sont particulièrement visibles. Un mémoire récent portant sur les Européens à Agadir (Lachaud 2014) identifie spécialement ce groupe, et deux portent exclusivement sur les retraités français (Pinel 2015) ou les seniors étrangers (Ouddir 2014). Ces travaux s'intéressent aux « migrants » au sens large, qui s'installent souvent comme résidents au Maroc, pointant des enjeux différents de ceux des hivernants, tels que les économies d'impôt. Les travaux de P. Viallon (2012) portent sur ceux qu'il appelle les « *snowbirds* », « oiseaux migrateurs », se déplaçant au Maroc en camping-car. Le groupe des hivernants étudié dans cette thèse, c'est-à-dire des étrangers séjournant entre 3 à 6 mois en dehors des mois d'été au Maroc, qu'ils soient camping-caristes ou qu'ils possèdent ou loue un logement, se situe ainsi au croisement d'une diversité de profils qui commencent à être connues dans la destination gadiri,. L'enjeu sera alors de positionner leurs rapport aux lieux des uns par rapport aux autres et d'en saisir les perméabilités ou les concurrences.

La relative segmentation de l'espace urbain gadiri, très marqué par le tourisme, invite à penser la coprésence des hivernants avec les autres groupes (locaux, touristes, résidents étrangers) au regard de leurs pratiques quotidiennes des différents quartiers, ce qui sera appronfondi dans la troisième partie de cette thèse. J.F. Troin, M. Naciri, et F. Troin (2002) analyse la ville d'Agadir comme une entité à l'habitat dense et relativement segmentée (Figure 3.3.). En position de carrefour entre le Nord et le Sud, la ville d'Agadir a connu depuis les années 1970 une croissance économique forte qui a entraîné une importante croissance démographique, notamment due à une émigration importante. L'intégration du secteur touristique a constitué l'un des enjeux urbanistiques de la ville à partir de la mise en place du Schéma Directeur d'Aménagement Urbain du Grand Agadir en 1995[26]. Le quartier touristique, justement, par sa difficulté d'intégration notamment due au décalage entre politique

[25] Ministère du tourisme, http://www.tourisme.gov.ma/fr/tourisme-en-chiffres/capacit%C3%A9-dh%C3%A9bergement, consulté le 21 juillet 2016.
[26] *Plan communal de la ville d'Agadir, 2010-2016. Diagnostic territorial.*

d'aménagement touristique et d'aménagement du territoire[27], permet de saisir les dynamiques de coprésence plus ou moins segmentées entre les diverses populations présentes à Agadir. Comme le signale M. Desse (*ibid*) « la large et longue plage de sable fin est un haut lieu de l'identité urbaine et sociale d'Agadir » et « les grands hôtels constituent des enclaves du tourisme international, ouvertes aux élites locales ». La ville a par ailleurs pour spécificité de ne pas avoir de medina, le tremblement de terre ayant causé la destruction d'un grand nombre de bâtiment. Le rapport des Occidentaux à l'espace urbain marocain se questionne ainsi dans d'autres termes que ceux des travaux portant sur Fès (Berriane et al. 2010) ou Marrakech (Kurzac-Souali 2010; Escher et Petermann 2013), où l'imaginaires orientaliste associé aux medina participe de l'expérience de la ville et du chez soi.

Figure 3.3. La ville d'Agadir, densité et diversité de l'habitat



Source : Troin, Naciri et Troin, 2002

[27] S. Boujrouf (2005) développe ce point en prenant justement, l'exemple d'Agadir : « La politique touristique au Maroc est antérieure à la politique d'aménagement du territoire, d'où les difficultés d'intégration et d'articulation du tourisme avec l'aménagement du territoire. Le montage des projets touristiques s'est fait, jusqu'à nos jours, par approches sectorielles et zonales, alors que l'approche territoriale est encore à l'état embryonnaire. Il en résulte des espaces isolés et mal articulés avec leur environnement. L'exemple type est celui d'Agadir qui représente, dans plusieurs de ses composantes spatiales, un vrai ghetto touristique. » (p. 9)

La ville même d'Agadir concentre une diversité de profils d'hivernants, entre les camping-caristes fréquentant le camping municipal, ceux possédant une maison dans les quartiers populaires parmi les résidents européens ou encore ceux logeant à l'hôtel. L'enquête, et notamment les entretiens sur place avec les acteurs du tourisme, de l'immobilier, et avec les hivernants, a cependant poussé à envisager d'aller à la rencontre d'autres hivernants et d'observer les liens entre Agadir et d'autres lieux de séjours de ces derniers. Trois sites principaux ont été étudiés : le village de Tamraght, où plusieurs types d'installation d'hivernants existent, le site des travaux de la station *Taghazout Bay*, sur lequel stationnaient des camping-car et des camions, et enfin le camping d'Imi Ouaddar, plus grand du Maroc, situé à 30 kilomètres au Nord d'Agadir. D'autres sites ont été visités pour des entretiens tels que le village fermé « club Evasion, » à 115 kilomètres au Sud d'Agadir, à 15 kilomètres de Mirleft, ainsi que les campings de Tiznit et Aglou-Plage.

Au final, le rapport aux lieux et l'appropriation de ces derniers sont abordés dans la région d'Agadir à travers des sites relativement divers, du grand centre urbain au village créé ex-nihilo, en passant par le site de « camping sauvage ». Précisons que cette expression, qui renvoie à un jugement négatif de cette pratique, est utilisé par tous les acteurs rencontrés, y compris les camping-caristes concernés. Bien qu'exprimant à travers l'adjectif « sauvage » une dimension normative forte, il sera repris ici pour son utilisation très large. Ces sites de concentration d'hivernants permettent d'approcher des modes d'appropriation différents de l'espace, à plusieurs échelles : celle des micro-lieux de vie, celle des réseaux entre lieux, se superposant au système urbain du Sud Marocain, polarisé par Agadir. De même, pour le terrain thaïlandais ont été appréhendé différents espaces de présence des *backapackers*.

3.3.2. Khao San Road à Bangkok, et Ko Phangan

Les deux sites d'enquête en Thaïlande sont le quartier de Khao San Road à Bangkok et l'île de Ko Phangan au sud de la Thaïlande (Carte 3.2). La Thaïlande représente une centralité majeure pour le *backpacking* ; or le territoire thaïlandais lui-même est très polarisé par sa capitale, Bangkok, ce qui en a fait un site privilégié d'enquête. Le secteur emblématique de Khao San Road, recoupant en partie le quartier de Banglamphu, permet de rencontrer un grand nombre de *backpackers* en cours d'itinéraire, et la combinaison avec l'île de Ko Phangan, située au sud de la Thaïlande, donne l'occasion d'observer leurs pratiques et modes d'appropriation dans le cadre de séjour plus prolongé.

S. Page (2001) rappelle que le développement du tourisme en Thaïlande est nécessairement lié à Bangkok, la mégapole étant elle-même en concurrence au sein de l'Asie du Sud-Est pour apparaître comme métropole leader, en s'appuyant notamment sur le tourisme. Plus largement, M. Askew (2004) signale que Bangkok a toujours été le pôle urbain dominant de la Thaïlande en termes de population. Situé au centre du

territoire thaïlandais, et son agglomération constituant en elle-même une « province », elle dépasse de très loin toutes les autres unités urbaines avec en 2010 plus de 8,2 millions d'habitants pour la ville de Bangkok, et plus de 14,5 millions pour son aire urbaine, soit 22% de la population du pays[28]. La ville représente selon l'auteur bien la Thaïlande, en termes de mode de vie et de structures de pouvoir.

Carte 3.2. La Thaïlande, localisation des sites d'enquête

Réalisation : B. Le Bigot, 2017

Bangkok fait partie, pour reprendre E. Cohen (2001), des sites touristiques situés sur l'axe principal de développement touristique en Thaïlande, axe Nord-Sud, très "mature" dans la "transition touristique", c'est-à-dire dans lequel le tourisme est implanté depuis longtemps. La ville a avant tout dans l'imaginaire occidental un imaginaire assez sulfureux lié au tourisme sexuel, comme le chapitre 7 le développera :

[28] Recensement de 2010, http://web.nso.go.th/en/census/poph/data, consulté le 21 juillet 2016

> « The persistent popular western stereotype of Bangkok as a world centre of sexual preasure for foreign men (e.g. 'the sexual supermarket of Asia') developed during the 1970s in the wake of its use as a Rest and Recreation (R & R) place for US servicemen (e.g. Washington Post 11 August 1978). » (Askew 2004, p. 251)

Cependant le système urbain touristique de Bangkok compte deux principaux centres touristiques, et le *backpacking* trouve une place spécifique dans le quartier de Banglamphu, souvent nommé quartier de Khao San Road, en référence à sa rue touristique principale, quelques kilomètres du quartier de Sukhumvit et du red light district de Patpong dans le quartier de Silom (Carte 3.3) :

> « How does KSR fit into Bangkok's tourist system? It largely caters for a different demo- graphic profile from the other main tourist centre of Sukhumvit, about 5km away. The latter is much larger, has many expensive hotels, and is used by older males, families, and also Nigerians and Indians. It even has a small, mainly Arab area. Khaosan Road tourists seem predominantly much younger, less affluent and mostly *farang* (white foreigner). Sukhumvit also houses much of Bangkok's tourist-oriented sex industry, whereas KSR has no go-go bars, although some freelance Thai prostitutes work the street and a few bars. » (Howard 2005)

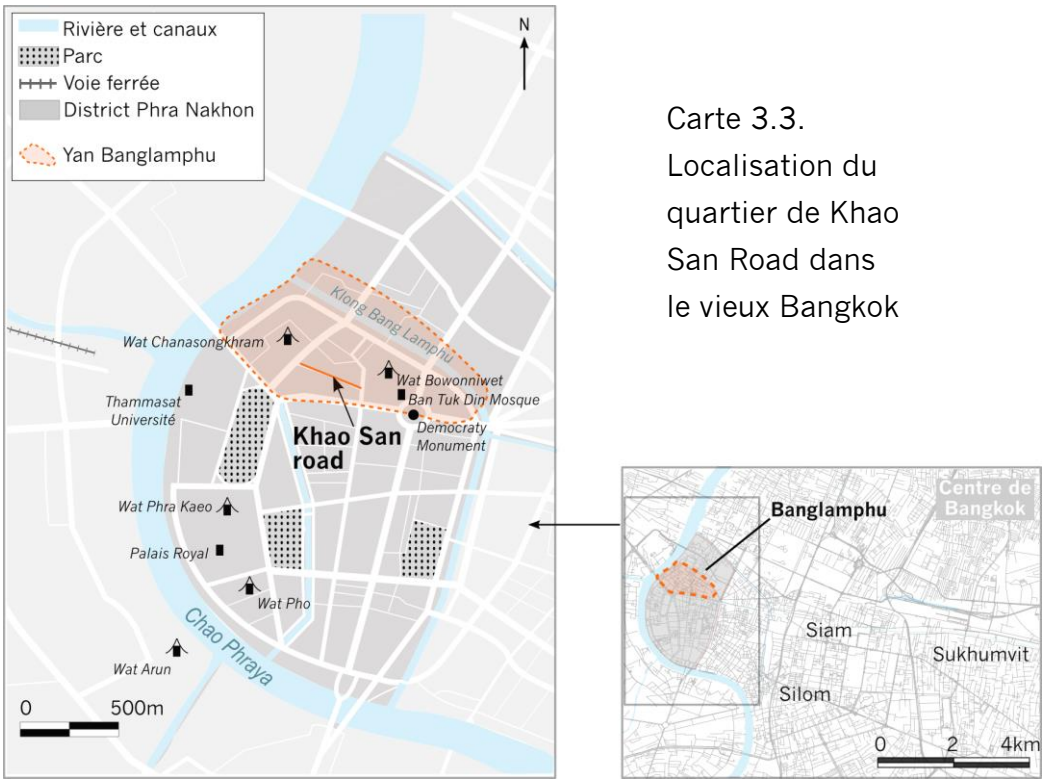
La littérature sur le *backpacking* a beaucoup utilisé la référence à Khao San Road comme un exemple d'enclave, de « ghetto » (Gogia, 2006 ; Sørensen, 2003) de *backpackers*. Ainsi, souhaitant travailler justement sur la notion d'enclave, R. W. Howard (*ibid*) utilise ce cas emblématique :

> « The ideal candidate for a case study is Khaosan Road (KSR), an archetypal backpacker enclave in the 'old city' district of Banglamphu in Bangkok. Khaosan Road was long associated with inexpensive guesthouses hosting 'ultra-cheapie' tourists and is quite distinct from its surroundings. Thais avoided KSR as a slum linked to hippies and drug-taking (...) » (*ibid*, p. 359)

Les recherches de M. Askew (1993, 2004) sur Bangkok permettent cependant d'envisager ce quartier de Khao San Road comme une figure des évolution du centre ancien de la métropole. La rue Khao San est située dans le district administratif de Phra Nakon, au cœur du *yan*[29] de Banglamphu, centre ancien de Bangkok à proximité de la rivière Chao Phraya particulièrement intéressant pour son évolution. Rue semblable à ses voisines jusqu'au début des années 1989, le tourisme de backpackers s'y serait diffusé d'abord pour l'ouverture de quelques maisons proposant d'héberger des jeunes voyageurs. Le nombre de ces « *guest houses* » aurait explosé dès le début des années 1990, s'accompagnant d'un ensemble de service à destination de ces touristes (Howard, 2005). Ce quartier permet de saisir selon l'auteur des interconnexions entre des phénomènes d'échelles différentes :

[29] Cette désignation populaire, le *yan*, se rapproche de ce que l'on nommerait « district ». Elle ne correspond pas à un maillage administrative mais se réfère à une vision ancienne de la ville comme agglomérat de *yan*, chacun étant caractérisé par une activité (Askew 2004).

> « (...) the complex interconnections between local history and the ecological legacy of premodern settlement (for example, in mixed economic and residential functions) and contemporary forces of change on a broader scale (in the shape of state planning and international tourism). » (*ibid*, p. 109)



Carte 3.3. Localisation du quartier de Khao San Road dans le vieux Bangkok

Réalisation : B. Le Bigot, 2017

Le choix de ce quartier emblématique comme site d'enquête s'inscrit ainsi dans la démarche d'identification du phénomène à plusieurs échelles, celle de Khao San Road, ainsi que celle du réseau d'étapes passées et futures des *backpackers* rencontrés à Khao San Road. Les méthodes mises en œuvre, présentées dans le prochain chapitre, permettront en outre de regarder de plus près les modes d'appropriation d'un quartier souvent envisagé comme une enclave « fonctionnelle », c'est à dire où les *backpackers* se concentrent, mais ne font que passer par contrainte logistique. Ce mode d'appropriation qui sera observé finement pourra être mis en parallèle avec les observations secondaires menées sur un autre terrain emblématique : l'île de Ko Phangan. Pour E. Cohen (2006) Ko Phangan est comme Khao San Road une enclave mature de *backpacking* en Thaïlande. Située dans le golf de Thaïlande, dans l'archipel de Samui et dans la province de Surat Thani (Carte 3.2), l'île présente une image très marquée par la *Full Moon Party*, qui sera questionnée par l'enquête. L'évolution touristique de Ko Phangan a été relativement récente et rapide, comme l'explique K. Westerhausen (2002). D'une île méconnue des touristes jusqu'aux années 1980, elle est devenue une destination d'abord confidentielle à partir du début des années 1980 : elle passe en effet de 8 établissements d'hébergement en 1983 à 26 en 1986. L'île s'inscrit

ensuite dans un classique phénomène de diffusion touristique où le tourisme de masse chasse progressivement les touristes en recherche de destination aux infrastructures moins développées. Alors que Ko Samui s'était développé à partir de 1979 en réaction au tourisme de masse de Phuket, Ko Phangan se développe en recueillant à partir de 1987 le flux de touristes fuyant la hausse des prix à Ko Samui. Le développement se concentre à Haad Rin, cap le plus proche de Ko Samui, disposant de chaque côté du cap de grandes plages de sable blanc et relativement isolé du reste de l'île du fait des montagnes. La disponibilité de marijuana peu cher et l'absence de police à Haad Rin contribue au développement d'un mode de vie festif. L'île se caractérise en outre par une tradition de lieu refuge pour les hors la loi, et de pouvoirs locaux forts et indépendants du pouvoir national, fonctionnant avec un système de patronage. Westerhausen indique ainsi que « Thus, flexible local mores, economic benefits, endemic corruption and local power politics combined to create a 'socially permissive milieu' (Smith 1990b :35) on the island » (p. 213). Cette « authority-free zone » devient un produit très attractif dans la communauté occidentale se réclamant d'une certaine contre-culture. La tolérance des locaux se maintient compte tenu du bénéfice économique et du relative isolement spatial de Haad Rin par rapport au reste des communautés villageoises, qui dans le cas de Ko Phangan ou Ko Samui, ne vivent majoritairement pas proches des sites d'hébergement touristiques et des sites festifs. À partir de 1989, alors que les voyageurs de long terme sont nombreux à faire escale à Ko Phangan, les adeptes de la culture des rave party qui émerge fortement en Europe ont vent de cet espace de liberté et commencent à venir dans le cadre de séjours de court terme, avec pour objectif principal de faire la fête.

À l'image du choix de divers sites d'enquête pour approcher le phénomène des hivernants, l'enquête en Thaïlande a pour objectif de saisir des modes d'appropriation variables des lieux, dans des contextes où les *backpackers* sont censés passer brièvement prendre un avion ou encore faire la fête, et où pourtant, des rapports aux lieux forts peuvent se construire. Les sites de terrains choisis dans la perspective de l'enquête sur les *backpackers* et sur les hivernants sont, dans le cas du Maroc comme de la Thaïlande assez diversifiés en termes de formes d'urbanité locale, de place dans le système urbain national et international, et d'imaginaire pour les personnes enquêtées. Ceci doit permettre appréhender des rapports aux lieux complexes et multiples. Le caractère emblématique de quoi donne en outre l'opportunité de rencontrer un nombre important d'enquêtés mais aussi de mener une approche interscalaire. En effet, le haut lieu est emblématique d'autres lieux en réseau, avec lesquels il entretient des liens.

Conclusion

La mise en regard entre des objets et des catégories est un bon moyen d'en identifier leur complexité. Ce troisième chapitre a ainsi montré que la mise en regard de profils d'âge opposées telles que les *backpackers* et les hivernants, saisies dans des terrains très différents, la Thaïlande et le Maroc, trace des lignes de compréhension générale stimulantes des mobilités internationales contemporaines.

Les avantages d'une approche dynamique des objets ont d'abord été présentés en développant la démarche de croisement. Celle-ci s'applique à de multiples niveaux, pour faire évoluer l'objet d'étude, envisager la porosité des catégories mobilisées, être réflexif quand la dissymétrie de sa position de chercheur par rapport à ces catégories, et dépasser le nationalisme méthodologique. Les différentes modalités de mise en œuvre du croisement sont autant d'outils de recherche stimulants et permettant d'expliciter la démarche d'analyse. Appliqué aux figures et aux terrains propres à cette thèse, ce croisement doit permettre, à partir des exemples des *backpackers* en Thaïlande et des hivernants au Maroc, une montée en généralité qui questionne les propositions théoriques des *lifestyle migration* à partir d'apports empiriques. Les deux groupes choisis pour ce croisement ont par la suite été présentés à travers l'entrée générationnelle, assez peu présente en géographie. Figures mobiles de la jeunesse et de la vieillesse, les *backpackers* et les hivernants permettent d'aborder l'enjeu de l'évolution du rapport aux lieux à deux moments charnière du parcours de vie. Cette approche en terme d'âge et de génération est également propice à la démarche intersectionnelle, l'âge amenant à penser aussi la famille ou encore le travail. Ces angles d'approche des mobilités étudiées seront ainsi interrogés au prisme de leur reconfiguration par la mondialisation de certains modes de vie. Pour répondre au défi d'un travail de croisement nourri par des matériaux empiriques riches, ces figures de la mobilité sont abordées dans des terrains emblématiques. Les terrains d'enquête –le Maroc pour les hivernants, la Thaïlande pour les *backpackers*– sont marqués par la force du tourisme international, la multiplicité des modes de présences occidentaux actuels et les continuités historiques, notamment coloniales et postcoloniales, dans lesquelles elles s'inscrivent. Tandis que les travaux sur les *backpackers* et les hivernants se concentrent souvent sur les individus sans toujours penser le rôle des espaces, l'approche géographique développée dans cette thèse propose une analyse multiscalaire des phénomènes étudiés, à partir de sites d'enquête divers. Ces sites d'enquête permettront d'observer des modes d'appropriation des lieux variés, et de replacer ces lieux, à travers les récits des personnes interrogées, dans le réseau des lieux parcourus.

Au final, ces croisements, superpositions, mises en regard, d'échelles, d'espaces, de groupes et de catégories constituent la matrice multidimensionnelle de cette thèse. Cette matrice doit permettre une appréhension fine des singularités des espaces et des

expériences individuelles et collectives appréhendées sur les terrains, tout en gardant l'objectif de tracer des lignes générales de compréhension. En tenant ce double objectif, ces mobilités Nords-Suds permettent de montrer les renégociations et reproductions, *via* les expériences individuelles, des structures de pouvoir existantes à l'échelle mondiale. Cette matrice de croisement entre les catégories de *backpackers* et d'hivernants, sur les terrains marocains et thaïlandais demandent une mise en application particulière, à déployer sur les deux terrains de façon adaptée. La démarche méthodologique mise en place pour répondre à la saisie du rapport aux lieux construit dans le cadre de ces mobilités renvoie à une pluralité d'outils, qu'il s'agit, dans le chapitre 4, de présenter.

Chapitre 4.
Méthodes plurielles : enquêter *in situ* et saisir des échelles imbriquées

> « Rather than celebrate mobility as necessarily transgressive or resistant, or invoke it in largely abstract or metaphorical terms, research includes detailed studies of embodied, material and politicized mobilities, often through the development of innovative and mobile methodologies. » (Blunt, 2007, p. 1-2)

A. Blunt (*ibid*) souligne ci-dessus l'intérêt, pour les recherches portant sur les mobilités, de prendre en charge la dimension incarnée, matérielle, politique de celles-ci, au-delà des approches larges et abstraites, qui sont souvent privilégiées[1]. Cette thèse a pour ambition de comprendre le rapport aux lieux en construction dans les groupes des *backpackers* et des hivernants à travers le recueil de matériaux empiriques à la fois à l'échelle des réseaux de lieux tissés par ces mobilités, et à l'échelle locale des lieux de destination. Pour identifier les stratégies de production d'itinéraires à large échelle, les contextes d'apprentissage de la mobilité au cours de la vie, mais également les imaginaires, pratiques et mode d'appropriation de l'espace local, une diversité de méthodes a été mise en place, en les adaptant à chacun des groupes et terrains. L'approche ethnographique privilégiée dans les études sur les *lifestyle migrations* a été investie de façon renouvelée, notamment à travers l'apport de méthodes spécialement conçues pour comprendre les pratiques et imaginaires des lieux, telles que l'analyse de contenu spatial des blogs et sites internet, l'analyse de photographies d'enquêtés, la photographie systématique sur certains sites d'enquête, ou encore les parcours commentés. Les démarches d'entretiens et d'observation participantes au sein des groupes des hivernants et des *backpackers* menés *in situ* ont constitué la base empirique centrale des enquêtes, se déclinant à travers différents outils permettant d'interagir avec les individus interrogés et de saisir leurs pratiques à différentes échelles. L'enquête *in situ* a permis en outre d'aborder concrètement les porosité des catégories d'individus mobiles et des lieux de pratiques puisque des entretiens ont été menés également avec des professionnels du tourisme, des locaux, des touristes ou encore des résidents occidentaux. Enfin, les démarches d'enquête visaient également à prendre en charge la place importante d'internet dans les modes de vies

[1] On peut interpréter cette surreprésentation de travaux théoriques au regard de l'économie de la recherche dans laquelle « la théorie voyage mieux », comme le signale S. Cousin (2010), c'est à dire, qu'elle rapporte plus de profit aux éditeurs et une reconnaissance plus étendue à un chercheur car elle s'exporte plus facilement.

La démarche de construction des méthodes procède en allers-retours entre processus hypothético-déductif et inductif, donnant une place importante à la préparation des terrains par des trames d'observation et d'entretiens, mais laissant également des marges d'adaptation *in situ* assez importantes. Des démarches quantitatives ont également été mobilisées pour l'interprétation de certaines données, permettant par exemple la constitution d'une base de données d'itinéraires de voyage à l'échelle mondiale. Le choix de méthodes et d'analyses multiples, marqué principalement par le qualitatif, a semblé particulièrement pertinent, au regard par exemple de la proposition de Alami, Desjeux, et Garabuau-Moussaoui (2009) pour aborder un objet dont les contours sont flous, et les constructions sociales qui s'en dégagent relativement ambivalentes. Ce choix relève aussi, comme toute démarche, des conditions de production de l'enquête.

> « L'intérêt principal de l'enquête micro-sociale et méso-sociale qualitative est qu'elle fait apparaître de façon compréhensive les contraintes qui pèsent sur les décisions (...) ; elle rappelle que les décisions et les motivations des individus sont encastrées dans des interactions sociales qui sont, de fait, peu visibles, voire invisibles, aux échelles macro-sociale et micro-individuelle, elle décrit le processus concret de construction sociale des actions collective, en exposant les rapports de pouvoir et les jeux sociaux ; enfin, elles soulignent surtout les ambivalences propres à toutes sociétés. » (*ibid*, p. 29)

Ce chapitre présente comment chacune des méthodes employées s'est développée au fil de l'enquête, et a trouvé une place par rapport aux autres méthodes. On s'attachera notamment à développer comment la dimension spatiale de l'objet, notamment la mobilité spatiale, et celle de l'enquête, se répondent pour construire les méthodes mises en place. Le chapitre se décline en quatre parties. La première développe l'enjeu de construction d'une enquête à travers plusieurs méthodes et les conditions de production de cette enquête. La seconde et la troisième partie se concentrent sur la mise en place *in situ* de techniques d'observation des lieux et de techniques d'interaction avec les groupes étudiés. Enfin, la dernière partie développe les méthodes connexes permettant d'ouvrir les angles de vue à d'autres groupes d'individus et des informations recueillies en dehors du terrain.

1. Une enquête ? Méthodes multiples et contexte de production de la recherche

Le singulier est utilisé pour parler d' « une » enquête, qui est pourtant multi-sites et qui mobilise plusieurs méthodes. Ce singulier s'explique par la construction d'une enquête autour d'objectifs préalables communs, par une continuité forte entre les

différentes phases de terrain et une co-évolution des différentes méthodes mobilisées, et un contexte de production qu'il s'agit ici d'expliciter notamment dans une démarche réflexive[2].

1.1. Saisir des pratiques et des imaginaires imbriqués à différentes échelles

Dans l'objectif de comprendre comment le rapport aux lieux se construit dans le cadre des mobilités des *backpackers* et des hivernants, les méthodes choisies ont visé l'appréhension des imaginaires et des pratiques des individus selon différents points de vue. Le choix des méthodes s'est effectué pour répondre à deux spécificités : celle de l'analyse d'un phénomène problématisé à une échelle transnationale et translocale, et donc impliquant le recueil d'informations pertinentes à différentes échelles d'espace et de temps, et celle de l'analyse de groupes aux limites relativement poreuses quant à leur statut dans les lieux.

Ces deux impératifs ont invité à croiser d'abord, des méthodes permettant de connaître une pratique et un imaginaire local et de le resituer dans un contexte d'interaction sociale locale : l'observation *in situ*, le recueil de discours, provenant de différentes personnes pratiquant le lieu, le recueil d'images. Cette échelle locale a principalement concerné Bangkok et Ko Phangan, pour les *backpackers*, Agadir et quelques sites de la côte atlantique marocaine pour les hivernants. C'est notamment à cette échelle locale que peuvent s'observer les pratiques faisant preuve de performativité et permettant de comprendre le statut que les individus se donnent dans les lieux. L' « imaginaire touristique » (Gravari-Barbas et Graburn, 2012) intervient ici comme support aux pratiques, qui le reconduisent où le mettent à distance. C'est aussi à cette échelle que peuvent être saisis des discours contradictoires sur l'appropriation des lieux, et se démêler une part des rapports de pouvoir en jeu.

Ces rapports de pouvoir sont cependant « multiscalaires » (Gervais Lambony, 2007), ils relèvent d'espaces dominants, et d'imaginaires dominants, collectifs et individuels, s'emboîtant à plusieurs échelles, tout comme l'expérience de mobilité des individus interrogés. Ainsi, certaines méthodes ont été mises en œuvre pour approcher les imaginaires et pratiques qui construisent, à des échelles temporelles et spatiales plus larges, les rapports aux lieux. Il s'agit de saisir par exemple les itinéraires déployés à l'échelle transnationale, l'apprentissage progressif du voyage au cours de la

[2] L'explicitation de ces conditions de production de la recherche implique l'utilisation du « je », particulièrement dans ce chapitre méthodologique, mais également dans le corps du manuscrit. Voir de Sardan (2000) pour le détail des différentes modalités d'un usage que l'on souhaite « mesuré » de cette subjectivité, pour « objectiver » la subjectivité du chercheur, pour rendre compte d'éventuels effets de domination, ou d'interactions sur le terrain. Si ce recours au « je » est devenu important en anthropologie et en sociologie, il reste encore relativement peu présent en géographie et gagne donc à être utilisé.

vie, ou encore les imaginaires des lieux se diffusant sur internet. L'objectif d'aborder ces différentes échelles est ainsi passé par différentes méthodes, qui s'articulent notamment au sein de l'enquête *in situ*.

1.2. Multiplicité des outils et teneur ethnographique

La multiplicité des méthodes est aujourd'hui communément conseillée, voire valorisée en sciences sociales. Pour autant, rappelons, à la suite de D. Cefaï (2003), qu'elle n'est pas nouvelle[3]. Dans le cas de l'enquête présentée, les différentes méthodes, synthétisées dans le Tableau 4.1, permettent de croiser différentes façons de saisir les pratiques et les imaginaires des lieux.

Un noyau méthodologique important dans le cadre de cette thèse est fortement inspiré des méthodes de l'enquête ethnographique. Le terme « inspiré » est ici utilisé car la spécificité de l'objet d'étude, sa mobilité, invite à repenser la démarche ethnographique. Selon la définition donnée par S. Beaud et F. Weber (2010) de l'enquête « ethnographique », celle-ci doit porter sur un « milieu d'interconnaissance », c'est à dire avec des enquêtés qui sont en relations les uns avec les autres, et non pas choisis sur des critères abstraits. Apparaît alors d'emblée une spécificité renvoyant directement au questionnement principal de la thèse : les « groupes » étudiés partagent une pratique, mais ils sont en dehors de leur « milieu d'interconnaissance », et c'est justement le rapport aux lieux développé dans ce cadre qui nous intéresse. Cette spécificité a impliqué de s'inspirer des démarches mises en place dans les études touristiques, qui ont investi les méthodes ethnographiques largement dans le monde scientifique anglophone et plus récemment en France, au delà des consensus disciplinaires (Cousin, 2010)[4]. L'approche ethnographique au sein d'un groupe d'individus installés plus ou moins durablement à l'étranger est aussi la méthode principale adoptée dans la majorité des cas d'études des *lifestyle migrations* (Benson et O'Reilly, 2009) marquant largement cette thèse. Enfin, la littérature sur les migrations a été largement inspirante sur les démarches multi-sites (Faist, 2012) et sur l'approche méthodologique géographique du mouvement (Brachet, 2012).

---

[3] Elle existait déjà selon l'auteur au XIXe siècle dans les enquêtes des sociétés savantes, folkloriques ou académiques.

[4] L'auteur rappelle que d'un point de vue disciplinaire, l'étude du tourisme était impensable comme objet ethnographique : « Le regard que les populations portent sur l'ethnologue a changé : autrefois assimilé au colon, à l'expatrié, il est aujourd'hui souvent associé à la figure du touriste. Sans doute parce que la présence touristique sur tous les terrains « exotiques » est aujourd'hui indéniable, une nouvelle génération de chercheurs a saisi ce miroir tendu pour interroger à nouveaux frais la question de l'altérité et de la rencontre, alors qu'il était impensable (mauvais à penser) pour une certaine tradition ethnographique. » (*ibid*)

Tableau 4.1. Synthèse des méthodes

	HIVERNANTS/MAROC	BACKPACKERS/THAÏLANDE
Observation		
Lieux de sociabilité et lieux publics	-Plage, promenade, restaurants, bars, souk	-Bars, restaurants, plage, rue commerçante, centre de yoga, festival
Lieux de vie	-Campings officiels et sauvage, hôtels, résidences, village fermé	-*Guest houses* et hôtel
Protocole photographique spécifique	/	-349 photographies de la rue Khao San
Questionnaire*	77 pour 138 hivernants	113 pour 141 *backpackers*
Appréhension des pratiques et imaginaires des lieux	22 cartes de pratiques commentées	-10 cartes de pratiques et parcours -20 photographies de Bangkok réalisées par des *backpackers*
Entretien**	28	48
Enquête auprès des professionnels		
Hébergement touristique	15	6
Commerces	13	4
Loisirs et culture	6	/
Immobilier	6 (+ salon de l'immobilier marocain à Paris)	/
Santé	1	/
Entretien informels	-habitants marocains -touristes occidentaux -résidents occidentaux -jeunes occidentaux en camion	-habitants thaïlandais -expatriés occidentaux -touristes occidentaux
Corpus documentaire (contenus textuels et iconographiques)		
Internet	-Agadir sur 10 sites internet touristiques	-Bangkok et Ko Phangan sur 18 blogs de voyages
Guides papier, média et culture	-*Routard* Maroc -15 articles de presse sur les seniors au Maroc	-*Lonely Planet* Bangkok -15 articles de presse sur Ko Phangan -1 film

* Les couples ou duo amicaux ont été interrogés à travers un questionnaire unique adaptable.
**Chaque entretien a été mené avec une personne seule, un couple ou un duo d'amis.

Source : B. Le Bigot

Chaque méthode peut nécessiter un traitement particulier, mais globalement, la démarche assez classique a été d'opérer d'abord une analyse thématique transversale recroisant les données provenant des diverses sources. Par exemple, d'associer les observations photographiques sur Bangkok avec les parties d'entretien portant sur cette ville. Ensuite, la construction du plan et la rédaction se sont se sont reposées sur des allers-retours entre la reprise des éléments thématiques, la description des mécanismes observées et l'explication de ces derniers par leur mise en relation.

L'enquête n'est cependant pas une somme bien délimitée de protocoles. L'objet de recherche portant lui-même sur le flou des catégories dans les rapports à l'espace, entre tourisme et migration, il intègre, dans la méthode, une dynamique associant des hypothèses exploratoires, et des processus d'induction et d'émergence de nouveaux outils, liée à l'observation même sur le terrain. Par exemple, plusieurs groupes individus qui, ne « rentrant pas » dans les groupes principalement étudiés –touristes, expatriés, locaux,– ont été interrogés, parfois longuement, et des observations sur des sites périphériques aux populations étudiées ont été menées. Chaque terrain et groupe a permis de développer plus fortement certaines méthodes : la langue française partagée avec de nombreux marocains rencontrés a permis de mener une enquête assez large auprès de professionnels locaux très divers ; l'âge et le partage de la pratique de réseaux sociaux avec les *backpackers* a permis de réaliser un suivi notamment par mail après l'enquête. Comme S. Cousin (2010) l'indique pour les enjeux liés au tourisme, l'enquête est le moment où la complexité peut apparaître, au delà des grands paradigmes de connaissance :

> « L'enquête ébranle également la solidité des traditionnels couples heuristiques (oral-écrit ; habitants-touristes ; identité-altérité ; local-global ; national-transnational ; etc.). Elle révèle que des paradigmes comme l'impact ou la marchandisation, toujours dominants dans les sciences humaines et sociales, peinent à restituer la complexité des échanges et des transformations sociales liées au tourisme. » (*ibid*)

En ébranlant les catégories, l'enquête ébranle du même coup les attentes le l'enquêteur. Il est compliqué de rendre compte par l'écriture des porosités et évolutions traversant les méthodes. Même si, comme le rappelle H. Becker (2013)[5], les chercheurs en sciences sociales montrent peu les dessous de l'enquête, l'explicitation des conditions de production du savoir, intégrant une dimension réflexive, est essentielle à la compréhension des résultats.

[5] « Les chercheurs en sciences sociales ne travaillent pas dans les laboratoires où les néophytes pourraient simplement observer ce qu'ils font. Au contraire, les chercheurs en sciences sociales, qu'ils soient confirmés ou encore en formation, sont souvent très cachottiers. Ils ne disent rien de leurs problèmes aux autres. » (*ibid*)

1.3. Une recherche située dans la continuité d'un parcours personnel et scientifique lié à la mobilité

Comme le rappelle M. Morelle et F. Ripoll (2009),

> « En tant que science humaine/sociale, la géographie doit interroger la posture qu'adoptent les chercheurs, depuis le choix du sujet, la construction de l'objet, jusqu'à la manière de présenter et d'interpréter les résultats, en passant par les méthodologies et l'expérience du terrain. » (*ibid*, p. 158)

Tout d'abord, le cheminement à la fois personnel et scientifique qui a conduit à cette thèse me place parmi ceux et celles qui expérimentent la mobilité du temps libre, dans un cadre privilégié et qui travaillent sur cette expérience. Issue de la classe moyenne supérieure, avec une mère institutrice et un père médecin généraliste, j'ai voyagé durant mon enfance en France et dans les pays frontaliers. À 18 ans, je me lance dans un premier grand voyage d'un mois en Inde, dans le cadre d'un groupe de volontariat international. Prendre l'avion, qui plus est pour un pays non européen, était assez nouveau pour moi pour me donner une impression d'exceptionnalité, et en même temps, permis par un capital culturel, social et économique assez élevé. Plusieurs étés, j'ai réalisé des voyages à l'étranger d'environ un mois, et pris part à un réseau social à l'époque assez nouveau, « *couchsurfing* », basé sur le principe d'accueil gratuit, chez soi, entre membre du réseau, voyageant et souhaitant découvrir un lieu en logeant chez l'habitant. Un mémoire de master 1 de géographie (Le Bigot, 2011; Le Bigot et Fleury, 2013), encadré par A. Fleury, a porté sur ce mode de voyage, interrogeant déjà le flou entre touriste et habitant. Un des éléments qui m'avait poussé à choisir ce thème a été la possibilité de tester la méthode d'observation participante. Comme j'accueillais déjà des *couchsurfers* chez moi, l'enquête pouvait être menée sur un phénomène auquel je participais. À l'occasion de ce mémoire, un certain nombre de voyageurs en tour du monde ont été rencontrés, des *backpackers*, dont la pratique du voyage m'impressionnait par sa durée. La rencontre avec ma directrice N. Cattan, qui clôturait un programme de recherche sur les mobilités en Europe (Berroir *et al.*, 2009)[6], nous a conduit à construire ensemble un sujet autour de plusieurs figures de la mobilité contemporaine qui semblaient sortir des catégories classiques, les *backpackers*, les hivernants, mais aussi, initialement, les étudiants étrangers[7]. Il s'agissait alors d'enquêter sur les mobilités et sur leurs influences dans la fabrique des lieux. En parallèle, grâce à certains enseignements en master et à une syndicalisation à Sud-étudiant, je développe un intérêt de plus en plus en plus fort pour la géographie sociale

[6] Les recherche menées dans le cadre de l'ANR Merev, ainsi que les travaux de J.-B. Frétigny, ont fait partie de mon environnement scientifique premier lors de la constitution de mon projet de thèse. Ils ont notamment influencé mon choix de méthode associant le questionnaire et l'entretien.

[7] Ce troisième groupe faisait partie du projet de thèse initial, mais a été rapidement laissé de côté, le croisement de deux groupes étant jugé déjà assez lourd à mettre en place avec des méthodes qualitatives.

et pour globalement pour les approches critiques en sciences sociales. Si elles ne sont en aucun cas, de mon point de vue, contradictoires avec mon objet, ce dernier n'a pas l'évidence critique apparente d'un travail sur des minorités ou des mobilités contraintes[8]. Ainsi, cette ambivalence entre une mobilité internationale très valorisée socialement, que j'ai moi-même expérimentée, et un regard critique, qui prend notamment en compte la position relativement privilégiée des enquêtés (et de l'enquêtrice), a largement parcouru l'ensemble de la progression de cette thèse et ses résultats dans ce manuscrit.

1.4. Position d'enquêtrice et angles morts du regard occidental

L'appartenance de genre, de classe, de race, de sexualité, sont autant de caractéristiques personnelles aujourd'hui considérées comme participant largement du sens de la construction des données d'enquête. Il s'agit ici de détailler les contributions qui semblent les plus saillantes de ma position d'enquêtrice, en soulignant notamment les angles morts que la position d'occidentale travaillant sur les occidentaux au Sud peut entraîner.

A. Monjaret et C. Pugeault (2015), dans l'ouvrage *Le sexe de l'enquête*, souligne que la position sexuée varie en fonction du groupe observé, et que « l'influence de la configuration du rapport sexué sur la relation d'enquête peut peser diversement, être un atout ou un frein –ou l'un et l'autre à des moments différents de la même enquête. » (p. 11). S. Cousin (2010) souligne que, le tourisme étant largement une relation de séduction et d'enchantement, il est un objet qui pose d'autant plus la question du sexe de l'enquêteur. Dans le cadre des *backpackers* et des hivernants, les groupes sont relativement mixtes, composés assez régulièrement de couples, et ma position à ainsi largement varié en la croisant avec l'âge et la nationalité des individus. Ma féminité a pu, dans le cas de l'enquête au Maroc, être un relatif frein à la conduite d'observation dans l'espace public, plutôt contrôlé par les hommes, et m'a poussé vers les lieux de sociabilité des occidentaux. Les auteurs soulignent aussi que la relation de séduction peut troubler et poser la question des rapports de domination en situation de recherche. Ces enjeux, et les normes de genre en général, ont pu entraîner, de façon plutôt inconsciente, une tendance à me tourner plus facilement vers les femmes seules. Ma féminité a aussi impliqué de façon assez claire une sur-représentation de la parole des femmes dans les entretiens avec les couples, les hommes en profitant même parfois pour aller faire autre chose.

[8] Cette ambivalence face à l'objet provient également sûrement de la marginalité de l'objet tourisme au sein des sciences sociales, souvent considéré comme peu légitime (MIT, 2002; Cousin, 2010).

M. Hillali (2003) souligne la difficulté pour le chercheur en tourisme issu du Nord, dans un pays du Sud, à adopter le regard des locaux alors qu'il est lui même acteur voyageur[9]. De fait, A.-M. Fechter et K. Walsh (2010) indiquent que les travaux sur les expatriés occidentaux ont privilégié une vision des locaux comme Autres, pour des raisons pratiques de langue et de proximité du chercheur occidental avec l'expatrié et de difficulté à gagner la confiance de ceux qui travaillent pour les occidentaux. Poussant la réflexion d'un point de vue méthodologique, C. Lundström (2010) explique que son statut de Suédoise, blanche, hétérosexuelle est un « capital méthodologique » pour l'observation participante auprès d'un groupe relativement privilégié, la communauté d'origine suédoise aux États-Unis. Mais elle pointe le risque de légitimation de structures de pouvoir inhérentes à cette position privilégiée « partagée ». L'enquête menée dans le cadre de cette thèse se situe également dans cet « entre soi chez les Autres », où se conjuguent les caractéristiques d'une enquête « par distanciation », puisque je suis proche, notamment des *backpackers*[10] en âge et des hivernants par la nationalité, et « par dépaysement », puisque le Maroc et la Thaïlande sont des terrains étrangers. L'objet est ainsi dans l'imbrication des contextes sociaux et culturels évoquée par D. Cefaï (2003). On le suit ainsi lorsqu'il souligne la vigilance à garder face aux risques d'« émerveillement transculturel » et qu'il pointe que « Derrière les séductions esthétisantes de ce bazar des différences, les dynamiques sociales et ethniques d'inégalités, d'exclusion et de violence se renforcent ». Ces contextes de recherche doivent selon lui faire évoluer les méthodes d'enquête vers des terrains multiples et collectifs, ce que souligne également T. Faist (2012), invitant des chercheurs des deux pays à collaborer dans le cadre des études transnationales. Dans les conditions de cette recherche doctorale, la combinaison de plusieurs méthodes, qui vont être développées dans les sections suivantes, a été une forme de mise en protocole rassurante quant à l'abord de ces terrains relativement complexes.

2. L'observation *in situ* : combiner les sites et les angles pour comprendre un phénomène mobile

Dans dossier spécial de la revue *Espaces et Sociétés* consacré à l'observation, F. Bouillon et J. Monnet (2016) soulignent le choix de parler des « angles »

[9] Si elle comprend des difficultés, cette position est classique. À l'inverse, L. Zossou (2007) présente comme son expérience de chercheuse du Sud, travaillant sur le Nord, a été perçue comme peu consensuelle, soulignant à travers les normes du monde académique, les hiérarchies et assignations liées aux appartenances Nord-Sud.

[10] La dissymétrie entre mon rapport aux *backpackers* et mon rapport à hivernants a déjà été évoquée lors du chapitre 3 portant sur le croisement de deux groupes et des deux terrains. La réflexivité est conçue comme un principe clé de la démarche de croisement, et dans notre cas, cette dissymétrie est utilisée comme source de questionnements circulant d'un groupe à un autre.

d'observation, qui fondent la relation entre observés et observateur. L'angle détermine notamment si les « observés » savent ou non qu'ils sont observés, et les conditions d'observation associées impliquent différents outils d'enregistrement. Il s'agit ici d'expliciter la combinaison, sur les terrains marocains et thaïlandais[11], de plusieurs sites et angles d'observation, combinaison largement liée à l'objet d'étude.

2.1. Le choix d'une relative mobilité sur le terrain

J. Brachet (2012), dans un article sur la mobilité comme dimension du terrain, notamment dans l'étude géographique des migrations, soulève la question de l'articulation entre spatialité de l'objet et spatialité de l'observateur sur le terrain. Les normes de pratique du terrain ethnographique ont été marquées par l'image du terrain fixe, long, au sein d'une même population dont le chercheur parle la langue. J. Brachet (*ibid*) développe pourtant l'idée que si la mobilité est un déplacement, elle implique un changement des contextes dans lesquels les individus se trouvent et engendre donc une instabilité des formes sociales qu'elle engendre. Pour saisir les formes sociales induites par ces déplacements, le chercheur aurait ainsi intérêt à multiplier les contextes d'observation. Ce qui est aujourd'hui appelé l' « ethnographie multi-située », est, comme T. Faist (2012) le signale, l'une des méthodes la plus mise en œuvre dans les recherches transnationales. La délimitation du terrain passe par le choix de plusieurs sites, vers lesquels le chercheur doit se déplacer et passera donc moins de temps, et pour lesquels il doit adapter ses outils d'observation (Namian et Grimard, 2016).

L'enquête de terrain *in situ* s'est déroulée à travers quatre phases de 5 mois et demi au total, sur une période de deux ans, segmentées de façon alternée par une phase en janvier-février 2014 en Thaïlande, en mars 2014 au Maroc, en janvier-février 2015 au Maroc et en mars-avril 2015 en Thaïlande. Ce calendrier a permis d'observer la présence des hivernants au Maroc et des *backpackers* en Thaïlande à des moments différents de l'année[12]. Les différents sites dans lesquels ont été menées des observations peuvent se décliner selon un gradient de participation. On y trouve à deux opposés, l'observation participante dans les lieux de vie (*guest houses*, hôtels, camping) et l'observation par l'arpentage et la photographie. Comme l'a développé le chapitre 3, le terrain en Thaïlande s'est concentré sur deux sites : le quartier de Khao San Road à Bangkok et l'île de Ko Phangan, les deux sites ayant une place différente dans l'itinéraire du *backpacker*. Le terrain au Maroc s'est quant à lui concentré dans la

[11] Je ne reviens pas ici sur la combinaison de ces deux terrains liée au croisement des deux groupes étudiés, question qui fait l'objet du chapitre 3.

[12] Comme pour de nombreux phénomènes proches du tourisme, le calendrier annuel joue beaucoup : janvier et février sont des mois de forte fréquentation en Thaïlande car le climat est doux, le mois d'avril est néanmoins intéressant pour la fête de Song Kran ; le pic de fréquentation de hivernants au Maroc est quant à lui aussi en janvier-février.

région d'Agadir, associant en fait plusieurs communes du littoral au nord d'Agadir, où les hivernants sont présents, la ville d'Agadir elle-même, et quelques sites tels que des camping ou village fermés au Sud d'Agadir.

Les démarches d'observation participante, d'arpentage et de photographie seront développées ci-dessous, mais il est faut signaler qu'entre ces deux modes d'observation, des excursions ont été menées sur des sites touristiques et non touristiques de Bangkok, de Ko Phangan, ou du littoral du sud marocain pour repérer la potentielle présence et les pratiques des *backpackers* et des hivernants dans d'autres cadres, pour proposer éventuellement un questionnaire, pour observer les autres modes de présences d'occidentaux (tourisme classique, tourisme sexuel, résidence), et enfin pour saisir les modifications de l'organisation locale selon la présence ou non des *backpackers* et des hivernants. La diversité des sites, mais également les déplacements entre ces sites font partie de la démarche d'enquête. Des déplacements tels que les voyages en bus entre Marrakech et Agadir, entre Bangkok et l'embarcadère pour Ko Phangan, le déplacement de Visa-run entre Bangkok et la frontière cambodgienne, ont été autant d'observations entrainant des interactions avec des individus correspondant plus ou moins au profils des individus étudiés ou avec des locaux, nourrissant largement la compréhension du phénomène de mobilité étudié.

2.2. Des sites d'observation participante relativement ouverts : les lieux d'hébergements des *backpackers* et des hivernants

H. Becker (2002), se posant la question de comment connaître le sens que les gens donnent aux choses, dit que « plus on s'approche des conditions dans lesquelles ils donnent effectivement et réellement du sens aux objets et aux évènements, plus notre description de ce sens sera juste et précis » (*ibid*, p. 42). L'observation dite « participante », c'est à dire pour laquelle l'observateur prend part à la pratique observée, a été choisie ainsi comme une des méthodes principales du terrain, donnant aux phases d'enquête une relative densité, compensant la diversité des sites.

En s'adaptant à la mobilité des groupes étudiés, l'observation participante dans le cadre de l'enquête en Thaïlande et au Maroc a pris une forme singulière : un logement et une mobilité en tant qu'enquêtrice entre différents de lieux d'hébergement partagés avec les enquêtés -hôtel, *guest house*, camping notamment- pour saisir les fonctionnements de ces lieux d'appropriation temporaires.

L'essentiel des débats épistémologiques sur la question ont porté sur l'équilibre entre participation et observation, la possibilité d'objectivation étant mise en doute dans le cadre d'une participation complète au jeu social. Les recouvrements entre « observation participante » et « participation observante », décrit par exemple par B.

Soulé (2007)[13], encouragent plus simplement l'observateur à préciser, dans le cadre de l'explicitation de sa méthode, ce qu'il entend par « participation ». Cet équilibre entre participation et observation ne peut alors se faire sans un regard réflexif sur la position d'observateur, ce que soulignait par exemple P. Bourdieu en parlant d'« objectivation participante », basée sur l'idée que « l'objectivation du rapport subjectif à l'objet fait partie des conditions de l'objectivité » (Bourdieu, 1978, p. 68).

Le recours à une dimension « participante » dans l'observation, et les spécificités de son application dans les lieux de vie des *backpackers* et des hivernants peuvent largement être justifiés et détaillés au regard de la dimension spatiale de l'objet de recherche. Comme le rappelle D. Cefaï (2003), l'enquête est souvent abordée à travers l'unité d'un site, associé à l'unité d'une communauté : un quartier, une île, un service administratif, etc. permettant de saisir une unité d'éléments interdépendants, autrement dit un système, de pouvoir, de normes, d'échange, etc. Dans notre cas, la « communauté » étudiée est mobile. Pour comprendre comment les individus s'approprient différents espaces, au fil de leur mobilité, il a été choisi d'investir autant que possible leurs lieux d'hébergement, lieux fréquentés par tous, mais de façon éphémère. L'une des premières implications de la mobilité des individus dans les méthodes d'enquête a été ainsi de « participer » en adoptant moi-même une mobilité de mes lieux d'hébergement et de vivre, durant les périodes de terrain, exclusivement dans les lieux d'hébergement partagés avec les individus observés. J'ai donc séjourné en Thaïlande dans 17 hôtels ou *guest houses* différentes, 13 à Bangkok dans le quartier de Khao San Road ou à proximité, et quatre à Ko Phangan. Ces lieux ont été choisis en variant les localisations et les prix, permettant la rencontre de différents profils de *backpackers*. Au Maroc, j'ai logé dans deux hôtels et le camping le plus grand du Maroc, célèbre pour son accueil des hivernants[14]. J'ai appliqué, autant que possible, sur les différents sites, une grille d'observation commune, synthétisée dans le Tableau 4.2. Le camping *Atlantica parc*, à Imi Ouaddar au nord d'Agadir, et la *guest house Flapping Duck* à Bangkok, dans le quartier de Khao San Road, ont constitué mes sites de terrain les plus observés, considérés comme relativement typiques des deux groupes étudiés. L'intérêt de la présence dans les lieux d'hébergement a aussi été, comme l'a souligné A. Chapuis (2012) qui a séjourné en auberges de jeunesse pour travailler sur le tourisme à Amsterdam, d'installer une relation intime permettant d'aller au delà des discours touristiques relativement stéréotypés. C'est ainsi principalement les phases

[13] L'auteur souligne que l'expression « participation observante » se substitue souvent à « observation participante » sans justification explicite.

[14] Les modes d'hébergements des hivernants sont plus divers et moins accessibles pour l'enquêteur. J'ai donc complété les observations « participantes », c'est à dire les observations menées dans des lieux où j'ai séjourné, par des observation plus brèves, dans quatre campings du littoral, deux sites de camping sauvage, cinq résidences à Agadir, un village fermé et plusieurs quartiers d'habitat individuel où sont présents les hivernants. Cf. la présentation du terrain au chapitre 3 et en annexe la liste des professionnels rencontrés dans le cadre de ces observations brèves.

d'observation participante dans les lieux d'hébergement qui ont conduit à des entretiens semi-guidés.

La spécificité de ces lieux a plutôt facilité l'observation participante et constitue des perspectives de résultat en soi. Avant tout, ces lieux m'étaient largement ouverts. Comme le souligne également G. Simon (2010), qui a enquêté dans une auberge de jeunesse à Paris, le protocole d'enquête ne pose pas de difficulté d'entrée sur les lieux. Réserver des nuits en *guest houses* ou poser ma tente au camping n'a dans mon cas pas nécessité de négociation d'entrer sur le terrain. L'accès à la plupart des personnes interrogées était ainsi plutôt aisé et lorsque l'accès se compliquait, par exemple pour les hivernants possédant une maison, ou pour les *backpackers* prenant quelques nuits dans des hôtels haut de gamme, il s'agissait d'une information intéressante sur la diversité de ces groupes. J'ai toujours indiqué aux personnes avec lesquelles j'interagissais la raison de ma présence lorsqu'elles me le demandaient, ce qu'elles faisaient généralement, découverture ne modifiant apparemment que peu les comportements des individus, notamment les *backpackers*[15], et permettant de proposer un entretien facilement. Enfin, ces lieux d'hébergement touristiques ont en commun d'être des lieux de passage et de loisir, ils sont faits pour être appropriés rapidement par des personnes différentes, et le sont donc aussi par l'enquêteur. Autrement dit, le fonctionnement du lieu doit être « explicite ». La forte fonctionnalité de l'espace, comprise comme l'identification d'un espace –les sanitaires, le bar, les emplacements ou chambres– à une fonction –se laver, discuter, dormir–, permet de savoir où se positionner pour observer les situations et rencontrer les gens, et de rapidement comprendre les détournement de ces fonctions.

Comme l'indiquent F. Bouillon et J. Monnet (2016) dans leur éditorial sur l'observation, les chercheurs pratiquant l'observation participante soulignent généralement que celle-ci brouille les démarches entre technique d'observation et technique d'entretien. Ainsi, l'observation dans ces lieux d'hébergement a beaucoup consisté aussi en des interactions, collectives, informelles ou formalisée selon la technique d'entretien. Aussi, la « délimitation » du champ d'observation varie du plus au moins délimitable et change d'échelle : l'intérieur du camping-car, des chambres, du camping, l'intérieur de la *guest house*, mais aussi les liens avec l'espace environnant en suivant les individus dans leurs pérégrinations quotidiennes.

[15] Ma présence était plus intrigante chez les hivernants de par mon âge et suscitait quelques discussions et curiosité.

Tableau 4.2. Trame d'observation des lieux d'hébergement des *backpackers* et des hivernants

Type de lieux	Établissement d'hébergement touristique (Camping, hôtel, guest-house)
Site et situation	-Environnement touristique (ville, quartier) -Autres établissement du même type à proximité -Accessibilité du site en transport -Paysage (urbain, littoral)
Clientèle et fréquentation	-Prix d'une nuit, niveau par rapport à l'environnement touristique -Type de clientèle (nationalité, âge, type de voyage effectué) -Niveau de fréquentation sur une année
Personnel	-Nombre de personnes, organisation hiérarchique, ancienneté des salariés -Présence du personnel dans l'établissement (uniforme ou non, tâche effectuée, etc.) -Relation entre personnel et clients
Espace « domestique » et appropriation	-Organisation de l'espace de l'établissement, limite intérieur/extérieur -Pratiques observées dans les espaces collectifs, les espaces privatifs -Temporalité des pratiques

Source : B. Le Bigot

La « participation », dans le cadre de l'enquête menée à ainsi pris des sens variés selon les durées passées dans chaque lieu d'hébergement : simplement y dormir, pour savoir ce qu'expérimente une personne qui y dort, ou y rester plusieurs jours, pour comprendre le fonctionnement du personnel, la diversité des interactions qui s'y déroulent, les moments exceptionnels. Il est certain que la participation a été plus grande dans le cas des séjours en *guest house* avec les *backpackers*, de par ma grande proximité avec leur profil, et par l'extraversion de ce groupe qui voit entrer et sortir de nouveaux membres chaque jour. La possibilité pratique d'être au plus près était aussi plus grande : j'ai par exemple toujours favorisé les nuits en dortoir lorsque cela était possible, tandis que, ne possédant pas de camping-car, j'étais plus éloignée des hivernants avec lesquels je partageais le camping. L'équilibre entre observation et participation est beaucoup passé par la régularité de l'utilisation d'un carnet de terrain et l'écriture de synthèses sur toutes les démarches effectuées au cours du terrain (synthèse d'entretien, synthèse d'observation des lieux). J'ai souvent travaillé dans les espaces collectifs des lieux observés, disponible pour assister à une interaction ou pour comprendre le déroulement d'une journée type, tout en ayant sous les yeux les traces de mon observation. Enfin, la spécificité d'un travail sur une population en « temps

libre », pratiquant activité ludique et festivité, a impliqué d'accepter que les moments où on s'accorde une « pause », où on pense enlever sa casquette d'observateur et se mettre soi-même en « temps libre », sont parfois ceux où, comme le développe l'Encadré 4.1, on apprend beaucoup sur son objet.

Encadré 4.1. Observer la fête à Ko Phangan : entre distanciation et participation

La fête est un bon exemple de pratiques mettant au défi l'équilibre entre observation et participation. L'île de Ko Phangan est connue pour sa *Full Moon Party*, fête attirant de nombreux *backpackers*. Lors de mon arrivée à Ko Phangan, la fête de la *Full Moon* avait lieu deux jours plus tard. L'hôtel dans lequel je résidais organisait le déplacement en taxi pour s'y rendre. Je n'étais en Thaïlande que depuis quelques jours, n'avais pas encore eu le temps d'établir des contacts sur le terrain. J'avais lu de nombreux témoignages sur la forte alcoolisation des participants à ces fêtes et la potentielle dangerosité du lieu. J'ai d'emblée opté pour une observation très extérieure, seule, derrière mon appareil photo, et sans toucher une goutte d'alcool. Je ne cherchais pas spécialement à interagir avec les gens, j'observais et photographiais ce qui me semblait marquer la spécificité de cet espace-temps. Deux semaines plus tard, je séjournais pendant près d'une semaine dans la *guest house* la moins chère de l'île, où de nombreux *backpackers* s'installent dans des bungalows pour plusieurs semaines, voire plusieurs mois, et forment une communauté assez active. Je suis invitée dans ce cadre au mariage de deux occidentaux présents quotidiennement à la *guest house*, vivant sur l'île de façon durable et travaillant en ligne en *freelance*. Je décide de prendre une soirée que je considère comme *off*, en acceptant l'invitation et en participant à la fête de mariage. Cette soirée m'aura finalement permis de découvrir une autre facette de la fête à Ko Phangan, dans des lieux bien plus confidentiels et pratiqués par des *backpackers* davantage ancrés sur l'île.

L'observation de la fête à Ko Phangan a été dans le cadre de l'enquête en Thaïlande très progressive, montrant l'adaptation des méthodes, mais aussi la nécessaire acceptation du flou de son propre statut d'observateur sur le terrain, que l'on peut parfois difficilement limiter dans des temps et espaces compartimentés.

2.3. L'observation des coprésences et temporalités urbaines par l'arpentage et la photographie

L'observation sur les terrains marocains et thaïlandais est aussi passée par celle qui se pratique derrière un carnet, un appareil photo, une carte, un écran, des lieux dans lesquels les hivernants et les *backpackers* se déplacent et rencontrent les autres personnes présentes dans le lieu. Y. Calbérac (2010) rappelle l'importance de l'observation dans le terrain chez les géographes :

> « Regarder le monde est une première manière de le mettre en ordre, c'est à dire d'effectuer l'une des tâches première de la science, catégoriser le monde. Confronter à un monde étranger, le regard est souvent le premier outil pour appréhender la diversité et la réduire à du connu. » (*ibid*, p. 42)

Il est néanmoins assez peu fréquent de lire la description précise de ce que fait concrètement un géographe lorsqu'il découvre un terrain, comment il se l'approprie. Par exemple, S. Conord (2007) soulève le peu de commentaire fait par les chercheurs de terrain sur leur usage de la photographie :

> « Le contexte de la prise de vue, les choix du cadrage photographique et de l'angle de vue, la méthode de recueil des données visuelles, le rôle de la prise de vue dans la relation vécue entre l'observateur et son terrain sont rarement interrogés, commentés. » (*ibid*, p. 11)

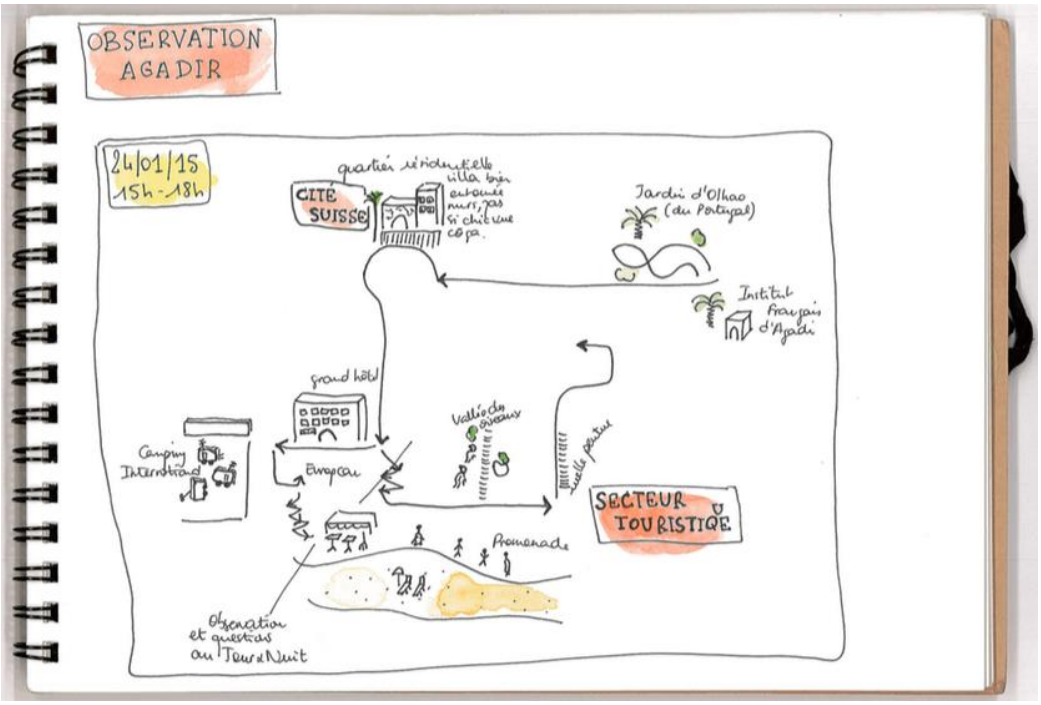
Au fil des quatre phases de terrain, plusieurs méthodes d'observation ont été mobilisées pour comprendre le fonctionnement des lieux fréquentés par les hivernants et les *backpackers*. L'essentiel des questions guidant l'enquête portait sur l'identification des pratiques des groupes étudiées et des coprésences entre touristes, résidents étrangers et locaux, sur les formes notamment urbaines que prenaient ces coprésences, et sur les limites et porosités entre lieux des touristes, lieux des locaux, et les fluctuations temporelles de ces limites.

Le principal moyen de comprendre ces limites et leurs configurations était d' « arpenter » les lieux et d'y faire des pauses statiques, observant et écoutant, munie d'un appareil photographique et d'un carnet. L'utilisation de la photographie sur le terrain a formé une sorte de « journal de terrain visuel » (Conord, 2007). Durant la majeure partie des phases de terrains, j'ai fonctionné en associant arpentage, photographie et croquis descriptif *a posteriori*. Ces croquis, à l'image de ceux présentés dans la Figure 4.1, ont plusieurs fonctions. Il s'agit d'abord d'aider à l'appropriation d'un espace inconnu par la mobilisation d'une mémoire visuelle des arpentages effectués. Ces traces permettent également de complémenter les versions écrites et photographiques du journal de terrain. Aussi, les descriptions *a posteriori* peuvent se concentrer sur l'observation d'un processus en particulier, par exemple les temporalités urbaines, en associant des rues, des zones, aux dynamiques observées.

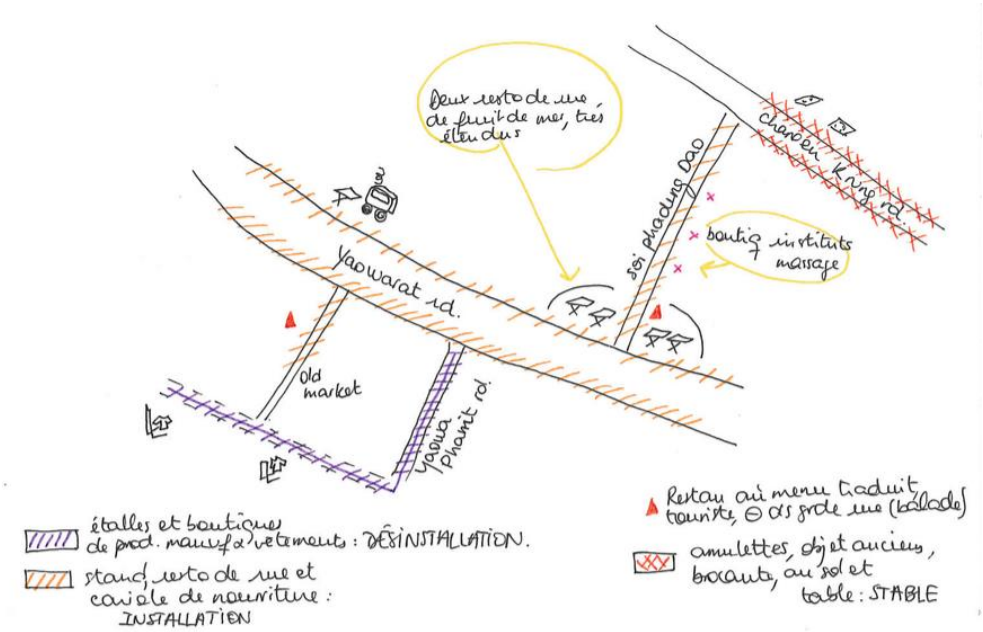
Par la suite, j'ai développé une méthode de prise de note in situ, en associant photographie et cartographie interactive GPS. Le téléchargement d'une application GPS[16] pour téléphone permettait d'enregistrer directement les traces de mes arpentages. Avec l'appareil photo dans une main, le téléphone dans l'autre, j'ajoutais directement sur la carte GPS un signet indiquant une information localisée ou indiquant que j'avais pris une photo, comme dans l'exemple montré par la Figure 4.2. Ce système d'arpentage relativement outillé a été effectué lors de la dernière phase de terrain à Bangkok, permettant par exemple de repérer, en effectuant le même chemin à trois moments différents de la journée, les points précis de tous les changements.

[16] Application Galileo permettant de télécharger et utiliser hors connexion des cartographies OpenStreetMap, d'enregistrer des traces GPS, des signets, de les importer en format gpx et de les stocker sur internet.

Figure 4.1. Arpentage et croquis descriptif *a posteriori*



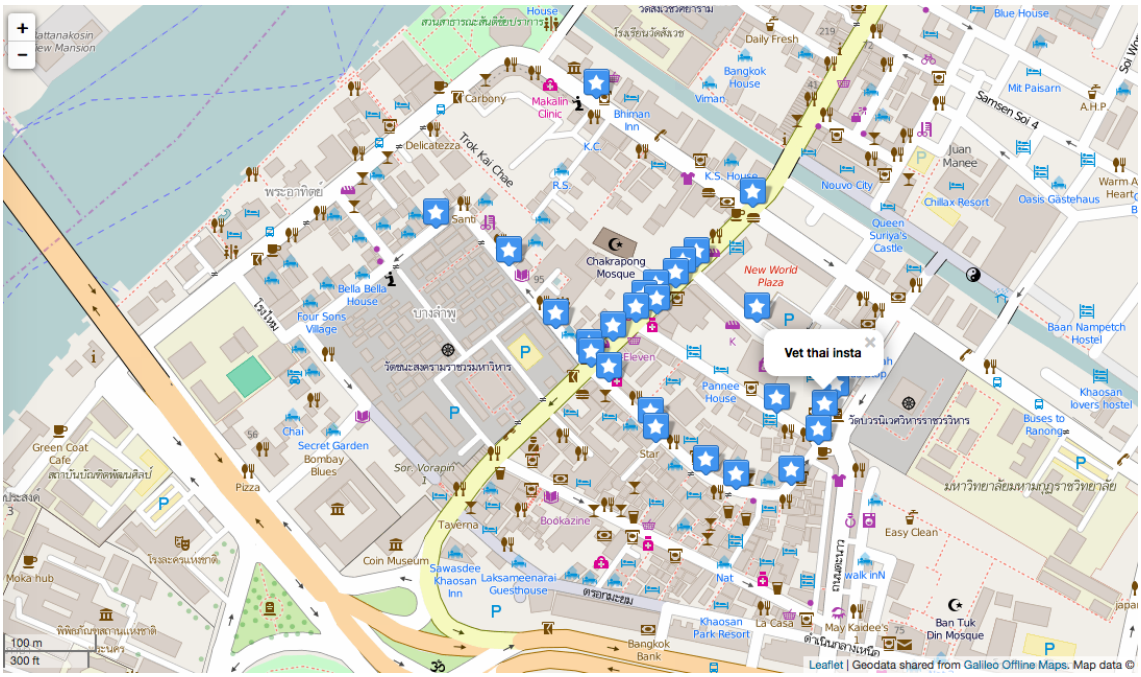
a. **S'approprier les sites d'enquête** : alentours du secteurs touristique d'Agadir le 24 janvier 2015, entre 15h et 18h. Peu après l'arrivée au Maroc pour la seconde phase de terrain, cet arpentage retourne sur les lieux principaux d'observations et d'entretiens menés à Agadir l'année précédente pour se réapproprier ces sites.



b. **Identifier les temporalités** : Chinatown à Bangkok le 8 avril 2015, entre 18h et 19h30. Cet arpentage vise à identifier les dynamiques journalières des différents commerces du quartier s'adressant aux locaux et aux touristes.

Source : B. Le Bigot, carnets de croquis « Maroc 2015 » et « Thaïlande 2015 »

Figure 4.2. Observation et prise de note *in situ* : la cartographie GPS et la photographie comme outils complémentaires



a. Enregistrement de notes géolocalisées : quartier de Khao San Road, 24 avril 2015, 10h. Arpentage enregistré en traces GPS et associé à une prise de notes sur un fond de carte OpenStreetMap. Ici, note indiquant « Vêtement thaïlandais installation ».

b. Association photographies et notes : angle Sip Sam Rd et Tani Rd à Bangkok, photographie simultanée à la prise de notes, de l'installation de stand de vêtements adressés à une clientèle thaïlandaise. Localisation occupée le soir par des stands de nourriture, et à proximité de nombreux stands s'adressant à la clientèle touristique.

Source : B. Le Bigot, Thaïlande 2015

Pour saisir les temporalités des lieux, l'observation statique et systématique a été menée dans certains lieux de sociabilité (plage, promenade, bar, restaurants, places, parcs), repérés au cours des arpentages, ou évoqués dans le cadre d'entretien. La démarche la plus poussée de mise en place d'un protocole d'observation photographique a été réalisée à Bangkok, où a été photographiée depuis une fenêtre d'hôtel la rue de Khao San toutes les heures pendant 24h, lors d'une journée normale, et lors de la fête de Song Kran[17] (Encadré 4.2). Ici, l'observation statique et l'enregistrement répété du paysage urbain ont été une solution trouvée sur le terrain pour comprendre le fonctionnement d'une rue où les mobilités et changements sont très rapides. La photographie étant par ailleurs très utilisée par les touristes, son utilisation sur le terrain était relativement aisée, bien qu'elle demandait une plus grande prudence au Maroc où de nombreuses personnes ne souhaitent pas être photographiées.

[17] Nouvel an thaïlandais aussi appelé « fête de l'eau », dont les festivités autour de l'eau marquent fortement l'espace public durant plusieurs jours.

Encadré 4.2. Saisir les opportunités méthodologiques du terrain : la fenêtre d'une chambre d'hôtel comme site d'observation photographique

Comme le rappelle S. Alami, D. Desjeux, I. Garabuau-Moussaoui (2009), la pratique de l'enquête qualitative demande des compétences d'improvisation. L'exploration du réel par l'induction demande une souplesse dans le déroulement de l'enquête, et par exemple, de changer, en cours d'enquête, de technique de recueil d'information. La photographie s'est avérée très présente sur le terrain, puis plus globalement l'usage des images, dans l'ensemble de la thèse. Comme le propose La Rocca (2007), la sociologie visuelle, et plus largement l'usage de l'image en science sociale, peut utiliser la photographie comme une donnée, permettant de faire de la « sociologie sur les images » ou utiliser la photographie comme un instrument de fabrication de données, pour faire alors de la « sociologie avec les images ». Dans les cas d'analyse de contenu iconographique de blog ou encore d'analyse de photographies d'enquêtés, méthodes qui seront développées plus tard, il s'agit de prendre l'image comme une donnée, un discours à analyser comme tel. Dans le cas de l'observation, la photographie a davantage été utilisée comme un instrument de fabrication de la donnée, et notamment dans le cas de la mise en place improvisée d'un protocole d'observation photographique de la rue Khao San.

Lors de la première phase de terrain à Bangkok, j'arpentais très régulièrement la rue Khao San, cœur du quartier des *backpackers* que j'étudiais. Je tentais de comprendre les temporalités très fluctuantes de cette rue très commerçante et festive. Au bout de deux semaines dans le quartier, je décide de réserver deux nuits dans un des hôtels de la rue, hôtel avec une piscine sur le toit, afin de tenter de rencontrer des *backpackers* potentiellement différents de ceux des *guest house* peu chères. La chambre y était relativement coûteuse, et par souci d'économie, j'ai accepté de prendre une chambre avec une fenêtre donnant sur Khao San Road, moins chère que les chambres sans fenêtre à cause de la musique qui résonne de façon excessivement forte jusque tard dans la nuit. Arrivant dans la chambre, je me suis tout de suite aperçue que la fenêtre allait en fait constituer un point d'observation privilégié de la rue. Je décide alors de mettre en place un protocole permettant, par le biais de la photographie, de mettre en lumière les temporalités de la rue.

Le protocole a consisté à prendre chaque heure, du 10 février 2014 à 10h du matin, au 11 février 2014 à 11h du matin, donc durant 24h, la rue selon trois mêmes angles, ces angles, en face, vers l'ouest et vers l'est de la rue permettant d'en couvrir presque l'intégralité. La pratique de la fête dans la rue marque largement ces temporalités, et modifie le paysage urbain visuellement mais également en terme d'ambiance sonore. Je décide ainsi d'accompagner chaque prise de photographie d'un commentaire sur l'ambiance sonore. Chaque heure, les prises des trois photos sont accompagnées de photographies complémentaires, prises notamment au zoom pour visibiliser les éléments changeant du paysage urbains. Un répertoire recense pour chaque heure, les éléments sonores et visuels marquant l'évolution des pratiques de la rue par ceux qui y sont présents et l'évolution de son paysage. Ce protocole a permis d'aboutir à un corpus de 349 photographies retraçant l'évolution de la rue. Il a été mis en place au cours d'une journée banale à Khao San Road, et répété, en 2015, lors d'un jour exceptionnel, le quatrième jour de Song Kran, festival du nouvel an thaïlandais particulièrement fêté à Khoa San Road.

13h30 · Vue est

23h30 · Vue centrale

6h – Vue ouest

Exemples de photographies réalisées dans le cadre du protocole d'observation des temporalités de Khao San road

Sources : B. Le Bigot, Thaïlande 2014

Ce protocole s'est montré particulièrement complémentaire aux photographies d'arpentage. L'observation du changement est particulièrement facilitée par la stabilisation du point de vue depuis un point fixe et le surplomb donne accès à une globalité d'éléments vus de façon simultanée. La mise en place de ce protocole d'observation montre la nécessité d'envisager plusieurs usages d'un même outil, ici la photographie, et montre bien l'adaptation continue des méthodes au cours de l'enquête en fonction des opportunités du terrain.

Ces modalités de l'observation, participante et non participante, tournée vers le fonctionnement de micro-espaces, ou de processus urbains, mobilisant différents outils, se sont largement mêlées, dans le cadre de l'enquête, avec les interactions avec les *backpackers* et les hivernants. Ces interactions, elles aussi, ont suivi différents protocoles, appropriés aux différentes échelles de mobilités étudiées.

3. Un palette d'outils pour interagir avec les *backpackers* et les hivernants

Les multiples interactions avec les hivernants et les *backpackers* mises en place sur le terrain ont constitué l'une des sources majeures de cette thèse. Visant à la fois l'appréhension des imaginaires et pratiques de leur mobilité en général et des lieux observés en particulier, ces interactions ont mobilisé une palette d'outils : le questionnaire, le récit biographique d'expérience et l'entretien semi-guidé, cœur du processus. Ces modalités d'interactions se sont enrichies au fil de la connaissance du terrain, intégrant notamment la cartographie des pratiques et l'entretien marché. L'enchaînement de ces outils auprès de l'enquêté, qui peut paraître lourd, a par ailleurs été pensé comme flexible, s'adaptant au rythmes et tendances discursives de chaque enquêté. Ainsi, un ordre a été prévu, mais certains entretiens ont été faits d'allers-retours entre le questionnaire, les discussions davantage guidées par la trame d'entretien, et l'approche biographique.

3.1. La sélection et l'accès aux enquêtés : délimiter et s'adapter

À partir d'une définition simple des personnes à interroger, la sélection s'est faite de façon différenciée entre une part d'individu visée uniquement par des questionnaires et une part avec laquelle l'interaction se poursuivait par un entretien approfondi.

Le chapitre 3 a souligné l'hétérogénéité et la porosité des catégories d'études. Pour rappel, les critères de sélection d'un enquêté sont : une rencontre sur le terrain[18], un seuil de trois mois en dehors du lieu de vie habituel et le motif principal de « loisir ». L'absence de statistiques sur les groupes étudiés ne permettait pas de constituer un « échantillon » de base pour sélectionner des individus pour les questionnaires. Comme pour d'autres études du même type sur les individus mobiles (par exemple, le rapport sur les mobilités des cadres supérieurs de A. Andreotti et P. Le Galès 2008), la sélection ne visait alors pas la représentativité, mais cherchait volontairement des individus différents au sein de la population observée. Il s'agissait notamment de trouver des figures « typiques », celles dégagées dans la littérature, et

[18] Lorsque j'évoquais mon sujet de thèse auprès de mon entourage, on m'a souvent indiqué des personnes que je pourrai interroger, notamment des *backpackers*. Je refusais ces entretiens par souci de ne pas diversifier les cadres des interactions, tout en restant ouverte aux discussions informelles. Ces propositions très fréquentes ont cependant renforcé chez moi l'idée que ces mobilités étaient très « présentes » aussi dans les sociétés d'origine, dans un certain milieu social, par les départs, absences et retours. La façon dont mes interlocuteurs parlaient positivement des « voyageurs » qu'ils proposaient de me présenter confirmait aussi la grande valorisation de ces mobilités dans ces sociétés de départ.

des situations plus originales (*backpackers* en familles, en vélo, hivernants célibataires, etc.).

Plusieurs méthodes de sélection sur les terrains ont été cumulées. Pour obtenir des réponses aux questionnaires, des passations ont été réalisées dans les espaces publics en Thaïlande : plage de Had Rin et marché couvert à Ko Phangan, et dans l'une des sections de le rue Rambuttri, dans le quartier de Khoa San Road à Bangkok. J'ai interrogé les gens selon une méthode aléatoire[19]. Ceci permettait, en plus de trouver des personnes acceptant le questionnaire, d'avoir une vue générale sur les profils (nationalités, durée de séjour, configuration de séjour) des individus présents dans ces lieux. J'ai tenté de reproduire ce type de protocole dans les espaces publics d'Agadir, mais été obligée de l'adapter. Sur la plage d'Agadir, les Occidentaux s'installent très majoritairement dans des carrés de plage privée, j'ai donc investi ces lieux plutôt que la plage publique. Il était par ailleurs trop difficile de négocier une place dans l'espace public, sur la promenade notamment, où, contrairement à mon expérience à Bangkok, ma présence en statique était sans cesse interrogée. J'ai opté alors pour les *campings*, celui de Imi Ouaddar et celui d'Agadir, dans lesquels j'ai interrogé de nombreux hivernants. Pour les hivernants non camping-caristes, louant ou possédant un logement, je suis parvenue à obtenir des contacts grâce à l'aide de personnes ressources[20]. La réceptivité des individus était généralement bonne, ces derniers étant principalement en temps libre. On note ici la nuance avec les Européens qui résident à l'année au Maroc, interrogés par E. Lachaud (2014), qui signalait que ces derniers étaient largement méfiants, pensant souvent qu'elle venait du consulat ou du gouvernement marocain. Pour réaliser des questionnaires suivis par des entretiens approfondis, j'ai privilégié les situations d'observation participante : camping, *guest houses*, lieux de sociabilité, réseaux formés petit à petit sur le terrain, permettant de mieux appréhender le profils des individus et d'avoir des conditions d'entretien appropriées[21].

Deux caractéristiques de sélection doivent encore être explicitées : la langue et l'adaptation à la situation de voyage (seul, en duo ou en couple). Au risque de perdre, dans les phases d'entretien, en précision quant à l'expérience recueillie, j'ai fait le choix de ne pas me limiter à interroger des Français, mais tenté d'interroger la pluralité de nationalités présentes sur les terrains en tant que *backpackers* et hivernants. Ceci

[19] Plus précisément, j'ai interrogé une personne sur 10 passant dans la rue Rambuttri, une table par rangée du marché couvert de Ko Phangan, et l'intégralité des personnes de la plage de Had Rin.

[20] Je pense notamment à E. Lachaud, rencontré par l'intermédiaire de M. Charef, enseignant spécialiste des migrations à l'Université d'Agadir. E. Lachaud effectuait, lors de mon premier terrain au Maroc, une recherche de mémoire de Master 1 sur les mobilités des Européens à Agadir, et notamment des résidents.

[21] En choisissant de proposer des entretiens à des personnes rencontrées dans le cadre de l'observation participante, il était possible de choisir avec eux un moment et un lieu propice à la discussion, connu par l'enquêté, sans limite de temps.

permet notamment de ne pas reproduire les « containers » nationaux et donc de tendre vers un éloignement du nationalisme méthodologique (Wimmer et Glick-Schiller, 2002). Ceci a néanmoins suscité des difficultés et des biais certains. Ne parlant que anglais et français, j'ai, dans le cas des hivernants, sélectionné des hivernants d'autres nationalités que française, sur le critère qu'ils parlaient français ou anglais, et dans le cas des *backpackers*, eu des difficultés de communications et de rencontre, avec les Coréens, Japonais et Chinois. Enregistrant la quasi intégralité des entretiens, j'ai cependant retranscrit ces derniers dans la langue de communication[22]. Enfin, concernant les situations de voyage, avant même d'être sur le terrain j'avais connaissance de la grande importance des couples parmi les hivernants, la question de l'entretien en couple s'est donc posée tôt. J'ai choisi d'adapter les situations d'entretien et de questionnaire aux situations concrètes dans lesquels je rencontrais l'enquêté, donc de réaliser des entretiens et des questionnaires avec des couples, des duo amicaux et des personnes seules. Ce choix était d'un point de vue pratique tout à fait évident[23]. Il implique des biais quant à la connaissance des marges de manœuvre de chacun dans les décisions de voyage, mais est considéré pertinent pour saisir aussi comment le voyage se construit à deux.

3.2. Les questionnaires : constituer une base de données de profils et d'itinéraires

Dans le cadre d'une enquête à tendance ethnographique, avec notamment de l'observation participante, le recours au questionnaire peut surprendre. Il s'est avéré un outil tout à fait utile au recueil de données géographiques liées aux déplacements, non « observables » à l'échelle locale et propice à un comptage.

Pour rappel, une situation de voyage en couple ou en duo était recueillies dans un questionnaire unique, ainsi 113 questionnaires ont été remplis pour 141 *backpackers*, 77 questionnaires avec 137 hivernants. Le questionnaire peut être l'unique moment d'interaction, ou être suivi d'un entretien. Dans ce cadre, il a été pensé comme un moment rapide, relativement rassurant pour l'enquêté qui répond à un ensemble de questions relativement simples et factuelles, portant sur sa situation de voyage, l'itinéraire, les mobilités au cours de sa vie et ses caractéristiques socio-démographiques (cf. annexes 1 et 2)

---

[22] Les retranscriptions ont été fidèles au discours. Ne travaillant pas sur la langue en elle-même, j'ai corrigé certaines formulations incorrectes dans le cas où le message était incompréhensible. J'ai par ailleurs fait le choix de conserver les extraits d'entretiens et de textes scientifique en anglais dans la langue d'origine, considérant qu'elle est bien diffusée dans le monde académique et préférant proposer un texte original plutôt qu'une traduction imparfaite.

[23] L'idée de proposer des entretiens séparés semblait beaucoup plus compliquée à mettre en place dans un contexte où les personnes passent parfois quelques jours dans la destination, et les passent à deux. Pour pallier aux effets de la situation de groupe, j'ai tenté lorsque la situation d'observation participante le permettait de parler dans un cadre plus informel avec l'un ou l'autre membre du couple séparément.

Plusieurs éléments propres à chaque groupe font l'intérêt et la spécificité du questionnaire. D'une part, le questionnaire a permis, par le recueil précis de l'ensemble des étapes de l'itinéraire des individus, de constituer une base de données composée de 3229 lieux d'étapes. Cette base est notamment particulièrement riche pour les *backpackers*, puisqu'elle permet de retracer des itinéraires aux l'échelles macro-régionales et mondiales. Concernant les hivernants, les premières interactions de terrain ont rapidement permis de se rendre compte d'une spécificité qui n'avait pas été envisagée dans le questionnaire : la force du caractère cyclique de la mobilité vers le Maroc, reconduite chaque année, et insérée à une forme de routine annuelle de mobilité entre différents lieux. Le questionnaire a donc été modifié en cours de terrain pour se concentrer en partie sur ce caractère cyclique.

Dans le cadre de cette enquête, cet outil portait presque exclusivement sur des données relativement factuelles, et non sur des motivations ou positionnements. Il a été choisi de garder ce type de question pour les entretiens compréhensifs. Le questionnaire a ainsi permis plutôt de donner un cadre général à l'enquête par entretien, et d'approcher des éléments pratiques relevant des mobilités à larges échelles, dont les significations sont abordées dans l'entretien.

3.3. Le récit d'expériences : approche biographique de l'apprentissage de la mobilité

Après le remplissage du questionnaire, pour les personnes avec lesquelles un entretien était mené, il était généralement proposé un retour sur l'expérience de mobilité internationale de l'individu au cours de sa vie. Ce choix d'approche biographique repose notamment sur l'idée que les voyages d'un individu s'expliquent en partie au regard des expériences de voyage passées. Ces moments d'entretien sont des « récits d'expérience » centrés sur l'évolution, au cours de la vie, du rapport à la mobilité. Ils s'inspirent ainsi des « récits de vie » abordant de façon plus large la trajectoire de vie d'un individu. Comme le souligne Lelièvre (1999), la collecte de données de mobilité permet de mettre en interaction des évènements familiaux, professionnels ou résidentiels. Ces biographies peuvent révéler des bifurcations (Bidart, 2006) liées à la mobilité et donner du sens au rapport à la mobilité au moment de l'entretien. Déjà Graburn en 1983 encourageait l'étude biographique de l'expérience touristique, pourtant, on sait encore peu de choses, par exemple, sur le lien entre tourisme et enfance (Réau, 2009). Cette approche s'inspire aussi du concept de « travel career » qui conçoit les voyages comme des stades au sein d'une trajectoire (Pearce et Lee, 2005). L'approche méthodologique de la « *travel career* » proposée par Pearce et Lee (*ibid*) repose cependant sur une approche d'abord par questionnaire, avec l'identification des voyages réalisés par les individus, associé à des motifs, choisis parmi une liste prédéfinie. Dans l'approche qualitative ici proposée, il a été demandé aux individus d'évoquer l'ensemble de leurs voyages à l'étranger depuis leur naissance, en

indiquant brièvement le contexte général du voyage (la durée, les personnes accompagnantes, le motif se dégageant généralement de lui-même dans l'évocation du voyage). L'ordre d'énonciation des séjours était adapté à la façon dont l'individu convoquait sa mémoire, se reposant sur des années, des évènements, des périodes de travail, de couples, etc. Certaines évocations de voyage passés pouvait directement amener l'enquêté à répondre à certains points de l'entretien semi-guidé relatif à la mobilité actuelle. L'entretien semi-guidé, présenté ci-après, a ainsi été conçu de façon flexible et poreuse avec ce récit d'expérience.

3.4. L'entretien semi-guidé : comprendre la construction du rapport au lieux au delà du discours stéréotypé

Le cœur du protocole mis en place sur le terrain est constitué par les entretiens menés avec les *backpackers* et les hivernants. Ces populations étant relativement habituées à parler de ses mobilités, l'entretien a visé le dépassement des discours stéréotypés.

L'entretien est envisagé comme un moment d'interaction permettant de comprendre les significations accordées par l'individu à ses actions et demandant donc un temps suffisant, une adaptation importante et une écoute particulière (Alami, Desjeux et Garabuau-Moussaoui, 2009). L'une des spécificités des individus interrogés a impliqué une attention particulière au dépassement des discours stéréotypiques. En effet, dans de nombreuses situations d'entretien, notamment celles avec des catégories plutôt dominées (Bourdieu, 1993), la situation d'entretien est « une situation de communication exceptionnelle, affranchie des contraintes, notamment temporelles, qui pèsent sur la plupart des échanges quotidiens » (p. 1407). Elle donne alors à l'enquêté l'occasion de développer un point de vue sur lui-même et d'abord pour lui-même. Dans notre cas, les enquêtés ont plutôt l'habitude de développer leur point de vue sur eux-mêmes et sur leur mobilité qui est perçue comme relativement exceptionnelle et valorisante. Ils justifient leur voyage auprès de leurs proches, le racontent sur les réseaux sociaux, et en parlent énormément entre eux, sur les lieux de séjour. L'idée était alors d'essayer, en s'appuyant toujours sur les dispositions à rebondir, d'accéder au sous-texte, en n'étant pas uniquement une énième personne à qui on raconte son voyage. La mobilisation de multiples outils, et notamment l'observation participante, a été une solution pour dépasser ce risque. Lors des rencontres quotidiennes dans la *guest house* ou au camping, j'étais ouverte à des discussions informelles. Le fait de proposer alors « un entretien », en choisissant un lieu, un moment où nous disposions de temps et en mobilisant des supports papiers, un magnétophone, etc. marquait la différence avec les autres types de discussion.

Ces derniers ont été préparés à partir d'une trame d'entretien (Tableau 4.3) reprenant les différents axes de questionnement de la recherche menée (Blanchet et Gotman, 1992).

Tableau 4.3 Trame synthétique des entretiens avec les *backpackers* et les hivernants

Partir	Naissance du projet de mobilité en cours
	Préparation de cette mobilité
	Avant le départ (lieux de vie, situation socio-professionnel, familiale)
	Financement
	Réaction de l'entourage
	Prévisions de retour, cycle de voyage
Rapport aux lieux en partant du lieu d'entretien	Séjour à Bangkok/Ko Phangan/Agadir, pratiques et imaginaires
	Séjour en Thaïlande/au Maroc, pratiques et imaginaires
Rapport aux lieux au fil de la mobilité	Le choix des destinations et l'accès
	Les transports, les moments de déplacement
	La temporalité du voyage, anticipation, rythme
	Les pratiques, hébergements, activités, visites
	Les sociabilités, avec les locaux, les autres occidentaux
	L'usage d'internet
	L'appropriation des différents lieux, durée, sentiments d'appartenance
	L'usage de la photo

Source : B. Le Bigot

La plupart des entretiens ont été enregistrés, les deux groupes étant peu méfiants par rapport à l'enregistreur. De nombreuses situations d'entretiens informels ont été prises en notes *a posteriori*. Parfois, rarement, à la demande de l'enquêté, je n'ai pas enregistré, ou coupé temporairement. C'est grâce à cette intimité que certaines expériences très personnelles ou prises de positions polémiques ont été exposées. 30 entretiens sur 76 ont été retranscrits intégralement, les autres ont été ré-écoutés et retranscrits partiellement selon une grille thématique.

L'extrait de commentaires d'entretien réalisé par M. Pialloux (1995) ci-dessous, rappelle combien la situation d'entretien en couple demande une adaptation importante (Encadré 4.3) et est aussi un paramètre fort d'analyse de cette situation d'interaction.

> « Je ne relance que rarement par une question précise. Les deux époux semblent souvent vouloir discuter comme par-dessus ma tête. Le plus souvent l'opposition entre eux demeure vive. C'est Josiane qui habituellement lance le débat, donne le ton, s'exprimant en formules hargneuses, parfois rageuses. Son mari lui répond parfois vivement mais ne la conteste le plus souvent que sur des points de détail, comme s'il adhérait globalement à la vision d'ensemble qu'elle entend donner du travail d'ouvrier. » (p. 20)

Encadré 4.3. Les entretiens avec les couples de retraités, la difficulté de tenir une trame d'entretien

L'un des apprentissages méthodologiques qui ressort de cette expérience de terrain est la richesse du croisement, dans des phases de terrain rapprochées, entre des entretiens avec des jeunes *backpackers* et avec des retraités hivernants. Une différence importante est apparue entre les deux groupes, du point de vue de la facilité ou non à suivre la trame d'entretien. Si bien sûr, certains cas de *backpackers* se sont montrés retors à se laisser guider, et certains hivernants étaient au contraire attentifs avant tout à suivre mes questions, une partie importante des entretiens avec les hivernants s'est déroulée selon une trame complètement déstructurée. Après mon habituelle présentation, les premières questions du questionnaire faisaient parfois partir l'individu ou le couple dans des récits de vie foisonnants. Saisissant les occasions de recueillir des récits d'anciens voyages, de rencontres, d'anecdotes, il fallait parfois, ramener l'individu aux questions encore non traitées de la trame, et regarder sa montre. Ces entretiens ont ainsi permis d'observer empiriquement à quel point la situation d'entretien –le temps libre de l'enquêté, le lieux approprié de l'entretien, le partage d'une même langue, le différentiel d'âge– et les caractéristique d'une classe d'âge, pouvaient faire varier la mise ne place de cette méthode d'enquête.

La relation entre les deux membres du couple ou du duo, se reflétant dans l'entretien, renseignait aussi une certaine façon de voyager. Au fur et à mesure du terrain, j'ai également saisi quelques opportunités d'entretiens de groupes lorsqu'elles se présentaient. La dimension « débat » de ces entretiens collectifs donnait alors à voir des positionnements parfois plus tranchés.

3.5. Cartographie des pratiques et parcours commentés : matérialiser le rapport à l'espace local

Après les premières phases de terrain en 2014, le retour sur les terrains en 2015 avaient en partie l'objectif de creuser davantage l'enjeu des pratiques des lieux des individus, à l'échelle de Bangkok et d'Agadir. Il s'agissait notamment de replacer le fonctionnement des micro-espaces observés par rapport à d'autres lieux de la ville, de comprendre leurs temporalités, leur porosité et de tenter d'articuler les différentes échelles de la mobilité des enquêtés, de l'échelle internationale à l'échelle locale. L. Mondada (2000), dans l'ouvrage *Décrire la ville*, propose de considérer l'entretien comme un moment de co-construction d'une description du monde à travers l'interaction du chercheur et de l'informateur. Selon l'auteur, les rhétoriques habitantes, sont plus labiles que, par exemple, celles des acteurs professionnels, pour décrire les lieux. Dans le cadre des entretiens, le besoin s'est fait ressentir de mettre en place des supports pour co-construire cette description de lieux selon d'autres modalités que la discussion orale. Deux procédures distinctes ont été mises en place à Agadir et à Bangkok, s'adaptant chacun au groupe et surtout au terrain.

Concernant les hivernants aux Maroc, un support papier (annexe 3) a été mis en place pour recenser les lieux qu'ils avaient déjà pratiqués à Agadir. Ces derniers étaient notés dans un tableau à côté duquel figurait une carte permettant, s'il en ressentait le besoin, à l'enquêté de se reposer sur un support visuel pour faire advenir à sa mémoire les lieux connus et fréquentés. Les lieux étaient notés dans l'ordre d'énonciation et chacun était renseigné par la fréquence de fréquentation, l'activité généralement réalisée, les personnes l'accompagnant ou non durant cette activité et le mode de transport pour se rendre dans le lieu. Le support visuel de la carte, avec le nom des quartiers, était accompagné d'autres cartes, touristiques, scientifiques, offrant différentes représentations de la ville que l'hivernant pouvait consulter. Ces supports cartographiques pour « faire parler des lieux » se sont montrés plutôt efficaces.

Dans le cadre du terrain à Bangkok, les conditions étaient différentes. Les enquêtés avaient pour point commun de séjourner dans le quartier de Khao San Road[24] et pour la plupart d'entre eux, de n'y passer que quelques jours. Il a été décidé de terminer les entretiens par un protocole de recueil de pratiques en trois étapes, synthétisées par le Tableau 4.4.

Tableau 4.4. Trois étapes pour recueillir les pratiques des *backpackers* à Bangkok

Etapes	Echelle spatio-temporelle des pratiques recensées	Protocole de recueil
1	Toutes les pratiques un jour réalisées à l'échelle de Bangkok	Récit des pratiques
		Notes sur carte interactive
2	Les pratiques du jour précédent à l'échelle de Bangkok	Récit des pratiques heures par heures
		Notes sur carte interactive
3	Toutes les pratiques un jour réalisées à l'échelle du quartier de Khao San Road	Parcours commenté guidé par l'enquêté dans le quartier de Khao San

Source : B. Le Bigot

La première étape abordait l'échelle de Bangkok et celle de l'ensemble des moments de fréquentations de cette ville[25]. Comme avec les hivernants, il s'agissait de recueillir la liste des lieux fréquentés à Bangkok et des pratiques correspondantes. Avec le support de cartographie GPS interactive du téléphone, nous explorions cette

[24] J'avais renoncé à la forme de l'entretien marché avec les hivernants car ces derniers, bien que relativement mobiles, séjournent dans des quartiers différents d'Agadir, voire en dehors d'Agadir. Il était donc trop compliqué de mettre en place un entretien sur un périmètre commun. De plus, certains retraités utilisent davantage les taxis ou leur véhicule particulier.

[25] Par exemple, si le *backpacker* était déjà passé par Bangkok dans le passé, au cours du même voyage ou d'un précédent voyage, les lieux fréquentés à ces moments là étaient aussi recensés.

fois directement ensemble la carte de Bangkok sur le téléphone et placions des notes sur les lieux fréquentés, précisant la pratique, le moment et l'accompagnement.

L'étape deux portait encore sur l'échelle de Bangkok, mais sur une échelle de temps plus courte, celle d'une journée, et visait donc le récit exhaustif et précis des pratiques. On se rapproche là des recherches portant sur les comportements spatio-temporels des touristes dont les différentes modalités sont synthétisées par Shoval et Isaacson (2007). Ces approches visent plutôt des données agrégées de flux de touristes, assez éloignées de notre questionnement sur le rapport aux lieux. Néanmoins parmi les méthodes présentées par l'auteur, celle de la « *time-space budget technique* » a contribué à nourrir le protocole mis en place. Elle consiste à faire noter, dans un journal, toutes les activités réalisées par le touriste durant une courte durée, une journée ou une semaine, et leurs localisations. Ceci peut se faire de façon auto-administrée au cours de la visite du lieu, mais aussi *a posteriori*. Ici, lors de l'étape deux, il a été proposé aux enquêtés de faire part de l'ensemble de la journée précédant celle de l'entretien, en partant du réveil, jusqu'au coucher, en détaillant les lieux fréquentés, les heures, les transports, les activités, les personnes accompagnant la pratique ou rencontrées.

Enfin, dans une troisième étape, l'échelle du quartier de Khao San Road a été investie à travers le protocole de parcours commenté qui tente d'aller au plus près de l'expérience du lieu, dans sa dimension incorporée, sensible et mobile. Il a été proposé à l'enquêté de poursuivre l'entretien, toujours enregistré, en me guidant dans le quartier. Le trajet était laissé au choix de l'enquêté, avec pour consigne de me montrer les lieux du quartier qu'il avait déjà fréquentés et de m'en parler. Le trajet était en parallèle enregistré par le GPS. Comme le signale par exemple M. Relieu (1999), qui analyse le fait de « parler en marchant », se sont développées dans les années 1970, notamment avec les situationnistes, les analyses des actions sociales dans leur contextes de performance. Certes, le questionnement sur les situations d'entretien prend cette dimension spatiale en compte mais ici, s'introduit une dimension spatiale différente, celle du mouvement. La démarche de l'ethnographie mobile évoquée par T. Faist (2012), ou J. Brachet (2012) se décline cette fois à l'échelle micro d'un quartier urbain. Cette méthode se repose notamment sur l'idée que la pratique touristique est largement liée à la performance du statut de touriste dans l'espace (Chapuis, 2012) et donc que le corps est un élément très révélateurs des pratiques, imaginaires et relations établis dans l'espace parcouru (Crouch et Desforges, 2003). Plus largement, cette méthode s'est inspirée de travaux s'intéressant à l'échelle du piéton pour penser l'urbain et l'aménagement (Thomas, 2004; Kanellopoulou, 2015), avec notamment le développement de cette méthode des « parcours commentés » par J.-P. Thibaud (2001). La démarche mise en place s'est nourrie d'expérimentations mettant l'expérience de la marche au cœur de processus de co-construction de savoirs sur

l'espace, dans des dimensions notamment affective et sensorielle (Feildel *et al.*, 2016; Olmedo, 2012)[26]. La mise en place de ces entretiens n'a été possible qu'après une bonne connaissance du groupe des *backpackers* et du quartier de Khao San Road. Ce protocole a été mené avec 10 personnes, choisies pour obtenir au sein du panel une diversité de lieux d'hébergement dans le quartier, ces lieux étant généralement les lieux de départ. L'intérêt était notamment de prendre l'espace analysé et évoqué par l'individu comme un agent perturbateur de l'entretien, provoquant des réactions, des explicitations, des souvenirs, plus incorporées et concrets que lors de l'entretien classique. Les analyses se basent sur le tracé numérique de la marche, accompagné des notes, directement ajoutés à la suite de l'entretien sur le tracé GPS, à la façon d'un compte rendu de passation, mais cartographié.

Les parcours commentés achèvent une construction méthodologique qui s'est raffinée au fil des phases d'enquête pour interagir avec les *backpackers* et les hivernants en explorant les différentes échelles de leur rapport aux lieux. Ces méthodes se sont enrichies d'autres démarches menées en parallèles, avec un ensemble d'individus participant aux dynamiques locales accompagnant les mobilités étudiées.

4. Les méthodes connexes : enquêter aux marges du phénomène

La préparation de l'enquête a rapidement permis d'envisager que certaines informations allaient se trouver aux marges des interactions *in situ* avec les hivernants et les *backpackers* constituant le cœur de l'enquête. Aux marges, en terme d'abord d'interlocuteurs sur le terrain : la porosité de ces groupes implique de poser un regard attentif sur ceux qui partagent les lieux fréquentés –touristes, locaux, expatriés– et sur les professionnels qui participent à l'encadrement, notamment marchand, de ces mobilités. Et aussi, aux marges des phases de terrains : les explorations sur internet, le recueil de discours médiatiques et le suivi à l'issu des entretiens sont des modes d'enquête « hors-sol » également précieux.

4.1. Les entretiens « autour » des groupes étudiés : comprendre les porosités des présences et les cadres de la mobilité

L'entretien correspond à une situation de rencontre et d'échange entre l'intervieweur et l'interviewé, il n'est pas un simple prélèvement d'informations. Dans l'enquête, différents types d'entretiens ont été conduits, aboutissant à des « rencontres » tout à fait différentes. Les entretiens approfondis et guidés avec les

[26] Pour une approche approfondie de la marche en ville, voir notamment les chapitre 8 et 9 de la thèse de D. Kanellopoulou (2015).

backpackers et les hivernants, développés précédemment, constituent l'une des méthodes principales de l'enquête. Les entretiens évoqués ici, avec les professionnels locaux, et avec ceux qu'on peut appeler « les coprésents », complètent et enrichissent les données d'observation et resituent les deux groupes principaux dans des lieux partagés et au sein de dynamiques internationales larges.

4.1.1. Les professionnels et les locaux : approcher diverses perspectives locales

Des entretiens ont été menés avec tous types de professionnels dont au moins une part du travail était lié aux *backpackers* et aux hivernants[27]. L'intérêt a été de passer par ce statut d'« expert », pour accéder à des données de cadrage majeures, mais aussi à des points de vue plus personnels. La plupart des entretiens avec des habitants locaux sont ainsi passés par cette entrée « professionnelle », en adoptant un spectre large de statut socio-professionnel (employés, responsables, etc.). Certains entretiens, plus informels et liés à ma présence durable sur les sites, ont également été entrepris avec des locaux fréquentant les espaces de sociabilité des hivernants et des *backpackers*, sans lien avec leur activité professionnelle.

Les professionnels interrogés correspondent, en Thaïlande, aux personnels et gérants d'établissements d'hébergement et de restauration s'adressant à une clientèle de *backpackers*, à Bangkok et à Ko Phangan, établissement dont les prix, la localisation, la taille et la clientèle variaient. Il s'agissait d'avoir une autre vision des lieux d'observation, mais aussi d'accéder à des lieux un peu décalés, par exemple, une *guest house* accueillant une population de *backpackers* exclusivement sud-coréenne, ou encore un café situé juste en bordure du quartier des *backpackers*, mais attirant plutôt des jeunes Thaïlandais. Ont également été interrogés des vendeurs disposant de stands dans Khao San Road, ainsi que le personnel d'un centre de yoga à Ko Phangan. Au Maroc, les rencontres ont été plus faciles, à cause de la langue française partagée, et plus diverses, elles ont eu lieu dans le secteur touristique majoritairement, avec du personnel d'établissement hôtelier, de camping, de résidences et de restaurants accueillant des Européens et des Marocains. Des commerçants, vendeurs au souk, au marché couvert d'Agadir, gérante de boutique dans le centre ville, ou encore gérant d'une charcuterie, ont été interrogés. Des acteurs plus spécifiques, tel qu'une employée de l'Institut Français d'Agadir, des directeurs de golf, des agents immobiliers, un

[27] Voir annexe 4 pour la liste exacte. Les individus interrogés l'ont été d'abord au titre de leur fonction professionnelle et la mention de l'établissement les rend parfois identifiables. Parfois les entretiens ont permis d'approfondir des avis personnels, en tant que professionnels mais aussi en tant qu'habitant issu de la société locale, les individus sont donc mentionnés avec un nom modifié, comme pour les *backpackers* et les hivernants, et dans certains cas, l'établissement est évoqué de façon floue, afin de respecter l'anonymat.

dentiste, un chef de rayon de centre commercial, ont été interrogés pour leur connaissance de la présence des Français dans la région d'Agadir.

Ces entretiens ont été parfois enregistrés, mais pour la plupart pris en note, l'enregistrement poussant souvent l'individu à rester dans son statut de « professionnel ». Le lieu d'entretien a généralement été le lieu d'exercice de l'individu, plus facile pour obtenir un rendez-vous. La trame de questions était relativement courte, reprenant largement la grille d'observation présentée précédemment pour les lieux d'hébergement (Tableau 4.2) adaptée à l'activité du professionnel. La position de l'individu dans l'établissement était demandée dès le début suite à ma présentation en tant qu'enquêtrice.

Le intérêt de cette enquête auprès des professionnels a été de pouvoir accéder non seulement à des informations de contexte (la situation du marché immobilier investi par les Européens au Maroc[28], les dynamiques d'évolution du quartier de Khao San Road, etc.), mais aussi d'échanger avec des individus portant des regards différents sur la mobilité des hivernants et des *backpackers* et sur les lieux observés. Dans le cadre de leur activité, ces acteurs côtoient ces groupes, ou plus largement, une population étrangère, touristique ou expatriée. Parmi ces acteurs, une majeure partie d'entre eux sont d'origine locale, marocaine ou thaïlandaise, et ont des statuts sociaux très variés, du vendeur de rue, au cadre exerçant une profession libérale. Leur regard est celui d'un local sur un groupe étranger qui constitue souvent pour eux une opportunité commerciale, mais avec qui ils partagent également la pratique d'une ville ou d'un quartier. D'autres professionnels enfin, sont aussi d'origine étrangère, souvent d'origine occidentale (gérant de chambre d'hôte, de restaurant), reflétant un point de vue de résident étranger qui a choisi de mener une activité soutenant la venue d'autres occidentaux dans le pays. Ces points de vue très diversifiés ont demandé une adaptation qui a été plus facile dans le cadre marocain grâce aux proximités culturelles, notamment linguistiques. En parallèle de ces entretiens avec des professionnels, les situations d'enquête ont permis d'accéder dans le cadre de discussions informelles aux discours d'autres locaux, habitants sur les lieux de destinations des *backpackers* et des hivernants. Ces discussions informelles ont pu parfois être approfondies par des interactions régulières, notamment avec les jeunes Bangkokois passant du temps dans le quartier de Khao San.

---

[28] Une démarche d'observation a été menée également au Salon de l'immobilier marocain à Paris, le 30 mai 2014. Cette démarche s'inscrit en partie dans la continuité des entretiens menés avec les professionnels de l'immobilier à Agadir et a permis de rencontrer un grand nombre d'entre eux. L'objectif était d'une part d'appréhender les discours promotionnels (conférences, maquettes, affiches, etc.) que ce types d'acteurs portent sur les produits immobiliers marocains et leurs environnements urbains et paysager, et d'autre part d'obtenir des informations sur la clientèle intéressée par ce type de salon.

4.1.2. Les touristes et les résidents étrangers : saisir les porosités des catégories et des rapports aux lieux

Les précédents chapitres ont développé l'enjeu complexe de saisie de la porosité des catégories d'individus mobiles. Un seuil de trois mois minimum a été posé pour définir les personnes avec qui mener des questionnaires et des entretiens approfondis. Sur le terrain, de nombreuses rencontres ont suscité un grand intérêt, bien que ces individus « sortaient » du cadre posé, parce qu'ils voyageaient moins de trois moins, ou parce qu'ils étaient installés durablement. Ces rencontres « périphériques » se sont faites souvent dans les mêmes lieux que les rencontres des hivernants et des *backpackers* : lieux d'hébergement et lieux de sociabilité. J'ai ainsi repris les mêmes trames d'entretien, en les adaptant à la marge. L'intérêt a été de voir quelle porosité en terme de pratiques et d'appropriation des lieux existaient entre ces différents profils d'individu mobiles du Nord séjournant ou s'installant au Sud. En cela, cette ouverture à des profils variés a pu être déstabilisante, mais est intrinsèque à un objet se situant entre tourisme et migration. Se faisant, ces multiples interactions ont aussi fait ressortir, au sein des groupes des hivernants et des *backpackers*, tels que je les avais délimités, des variations internes importantes.

4.2. L'enquête « hors-sol » ?

Les phases d'enquête *in situ* demande à la fois une préparation en amont et une analyse en aval. Différentes façons d'être « en contact » avec le terrain dans ces périodes de travail en France ont été développées, tirant parti de la connectivité des enquêtés, de la présence des sources virtuelles et discours médiatiques liées au phénomène.

4.2.1. Les échanges post-entretiens : suivi des itinéraires et recueil d'une base documentaire photographique

Avec les deux groupes d'enquêtés, et plus spécifiquement avec les *backpackers*, groupe avec lequel la démarche a fonctionné, a été développé, également de façon complémentaire au travail de terrain, un suivi par mail et via les réseaux sociaux, postérieur à la rencontre sur le terrain. Richards et Wilson (2004) dans un ouvrage collectif sur les *backpackers* pointent l'importance de dépasser les études à un moment t, en un lieu. Autrement dit, ils soulignent l'intérêt d'études longitudinales, encore rares, sur les *backpackers*. D. Cefaï (2003) aborde la question d'internet et de ce qui est parfois nommé l'« ethnographie virtuelle ». Les perturbations du travail d'enquête sont selon lui considérables en terme de temporalité, d'espace, d'interaction, d'identité, pour un enquêteur qui devient désincarné. Sur certains objets, la prise en compte du média internet semble néanmoins incontournable. Comme J.G. Molz (2012) l'évoque, le voyage est désormais largement marqué par la connectivité des individus. Cette connectivité est à la fois une partie du phénomène permettant de comprendre le

rapport à la distance, au chez soi, ou encore l'organisation pratique du voyage, mais constitue aussi une source dans l'enquête. J.G. Molz et C. Paris (2015) proposent ce qu'ils nomment une « *mobile virtual ethnographic approach* » qui combine l'approche des *backpackers* dans plusieurs espaces physiques mais aussi plusieurs espaces virtuels :

> « It is sited not just across multiple physical places, such as backpackers' various destinations, but also across multiple virtual locations, such as blogs, social netwokrking sites, and other locales of mediated interaction, wich required us to move with our respondents across both physical and virtual spaces. » (p. 178)

Dans le sillage de cette méthode, des contacts ont été établis par mail plusieurs mois après la rencontre. La spécificité de l'objet importe : au moment de notre rencontre, les *backpackers* sont dans une étape de leur voyage, avec un projet futur de voyage et de retour plus ou moins développé en termes spatial et temporel. L'idée, annoncée aux enquêtés à la fin des entretiens lors du recueil de leur adresse mail sur le terrain, a été de recontacter l'ensemble des personnes interrogées, avec trois motifs : leur faire part de l'avancée de mes recherches, leur demander leur parcours détaillé après notre rencontre et leur demander de m'envoyer un petit corpus de photographies de leur voyage. Une partie des enquêtés ont également été suivis par le biais de leur profil facebook ou de leur blog de voyage.

Le retour sur le parcours depuis notre rencontre visait principalement à mettre en regard les projets énoncés avec les pratiques effectivement réalisées. Même si un quart des enquêtés ont répondu, les décalages observés donnent une signification plus complexe aux discours recueillis lors de notre rencontre. Les corpus photographiques, quant à eux, ont été envisagés comme un outils d'analyse important du volet d'entretien portant sur les imaginaires des lieux parcourus, et notamment de Bangkok. Comme l'indique ci-dessous J. Urry (1990) et l'a également développé l'équipe MIT (2002), la photographie est intimement liée au regard touristique sur les lieux :

> « Photography is thus intimately bound up with the tourist gaze. Photographic images organise our anticipation or daydreaming about the places we might gaze upon. (...) The obtaining of photographic images in part organises our experience as tourists. And our memories of places are largely structured through photographic images and the mainly verbal text we weave around images when they are on show to orders. » (Urry, *ibid*, p. 140)

Le démarche a consisté à demander à l'enquêté de m'envoyer quatre photographies de son voyage, dont deux de Bangkok, sans autre critère de choix, et d'accompagner chacune des photographies d'un commentaire. Cet outil avait déjà été utilisé dans le cadre de mon mémoire de master 1 sur la pratique du *couchsurfing* à Paris et à Berlin, en complément de cartes mentales. La méthode de recueil de photographies s'était avérée plus adaptée aux enquêtés touristes que la carte mentale, notamment parce qu'elle permettait de recueillir une trace du rapport entretenu avec le lieu, mais une trace déjà produite, par l'intermédiaire d'un outil très utilisé par ces

touristes, et non une trace produite à ma demande, avec un outils, le dessin, finalement peu utilisé par ces touristes. En s'inspirant de la méthode d'analyse iconologique proposée par D. Mendibil (2008)[29], et plus largement des techniques de sociologie visuelle prenant les images comme des données discursives (La Rocca, 2007), le traitement de ces corpus documentaires se concentre d'une part sur le contexte de production des photos, c'est à dire le lien avec l'entretien, qui permet de replacer ces photographies dans un contexte de voyage individuel[30]. La constitution du corpus lui-même, c'est à dire la sélection faite par les enquêtés, est une combinaison laissant apparaître un sens global qu'il souhaite montrer de son voyage. Chaque photographie permet ensuite une analyse du format et de la composition même de la photo, détaillant notamment si des individus sont présents ou non sur la photo[31], et comment les espaces sont représentés. L'association entre les commentaires et les photographies, qu'on peut nommer « la posture », est également très importante, puisqu'elle fixe la signification donnée à une image. L'utilisation de ces photographies dans la thèse a ainsi un statut différent de celle des photographies de terrain puisqu'elles sont des traces originales du regard des enquêtés sur les lieux parcourus.

4.2.2. Décrypter les discours virtuels et médiatiques pour comprendre les imaginaires des lieux et des mobilités

Dès le début de la thèse, il a été identifié que nombreux discours issus notamment d'internet et des médias apportaient un certain type d'information sur les mobilités étudiées. Après une approche d'abord exploratoire de ces sources, un corpus documentaire a été composé à partir de textes et d'images. Il a été analysé en tant que discours témoignant et participant à la construction sociale des lieux et des mobilités étudiées. Le détail de la constitution des corpus ainsi que de leur traitement s'inscrit dans le développement du chapitre 7.

Les sources virtuelles ont eu d'abord le rôle d'amorces exploratoires, complémentaires à la bibliographie, permettant de « faire connaissance » avec les groupes étudiés et leurs pratiques, du moins ce qui en paraissait sur internet, afin de parfaire certaines hypothèses et de préparer l'enquête de terrain. Plusieurs types de sources ont été consultées et listées : des blogs de *backpackers* et de camping-caristes,

---

[29] La proposition de D. Mendibil (2008) concerne plus spécifiquement l'analyse de « système iconographique » d'une discipline, notamment la géographie, et repose ainsi largement sur l'analyse de corpus d'image présente dans des ouvrages de géographie. La méthode fournit néanmoins des cadres tout à fait transposables pour saisir la diversité de ce que l'auteur appelle des « regards sur le monde ».

[30] À la fin de l'entretien, une question porte notamment sur l'usage de la photographie au cours du voyage, il est ainsi possible de savoir si l'enquêté réalise beaucoup ou peu de photo, s'il les diffuse sur internet ou non.

[31] Chaque enquêté a donné son accord, en envoyant les photographies, pour que celles-ci soient potentiellement utilisées dans la thèse. En revanche, les photographies où des personnes autres que les enquêtés sont présentes et reconnaissables, par exemple d'autres *backpackers*, où des locaux, seront analysées mais non mobilisées dans la thèse.

des sites spécialisés sur le voyage, des forums de discussion. Les forums de discussion, format déjà étudié dans le cadre d'un mémoire sur le *couchsurfing* (Le Bigot, 2011), ont notamment été utiles dans le cas des camping-caristes au Maroc, pour prendre contact avec une pratique qui était évoquée par une littérature très limitée, et connue surtout par des sources médiatiques. Une fois l'environnement virtuel bien connu, les blogs et sites de voyages ont été utilisés dans le but précis d'identification des imaginaires qu'ils participaient à construire sur les lieux de terrains et les mobilités étudiées. Un corpus adapté à chaque terrain a ainsi été réalisé, composé de blogs, de sites à contenus touristiques, mis en regard avec les discours plus classiques issus des guides papier. Les textes et images circulant sur internet ont été sélectionnés et analysés pour identifier les formes récurrentes de discours, comme le chapitre 7 sur l'imaginaire des lieux le développe précisément. L'idée était ainsi de pouvoir par la suite confronter ces imaginaires circulant à l'échelle mondiale avec les pratiques et imaginaires des individus rencontrés.

Les discours médiatiques ont été identifiés comme marquant également le regard porté sur ces mobilités. Deux phénomènes sont apparus particulièrement présents dans la sphère médiatique : la mobilité des seniors au Maroc et la fête des *backpackers* à Ko Phangan. Les corpus médiatiques réalisés ont été analysés pour identifier la façon dont ces mobilités étaient construites socialement dans les sociétés de départ, quelles images des lieux étaient visibilisées et également quelle dimension polémique en ressortait. Dans le cas de Bangkok, un film grand public américain adressé particulièrement aux jeunes, *Very Bad Trip*, a été utilisé comme source complémentaire de connaissance de l'imaginaire fort de Bangkok auprès des Occidentaux.

Le traitement de cette diversité de discours, produits et diffusés dans des contextes différents, a permis l'appréhension des images fortes collant aux lieux et aux pratiques de mobilités. La confrontation de ces discours aux observations de terrain permet alors de saisir les reconductions et les décalages entre imaginaires et pratiques.

Conclusion

Ce chapitre a développé un ensemble de méthodes relativement diverses, dont la combinaison a pour objectif d'approcher la compréhension des pratiques et des imaginaires des *backpackers* et des hivernants, à l'échelle des lieux observés lors de l'enquête, et à l'échelle des lieux parcourus, au cours de leur itinéraire, et même plus largement, au cours de leurs expériences de mobilités passées. Cette combinaison de méthodes s'est construite autour d'une démarche d'inspiration ethnographique, mise en place sur les terrains thaïlandais et marocains. Elle s'inscrit dans la continuité d'un parcours scientifique et personnel tourné vers la mobilité, et doit faire avec les conditions spécifiques de ma position d'observatrice occidentale.

Cet ensemble de méthodes articule notamment des démarches d'observation, d'entretien avec les *backpackers* et les hivernants, et des approches connexes aux marges des groupes et des lieux d'enquête principaux. Les observations menées sont fortement marquées par l'observation participante au sein des lieux d'hébergement des *backpackers* et des hivernants, qui constitue en quelque sorte le fil rouge des périodes de terrain. Ces observations à échelle presque « domestique » sont associées avec des techniques d'arpentage à l'échelle de quartiers d'Agadir et de Bangkok, associant photographie, croquis, mais aussi tracé GPS et prise de notes directes sur des cartes numériques. Ces observations apportent des données essentielles de compréhension de terrain, permettant d'interagir avec les *backpackers* et les hivernants, groupes d'étude de cette recherche. Les interactions avec ces individus prennent la forme d'un enchaînement relativement dense d'outils : questionnaires, récits d'expériences sur les mobilités passées, entretiens semi-guidés sur la mobilité en cours et recueil de pratiques à l'échelle locale. Ces interactions, facilitées par le cadre de l'observation participante, se font cependant dans un contexte très flexible, permettant aussi d'adapter et de faire évoluer les méthodes, en ajoutant par exemple les parcours commentés avec certains *backpackers*. Les périphéries des groupes et des terrains observés ont aussi suscité un intérêt méthodologique, amenant notamment à une enquête par entretiens auprès de professionnels locaux, de touristes ou encore d'expatriés, et un suivi à distance, de sources virtuelles, et d'échange avec les enquêtés.

La multitude d'échelles explorées explique en large partie la multitude de méthodes mobilisées. Les analyses menées dans les prochains chapitres auront pour objectif de croiser les différentes sources pour fournir une vision complexes des rapports aux lieux observés. La deuxième partie de cette thèse portera d'abord sur les mobilités à larges échelles, mobilisant aussi bien les itinéraires recueillis dans les questionnaires, les récits d'expériences de mobilités passées que les entretiens avec les professionnels, cadrant l'évolution du phénomène. La troisième partie de cette thèse proposera un regard davantage tourné vers l'échelle locale, croisant aussi bien les observations menées dans l'espace urbain, les fonctionnements micro-sociétaux des lieux d'hébergement, les pratiques et les imaginaires recensés auprès des *backpackers* et des hivernants et les discours observés via des sources virtuelles.

Conclusion de la partie 1

L'objectif de cette première partie était de prendre le temps d'éclairer les étapes théoriques, problématiques, thématiques et méthodologiques qui ont accompagné le passage d'une intuition de recherche à la construction d'un objet de recherche. Ce dernier part de l'idée que des phénomènes de mobilités marginales et indistinctes participent à une compréhension générale d'enjeux de sociétés.

Le premier chapitre de cette partie a retracé les filiations multiples qui ont influencé cette construction progressive d'un positionnement de recherche original. Il a d'abord présenté le positionnement au sein de la profusion de recherche sur les mobilités. Les tentatives de faire entrer les groupes étudiés dans les grilles de lecture classiques des mobilités en termes de motifs et de spatio-temporalité montrent l'intérêt de leur remise en question. Aussi, la diversité des interprétations sociales de la mobilité a été exposée pour se positionner dans la continuité d'approches qui envisagent résolument la mobilité comme une construction sociale participant à la distribution différenciée du pouvoir et à sa reproduction. L'influence forte de deux champs d'étude a ensuite été évoquée, les études touristiques et les études migratoires. Tous deux interdisciplinaires, ils apportent à la thèse les notions majeures de compréhension des pratiques de mobilité dans des cadres labiles : la dimension transnationales des circulations (Cortès et Faret 2009), les constructions sociales d'Ici et d'Ailleurs (Bourdeau, 2012) ou encore la notion d' « enchantement » du monde touristique (Réau et Poupeau, 2007). Le chapitre a enfin expliqué comment cette mise en relation entre champ touristique et champ migratoire peut s'appuyer sur le champ de recherches émergeant portant sur les *lifestyle migrations* qui analyse les déplacements d'individus issus de pays relativement riches vers des pays moins développés. La thèse, en choisissant la notion de « mobilité privilégiée », s'inscrit alors dans ses évolutions récentes qui soulignent la nécessité de penser ces phénomènes sous l'angle de la mobilité et des rapports de pouvoir.

Le second chapitre de cette partie a ensuite développé le questionnement géographique de cette thèse portant sur le rapport aux lieux et sa contribution aux enjeux de compréhension des jeux de pouvoir mondialisés. En se plaçant au cœur des réflexions sur la production de territorialités spécifiques dans la mondialisation, il a présenté comment la thèse allait envisager les reconfigurations des rapports aux lieux à partir de l'analyse des pratiques et des imaginaires des lieux. Ce chapitre a permis de montrer comment ce questionnement participait aux réflexions plus larges sur la reconduction contemporaine de relations de pouvoir à l'échelle mondiale. Il a présenté la nécessité de penser les catégorisations imparfaites telles que le « Nord-Sud » dans une approche multiscalaire et dynamique et la pertinence d'envisager les mobilités privilégiées étudiées au regard du tourisme et des approches post-coloniales. Aussi, ce

chapitre a positionné la thèse au sein des débats relatifs à l'individuation des modes de vie en envisageant les groupes étudiés comme des figures d'une mondialisation intermédiaires, entre élites et groupes dominés. Il se place en contradiction avec l'idée de libération des contraintes sociales par l'exercice de mobilité en invitant à penser plutôt les reconfigurations des structures de socialisation par les pratiques de mobilités mondialisées (Wagner, 2007).

Dans un troisième chapitre, j'ai présenté le dispositif de croisement (Werner et Zimmermann, 2003) mis en place ainsi que les groupes d'individus mobiles, les *backpackers* et les hivernants, et les terrains, la Thaïlande et le Maroc, sur lesquels ils s'appuient. Le croisement a d'abord été présenté comme une alternative intéressante à la comparaison pour envisager de façon dynamique et réflexive les mises en regard entre des objets aux contours labiles. Ensuite, le chapitre a présenté l'intérêt d'approfondir à travers l'étude des *backpackers* et des hivernants une approche géographique du lien entre mobilité et trajectoires de vie. La connaissance de ces groupes à travers les travaux existants permet de les aborder sous l'angle de la jeunesse et de la vieillesse en mobilité. Leur croisement ouvre alors des perspectives de compréhension générale sur la mobilité comme rite de passage, et sur les reconfigurations de liens entre voyage, travail, relations genrées et familiales dans le cadre de pratiques mobiles. Enfin, ce chapitre a montré l'intérêt de travailler ces groupes sur des terrains emblématiques de leur présence : la Thaïlande pour les *backpackers*, le Maroc pour les hivernants. Il souligne comment ce croisement des Européens au Maroc et des Occidentaux en Asie donne la possibilité d'aborder au prisme du tourisme et des imaginaires postcoloniaux diffus, une diversité des modes de présences liés aux mobilités des Nords vers les Suds. Enfin, les lieux d'enquête ont été présentés. Agadir et la côte Atlantique, destination très touristique, sont un site phare de présence des retraités, peu étudié par les *lifestyle migration*. Bangkok et Ko Phangan sont des centralités des itinéraires de *backpackers*, évoquées dans la littérature comme des enclaves sans que les spatialités qui s'y jouent soient particulièrement analysées. Le chapitre a développé l'opportunité des sites d'enquête choisis pour à la fois rencontrer un grand nombre d'individus et recueillir leurs pratiques à large échelle comme à l'échelle fine à travers leur participation à la production de ces lieux.

Enfin le quatrième chapitre de cette première partie a développé l'intérêt de mettre en place une pluralité de méthodes pour envisager les manifestations des phénomènes étudiés à plusieurs échelles. Il a d'abord présenté le contexte de production d'une recherche située, mon parcours personnel et statut de jeune enquêtrice française amenant à identifier des angles morts de l'enquête. Il a ensuite développé les ressorts de l'enquête. Des questionnaires ont permis d'obtenir d'objectiver les groupes interrogés et leurs itinéraires, tandis que les entretiens, ont permis d'approfondir les contextes de productions des projets de mobilité, les trajectoires de vie et les récits du voyage. L'objectif de compréhension de la production

des lieux par ces pratiques de mobilité a engagé l'enquête dans différentes techniques d'observation directe, participante, médiatisée par la photographie, dans des parcours commentés et cartographies de pratiques et des entretiens avec une diversité d'acteurs locaux. Il a aussi mené à l'analyse de discours sur ces lieux, circulant dans des canaux de diffusion mondialisés (blogs, etc.).

Ces quatre chapitres ont développé des bases de recherche faisant intervenir des champs d'étude divers et des méthodes plurielles pour mettre en œuvre le croisement entre des groupes d'individus mobiles de générations et nationalités différentes sur deux terrains d'études. Ils constituent le cadre théorique des résultats présentés dans la suite de la thèse.

Partie 2.
Les lieux mis en relation. Itinéraires translocaux et apprentissages de la mobilité

Cette seconde partie propose d'observer ce que la mise en relation des lieux par les mobilités des hivernants et des *backpackers* nous dit de la construction du rapport aux lieux dans le cadre de ces mobilités privilégiées. Elle saisit une vue large de l'ensemble des lieux reliés par les groupes étudiés dans leurs itinéraires internationaux de *backpacking* et d'hivernage, ainsi que tout au long de leur trajectoire de vie.

Le chapitre 5 analyse les itinéraires des voyages en cours des *backpackers* et des hivernants lors de notre rencontre. La conceptualisation du lieu comme « meeting place » (Massey, 1994), espace-temps en relation constante avec d'autres lieux en fonction des liens qui le traversent, est mise au travail pour penser le lieu comme une étape replacée dans un réseau de lieux : un itinéraire. Le recensement par questionnaires de 191 itinéraires couvrant plus de 3200 étapes sur 116 pays permet d'abord de connaitre l'étendue de pratiques rarement étudiées de façon agrégée et spatialisée. Ces pratiques de voyage de longue durée souvent envisagées de façon univoque par la bi-résidence pour les seniors hivernants et l'itinérance pour les *backpackers* se montrent plus complexes et jouent, pour les deux groupes, sur les combinaisons entre passage de courte durée et ancrages plus durables. La mise en évidence des centralités de ces itinéraires permet de comprendre comment la mondialisation vue par le prisme de ces mobilité se déploie à la fois dans les hauts lieux du tourisme mondial et le réseau métropolitains, mais aussi dans des lieux plus confidentiels qui diversifient aujourd'hui les canaux de la mondialisation. Les réseaux mis au jour posent la question de la translocalité des territoires produits par ces déplacements. Les significations associées aux choix des destinations, connues à travers 76 entretiens, montrent au sein des itinéraires des logiques de combinaison de lieux, combinaisons illustrant les « marges de manœuvre » évoquées ci-dessous par Le Galès et Andreotti (2008) pour souligner les opportunités multiples offertes par les mobilités internationales :

> « Ces terrains de jeu différenciés, par rapport à la société nationale, ouvrent des marges de manœuvre pour les individus en termes de mobilité, de choix de résidence, de pratiques sociales, de formation d'identité et d'investissement de différentes ressources (dont le temps, le capital social) dans différents territoires. » (p. 20)

Dans le chapitre 6, la focale d'observation est élargie pour aborder les spatio-temporalités biographiques des *backpackers* et hivernants rencontrés. Sont appréhendés les contextes de production des projets de mobilité, l'ensemble des mobilités

internationales des *backpackers* et des hivernants interrogés. La fréquente association de ces mobilités de vieillesse et de jeunesse à un rite de passage est réinvestie dans une perspective biographique utilisant les notions de transition et de bifurcation (Bidart, 2006), rarement utilisées dans les études sur ces groupes, et d'autant moins dans une approche spatialisée. Cette approche permet pourtant de retracer les trajectoires dans leur globalité, afin d'évaluer l'apprentissage différencié de compétences liées à la mobilité, aboutissant au projet de départ et de mettre en regard les pratiques de mobilité avec les autres sphères de la vie (famille, travail, etc.). L'exploration des trajectoires de mobilité des individus interrogés à travers des typologies interroge la diversité sociale et générationnelle des expériences de la mobilité internationale. Le *backpacking* et l'hivernage sont enfin replacés au sein de ces trajectoires, permettant d'envisager leur incidence sur celles-ci.

En articulant les itinéraires et les trajectoires de vie, l'objectif de cette partie est de montrer comment le rapport aux lieux est construit à la fois sur les temporalités du voyage et celles des trajectoires de vie, par des interactions entre différentes sphères de la vie, différentes attentes, contribuant à la mise en réseau des lieux. Les mobilités s'articulent à des structures familiales, amicales, professionnelles, au-delà d'une expérience individuelle. Les stratégies mises en place pour faire l'expérience de territoires étendus et divers et l'accumulation des expériences inscrites dans les parcours biographiques des individus contribuent à fabriquer leur rapport à l'Ailleurs.

Chapitre 5.
Itinéraires. Combiner les lieux, entre passages et ancrages

> « Instead then, of thinking of places as areas with boundaries around, they can be imagined as articulated moments in networks of social relations and understandings, but where a large proportion of those relations, experiences and understandings are constructed on a far larger scale than what we happen to define for that moment as the place itself, whether that be a street, or a region or even a continent. » (Massey, 1994, p. 154)

Les approches migratoires ont montré, notamment par le biais de la notion de circulation (Dorai et al. 1998)[1], l'intérêt de penser les mobilités au-delà d'un déplacement entre un point A et un point B, comme composées d'une multitude d'étapes donnant sens au mouvement à l'œuvre. Les mobilités étudiées dans cette thèse se caractérisent justement par une quasi-impossibilité à les réduire à un déplacement entre deux points puisqu'elles sont largement pensées par les individus mobiles en question comme des itinéraires. Le terme d' « itinéraire » est fréquemment utilisé pour sa portée figurative. Retracer un itinéraire signifie bien souvent retracer la biographie d'un individu ou l'évolution d'une idée. Pourtant, l'analyse lexicographique ne trompe pas : l'itinéraire est bien un terme utilisé pour évoquer un parcours, un chemin, une route, et même avant tout, il s'agit d'un voyage ou de sa description[2]. Ce chapitre a ainsi pour objectif de partir des itinéraires des individus mobiles rencontrés sur le terrain pour rendre compte des mécanismes qui président à leur construction. L'analyse des rapports aux lieux qui se configurent dans le cadre de ces mobilités est alors envisagée dans une approche qui, comme le développe ci-dessus D. Massey (*ibid*), considère le lieu comme étant toujours en relation avec les autres lieux à toutes les échelles. Retracer les itinéraires des *backpackers* et des hivernants, c'est alors penser le lieu comme une étape, en relation avec d'autres étapes, et envisager cette mise en relations de différents lieux comme une combinaison significative.

À partir du recensement précis des itinéraires de 191 *backpackers* et hivernants, une base de données de 3229 étapes couvrant 116 pays a été constituée et analysée au regard des récits d'itinéraires recueillis dans 76 entretiens. Tandis que les discours et pratiques de voyage de ces deux groupes sont souvent abordés dans la littérature sans grande différenciation géographique ou à partir d'études de cas dans un lieu de destination, l'analyse propose ici de partir de la multitude des lieux fréquentés dans

[1] Cf. le chapitre 1, section 2.1.1.
[2] Cnrtl.fr/etymologie/itinéraire, consulté le 22 avril 2016

l'espace-temps du voyage, considérant ainsi pleinement la dimension spatiale des phénomènes étudiés. Il s'agit alors d'interroger la combinaison des étapes au sein d'un itinéraire comme l'expression d'une part de l'ambivalence qui caractérise le rapport aux lieux en construction et d'autre part du caractère privilégié des mobilités étudiées. Pour nourrir ces interrogations, trois approches des itinéraires sont développées, la première axée sur une lecture spatio-temporelle, la seconde introduisant une vision territoriale, et la dernière relative à l'ordre des significations associées aux itinéraires.

Les *backpackers* et les hivernants sont respectivement associés dans l'imaginaire social occidental à des globe-trotteurs infatigables et à des résidents secondaires délocalisés. L'analyse proposée dans la première section de ce chapitre vise à regarder de plus près les formes spatio-temporelles des itinéraires recueillis pour mieux saisir la variété des durées passées dans les étapes et des agencements des étapes entre elles. Ces itinéraires sont particulièrement denses, au sens où ils sont composés parfois d'un très grand nombre d'étapes associées à des durées variées. Leur analyse précise par le biais d'une typologie montre qu'au-delà des appréhensions hâtives de ces phénomènes de mobilités, le rapport aux lieux se construit pour ces deux groupes selon des gradients entre ancrage et passage dans les lieux.

Au-delà des formes prises par ces itinéraires, quels canaux mondiaux empruntent-ils ? Se fondent-ils dans les territoires du tourisme international, ou ébauchent-ils des chemins et des centralités propres ? La seconde section de ce chapitre aborde les territoires transnationaux et réticulaires dessinés par ces groupes mobiles et questionne ainsi leur participation à la mondialisation. Elle montre que ces mobilités s'arriment à des grandes structures territoriales bien connues, liées notamment au système métropolitain et au tourisme de masse, mais qu'elles participent également à la formation de structures plus labiles ou émergeantes, spécifiques aux groupes étudiés. L'analyse de ces territoires met en évidence dans cette thèse des spécificités de ces groupes mobiles dans la mondialisation : ils bénéficient d'un accès facilités aux structures mondiales dominantes, et ont la capacité de développer des polarités alternatives.

Enfin, derrière le motif commun et générique de « loisir » guidant ces mobilités, l'analyse des itinéraires permet de repérer la diversité des significations associées par chaque individu aux étapes qu'il sélectionne et plus largement à l'itinéraire qu'il construit. Comment les individus rencontrés parviennent-ils par leurs mobilités à cumuler des expériences de travail et de vacances, de famille et de couple, de découverte et de repos, etc. ? En quoi ces combinaisons témoignent d'un accès privilégié à une diversité d'opportunités ? La troisième section montre comment les itinéraires prennent sens en fonction de logiques stratégiques mises en place par les individus socialement situés. Elle permet de comprendre ces mobilités au-delà d'un prisme uniquement touristique, comme une diversité d'expériences recherchées par

une partie des classes moyennes occidentales, usant de son accès facilité au monde pour optimiser son mode de vie.

En travaillant les itinéraires des *backpackers* et des hivernants rencontrés selon une diversité d'approches qui interrogent leurs formes, leurs territorialités et leurs significations, s'illustre au final dans ce chapitre des rapports aux lieux ne se résumant pas à l'expérience exceptionnelle d'un Ailleurs, mais construits à travers des passages et des ancrages dans une diversité de lieux.

1. Décrypter des itinéraires denses : typologie spatio-temporelle croisée entre *backpackers* et hivernants

Cette première section a pour objectif de décrypter les formes de construction spatio-temporelle d'itinéraires denses tels que ceux des *backpackers* et des hivernants. Il s'agit d'approcher l'étape au sein d'un itinéraire comme un noeud au sein d'un réseau. L'analyse repose sur un corpus d'itinéraires dont les caractéristiques sont présentées dans l'Encadré 5.1. En explorant de façon croisée ce corpus, selon des critères communs –le nombre d'étapes, les durées dans chacune d'elle et la succession des étapes– il est possible d'identifier des gradients entre ancrage et passage dans les étapes et une diversité de formes, soulignant le flou entre les catégories de mobilité. En effet, la figure du touriste, du cadre hypermobile ou encore du migrant porte en elle la référence à une durée passée dans le lieu, plutôt courte dans les deux premiers cas, longue dans le troisième. Aussi, les formes de ces mobilités sont généralement envisagées de façon simple selon la polarisation d'un point A et d'un point B. Pourtant, les superpositions entre ces figures classiques de la mobilité et les deux groupes étudiés montre que les parcours doivent être envisagés de façon plus complexes. L'originalité des mobilités des *backpackers* et des hivernants est la « longueur », spatiale et temporelle, du déplacement et le nombre important d'étapes qui peut y être associé. Je propose la notion d' « itinéraire dense » pour qualifier ces mobilités longues et segmentées par un nombre important d'étapes. Cette densité implique une complexité puisque chaque étape peut être associée à une durée très différente, et la succession des étapes produit des formes plus complexes que l'aller-retour entre un point A et un point B. Les recherches sur les « circulations migratoires » (par exemple Dorai et al. 1998; Schmoll 2003; Cortès et Faret 2009) ont montré que les recherches sur la mobilité devaient sortir de l'approche bilatérale, associant simplement un lieu de départ et un lieu d'arrivée, pour considérer ce qui passe entre l'un et l'autre et pour penser la production d'ancrages multiples. S'appuyant sur cette idée, l'analyse spatio-temporelle montre que les itinéraires des hivernants et des *backpackers* se croisent entre ancrage et passage et selon des formes diverses. Ces modèles de compréhension

constituent la première étape spatiale d'une analyse en trois volets complémentaires des itinéraires.

Encadré 5.1. Du recueil des itinéraires à l'identification des formes : territoires et signification des mobilités des hivernants et des *backpackers*

Les recensements d'itinéraires ont été réalisés dans le cadre des questionnaires mis en place lors des 4 phases de terrain en Thaïlande et au Maroc. Ces itinéraires sont une succession d'étapes, énoncées par l'enquêté, depuis le départ de son lieu de vie habituel, jusqu'à son retour. Chaque étape est qualifiée par la durée passée sur place, le moyen de transport pour y parvenir ainsi que le mode d'hébergement. C'est à partir de la saisie de ces listes d'étapes ainsi que de leurs interprétations au regard des autres informations des questionnaires et des entretiens, qu'ont été construits les résultats de ce chapitre. Ce matériau comprend des spécificités à expliciter :

1/ Étapes passées ou anticipées. L'itinéraire comprend des étapes passées, celles-ci sont relativement bien mémorisées par les enquêtés, parfois même mémorisées de façon très précises au regard de leur nombre. Les itinéraires comprennent aussi des étapes futures, anticipées. Elles ont été prises en compte, avec les durées correspondantes si celles-ci étaient prévues, sans durée dans la majorité des cas.

2/ Échelles spatiales des étapes. Les étapes énoncées par les enquêtés sont, dans la majorité des cas, des villes. Pour différentes raisons, certaines étapes sont énoncées autrement : la spécificité géographique de la destination (nom d'île, nom de parc national), le caractère linéaire et non ponctuel de la destination (« road trip », pays X « du nord au sud »), l'absence d'anticipation d'un itinéraire future précis (anticipation seulement du pays, du continent, ou indétermination totale de la suite du séjour).

3/ Échelles temporelles des étapes. Les lieux considérés comme des étapes sont les lieux dans lesquels l'enquêté à séjourné au moins une nuit, ou bien les escales qu'il énonce comme telles. Ainsi, une étape peut être un lieu dans lequel un individu voyageant depuis 4 ans a séjourné 1 ans, aussi bien qu'une ville dans laquelle il a passé quelques heures entre deux avions. Ces variations de durée sont un des critères clés d'interprétation des rapports aux lieux construits par ces itinéraires.

1.1. Le nombre d'étapes et la durée pour penser l'ancrage ?

Pour analyser des itinéraires denses caractérisant des groupes et des inscriptions territoriales très différentes, une sélection de critères spatio-temporels communs est réalisée pour permettre une première vue d'ensemble. Les analyses s'appuient sur les étapes, utilisées comme les « briques de base » des itinéraires, et proposent une approche spatio-temporelle du rapport aux lieux. Les itinéraires sont d'abord décrits selon le nombre d'étapes par itinéraire et la durée par étape, puis sont classés à partir d'une combinaison de ces critères.

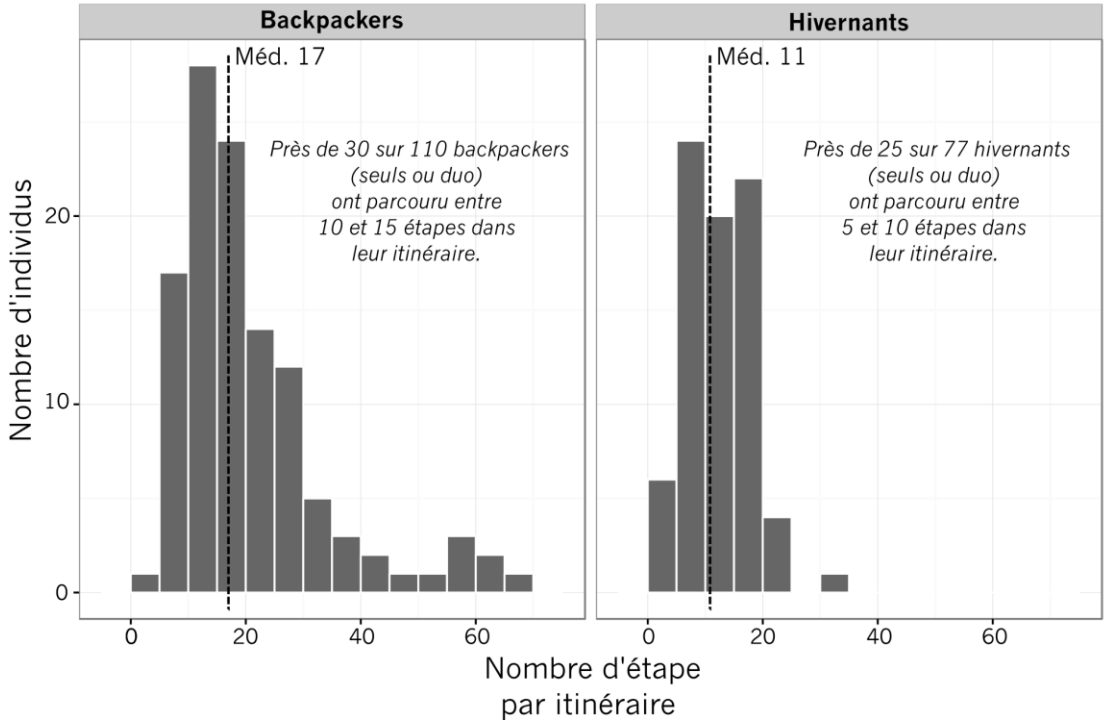
1.1.1. Partir du nombre d'étape composant un itinéraire

Le recueil de l'itinéraire de chaque enquêté rencontré se formalise avant tout en une liste de lieux, dont l'une des caractéristiques immédiatement identifiables est la

longueur. Le nombre d'étape de l'itinéraire dépend notamment du moment t du séjour auquel l'enquêté a été rencontré. Après plusieurs mois de voyage, ce nombre peut être particulièrement important, comme dans le cas de Steven (27 ans, britannique) (Figure 5.2) rencontré après 6 mois et demi de voyage, sur un total de 12 mois envisagés. Son itinéraire comptabilise 57 étapes, dont 50 déjà réalisées, ville de départ – Manchester – comprise. Ces 50 étapes réalisées sont décrites par Steven, et donc recensées dans la base de données, à l'échelle des villes ou lieux clairement identifiés (parc, îles), et les 7 étapes à venir sont évoquées à l'échelle du pays, et sans détail de durée.

La répartition des enquêtés en fonction du nombre d'étapes de leur itinéraire (Figure 5.1) montre des valeurs médianes relativement élevées, 17 étapes pour les itinéraires des *backpackers*, 11 pour ceux des hivernants. Steven fait partie des 7 backpackers présentant un itinéraire de plus de 50 étapes. Ces grands itinérants ont pour point commun de voyager depuis au moins 6 mois, prévoyant un voyage d'au moins 1 ans, voire ne prévoyant pas de retour. Le nombre d'étape maximum pour les hivernants est plus réduit puisque la durée de séjour au Maroc est limitée à 6 mois pour les non-résidents. Ce nombre d'étape relativement élevé est composé en partie par des étapes de transit : les ville-aéroports notamment pour les *backpackers*, les étapes en cours de route pour les hivernants camping-caristes par exemple. Deux itinéraires caractérisés par un même nombre d'étapes peuvent par ailleurs correspondre à des voyages extrêmement différents, notamment en fonction de la durée passée dans chaque étape.

Figure 5.1. Répartition des enquêtés en fonction du nombre d'étapes composant leur itinéraire



Source : B. Le Bigot, 2017

Figure 5.2. Exemple d'itinéraire dense : extrait du questionnaire réalisé avec Steven, 57 étapes

THE ITINERARY OF YOUR TRIP

Q.25 ***Ple****ase indicate chronological past (P) and future (F) destinations of your trip, duration on-site, mode of transportation to get there and on-site accomodation.*

Destination (city, country)	Past (P) or future (F)	Duration on-site	Transport *1=Plane 2=Boat 3=Bus 4=Train 5=Car 6=Other*	Accomodation *1=Hostel 2=Friend 3=Inhabitants 4=Camping 5=Other*
(1st destination) Bruxelles	P	2ni	1	hostel
Amsterdam	P	3n	4	hostel
Copenhague	P	3n	4	hostel
Gutenberg		2n	4	hostel
Stockholm		4n	4	2
Johannesbourg		3n	1	1
Krugea N° Parc (safari)		4n	5	4
Johannesbourg		1n		
~~Victoria Fall~~ Botswana		2n	5	4
Victoria Falls		3n	5	4
Botswana (près safari)		1n	3	4
Johannesbourg		1n	3	4
Mumbaï (Diwali festival)		5n	1	1
Goa		2sem.	4	1
Hampi		7 days	3	1
Mumbai		1n.	3	1
Udai ~~Pur~~ Pur		3n.	4	1
Pushka		3n.	3	1
Jaipur		2n.	3	1
Dehli		3n.	3	1
Agra (Taj Mahal) (day trip)		Ø		
Deli		1n.		
Katmandu		3n.	1	
Trek → Everest based		12 d.	marche	3 1
Katmandu		2n.	+3+1	
Pokhara (Noël)		4n.	3	1
~~Kato~~ Hong Kong (Nouel an)		1 week	1	2
cebu		3n.	1	1
Bohol (island)		5n.	2	1
Cebu		1n.	2	
Pallawan (3 ≠ pant.)		12 d.	1	1
Ho chi min		3n.	1	1
Dalat		2n.	3	1
Hoian		3n.	3	1
Hue		2n.	3	1
Hanoï		4n.	3	1
Halong bay bateau Rj.		2j	2	bateau
Hanoï		2n.		1
Luang Phra Bang		4n	3	1
Vang Vieng		3n.	3	1
Vientiane		2n.	3	
4000 îles Don Det		5n.	3	
Pnom Phen		4n.	3	
Kampot		2n.	3	
Kep		3n.	3	
Sianouk ville		2n	3	
Koron		3n	2	
Pnom Phen		2n	2+3	
Siem Riep		5n	3	
BKK		3n.		

Af Sud — Botswana — Zimb — Bots — Indie — Nepal — Phili. — Viet. — Laos — Camb

Présent

WHV?
New Zealand (ami) } 99 pays en Am Sud
- Iles US.

Chiang Mai (Sangkran) - îles - Malaisie (ami) - Indo - Australie (ami)

Q.26 The questionnaire is completed, do you have a comment to add ?

.....

A remplir par l'enquêteur:

Numéro questionnaire : 103

Lieu d'enquête : extra pant Sanson

Jour / Mois : 10/04/15

Heure début /fin : 10h

Commentaire : Premier entretien suivi de la balade et avec GPS un peu cafouillage mais il était très sympa par ch. sacrifié pr mes questions

Source : B. Le Bigot, 2015

1.1.2. La durée dans une destination, une donnée structurante mais peu questionnée

La durée passée dans un lieu est un paramètre bien connu car très utilisé par les statistiques et les institutions pour déterminer des seuils de catégories – par exemple la différence entre touriste et excursionniste –, ou encore pour déterminer des limites de durée de visas. C'est à l'intérieur des durées légales de présence sur le territoire que se négocient individuellement les expériences de mobilité observées. Dans la littérature scientifique, la durée passée dans un lieu va souvent de soi en fonction de l'objet travaillé. Il ainsi est généralement considéré qu'un touriste passe quelques jours dans un lieu, et, à l'inverse, qu'un habitant est toujours sur son lieu de résidence. Ce paramètre reste donc souvent implicite est n'est pas souvent sollicité en tant que critère d'analyse, même si les travaux récents sur l'économie présentielle (Terrier, 2006) ont permis de mettre en avant l'importance de la population « présente » temporairement sur un territoire, contribuant à son économie même si elle n'y réside pas.

La durée, lorsqu'elle est combinée avec l'activité sur place, permet d'appréhender l'ambivalence entre passage et ancrage dans les lieux. Ces deux notions sont mobilisées dans ce chapitre comme un couple s'opposant sur un gradient, permettant de penser l'absence d'homogénéité au sein des itinéraires en termes de temps passé dans les lieux permettant d'y développer des activités ou des relations. Chaque étape correspond à une durée qui peut largement varier par rapport à celles des autres étapes de l'itinéraire. Ce couple permet ainsi d'envisager l'itinérance dans la diversité des rapports aux lieux qu'elle peut construire. Il sera utilisé ici sans définir de seuil strict, mais plutôt de façon exploratoire, et mettant justement les différents itinéraires et échelles de temporalités en regard. La notion d'appropriation de l'espace, qui sera développée dans la suite de la thèse, prendra plus largement en charge le rapport singulier qui se construit à l'échelle du lieu.

Dans les travaux sur les migrations, la durée de la présence dans un lieu peut être un enjeu important concernant des lieux qui sont initialement pensés comme des étapes transitoires mais où le migrant est contraint à séjourner durablement. J. Brachet (2009) met par exemple en lumière que les lieux de transit du Sahara peuvent devenir des lieux où s'organise une vie autour du passage prolongé des migrants qui travaillent pour financer la suite du voyage. Dans le cadre de travaux sur les individus mobiles entre les métropoles européennes, la durée sur place permet de montrer un partage entre l'Europe du Nord-Ouest, visitée de façon fréquente mais pour de brèves durées (2 jours en moyenne), et l'Europe du Sud, visitée moins souvent mais pour des durées plus longues (5 jours en moyenne) (Berroir *et al.*, 2009). La durée discrimine ici l'activité réalisée dans la destination : affaires au Nord-Ouest, loisirs au Sud. Une enquête de J. Wilson et G. Richards (2004) menée auprès de jeunes voyageurs se définissant comme « touristes », « voyageurs » ou « backpackers » présente la durée

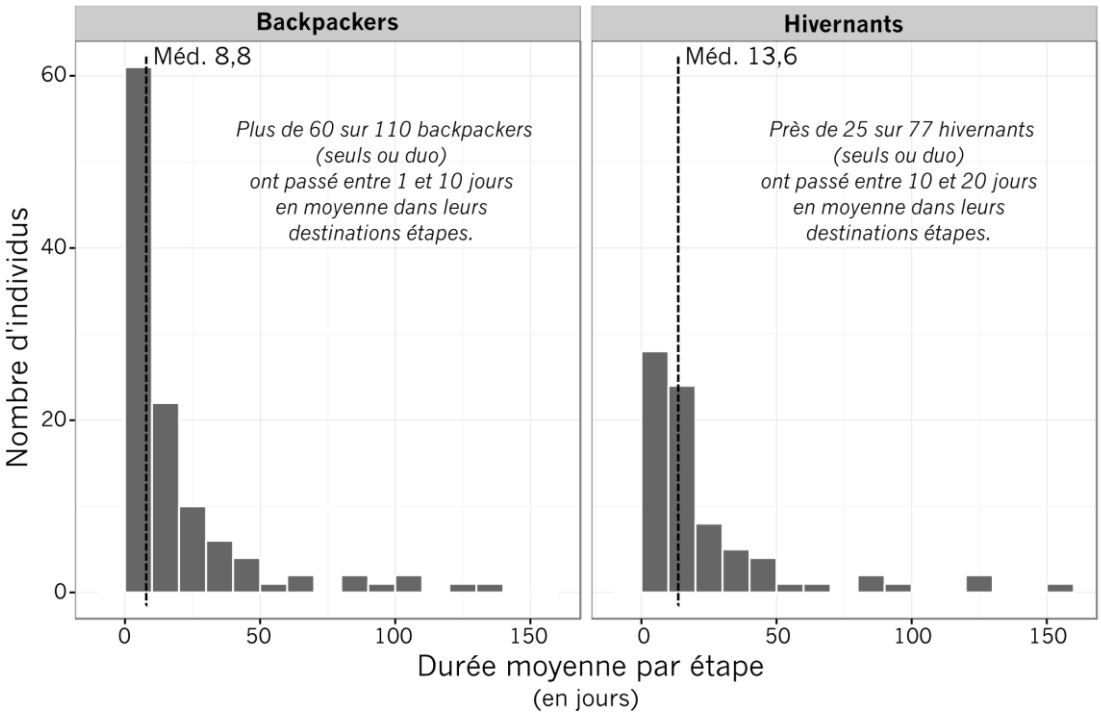
totale des séjours, de 73 jours en moyenne pour les *backpackers*, mais ne détaille pas la durée par étape. Celle-ci différencie pourtant différents types d'itinéraires et de rapports aux lieux.

1.1.3. Les backpackers et les hivernants, un éventail large de durée par étape

À partir du corpus d'itinéraires, la durée qu'un enquêté passe en moyenne dans une étape a été calculée à partir des étapes réalisées (et non les étapes projetées) pour les enquêtés du groupe des *backpackers* et du groupe des hivernants (Figure 5.3). On identifie que la majorité des enquêtés présente des durées moyennes par étape inférieures à 15 jours. Les médianes de ces durées moyennes sont de 14 jours pour les hivernants et 9 jours pour les *backpackers*. Les moyennes plus faibles des *backpackers* sont dues au nombre plus important d'étapes de courtes durées, qu'elles soient des étapes de transit ou des destinations en soi, mais dans lesquels « 2 ou 3 jours suffisent », selon l'expression souvent utilisée par les *backpackers* pour parler de la visite d'un lieu comme Bangkok par exemple. Pour les *backpackers* comme pour les hivernants interrogés, quelques enquêtés restent en moyenne plus de 100 jours par étape. Ces moyennes élevées illustrent le cas des hivernants qui se rendent dans une destination unique où ils séjournent durant plus de quatre mois de façon continue. Dans le cas des *backpackers*, ces moyennes élevées correspondent à des longs séjours, dans des destinations où l'individu a mené une activité de type volontariat, formation, travail, ou une destination devenue privilégiée pour l'individu parce qu'il y a développé des liens sociaux forts. Le stade du voyage auquel est rencontré l'enquêté, et la façon dont il segmente ses étapes (par ville, par pays) jouent également sur ces durées[3]. En dehors de ces profils à l'aspect particulièrement sédentaires (pour un moment ou pour l'intégralité de leur séjour), les durées moyennes observées donnent à voir des passages plus que des ancrages. Le détail des étapes permettra de comprendre que la relation tissée avec les lieux est complexe et variable.

[3] Quelques enquêtés qui voyageaient depuis plusieurs années ont tendance à ne pas pouvoir entrer dans le détail des étapes, et à synthétiser les étapes par pays, ainsi la durée moyenne par étape sera plus élevée, et le nombre d'étapes plus faible. Aussi, certains enquêtés ont été rencontrés à leur arrivée en Asie du Sud-Est, après plusieurs mois passés en Australie. La durée passée dans les villes australiennes est liée à l'activité de travail, et donc probablement plus élevée que celle qui sera passée dans le reste de leur séjour en itinérance en Asie.

Figure 5.3. Répartitions des enquêtés en fonction de leur durée moyenne par étape



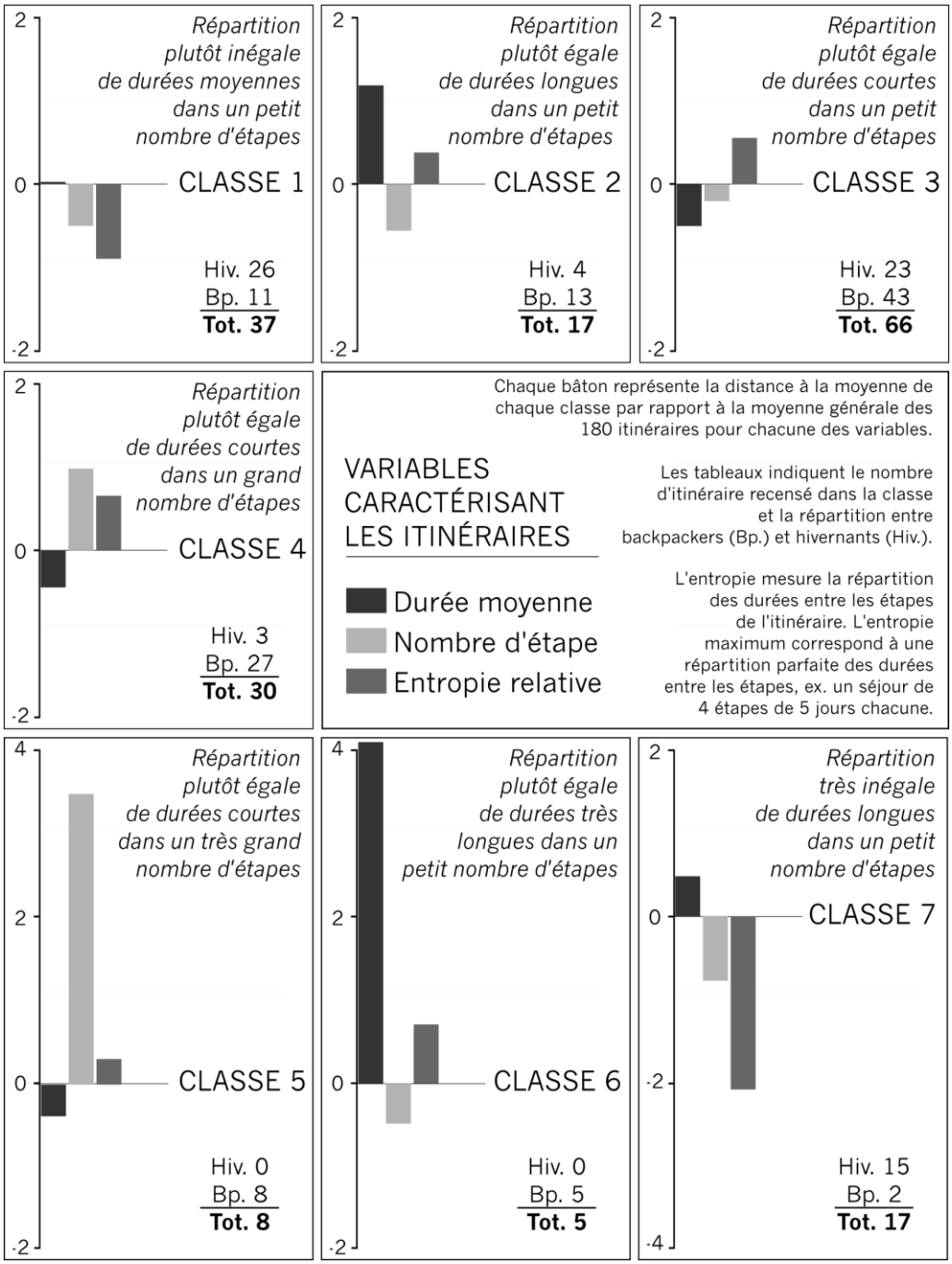
Source : B. Le Bigot, 2017

1.1.4. Classification exploratoire croisée : des itinéraires diversifiés au sein de chaque groupe

Les critères de nombre d'étape et de durée par étape ont été choisis parce qu'ils peuvent être appliqués à différents types d'itinéraires denses. Après les avoir examinés en séparant le cas des *backpackers* et des hivernants, ils peuvent être utilisés de façon combinée, pour analyser l'ensemble des itinéraires afin de voir si des profils communs ou spécifiques aux deux groupes se dégagent. Trois variables caractérisant chaque itinéraire ont été mobilisées dans une Classification Ascendante Hiérarchique[4] : la durée moyenne par étape, le nombre d'étapes, et l'entropie qui mesure la répartition plus ou moins équitable des durées entre les différentes étapes du trajet. Les sept profils obtenus (Figure 5.4) sont construits à partir des valeurs centrées-réduites des trois variables. Ils dressent un constat intéressant : les deux groupes sont caractérisés par une forte diversité interne d'itinéraires, ils présentent chacun des spécificités, mais se croisent dans les classes les plus denses.

[4] La CAH a été effectuée sur 180 itinéraires et non 191. Pour les 11 itinéraires restant, la mesure d'entropie ne pouvait pas être calculée car les itinéraires ne comptabilisaient qu'une seule étape caractérisée par une durée, les autres étapes étant non réalisées.

Figure 5.4. Classification des itinéraires selon le nombre d'étape, la durée moyenne par étape, et l'entropie



Source : B. Le Bigot, 2017

L'examen de cette classification exploratoire permet de souligner que la grande majorité des itinéraires correspondent à des profils « mixtes », c'est à dire partagés par les hivernants et les *backpackers*. En effet les classes 3 et 1, relativement mixtes, couvrent plus de la moitié des itinéraires. Ceux-ci sont largement plus denses que ceux d'un tourisme classique ou d'une migration (15 étapes en moyenne dans la classe 3 et 11,5 dans la classe 1), tout en maintenant des durées moyennes qui ne relèvent pas d'un ancrage durable (7,5 jours dans la classe 3 et 19 dans la classe 1). C'est

principalement l'entropie qui différencie ces profils : certains itinéraires sont très homogènes, l'individu passe une durée relativement semblable dans chaque étape (classe 3), d'autres sont plus hétérogènes avec quelques étapes concentrant des longues durées (classe 1).

En examinant plus précisément les classes, on peut souligner la diversité des caractéristiques spatio-temporelles des itinéraires des *backpackers*. Les classes 5 et 6 sont spécifiques aux *backpackers* et présentent des profils s'éloignant largement des profils mixtes majoritaires. La classe 5 permet d'identifier principalement des personnes qui sont dans un « tour du monde » composé d'un très grand nombre d'étapes, en moyenne 58, dans lesquelles ils passent plutôt peu de temps, 10 jours en moyenne. On retrouve par exemple Steven avec ses 57 étapes. La classe 6 est spécifiquement caractérisée par la très longue durée moyenne dans les étapes : 110 jours en moyenne, soit près de 4 mois, à l'image de l'itinéraire de Stanislas qui passe régulièrement 4 à 6 mois en Inde dans une forme de retraite spirituelle, alternant entre trois villages qu'il connaît. Les classes 4 et 2 se rapprochent de ces cas extrêmes, avec également un grand nombre d'étapes, et des longues durées.

Le cas des hivernants montre quant à lui également une grande diversité, allant à l'encontre de l'idée d'une simple sédentarité importante caractérisant ce groupe. L'opposition entre les classes 1 et 3, auxquelles appartiennent de nombreux hivernants, permet de différencier à partir du critère d'entropie deux façons d'aborder la mobilité des hivernants : plutôt concentrée dans certains lieux, et valorisant la sédentarité ou plutôt répartie, valorisant l'itinérance. Les hivernants des classes 2 et 4 permettent de tirer cette opposition à l'extrême : les quelques hivernants faisant partie de la classe 2 restent très principalement dans une destination, et s'arrêtent peu en cours de route, ou prennent l'avion : ce sont des grands sédentaires. Ceux de la classe 4 sont à l'inverse des grands itinérants, avec 30 étapes en moyenne, comme Marie-Anne et Daniel (Français, 68 et 69 ans), avec 22 étapes, dans lesquelles ils restent relativement peu de temps, excepté à Dakhla, pointe littorale à l'extrême sud du Maroc où ils passent 45 jours. La grande sédentarité (classe 7 avec une durée moyenne par étape de 30 jours) qui pouvait être attendue comme très présente chez les hivernants leur est effectivement spécifique, mais elle n'est pas pour autant majoritaire dans le groupe. Les étapes effectuées par les hivernants sont généralement des étapes de passages, il s'agit des notamment dans le cas des camping-caristes des lieux dans lesquels ils s'arrêtent, avant d'arriver au Maroc, seulement pour dormir, et sur la côte littorale, souvent pour quelques jours. Une étape de séjour longue durée ressort ensuite généralement dans les itinéraires. Celle-ci peut s'effectuer dans un camping pour camping-cariste, dans un logement de location ou encore dans un logement appartenant à l'hivernant.

Cette exploration à partir de variables spatio-temporelles caractérisant les itinéraires a permis de dégager d'une part des profils majoritaires partagés par les

hivernants et *backpackers*, et d'autre part des profils plus spécifiques. Elle souligne également la diversité au sein de chaque groupe, notamment en terme de durée passée dans les lieux et donc d'ancrage potentiel dans ceux-ci. Il est intéressant d'utiliser ces mesures comme une première façon de penser le gradient entre ancrage et passage dans les lieux, qui sera articulée ci-après au critère de forme des itinéraires. Pour cela, les classes peuvent être regroupées selon trois niveaux : si les étapes sont très nombreuses, et les durées relativement faibles (classe 4 et 5), on considère que ces itinéraires tendent davantage vers le passage. Lorsque les durées par étapes sont importantes (classe 2, 6 et 7), les itinéraires tendent plutôt vers l'ancrage dans les lieux. Et enfin, les classes majoritaires (classe 1 et 3) s'illustrent comme des intermédiaires entre passage et ancrage. L'objectif de la suite de cette section est d'articuler cette répartition des itinéraires selon ces trois niveaux de gradient avec un autre élément descriptif des itinéraires : leur forme.

1.2. Des itinéraires tracés par des étapes, des durées et des liens

Le décryptage des itinéraires selon des variables spatio-temporelles s'est concentré jusqu'à présent sur les étapes. L'itinéraire prend néanmoins forme dans la succession de ces étapes, ainsi, les liens entre celles-ci doivent aussi être pris en compte. Une typologie exploratoire des itinéraires représentés sous forme de graphes est construite à partir de deux critères : le niveau sur le gradient entre passage et ancrage et la forme des itinéraires. Les cas croisés des *backpackers* et des hivernants donnent ainsi une illustration d'itinéraires denses structurés par des centralités et des manières de voyager qui seront, dans la suite du chapitre, interprétées au regard de la spécificité des lieux et des significations que les individus donnent aux étapes et aux liens.

1.2.1. Que nous disent les formes ?

L'originalité de ce corpus d'itinéraires denses implique de réfléchir aux moyens de décrypter des successions de déplacements et d'étapes. Autrement dit, comment saisir des déplacements qui ne se résument pas à un départ d'un point A et une arrivée à un point B ? La forme de l'itinéraire peut être explorée à l'aide de graphes générés à partir des listes d'étapes. Les graphes sont largement utilisés dans l'analyse des réseaux, comme le rappelle L. Chalepon[5]. L'analyse d'un itinéraire par le biais du graphe est utilisée ici pour obtenir rapidement et efficacement une information simple : des sommets sont-ils reliés à plus de deux autres sommets, autrement dit, y-a-il des étapes où l'individu est passé plusieurs fois ? Le graphe permet en outre de voir

[5] L. Chaperon, « graphe », *Hypergéo*, 2014, consulté le 4 mars 2016

rapidement le nombre d'étapes et la durée pour chaque étape peut être représentée par un cercle de taille variable correspondant à chaque sommet.

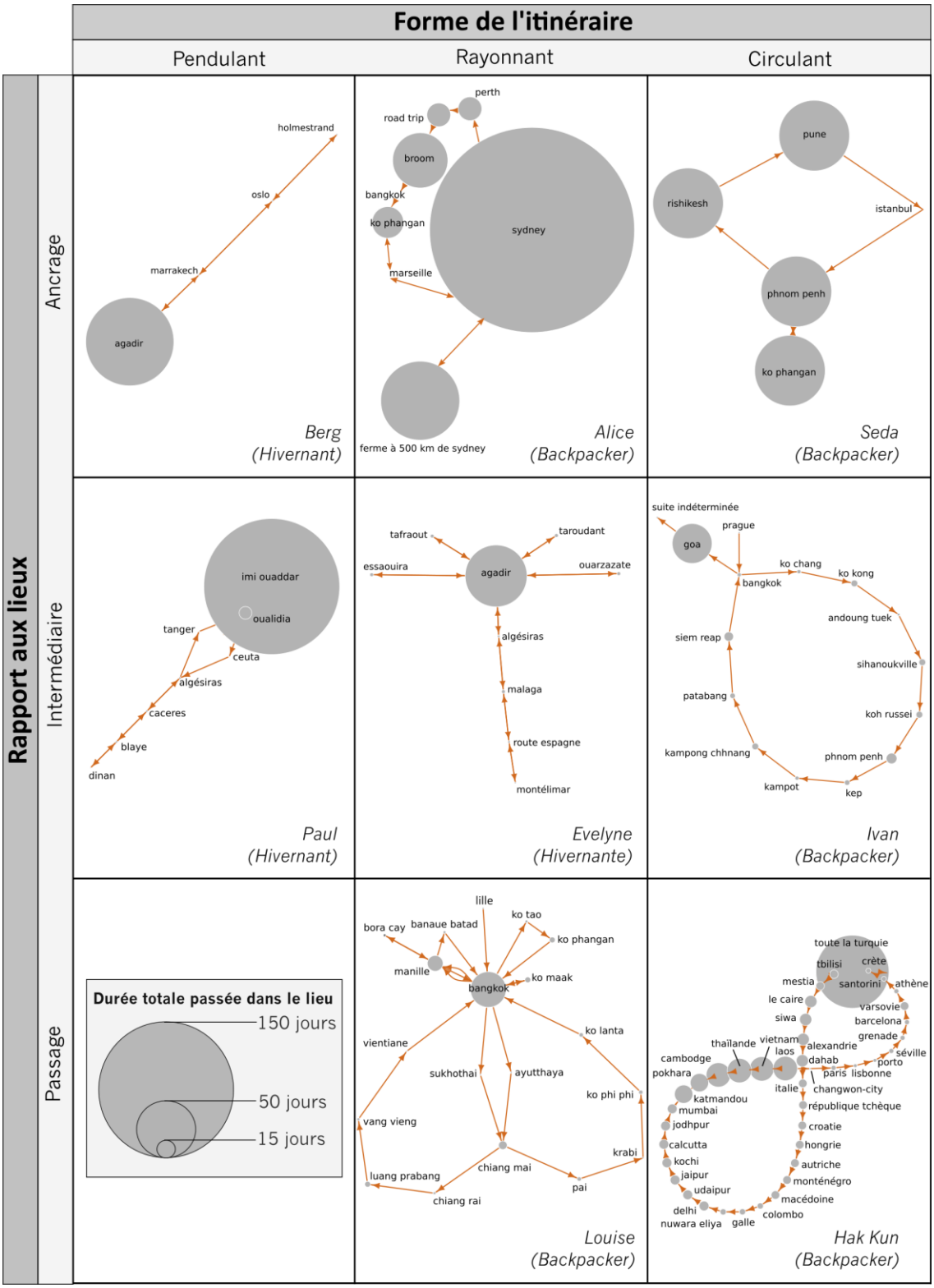
Les formes des graphes ont été générées automatiquement à partir des 180 itinéraires étudiés et utilisables pour ce traitement. Leur examen a permis de faire ressortir trois formes principales d'itinéraires : « pendulant » entre une étape de départ et une étape d'arrivée en adoptant le même chemin aller et retour, « rayonnant » autour d'une étape depuis laquelle plusieurs aller-retour sont effectués, et « circulant » d'une étape à une autre en repassant rarement plusieurs fois par la même étape. Il faut noter que certains graphes n'appartiennent pas clairement à l'une ou l'autre de ces catégories mais présentent des formes mixtes, par exemple un rayonnement autour d'une étape puis un itinéraire circulant.

1.2.2. Une typologie croisée pour l'identification des itinéraires

Les trois types de formes d'itinéraires pendulant, rayonnant et circulant ont été croisés avec les trois niveaux du gradient ancrage-passage précédemment établis à partir des résultats de la CAH portant sur les caractéristiques de durée et de nombre d'étapes communes aux *backpackers* et aux hivernants. On obtient ainsi neuf types d'itinéraires, illustrés dans la Figure 5.5 chacun par un exemple particulier de graphe d'itinéraire.

La première forme identifiée correspond aux itinéraires « pendulants » qui montrent une orientation vers une destination principale unique. On ne retrouve pas cette forme pour les itinéraires marqués par le passage puisque les « pendulants » sont des itinéraires avec peu d'étapes et marqués par des durées relativement longues. Ces formes « pendulantes » s'identifient exclusivement chez les hivernants, elles pointent la bipolarisation de ces derniers entre un lieu de vie en Europe et un lieu d'hivernage au Maroc, généralement Agadir, ou un site de camping de la côte atlantique. Pour le groupe intermédiaire entre passage et ancrage, les individus passent par quelques étapes avant de s'ancrer dans une étape principale. Par exemple pour le cas représenté, Paul descend en camping-car de Dinan, il passe à l'aller par Tanger, passe l'hiver au camping d'Imi Ouaddar, passe au retour par Oualidia, et rejoint l'Espagne par Ceuta. On pourrait retrouver ce type d'itinéraire pour les *backpackers* qui se rendent pour un ou plusieurs mois faire une formation de yoga, à Ko Phangan ou en Inde, mais ils ont généralement quelques destinations complémentaires. Dans les cas les plus ancrés, les « pendulants » se rendent directement dans la destination, en prenant par exemple l'avion, comme pour le cas de Berg, qui arrive à Marrakech d'Oslo et se rend en bus directement à Agadir.

Figure 5.5. Exemples de graphes d'itinéraires : des formes entre ancrages et passage



Réalisation : H. Commenges et B. Le Bigot
Source : B. Le Bigot, 2017

Une deuxième forme identifiée est celle qui montre qu'un sommet du graphe est relié à plus de deux autres sommets, correspondant aux itinéraires que j'ai nommés « rayonnants », car les individus « rayonnent » à partir de cette étapes vers plusieurs autres étapes. On retrouve cette situation notamment pour les *backpackers* qui ont un grand nombre d'étapes et se retrouvent davantage dans des situations de « passage ». Bangkok est souvent l'étape de base à partir de laquelle les personnes rayonnent, comme dans l'exemple de Louise (Française, 20 ans). Des étapes comme Sydney, Kuala Lumpur, ou encore Phnom Penh peuvent aussi avoir cette place. Dans le cas des hivernants, les itinéraires « rayonnants » sont plutôt parmi les situations intermédiaires entre passage et ancrage, et les étapes à partir desquelles l'individu rayonne sont souvent des étapes de longue durée, comme Agadir. Dans l'exemple de Evelyne (Française, 67 ans) Agadir est une base pour aller passer simplement quelques jours à Taroudant, Ouarzazate, Tafraout ou encore Essaouira. Les excursions sont souvent liées à la venue d'un visiteur, comme dans le cas de Danièle, possédant une maison à Agadir où elle séjourne 6 mois dans l'année, visitée par sa cousine et sa petite fille :

> « Danièle : Ben, on a fait le désert avec une cousine, on est passé par Ouarzazate, chez des amis. On a filé à Zagora. C'est tout ce que j'ai fait cette année…
> Brenda : Et vous êtes restée combien de temps ?
> D : Oh trois jours. Une nuit dans le désert, une nuit chez des amis, une autre nuit chez l'autre ami. Parce qu'à Zagora on connaît aussi quelqu'un. C'est un gars d'mon pays d'ailleurs qui est là-bas, c'est marrant.
> B : Et vous allez faire, avec votre petite fille, vous allez peut-être bouger aussi ?
> D : Ben, elle, elle a à moitié aussi envie d'aller dans le désert.
> B : Ah aussi, donc vous allez peut-être y retourner ?
> D : Je sais pas, ça va se décider. »
>
> Danièle, hivernante, Française, 78 ans, seule, propriétaire d'une maison à Agadir, ancienne vendeuse au porte à porte

Dans les situations d'ancrage fort et de forme « rayonnante », l'étape dans laquelle l'individu reste très longtemps est une base pour aller explorer le pays ou la région. Par exemple dans le cas d'un Visa Vacance Travail pour travailler en Australie, une longue période est passée dans une ville, suivie souvent d'un *road trip* dans le pays, puis d'une itinérance en Asie, comme le présente l'exemple de Alice (Française, 22 ans).

Enfin, une très grande partie des itinéraires, 125 sur 180, sont de forme « circulant » avec très peur de retour vers les mêmes étapes. Comme le montre l'exemple de Hyun Kyun (Sud-Coréen, 30 ans) dans la catégorie associée au passage, la succession des étapes se fait sans aller retour. C'est par exemple le cas des personnes en « tour du monde ». Dans ces situations, on observe souvent le passage par une destination d'entrée sur un nouveau territoire, par exemple la capitale d'un pays, qui est suivie d'une boucle dans ce pays, avant de repasser par la capitale pour repartir. Concernant les *backpackers*, il s'agit généralement d'entrer et de sortir de la circulation

en Asie du Sud-Est par Bangkok. Ces itinéraires correspondent souvent à des séjours de quelques mois, pendant lesquels l'itinéraire optimise la couverture d'un espace diversifié. Pour les situations d'ancrage, il peut s'agir de passer dans quelques étapes différentes et d'y rester longtemps comme dans le cas de Seda (Turque, 52 ans) qui circule notamment entre Pune, Rishikesh et Ko Phangan, où elle pratique le yoga. Plusieurs itinéraires montrent, notamment dans la classe intermédiaire de rapport aux lieux, un mélange entre plusieurs formes de graphes, rappelant la complexité de ces itinéraires denses.

1.2.3. Des modèles de décryptage des itinéraires denses

Au final, l'analyse croisant des durées moyenne par étape, des nombres d'étapes, et des formes d'itinéraire permet de dégager des profils variés mélangeant hivernants et *backpackers*. Leur répartition selon ces types permet d'approfondir l'analyse des itinéraires. Les hivernants sont ainsi nombreux à être circulants ou rayonnants autour d'une étape d'ancrage, ce qui révèle une fois encore un profil plus complexe qu'une simple sédentarité. Les *backpackers*, quant à eux, passent couramment de longues durées dans certaines étapes, ils ne sont donc pas simplement itinérants.

Plus généralement, l'analyse de ces itinéraires denses, en mobilisant des critères spatio-temporels relativement simples, et les modèles-types d'itinéraires qui en ont été issus pourraient être transposés à d'autres profils d'individus mobiles. En effet, si, comme il a été rappelé, les profils de touristes, de migrants, ou de cadres mobiles renvoient à des durées types implicites et des formes d'aller-retour bipolarisées, de plus en plus de phénomènes sont complexes à comprendre. Les profils stéréotypiques continuent à exister, mais ils peuvent être analysés au regard des profils plus périphériques, hybrides, marginaux ou émergeants. Parmi de nombreux exemples possibles, on pense aux « Travellers », les « Zonards »[6] en camion identifiés par T. Pimor (2013) comme la figure de l'aboutissement idéalisé de la carrière de Zonard. On pense également aux circulations des familles Tsiganes analysées par C. Bergeon (2014) ou encore aux personnes concernées par les grandes mobilités liées au travail, étudiées par S. Vincent-Geslin, E. Ravalet et V. Kaufmann (2016). Dans des contextes extrêmement différents, ces profils de mobilités complexes partagent des temporalités et spatialités liées qui se négocient entre des périodes d'ancrages et de passages dans divers lieux.

Cette première section a montré comment, malgré la densité des itinéraires recueillis, un décryptage peut être réalisé en mobilisant des critères spatio-temporels tels que la durée dans une étape et la forme dessinée par l'itinéraire. La diversité des formes d'itinéraires et des niveaux d'ancrage et de passage souligne la nécessité de

[6] T. Pimor utilise le terme de « Zonard » pour parler des jeunes dits « en errance » ou « jeunes SDF ». Elle adopte une endodéfinition, donc venant de la population qu'elle étudie à partir d'une méthode d'observation impliquée.

regarder les mobilités au-delà des modèles connus. En outre, cette première étape invite à rechercher d'autres interprétations complémentaires pour construire une compréhension des rapports aux lieux. On a pu le voir dans certains itinéraires, une étape comme Agadir ressort plutôt comme un lieu d'ancrage, et une étape comme Bangkok, plutôt comme un lieu de passage. Que vient-on y chercher ? Repos, soleil, rencontre, visa, transit vers d'autres lieux ? À quels autres lieux ces étapes sont-elles reliées ? Le recueil des itinéraires permet ainsi, dans une seconde section, de replacer ces étapes dans des territoires translocaux et réticulaires.

2. Des territoires translocaux entre centralités globales et spécifiques

> « Backpackers apparently tend to share 'mental map' of backpacker destinations that are reinforced by way of oral communication in backpacker enclaves, and where travel routes and plans are a principal theme of conversation (Murphy, 2001) that are upda5ed as the popularity of countries and enclaves changes (Teas, 1988). » (Cohen 2004, p. 47)

L'analyse des itinéraires de 191 enquêtés déconstruit certaines idées reçues relatives au lien entre le rapport aux lieux et les différentes catégories de mobilité des individus. En effet la précédente section a montré que l'ancrage et le passage dans les lieux se décline dans des formes complexes, diversifiées et qui croisent *backpackers* et hivernants, au delà des figures classiques de la mobilité. Mais dans quels types de lieux les *backpackers* et les hivernants s'ancrent-ils ou ne font-ils que passer ? Ces lieux dessinent-ils des territoires déjà bien connus comme ceux du tourisme international de masse ou font-ils émerger d'autres polarités ? Cette seconde section a pour objectif de montrer comment les itinéraires denses abordés d'un point de vue collectif participent de la production de territoires translocaux significatifs des *privileged mobilities*. Cette production de territoires repose sur la capacité des individus, à s'appuyer à la fois sur des structures territoriales globales, telles que celles liées au système urbain, – notamment à ses dimensions touristiques et d'accessibilité –, et à produire des structures plus dynamiques, voire émergeantes, spécifiques aux groupes étudiés. Aussi, non seulement les types de lieux qui composent les territoires mis en évidences sont divers, mais un même lieu peut être pratiqué de façons différentes, notamment à travers différentes formes d'ancrage ou de passage.

Cette analyse territoriale des étapes et des itinéraires permet de venir appuyer empiriquement les réflexions très présentes dans la littérature sur le *backpacking* sur la dimension *mainstream* du voyage des *backpackers* (E. Cohen 2004; O'Reilly 2006; Larsen, Øgaard, et Brun 2011). Les *backpackers* ne passent-ils finalement que par des lieux touristiques classiques ? Ou se retrouvent-ils, en parallèle du tourisme classique,

dans des enclaves[7] ? Connues par les *backpackers*, les hivernants, les professionnels du tourisme, les étapes phares sont souvent évoquées dans la littérature scientifique, mais rarement avec l'appui empirique de l'exhaustivité des étapes d'un corpus d'itinéraires, et encore plus rarement sous forme cartographique, comme cette analyse l'entreprend. Plus largement, l'analyse présentée ici est apport original aux perspectives de recherche appelant à penser le tourisme non plus comme des études de cas locales ou nationales, mais à l'échelle de macro-régions interconnectées, à l'image des contributions de l'ouvrage *Interconnected Worlds. Tourism in Southeast Asia* (Teo, Chang, and Ho 2001), et notamment de celle de D.Pearce (2001) :

> « These plans and developments [les plans régionaux de développement du tourisme] underline the need to go beyond the largely descriptive accounts of tourism research in this and other regions to date. They indicate clearly the necessity to develop a more functionally-oriented and conceptually based approach that stresses the roles of different places and their linkages and interactions with other nodes in a regional network. » (*ibid*, p. 27)

2.1. Des notions mises en application: territoires translocaux et centralités

Trois notions ou ensemble de notions seront particulièrement investis pour nourrir cette analyse : celle de « territoire », les qualificatifs « translocal » et « transnational », et celle de « centralité ». Le « territoire » est conçu comme la « *mental map* » évoquée par E. Cohen dans l'introduction de cette section, c'est à dire comme une appropriation collective et dynamique d'un espace de voyage. Ces territoires sont ainsi « réticulaires » au sens qu'ils s'agencent en un « ensemble d'aires et de lieux disjoints reliés par des éléments de réseaux territorialisés » (Debarbieux 2003, p. 912). Dans les territoires étudiés, sont en effet considérés non seulement les lieux d'étapes collectivement fréquentés, mais aussi les cheminements qui peuvent faire partie intégrante du voyage et sont appropriés comme tel par les groupes étudiés.

Les qualificatifs « transnational » (Faist 1998) et « translocal » (Appadurai 2005) sont définies comme des échelles d'organisation des territoires qui s'appuient sur des liens sociaux et symboliques sortant du cadre national et qui sont structurés par

[7] Dans les recherches sur le *backpacking*, le terme d' « enclaves » (Demers 2012; Howard 2005; Sørensen 2003; E. Cohen 2006), voire de « ghetto » (Gogia 2006) est souvent utilisé pour désigner les lieux d'étapes. L'enclave concentre une orientation commerciale touristique et se différencie de son voisinage (Howard 2005). Pour l'analyse à l'échelle des itinéraires, le terme de « centralité » est préféré. En effet, le travail d'enquête permet de dire où les individus sont nombreux à passer, où ils restent longtemps, et si une raison spécifique explique le choix de cette étape, mais il n'est pas possible de mesurer dans chaque étape la dimension « enclavée » du lieu par rapport à son voisinage, et donc potentiellement abusif d'utiliser ce terme pour toutes les étapes de concentration de voyageurs. Néanmoins, le recoupement entre la littérature, les discours des *backpackers*, et les centralités visibles par le recensement d'itinéraires permet de confirmer les propositions des recherches existantes ou encore de poser des hypothèses sur l'émergence de certaines enclaves. Cette notion sera en outre utilisée plus amplement dans l'analyse à l'échelon local dans la partie 3, à partir des exemples de Ko Phangan, Bangkok et de la région d'Agadir.

des réseaux de lieux. La régulation par l'échelle nationale, tout à fait majeure dans ces approches sera notamment abordée à travers un éclairage sur le rôle des politiques de visa. Ce chapitre étant principalement axé sur les lieux, l'adjectif « translocal » est privilégié. Ces approches, comme le chapitre 1 l'a souligné, sont généralement attachées à l'analyse de communautés et de flux diasporiques. Les communautés ici étudiées sont relativement éphémères, hétérogènes et privilégiées, mais l'appréhension de leurs pratiques spatiales alimente la réflexion sur le brouillage des grilles de lectures identitaires et nationales propre aux approches transnationales et translocales[8]. Dans une perspective géographique, l'analyse souligne ainsi particulièrement comment les pratiques de voyage structurent les liens entre les lieux participant à la construction translocale des territoires de voyage[9].

La notion de « centralité » est alors utilisée pour penser la structuration de ces territoires transnationaux et translocaux. Elle est définie, en s'appuyant sur les travaux de J. Monnet, comme une « qualité attribuée à un espace, une valeur établie selon une certaine échelle et attachée à un lieu ou à un type de lieu » (2000, p. 407). Plus spécifiquement, il s'agit de considérer le rôle majeur de ces centralités qui peuvent remplir plusieurs fonctions (Pearce 2001) : un *« hub »*, c'est à dire un carrefour permettant principalement le transfert d'un réseau de transport à un autre, une « *gateway* », soit une porte d'entrée ou de sortie vers un territoire national ou régional plus large, ou encore une « destination », lieu d'arrivée visé par le trajet.

L'analyse de la structuration de ces territoires permet de montrer la facilité pour les hivernants et les *backpackers* à investir aussi bien des centralités globales fortes qu'à en produire des spécifiques. S'identifie parmi les étapes des itinéraires à la fois de grandes métropoles – au sein desquelles le tourisme n'est qu'une dimension parmi d'autres (Ashworth et Page 2010) –, de sites touristiques mondiaux, et des sites touristiques émergeants ou orientés vers une pratique spécifique. Cette diversité sera analysée notamment par le prisme du gradient entre ancrage et passage dans ces lieux. S'inspirant des différentes dimensions de la « centralité » définies par J. Monnet (*ibid*) – commerciale, politique, économique, d'accessibilité, mais aussi sociale et symbolique – on déclinera des sous-dimensions spécifiques aux territoires des voyageurs, tels que la centralité fonctionnelle, la centralité d'exploration, de séjour et de quotidienneté.

Afin d'adapter l'approche territoriale à chaque groupe, trois focus ont été réalisés sur trois territoires manifestant une cohérence interne au regard du

[8] Pour le dire simplement, l'expression « localité », utilisée par A. Appadurai pour évoquer le sentiment d'appartenance local, fragile et toujours en construction, n'est pas utilisée explicitement tout au long de cette partie car les données ethnographiques sur l'appropriation des lieux d'étapes ne peuvent pas couvrir les très grands territoires évoqués ici. Néanmoins, les questionnements relatifs à la conjugaison des échelles globales, nationales et locales, et à la « production de localité » dans le cadre contemporain influencent le questionnement.

[9] Les imaginaires sont considérés tout aussi producteurs des territoires translocaux que les pratiques. L'analyse a cependant davantage accentué l'appréhension des pratiques, privilégiant l'approche des imaginaires dans la partie 3 qui analyse l'appropriation de quelques lieux grâce aux observations de terrain réalisées de façon ciblée.

déploiement des itinéraires. Le premier correspond aux itinéraires des hivernants : ils se déploient de part et d'autre de la méditerranée, entre l'Europe du Nord et de l'Ouest, et le Maroc. Pour les *backpackers*, les itinéraires font apparaître deux territoires interconnectés : celui de la majorité des *backpackers* rencontrés qui se déploie en Asie Pacifique, et celui d'une minorité des *backpackers* qui se déploie sur plus de trois continents – on parlera dans ce cas du territoire des « tours du monde ». La macro-région Asie Pacifique repose notamment sur le découpage réalisé par l'Organisation Mondiale du Tourisme. L'analyse permet de souligner avec une base empirique les interrelations fortes interne à l'Asie du Sud Est (Teo, Chang, and Ho 2001; Hitchcock, King, and Parnwell 2009; Husa, Trupp, and Wohlschlägl 2014), et celle tissée notamment avec l'Inde, l'Australie et la Nouvelle-Zélande.

Dans un premier temps les structures territoriales translocales sont analysées sous la forme des centralités de passage et d'ancrage les plus fréquentées. Dans un second temps, les territoires translocaux relatifs à certaines pratiques – camping-carisme, yoga, fête – sont identifiés. Enfin, l'identification des liens structurants permet dans un troisième temps de souligner la dimension réticulaire de ces territoires.

2.2. Des centralités principales marquées par le réseau métropolitain et les destinations touristiques fortes

Pour poursuivre la mise en évidence des structures territoriales dessinées par les mobilités du temps libre et de longue durée, il s'agit d'analyser leurs « centralités » principales, marquant le plus fortement la dimension collective de ces territoires. Quels sont les lieux connus et pratiqués par la majorité des voyageurs, et que nous disent-ils de la place de ces mobilités au sein de l'espace mondial ? Ces centralités sont définies en fonction du critère de la fréquentation du lieu, ainsi que de la durée moyenne passée par les voyageurs sur place. Deux types de centralités sont relevées : les lieux fréquentés par beaucoup de voyageurs mais pour une faible durée, les « centralités de passage », et les lieux fréquentés par beaucoup de voyageurs, pour une longue durée, les « centralités d'ancrage ». L'étude de ces centralités principales montre le poids des structures territoriales globales métropolitaines et touristiques, ouvertes aux groupes relativement privilégiés des *backpackers* et des hivernants. Leur place au sein des itinéraires révèlent des rapports aux lieux divers, parfois multiples, entre fonctionnalité, exploration, séjour et quotidien.

2.2.1. Mettre en regard la fréquentation d'une étape et la durée sur place

La mise en évidence de territoires translocaux propres aux mobilités de temps libre et de longue durée étudiées repose notamment sur la cartographie des corpus originaux recueillis. Deux caractéristiques propres aux étapes recensées en Asie Pacifique pour les *backpackers*, en Europe et au Maroc pour les hivernants, ont été utilisées pour construire les Carte 5.1. et 5.2. La première variable correspond au nombre d'étapes, c'est à dire le nombre de fois où le lieu apparaît dans l'ensemble des itinéraires – on parle de la « fréquentation ». Sachant qu'un individu peut faire plusieurs étapes dans le même lieu durant son itinéraire, certaines étapes comptabilisent un nombre d'étapes supérieur au nombre d'itinéraires recueillis. La destination comptabilisant le plus d'étapes (210) est Bangkok dans le cas des *backpackers*, et Agadir concernant les hivernants avec 54 étapes[10]. La seconde variable est la durée moyenne passée dans l'étape, elle correspond au calcul de la moyenne des durées pour l'ensemble des étapes dans le lieu. Ces durées moyennes ont été discrétisées de façon qualitative selon cinq classes qui sont pertinentes au regard des expériences recueillies auprès des voyageurs[11], et qui seront des outils de lectures des territoires mis en cartes.

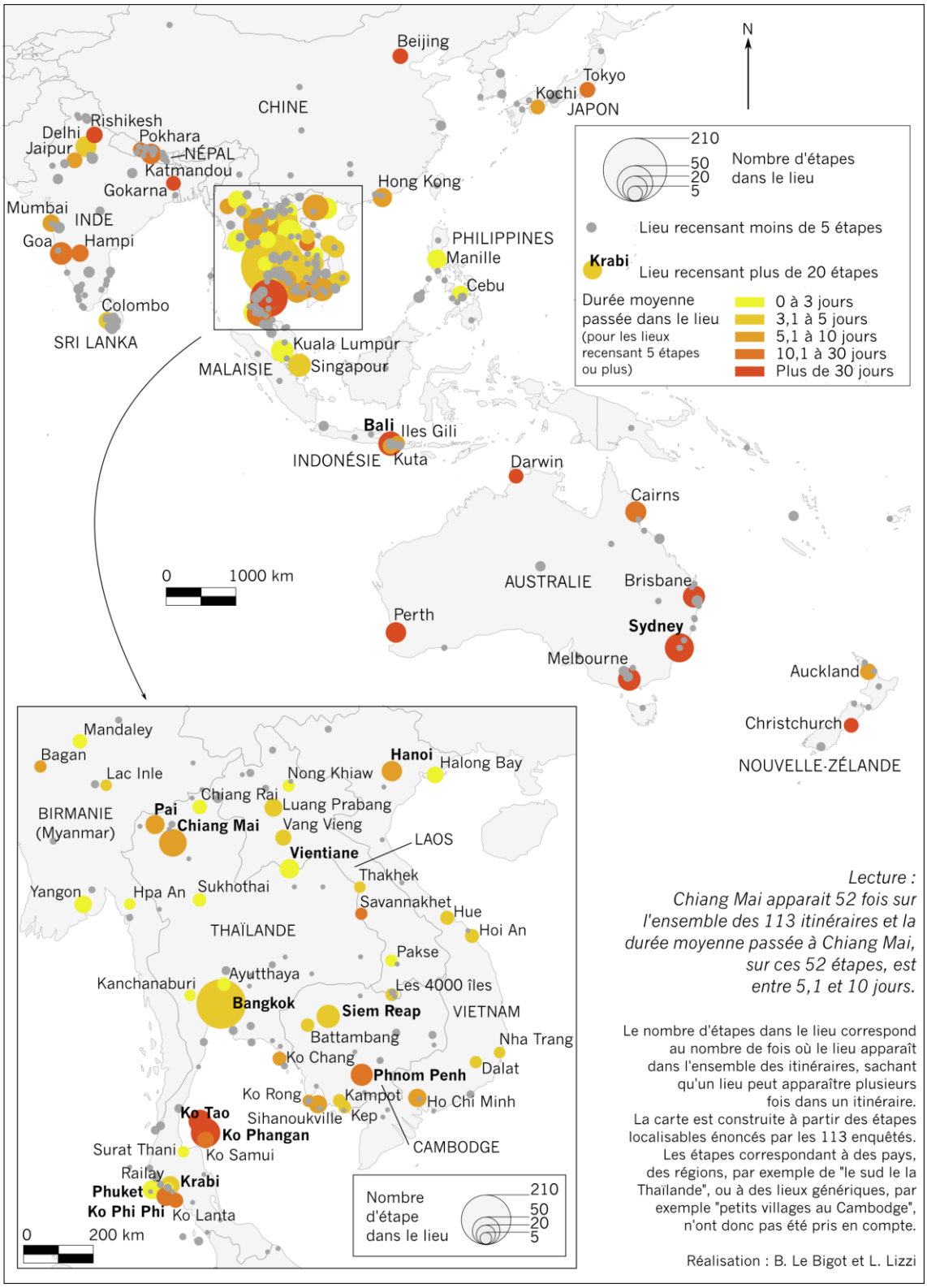
La mise en regard de ces deux variables donne à voir les grandes structures des territoires des *backpackers* et des hivernants. Une fréquentation élevée[12] montre qu'un lieu est populaire auprès du groupe des hivernants et des *backpackers*, on parle alors d'une « centralité ». Mais cette fréquentation élevée peut être associée ou non à une durée moyenne élevée. Autrement dit, certaines destinations très fréquentées le sont pour très peu de temps, d'autres, pour des durées plus longues.

[10] Les chiffres reposent sur une représentation détaillée de toutes les étapes énoncées par l'enquêté, ainsi, ils demandent parfois une interprétation. Par exemple, Agadir compte 54 passages, mais la région d'Agadir, comprenant Imi Ouaddar, Taghazout et Tamraght, où se situent des sites de camping compte 118 passages.

[11] Les cinq classes utilisées (0 à 3 jours etc.) correspondent bien à la façon dont les enquêtés expriment souvent le nombre de jours passés dans une étude : « 2 ou 3 jours », « une semaine », « un mois ».

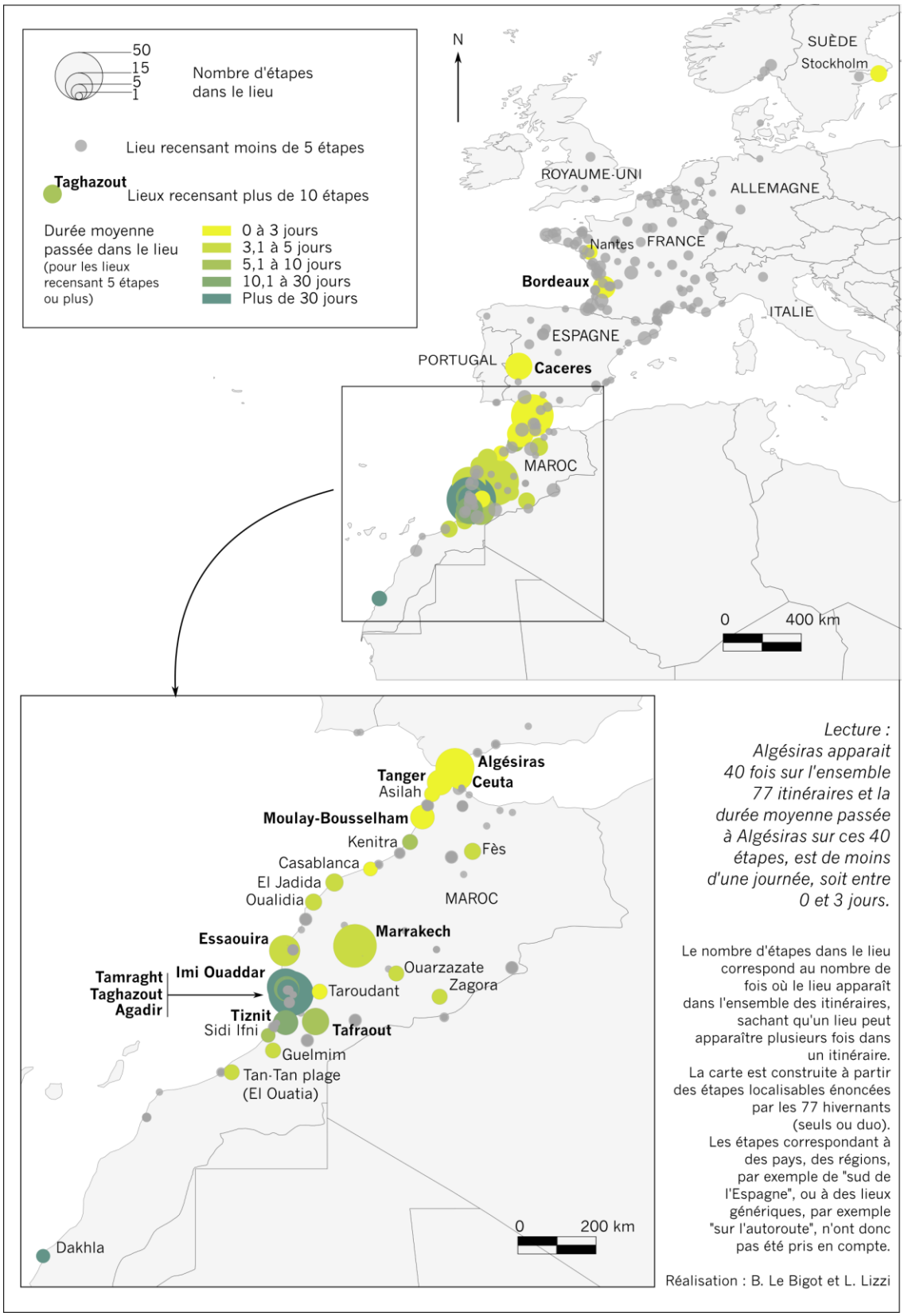
[12] On peut considérer qu'une fréquentation est relativement élevée quand le lieu recense 20 étapes.

Carte 5.1. Les *backpackers* en Asie Pacifique, fréquentation et durée passée dans les lieux d'étapes



Source : B. Le Bigot, 2017

Carte 5.2. Les hivernants au Maroc, fréquentation et durée passée dans les lieux d'étapes



Source : B. Le Bigot, 2017

2.2.2. Les centralités de passage : fonctionnalité et exploration

Parmi les centralités qui émergent des itinéraires des *backpackers* et des hivernants, les « centralités de passage » s'illustrent comme les étapes très fréquentées dans lesquelles les personnes restent peu de temps, notamment celles où la durée moyenne est de 0 à 3 jours. Deux types de rapport à ces lieux qualifient leur appropriation : la fonctionnalité et l'exploration.

La « fonctionnalité » fait référence notamment à ce que E. Cohen (2003) ou encore R.W. Howard (2005) qualifient d' « enclave fonctionnelle » dans le cas des *backpackers*. Faire étape par ces lieux est relativement contraint : il s'agit avant tout de lieux où hivernants et *backpackers* passent pour accéder à un territoire plus large, donc de centralités d'accessibilité (Monnet, 2000).

Pour les *backpackers* le rôle de Bangkok est par exemple très structurant pour accéder à l'ensemble de l'Asie du Sud-Est, notamment au Cambodge, au Vietnam, au Laos et à la Birmanie (Myanmar). À cette métropole, nœud du système urbain, s'ajoute d'autres grandes métropoles d'Asie telles que Kuala Lumpur, Manille, Dehli, Colombo ou Singapour. Ces villes sont des étapes de transit pour se rendre dans les territoires nationaux qu'elles desservent. Ces centralités mettent en avant la forte polarisation du réseau aérien autour de grands *hubs*, renforcée depuis les politiques de libéralisation du réseau dans les années 1980 (Cattan, 2004). Apparaît ici une des spécificité du territoire d'Asie du Sud-Est relevée par D. Pearce (2001) à la suite de O'Connor (1995) et liée à sa physiographie complexe mêlant montagnes, rivière, îles et littoraux qui implique que le moyen de transport le plus efficace est l'aérien, donnant aux grandes villes un rôle fort. S. Page (2001) souligne que ce mode de transport est non seulement le plus efficace dans la région, mais qu'il n'a pas un rôle passif mais bien actif dans la structuration des territoires touristiques, avec par exemple le rôle fort de Bangkok et de Singapour comme *gateway* pour entrer sur le territoire du Sud-Est asiatique, mais aussi parfois comme *hub* pour transiter vers un autre réseau, par exemple vers le Pacifique. Plusieurs *backpackers* passent ainsi plusieurs fois au cours de leur itinéraire par une même étape, y faisant un « détour » contraint, sans parfois y séjourner une seule journée. Ceci est par exemple fort pour les quelques cas des *backpackers* qui ont choisi un forfait aérien composé de plusieurs vols, avec une compagnie qui fonctionne avec quelques hub exclusifs. C'est le cas de Sebastian (22 ans, Chilien), qui passe par Kuala Lumpur à trois reprises, entre Perth (Australie) et Bali (Indonésie), entre Bali et Bangkok, puis entre Katmandou (Népal) et Francfort (Allemagne), sans y rester une seule fois. Ces centralités d'accessibilité sont liées au réseau aérien mais également au rôle de ces métropoles comme centralité administrative. C'est en effet là que les *backpackers* font leur demande de visa pour se rendre dans d'autres pays. Ces démarches introduisent une contrainte sur l'itinéraire tout en exprimant très fortement le privilège relatif de ces groupes à se déplacer au regard des régulations de la mobilité à l'échelle internationale (Encadré 5.2). Ces métropoles sont enfin des centralités

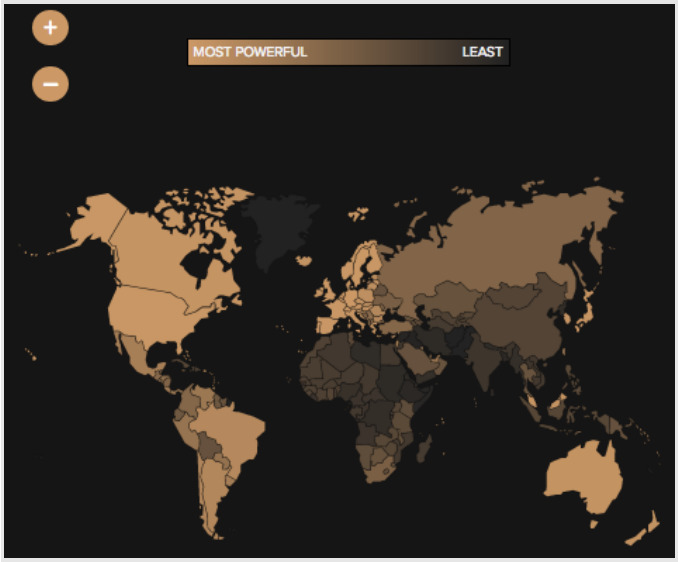
commerciales. Les *backpackers* se procurent par exemple à Bangkok les guides ou vêtements adaptés aux prochaines destinations – trek au Népal, plongée dans le sud de la Thaïlande, par exemple – ou encore achètent des souvenirs qu'ils envoient directement par colis dans leur pays d'origine. Markus (Suédois, 23 ans) résume bien ce rapport avant tout logistique à la ville de Bangkok : « *It's king of a good place to buy things and fly, but I haven't spend enough time to like… 'discover' Bangkok, it's just a big city, for me Bangkok is an airport. (...) The main reason I go here, for me, it's to go somewhere else* ».

À côté de ces métropoles cumulant différentes dimensions de la centralité – d'accessibilité, administrative, commerciale – d'autres villes secondaires dans le système urbain sont également des étapes fonctionnelles. Il s'agit des capitales ou villes principales de certains pays, comme Vientiane au Laos, Mandaley et Yangon en Birmanie. D'autres destinations présentent une centralité d'accessibilité spécifiquement liée au tourisme comme Phuket, ville possédant un aéroport et qui dessert les destinations du sud de la Thaïlande, notamment les îles.

On identifie également des centralités fonctionnelles dans le cas des hivernants, elles sont notamment liées à la venue au Maroc par la route, en camping-car ou en voiture, qui concerne 65 couples d'hivernants ou hivernant seul sur 77. L'arrivée par la route canalise ces hivernants vers un point de transit obligatoire : Algésiras. Ce port, le plus gros d'Espagne, est le point de passage obligé des hivernants traversant le détroit de Gibraltar, se dirigeant ensuite soit vers Ceuta, soit vers Tanger Med, le port récent à l'est de Tanger permettant d'accéder directement à l'autoroute. Si certains passent la nuit sur un parking afin de prendre l'un de premier bateau matinal, aucun ne s'arrête passer quelques jours dans la région d'Algésiras, ni dans celle de Tanger ou de Ceuta. De même, en Espagne, Caceres ressort comme une étape importante : les itinéraires peuvent varier pour la traversée de l'Espagne, mais Caceres, entre Salamanque et Séville est une étape très populaire pour son aire de service gratuite pour 20 camping-cars. Au Maroc, la ville de Moullay Bousselham apparaît également : il s'agit souvent d'une étape pour s'arrêter une nuit après la traversée, avant de poursuivre vers le sud. Ici, la concentration des étapes fonctionnelles en Espagne et au nord du Maroc rappelle l'objectif principal de la plupart des hivernants, atteindre au plus vite une destination ensoleillée au Sud.

Encadré 5.2. Les visas : politiques sélectifs de régulation de la mobilité internationale et infléchissement des itinéraires

Comme le soulignent Benson et Osbaldiston (2014), le privilège relatif des *lifestyle migrants* n'est pas seulement lié à une position économiques avantageuse, mais aussi à l'appartenance citoyenne à un État-nation dominant à l'échelle des structures de pouvoir internationales. Comme le montrent Saeedian et al. (2016), le lien entre un État A et un État B, caractérisé par la nécessité ou non du ressortissant de l'État A d'avoir un visa pour entrer dans l'État B, permet de former un réseau mondial rendant compte d'une hiérarchie géopolitique encadrant les mobilités internationales. Si les documents de circulation, autrement dit les passeports, permettant de passer une frontière, existent depuis longtemps, la diffusion du principe de visa s'est notamment faite après la première guerre mondiale, d'abord dans un objectif de sécurité, puis selon des enjeux géopolitiques, économiques, technologiques et scientifique (ibid). Pour reprendre P. Rivière (2016), les politiques de visa montrent une structure mondiale faite d' « inégalités flagrantes », les passeports de certains États permettent d'être accueillis n'importe où, tandis que d'autres renvoient à un empêchement de circuler. Le site Passeport Index[13] de la société de conseil financier Arton[14] indique un « Global Passeport Power Rank », classant les passeports mondiaux en fonction de nombre d'accès « visa-free » qu'ils comptabilisent, autrement dit, du nombre d'États auxquels un détenteur de ce passeport peut accéder sans visa. Le passeport Allemand se trouve au premier rang, avec 158 accès sans visa, la Suède et Singapour sont classés deuxième avec 157 accès sans visa, et le Danemark, la Finlande, la France, l'Espagne, la Norvège, le Royaume-Unis, et les Etats-Unis se partagent la troisième place, avec tous 156 accès sans visa. La liste se poursuit sans grande exception, comme le présente la carte accessible sur ce site et placée ci-dessous, par des États dont le « pouvoir » en terme de passeport, correspond à un pouvoir économique et politique à l'échelle internationale.



Sur le site internet « Passeport Index » : cartographie du pouvoir des États en fonction de nombre d'États accessibles sans visa pour leur ressortissant détenteur d'un passeport

(https://www.passportindex.org/byRank.php)

[13] https://www.passportindex.org/byRank.php. Consulté le 3 février 2017.

[14] Arton se présente comme une société globale de conseil financier spécialisé dans les programmes facilitant résidence et citoyenneté. Son slogan est « *empowering Global Citizenship* », et ses actions semblent particulièrement adressées à une élite internationale mobile.

Dans les récits d'itinéraires des *backpackers* et des hivernants, les enjeux de visa sont particulièrement présents. D'une part les hivernants, obtiennent automatiquement à l'entrée sur le territoire marocain une autorisation de séjour touristique de trois mois et soulignent les facilités à obtenir une prolongation de trois mois supplémentaire, conditions qui participent à leur choix de destination. D'autre part pour les *backpackers*, circulants généralement dans plusieurs pays, ces dispositifs, comme le souligne Laura ci dessous, participent à infléchir les itinéraires :

> « Brenda : C'que tu disais tout à l'heure c'est que pour le visa Chinois, le plus simple pour les Français c'est à Vientiane.
> Laura : Oui y'en a plein qui vont à Vientiane uniquement pour ça.
> L : Les mecs sur Internet les mecs sur les forums disent 'vas là bas, si tu l'fais à Bangkok tuvas rester deux semaines à Bangkok'.
> B : D'accord si tu le fais ici ça prendra plus de temps.
> L : Oui, ils seront peut être plus tatillon.
> B : Donc tu comptes y aller quand au Laos ? L : Bah j'voulais y aller mais, ici j'voulais rester pour Song Kran, c'est ça qu'est bon, tant pis, on fera pas le Laos, sinon il vaudrait que j'aille au Laos, que je reste une semaine pour le Visa à Vientiane, que je refasse une demande de visa pour la Thaïlande, donc si j'pars deux semaines pour rester à Vientiane, aucun intérêt, l'intérêt au Laos ça aurait été d'aller au Nord... donc là j'ai parlé avec un pote, il m'a dit qu'il était allé à Hong Kon et qu'en 24h c'était fait.
> B : Ok, d'où l'idée d'aller à Hong Kong d'abord. »

Laura, *backpacker*, Française, 33 ans, seule, mécanicienne industrielle intérimaire.

Ces dispositifs sont aussi au centre d'un devenu un marché particulièrement organisés qui aide les *backpackers* à négocier sa présence de longue durée dans un pays grâce au cumul de visa touristiques. On trouve par exemple, comme l'explique Alice, des services de *visa-run* en Thaïlande, proposant aux *backpackers* d'obtenir en moins de 24h un nouveau visa d'un mois en les amenant en mini-bus à la frontière cambodgienne ou malaisienne, pour le faire sortir puis entrer à nouveau dans le pays.

> « Alice. Soit tu peux faire, tu peux aller juste à la frontière [Malaisie], ça t'prend toute la journée, 15h, et t'es le soir même à Ko Phangan. Soit si tu veux un visa d'deux mois, donc il faut aller à l'ambassade, et bah tu vas jusqu'à Penang en Malaisie, et là ça t'prend, euh, toute la journée pour y aller, toute la nuit pardon, nan toute la journée, j'suis partie l'matin à 7 heure de Ko Panghan, j'suis arrivée à Penang à 9h du soir J'suis allée dans cette guest house, où tu leur donnes ton passeport, tu leur donnes des sous, et le lendemain ils te ramènent ton passeport à 4h, directement tu prends un bus et t'es l'lendemain matin à KPG. Ils sont très bien, ils sont tellement habitués en même temps c'est super bien goupillé. »

Alice, *backpacker*, Française, 22 ans, seule, visa vacance travail en Australie et emplois en cours de voyage

Les centralités de passage ne sont néanmoins pas toutes liées à une contrainte fonctionnelle, elles peuvent avoir une autre place dans les itinéraires, celle de « centralité d'exploration ». L'expression désigne ici les étapes relativement bien fréquentées, où la durée moyenne est plutôt faible, moins de 5 jours, mais qui ne semblent pas disposer de qualité en termes administratif ou encore d'accessibilité. Pour les *backpackers*, ces lieux sont des étapes sur le parcours populaire d'un pays ou d'une région, on peut ainsi citer par exemple des villes comme Hue et Hoi Han au nord est du Vietnam, Luang Prabang au Laos, Siem Riep au Cambodge. Il s'agit souvent des destinations caractérisées par des sites culturels ou naturels mis en avant par les guides touristiques. Siem Reap, ville à proximité du complexe archéologique d'Angkor est ainsi une centralité touristique majeure du Cambodge, fréquentée par le tourisme de masse ainsi que par les *backpackers*. 35 des *backpackers* interrogés y sont passés, pour une moyenne de 4,5 jours. L'exploration qualifie également bien les villes du Myanmar, qui ont connu un « boom » touristique récent, pour reprendre l'expression de l'OMT (2014)[15], avec une croissance des arrivées touristiques de 52% en 2013 en lien avec l'ouverture de ce pays encore sous régime autoritaire, notamment depuis la libération de Aung San Suu Kyi en 2010, prix Nobel et défenseuse de la démocratie.

Concernant les hivernants, de nombreuses étapes ont ce statut de destination où l'on reste quelques jours, soit sur le chemin pour aller ailleurs, pour les circulants, mais tout en profitant de la destination, soit en tant qu'excursions de quelques jours depuis le lieu d'ancrage principal, concernant les rayonnants. On trouve par exemple les villes de la côte Atlantique comme El Jadida et Oualidia, fréquentées sur le chemin vers le sud, Fès, parfois étape sur le chemin du retour, Ouarzazate et Zagora, plutôt fréquentées par les circulants sans destination principale ou par les rayonnant en excursion. Enfin, Marrakech et Essaouira sont très fréquentées par les hivernants rencontrés, souvent dans le cadre d'excursions, notamment dans le cas où la famille vient visiter le couple d'hivernants. Il peut également s'agir de l'étape d'arrivée pour certains hivernants venant en avion puis rejoignant la région d'Agadir en bus, les vols vers Marrakech étant moins coûteux.

Ces « centralités de passage » à tendance fonctionnelle et à tendance exploratoire ne recoupent pas tout à fait les mêmes réseaux. Dans le cas de la dimension fonctionnelle, il s'agit des grandes métropoles et des villes principales des réseaux urbains des territoires étudiés, recoupant les centralités d'autres groupes d'individus mobiles internationaux. Le cas marocain met davantage en avant un port, Algésiras, quand le cas asiatique souligne le rôle de l'aérien et des villes administratives. La traversée de la Méditerranée, en avion ou en bateau, souligne les capacités de déplacement des hivernants et un territoire de circulation facilitée comparativement aux migrants africains empêchés d'accomplir le déplacement inverse.

[15] Faits saillants du tourisme, édition 2014, p.7

La dimension d'exploration reflète quant à elle assez fidèlement les territoires touristiques relativement classiques d'Asie-Pacifique et du Maroc.

Les expériences des individus permettent de saisir une complexité du rapport à ces lieux, notamment concernant les métropoles. Elles ont souvent un double statut, fonctionnel et d'exploration. Singapour, Bangkok, Dehli dans le cas des *backpackers*, Marrakech pour les hivernants, sont des centralités de passage, parfois par obligation, mais aussi des destinations touristiques abordées comme méritant, au moins la première fois, une exploration de quelques jours. Ceci recoupe les inquiétudes émises par certains chercheurs (Page, 2001) quant à la nuisance, notamment environnementale, pour certaines destinations, liée au développement massif des infrastructures aéroportuaires dans lesquelles s'engagent les villes pour se placer dans la concurrence économique entre les régions métropolitaines asiatiques. Cette conjugaison de la fonctionnalité et de l'exploration, et notamment la nécessité de passer régulièrement par une destination, sera approfondie au chapitre 8 à travers l'exemple de Bangkok et des pratiques des *backpackers* dans cette ville.

2.2.3. Centralités d'ancrage : séjour et quotidienneté

D'autres centralités principales participant à la structuration des territoires des *backpackers* et des hivernants sont mises en évidence par le corpus d'itinéraires : des centralités d'ancrage. Il s'agit d'étapes très fréquentées et dans lesquelles les durées moyennes passées sont élevées, c'est à dire de plus de de 10 jours, voire de 30 jours. Ces étapes sont analysées comme des centralités de séjour et de quotidienneté, les deux qualificatifs se recouvrant plus ou moins selon les étapes. Ces lieux d'ancrage illustrent bien la remise en question des catégories de la mobilité proposée dans cette thèse, et notamment le flou qui existe autour des limites du « tourisme ».

Les centralités de séjour qualifient des centralités touristiques dans lesquelles les *backpackers* et les hivernants s'installent durablement pour des motifs de loisir. Concernant les territoires des hivernants, l'ensemble des villes d'Agadir, Imi Ouaddar, Taghazout, Tamraght au Maroc correspondent à ces lieux : les individus s'y rendent pour y séjourner plusieurs mois, pour des motifs principalement liés au climat et au littoral, et parce que ces destinations proposent des infrastructures touristiques telles que des campings, des hôtels peu chers, des restaurants, des lieux de promenades, etc. Concernant les *backpackers*, on identifie des destinations comme Goa, Bali, Ko Phangan et Ko Tao comme appartenant à ce même type de lieux d'ancrage. Ko Phangan, par exemple, est une étape populaire auprès de différents profils de touristes et certains d'entre eux sont amenés à y rester plus longtemps que prévu, parfois à cause du cadre festif et de l'inertie entraînée par les rencontres dans cette « enclaves » de *backpackers*. C'est sur ces mêmes lieux, spécifiquement en Inde, à Ko Phangan et à Ko Tao que S. A. Cohen (2011) a mené son terrain sur ceux qu'ils nomment les « *lifestyle travellers* », sous-groupe de *backpackers* considérant le *backpacking* comme un mode de vie et

développant un ancrage fort dans ces étapes. On peut identifier ici ces lieux d'ancrage, ceux des hivernants comme ceux des *backpackers*, comme le type de destinations principalement étudié dans les recherches gravitant autour du concept de « *lifestyle migration* » mentionnées dans la partie 1 (Benson et O'Reilly, 2009; Benson et Osbaldiston, 2014).

Parmi les étapes très fréquentées et pour de longues durées, les villes australiennes apparaissent particulièrement structurantes. Elles font ressortir un type de centralité spécifique aux *backpackers* : les étapes où ces derniers passent plusieurs mois pour travailler dans le cadre d'un « visa vacance travail ». Brisbane, Sydney, Melbourne, Perth ou encore Darwin sont déjà dans les années 1990 des destinations phare des *backpackers*, comme le mentionnent Loker-Murphy et Pearce (1995). L'Australie, qui accueille en 2002 plus de 440 000 *backpackers* (Slaughter 2004, source du Bureau of Tourism Research) avec notamment le *Working Holiday Visa*, fait alors partie de ces destinations où la présence des *backpackers* est largement prise en compte par les municipalités et est pensée par les chercheurs comme un secteur du marché important. Certains quartiers de Sydney sont même caractérisés par une forte présence de *backpackers* dans les appartements de locations restant plusieurs mois sur place, les auberges de jeunesse n'accueillant pas pour plus de 28 jours (Allon, Anderson, et Bushell 2008).

Pour les centralités de séjour de loisirs, comme pour les centralités de travail, le rapport au lieu développé induit une certaine quotidienneté. Ces lieux d'ancrage sont ainsi emblématique du flou entre les catégories de lecture de la mobilité, entre tourisme et résidence, loisir et activité. A nouveau ces centralités principales mettent en valeur des territoires relativement connus : des grandes stations touristiques concernant les lieux de séjours, et des métropoles dynamiques économiquement pour les centralités liées au travail. Quelques étapes comme Goa, Ko Phangan ou encore les sites de camping du nord d'Agadir sont moins associées à des pôles touristiques ou économiques dominants mais s'illustrent plutôt comme caractéristiques des groupes étudiés, ce que les développements ci-après proposent d'approfondir.

2.3. Des centralités spécifiques à certaines pratiques : des lieux d'entre-soi en évolution rapide

Les lieux d'ancrage et de passage décrits précédemment font référence à des centralités fréquentées par une large part des groupes des hivernants et des *backpackers*, tissant des territoires notamment structurés par l'offre touristique mondiale et le réseau métropolitain. Mais à l'intérieur de ces groupes, les pratiques recherchées par les individus sont diverses, et cette diversité permet de repérer des centralités plus confidentielles. Les liens symboliques et sociaux reliant les différentes centralités communes à une pratique sont d'autant plus forts qu'ils introduisent une forme d'entre soi lié à ces pratiques spécifiques. En effet, plusieurs communautés et plusieurs

territoires se recoupent – celui du camping-carisme et celui des hivernant, celui du yoga ou de la fête techno et celui du *backpacking* – pour produire des lieux marqués communautairement par une forme de translocalité. Cette translocalité, analysée ici au prisme des pratiques, se lit aussi de façon symbolique (Encadré 5.3). Qu'elles soient anciennes, éphémères ou émergeantes, un des intérêts de ces centralités spécifiques est de les comprendre comme évoluant rapidement selon la popularisation ou encore l'interdiction des pratiques qui les font exister.

Encadré 5.3. Des expressions symboliques, matérielles et corporelles de la "translocalité"

L'expression « localité » est utilisée par A. Appadurai (2005) pour évoquer une dimension ou valeur de la vie sociale, une qualité phénoménologique que l'on peut rapprocher du sentiment d'appartenance local, fragile et toujours en construction. Les questionnements relatifs à la conjugaison des échelles globales, nationales et locales, et à la « production de localité » dans le cadre contemporain, marqué par les flux et le virtuel, influencent ainsi l'analyse des mobilités étudiées. Les itinéraires invitent à se concentrer sur l'emprise des pratiques des enquêtés, mais les imaginaires sont tout aussi importants dans la production des territoires. La « localité », le sentiment d'appartenance qui peut marquer certains lieux pratiqués et alimenter une dimension communautaire, peut s'exprimer pour les enquêtés par des marquages symboliques, matériels ou corporels que l'on peut envisager en fait comme « translocaux ». Il s'agit des dix drapeaux différents cousus sur un sac à dos, des vêtements ethniques ou fluo, ou encore d'un tatouage d'un *backpacker*. Il s'agit d'un paysage du désert que l'hivernant fait peindre sur son camping-car. Ces signes extérieurs ne font généralement pas référence à un lieu de l'itinéraire en particulier, ils sont translocaux, font référence au territoire du voyage produit par chacun de ces groupes, et sont compris comme tel par les autres membres du groupe. Comme les rites corporels évoqués par A. Appadurai pour produire des « sujets locaux », ils peuvent être envisagés comme des moyens d'incarner la translocalité, de « localiser les corps [et les objets] dans des communauté définies sur le plan social et spatial » (ibid, p. 259), ici dans une translocalité.

2.3.1 Les territoires du camping-carisme

Les camping-caristes étant nombreux parmi les hivernants, leurs lieux de prédilection apparaissent très nettement dans la

Carte 5.2, par exemple les sites de Taghazout ou d'Imi Ouaddar. C. Forget (2006) a travaillé sur ceux qu'elle nomme les « full-time RVers », ces Nord-Américains vivant de façon durable dans leur « RV »[16]. Elle repère dans cette étude des types de destinations liées au climat, à la présence de la famille, aux lieux touristiques, mais aussi à certains lieux typiques du RV, comme des lieux d'expositions de RV tel Quartzite en Arizona. L'importance du phénomène est plus faible au Maroc, mais on constate parmi les récits d'itinéraires des camping-caristes une forme de connaissance commune des lieux clés du camping-carisme au Maroc, recensés dans des guides papier, sur des forums en ligne, ou dans les discussions. Ces sites sont par exemple la ville de Caseres en Espagne ou encore les camping connus comme ceux d'Agadir, de Tamraght, d'Imi Ouaddar, d'Aglou-plage et de Tiznit. Ces campings sont souvent évoqués par les camping-caristes, chacun donnant sa préférence. La nécessité de vider les eaux usées, de se fournir en eaux, etc., incite les hivernants camping-caristes à être particulièrement attentifs à trouver des lieux d'étapes qui soit également des ressources pour continuer la route. Les parkings de centre villes, ou de centre commerciaux, sont ainsi des étapes pratiques connues de tous. Les sites de camping sauvage sont quant à eux marqués par leur aspect à la fois éphémères et structurants. Celui de Taghazout, fermé définitivement en 2015 à cause des travaux de la station touristique *Taghazout Bay*, participe d'un récit collectif fort pour les camping-caristes pratiquant le camping sauvage[17]. Plusieurs sites internet spécifiques[18] s'adressent aux camping-caristes au Maroc la dimension communautaire du groupe articule ainsi territoire réticulaire et liens virtuels. En définitive, les centralités spécifiques qui jalonnent ce territoire sont principalement marquées par une dimension pratique et recoupent souvent celles d'autres groupes véhiculés comme les jeunes *Travellers* (Encadré 5.4). Ceci explique la fréquentation de sites parfois périphériques, à l'image des parkings, rappelant les territoires des populations Tsiganes étudiés par C. Bergeon (2014).

---

[16] *Recreational Vehicule*, équivalent de camping-car.
[17] L'évolution de ce site sera développée dans la partie 3.
[18] www.ccomaroc.com ; www.lemarocencampingcar.com ; www.maroc-camping-car.forumactif.com, consultés le 14 novembre 2013

Encadré 5.4. Les territoires des Travellers au Maroc, des sentiers moins balisés que ceux des camping-caristes

L'enquête dans la région d'Agadir a été l'occasion de rencontrer un groupe d'itinérants bien moins médiatisés et visibles que les camping-caristes : les jeunes vivant en camion à l'année, que l'on peut considérer comme faisant partie des « *Travellers* ». Statut élevé dans la hiérarchie sociale des « Zonards », étudiés par T. Pimor (2013), les *Travellers* ne sont pas seulement caractérisés par leur précarité ou leur désaffiliation sociale, mais aussi par un mode de vie avec ses normes, ses valeurs et aussi ses lieux. Souvent associés à des valeurs politiques de refus de la société passant par une refus de la sédentarité (Halfacree, 1996, Urry 2000), ils n'ont pas de lieux d'ancrage, au moins pour un temps, à part leur camion et les squats dans lesquels ils retrouvent d'autres Zonards, dans les périodes de fixation en Europe. Hollandaises, Canadiennes et Belges, les quatre jeunes femmes rencontrées dans le cadre d'entretiens exploratoires travaillent de façon saisonnière, parfois comme conductrice de camion, et passent l'hiver au Maroc depuis généralement plusieurs années. L'une d'entre elle reviendra selon elle à coup sûr l'an prochain, avec un camion plus grand pour accueillir une chambre pour une chambre de nouveau né. La venue au Maroc est motivée par des motifs proches de ceux des hivernants : passer l'hiver au chaud et profiter du différentiel économique, par exemple en réparant un camion pour soi ou pour le revendre. Leurs camions sont garés, le jour de notre rencontre, juste à côté des camping-caristes installés en sauvage, à Taghazout, au bord de la plage. Pourtant, leur itinéraire est un peu différent. Bien que la plupart des Travellers passent l'hiver également sur la côte, leurs itinéraires sortent davantage des routes touristiques et ne passent pas par les campings officiels. Une partie d'entre eux ont passé du temps dans les montagnes du Rif, et ils se retrouvent pour faire la fête près de Tafraoute, à une centaine de camions. Les différences de lieux, mais aussi d'âge, de style vestimentaire, ou encore de véhicules entre les hivernants camping-caristes et les *Travellers* permettent de souligner les dimensions communautaires marquant ces territoires translocaux davantage superposés que communs.

Les « Travellers » au Maroc sur le camping sauvage de Taghazout en bordure de littoral, à quelques mètres des camping-caristes hivernants

Source : B. Le Bigot, 2015

2.3.2. Les territoires de la spiritualité

Parmi les *backpackers*, on peut identifier certaines pratiques de lieux relativement spécifiques, comme le yoga. En se reposant notamment sur la littérature, peu dense mais existante, et sur les entretiens menés, on peut identifier les contours d'un territoire de la spiritualité fréquenté par ce sous-groupe spécifique de *backpackers*.

Après quatre jours d'enquête dans un centre de yoga à Ko Phangan, il a été identifié que les enquêtés réalisant des stages d'un à trois mois dans le centre avaient très souvent des itinéraires similaires, passant notamment par l'Inde, lieu d'origine du yoga. A. C. Hoyez (2005) propose dans sa thèse une lecture de « L'espace-Monde du yoga ». Elle rappelle le rôle des récits de voyage et d'expériences spirituelles et communautaires de la première moitié du XXe[19] dans la diffusion du yoga au moment de l'ouverture touristique de l'Inde dans les années 1970. Aujourd'hui, quelques lieux polarisent les déplacements des personnes voyageant en Inde et pratiquant le yoga, avec en première place, Rishikesh, déjà investi par les Beatles et de nombreux hippies dans les années 1960 et où, depuis, fleurissent les *ashram*[20].

> « Le ministère indien du tourisme tente de plus en plus de mettre en valeur cette spécificité indienne. Depuis les années 1980, et surtout depuis les années 1990, celui-ci a compris que l'intérêt touristique de certaines régions tournait, pour les occidentaux et les classes supérieures indiennes, autour d'un attrait pour la spiritualité. C'est ainsi que Rishikesh a été déclaré 'capitale mondiale du yoga' et qu'elle s'est vue accueillir le Festival International de Yoga, en partenariat entre un *ashram* et le ministère du tourisme. » (ibid., p. 218)

Le passage par l'Inde, et par un *ashram*, fait partie des mécanismes de circulation du yoga et de transmission de savoir identifiés par l'auteur comme mondialisés et mélangeant tradition et modernité. Ces caractéristiques apparaissent effectivement chez les *backpackers* rencontrés Ko Phangan. Ines (Italienne, 32 ans) a quitté son travail de manager chez Levis à Barcelone pour devenir professeur de yoga. Rencontrée dans un centre de yoga où elle passe au moins 2 mois, son itinéraire est clairement guidé par cette pratique, et par un projet individuel, enjeu qui sera développé dans le chapitre 6 :

> « Ines : Tous les voyages, l'Inde, à partir de l'Inde, c'était pour étudier du Yoga, euh c'était un peu plutôt un voyage vers moi même, donc connaître un peu qui je suis, qu'est ce que je veux faire dans la vie, euh, pourquoi j'suis là, toutes ces questions existentielles, et euh, c'est pour ça que je fais donc un cours de 500 heures en Inde, à Rishikesh, qui est un peu le cœur du Hatha yoga. Donc c'est assez connu, dans l'Inde
> B : 500 heures du coup, ça fait combien de temps ?
> I : 3 mois, 3 mois, du lundi au samedi tous les jours, bon c'est un peu les cours typiques, quand tu recherches des cours de yoga, c'est un peu, 200 heures, 300 heures. Et j'ai fait un Vipassana à Jaipur, donc méditation de 10 jours. Après ça en fait j'suis allée un mois en Allemagne, mais c'est parce que j'avais connu un gars en Inde »
>
> Ines, backpacker, Italienne, 32 ans, voyage seule, a quitté un emploi de manager pour être professeur de yoga

[19] Par exemple ceux de Lanza Del Vasto, qu'elle identifie comme « père du voyage en Inde » p.62.
[20] L'*ashram* est un concept indien qui désigne une étape de la vie d'un brahmane et par extension le lieu de vie d'un guru et de sa communauté. Il est aujourd'hui souvent confondu avec le « centre de yoga », qui est davantage associé à un lieu relais de la pratique du yoga.

Dans le cas des territoires de la spiritualité identifiés, les centralités sont donc liées à la présence d'une institution officialisant la pratique du yoga selon une norme partagée et diffusant cette norme par l'intermédiaire de formations. La présence des *ashram* renforce en outre l'entre-soi puisque le lieu fréquenté est totalement orienté vers cette pratique spécifique.

2.3.3. Les territoires de la fête

Une petite partie des *backpackers* rencontrés peuvent également être rapprochés des « communautés transnationales », associées par D'Andrea (2007) à la communauté des « *global nomads* ». Ces groupes ont émergé autour de la musique *trance* et de fêtes, les « *trance dance party* », étudiées par E. Boutouyrie (2009). Là encore, l'Inde, et spécifiquement Goa, fut et reste une centralité de ce sous-groupe fervent pratiquant de la fête. La célèbre *Full Moon Party* de Ko Phangan et les nombreuses autres fêtes ponctuant le calendrier comme la « *Half Moon Party* », la « *Shiva Party* » ou encore la « *Black Moon* », partagent les référents exotiques des fêtes nées à Goa, avec leurs décorations psychédéliques, bien que la musique et les participants couvrent aujourd'hui un spectre beaucoup plus large que celui des amateurs de *trance*. De Goa en Inde, à Ko Phi Phi et Ko Phangan en Thaïlande, Vang Vieng au Loas, en passant par Khao San Road à Bangkok, la pratique de la fête, plus ou moins inspirée de la contre-culture hippie, ponctue certains itinéraires et expliquent parfois le séjour prolongé de certains *backpackers* dans des étapes.

Les centralités propres aux pratiques festives évoluent assez fortement car la confidentialité du lieu fait pour certains la qualité de la fête, mais que celle-ci se popularise rapidement (D'Andrea, 2007). L'histoire de Ko Phangan et de sa *Full Moon Party*, devenue une attraction touristique, montre bien la dimension translocale et les circulations au sein de ce territoire festif et de ses évolutions. K. Westerhausen (2002) explique en effet l'arrivée de la *Full Moon Party* à Ko Phangan par la conjugaison de facteurs géographiquement très éloignés de l'île : un changement politique à Goa en 1988 qui entraîne une répression envers les adeptes de fêtes transe[21] d'une part et d'autre part le développement de la culture « rave » dans les sociétés occidentales, mal acceptée en leur sein. L'environnement permissif de Ko Phangan, déjà connu par les voyageurs à tendance hippie, a alors vu petit à petit l'arrivée concomitante des adeptes des fêtes d'Europe et de Goa.

Sans que les enquêtés l'explicitent tout de suite, l'observation dans plusieurs *guest houses* de Ko Phangan a permis de mesurer combien le mode de vie festif peut impliquer une sociabilité très intense amenant à un ancrage durable. Dans l'éditorial du numéro spécial intitulé « fête techno » de la revue *Autrement*, B. Mabillon-Bonfils (2004) explicite un des enjeux de compréhension du rapport entre l'individu, le groupe, la fête,

[21] L'idée des autorités indiennes à cette époque est notamment de récupérer l'espace des plages de Goa occupées par les adeptes des fêtes pour les exploiter touristiquement de façon plus massive.

et le lieu : « Les *ravers* créent une communauté affective, en quête du bien-être originel ». Plusieurs positionnements existent dans la littérature quant à l'interprétation de la *rave*, fête techno, ou *trans*. S. R. Hutson (2000) rappelle ainsi que les interprétations postmodernes ont surtout mis en avant le désengagement et la superficialité de ces pratiques. Elles ne sont pour lui pas pour autant dénuées de significations mais à comprendre comme une forme moderne occidentale liée à une « subculture » de « *spiritual healing* », de guérison spirituelle à l'image des pratiques shamaniques par exemple. Au rythme de deux fêtes par semaines, durant parfois 24h, certains *backpackers* s'installent plusieurs mois dans cette communauté festive, comme le développera le chapitre 8 concernant les pratiques des lieux.

2.4. Les territoires réticulaires du voyage

Le *Backpackers Research Group* (BRG) s'est donné dans son ouvrage de 2004 (Richards et Wilson, 2004) un axe de recherche nommé « *on the beaten tracks* » pour tenter d'identifier les itinéraires principaux des *backpackers*. Entre les centralités très fréquentées se dessinent en effet des parcours très empruntés, moins faciles à identifier que les étapes, car reposant sur du mouvement. Ces « routes » très pratiquées collectivement mettent en lumière des territoires non seulement translocaux, mais aussi réticulaires. Ces liens évolutifs comme les centralités, rassemblent des flux structurés le tourisme international et des cheminements plus spécifiques.

2.4.1. La « descente » vers le Maroc et la côte atlantique

Comme les centralités des hivernants l'ont montré, leur itinéraire est principalement structuré par un axe nord-sud partant d'Europe – de France mais également de Suède ou de Norvège, d'Angleterre, d'Allemagne, de Belgique et d'Italie – passant par l'Espagne pour les motorisés puis descendant la côté Atlantique. La plupart s'arrêtent dans la région d'Agadir, mais certains continuent jusqu'à Dahkla, décrit comme un bout du monde où il n'y a plus que la pêche et la planche à voile. Plusieurs couples d'hivernants ont signalé qu'ils allaient, il y a quelques années, jusqu'en Mauritanie voire au Sénégal, mais que cela est devenu trop compliqué et même dangereux. Les hivernants motorisés expriment une approche différente du trajet aller et de celui du retour. Il s'agit à l'aller, de descendre au plus vite, et au retour, de prendre davantage son temps, de passer éventuellement par d'autres étapes comme Marrakech ou Fès et Meknès. Comme le signale S. Leroux (2007), les itinéraires dans le Sud marocain, qu'ils soient le fait des camping-caristes ou de touristes itinérants louant une voiture, sont les mêmes que ceux proposés par les circuits touristiques, tout simplement car la densité du réseau routier est relativement faible. Les hivernants qui ne « descendent » pas de façon motorisée et prennent l'avion ont un rapport beaucoup plus instantané à ce trajet, parfois effectué plusieurs fois durant l'hiver, par exemple pour rentrer lors des fêtes.

Le « descente » en voiture ou en camping-car est généralement très organisée, d'autant plus qu'elle est répétée chaque année, avec des points d'étapes choisis en avance, de telle façon à arriver au plus tôt dans la destination tout en profitant du trajet pour se ravitailler. Sur le forum « le-camping-car-pour-les-nuls.blogspot.fr »[22], le bloggeur Thierry, qui se présente comme « retraité, ancien informaticien », décrit toutes les étapes de l'aller depuis Oléron en France jusqu'à Ceuta, ville autonome espagnole sur la côte nord marocaine. Thierry détaille le kilométrage, les limites de vitesse, le prix des autoroutes, l'ensemble des étapes où il a dormi. Pour chaque étape, il indique les coordonnées GPS, les infrastructures proposées par l'aire de service, ses qualités paysagères, éventuellement les possibilités de restauration à proximité, avec même le prix du menu. Il détaille l'ensemble de la transaction réalisée avec l'agence *Gutierrez* pour la traversée, agence que l'on retrouve conseillée sur de nombreux forums et qui est connue de beaucoup de camping-caristes enquêtés. Il indique ensuite les achats avant d'arriver au Maroc : charcuterie, fromage, vin, et alcool fort sur le bateau. Le passage de la frontière est décrit comme folklorique, les interactions avec les différents acteurs et les papiers à présenter sont précisés. Ces détails correspondent tout à fait aux discours des camping-caristes rencontrés. Ainsi, bien que ces routes soient empruntées par tout le monde, les pratiques et la transmission autour de ces pratiques indiquent le partage d'un vécu commun du départ et du cheminement vers les destinations pour les hivernants, notamment camping-caristes.

2.4.2. La boucle du nord de l'Asie du Sud-Est et le lien à l'Australie

Plusieurs auteurs (Spreitzhofer, 2002; Hampton et Hamzah, 2010) signalent que la géographie des « *trails* », c'est à dire des parcours suivis par les *backpackers* en Asie du Sud-Est, a évolué depuis les années 1970. Hampton et Hamzah (2010) précisent que les parcours des années 1970 à 1990 partant de Bangkok allaient plutôt vers le sud en passant par la côte ouest de la Thaïlande par Phuket, puis en Malaisie et en Indonésie avant de remonter par la côte est. Les parcours depuis les années 2000 ont émergé selon les auteurs autour du « *northern trail* », partant de Bangkok vers Siem Reap au Cambodge, puis vers le sud du Vietnam (Ho Chi Minh), remontant au nord du Vietnam vers Hanoi, passant au Laos, puis au nord de la Thaïlande. Les itinéraires proposés par les auteurs sont relativement imprécis en termes d'étapes mais retracent bien la boucle réalisée dans un sens ou dans l'autre par de nombreux *backpackers* rencontrés, que l'on voit en filigranes sur la Carte 5.1.

à partir des centralités repérées en Asie du Sud-Est.

Cet itinéraire et ses légères variantes sont aujourd'hui si classiques qu'ils portent un nom qui s'est diffusé au sein de la communauté des *backpackers* du bouche à oreille, sur les blogs de voyage, et que l'on retrouve sur les sites commerciaux

[22] http://le-camping-car-pour-les-nuls.blogspot.fr/2014/06/notre-voyage-au-maroc-formalites-aller.html

touristiques : le « *Banana Pancake Trail* » (Figure 5.6). La métaphore fait référence aux étapes où le tourisme de *backpacker*, caractérisé par des services touristiques à bas coût, est particulièrement implanté et où on trouve donc des petits déjeuners à l'occidental facilement.

Banière d'un article du site commercial Hostelsclub.com

Cartographie illustrant un article du blog onglobaltrail.com

Cartographie illustrant un article du blog de voyage indietraveller

Figure 5.6. Le « banana pancake trail », le circuit de backpackers en Asie du Sud-Est, diffusé sur les blogs de voyage et les sites commerciaux

Sources (consultées le 2 avril 2017) : http://www.hostelsclub.com/en/magazine/banana-pancake-trail, http://www.onglobaltrails.com/information/travelplan/the-master-travel-plan/, http://www.indietraveller.co/south-east-asia-itineraries/

John, rencontré à Ko Phangan explique que la plus part des personnes qu'il a rencontrées à Bangkok avaient le même itinéraire :

> « Hum, a lot of (…) people are going to Chiang Mai, from there, there, there is a couple of cities around Chiang Mai, go to like Pai, few other places (…) and then the jungle. Then a lot of people go to Laos and do the slow boat like I did. Hum, and then to stay, spend some time in Luang Prabang, which is, there is some, euh, temples there, it's a nice town. And then go down to Vang Vieng and everyone does that, seems to. And then everyone from there, there is the 4000 islands, where there is much of very nice places in Laos I hear it's beautiful but I didn't unfortunately had an experience there. And then, a lot go to Cambodia, Siem Riep, I believe it's called, see all that cool stuff and euh, Vietnam is something I (…) I hear the people there are amazing. »
>
> John, *backpacker*, Étasunien, 26 ans, voyage en couple, niveau master, intérimaire dans la construction.

Déjà sur le parcours des années 1970, les auteurs signalent un lien vers l'Australie. L'association entre Australie ou la Nouvelle-Zélande et l'Asie du Sud-Est

apparaît particulièrement structurante. Sur les 113 *backpackers* seuls ou en duo rencontrés en Thaïlande, 42 d'entre eux se sont rendus ou comptent se rendre en Australie durant leur itinéraire. La combinaison de ces deux territoires est particulièrement intéressante pour les *backpackers* qui peuvent facilement travailler en Australie, comme cela a été expliqué, et dépenser l'argent gagné en Asie.

La force de ces « sentiers battus » est liée notamment à l'économie touristique spécifique aux *backpackers* développée en Asie du Sud-Est et dans le Pacifique, qui facilite largement les transports et encourage les *backpackers* à se suivre. Il faut néanmoins préciser que les *backpackers* plus solitaires fuyant les lieux de concentration et empruntant des routes mois fréquentées sont aussi ceux qui sont le moins visibles pour les chercheurs, ce qui rend difficile l'analyse de leurs itinéraires spécifiques moins structurés par les parcours touristiques

2.4.3. Le « tour du monde » des backpackers

Une partie des itinéraires des *backpackers* rencontrés trace ce que l'on pourrait identifier comme des « tours du monde ». Ces « tours » sont-ils très structurés, et si oui, par quelles structures ? Les *backpackers* en « tour du monde », parfois appelés « tour-du-mondistes » (Didelon-Loiseau, 2016) ont un usage important du transport aérien à cause des distances à parcourir pour rejoindre les différentes parties du monde. Les couloirs aériens principaux pourraient ainsi influencer leurs itinéraires, notamment à cause de la variation des coûts. Il est possible sur les sites internet des trois alliances aériennes mondiales d'évaluer le prix de son « tour du monde » avec des simulateurs d'itinéraire. Des itinéraires types sont parfois proposés, associés à des billets d'avions fonctionnant comme des forfaits composés de plusieurs vols. Sur le site de l'alliance *Oneworld* (Figure 5.7), par exemple, sont indiqués des itinéraires à trois, quatre ou six continents selon une gamme croissante de prix. Les itinéraires les moins chers proposés par les simulations empruntent les axes aériens mondiaux principaux sur lesquels une forte concurrence s'exerce sur les prix. Ainsi, les offres orientent en partie ces itinéraires (Encadré 5.5). Ces flux relient l'Europe à l'Amérique du Nord, l'Amérique du Nord au Pacifique, et le Pacifique à l'Asie orientale, excluant ainsi l'Afrique, une partie de l'Asie et l'Amérique du Sud.

Figure 5.7. Exemple d'itinéraire le moins cher proposé par l'alliance aérienne *Oneworld*

(source : https://fr.oneworld.com/flights/round-the-world-fares/global-explorer, consulté le 7 avril 2016)

Parmi les *backpackers* rencontrés, 23 d'entre eux (dont deux couples) passent par au moins trois parties du monde[23]. Leurs itinéraires, recensés puis représentés sur la Carte 5.3, permettent de repérer des concentrations, principalement en Europe, liées à l'origine majoritairement européenne des *backpackers*, et en Asie du Sud-Est, liées à la localisation de l'enquête en Thaïlande. L'Europe est sillonnée : le « tour du monde » est généralement l'occasion de parcourir par voies terrestres plusieurs pays. Des chapelets de destinations sont notamment tracés par le trajet de Megan et Donan (Étasunienne, 29 ans et Britannique, 36 ans) voyageant à vélo, et celui de Govert (Néerlandais, 32 ans) en voiture. L'Afrique et l'Amérique du Sud sont parcourues de façon partielle, les étapes se localisent essentiellement au sud-est Africain (Afrique du Sud, Kenya, Tanzanie, Botswana, Zimbabwe, Zambie) et à l'ouest sud-Américain (Pérou, Bolivie, Equateur, Chili). Les États-Unis sont aussi sillonnés par la terre, en train pour Frans (binational Étasunien et Sud-Africain, 32 ans) depuis Los Angeles, en mini-van pour Mike (Britannique, 24 ans). New-York apparait en outre comme un point de passage pour plusieurs *backpackers* permettant de relier des destinations variées.

[23] L'Asie-Pacifique est considérée ici comme une seule région du monde.

Encadré 5.5. Les billets d'avion "tour du monde", des itinéraires orientés par une offre commerciale

Les forfaits de vols multiples appelés souvent « billet tour du monde », sont proposés par les trois alliances aériennes internationales. La consultation des sites des alliances permet de constater que plusieurs critères des constructions de l'itinéraire sont contraints par l'offre, quelque soit l'alliance choisie. Le tableau ci-dessous présente par exemple les conditions liées à l'offre proposée par *Star Alliance*. La durée est généralement d'un an. La distance parcourue est quant à elle mise en relation directe avec le coût du billet, ils augmentent relativement l'un par rapport à l'autre. Une des contraintes les plus fortes, relevés par les *backpackers* rencontrés, est le choix préalable des étapes du voyage. L'itinéraire doit par ailleurs commencer et finir au même endroit, ainsi, l'idée du voyage sans perspective de retour n'est pas possible. Un nombre maximum d'étapes est comptabilisé, ici 16, les villes étapes ne peuvent être choisies qu'une fois, et certaines étapes ou segments sont obligatoires.

Durée	10 à 365 jours
Rapport prix/distance	De 2 800 euros pour 42 000 km à 4 500 euros pour 63 000 km
Préparation	Itinéraire fixé avant le départ
Itinéraire	·Même ville de départ et d'arrivée ·Max. 16 segments, max. 1 stop par ville ·Vols transatlantique et transpacifique ·Passage par les aéroports principaux du réseaux de compagnies de l'alliance

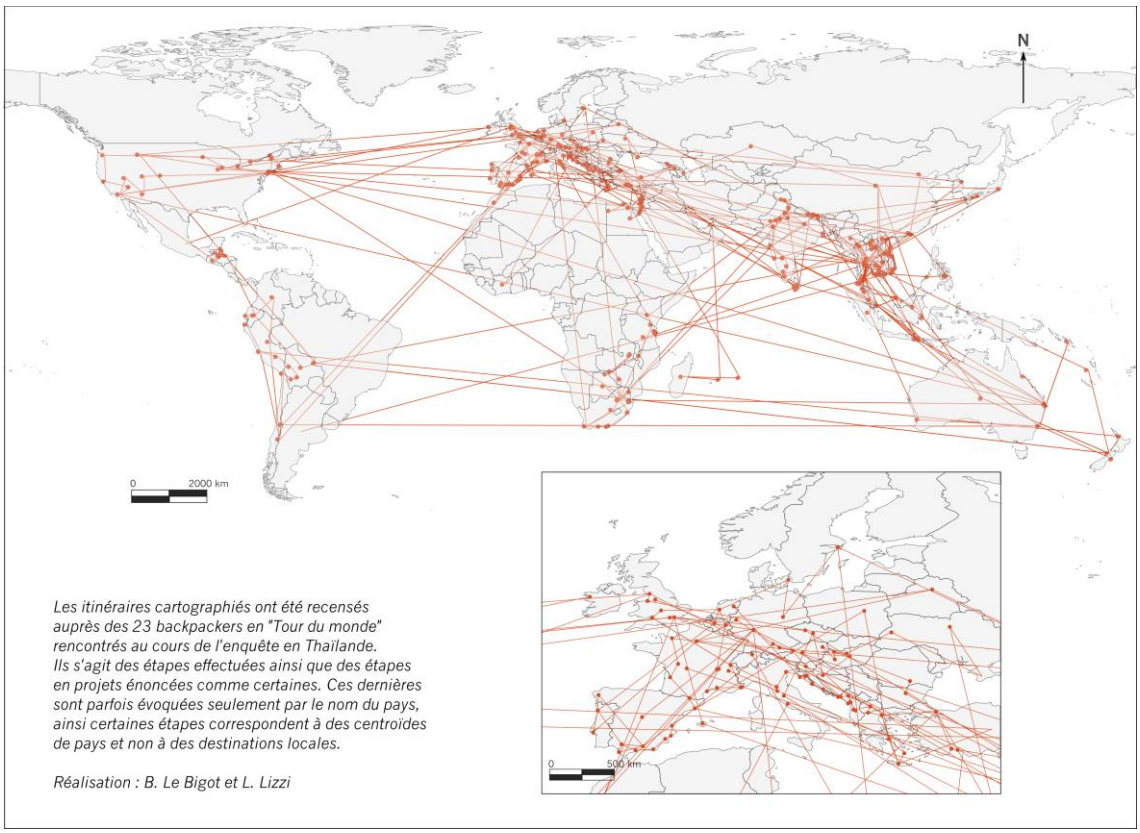
Conditions liées à l'offre de billet Tour du Monde proposée par *Star Alliance*

Réalisation : B. Le Bigot
Source : http://www.staralliance.com/fr/round-the-world, consulté le 13.09.2014

L'enquête en Thaïlande a permis de rencontrer 8 personnes en cours de « tour du Monde » disposant de ce type de formule. Ce chiffre, relativement faible par rapport aux rencontres réalisées dans le cadre de l'enquête permet de formuler un premier résultat : la formule aérienne « tour du Monde » semble être utilisée de façon minoritaire chez les *backpackers*.[24] Les entretiens avec ces 8 « tourdumondistes » indiquent que ce caractère contraint des formules est vécu de façon variable, comme le montre les cas de Sebastian et de Tim. Sebastian (Chilien, 22 ans), a commencé son année de tour du monde en Australie où il a passé 5 mois dans le cadre d'un échange étudiant. Il l'a poursuivi en Asie en passant par Bali, Katmandou et Bangkok et le poursuivra en Europe. Sur 12 vols, 6 sont de réelles destinations, les 6 autres étant des escales, notamment passant par des aéroports majeurs du réseau aérien de l'alliance choisie (Kuala Lumpur, Sydney, Hong Kong, Frankfurt). Il ne se plaint pas d'avoir eu à choisir son itinéraire au préalable, au contraire, cela lui a permis d'organiser en avance des rencontres avec sa famille à Londres et avec ses amis en Asie. Pour Tim (Anglais, 24 ans) l'itinéraire, également d'un an, comprend 10 vols passant par l'Europe, l'Asie du Sud Est et se poursuit dans le Pacifique (Australie, Nouvelles Zélande, Fidji). Je le rencontre sur l'île de Ko Phangan où il est depuis 2 mois. Il y travaille comme barman et réceptionniste dans une *guest house*, il loue un appartement et est en couple avec une autre *backpacker*. Il me dit n'avoir aucune envie de partir en Australie et regretter cet itinéraire contraint.

[24] Les contacts établis avec les alliances aériennes n'ont à ce jour pas permis d'obtenir de données chiffrées sur ces formules. On ne peux ainsi pour l'instant déterminer l'évolution du phénomène.

Carte 5.3. Les itinéraires du « tour du monde » de 23 *backpackers*



Source : B. Le Bigot, 2017

Ces itinéraires « tour du monde » montrent une facette originale de liens participants à structurer l'espace mondial. Au même titre que les flux financiers, le réseau est fait d'articulations et d'interdépendances. Les grandes régions touristiques apparaissent articulées entre elles par le biais des hubs aériens mondiaux que sont Londres, New York, Dubaï, Singapour, Kuala Lumpur et Bangkok, participant de l'uniformisation des itinéraires. Plusieurs de ces villes sont, comme évoquées précédemment, des étapes « fonctionnelles » dans lesquelles les *backpackers* ne séjournent pas.

Entre centralités et liens structurants, les itinéraires des hivernants et des *backpackers* donnent à voir des territoires spécifiques. Ceux-ci se construisent sur les réseaux urbains mondiaux, avec ses hubs aériens pour les *backpackers*. Ils se surimposent également aux territoires du tourisme classiques, avec ses sites touristiques culturels et naturels. Mais ils s'articulent également à des centralités et des chemins spécifiques et évolutifs, démontrant la capacité de ces groupes à produire et s'appuyer sur différents types de territoires. Les lieux d'étapes sont mis en interaction par ces pratiques collectives donnant une dimension transnationale et translocale à ces territoires. Chaque individu ou couple construit son itinéraire à l'intérieur de ces territoires, en combinant des motifs de mobilité divers associées aux étapes et aux trajets. La troisième section de ce chapitre propose alors de saisir les

significations et les logiques individuelles qui expliquent les constructions de ces itinéraires.

3. Les significations des itinéraires : des combinaisons stratégiques

Les cartes des territoires des *backpackers* et des hivernants montrent que les itinéraires sont souvent structurés par le passage par des destinations phares, qu'elles soient logistiques, touristiques, ou spécifiques à certaines activités. Néanmoins, il est important de pointer que seuls 17 % des étapes apparaissent dans les itinéraires d'au moins 5 individus. Ceci signifie que près de 150 étapes polarisent les itinéraires, mais qu'une large partie de ceux-ci sont composés de multiples étapes moins polarisantes, potentielles centralités émergentes ou étapes liées au réseau social de l'individu. Il s'agit ici de regarder de plus près comment la construction des itinéraires s'appuie sur des motifs et des significations multiples associées aux lieux.

La notion de « combinaison stratégique » repose d'une part sur l'idée de « combinaison » de différents motifs associés au voyage se manifestant dans la succession des différentes étapes. La combinaison des motifs associés aux étapes fait appel à un présupposé géographique évident : la différentiation des lieux. Selon D. Retaillé (1998), c'est bien la différence entre les lieux joignables, la contrainte à devoir aller quelque part pour trouver quelque chose, qui donne sa finalité à la mobilité : « Un nomadisme sans contrainte de lieu devient errance, une circulation sans finalité et sans fin. ». Les recherches sur le tourisme (MIT 2002), et sur les « *lifestyle migrations* » (Benson et O'Reilly, 2009) pointent que c'est sur le différentiel entre le lieu de vie d'origine et le lieu de destination, et donc sur une logique comparatiste, voire oppositionnelle[25], que reposent le déplacement et l'expérience recherchée. Dans le cas des *backpackers* et des hivernants, je propose de mettre en lumière une logique davantage combinatoire qu'oppositionnelle. Il s'agit de montrer comment le sens donné par l'individu à chaque étape et trajet, et le rapport au lieu ainsi construit, s'intègre dans une combinaison. Dans le cas des *backpackers*, cette logique combinatoire se lit notamment à l'échelle de l'itinéraire de voyage en regardant les motifs et activités associées à chacune des étapes. Dans le cas des hivernants, le motif du voyage en lui-même est davantage homogène au fil des étapes, mais si l'on regarde les lieux de vie durant l'année, en prenant en compte les autres étapes que celles d'aller et retour vers le Maroc, il s'agit là aussi d'une combinaison de motifs et d'activités. D'autre part, l'adjectif « stratégique » est utilisé pour faire référence à la position de pouvoir dans

[25] Les recherches sur les *lifestyle migrations*, notamment sur les migrants s'installant durablement à l'étranger, ont montré une opposition dichotomique, dans les discours des *lifestyle migrants*, entre le lieu de départ, perçu très négativement d'un point de vue social, environnemental, climatique, et une destination perçue très positivement.

laquelle l'individu se situe au regard de la grille d'analyse des mobilités proposée par T. Cresswell (2010)qui décline des gradients d'expérience plus ou moins subie de la mobilité. L'individu, par sa position, peut ici négocier globalement son itinéraire, et développer des stratégies lui permettant d'accéder à diverses opportunités. La dimension individuelle interagit avec des enjeux collectifs, par exemple familiaux ou professionnel apparaissant ici en filigrane et qui seront développés notamment au chapitre 6.

Cette section approfondit l'utilisation du concept de « lieu » comme relationnel (Massey, 1994; Clifford, 1997; Appadurai, 2005; Urry et Sheller, 2006; Cattan, 2012) : le lieu d'étape n'a de sens que dans ses liens avec les autres lieux de l'itinéraire. Dans un premier temps, le caractère dense de l'itinéraire permet d'aborder un point important des recherches sur la mobilité, qui est la combinaison de différents motifs guidant le déplacement, au sein d'une même mobilité (Frétigny, 2013). Un second temps analyse les différentes stratégies qui donnent différentes significations à ces combinaisons de motifs. Enfin, un troisième temps montre que le mouvement n'est pas un temps creux des itinéraires, qu'il est intégré dans ces combinaisons stratégiques en tant que porteur d'une signification propre.

3.1. Des motifs multiples, des rapports aux lieux différenciés

Les mobilités étudiées, par leur longueur, rendent possible une multiplicité d'étapes, et d'activités dans ces étapes. Les itinéraires montrent, comme le présentent les développements suivants, que les motifs qui guident les individus vers une étape sont multiples et se combinent au sein d'un même itinéraire. Concernant les *backpackers*, on note notamment la grande présence du travail, dans ces mobilités pourtant identifiées avant tout comme touristiques. Ceci permet de revisiter la forme classique de la mobilité de travail, traditionnellement associée à une absence de recherche d'altérité (Stock et Duhamel 2005). Dans le cas des hivernants, on relève des ancrages multiples, composés du lieu de vie habituel en Europe, de celui –ou de ceux– au Maroc, mais aussi d'autres ancrages dans le pays d'origine, par exemple liés aux réseaux familial et amical. Le rapport aux lieux qui se développe à travers ces motifs et ces activités multiples est lui-même différencié. Il souligne à nouveau le flou des statuts de ces individus dans les lieux, entre passage et ancrage, entre touristes, résidents, travailleurs, étudiants, etc.

3.1.1. Le backpacking : tourisme, travail et formation

Les itinéraires de nombreux *backpackers* manifestent ces combinaisons entre de multiples motifs au sein d'un même voyage. L'exemple des backpackers voyageant en Australie avec un « *working holiday visa* » s'avère assez emblématique du flou entre les catégories, comme l'indiquent bien F. Allon, K. Anderson et R. Bushell concernant la présence des *backpackers* à Sydney.

> « The working holiday in particular blurs traditional understandings of both the touristic holiday and the everyday world of work and routine to become an unusual kind of residential experience that combines periods of travelling through place with periods of dwelling in place » (Allon, Anderson et Bushell 2008, p.75)

En Australie les termes « *working holidaymaker* » (WHM) et « *backpackers* » sont quasi synonymes. C'est d'ailleurs l'exemple australien qui, dans la littérature sur le *backpacking*, est le plus mobilisé pour montrer que travailler est devenu une part de l'expérience de voyage (Cooper, O'Mahony et Erfurt 2004). Parmi les 141 *backpackers* interrogés, 49 ont travaillé ou comptent le faire, et 16 ont effectué une formation (Tableau 5.1). Ces caractéristiques du séjour seront réintégrées au chapitre 6 dans les profils socio-professionnels et les projets des individus, mais peuvent déjà être replacées au sein de l'itinéraire.

Tableau 5.1. Nombre de *backpackers* concernés par le travail ou la formation durant le voyage

	Type de travail/formation	Nombre d'individus concernés
Travail 49	Programme Vacance Travail	**22**
	Travail informel	**19**
	Travail en ligne	**6**
	Enseignement	**3**
	Volontariat	**4**
Formation 16	Stage ou semestre à l'étranger	**5**
	Formation (yoga, enseignement)	**11**

Source : B. Le Bigot, 2017

L'enquête a permis d'identifier différentes formes de travail, plus ou moins courantes chez les *backpackers*. Le travail dans le cadre du visa vacance travail en Australie ou en Nouvelle-Zélande est le cas le plus courant et concerne un type particulier d'emploi. Les dispositions légales concernant le Working Holiday Visa en Australie donnent une idée de l'expérience professionnelle vécue dans le cadre du voyage par le *backpacker*. Il ne peut pas travailler durant plus de 6 mois auprès du même employeur, et certains secteurs sont privilégiés pour pouvoir demander une seconde année de visa. Ces emplois, appelés « *specified work* » sont dans des secteurs où la main d'œuvre n'est pas assez nombreuse dans certaines « *regional areas* ». Il s'agit notamment des secteurs agricoles, avec le travail de récolte de fruits ou légumes, mais aussi le secteur animal pour la consommation (et non pour le tourisme), la pêche, l'arboriculture, les travaux de construction, et les mines. Les travaux les plus populaires sont les récoltes, avec le « *Harvest Trail Circuit* » (Cooper, O'Mahony, et

Erfurt 2004), que l'on pourrait traduire par « La route des récoltes », balisé par les périodes de maturité de telle ou telle culture et leur localisation. Le travail comme fille au pair, ou encore dans la restauration ou l'industrie touristique est également très populaire, bien qu'il ne permette pas de renouvellement de visa. L'argent récolté durant les périodes de travail, et le remboursement des taxes prélevées sur les salaires, les « *tax refund* », récupérés plusieurs mois après la fin de l'emploi en Australie, représentent des sommes importantes. Elles sont généralement envisagées comme des économies permettant de voyager par la suite en Asie du Sud Est, ou permettent le remboursement a posteriori des dépenses engagées lors des premiers mois de voyage. Ce travail est souvent décrit par les *backpackers* à travers le récit des rencontres des autres *backpackers* dans les fermes, des mois passés à dormir sous une tente, parfois dans un mode de vie communautaire, généralement décrit positivement, parfois négativement. La extraite du « Guide WHV Australie » (Figure 5.8) montre bien que le « *fruit picking* », récolte de fruits, est présenté comme incontournable. Il apparait comme un travail dans lequel le jeune *backpacker* sera maladroit mais dont il tirera une expérience amusante. Le fermier est représenté selon les clichés de l'Australien, et la présence de la jeune fille peut être interprétée comme une façon de montrer que, dans cette expérience, les filles ne sont pas moins douées que les garçons, ou encore de souligner les rencontres possibles dans le cadre du travail. En outre, ce programme de Working Holiday Visa, s'il est ici abordé principalement sous l'angle de l'expérience du *backpacker*, renvoie à des enjeux politiques de gouvernance de la mobilité particulièrement saillants (Encadré 5.6.)

Figure 5.8. Illustration extraite du "Guide WHV Australie

* Légende de l'image : « Le fruit picking, le job presque incontournable »

Source : *Guide WHV Australie*, téléchargeable gratuitement sur le site www.australia-australie.com, consulté le 12 mai 2015

Encadré 5.6. Le Programme Vacance Travail en Australie, libéralisation du marché de l'emploi et sélection migratoire

S. Robertson souligne (2014) que le *Working Holiday Visa* (WHV) en Australie est sous-étudié en tant que politique migratoire liée au travail, et politiquement « masqué » par son association avec des enjeux de tourisme international. Ce programme, introduit en Australie en 1975, consiste en un accord réciproque entre l'Australie et une sélection d'autres pays, permettant aux jeunes de 18 à 30 ans de vivre et travailler en Australie pendant un an, désormais renouvelable. Les pays les plus représentés sont aujourd'hui la Grande-Bretagne, la Corée du Sud, l'Allemagne, l'Irlande, la France, Taiwan, le Canada, le Japon, Italie, Suède, Hong Kong et les Pays-Bas, et plus de 162 000 WHM étaient présents en Australie en 2012 (*ibid*). Les dispositions de ce programme ont évolué en 2006, montrant selon S. Robertson (*ibid*) et selon Allon, Anderson et Bushell (2008) que cette politique a bien plus à voir avec des enjeux économiques et migratoires lié au travail plutôt qu'avec l'ouverture culturelle et l'expérience des *backpackers*.

Ces travaux pointent la nécessité de considérer la mobilité des *backpackers* comme en interaction avec d'autres types de mobilités. N. Gogia (2006) soulignait déjà avec l'exemple des mobilités des *backpackers* Canadiens vers le Mexique et celle des travailleurs saisonniers mexicains au Canada, comment ces mouvements inverses caractérisés par une différence d'accès à la mobilité et de conditions de leur réalisation témoignaient de rapports de pouvoir Nord-Sud. Dans le cas Australien, l'étude de Hanson et Bell (2007) montrent comment différents types de travailleurs interviennent notamment dans les récoltes de fruits et légumes, et que la baisse de la présence des « *Permanent Itinerant* », résidents Australiens parfois d'origine étrangère, est compensée par une hausse de la présence notamment des *Working Holiday Makers* venant de l'étranger. La modification du programme en 2006, décidée par le *Departement of Immigration and Citizenship*, autorise les WHM à travailler jusqu'à 6 mois chez le même employeur au lieu de 3, permet de demander un renouvellement de visa pour une seconde année, et étend les secteurs d'emploi accessibles. Pour Allon, Anderson, et Bushell (2008) cette politique renvoie à des enjeux à la fois de libéralisation du secteur agricole, et de sélection migratoire, en partie raciale. Un tel programme provoque selon les auteurs une distorsion du marché de l'emploi et un déplacement des travailleurs australiens, les *backpackers* étant parfois vus comme les « australiens mexicains ». Dans le même temps, les auteurs expliquent que s'exprime par ce programme une forme de sélection de la main-d'œuvre. La pénurie de main-d'œuvre est en effet très ancienne. Elle a été résolue durant le 19e siècle par des migrations, parfois forcées, de populations insulaires du Pacifique, appelées souvent « Kanakas », déportées autour de 1901 dans la cadre de la *White Australia policy* pour raison raciale. En 2005, la proposition d'établir un programme de migrations de travail saisonnières, portée par certains États du Pacifique souffrant d'un haut taux de chômage dans le cadre du *Pacific Island Forum*, , est refusée par le gouvernement australien. Dans le même temps, les *backpackers* sont reconnus comme une source de travail à bas prix. Les auteurs incluent ainsi les mobilités des *backpackers* dans un régime de gouvernance de la mobilité « *of race and colonial capitalism* ». Lors des annonces de modification du programme WHV, l'enthousiasme et la recherche d'aventure des *backpackers* ont été mis en avant, tout comme le fait que leur origine nationale implique de faibles risques de migration permanente.

Parmi les *backpackers* rencontrés, d'autres formes de travail sont effectuées durant le voyage, notamment ce qu'on appelle ici « travail informel » qui correspond à des emplois généralement sans contrat, et souvent effectués dans des structures de restauration touristiques. Plusieurs *backpackers* rencontrés travaillent même dans des *guest houses* simplement en étant logés et nourris, sans être payés. C'est par exemple le cas de Camille et Matthieu, qui voyagent depuis près de 6 mois, pour une durée indéterminée, et qui vont passer 2 mois à gérer une petite *guest house* au Sri Lanka, pour permettre au couple de gérants Français de partir voyager.

> « Camille : Pendant qu'on était a Mirissa on a rencontré des français qui géraient une petite guest house et qui nous on dit –ils voyagent comme nous en fait– 'on est là pendant deux mois et ensuite on aimerait retourner en Inde donc on a besoin d'un couple pour gérer la *guest house.*' Nous on a dit nous ça nous intéresse, ils étaient pas encore sûrs sûrs, on a donné notre mail. Et puis finalement ils nous ont dit 'oui ça nous intéresse', ils sont retournés en Inde le 16 février et du coup on a réservé notre billet et on repart là-bas, on va rester 2 mois.
> Matthieu : Et eux ils aimeraient bien trouver un troisième couple pour pouvoir faire ça tous les ans si ça se passe bien pour nous et pour eux.
> C : Mais attention nous on va pas travailler là-bas, on fait ça bénévolement, on est juste logés et nourris, mais normalement on a pas le droit de faire ça on a un visa touristique. On peut avoir des problèmes avec l'immigration donc c'est toujours un peu compliqué, on y va avec notre visa touristique et on va essayer de prolonger parce que c'est un visa de un mois. C'est vraiment une petite *guest house* pour *backpackers*, qui est vraiment pas chère, y a que quatre chambres. C'est juste être là, accueillir les gens, faire du jus de fruit et du thé quoi. On est vraiment sur la plage.
> Brenda : Ça vous fait plaisir l'idée de vous poser un peu pendant deux mois ?
> C : Ouais, déjà l'idée de poser nos sacs pendant deux mois ça c'est bien, ça va nous faire du bien, c'est comme des petites vacances. On va rencontrer plein de gens qui voyagent on va avoir des conseils d'autres voyageurs, c'est sympa.
> M : Et puis ça va nous faire une bonne expérience, essayer autre chose, et puis c'est être avec des *backpakers* donc ça fait un petit tri, c'est pas des touristes.
> C : Et puis nous ça nous permet de pas trop dépenser pendant deux mois. Ce qui est important, c'est toujours du plus. »
>
> Camille et Matthieu, *backpackers*, Français, 28 et 31 ans, voyagent en couple, ont quitté leur emploi en France de secrétaire de direction d'un hôtel et d'informaticien

Cet exemple éclaire les enjeux de régulations internationales du marché du travail et des mobilités associées. Il illustre également comment l'alternance entre passage et ancrage s'inscrit ici dans une dynamique plus large au sein du groupe des *backpackers*, se relayant pour que chacun ait la possibilité de combiner travail et voyage. Bien sûr, la dimension communautaire se lit aussi dans la préférence pour le *backpacker* plutôt que pour le touriste, et dans l'attente de conseils partagés au sein du groupe. La situation de travail en ligne a concerné 6 *backpackers* rencontrés. Certes moins fréquente, cette situation permet de montrer comment certains envisagent le voyage comme un réel nouveau mode de vie, et sera développée plus en détails au chapitre 6.

Enfin, l'expérience d'enseignement de l'anglais semble également se développer, elle est possible dans certains pays d'Asie sans aucun diplôme spécifique. Le volontariat est également envisagé par certains, soit dans l'objectif de répondre à une cause humanitaire, soit afin de vivre une période relativement longue en dehors du circuit touristique et au contact de la population locale.

Une partie des *backpackers* rencontrés inclut dans son itinéraire une période de stage, un semestre à l'étranger ou une formation. Les études sur la mobilité étudiante disposent d'assez peu de données sur l'articulation entre la mobilité internationale étudiante et les mobilités touristiques. E. Terrier (2009) pointe néanmoins qu'au-delà de l'apprentissage d'une langue ou l'amélioration du CV, le désir de voyager constitue une motivation forte à la mobilité étudiante. Dans le cas des *backpackers*, les étudiants concernés sont généralement en école d'ingénieur ou en école de commerce, disposent d'un semestre de cours assez court, ou réalisent un stage de fin d'étude avant de voyager. La mobilité en Asie peut s'inscrire dans une forme de proximité avec le lieu de formation, comme dans le cas de Joaquin (Chilien, 23 ans) qui fait un semestre de ses études d'ingénieur à Perth (Australie). Un profil très différent est celui des *backpackers* réalisant au cours de leur séjour une formation, notamment en yoga, massage, ou enseignement. Evoqués précédemment, les stages de yoga sont très présents en Inde, mais aussi en Thaïlande. L'école Agama, dans laquelle plusieurs jours de terrain ont été réalisés, accueille des stagiaires pour minimum 1 mois, et propose aussi des formations de 3 mois permettant d'obtenir un certificat pour enseigner le yoga. Selon les gérants du centre, les nationalités les plus représentées parmi les stagiaires sont d'abord les Anglais, puis les Canadiens, les Etasuniens et les Australiens. Les âges sont principalement entre 28 et 45 ans, le niveau débutant est un peu plus féminin et les autres niveaux sont relativement mixtes.

Ainsi, à l'intérieur de ce grand motif général qu'est le loisir, les itinéraires des *backpackers* montrent bien une diversité d'activités. Le statut de « touriste » est loin d'aller de soi dans de nombreuses étapes, il est parfois conditionné par un statut de « travailleur » permettant de gagner de l'argent pour ensuite faire du tourisme, ou encore un statut d'étudiant, créant l'opportunité de faire du tourisme.

3.1.2. Les hivernants : le temps libre sous différentes formes

Concernant les hivernants, il est intéressant d'ouvrir cette réflexion sur la diversité des itinéraires à une échelle légèrement plus large que la mobilité vers le Maroc, en considérant l'ensemble des mobilités réalisées au cours d'une année par un hivernant. Il ne s'agit ici pas d'envisager tourisme et travail, mais de pointer la diversité des motifs amenant à la fréquentation d'un lieu, à l'intérieur même du temps libre des retraités. D'une part, une grande majorité des hivernants envisage une partie de son séjour au Maroc comme du tourisme résidentiel, avec pour motifs le repos, et des pratiques relativement quotidiennes. Nombreux sont ceux qui font quelques

excursions dans d'autres destinations, avec un motif davantage touristique, comme l'ont montré les graphes de la partie 1. À ces destinations marocaines sont associées, durant l'année, le lieu de vie habituel dans le pays européen. Ancrage fort, il s'agit généralement d'un lieu dans lequel le couple réside depuis plusieurs décennies, ou dans quelques cas, d'une nouvelle résidence acquise depuis la retraite. À ces deux pôles d'ancrage, se greffent dans un nombre important d'étapes, d'autres espaces d'ancrage ou de passage. En effet, seuls 8 couples ou hivernant-e-s seul-e-s ont déclaré ne pas avoir d'autres mobilités depuis leur lieu de vie habituel en dehors de celle vers le Maroc. Les types de lieux déclarés par les hivernants comme fréquentés durant l'année en dehors du séjour au Maroc sont diversifiés (Tableau 5.2).

Tableau 5.2. Lieux fréquentés par les hivernants durant l'année en

Type de lieux fréquentés durant l'année	Nombre d'individus concernés	Exemples déclarés
Lieux de tourisme régulier	44	Régions littorales françaises (Bretagne, côte méditerranéennes)
		Montagne française (Pyrénées)
		Espagne, Portugal
		Cure thermale
Lieux familiaux	26	Chez les enfants
		Chez les frères et sœurs
		Sur la tombe des parents
Lieux de tourisme non régulier	25	Séjours dans une région française avec le club de camping-car
		Itinérance en France
		Court séjour à l'étranger
Résidence secondaire	9	Appartement dans le sud de la France ou en Espagne
		Mobile-Home en Bretagne
		Terrain

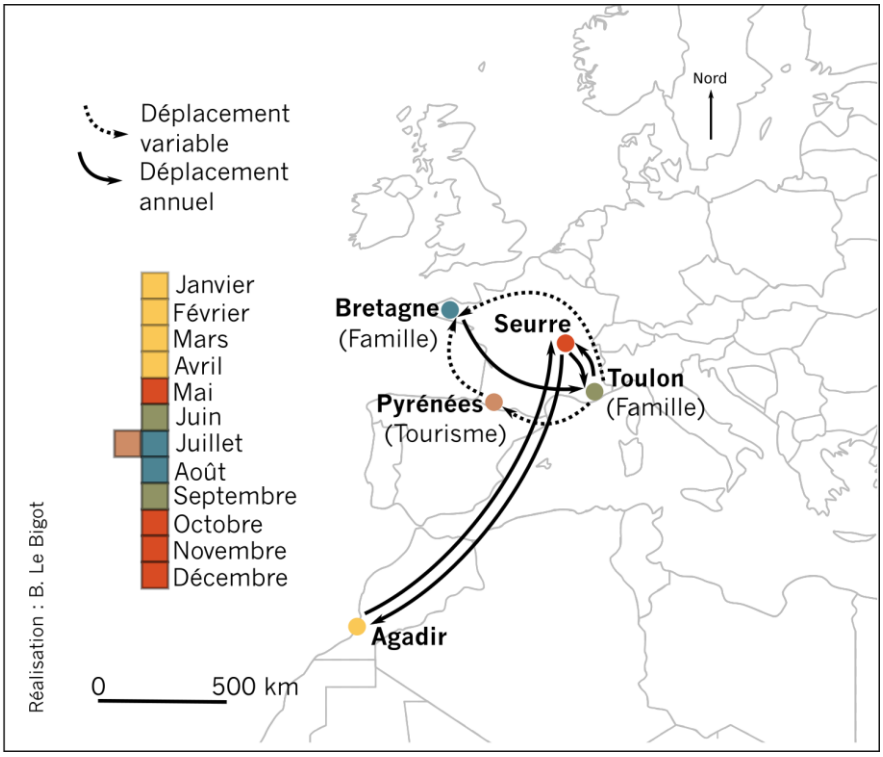
Source : B. Le Bigot, 2017

On remarque que les lieux fréquentés durant une année sont majoritairement des lieux d'ancrage fort, soit liés au réseau familial, soit fréquentés de façon régulière pour motif touristique. Cette dimension cyclique et routinière des mobilités des hivernants sera approfondie dans le chapitre 6, mais le fait d'en prendre la mesure est indispensable pour saisir les significations individuelles des itinéraires analysés.

Gisèle et Denis, respectivement 63 et 65 ans, ouvrier et ouvrière spécialisés à la retraite, présentent par exemple une mobilité annuelle composée d'une diversité de

lieux d'ancrage (Carte 5.4). Le lieu de vie habituel de ce couple de camping-caristes, rencontrés au Camping *Atlantica parc*, est au sud de Dijon, à Seurre, où ils possèdent une maison et sont à proximité d'une partie de leur famille. Depuis 2008, ils se rendent à Agadir à partir du mois de janvier, et rentrent pour le mois de mai, « à la maison, pour remettre la maison en état, la pelouse en état, voir la famille » dit Gisèle. Les autres lieux fréquentés sont avant tout la région de Toulon où vit leur fille et où ils séjournent en camping-car dans la cour de son immeuble, s'ils ne sont pas en visite à proximité chez des amis. La Bretagne et les Pyrénées sont des lieux de tourisme potentiellement fréquentés en juillet, lorsque le couple prend les petits enfants durant deux semaines en camping-car. La Bretagne est également un lieu familial où le couple retrouve le frère et la belle-sœur de Gisèle chaque mois d'août. Les flèches et le calendrier montrent bien une succession de fréquentation de ces lieux familiaux, touristiques, et du lieu de vie principal au fil de l'année, et donc, par cet itinéraire, une combinaison sur plusieurs mois d'activités et d'ancrages plus ou moins forts.

Carte 5.4. Les mobilités de Gisèle et Denis durant une année



Source : B. Le Bigot, 2017

L'ensemble des itinéraires des hivernants montre la forte structuration d'un réseau de lieux sur le territoire national d'origine, qui s'explique notamment par des attaches familiales et amicales anciennes liées à l'âge avancé des hivernants. Parmi les quelques hivernants fréquentant régulièrement un autre pays que le Maroc ou le pays d'origine, l'Espagne est le pays le plus fréquenté. Une situation plus rare est celle de l'itinérance totale pratiquée en camping-car tout au long de l'année, c'est à dire l'absence de résidence principale. Les trois hivernants rencontrés dans cette situation,

une femme seule et deux hommes seuls, n'ont aucun logement fixe mais s'ancrent, au Maroc et dans le pays d'origine, dans les lieux de camping qu'ils fréquentent régulièrement.

3.1.3. Des rapports aux lieux imbriqués, entre quotidien et hors-quotidien

Cette diversité de motifs et de pratiques caractérisant la fréquentation des lieux au sein des itinéraires implique des rapports au lieu différenciés. Travailler sur des itinéraires denses permet de montrer les mécanismes d'évolution et d'imbrication de ces rapports aux lieux. Si on reprend une partie du « code géographique » développé par M. Stock et P. Duhamel (2005) et évoqué dans le chapitre 1, on peut notamment montrer une plus ou moins grande quotidienneté des pratiques dans le lieux, ainsi qu'une plus ou moins grande familiarité du rapport au lieu. Le recueil des itinéraires entraîne souvent, de la part des enquêtés, la formulation de ces variations, s'appuyant souvent sur les termes de « vacances » et du « chez soi ». Ces très longues « vacances » ne sont au final plus vraiment ressenties comme telles, et le « chez soi » du lieu d'origine s'invite dans les nouveaux lieux d'ancrage.

Ce rapport aux lieux imbriqué est particulièrement frappant dans le cas des périodes de travail ou de formation des *backpackers*. Des pratiques quotidiennes se développent au sein d'un voyage envisagé comme exceptionnel et donc en dehors du quotidien, comme l'exprime Thomas :

> « En Australie je me sentais pas trop en voyage, c'était plus vivre. Je pense qu'au Mexique, au Japon et ici, c'est les endroits où je me suis senti le plus touriste. En Australie, à New York ou en Californie, je détestais faire les trucs de touriste. Je me disais : 'J'habite ici, je peux pas faire ces activités, c'est pour les touristes'. Je voulais vraiment me sentir comme un local, faire ce que font les gens. »
>
> Thomas, *backpackers*, 23 ans, Français d'origine Vietnamienne, seul, a terminé un master en école de commerce

Les hébergements influencent largement ce rapport quotidien. En effet, le fait de louer un appartement pendant sa période d'emploi en Australie, ou encore de louer un bungalow au mois à Ko Phangan, durant le stage de yoga, implique l'appropriation avancée d'un chez soi temporaire, enjeu qui sera développé dans la partie 3.

Une autre imbrication intéressante et exprimée par plusieurs enquêtés, hivernants comme *backpackers*, est l'idée de « vacances dans les vacances ». Dans le cas des *backpackers* dont l'itinéraire est rythmé par des passages plutôt rapides dans les étapes, on remarque que se développe une forme de rapport presque laborieux à l'itinérance. Trouver un nouvel hébergement chaque jour, visiter de nouveaux sites, passer de nombreuses heures dans les transports, devient au bout de plusieurs semaines une activité vécue comme un effort. Le fait de s'arrêter plus longuement dans une destination est alors vécu comme « des vacances dans les vacances ». Megan et Donan (Étasunienne, 29 ans et Britannique 36 ans), durant leur tour du monde à vélo,

ont même fait un aller-retour en Angleterre depuis Genève, laissant leur vélo sur place, pour un festival de musique. Megan parle de cet épisode comme d'un « *holiday in holiday* ». Dans le cas des hivernants, le rapport à la destination marocaine, notamment dans le cas des « pendulants » ou « rayonnants » de la première section, est très quotidien et également familier puisque les hivernants y reviennent plusieurs années de suite. Interviennent alors des petits moments de « vacances dans les vacances » notamment quand la famille, généralement les enfants, parfois avec des petits enfants, rend visite aux parents. Les pratiques relèvent alors davantage d'un hors quotidien, comme une excursion à Essaouira, à Marrakech, un hammam ou une visite d'un site culturel.

Les itinéraires recueillis sont ainsi construits par d'une multitude de motifs donnant sens au déplacement – pour les loisirs, le travail, la formation, la sociabilité familiale, amicale – amenant des rapports aux lieux complexes. Cette construction est envisagée à l'échelle individuelle comme exprimant différentes logiques stratégiques de combinaison de lieux.

3.2. Des logiques de combinaison stratégiques, multiples et évolutives

Dans la continuité de la pensée relationnelle du lieu proposée notamment par D. Massey (1994), cette section propose d'approfondir la question suivante : comment la fréquentation d'un lieu peut-elle être analysée au regard de celle des autres lieux de l'itinéraire ? La logique combinatoire que l'on propose ici d'exposer permet ainsi d'appuyer la pensée de territoires translocaux, et également de penser le voyage à l'interaction du local et du global. Allon, Anderson K. et Bushell R. (2008) proposaient cette approche pour penser les expériences urbaines des *backpackers* à Sydney, mais leur analyse se concentrait principalement sur une étape. E. Cohen (2004) distinguait parmi les *drifters*, modèle de base du *backpacker*, ceux qui cherchaient à rejoindre des destinations lointaines pour vivre avec les locaux, et ceux qui cherchaient davantage les enclaves, pour vivre un hédonisme dans un entre-soi occidental. Il précisait bien que cette distinction pouvait servir pour différencier, non pas différents *backpackers*, mais plutôt différents comportements, et que la plupart des individus combinaient les différents comportements au fil du voyage. L'avantage de cette approche est qu'elle permet d'envisager les comportements comme dynamiques, toujours en interaction avec les expériences passées, et qu'elle replace une signification dans la construction de l'itinéraire dans sa globalité. L'idée est alors de montrer que différentes stratégies colorent de façon plus ou moins forte la combinaison des lieux. Elles ne sont donc pas exclusives mais peuvent guider fortement certaines constructions d'itinéraires.

3.2.1. Les stratégies de combinaison de sociabilité

L'une des stratégies qui expliquent largement les itinéraires de certains individus est celle qui consiste à combiner, au sein de son itinéraire, différents modes de sociabilité. Parmi les enquêtés, *backpackers* ou hivernants, on peut en identifier cinq principales : les rencontres nouvelles au sein du groupe des hivernants ou des *backpackers* ; les rencontres avec les locaux ; l'expérience mobile en couple ; l'expérience mobile solitaire, qui serait une non-sociabilité ; le maintien des liens familiaux et amicaux par la communication à distance et/ou les visites en cours de voyage. Je propose d'envisager l'itinéraire comme un moyen d'expérimenter certains modes de sociabilité nouveaux, par exemple l'extension du réseau social par la rencontre de nouvelles personnes, mais aussi l'expérience du couple dans un contexte différent. Simultanément, cette possibilité d'expérimenter d'autres modes de sociabilité donne aussi la possibilité d'échapper à un mode de sociabilité unique qui pourrait être vécu voire subi dans un cadre sédentaire : par exemple, l'accaparement par le réseau familial ou encore la solitude.

Les modes de sociabilité se construisant dans le voyage ont été identifiés dans la littérature comme relativement spécifiques. Pour D. Retaillé (2005), les liens nouveaux qui se créent dans le contexte de mobilité ne sont pas des liens associés à une solidarité obligatoire.

> « Dans le nomadisme moderne, la solidarité due à l'appartenance n'existe pas. Il n'existe éventuellement qu'une solidarité « objective » ou de fait mais certainement pas obligatoire puisque la liberté des opportunités est justement l'objectif de l'hyper-mobilité. »

Il souligne également que ces relations sociales sont basées sur la « circonstance » et non « l'essence », et que « Le lieu de la rencontre et la fonction sociale qui le désigne comme lieu, créent la relation, voire l'attitude, pour les rôles joués ». On peut ainsi interpréter la recherche de nouvelles rencontres comme une recherche de rencontres sans investissement durable, dans le cadre desquelles il n'est pas attendu de perpétuer ces liens au-delà du lieu et de moment de la rencontre. Les rencontres faites au cours du voyage s'envisage ainsi comme fortement associées à ce contexte spécifique. Il peut être vécu par l'individu comme un moyen de modifier son rôle social, de « recommencer à zéro ». De fait, la sociabilité des *backpackers* par exemple a été largement étudiée du point de vue de l'entre soi, comme l'a rappelé le chapitre 2 et l'approfondira le chapitre 8. Elle est présentée comme une forme de sous-culture, associée notamment à des codes de présentation de soi mettant en avant la prise de risque, et des thèmes de discussion très largement tournés vers le récit du voyage (Sørensen, 2003). Le croisement avec les hivernants permet de nuancer la vision très superficielle des relations nouées dans le cadre du voyage. Pour les hivernants, le fait de revenir de façon annuelle au même endroit implique la constitution de liens relativement forts, qui peuvent même devenir structurants à une

échelle plus large que les quelques mois au Maroc. Si certains apprécient justement la séparation entre un mode de vie plutôt tournée vers les amis au Maroc, et un mode de vie plutôt tournée vers la famille en France, d'autres croisent les modes de sociabilité et leurs territoires respectifs et revoient les « amis du Maroc », en France, comme Gisèle et Denis, non sans qu'une forme de concurrence ou de décalage soit constaté :

> « Gisèle : Ouais on se retrouve.
> Brenda : Ouais, c'est rigolo, d'accord.
> G : C'est les 'gens du Maroc', après, quand nos enfants demandent qui c'est, on dit, c'est des 'gens du Maroc', c'est des 'amis du Maroc'. Voilà. C'est des Français, mais qu'on a connu ici. Ça, c'est très plaisant, et je pense qu'on est tous pareil les camping-caristes.
> B : Ouais ? Vous trouvez un peu l'même état d'esprit ?
> G : Ah oui. Et justement, quand on parle entre nous, on peut pas rejoindre avec nous… Quand on s'retrouve, 5-6 camping-caristes chez nous, on peut pas inviter nos autres amis.
> B : D'accord, ah ouais d'accord.
> G : Parce qu'on n'a pas du tout la même conversation.
> B : Ah ouais vous sentez des différences… Ça tourne autour de quoi ? Qu'est qu'il y a de spé...
> G : Que le camping-car. C'est que les voyages en camping-car qu'on fait à l'extérieur, donc on veut pas mettre mal à l'aise les gens… Même la famille !
> B : Ouais, ah ouais ouais ouais.
> G : Ils se sentent un peu… Ils se sentent pas à leur place.
> B : Parce que vous avez des conversations en lien avec le voyage quoi…
> G : Voilà. Que les voyages. »
>
> Gisèle et Denis, hivernants, Français, 63 et 65 ans,
> camping-cariste, anciens ouvrière et ouvrier spécialisés

À la recherche de nouvelles rencontres s'ajoute la rencontre avec les locaux. Les entretiens montrent une attitude relativement différente des hivernants au Maroc et des *backpackers* en Thaïlande, qui sera développée dans la partie 3. On peut déjà souligner que dans les deux cas, les rencontres entre occidentaux, si elles peuvent être mal vues au sein du groupe des individus mobiles occidentaux enquêtés, sont néanmoins les plus présentes, et sont notamment encouragées par les modes d'hébergement collectifs utilisés comme le camping et l'hôtel pour les hivernants, et la *guest house* pour les *backpackers*. Néanmoins, si les rencontres avec les locaux sont souvent moins importantes en pratique, elles le sont fortement dans les discours, l'énoncé de l'itinéraire étant intégré dans une situation d'entretien, et introduisant donc une présentation de soi (Encadré 5.7).

Encadré 5.7. Mémoire et récit de l'itinéraire : reconstruire ou déconstruire une logique

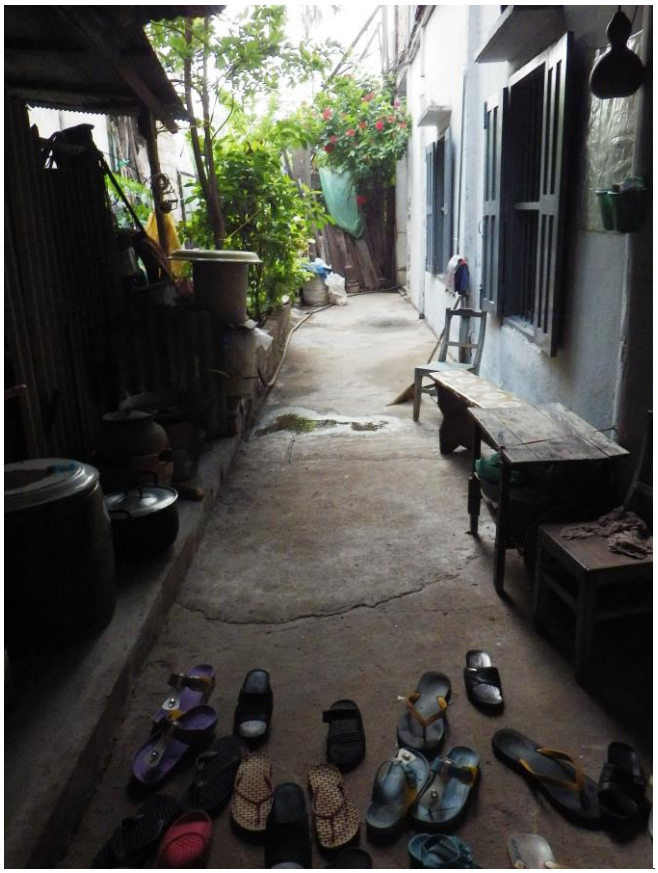
J'ai souvent été impressionnée par les capacités, notamment des *backpackers*, à retracer l'ensemble de leur itinéraire depuis plusieurs mois, voire plusieurs années, sans grande confusion sur les multiples étapes, leurs noms, les durées sur place. J'interprète ceci d'abord au regard de la situation d'entretien. Comme P. Bourdieu le rappelle dans son texte « L'illusion biographique » (1994), le récit des évènements d'une vie énoncé par un enquêté varie selon la situation d'enquête. L'expérience passée de l'enquêté, de situations équivalentes à l'entretien par exemple, « orientera tout son effort de présentation de soi ou, mieux, de production de soi. » (p. 88). Il est ainsi probable que la très bonne mémorisation du trajet soit liée à son énonciation fréquente, notamment entre *backpackers*. En effet, l'observation participante auprès des *backpackers*, et ma proximité avec ce groupe situait la situation d'entretien dans une grande proximité avec celle des discussions habituelles des *backpackers* sur leur voyage. Une autre interprétation serait d'envisager le récit d'itinéraire comme une succession d'évènements plus facilement mémorisable que d'autres, car il suit non seulement une orientation temporelle, mais aussi une orientation spatiale. Comme le souligne J.G. Molz (2010) pour les voyageurs en tour du monde, leur récit produit une « *global geography* » très structurée par le temps, les lieux et le rythme.

Au-delà de la mémoire de l'itinéraire, il est intéressant de constater que, contrairement à une tendance lourde de l'histoire de vie conduisant l'enquêté à reconstruire des liens logiques entre les évènements, appuyé par l'enquêteur en quête d'interprétation, les *backpackers* aiment à souligner l'absence de logique dans leur itinéraire. Ou plutôt, le caractère non-anticipé, flottant et instantané des décisions est relativement valorisé dans ce groupe et devient alors une forme de logique de récit des évènements. On rencontre alors fréquemment des formes de récits jouant sur le hasard et les coups de tête, donnant, dans un contexte de voyage international, une dimension encore plus exceptionnelle aux évènements racontés, comme dans le cas de Mike, qui retrace la suite d'évènements qui l'ont conduit à vivre à Ko Phangan :

> Yeah, I met Tom in a bus, in Lao, I was coming from Chiang Mai, going to Luang Prabang, and I saw him again in the bus from Luang Prabang to Vang Vieng. I was talking to him and we had very good time, yeah it clicked and I travelled with him for ages. My original plane was to flight to L.A., stay for two hours and then flight to New York to see my friend in New York. But they were like, 'yo just fucking change your flight and just come with us to L.A.', and so I went to this two weeks in America to three weeks in America. If I haven't met this guy in Lao, maybe I had spend more time in Vietnam, I don't know, and I wouldn't have met this guy in Bangkok, who show me about this place (il parle de Ko Phangan), if I didn't know about this place… I spent so much time here, maybe I wouldn't be here now, look around, it's quite nice."
>
> Mike, backpacker, Britannique, 24 ans, voyage seul, fait différents job en cours de voyage

Dans les récits d'itinéraires notamment des *backpackers*, les lieux où une rencontre avec des locaux a été faite sont souvent mis en avant positivement, le temps

de parole sur ce lieu et cette rencontre est souvent plus long, même si la durée passée sur place a été courte ou que ce type de rencontre n'a pas été fréquent au cours de l'itinéraire. De même pour les hivernants, les Marocains, connus généralement par le biais d'une relation marchande initiale, sont largement évoqués en entretien. Les sélections de photos envoyées par certains enquêtés plusieurs mois après leur voyage, répondant en cela à ma demande par mail, sont assez représentatives de l'importance accordée par la plupart d'entre eux aux rencontres. L'itinéraire de Laëtitia et Maël et le récit qu'ils en font montre la priorité qu'ils ont accordée aux rencontres avec les locaux tout au long de leur voyage, ce qu'expriment les photos recueillies (Photographie 5.1).



Photographie 5.1. La sélection de photos de Laëtitia et Maël, illustrations de la place des rencontres avec les locaux dans leur itinéraire

*Légende par Laëtitia : « c'est au Cambodge lors de notre séjour dans la famille d'une amie, je n'ai jamais vu moins de cinq paires de tongs devant la porte, une leçon d'humilité et du sens de l'hospitalité... »

Source : photo réalisée par Laëtitia et Maël, reçue par mail, le 29 juin 2016

Il est enfin intéressant de regarder l'expérience de voyage, non seulement comme apportant une extension du réseau social par des rencontres nouvelles, mais aussi transformant les relations existantes. Dans ce cadre, le couple, le rapport à soi-même et les liens amicaux et familiaux sont largement repensés. Comme cela a été souligné dans le chapitre 3, le couple, et même la famille, est une entité assez peu travaillée dans le cadre des études sur la mobilité se concentrant sur l'échelle individuelle. Pourtant, il structure très largement, dans le cas des *backpackers* comme des hivernants, les pratiques et les stratégies de mobilité mise en place. Dans le cas des hivernants, et notamment des camping-caristes, on peut constater que les récits d'itinérance entre la France et le Maroc valorisent une forme de liberté à partir « tous les deux » sans contrainte. Le fait de pouvoir alterner la visite d'amis, de la famille, et les moments à deux semble particulièrement apprécié par les hivernants. Dans le cas

des *backpackers*, le voyage en couple s'inscrit souvent dans une phase du projet de construction du couple, et est accompagné de questionnements sur le mode de vie souhaité par la suite. La solitude est également un mode de sociabilité important dans le cadre du voyage, notamment celui des *backpackers*. La majorité des *backpackers* rencontrés voyagent seuls, et soulignent que l'avantage est de pouvoir choisir entre une indépendance complète et la compagnie des multiples autres occidentaux rencontrés en cours de voyage. C'est bien la possibilité de combiner l'un puis l'autre qui est valorisée. De plus le fait de voyager seul peut être source d'appréhension au départ, mais fait également partie d'une forme d'apprentissage et peut être valorisé dans les discours se rapprochant de l'idée de rite de passage. La question de l'inscription du voyage dans des discours autour du « projet », individuel ou de couple, sera approfondie dans le chapitre 5 en le replaçant dans des parcours biographiques.

Enfin, les liens familiaux et amicaux construits avant le voyage ne s'avèrent pas du tout absents des modes de sociabilité du voyage. J. G. Molz (2012) souligne bien pour le cas des *backpackers* que le voyage « interactif », accompagné d'outils technologiques de communication, produit des sociabilités d'entre soi d'une nouvelle forme. Le voyage de plusieurs mois dans une destination éloignée n'engendre pas la coupure qui pourtant faisait partie du rite initiatique souvent associé au voyage des *backpackers*. Dans le cas des *backpackers*, certaines étapes de l'itinéraire sont associées aux retrouvailles avec un ou des membres de la famille ou des amis, qui « rendent visite » au voyageur sur sa route. Généralement, les deux ou trois semaines passées avec la mère ou le père sont vécues par le *backpackers* comme des « vacances dans les vacances », avec des hébergements plus confortables et des pratiques touristiques plus classiques et coûteuses, qui équilibrent l'aspect économique du reste de l'itinéraire. Les visites sont également très courantes de la part de la famille des hivernants, et parfois, ce sont même les hivernants qui prennent un avion aller-retour pour se rendre dans leur pays d'origine le temps des fêtes. Enfin, notamment dans le cas des hivernants, la mobilité est accompagnée de différentes formes de solidarité familiale : par exemple, pendant les six mois d'absence, les enfants s'occupent d'aller ouvrir la maison, de prendre le courrier. En contrepartie, les grands-parents sont davantage disponibles à leur retour pour garder les petits-enfants. Néanmoins, cela n'est pas obligatoire : il est par exemple convenu entre Louisette et Jean, respectivement 83 et 84 ans, et leurs enfants que la seule chose que le couple leur demande est de venir les chercher s'il leur arrive quelque chose.

Cette combinaison cependant ne se fait pas sans concurrences entre les modes de sociabilité et donc les lieux. Nombre de *backpackers* rapportent la difficulté à maintenir avec leurs amis une vraie proximité. Le *backpacker* se perçoit comme étant en plein changement et prend conscience de la variété des possibilités de mode de vie, et perçoit alors ses amis comme stagnants, ou adoptant des modes de vie trop classiques sans les remettre en question. Dans le cas des hivernants, quelques couples rapportent

que leurs petits-enfants leur manquent, que leurs enfants ne viennent pas les voir, ou que leurs enfants se plaignent de leur longue absence.

L'enquête montre, dans la continuité des recherches sur les migrations notamment, que les mobilités ont pour conséquence non pas un affaiblissement de l'ancrage et des liens sociaux, mais plutôt une renégociation de ceux-ci. Ces expériences permettent de montrer que le voyage, et la multiplicité des étapes au sein d'un itinéraire dense, invitent à envisager les lieux comme des contextes de sociabilités spécifiques, que les individus ou les couples combinent stratégiquement afin de construire des modes de sociabilité variés et riches.

3.2.2. La stratégie de confort et d'économie : entre « belle vie » et débrouille précaire

A la combinaison des modes de sociabilité peut s'ajouter une autre stratégie soutenant les choix d'itinéraire. Ce que j'appelle la stratégie de confort et d'économie correspond d'abord à la façon dont sont envisagées les *lifestyle migrations* : se déplacer pour améliorer ses conditions de vie, notamment grâce à un climat plus clément, et un niveau de vie plus favorable. La spécificité est que, par rapport à beaucoup de migrations d'aménité (Martin, Bourdeau et Daller 2012) ou de *lifestyle migrations*, le lieu d'origine n'est pas considéré ici comme un négatif du lieu de destination, mais comme un lieu complémentaire. L'enquête auprès des hivernants permet de souligner la force de cette motivation liée au climat : pour 56 des 77 hivernants ou couples d'hivernants interrogés, cette motivation arrive en premier, et c'est bien souvent l'idée du « soleil en hiver », ou du « soleil toute l'année », et donc la combinaison de plusieurs lieux au climat favorable qui est importante. Louisette, qui vient au Maroc depuis 20 ans avec son mari Jean (Français, 83 et 84 ans), le présente avec enthousiasme : « je ne connais plus le chauffage ni les collants depuis 20 ans ». Ce que l'analyse d'itinéraire complet permet de repérer est que cette stratégie suit les contextes climatiques, mais s'adapte aussi aux variations de fréquentation des lieux, pour bénéficier des périodes de tranquillité. Ainsi, dans de nombreux itinéraires de retraités, la côte d'Azur est une destination pour le mois de septembre, contournant la foule estivale. Les contextes climatiques sont également des éléments pris en compte par les *backpackers* pour la construction de leur itinéraire, notamment les *backpackers* en « tour du monde » qui s'arrangent pour arriver dans chaque destination lors d'une période clémente, évitant la mousson ou encore le plein hiver.

L'économie est aussi l'une des motivations pour se rendre au Maroc pour les hivernants, et en Asie pour les *backpackers*. Pour les hivernants, cette motivation est importante mais assez peu mise en avant dans les discours. Ce motif est énoncé par 18 hivernants ou couples, et principalement en seconde ou troisième position après l'argument du soleil. Le motif économique met les hivernants en position de privilégiés, révèle le fort rapport de domination économique qui les lie à leur

destination et renvoie à une position post-coloniale. Celle-ci, soulignée dans les ouvrages récents sur les *lifestyle migrations* et *privileged migrations* (Benson and Osbaldiston, 2014) peut être difficile à assumer dans le contexte du Maroc qui a de fait été sous protectorat Français.

Cependant, le croisement des hivernants et des *backpackers* et le bagage théorique des études migratoires permettent de relever un autre rapport économique que celui de l'accès privilégié à la « belle vie », infléchissant certains itinéraires. Chez certains hivernants, notamment les quelques retraités voyageant seuls, et chez certains *backpackers* voyageant durant de longs mois, ancrage et passage sont précisément négociés dans telle ou telle étape, afin de gérer une situation précaire par une forme de débrouille transnationale. D'une part, dans le cas des trois hivernants vivant uniquement en camping-car à l'année, les mois passés au Maroc sont indispensables afin de vivre avec leur petite retraite. Ce rôle du voyage comme moyen de gérer une pauvreté générale n'est pas présent sous cette forme chez les *backpackers*. Généralement, le retour dans le pays d'origine est cependant associé, pour ceux qui souhaitent continuer à voyager, à une période permettant de travailler et d'économiser de l'argent afin de repartir. On retrouve par contre dans les deux cas l'idée de sédentarité dans certaines étapes, pour permettre de tenir la fin de l'itinéraire, ou de bouger par la suite. Par exemple, Jean-François, 56 ans, vit seul dans son camping-car. Il est handicapé moteur, et a dû donc arrêter de façon anticipée son métier de mécanicien. Il choisit cette année d'être davantage sédentaire au Maroc, afin de faire des économies. Il souhaiterait, s'il parvient à économiser assez d'argent, partir d'ici un ou deux ans sur la route de la soie, pour rouler jusqu'en Inde. De même, Baptiste, *backpacker* français, est resté « bloqué » à Bangkok durant plus de 15 jours car il a pris le billet d'avion le moins cher possible pour se rendre en Nouvelle-Zélande pour travailler. En attendant de travailler, il lui reste très peu d'argent, il séjourne donc dans une *guest house* très peu chère en travaillant un peu dans le restaurant pour ne pas avoir à payer les nuits.

Enfin, une dernière logique de négociation entre les différents lieux de l'itinéraire dans une perspective de stratégie économique relève d'une logique de commerce informel. Elle part de l'idée que la multiplicité des étapes et leur différentiel peuvent être exploités pour acheter et revendre certains objets ou produits. S. Lallemand (2010) l'avait déjà souligné pour le cas des *backpackers*, cela est également apparu dans mon enquête à propos de tissus achetés à Bangkok et utilisés pour faire des vêtements revendus en Europe. En passant du temps avec certains hivernants, je me suis aperçue que la majorité d'entre eux optimisent leurs frais en achetant alcool et essence aux bons endroits, et même que certains d'entre eux profitent de ce parcours international pour faire un petit commerce. C'est le cas d'Henri, 65 ans, Français qui se rend depuis 3 ans au Maroc en voiture. Il me dit avoir une petite retraite mais fait « plein de petits trafics pas méchants ». Il a ramené du whisky au Maroc, l'a revendu,

et rapporte en France des peintures, de l'huile d'olive et du miel. Il prévoit d'en prendre plus la prochaine fois si cela marche bien. Il essaye également de prendre des covoitureurs en leur demandant 15 euros par jour en plus du partage de l'essence. On pourrait ici travailler le parallèle entre ces retraités occidentaux et les réseaux de circulations migratoires transfrontalières et d'activités « informelles » marchandes déployés dans le bassin méditerranéen et décrits par des socio-anthropologues de la migration comme A. Tarrius (2002) ou M. Peraldi (2002). L'initiative est ici bien moins structurée et importante en nombre, mais relève d'une même logique transnationale. Le phénomène donne également un aperçu d'un élément qui n'a pas constitué un questionnement dans cette thèse, mais est souvent énoncé dans le champ des *mobility studies* (Urry, 2000) : la mobilité des objets et tout ce qu'elle transporte avec elle comme révélateur de modes de production et de consommation.

Les mobilités du temps libre et leurs itinéraires sont largement sous-tendus par des stratégies de confort et d'économie. La dimension « privilégiée » mise en avant n'est par contre pas synonyme d'une absence de précarité ou de difficulté financière touchant la classe moyenne occidentale, et doit aussi se comprendre comme une « quête du mode de vie meilleur » mobilisant des ressources notamment liées à la nationalité et aux capacités de déplacement associées.

3.2.3. La stratégie de « collectionneur » : découverte et conquête symbolique du monde

En parallèle des modes de sociabilité et des stratégies relevant du confort ou des économies, l'explicitation de la construction de l'itinéraire s'appuie souvent sur un argumentaire de découverte assez caractéristique d'une partie des pratiques touristiques. L'idée est de privilégier les destinations méconnues afin de satisfaire un besoin de découverte, l'un des trois motifs touristiques principaux selon l'équipe MIT (2002) avec le repos et le jeu. Chez les hivernants, la dimension de découverte se perd petit à petit au fil des années d'hivernage, et ils justifient souvent leur sédentarité en signalant que, les premières années, ils sont allés partout. Pour les *backpackers* par contre, cet argument est souvent important, notamment pour comprendre les itinéraires avec peu d'ancrage dans les lieux. Les étapes d'un itinéraire peuvent être assimilées à une forme de collection à compléter, collection à forte valeur symbolique. Le monde devient alors rapidement un espace à conquérir, à couvrir intégralement. Cette façon d'envisager son itinéraire se reflète dans les représentations iconographiques du voyage, réalisées par exemple sous forme de carte du monde sur les blogs, ou dans l'idée de la « *scratch map* », objet de décoration assez populaire, qui consiste en une carte du monde dont les États peuvent être grattés et changer de couleur lorsqu'ils ont été visités. Frans, expliquant la construction de son itinéraire « tour du monde » lors de l'achat de son ticket combinant plusieurs vols, mobilise par exemple ce type de stratégie. Au fil de son explication, on comprend comment

l'itinéraire se construit en associant différents types de stratégies, ici la « collection » intégrant des lieux « rares », mais aussi le maintien des liens familiaux. Les stratégies se négociant en fonction des contraintes spatiales de distance, d'accessibilité en transport et selon les politiques migratoires, qui seront davantage développées au chapitre 6.

> « Frans : I was just opening up the map and I say ok, where have I not been, I wanted to go to place I have not been before, except South Africa I have to go to visit the family, so I said ok, South Africa I must go, let see where else ? And with the round the world ticket I had many restrictions, so you can only...
> Brenda : What kind of restrictions?
> F : This is a sort of round the world ticket but with united airline, united airline have more restriction, if you use your points you can only go to 6 cities, excluding the beginning city and the end city, so I say ok, 6 cities, where do I want to go, I've not been to Asia much, not been to Thailand, lets pick Bangkok, and then I say, Soliman Islands, I always want to go there since I was a little child. I read a book, called *Soliman seal*, it's a fiction book, and it was yes, when I was a kid these islands, what seems so primitive, so far away, nobody goes there, nobody know where it was, I sort of have this fascination, I said 'one day I must go there'. So when I start, 'ah' Soliman Islands of course, but yeah with UK airline I can't go there but then I look what is the closest I can go with and get a cheap fly from there, so Soliman air fly from Brisbane, to Panaria on Soliman, 600 dollars, anyways so I said ok, and after I must go to Africa, South Africa, but then also, when I was a small child, my parents travelled a lot in Africa, only the southern country, southern Africa, Zimbabwe, Namibia, Mozambique, the northern and part of central was closed down to south-african citizens because of the apartheid, policies of South Africa, so, so many South-Africans never explored further up in Africa. But now the borders are open, so I can go, I even have a US passport now, so it's a bit better, so now I decided, I must see some of central Africa, this is why I pick this, and then of course, I've only been to Switzerland and Italy, and little bit of Germany, and Vienna Austria, so I must see more of Europe, and I pick Europe as the last stop. »
>
> Frans, *backpacker*, Sud-Africain ayant la nationalité Etasunienne, 32 ans, voyage seul, ingénieur à la NASA en congé sans solde de 6 mois

3.2.4. Des stratégies qui rendent compte de l'accumulation des capacités liées au déplacement

Les stratégies décryptées précédemment doivent permettre de comprendre comment le rapport aux lieux, au fil des étapes, se construit dans un ensemble reliant les lieux les uns aux autres. L'exemple de Frans montre que les stratégies mobilisées ne sont pas exclusives les unes des autres, et qu'elles ne sont pas complètement réductibles aux trois présentées ci-dessus. L'enquête portant sur des itinéraires parfois longs donne accès à des discours déjà teintés de réflexivité qui permettent de souligner que les stratégies de combinaisons de lieux varient selon le contexte spatial, et dans le temps. Cette dernière proposition permet notamment de montrer comment l'accumulation d'expériences permet un apprentissage, un affinement des capacités de

déplacement, et par là-même un affinement des stratégies mises en œuvre. On remarque notamment que l'ancrage durable dans un lieu est d'autant plus facile qu'une itinérance relativement dense a été effectuée. Ceci passe par exemple par l'apprentissage de la rencontre, la facilité de plus en plus grande à nouer des liens rapidement, comme le souligne Ines :

> « En fait c'que j'ai découvert, depuis que j'ai bougé de l'Italie en fait c'est que tu, t'as envie de créer un peu ta p'tite famille là où tu es. Et plus tu voyages, plus c'est facile de le faire. Et plus tu rencontres aussi des personnes qui sont dans la même situation que toi. »
>
> Ines, *backpacker*, Italienne, 32 ans, voyage seule, a quitté un emploi de manager pour être professeur de yoga

Il s'agit aussi d'un apprentissage progressif de la confrontation à la diversité culturelle. Ainsi, Katarina m'explique qu'elle a choisi d'aller en Afrique, mais avec l'appréhension forte de se trouver, notamment en tant que femme blanche, dans une situation de confrontation. Elle commence ainsi par Cape Town en envisageant cette destination comme une forme de transition entre Europe et Afrique. Elle exprime dans la suite de l'entretien le fait qu'elle a depuis le début envisagé son année de voyage comme itinérante entre plusieurs continents, mais qu'elle s'aperçoit désormais qu'elle aurait aussi pu passer par exemple un an en Afrique, montrant l'évolution forte depuis son appréhension initiale.

> « Katarina : My colleague at work, she said 'you have to do Africa, it's a great country', because her husband is from Tanzania, she show me all the pictures, she was really pushing, like 'go there, it's really good, and if you don't like it just book another flight and go out of the country', so I decided to start really smooth, go to Cape Town, which… white people (rire légèrement gêné), so I started there, it was amazing, but it was more amazing when I, as more as I get into Africa, like more black people, more culture, it was much more amazing than South Africa.
> Brenda : But you decide to go to south Africa because your friend told you about Tanzania?
> K : It was because of the black/white thing. I was afraid of this, may be it is really 'confrontative', or, I didn't know, I had no idea, but, and this is why I went to Cape Town because I know there, there are many tourists, many white people, just to, to have a...
> B : Transition.
> K : Yeah. »
>
> Katarina, *backpacker*, Allemande, 30 ans, voyage seule, assistante sociale en congé sans solde de 13 mois

L'accumulation d'expérience permet également de développer une capacité d'adaptation à différents types de contextes géographiques, et à terme de savoir précisément ce que l'on cherche et ce qu'on va trouver quelque part. C'est ainsi que Frans envisage son tour du monde comme une sorte de mise en bouche :

> « Frans: I think in my mind for this trip it is to sample, how is the culture, how are the places, all over the world, tchtchtch (bruit signifiant la fréquence rapide du passage par les lieux), and then, next trip I can say ok,

there I really like, I go there for one month, may be, sort of to get the taste of... »

Frans, *backpacker*, Sud-Africain ayant la nationalité Etasunienne, 32 ans, voyage seul, ingénieur à la NASA en congé sans solde de 6 mois

C'est aussi par son expérience de différents contextes que Markus peut se permettre de « naviguer à vue » :

« Markus : You travel very differently in places, in some places you can camp and hitchhike, and couchsurf and every things like that, but, it's not as easy to do that in other places. So some places you just go on buses and, only stay on beaches, only stay in guest houses. And other places you do other kind of stuff, it's very different.
Brenda : Depends of what? Price?
M : Price and like if you know people there or not, if you know people in the place, you will see it very differently (…) When I was in Nepal, I came up with the idea of going to the States. And I had a month to spend, I went to South Africa. Then when I was in the States, I was like, I'm so closed to South America, so... and then, people were talking about New Zealand being so cool so... taking this way home. »

Markus, *backpacker*, Suédois, 23 ans, voyage seul, petits boulots en Norvège

Ce décryptage de stratégies de combinaisons de lieux et des significations de celles-ci apporte des illustrations empiriques de la proposition de Janoschka et Haas (2013) sur les multiples opportunités auxquelles les *lifestyle migrants* ont accès :

« Lifestyle migrants predominantly belong to wealthy societies in the Western hemisphere, and they choose to relocate themselves partially or permanently in places with lower costs of living (...), thus capitalising the multiple opportunities that the existing differences of purchase power and social and symbolical power relations facilitate in a globalised world. »

Les lieux qui construisent l'itinéraire prennent sens les uns par rapport aux autres pour les diverses opportunités qu'ils proposent sur le plan des sociabilités, du confort, et de la découverte. Mais ces combinaisons ne se font pas sans mouvement, et les significations des itinéraires des individus mobiles intègrent aussi des significations associées au mouvement lui-même. La dernière sous-partie de ce chapitre interroge ainsi la place du mouvement à l'intérieur de ces combinaisons de lieux. A-t-il un rôle uniquement fonctionnel pour accéder aux diverses opportunités recherchées dans les lieux, ou est-il aussi recherché pour lui-même par les individus ?

3.3. Les significations du mouvement

Dans la deuxième section de ce chapitre, l'analyse des pratiques collectives a montré des territoires structurés par des centralités, mais aussi par des liens, produisant ainsi un territoire réticulaire. De la même façon, les significations associées aux itinéraires ont été abordées à travers la combinaison des étapes parcourues, mais doivent également interroger la place des moments de mouvement. Les significations

du mouvement font ici toucher une des grandes spécificités de ces *privileged mobilities* : l'expérience volontairement recherchée du mouvement pour lui-même. En effet, dans le cadre de l'analyse des mobilités, celui-ci est souvent envisagé comme subi ou n'est pas envisagé, l'analyse se concentrant sur les lieux. Dans les premières analyses sur la motilité, V. Kaufmann, M. Schuler, O. Crevoisier et P. Rossel (2003, p.29) indiquaient : « L'acquisition de la motilité et sa transformation en mobilité est le plus souvent un moyen de réaliser un projet ou une conséquence de sa réalisation et n'est que rarement un but en soi, sauf peut-être en ce qui concerne certaines formes de tourisme, la promenade ou la flânerie. » Dans le cas des mobilités du temps libre, les graphes élaborés dans la première partie de ce chapitre montrent que dans de nombreux cas, les liens sont multiples, et donc les moments de mouvement ont un poids important. Depuis la proposition relativement ambiguë du « non-lieu » de M. Augé, associant les lieux fonctionnels comme les infrastructures de transport à des parenthèses dans la vie des individus, manifestant une « surmodernité » et opposées au « lieu anthropologique » avec son épaisseur sociale et culturelle, l'approche du mouvement, de ses lieux et ses temps, a évolué, comme l'indique J.-B. Frétigny (2013, p.19) : « La littérature a depuis souligné combien la pratique des infrastructures de transport mentionnées s'inscrivent bien dans une certaine historicité, associée à des pratiques et des imaginaires sociaux et spatiaux puissants à une échelle individuelle et collective. ». La définition du lieu telle qu'elle est choisie dans cette thèse pointe par ailleurs l'importance des liens entre les lieux (Clifford, 1997; Massey, 1994), et toute la littérature sur la circulation transnationale place le mouvement même au cœur de la compréhension des migrations internationales (Cortès et Faret, 2009). La forte valorisation d'un imaginaire du voyage par les *backpackers* et les hivernants, au-delà de chaque destination, implique que le mouvement en soi a également une signification, et ne se résume pas à une connexion.

3.3.1. Mouvement impensé, l'effet tunnel de certaines liaisons ?

Pour une partie des liens des itinéraires, le mouvement semble s'inscrire dans un « effet tunnel ». Le trajet n'est pas raconté, ne fait pas l'objet de discussion, il est une connexion entre le lieu de départ et le lieu d'arrivée. C'est notamment ce que l'on identifie des trajets des hivernants se rendant en avion depuis leur lieu d'origine vers Agadir. Cette situation concerne 11 des couples d'hivernants ou des hivernants seuls interrogés, propriétaires dans la région d'Agadir d'une maison ou d'un appartement, ou en location, ou bien encore résidant à l'hôtel. L'enjeu pour la plupart de ces hivernants est de faire un trajet court, et ainsi que la distance perçue entre le lieu d'origine et d'arrivée soit la plus faible possible. Ainsi, plusieurs d'entre eux pratiquent des allers-retours multiples, notamment pour les fêtes, et mettent en avant le fait que, s'ils se trouvent en difficulté, ils ne sont qu'à trois heures d'avion, ce qui est moins cher et plus rapide que certains trajets en train réalisés en France. Pour certains hivernants

possédant une maison au *Club Évasion* près de Mirleft, complexe résidentiel fermé à 120 kilomètres d'Agadir, l'absence d'immédiateté du trajet est justement un sujet de plainte. Ils se sentent loin de tout et notamment de l'aéroport d'Agadir. Ils expriment non seulement un sentiment d'insécurité sanitaire, mais expliquent également l'absence de visite de leurs enfants par cet éloignement relatif. Concernant les *backpackers*, l'effet tunnel est davantage propre à certains longs trajets, réalisés en avion pour relier des destinations lointaines. L'évocation des moments vécus dans les transports les amène en effet exclusivement à parler des transports en commun tels que le train ou le bus, mais pas de l'avion. Les liens au sein d'un même itinéraire n'ont ainsi pas la même signification et sont plus ou moins chargés d'une valeur symbolique forte associée au voyage.

3.3.2. Le mouvement comme moment de découverte : l'Autre, la rencontre et l'inattendu

Parmi les moments de mouvement à forte valeur symbolique, les transports en commun sont particulièrement présents dans les récits d'itinéraires des *backpackers*. Comme le souligne J.-B. Frétigny (2011) concernant le train dans le contexte européen, le lieu de transport, non seulement en tant qu'infrastructure d'arrivée et de départ, mais aussien tant que véhicule, peut être envisagé comme une sorte de territoire provisoire, habité par un collectif d'anonymes. Dans le cas du voyage en Asie, le fait de prendre les transports en commun locaux cristallise des moments forts des récits de voyage, souvent sous forme d'anecdote, valorisant la confrontation avec l'altérité, le hasard des rencontres, et l'inattendu, positif ou négatif, lié au transport. D'abord, les *backpackers* soulignent très souvent la grande différence entre l'expérience du train, du bus ou encore du taxi en Asie et ce qu'ils connaissent dans le monde occidental : densité de personnes, présence de marchandises ou d'animaux au côté des personnes, coût très faible, vitesse lente et donc durées très longues, inconfort, etc. L'expérience du transport en commun cristallise une part de la confrontation à l'altérité recherchée dans le voyage. Le fait de prendre par exemple les bus locaux, ou les classes les moins chères dans les trains, sera une marque de prise de risque et d'intérêt pour la culture locale, plutôt valorisante pour le *backpackers*. C'est selon Laëtitia et Maël, « là où tu rencontres des gens », en référence aux bus locaux népalais, décrits avec humour. L'expérience peut être vécue comme une épreuve, mais rester un souvenir fort, comme dans le cas de Ines qui parle du train en Inde, où la « désattention civile » qui est la norme de relation entre les voyageurs anonymes en Europe (Frétigny, 2011), n'est pas de mise :

> « Ines. Ils te parlent de toutes les façons. Donc euh, c'est vraiment une expérience de voyager en train en Inde, il faut l'faire une fois dans la vie, juste pour savoir.
> Brenda. Ok, ça tu retiendras.

I. oui, oui et c'est surtout le regard des gens. Ils bougent pas leur regard. »

Ines, backpacker, Italienne, 32 ans, voyage seule, a quitté un emploi de manager chez Levis pour être professeur de yoga, vit avec ses économies

Les transports cristallisent également une part de la sociabilité des *backpackers*. Le récit d'une rencontre avec un ou plusieurs autres *backpackers* commence souvent dans un bus, lorsqu'une forme de solidarité de circonstance s'installe pour vérifier par exemple un itinéraire, et que le moment du trajet se transforme en moment de discussion. John raconte ainsi une anecdote assez commune de formation, parmi les passagers d'un bus, d'un groupe éphémère de voyageurs :

« John : So when I was travelling through Laos, I met all these people, on the bus from… euh, Chiang Mai, to the border of Laos, and then, we all took the same slow boat, so we all became very close in three days, and then when we went to Luang Prabang, there were twenty of us, through the town and we rented two entire hostels very next to each other
Brenda : Two entire houses?
J : Hostels
B : ok, you were, how many people you were?
J : It was like 20 of us.
B : Really, whaou, from where?
J : Oh, everywhere, New Zealand, Australia, Germany, I don't know, England…
B : So you stayed together how long?
J : We stayed together one night in Luang Prabang together, and then, most of us, went down to Vang Vieng together, and stayed for a week together, and…
B : You keep in touch?
J : Yeah, we're all friends on Facebook »

John, *backpacker*, 26 ans, Étasunien, voyage en couple avec Jessie, travaille en cours de voyage et se forme au yoga

Les transports en commun, parce qu'ils sont un passage obligé du voyage et généralement une source de confrontation à l'altérité, sont également des référents pour évoquer les situations inattendues, et parfois présentées comme dangereuses, labellisant l'identité du *backpacker* (Elsrud, 2001). Certains récits angoissants relatifs aux routes périlleuses, chauffeur brusque ou vol en cours de trajet, à l'image de celui d'Angela ci-dessous, se transmettent de *guest house* en *guest house*, diffusant une forme de mythe du danger associé à la pratique du *backpacking* pourtant largement encadrée en Asie du Sud Est.

« Angela : I heard, I heard some scaring stories that they do in Thailand for example, one girl that I met, she was in a bus, in Thailand I don't remember where, it was quite a good bus.
Brenda : Private bus.
A : Not private, but the ones with the air con, and everything, and then, they put like stuff in the ventile, you know the thing, they put some kind of drugs in it so they drug all the people in the bus, so they felt asleep, not a pretty dangerous drug but a drug that make them sleeping and, and then, they taking all the stuff like the wallet and stuff in your bags, and then when they get up into bus, the driver was away. »

Angela, backpacker, Suédoise, 22 ans, voyage seule, a arrêté son travail d'éducatrice spécialisée, se forme au yoga

Pour les *backpackers*, le mouvement fait partie intégrante du voyage et enrichit la dimension de découverte recherchée. À nouveau, les capacités économiques de ces individus mobiles leur permettent souvent d'envisager de combiner les expériences : transports peu chers permettant des rencontres et des situations exceptionnelles, et transports plus confortables pour les trajets les plus longs ou en cas de besoin de repos. Pour certains, l'expérience de la route a une signification primordiale dans le voyage.

3.3.3. La recherche volontariste de l'expérience de la route

Au-delà de la situation sociale spécifique au trajet dans un transport en commun, une partie des *backpackers* et des hivernants partage la recherche volontariste, au cours du voyage, de l'expérience de la route. Il s'agit notamment des camping-caristes au Maroc, mais également des quelques jeunes européens vivant en camions, rencontrés également au Maroc, des *backpackers* se déplaçant en van en Australie, ou encore des exemples de *backpackers* pratiquant un tour du monde selon un mode de transport particulier : le vélo ou encore le stop. De nombreux travaux sur des objets proches des *backpackers* ou des hivernants se réfèrent à l'imaginaire de la route notamment développé dans la génération *beatnik*, par exemple dans les écrits de Jack Kerouac. S. Leroux (2007) utilise cette référence pour interpréter l'importance du tourisme itinérant dans le sud Marocain, non seulement pratiqué par les camping-caristes, mais aussi massivement via la location de voiture. Cette référence est également présente dans les travaux de L. Vacher (2010) sur les *backpackers* et les camping-caristes en Australie, ainsi que dans le travail de C. Forget sur le phénomène des full-time RVers aux Etats-Unis (2006), personnes vivant en camping-car à l'année.

On retrouve dans les discours de ces personnes une forme d'évidence associant le fait de vivre sur la route à un sentiment de liberté. Les camping-caristes racontant leur itinéraire au fil d'une année expriment souvent l'idée de « vadrouille » sans vraiment de préparation, au gré des envies. Cette idée est d'autant plus présente chez les camping-caristes installés « en sauvage », tout comme chez les *Travellers*. L'autonomie gagnée grâce au véhicule permet aussi de dépenser peu et donc de bouger plus longtemps sans anticipation nécessaire. Le véhicule prend une importance alors assez grande. Pour les jeunes en camion, le véhicule est le chez soi permanent, et il permet souvent de transporter un véhicule d'appoint comme une moto ou un scooter, tout comme chez certains camping-caristes. Cette pratique d'itinérance en van est également très répandue en Australie, avec un commerce de véhicules d'occasion très fort. Le fait d'avoir son hébergement mobile implique aussi une forme de confort minimaliste. Ainsi, Élise et Cosme, en tour du monde pour au moins deux ans et rencontrés à Bangkok, sont impatients de se rendre en Australie pour avoir leur van et bouger tout en ayant leur espace :

> « Cosme : Rien que tu vois par exemple, l'idée de là, du petit mini van qu'on va s'prendre en Australie, mettre nos p'tits rideaux à nous, enfin des trucs tout cons...
> Élise : C'est à dire, tu vois être dans un truc où tu vas plus, bouger et chercher sans arrêt, aller dans une autre chambre, changer d'endroit...
> C : Cuisiner aussi... »
>
> Élise et Cosme, *backpackers*, Français, 33 et 30 ans, voyagent en couple, lui est formé en boulangerie, elle est illustratrice et travaille en ligne pendant le voyage

Aussi, dans la plupart des situations, les « routards » mettent en avant l'environnement privilégié dans lequel ils passent leurs nuits et leurs journées. Sebastian, *backpacker* qui a vécu trois mois dans un van, souligne qu'à Sydney, il dormait presque sur la plage. Marie-Jeanne, qui vit à l'année en camping-car, m'explique qu'elle aime aller faire sa vaisselle dans la mer, Megan et Donan, qui font le tour du monde à vélo, ont essayé de garder en mémoire, grâce à leur blog, chaque lieu dans lesquels ils ont planté leur tente :

> « It's more like, when we were camping, I wrote about every place we slept, so we can remember each place we put our tent (...) I don't write each town the name of the town, it's more description about how is the field behind, how are the trees, but in my mind, I remember that I can see the place. »
>
> Megan et Donan, *backpackers*, Étasunienne et Britannique, 29 et 36 ans, voyagent en couple, elle a quitté son travail de nourrice, il a quitté son travail de professeur de gym et est rentier

Ainsi, au-delà de la combinaison de lieux, associés chacun à différents motifs et différentes significations, le mouvement lui-même peut être recherché. Il peut être invisibilisé s'il n'intéresse pas l'individu, ou pour certains liens, et devenir pour d'autres liens une source de confrontation avec l'altérité, de rencontres, d'expériences. Dans la mesure où il est permis à l'individu dans un cadre relativement sécurisé, à travers des frontières ouvertes et des modes de transport accessibles, le mouvement peut apporter au voyage une forte valeur symbolique ajoutée. Cette signification du mouvement dans le cadre des mobilités du temps libre marque une relative spécificité par rapport à des mouvements vécus comme contraignants, voire extrêmement dangereux dans le cadre d'autres mobilités internationales.

Conclusion

Ce chapitre apporte des connaissances empiriques sur le déploiement à large échelle des itinéraires des *backpackers* et des hivernants recueillis sur les terrains thaïlandais et marocains. D'un point de vue formel d'abord, le décryptage spatio-temporel des itinéraires montre qu'au-delà de l'association des hivernants à la résidence secondaire, et de celle des des *backpackers* au tour du monde, ces deux groupes présentent des mobilités marquées à la fois par le passage et par l'ancrage dans les lieux. La complexité des itinéraires denses recueillis montre en outre l'utilité, dans le cadre d'une phase d'analyse liminaire, de critères simples, tels que la durée passée dans un lieu, transférable à l'étude d'autres types d'itinéraires denses. Ensuite, il est apparu que d'un point de vue collectif, ces ancrages et ces passages prennent place, avec des intensités variables, dans des centralités majeures recoupant les grandes centralités métropolitaines, mais aussi dans des centralités plus confidentielles propres à certaines pratiques. Ces centralités, associées à des cheminements anciens et évolutifs, structurent des territoires transnationaux réticulaires originaux. Enfin, les analyses présentées dans ce chapitre mettent en valeur les significations combinatoires des itinéraires tels qu'ils sont analysés à l'échelle individuelle. Les lieux sont reliés entre eux par l'individu selon des logiques de combinaison. Les lieux peuvent être hiérarchisés, opposés, mis en complémentarité, comme le développent les travaux sur les *lifestyle migrations* (Benson et O'Reilly, 2009). La construction de l'itinéraire rend par ailleurs compte de la capacité de l'individu à mettre en place ces combinaisons comme des stratégie, comme le soulignent plus récemment les recherches sur les *privileged migrations* (Croucher, 2012). La longueur des itinéraires permet d'envisager l'évolution de cette stratégie et le développement, au cours du voyage, de nouvelles compétences. Bien sûr, ces stratégies n'effacent pas les nombreuses contraintes à prendre en compte. Ainsi, comme le soulignent Cooper, O'Mahony et Erfurt (2004), l'itinéraire n'a rien d'une expérience déstructurée : « *Both national and local data show that backpackers are not 'nomads' in the sense of an unstructured travel experience, but are heavily constrained in terms of sites visited and often seek casual employment to pay for theses visits.* » (p. 180). Au final, le rapport aux lieux qui se construit par l'intermédiaire de ces itinéraires, entre passage et ancrage, apparaît très diversifié, entre quotidienneté et exceptionnalité. Ces résultats nuancent alors les approches existantes, parfois trop dichotomiques en ce qu'elles associent la « quête d'un mode de vie meilleur » des retraités mobiles à une seule destination, approche classiquement utilisée dans le champ des *lifestyle migrations* (Benson et O'Reilly, 2009), tandis que les *lifestyle mobilities* (Duncan, Cohen et Thulemark, 2013) envisagent uniquement des modes de vie en mouvement.

Ces résultats conduisent à différentes perspectives qui seront approfondies dans la suite de cette thèse. D'abord, ils impliquent de questionner le rapport aux lieux à

une autre échelle que celle de l'itinéraire : celle du lieu. La partie trois (chapitre 7 et 8) de cette thèse reprendra ainsi la question du passage et de l'ancrage dans les lieux en interrogeant le paradoxe entre mobilité et appropriation. Le dimension idéelle de l'appropriation, complémentaire à la dimension matérielle, sera alors approfondie (Ripoll et Veschambre, 2005; Vincent-Geslin, Ravalet et Kaufmann, 2016). L'échelle locale permettra également de préciser la dimension collective, voire communautaire, qui se dégage en filigrane des territoires identifiés. La dimension collective de ces mobilités sera interrogée au regard des pratiques concrètes de l'espace observées sur les terrains, interrogeant la coprésence avec d'autres groupes –touristes, locaux–, et l'hétérogénéité interne des groupes.

Enfin, en proposant de penser les itinéraires comme des combinaisons stratégiques, j'ai pointé la diversité des logiques individuelles qui interviennent dans l'agencement des itinéraires. Envisager ces logiques comme des stratégies a permis de pointer la position privilégiée des individus qui les mettent en œuvre, et surtout de montrer le renforcement de cette position que permettent de telles stratégies. En filigrane de cette proposition se jouent différentes notions relatives à l'apprentissage de la mobilité, aux dispositions préalables liées à la position sociale de l'individu, et l'intégration de la mobilité dans un projet. La mobilité des hivernants et des *backpackers* doit ainsi, et ce sera l'objet du chapitre 6, se penser à l'échelle du parcours de vie.

Chapitre 6.
Trajectoire. Réintroduire le temps biographique dans les mobilités internationales

Le chapitre 5 a travaillé sur des mobilités « en cours de route » : les itinéraires des *backpackers* et des hivernants en train de se faire, les réseaux de lieux pratiqués, les motifs guidant le choix de telle ou telle destination. Dans ce chapitre 6, il s'agit de réintroduire le temps biographique, dans l'explication de ces mobilités internationales qui prennent sens à l'intérieur d'une trajectoire de vie. En tissant les liens significatifs entre les expériences de mobilités présentes, passées et projetées et leurs interactions avec les trajectoires sociales des individus, l'objectif est de montrer comment le rapport aux lieux se construit au fil de cette trajectoire de vie dans des processus de socialisation et d'apprentissage différenciés de la mobilité.

À rebours de nombreux travaux sur les mobilités privilégiées s'intéressant surtout aux contextes de destinations et à la dimension individuelle de la mobilité, l'analyse proposée dans ce chapitre montre les liens entre l'individu, son contexte de vie social, familial, professionnel et sa mobilité. Les recherches sur le *backpacking* soulignent par exemple que cet enjeux est encore à approfondir (Richards et Wilson, 2004) comme l'indiquait déjà en 1983 N. Graburn en pointant l'intérêt de travailler le tourisme en lien avec le cycle de vie :

> « Though there are studies of motivation, attitudes, and behavior before, during and after particular tourist trips, there have been no in-deph studies of the place and influence of tourism on life trajectories, educational and lifestyle choices, and world view. We need studies of the place and function of tourism within the life cycle of individuals, vis-à-vis self-awareness, identity and aspirations (…) » (p. 2)

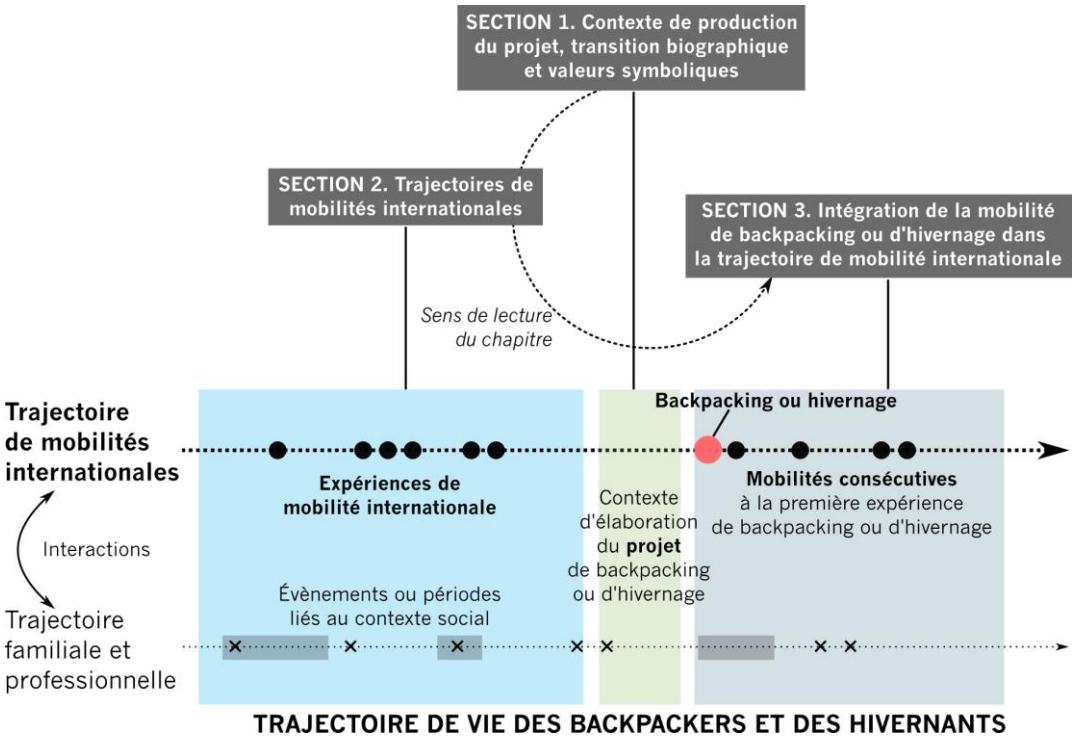
La compréhension des capacités de mobilités et de leur évolution, souvent évoquée par les chercheurs (Ripoll, 2015; Kaufmann, Bergman, et Joye 2004), est en cela indissociable d'une prise en compte du contexte social. Comme le souligne par exemple V. Kaufmann et E. Widmer (2005) au sujet de la notion de motilité : « loin d'être une caractéristique purement individuelle, dépendant essentiellement de stratégies ou de compétences innées, elle se construit dans le cadre familial, et de fait répond aux logiques présidant au fonctionnement et aux structures de celui-ci. » (p. 200). L'hypothèse sur laquelle repose l'analyse est ainsi largement inspirée de notions telles que la « motilité » (Kaufmann, 2000) et des « capacités de déplacement » envisagées comme dépendantes de « conditions inégales de possibilités », liées

notamment aux capitaux dont disposent les individus (Ripoll, 2015)[1]. Il est ainsi envisagé que les différences sociales au sein des groupes permettraient de saisir différentes trajectoires de vie, amenant selon différentes voies à la formulation d'un projet de mobilité de *backpacking* et d'hivernage. Il est considéré que la dimension spatiale de ces trajectoires de vie peut être particulièrement riche d'éléments de compréhension. F. Guérin-Pace souligne dans le cadre d'une analyse des lieux mentionnés par les individus dans l'enquête biographique « Histoire de vie », la composante spatiale des biographies permet de saisir des référents identitaires. Dans notre cas, l'analyse considère l'expérience de la mobilité au cours de la vie comme une marque de la dimension spatiale des appartenances et processus sociaux et un élément clé de la formation du rapport aux lieux.

Afin d'articuler au mieux la compréhension du rapport aux lieux et la prise en compte de trajectoires de vie pour des groupes aussi différents, notamment en terme d'âge, que les *backpackers* et les hivernants, ce chapitre s'est nourri des propositions sociologiques et démographiques relatives à la démarche biographique. Adaptée à l'analyse des mobilités, l'approche biographique permet selon E. Lelièvre (1999) « de bien cerner les motivations liées à la vie familiale et professionnelle des migrants potentiels par une analyse des migrations en interaction avec les divers événements familiaux et professionnels » (p. 198). Les analyses ont mobilisé les entretiens compréhensifs sur le contexte de formulation du projet de départ, les récits d'expériences de mobilités tout au long de la vie et le suivi *a posteriori* par e-mail. Le chapitre se structure en une succession de zoom avant et arrière sur la trajectoire de vie des individus rencontrés (Figure 6.1).

[1] Cf. section 1.2.3. du chapitre 1 développant les différentes approches théoriques envisageant la mobilité comme liée à une forme de « capital ».

Figure 6.1. Schéma d'organisation du chapitre : le projet, les expériences de mobilités passées, l'intégration du *backpacking* et de l'hivernage dans la trajectoire



Réalisation : B. Le Bigot

La première section situe sa focale sur le contexte de formulation du projet de mobilité de *backpacking* et d'hivernage. Elle présente la diversité des conditions préalables au voyage, puis souligne le rôle de la mobilité et des imaginaires de l'Ailleurs[2] comme support de transition biographique. La seconde section propose un grand angle sur l'apprentissage de la mobilité au fil de la trajectoire de vie. Elle retrace les différentes séquences des trajectoires individuelles en se concentrant sur leur dimension spatiale, à travers l'évolution des expériences de mobilités internationales au cours de la vie. Une typologie de trajectoires est élaborée et différents axes d'interprétation sont présentés, tirant profit du croisement entre les *backpackers* et les hivernants. Enfin, la troisième partie se recentre sur les dernières séquences de la trajectoire. Il s'agit alors de montrer comment la mobilité de *backpacking* et d'hivernage peut être envisagée comme « un break » au sein de la trajectoire de vie, mais aussi comment elle peut l'infléchir. Seront notamment présentées les dynamiques de circulations répétées entre plusieurs lieux qui caractérisent certaines trajectoires et permettent de penser l'évolution du rapport aux lieux.

[2] Cf. chapitre 2, section 2.3.2. pour le développement théorique sur l'importance de la prise en compte des contextes de production des imaginaires pour comprendre la différenciation de leur actualisation en fonction notamment de rapports de pouvoir (Chivallon, 2007).

1. Le projet de voyage : production et symbole entre Ici et Ailleurs

Cette première section propose d'entrer dans les trajectoires de vie des individus rencontrés par un point précis : le contexte de production du projet individuel de mobilité de *backpacking* et d'hivernage. Les recherches sur les mobilités de vieillesse et de jeunesse invitent à identifier ces pratiques à des formes de rite de passage, en se concentrant sur la dimension individuelle de ce « rite »[3]. La notion de rite de passage renvoie autant à l'individu qu'à la société dans laquelle sa place évolue. Ainsi, les projets formulés par les individus s'inscrivent largement dans des contextes nationaux, professionnels, familiaux, scolaires, économiques, etc. relatifs à la société de départ (Cohen, 2004). L'objectif est de comprendre d'abord comment ce contexte oriente la production du projet et ensuite quelles en sont les composantes axiologiques, c'est à dire les valeurs associées. À travers ces éclairages sur le projet de voyage, se dessinent des porosités fortes entre les imaginaires et les pratiques de l'Ici, lieu de départ et de formulation du projet et l'Ailleurs, lieu imaginé pour concrétiser ce projet.

La notion de « projet » a été choisie comme outil d'analyse pour les articulations entre pratiques et imaginaires à la fois temporels et spatiaux qu'elle permet dans le cadre d'une approche biographique. Le « projet » est défini ici, à la suite de G. Simon (2010)[4] comme « un préalable imaginaire et matériel au voyage : imaginaire parce que le projet est *a minima* la représentation mentale d'un ailleurs, matériel parce qu'il demande, à un stade développé, la préparation concrète du voyage » (p. 33). G. Simon (*ibid*) souligne l'intérêt de la notion telle qu'elle est pensée comme articulée avec l'action, prenant des formes inégalement opératoires, de l'intentionnalité à l'action stratégique. Plus largement, le choix de la notion de « projet » a également été influencé par son utilisation pour penser le fonctionnement des sociétés néo-libérales, comme le montre par exemple L. Boltanski et E. Chiapello (1999) en décrivant un néo-management apparu dans les années 1990. Ce fonctionnement correspond à un mode d'organisation du travail reposant largement sur des « projet », présentés comme permettant de favoriser aussi le développement personnel.

Cette section montre comment s'articule les différenciations, notamment sociales, des contextes de production des projets, avec le rapport aux lieux, saisi notamment à travers la façon d'envisager l'Ici et l'Ailleurs. Les contextes nationaux,

---

[3] Voir la section 2.2.2. du chapitre 3 sur l'identification de la mobilité comme rite de passage dans la littérature sur les *backpackers* notamment, mais également sur la mobilité dans le cadre du passage à la retraite.

[4] Pour un développement théorique sur l'articulation entre « projet » et « voyage », voir le chapitre 1 de la thèse de sociologie de G. Simon (2010) portant sur les pratiques touristiques dans la métropole parisienne.

sociaux ou encore familiaux de production des projets seront particulièrement détaillés.

1.1. Contextes nationaux, familiaux et socio-professionnels de production du projet, concrétisation différenciée

Pour comprendre la production des projets de mobilité, l'analyse s'est d'abord tournée vers la prise en compte globale des différentes dimensions du contexte de départ des individus. L'approche mise en place considère en effet que pour comprendre les processus de mobilité, le parcours individuel doit être pris en compte en reliant différentes sphères de la vie et considérer au-delà de l'individu les liens tissés avec son entourage (Lelièvre, 1999). Il s'agit également de répondre aux manques de prises en compte des contextes nationaux et sociaux dans certaines recherches sur les mobilités internationales, sur le *backpacking* notamment (Cohen, 2004).

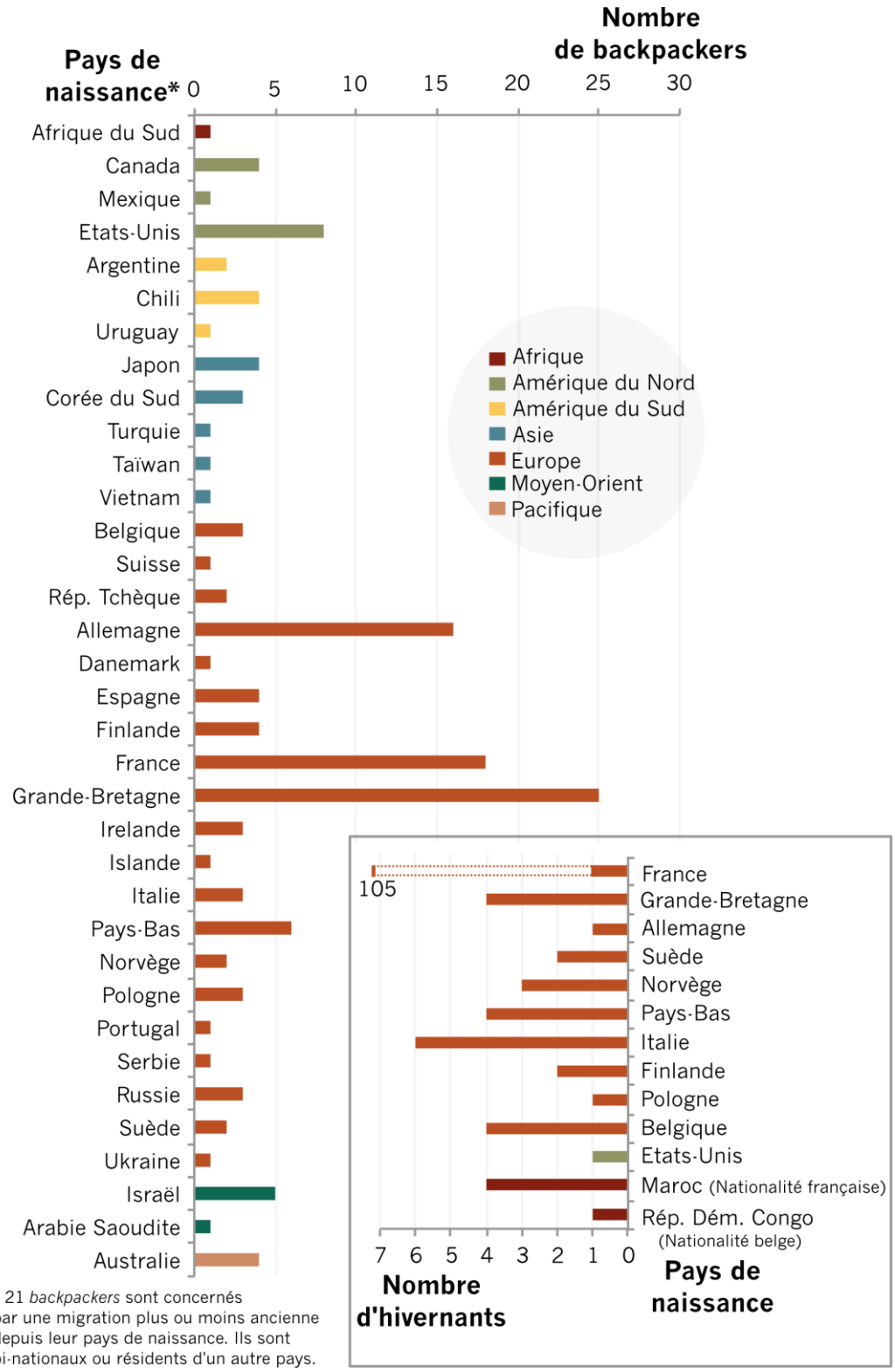
1.1.1. Les situations nationales d'origine : différenciation de diffusion des pratiques et d'accès à la mobilité internationale

Dans le cas des *backpackers* comme des hivernants, le cadre national d'origine influence la conception du projet et sa réception dans la société de départ. L'analyse montre notamment que selon la société de départ, l'individu jouit d'une position privilégiée liée à son appartenance nationale dans l'espace mondial ou à son appartenance sociale dans l'espace national.

Comme le rappelait E. Cohen (2004), les contextes nationaux de départ sont assez peu exploités dans les recherches sur le *backpacking*. En travaillant sur les *backpackers* Israéliens, il montre que le cadre national est pourtant structurant pour comprendre leur expérience de voyage. Dans le cas des hivernants, le critère national est souvent un outil de délimitation du groupe d'enquêtés, comme dans l'étude des Suédois en Espagne de Gustafson (2001). Ceci permet de montrer les différenciations au sein d'un groupe d'hivernants d'une même nationalité, mais pas d'utiliser ce critère pour comprendre justement comment il peut être source de contrainte ou d'opportunité et ainsi faire varier les projets et expériences. Dans les échantillons de *backpackers* et d'hivernants interrogés, les situations nationales sont relativement hétérogènes, comme le montre la Figure 6.2. présentant les pays de naissance[5].

[5] Sont mobilisés ici les cas, majoritaires, où le pays de naissance est également le pays de résidence principale de l'individu au moment de la conception du projet. Les situations de migration seront notamment abordées dans la section 2 du chapitre.

Figure 6.2. Pays de naissance des hivernants et des *backpackers* interrogés



Source : B. Le Bigot

Dans le cas des *backpackers*, les contextes nationaux permettent d'une part de relever la différence de diffusion de la pratique du *backpacking* au sein des différentes sociétés nationales. Les études sur ce mode de voyage signalent l'évolution des

nationalités des *backpackers*, autrefois presque exclusivement européens, et aujourd'hui également asiatiques ou encore sud-américains, comme l'illustre l'échantillon constitué. Cette diffusion implique la différence du statut de cette pratique au sein des sociétés de départ, en fonction de son caractère commun ou rare. Les rencontres avec ces différents *backpackers* ont permis de relever que, dans les pays européens les plus représentés, la mobilité de *backpacking* est relativement légitime quelle que soit la période de vie à laquelle elle est menée et s'est diffusée dans des catégories sociales variées. En Suède par exemple, la diffusion forte de cette pratique auprès des jeunes avant leurs études explique une acceptation sociale forte, comme pour Angela (suédoise, 22 ans) qui justifie ainsi l'avis positif de ses parents à l'annonce de sa décision de partir à l'étranger plusieurs mois : « *euh, a lot of people in Sweden do this, they go out take after college, may be one or two years and travel around and may be they come back and do their thing, so, yeah…* ». Dans le cas de sociétés où cette pratique est plus récente et rare, par exemple pour les *backpackers* d'origine sud-américaine, elle concerne davantage une classe sociale supérieure, en cours d'étude supérieure notamment. Ainsi, la diversité des origines nationales des *backpackers* peut nuancer le qualificatif de « mobilité privilégiée » mais il semble que cette mobilité soit tout de même permise par une position privilégiée, à l'échelle mondiale par rapport à son appartenance nationale, ou à l'échelle nationale par rapport à son appartenance sociale. Du côté des hivernants, la diffusion différenciée de cette pratique au sein de différents pays européens est principalement liée aux liens post-coloniaux, à la proximité géographique, et au différentiel de niveau de vie. En regroupant ces trois conditions, la France l'origine dominante parmi les hivernants. De point de vue européen, et notamment français, le Maroc est une destination idéale notamment parce qu'il est possible d'y parler français, comme le souligne ci-dessous Jean-Yves et Véronique :

> « Jean-Yves : Oui c't'a dire que le, c'est pas compliqué le Maroc c'est quasiment le seul pays où tu peux v'nir en camping-car avec la chaleur.
> Véronique : Et où ils parlent français.
> JY : C'est un pays qui reste grand, parce que la Tunisie ça nous fait une traversée d'bateau, et c'est pas grand la Tunisie. Et puis ils parlent français c'est très important quand tu restes quatre mois, enfin pour les enfants moins, comme pour vous j'suppose, vous parlez anglais donc euh, la Thaïlande tout ça, parce que la Thaïlande c'est, y'a beaucoup à aller en Thaïlande hein, mais bon, nous on a pas bien travaillé à l'école [rire].
> Brenda. Oui et vous pouvez pas aller en Thaïlande en camping-car.
> V : Non, mais enfin on peut trouver des p'tits trucs à pas cher, mais enfin ils ne parlent qu'anglais quand même hein.
> JY : Et puis y'a nos animaux aussi [ils amènent leurs chiens au Maroc]. »
>
> Véronique et Jean-Yves, hivernants, français, 63 et 65 ans,
> en couple, en camping-car, ancienne cadre infirmière,
> ancien transporteur routier

Les liens notamment touristiques[6] établis entre le Maroc et d'autres nationalités comme les Allemands, les Britanniques et les Suédois impliquent également une présence relativement importante de ces nationalités, qui ont par ailleurs développé des pratiques de *lifestyle migrations* dans d'autres destinations, notamment l'Espagne.

Dans le cas des *backpackers* comme des hivernants, l'origine nationale implique des opportunités ou des contraintes différentes en termes de sortie de son territoire et d'accès à d'autres territoires, comme l'a par exemple développé dans le chapitre 5[7]. Les nationalités les plus présentes parmi les *backpackers* permettent, grâce à des accords bilatéraux, d'accéder à de nombreux territoires en candidatant pour des Programmes Vacances Travail ou en bénéficiant de dispenses de visa. Par exemple, pour bénéficier de 30 jours de présence autorisée en Thaïlande sans visa en étant entré sur le territoire par voie terrestre, il faut être ressortissant des États-Unis, du Royaume-Uni, du Canada, de la France, de l'Allemagne, de l'Italie ou du Japon. En ce qui concerne les hivernants, la France, comme la majorité des pays d'Europe fait partie des 59 nationalités bénéficiant d'une dispense de visa d'entrée au Maroc, leur permettant de séjourner 3 mois sur le territoire. Le privilège apparaît plutôt dans la démarche de prolongation, très facile à obtenir pour les hivernants souhaitant rester 3 mois de plus, à la différence des autres migrants, par exemple d'origine subsaharienne[8]. Un autre élément lié au contexte national se présente comme marquant pour les projets de certains *backpackers* : le lien de la période de jeunesse avec le service militaire. Dans le cas des *backpackers* Israéliens C. Noy et E. Cohen (2005) ont montré que le voyage de *backpacking* était une habitude de la jeunesse dans la période qui suit leur service militaire, et que ce voyage était marqué par les tensions et enjeux identitaires marquant leur société de départ. Pour certains jeunes, le refus de faire son service militaire entraîne une impossibilité de sortie de son territoire national. Dans le cas de deux *backpackers* rencontrés, l'une israélienne, l'autre russe, quitter leur territoire a été un réel défi. L'une a fait quelques mois de prison en Israël, et l'autre, russe, a réussi à s'acheter un faux ticket certifiant sa participation au service militaire et un passeport international.

L'origine nationale implique un rapport au voyage, au monde et donc à l'Ailleurs très variable. L'enquête a d'abord permis de relever l'importance de la diffusion des pratiques de mobilité au sein de la société d'origine, différente selon le niveau de richesse du pays, son ouverture à l'international ou encore son histoire

---

[6] Voir le chapitre 3, section 3.1.2.

[7] Voir le chapitre 5, encadré 5.2. sur les politiques d'accès aux territoires liées aux visas.

[8] Les demandes auprès du Commissariat d'Agadir pour obtenir des informations concernant les demandes de prolongation se sont avérées infructueuses. Les échanges lors des journées d'études « Présence des étrangers, cosmopolitisme et changements sociaux au Maroc contemporain » qui se sont tenues à Rabat les 3 et 4 novembre 2014 ont toutefois permis de relever une facilité particulière pour les hivernants obtenir une prolongation. Pour plus de détails sur la politique migratoire marocaine, voir notamment N. Eba Nguema (2015) et N. Khrouz (2015).

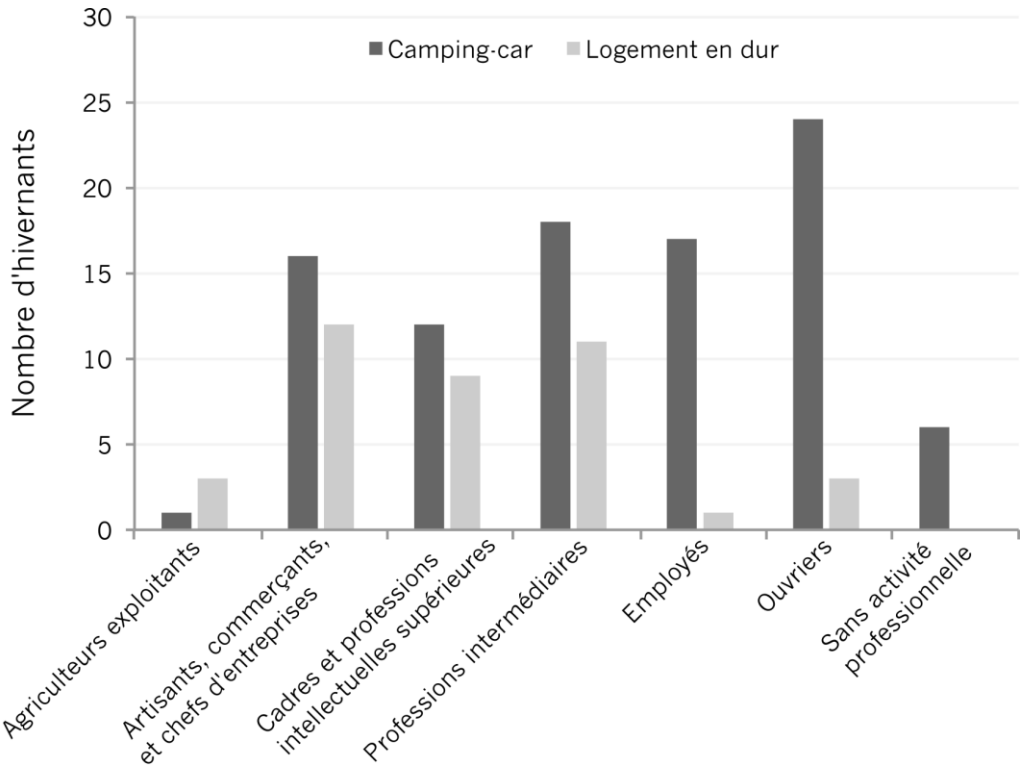
coloniale. Cette position plus ou moins internationale à l'échelle mondiale joue également sur les privilèges dont les citoyens peuvent user pour accéder à des territoires. Ces origines relativement diverses invitent à regarder du côté des sphères professionnelles et sociales pour relever, entre ces profils nationaux si différents, les mécanismes qui amènent à la production des projets de mobilité.

1.1.2. Les hivernants : différents projets pour différentes situations socio-professionnelles

Dans le cas des hivernants, un élément biographique commun structure largement leur projet : la sortie de la vie active. Comme le chapitre précédent l'a souligné, la majorité des hivernants rencontrés ont pour premier motif de voyage le soleil, mettant à profit leur position relativement privilégiée à l'échelle mondiale pour optimiser leur qualité de vie. Ce motif commun recouvre des projets et des réalisations très variables notamment en fonction des appartenances sociales des individus.

La différenciation des anciennes situations socio-professionnelles se reflète dans la formulation de projets différents, notamment, comme le montre la Figure 6.3, en termes de logement au Maroc. On retrouve ainsi des classes sociales relativement diversifiées choisissant le camping-carisme, mais des classes sociales plus favorisées parmi les hivernants logeant en dur, c'est à dire propriétaires ou locataires d'un appartement, d'une maison, ou occupant une chambre d'hôtel ou une résidence. Parmi les camping-caristes, le profil d'ancien ouvrier est majoritaire, avec notamment le secteur du transport routier qui est représenté. Certains métiers tels que les secrétaires se retrouvent notamment parmi les employés et les cadres administratifs sont bien représentés au sein de la catégorie des cadres et professions intellectuelles supérieures. La catégorie artisans, commerçants et chef d'entreprise est principalement composée d'artisan ou de commerçants.

Figure 6.3. Répartition des hivernants selon les groupes socio-professionnels (profession exercée avant la retraite) et le logement au Maroc



* La répartition utilise la codification en Professions et Catégories Socioprofessionnelles (PCS) 2003 de niveau 1 de l'Insee. Trois anciennes professions ont été jugées trop imprécises pour être catégorisées, le graphique représente ainsi la répartition de 74 hivernants.

Source : B. Le Bigot

La référence au travail est assez fréquente, notamment dans le cas des jeunes retraités. Certains relèvent notamment le fait qu'ils ont « travaillé toute leur vie », soulignant parfois la difficulté de leur ancienne profession, justifiant leur projet de passer leur retraite dans un cadre ensoleillé associé aux vacances. Dans certains cas, le projet d'hivernage au Maroc est clairement lié à une précarité dans le pays d'origine. Dans le cas de Jean-François comme dans d'autres, le projet ne se formule pas uniquement comme une forme de récompense suite à une vie active laborieuse, mais est formulé comme une question de survie. Jean-François a 56 ans lorsque je le rencontre sur le camping sauvage d'Imourane. Il est mécanicien de profession mais un accident lui a fait perdre sa jambe en 1999. Il a dû arrêter de travailler, mais s'est acheté tout de même une maison, qu'il a revendue rapidement pour des raisons financières. Le mode de vie mobile lui permet de mieux vivre sa retraite, quitte à ne pas être tout à fait dans la légalité concernant sa durée de présence en France :

« Brenda : quelle est la raison principale de votre venue ?
Jean-François : l'exil. C'est parce que j'peux plus payer mon chauffage en France, j'ai plus de maison et tout ça.
B : vous vivez uniquement dans votre camping-car ?
J : oui. Parce que j'ai été propriétaire, j'ai eu une maison, j'pouvais plus payer donc fallait faire un choix. Le choix a été vite fait, j'ai voyagé tout le temps.
B : depuis quand vous vivez dans votre camping-car ?
J : ça fait trois ans.
B : vous viviez où avant ?
J : ma maison c'était en Bourgogne.
B : vous êtes né dans ce coin ?
J : oui bien sûr.
B : et là du coup ça vous permet de faire des économies de vivre dans le camping-car et de venir ici ?
J : oh oui bien-sûr. Je mets de l'argent de côté alors qu'en France bah tu meurs quoi. Ici y a le soleil en plus. »

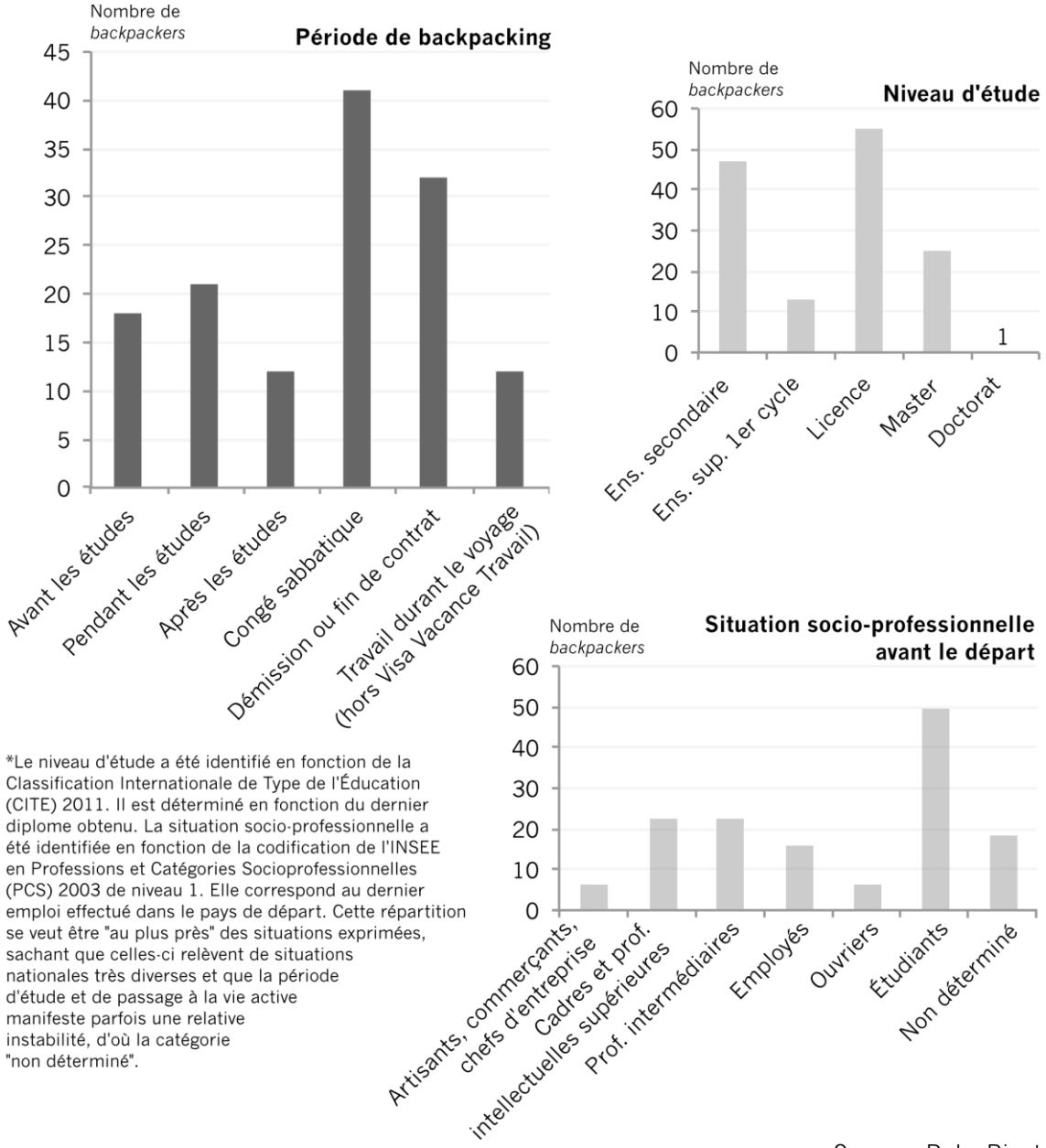
Jean-François, hivernant, Français, 56 ans, voyage seul,
camping sauvage à Imourane, invalide depuis 15 ans,
ancien mécanicien

1.1.3. Les *backpackers* : un rapport au travail et aux études qui façonne le projet

Parmi les *backpackers*, les contextes de départ sont bien plus hétérogènes et se lisent notamment dans le rapport au travail et aux études. Le travail et la formation ont été évoqués dans le chapitre 5 comme des motifs intervenant dans l'élaboration de l'itinéraire, il s'agit ici de montrer qu'ils façonnent plus largement le projet même de mobilité et cristallisent des interpénétrations entre pratiques et imaginaire de l'Ici et de l'Ailleurs.

L'identification d'une ancienne profession n'est pas possible pour tous les *backpackers* rencontrés, certains étant étudiants. La profession est par ailleurs pour une partie d'entre eux encore instable à cette étape de la trajectoire de vie. L'échantillon étant très diversifié, une vue d'ensemble synthétique à partir d'un recoupement entre divers critères est proposée pour commencer et suivie d'un portrait.

Figure 6.4. Diversité des situations d'étude et de travail des 141 *backpackers* interrogés



Source : B. Le Bigot

Le recoupement de diverses caractéristiques des *backpackers* interrogés (Figure 6.4) confirme les résultats des recherches récentes indiquant que cette pratique ne concernant plus uniquement les étudiants mais aussi les individus actifs, avec notamment les « *flashpacker* » désignant selon Jarvis et Peel (2010), des *backpackers* plus âgés et déjà entrés dans la vie active[9]. Plus précisément, l'analyse de l'échantillon permet d'identifier que dans la majorité des cas, le voyage intervient durant des périodes de congés sabbatiques ou à la fin d'un contrat de travail. L'articulation entre le voyage et le travail est ainsi très importante : l'arrêt du travail, volontaire ou non, ou

[9] Cf. section 2.2.1 du chapitre 3 expliquant la diversification des profils des *backpackers* selon la littérature.

sa suspension, conditionne la formulation du projet. Dans de nombreux cas, une période relativement longue de travail précédent le voyage est orientée pleinement vers l'accumulation d'un budget pour partir. Le mode de vie se modifie, les sorties sont moins nombreuses et les pratiques du lieu d'origine sont orientées en fonction du projet imaginé. Pour rappel l'âge médian des *backpackers* interrogés est de 26 ans et l'âge moyen de 28 ans, ainsi ces pauses ou ces arrêts durant la vie active interviennent assez tôt, après quelques années d'expérience professionnelle. Dans certains cas, l'enchaînement de contrats courts ou le chômage encouragent à partir, comme dans le cas de Luisa et Mario (28 et 29 ans), couple de *backpackers* espagnols, qui associent leur projet de départ à la crise en Espagne et à l'impossibilité de trouver du travail. Dans le cas des *backpackers* partant avant, pendant ou juste après les études, le projet de voyage est tout à fait articulé à la trajectoire scolaire puisque c'est la date de début ou la date de fin des études ou les possibilités d'année de césure qui définissent le départ et le retour. Pour une partie non négligeable de l'échantillon, le projet de voyage s'articule avec des opportunités de travail à l'étranger. En dehors des 22 *backpackers* voyageant en partie dans le cadre d'un visa vacance travail, 12 travaillent durant leur voyage, parfois en ligne, illégalement dans des établissements touristiques ou encore comme professeur d'anglais. Cette diversité des périodes biographiques dans lesquelles s'insère le *backpacking* implique des situations socio-professionnelles et des niveaux d'étude relativement variés (Figure 6.4, graphiques de droites).

Une majorité de *backpackers* a un niveau qui équivaut à la Licence, ce qui correspond à la fois à des *backpackers* en cours d'étude au moment de leur voyage, à des professions relativement bien représentées parmi les *backpackers* requérant ce niveau, notamment les professions du social et du soin (éducateur spécialisé, psychomotricien, par exemple), mais aussi à des profils professionnels atypiques, disposant d'une licence mais ayant exercé ensuite différents métiers ou s'étant formés dans des professions artistiques sans réaliser un diplôme correspondant (réalisateur, danseur par exemple). Malgré la diversité des profils, une vue synthétique sur les situations socioprofessionnelles est possible[10]. La catégorie « profession intermédiaire » est bien représentée, notamment par les professions du social et paramédical, mais aussi par des professions de concepteur et d'assistant dans le domaine artistique, comme celle de designer graphique (avec 6 *backpackers*, c'est la profession la plus représentée). Parmi la catégorie des « cadres et professions intellectuelles supérieures », deux pôles principaux se détachent, les professions liées au commerce et celles liées à l'art, avec également quelques *backpackers* médecins et ingénieurs. La majorité des *backpackers* classés comme employés correspond à des jeunes *backpackers* qui ont travaillé après

[10] Ces situations correspondent au dernier emploi stable réalisé par le *backpacker* dans son pays de départ. Si l'individu n'a eu aucun emploi stable dans son pays de départ mais une expérience professionnelle de plusieurs mois au cours de son voyage, celle-ci est prise en compte. La codification de l'Insee a été utilisée car elle permet de couvrir, malgré la diversité des contextes nationaux d'activité professionnelle, une large partie des situations recueillies.

leurs études dans des professions de services en restauration ou comme saisonniers, notamment pour économiser dans le cadre de leur projet de voyage. On retrouve parmi les ouvriers des métiers relativement spécialisés comme cuisinier et menuisier.

L'impossibilité de classer près d'une vingtaine de *backpackers* constitue un résultat en soi. Une partie des situations socio-professionnelles « non déterminée » correspond en effet à des situations d'auto-entrepreneuriat (*free-lance*), parfois en ligne ou associées à du travail en ligne ou a du travail illégal. Ces combinaisons de différentes activités sont mises en place par l'individu par exemple pour associer une activité plutôt artistique non rémunératrice à une activité plus rémunératrice, et surtout, dans certains cas, pour voyager tout en travaillant[11]. Ces profils sont marqués par une relative irrégularité dans le travail, interprétée parfois comme une forme de précarité, parfois comme une forme d'indépendance, qui s'articule bien avec les projets de long voyage, le cadrage temporel du contrat de travail étant moins fort. Le cumul de différentes activités, les mobilités entrainées par ces cumuls, les périodes de non-travail, etc. n'ont rien de nouveau, si on pense au profil ancien des travailleurs saisonniers par exemple (Bompard, Magnac, et Postel-Vinay, 1990)[12]. Ce qui, par contre, pourrait constituer une évolution contemporaine majeure, est la diffusion d'un travail en ligne permettant d'articuler voyage et travail dans un cadre transnational.

Le cas de Miu, australienne d'origine japonaise, est intéressant pour comprendre une des formes d'articulation entre travail et voyage. Miu, a 26 ans lors de notre rencontre en janvier 2014 à Ko Phangan. Elle séjourne sur l'île depuis deux mois et demi et voyage au total depuis cinq mois. Elle est née au Japon à Tokyo, de parents professeurs d'anglais (son père devient à la fin de sa carrière principal d'un lycée) et vit en Australie depuis l'âge de 11 ans. Elle a formulé le projet d'un grand voyage après trois ans d'exercice comme ergothérapeute, métier dans lequel elle se plait :

> « When I was working, I love my job, I could see myself working working for few more years, but something inside me, maybe I do need to see more the world, meet more people, have more (…) world experiences, to inform me but I guess into my work as well, and everyone around me had been traveling, or had go on travelling, and talk about travels all the time (…). »
>
> Miu, *backpacker*, 26 ans, née au Japon, vit en Australie depuis l'âge de 11 ans, seule, a quitté son emploi d'ergothérapeute.

À Ko Phangan, elle a fait une formation de yoga, et en parallèle, une formation en ligne de nutrition. Le suivi par mail a permis d'établir que suite à notre rencontre, Miu a continué de voyager en Europe, au Mexique, à nouveau en Asie, durant près d'un an et

[11] L'un des profils le plus atypique croisé dans ce cadre est celui de Ivy, rencontrée uniquement dans le cadre d'un questionnaire, qui, à la question de son activité professionnelle, a répondu qu'elle était « free lance designer, botanist and gogo dancer ». Ivy gagne assez de revenu comme designer et botaniste en Californie pour ensuite passer quatre mois par an à Ko Phangan en tant que performeuse gogo danseuse.
[12] Les auteurs expliquent la difficulté à cerner les formes de l'emploi au 19e siècle, les catégories statistiques étant restées longtemps inadéquate pour lire les phénomènes très répandus de périodes de non-travail et de migrations saisonnières entre travail industriel et agricole.

demi avant de s'installer à Barcelone où elle vit aujourd'hui. Ses savoir-faire liés au corps (ergothérapie, yoga, cuisine vegan) l'ont suivi tout au long de ses voyages et elle propose aujourd'hui à Barcelone des cours de cuisine et de yoga. Travail, formation et voyage sont, dans le projet de Miu et sa réalisation fortement liés et associés à une forme de développement personnel.

Les points de départ des *backpackers* en termes de rapport au travail et aux études mettent en valeur des projets construits en fonction des possibilités offertes par la vie active ou étudiante. Aussi, l'Ailleurs peut être associé, non seulement au voyage, mais aussi au travail ou à la formation, dans des trajectoires biographiques où les projets évoluent. Le questionnement sur les rapports aux lieux du voyage rejoint alors un questionnement sur les rapports aux lieux du travail et des études et sur l'évolution transnationale des formes spatiales d'organisations sociales dans les sociétés contemporaines.

1.1.4. L'influence du réseau social comme un réseau de lieux

Le réseau social, notamment amical et familial, apparait particulièrement structurant dans la production du projet de voyage. L'extension géographique internationale de ce réseau est un élément support facilitant largement le projet.

Nombreux *backpackers* mentionnent un ou une ami dont le départ à l'étranger a fait émerger l'idée de partir. Pour Dam (30 ans), le départ en Australie en Visa Vacance Travail est consécutif au départ d'un de ses meilleurs amis. Dans le cas des camping-caristes, il est fréquent que lors de la première année de mobilité vers le Maroc, le trajet depuis la France jusqu'au Maroc se fasse en convoi à deux camping-cars composé d'un couple d'hivernants novices et d'un couple d'habitués. Les nouveaux hivernants racontent souvent que ce sont des amis connus dans leurs réseaux de camping-carisme qui les ont initiés, et les recherches d'accompagnateurs sont également assez présentes sur les forums de camping-caristes.

Dans le cas de Danièle (française, 78 ans), l'achat de sa maison à Agadir et son projet d'hivernage est tout à fait lié à la présence de sa sœur sur place. La sœur de Danièle, également retraitée, habite à Agadir depuis plus de vingt ans, elle y venait avant même sa retraite, en vacance à l'hôtel. En 1991, alors que Danièle travaillait encore comme vendeuse de pain au porte-à-porte, elle rend visite à sa sœur et revient dix ans plus tard, pour un séjour itinérant avec des amis français et marocains. En 2005, à la mort de son mari, elle achète avec ses enfants une maison à Agadir et y vient, depuis cette date, tous les ans pour six mois. Lorsqu'avec sa fille, elles ont commencé à imaginer l'achat d'une maison à Agadir, sa sœur l'a encouragé à concrétiser le projet :

> « On a passé notre après-midi, à regarder [les maisons en vente à Agadir] pour s'amuser disons. Et puis quand, parce que ma fille, elle habite juste derrière moi [dans la région de Nantes], donc je traverse le jardin, je rentre chez moi. Et puis ma sœur d'ici [de Agadir], elle m'appelle, alors je dis 'ah

> c'est marrant qu'tu appelles parce que on était en train de regarder les maisons toute après-midi, c'est comme si on était à Agadir' [elle imite sa sœur avec un ton surexcité] 'ah tu veux une maison ? Je connais une, j'arrête [la vente]!', 'Attends, attends, on est à rêvasser là, faut d'abord regarder les finances, et tout et tout et puis faut qu'les hommes sont d'accord', 'mais si si, j'arrête', 'non, mais tu t'emballes là eh oh !'. Donc, on a parlé comme ça. Et puis, je me suis mise à faire mes p'tits comptes pour voir. Et puis, on l'a acheté. »
>
> Danièle, hivernante, française, 78 ans, seule, propriétaire d'une maison à Agadir, ancienne vendeuse au porte à porte

Globalement, la mention du réseau familial comme frein ou encouragement est plus courante chez les hivernants, ces derniers remplissant souvent un rôle de parents et de grands-parents qu'ils tentent de combiner avec leur projet de voyage. Celle du réseau amical est cela dit très présente, et souligne notamment la recherche de sociabilité amicale et le développement de celle-ci par l'intermédiaire du voyage. Le réseau social mentionné par les *backpackers* mentionne moins spontanément la famille, le projet de voyage constituant pour certain un détachement du cercle familial. Le réseau amical de départ est parfois source d'imitation dans l'élaboration du projet, mais peut aussi être mis à distance par la formulation d'un projet conçu comme alternatif. Dans les deux cas, la mise en réseau de lieux prévus par le projet, s'appuie sur le réseau de lieux, plus large, établi par leur réseau social. Le capital social propre à l'individu intervient alors largement pour faciliter la formulation du projet et sa dimension spatiale –les lieux d'ancrage d'autres personnes de son réseau– jouent sur les destinations envisagées.

1.1.5. Partir en couple, duo ou solo : quand la période de vie donne un sens collectif ou individuel au projet

Le chapitre précédent a souligné comment la construction de l'itinéraire donnait l'opportunité de combiner différents modes de sociabilité : le couple, la famille, les amis, la non-sociabilité à travers la solitude, etc. Cette stratégie se construit à partir de la situation initiale dans laquelle est conçu le projet.

On retrouve pour rappel[13] de façon assez attendue, au regard de la différence d'âge entre les deux groupes, un plus grand nombre de projet solitaire chez les *backpackers* (75%) et de projet de couple chez les hivernants (79%). Le fait de partir seul participe pour le *backpacker* d'une dimension émancipatrice, mais correspond aussi à un mode de voyage favorisant largement la rencontre et où le *backpackers* ne voyage jamais vraiment seul sauf s'il le cherche délibérément. Dans le cas d'Angela (*backpacker*, 22 ans, suédoise), partir a été sa solution pour prendre réellement son indépendance. Les loyers étant élevés à Stockholm, la plupart des gens de son âge vivent encore avec leurs parents. Elle est partie pour plusieurs mois de stage de yoga à Ko Phangan. Une de ses meilleurs amis l'a rejoint, mais elles ont décidé de prendre chacune un

[13] Cf. chapitre 3, section 2.2., voire la présentation synthétique des deux échantillons.

bungalow, appréciant cette possibilité d'avoir un « chez soi ». Pour Monique et George (belges, tous deux 73 ans) le projet de mobilité de retraite est une négociation de couple. Monique indique qu'elle rêvait initialement, durant sa vie active, d'une retraite faite de longs voyages, mais son mari n'aime pas l'avion ni l'hôtel, et ils ont donc, poussés par des amis venant au Maroc depuis une vingtaine d'année, fait le choix de cette destination. Pour Niki (29 ans) et Rory (36 ans), *backpackers*, elle de nationalité américaine et lui britannique, le projet de voyage leur permet de repousser le problème d'installation du couple dans l'un des deux pays, celle-ci étant compliquée durablement sans passer par le mariage.

Les cas de voyage en duo amical sont quasiment absents[14] parmi les hivernants, et concernent sept duos de *backpackers*, de 22 ans en moyenne, composés de façon non-mixte (des duos d'hommes et des duos de femmes). Cette option est ainsi privilégiée pour des projets préalables ou simultanés aux études, pour une classe d'âge où le couple est encore peu structurant. Le projet solitaire concerne dans l'échantillon, rappelons-le, une majorité d'hommes, aussi bien chez les *backpackers* que chez les hivernants, mais un nombre tout de même important de femmes : dix hivernants et six hivernantes, 52 *backpackers* hommes et 33 *backpackers* femmes (dont une avec enfant). Certaines femmes expriment une certaine prudence liée à leur sécurité en tant que femme, mais sans en faire un élément d'hésitation ou d'adaptation forte quant au projet de voyage. Le registre est plutôt celui d'un accomplissement individuel, proche de celui exprimé par les hommes. Ces projets en solitaire sont fréquemment associés à une rupture biographique, comme la prochaine section le développe.

Les points de départ des *backpackers* et des hivernants sont de ce point de vue relativement variables et rendent compte d'une mobilité qui prend sens en fonction de trajectoires biographiques différenciées socialement. Se dessine ainsi progressivement un résultat montrant la mobilité internationale comme un projet formulé par des classes sociales relativement différentes, privilégiées, mais pas seulement à l'échelle de la société de départ. La vue synthétique sur les différentes composantes de la situation de départ permet d'interpréter le moment de production du projet et son contenu comme un point biographique spécifique, où la mise à distance concrète de l'Ici, du chez soi, du lieu de vie habituel, par le projet de partir Ailleurs, a également une forte valeur symbolique.

[14] Un seul duo de femmes a été rencontrée. Marie-Anne et Josiane sont au Maroc pour moins de 2 mois, elles ne rentrent donc pas dans la catégorie « hivernant », mais le but du séjour, pour Josiane, est de trouver un logement « pour hiverner » au Maroc. Marie-Anne l'accompagne mais ne cherche quant à elle pas de lieu d'hivernage, elle fait de longs voyages chaque année dans différentes destination. Les deux femmes se sont rencontrées quelques années auparavant sur un réseau social spécialisé permettant de trouver des compagnons de voyage et ont fait plusieurs voyage ensemble depuis.

1.2. Le projet de départ, transition biographique et forte valeur symbolique de l'Ailleurs

La première partie de ce chapitre a montré que les projets formulés ne peuvent se résumer à leur dimension individualisante, comme certains cadres théoriques le proposent (notamment Z. Bauman, cité par O'Reilly, 2009). La prochaine section propose de développer plus spécifiquement la place du projet au sein de la trajectoire de vie et les valeurs accordées à la mobilité dans la construction du projet par l'individu.

Les cadres nationaux, familiaux, professionnels, sont reconfigurés dans la mondialisation et intègrent l'évolution des valeurs associée à la mobilité. Il s'agit ici de mettre notamment ces projets en regard avec la proposition de M. Peraldi et L. Terrazzoni (2016) développée dans le chapitre 2[15], de l'intégration des mobilités contemporaines dans un « régime aventurier ». Qu'elles soient d'ailleurs privilégiées ou non, la mobilité serait une plateforme de réalisation d'un projet personnel et répond à un « désir de bifurcation » (p. 19). Les valeurs liées au projet de voyage sont significatives à la fois d'une norme sociale d'acceptation voire d'encouragement de la mobilité et varient selon l'individu concerné et son contexte social. Ce travail sur le projet souligne alors la dimension spatiale symbolique sur laquelle il s'appuie, à travers les valeurs associée à la mise à distance du lieu de départ, l'Ici, et l'imaginaire de l'Ailleurs. En approfondissant l'approche de la mobilité comme une construction sociale, cette section souligne la façon dont la mobilité est utilisée pour accompagner voir enclencher une transition biographique et comment les valeurs associées à la mobilité et à l'Ailleurs peuvent changer en fonction sa confrontation avec d'autres valeurs socialement distinctive, telles que la famille ou le travail. Ceci révèle alors des rapports de pouvoir ici particulièrement visibles entre classes sociales et entre générations.

1.2.1. La mise à distance de l'Ici, dimension spatiale des transitions biographiques

En tant que mobilité internationale de longue durée, la mobilité de *backpacking* ou d'hivernage constitue une étape biographique importante. La mise à distance du lieu de vie habituel entraîne une série de recomposition de l'ensemble des sphères de la vie : absence dans le lieu de vie habituel et donc auprès de son réseau social, reformulation de ces liens par l'intermédiaire d'outils numériques, nouvelles rencontres, dépenses financières importantes, modification du cadre de vie, ou encore contribution forte du voyage à l'image sociale de l'individu. La dimension spatiale de ce projet intervient comme un support ou un levier pour accompagner ou enclencher une transition biographique.

[15] Cf. chapitre 3, section 2.2.2.

Comme le chapitre 3[16] l'a présenté, les mobilités étudiées interviennent à des moments de transitions biographiques, la jeunesse et la retraite, qui impliquent l'association fréquente de la mobilité durant ces périodes à une forme de rite initiatique. L'analyse propose de complexifier l'interprétation de ce passage en utilisant les notions de « transition » et de « bifurcation » biographique. C. Bidart (2006) définit la « transition » biographique comme une évolution prévisible, telle que la décohabitation parentale, différente de la « bifurcation », définie comme une « crise ouvrant un carrefour biographique imprévisible » (p. 32). Le changement opéré par la bifurcation engage toutes les sphères de la vie et le « 'temps court' de la crise influe sur le 'temps long' du parcours » (p. 32).

L'analyse des entretiens avec les *backpackers* et les hivernants montre que parmi ces deux groupes, le projet de mobilité de longue durée est souvent articulé à une transition biographique. Dans le cas des hivernants, le passage à la retraite est l'élément le plus structurant mais s'accompagne aussi d'un retour du couple à une situation de tête à tête, ou d'une conscience du vieillissement en cours. Dans le cas des *backpackers*, les éléments de transition biographique sont plus variables selon les âges, de la décohabitation à l'entrée dans la vie active et à la mise en couple, ce qui manifeste bien ce que Lebon et de Linares (2016) interprètent comme un allongement et un flou autour des contours de la jeunesse, notamment parce que ces éléments de transition autrefois synchrones, le sont de moins en moins. Le projet de voyage donne une teneur originale à l'une de ces transitions mais n'est cependant pas imprévisible. Il s'inscrit, comme la suite du chapitre le montrera, dans la continuité de mobilités passées qui ont petit à petit introduit la mobilité internationale dans l'arbre des possibles biographiques.

Dans certains cas, moins nombreux mais tout de même fréquents, le projet de mobilité de longue durée s'articule à une bifurcation biographique. Il correspond à l'une des voies imprévisibles qui apparaît en conséquence d'une crise ou d'un enchaînement de plusieurs perturbations biographiques. Dans le cas des *backpackers*, une situation fréquente est celle d'une rupture amoureuse. Les récits montrent que parfois, le projet de voyage n'est pas la première issue choisie, il est formulé après que l'individu ait déménagé, changé de travail, ou dans le contexte d'une période d'introspection. La nuance entre transition et bifurcation est parfois floue à ce stade de jeunesse, lorsque l'individu exprime une période relativement longue durant laquelle son projet de mobilité a muri à travers une remise en question progressive des différentes sphères de sa vie, professionnelle, familiale, amoureuse, intellectuelle, etc. Ce processus apparaît par exemple fréquent chez les adeptes du yoga. Govert, comme d'autres *backpackers*, explique sa décision par l'intermédiaire d'un élément anecdotique

[16] cf. chapitre 3, section 2.

déclencheur, la mise en récit biographique souligne la relative difficulté à concrétiser ce type de projet :

> « Govert : I guess it's a couple of things that leads to it, it's difficult to describe, but there is... I still remember when I quit my first job, I was building, I was in construction, and there was a certain... I was really bored of that work.
> Brenda : How long you worked in construction?
> G : 2 years
> B : Ok, that was directly after...
> G : No no, it's just… I'm trying to explain a point. I was really tired of that job, I didn't like it, I just wanna to quit, because… but you have a job, so it makes money, you don't really, you try to look to something different, but it didn't went that well, so you stop looking, you keep doing the thing, you don't... and suddenly there was a day, when I dropped a hammer on my foot. And that hurt, so I picked up the phone, I called my boss, and said ok, I quit.
> B : Because of a hammer?
> G : Yeah, no it's because way more of course, but that was like, the motivation to, just, and I guess, and I'm not sure, what was the motivation to started to travel, but something like, that must have happened, I mean, also, the job I was thinking a lot about quitting already, it took a while to, and it was the same with traveling. »
>
> Govert, *backpacker*, néerlandais, 32 ans, seul, gère un commerce en ligne tout en voyageant

Dans le cas des hivernants, un accident, le décès du compagnon ou d'un membre de la famille ou la rupture amoureuse sont également régulièrement associés à la production d'un projet d'hivernage. Ce type de processus biographique est particulièrement présent chez les hivernants voyageant seuls. Sept hivernants voyageant seuls ont été rencontrés en entretien, parmi eux, quatre sont dans des situations de bifurcation : Danièle a perdu sa fille de 30 ans et son mari, Jean-François a perdu sa jambe lors d'un accident, Marie-Jeanne a perdu son travail brutalement puis son compagnon, et Jean a été quitté par sa femme. Dans les trois derniers cas, la perturbation a entraîné la décision de ne plus avoir de logement fixe et de vivre toute l'année en camping-car. La décision est argumentée à la fois comme un choix de mode de vie et comme une solution aux difficultés financières qui surviennent suite aux perturbations biographiques rencontrées.

Le cas de Marie-Jeanne, comme d'autres cas, montre qu'il s'agit souvent d'une conjonction de perturbations plus ou moins fortes qui s'enchaînent et font émerger des perturbations plus anciennes. Différentes temporalités et différentes sphères de la vie sont mobilisées par l'enquêté pour donner du sens à une décision forte, telle que celle de changer de mode de vie en optant pour la mobilité en camping-car. Marie-Jeanne, française, a 62 ans lorsque je l'interroge sur le terrain de camping sauvage d'Imourane, à 14 kilomètres au nord d'Agadir, où elle séjourne seule en camping-car. Six années auparavant, après 32 ans comme responsable d'une ligne de production dans une usine de savon près de Nantes, elle a été licenciée suite à un conflit avec la direction. Suite à son licenciement, elle a proposé à son compagnon de l'époque de vivre en camping-car.

Elle associe explicitement cette décision à une forme de liberté et de « pied de nez à la société », consécutif au conflit social qu'elle a vécu dans son usine, mais aussi à un parcours de vie marqué par un travail très jeune et par le stigmate d'être née d'une fille-mère. Son compagnon est décédé brutalement, peu de temps après la décision commune de vivre en camping-car. Elle a alors décidé de continuer seule. Elle explique qu'elle se débrouille financièrement avec des petites astuces : connaître les puits où recharger ses réserves d'eau ou encore en ramener en France des bidons d'essences détaxés. Elle exprime au moment de l'entretien une grande frustration à ne pas trouver de nouveau compagnon pour voyager avec elle.

Dans les cas aussi bien de transition que de bifurcation, les projets des *backpackers* et des hivernants montrent comment les composantes spatiales de la vie sociale –la distance, l'imaginaire de l'Ailleurs, le mouvement lui-même–, se font les leviers d'un changement biographique. Le fait de formuler le projet d'une longue mobilité dans le cadre d'une transition ou d'une bifurcation peut être interprété comme une concrétisation de cette dernière. En effet, partir rend concret le changement qui s'opère dans l'ensemble des sphères de la vie sociale. Cette concrétisation peut être également interprétée dans certains cas comme une réappropriation par l'individu de la suite de sa trajectoire de vie. Ainsi, certains évitent l'expérience de la marginalisation sociale consécutive à une crise, ou limitent cette expérience, parce qu'à l'étranger, et notamment « au soleil », elle est moins évidente à distinguer d'une mobilité présentée comme choisie et confortable.

Enfin, l'identification de ces processus biographiques dans le cadre des entretiens, et donc d'une mise en récit de la trajectoire de vie par l'enquêté, illustre la diversité de ces profils d'individus. La mise en récit des histoires de vie amène souvent le chercheur et l'enquêté à co-construire une continuité biographique et à « aplatir » le parcours, ce que P. Bourdieu évoque en parlant de « l'illusion biographique » (1986) : « traiter la vie comme une histoire, c'est-à-dire comme le récit cohérent d'une séquence signifiante et orientée d'évènements, c'est peut-être sacrifier à une illusion rhétorique, à une représentation commune de l'existence » (p. 70). Dans le cas des individus interrogés, une partie d'entre eux présentent la spécificité de souligner, par la mise en récit, l'idée de déclic, de coïncidence et de coup de tête. Aussi, la façon de présenter non seulement sa trajectoire passée, mais ses projets futurs, au cours de l'entretien, nous renseigne, non seulement sur le contenu potentiel de ces projets, mais sur des présentations de soi qui varient largement en fonction des classes sociales, des âges etc. Dans le cas des *backpackers*, l'idée de ne pas anticiper le futur peut être à la fois associée à l'appartenance à une classe sociale peu favorisée, qui généralement présente moins d'anticipation, mais être également mis en valeur dans la communauté des *backpackers*, où la non-anticipation est plutôt distinctive. Ces formes discursives renvoient à la mobilité comme construction sociale associée à certaines valeurs, enjeu qui est discuté dans les prochaines sous-sections.

1.2.2. Partir, une prise de risque distinctive

Le projet de mobilité de longue durée formulé par les *backpackers* et les hivernants, est, dans une large mesure, une pratique apportant des éléments de distinction sociale. B. Réau (2009) souligne, dans le cadre des mobilités de jeunesse, le caractère particulièrement distinctif d'une mobilité longue à l'étranger, qui donne à l'individu une connaissance quotidienne du lieu, surpassant une « vulgaire » connaissance touristique. De même, dans les récits de *lifestyle migrants*, la migration est généralement associée à une prise de risque distinctive (Benson et O'Reilly, 2009) par rapport à un confort ou un quotidien banal. L'enquête montre dans le cas des *backpackers* et des hivernants, que dans la majorité des situations, le projet de mobilité est reçu par l'entourage de l'individu de façon positive. Cette valorisation positive inscrit ces mobilités globalement dans le camp des « bonnes » mobilités qui contribuent à l'imaginaire mobilitaire fortement ancré dans les sociétés contemporaines (Borja, Coutry, et Ramadier, 2013), s'opposant à des « mauvaises » mobilités, qui sont contestées, débattues, et généralement celles des plus pauvres (Jamar et Lannoy, 2011).

Dans les deux groupes, la valeur positive et distinctive retirée du projet de mobilité vient en partie de la prise de distance, du moins dans le discours, avec la société urbaine dans laquelle vit la majorité des occidentaux. Ce discours de comparaison valorisant l'Ailleurs, caractéristique des *lifestyle migrations*, associe les lieux de l'Ici, leur fonctionnement, leur paysage et leurs sociabilités de façon négative, comme dans le discours de Mike sur la ville de Londres où il a grandi :

> « Mike : I grew up in London, so I don't like that, you know…
> Brenda : You don't want to live in a city anymore?
> M : No. I fucking grew up in a place, it makes you a bad person, makes you angry, and, everything, just you smile to someone, he thinks you're crazy. In the underground, you read his newspaper, and he looks at you like disgusting 'don't read my fucking paper', 'it's a free paper man!' (…) He was looking at me like I'm crazy.
> B : Ah yes?
> M : Just smiling to people, you know, just, 'who is the crazy person' sorry man (rire).
> B : Ok, so, no more city now.
> M : No, anyway, you have to go to Bangkok, Bangkok is different. »
>
> Mike, *backpacker*, britannique, 24 ans, seul, fait différents job en cours de voyage.

Au-delà de la mise en valeur d'un autre mode de vie, se retrouve dans les discours des *backpackers* une approche de la mobilité comme expérience valorisable dans le future, à l'image des « projets » du néo-management censés permettre l'accomplissement personnel (Boltanski et Chiapello, 1999). On retrouve l'idée que cette expérience permet de mieux se connaître, de s'enrichir par la connaissance d'autre culture, mais aussi, l'idée du développement de compétences par l'intermédiaire du voyage et que celui-ci ne constitue pas un « trou dans le CV » mais au contraire,

peu s'inscrire aussi dans un plan de carrière. Le voyage est ainsi pour certain organisé de façon très rigoureuse, mobilisant des compétences de logistique et d'organisation importante. L'organisation avant le voyage amène petit à petit l'individu à performer son futur statut de voyageur, par exemple par la création d'adresse mail spécifique dans lesquels le prénom est accolé, voire remplacé par une référence au voyage : « walkwithmeyourself@... » ou encore « stevensbigtrip@... ». Élise et Cosme, couple de français de 33 ans et 30 ans, ont ainsi créé un projet de tour du monde particulièrement organisé, qui a duré plus de 2 ans, avec l'idée, pour lui, d'apprendre des modes de fabrication de pain pour ouvrir ensuite une boulangerie, et elle, d'apprendre des techniques artistiques, complétant son métier d'illustratrice. C'est en partie dans cette perspective de valorisation qu'ils ont choisi de faire un blog.

Figure 6.5. Extraits du blog d'Élise et Cosme : un outil de communication pour valoriser leur voyage

Source : http://www.tatup.fr/ consulté le 23 octobre 2016

Le blog « TATUP », conçu par un ami du couple, en anglais et en français, est particulièrement travaillé, accompagné d'une newsletter et d'un logo (Figure 6.5). Le couple a prévu avant le départ ce que sera son contenu : expériences des destinations, conseils de voyage, rencontres spécifiques liées à leur intérêt pour la boulangerie et le dessin. Un partenariat avec le journal *Le Dauphiné* a été mis en place pour publier chaque mois un article sur leur tour du monde. Ce blog s'inscrit explicitement dans une démarche de valorisation professionnelle, comme l'explique Cosme :

> « Élise : Pourquoi on a décidé d'faire un blog?
> Cosme : Hum... Ah oui ! [comme s'il avait oublié et s'en souvenait tout juste], bah pour qu'ensuite ça puisse orienter, enfin qu'on puisse l'utiliser à un but professionnel. Le but c'était de monter un projet, qui à terme pourrait être transformé en projet professionnel. Par exemple si un jour, quand j'montrai ma boulangerie, on compte bien utiliser tout ce *background* derrière comme un élément commercial en plus. Tu vois ? Pour profiter de ça. Et en même temps ça nous force aussi à être assidus. C'est à dire nous, si on a pas envie d'sortir on a envie d'rester à la *guest house*, bien dans notre confort et tout, et bah on s'dit 'ouais, mais on a toujours pas fait ça, bah tiens on va y aller'. Ça m'a forcé aussi à aller faire des cours d'photos. Parce que faut bien donner envie aux gens. »
>
> Élise et Cosme, *backpackers*, français, 33 et 30 ans, en couple, lui se forme en boulangerie, elle est illustratrice et travaille en ligne pendant le voyage

L'intériorisation de la construction sociale de la mobilité comme vertueuse (Borja, Coutry, and Ramadier 2013) est largement présente dans les projets des hivernants et des *backpackers*. Relativement distinctif, il est vécu comme une « aventure » et apporte beaucoup en termes d'image sociale à l'individu. Cela dit, les écarts par rapport à cette norme dominante valorisant la mobilité montrent des frictions sociales, notamment générationnelles et genrées liées à la société d'origine.

1.2.3. Valeurs travail *versus* valeur voyage, Ici *versus* Ailleurs

Les résultats du croisement des *backpackers* et des hivernants montrent des écarts entre les positions que chacun des groupes attribuent à la mobilité au sein d'une hiérarchie de valeur, mettant notamment en concurrence le voyage et le travail, couple parfois mis en équivalence avec les lieux de l'Ici, du lieu de départ, et des lieux de l'Ailleurs, les destinations.

Pour rappel, Jamar et Lannoy (2011) définissent les carences ou excès de mobilité comme des justifications d'exclusion sociale. Il existe donc des « bonnes » et des « mauvaise » mobilités, dont la valeur varie selon l'échelle normative prise en compte. Dans le cas des hivernants et des *backpackers*, l'appartenance générationnelle détermine des échelles normatives différentes et ainsi l'attribution d'une valeur différente au voyage. P. Bourdieu explique ci-dessous que ces écarts entre les générations se manifestent notamment comme des écarts d'aspirations :

> « c'est que les aspirations des générations successives, des parents et des enfants, sont constituées par rapport à des états différents de la structure de la distribution des biens et des chances d'accéder aux différents biens : ce qui pour les parents était un privilège extraordinaire (à l'époque où ils avaient vingt ans, il y avait, par exemple, un sur mille des gens de leur âge, et de leur milieu, qui avait une voiture) est devenu banal, statistiquement. Et beaucoup de conflits de générations sont des conflits entre des systèmes d'aspirations constitués à des âges différents. Ce qui pour la génération était une conquête de toute la vie, est donné dès la naissance, immédiatement, à la génération 2. » (Bourdieu, 1984)

Cette approche est utile pour interpréter l'écart entre une génération d'hivernants pour qui avoir un travail, constituer une famille et devenir propriétaire constituait des aspirations principales, conditionnant la réalisation d'aspiration secondaire tel que le voyage, quand ceci n'est plus nécessairement au cœur des aspirations de la génération des *backpackers*. C. Forget (2006) soulignait la forte valorisation dans les sociétés contemporaines du « temps ipsatif », c'est à dire du temps guidé par la recherche du bien-être et la maîtrise de ses activités. L'enquête montre que ce temps ipsatif, qui prend dans l'enquête la forme du voyage, peut se trouver en conflit avec les autres temps sociaux.

Parmi les hivernants, cette présence encore forte de la valorisation du travail apparaît notamment dans les discours qui envisagent la mobilité d'hivernage comme une forme de récompense consécutive à une vie marquée par le travail. S'exprime souvent une légère culpabilité de la part des hivernants à passer l'hiver au soleil, qui enclenche un effort de justification mobilisant l'argument du mérite lié au travail effectué durant la vie active. C'est ce que mettent par exemple en valeur quatre couples d'hivernants rencontrés sur le site du camping sauvage de Taghazout et interrogés dans le cadre d'une discussion collective. Anciens artisans, agriculteurs et commerçants, ils soulignent le fait d'avoir commencé à travailler très jeunes, dans des conditions difficiles, notamment avec très peu de temps libre. L'un des hivernants, André, artisan à la retraite, conclut : « En fin d'compte la plupart des gens qui sont là, ils ont travaillé, ils ont mis d'l'argent d'côté, pour les enfants et les p'tits enfants, et le reste ils ont acheté un camping-car, et maintenant ils s'baladent ».

Dans le cas des *backpackers*, le voyage est fréquemment vécu comme un projet majeur, surpassant, au moins pour un temps, le projet professionnel ou familial. L'expression de cette hiérarchie de valeur permet à l'individu de s'octroyer un statut élevé sur son échelle de valeurs, parfois en dévalorisant les orientations de vie de ceux, parfois membres du réseau amical du pays d'origine, qui ne voyagent pas. Le départ et le mode de vie en voyage est généralement, comme l'a montré T. Elsrud (2001), associé à une mise en récit culturellement et socialement construite de l'aventure et du risque. Cette mise en récit de l'Ailleurs est souvent opposée à un mode de vie décrit par un lexique associant la routine, au banal, à l'ennui et à la fixité : aller tous les jours au travail, voir les mêmes amis tous les week-ends, être en couple, vivre en appartement. Les départs consécutifs à une rupture sont souvent expliqués par le *backpackers* comme

une prise de conscience de ne pas vouloir de ce mode de vie routinier ou comme la concrétisation d'un désir présenté comme ancien, laissé de côté. Pour Govert (32 ans, néerlandais), le fait de partir répond à son objectif de « faire quelque chose de sa vie », et de ne pas regarder derrière lui à 80 ans en se disant qu'il n'a « rien fait ». Il envisage la transition de la jeunesse vers le début de la vie d'adulte comme une perte progressive d'expérience enrichissante, que le voyage vient alors compenser[17] :

> « Govert: One thing I realise, may be that's, I don't know if it's useful for it but, why traveling? Is that... and I guess it's also part of the reason why I started traveling, also I didn't realise it by then, I'm really afraid, that when you're like 80 and look back in your life, you see you missed a lot of things. Because you see why I did before, nothing. So when you look back at a certain age, you look back at the times, and you realise you actually done nothing.
> Brenda : Ok so it's kind of a way to full your life of a lot of things… that you want to keep in memories?
> G : Yeah, you feel like, you wasted your life before you didn't do anything or you do something but it was all the time the same things. You don't really have that experience, you learn that a lot also when you have birthday with your friends when you are 18, 19, 20, you getting drunk, and it's like the stories of the nights before, or what you did that week end, and it's a lot of fun, then when you started to turn to 25, you realize like, and it's actually not even the same stories anymore because people get children and, you get into the stories of 18, 19 and 20 again. And not even from last week end, so when you start to be 30, and you still are talking about the stories of 18, 19 and 20 again, you think, ok, something is getting wrong. »
>
> Govert, *backpacker*, 32 ans, néerlandais, seul, gère un commerce en ligne tout en voyageant

Cette hiérarchie de valeur plaçant le voyage comme supérieur ne correspond pas nécessairement à celle de l'entourage du *backpacker*, notamment aux parents. L'annonce du projet de voyage peut avoir nécessité une négociation, et dans de rares cas, entraîner un conflit familial généralement lié à l'incompréhension d'un mode de vie où le travail est moins structurant. Par exemple, Ines a 32 ans lors de notre rencontre à Ko Phangan dans le centre de yoga où elle effectue une formation. Née à Milan, elle a vécu cinq ans à Barcelone. Elle travaillait comme responsable commerciale chez Levis, avec d'importantes responsabilités. Après un séjour de trois semaines au Népal comme volontaire dans un orphelinat, elle décide de « tout quitter ». Ces économies le lui permettent, elle vend donc toutes ses affaires et part en voyage en Inde sans projet de retour et ni de travail. Cette décision est très mal vue par son père, qui ne lui adresse plus la parole. Ce type de confrontation entre deux systèmes de valeurs apparaît souvent dans le cadre d'une différence générationnelle, mais peut également mettre en lumière des écarts sociaux d'ordre plus complexes, quand les amis du *backpacker* ne comprennent pas son projet, situation exprimée par quelques *backpackers*. La

[17] Le fait d'interroger les *backpacker* au cours de leur voyage implique forcément une valorisation forte de l'orientation qu'ils sont en train de suivre. La position avant ou après le voyage, dans le contexte du lieu d'origine de l'individu serait certainement nuancée.

confrontation entre deux systèmes de valeurs entraîne généralement une incompréhension mutuelle marquant l'évolution du réseau social de l'individu.

1.2.4. Famille, rôles sociaux de genre et projet de mobilité

Les interférences entre hiérarchies de valeur montrent également que la famille et les normes associées peuvent se trouver en concurrence avec le voyage. Comme le signale É. Lelièvre et C. Bonvalet (2005), l'ancrage multiple s'inscrit dans un système de lieux relatifs à l'entourage. Le projet de voyage peut alors être vu comme un éloignement vis à vis de l'entourage, mais aussi comme une ressource spatiale nouvelles offerte aux membres de l'entourage (Knafou, 2011)[18]. Le lien entre mobilité et liens familiaux s'avère ainsi plus complexe qu'une correspondance entre distance géographique et distance relationnelle. Dans ce cadre, l'intersection entre genre et âge, montre la continuité de la valeur « famille » associée à la femme, qu'elle soit en âge d'être mère ou qu'elle soit grand-mère. La tension entre émancipation et négociation, mentionnée par exemple dans les études migratoires sur des femmes mobiles du Sud (Schmoll, 2005) s'avère ainsi également pertinente dans le cas des hivernantes et des *backpackers* femmes, qui sont ici spécifiquement analysées.

Dans le cas des jeunes femmes *backpackers*, s'est présentée plusieurs fois la mention d'une forme de concurrence ou de tension entre voyage et maternité, entre éloignement et proximité avec l'entourage, affectant le projet des femmes interrogées. Nora est israélienne, elle a 31 ans lorsque nous nous rencontrons au centre de yoga de Ko Phangan et évoque avec beaucoup d'émotion l'anniversaire de ses 31 ans, quelques mois auparavant, à la suite duquel elle a décidé de quitter son travail de pharmacienne qu'elle exerçait depuis six ans. Le projet de partir pendant un an en voyage s'inscrit dans un contexte psychologique de légère dépression de la part de Nora, lié notamment à l'absence de compagnon et donc de possibilité de fonder une famille :

> Nora* : « J'ai fini mon service militaire à l'âge de 20 ans.
> Brenda. 20 ans ? D'accord.
> N : Oui j'ai fini mes études et j'ai travaillé comme pharmacienne pour 6 ans et après j'ai décidé que ...
> B : Que tu voulais partir ?
> N : Oui, j'ai fait tout, tout comme il faut...
> B : Tu aurais pu partir après le service militaire, beaucoup font ça nan ?
> M : Oui beaucoup font ça en Israël, mais moi je vois pas le besoin, j'avais peur, je voulais, continuer un peu étudier, et trouver, et tu sais, trouver quelqu'un pour me marier, avoir une famille [elle se remet a pleurer et à rire en même temps].
>
> Nora, *backpacker*, israélienne, 31 ans, seule, a quitté son travail de pharmacienne. *Nora m'a demandé de faire

[18] L'auteur souligne concernant les retraités s'installant au soleil, que « Ces installation peuvent être une manière de conserver ou d'intensifier les liens familiaux en proposant un lieu de villégiature aux enfants, aux petits-enfants ou aux amis. C'est pourquoi l'achat de la résidence secondaire ou l'installation temporaire doivent répondre à des critères précis de proximité relative, de commodité de liaison, etc. » (*ibid*, p. 182)

l'entretien en français, saisissant l'opportunité de pratiquer cette langue qu'elle a apprise à l'école.

Dans le cas de Nora, mais aussi celui d'autres femmes rencontrées voyageant seule, le projet de voyage intervient autour de 30 ans, parfois après une rupture amoureuse, et vient remplacer le projet de famille, parfois par défaut. Dans d'autre cas, les femmes évoquent leur goût pour le voyage, leur désir de poursuivre un mode de vie mobile, mais craignent de devoir arrêter parce qu'elles souhaitent également avoir des enfants. Le retour dans une proximité vis à vis du reste de l'entourage participe alors de ce projet de maternité.

La diversité des situations d'hivernantes par rapport aux rôles sociaux familiaux, et notamment de genre illustre bien l'idée que « Les espaces permettent de 'faire famille' – ou de se défaire de la famille. » (Authier et Bidou, 2005, p. 14). On retrouve une forme de concurrence entre voyage et famille chez les hivernantes, notamment à travers l'impossibilité de réaliser le travail domestique attendu d'elles en tant que grand-mère. Monique (française, 73 ans) indique que le projet de venir au Maroc n'a pas été apprécié par son fils, qui attendait d'elle qu'elle s'occupe des petits-enfants. Pour Monique « c'est d'abord ma vie, ma santé ». Elle souligne également qu'au Maroc, elle et son mari vont au restaurant trois fois par semaine : « je suis moins dans la casserole ». Le gain en qualité de vie et l'éloignement temporaire du cercle familial semble pour Monique permettre une émancipation face à un travail domestique encore largement présent pour les femmes durant la période de retraite. Pour d'autres femmes hivernantes, la période passée au Maroc, l'acquisition d'un mobile-home ou d'une maison s'inscrit dans un projet d'extension et d'amélioration des lieux de regroupement familiaux. Les enfants et petits-enfants viennent rendre visite au couple de retraités qui souhaite que leur projet profite à leur entourage. La mobilité s'inscrit ici dans l'objectif de « faire famille » autrement. Soulignons, en suivant les propositions de Kaufmann et Widmer (2005) sur le lien entre ressource économique, culturelle et capacité d'autonomie et d'ouverture du fonctionnement de la famille, que cette capacité à faire du projet de mobilité un projet familial est un signe d'ouverture du fonctionnement familial qui peut être analysé comme une manifestation d'un capital global important, que la réalisation du projet contribue d'ailleurs à augmenter.

La mobilité privilégiée de longue durée, tout comme les mobilités migratoires, ou touristiques plus classiques, impliquent la formulation d'un projet, mobilisant l'imagination et se concrétisant progressivement avant le départ. L'enquête montre que la mobilité des *backpackers* et des hivernants s'inscrit généralement dans une phase de transition biographique, voire de bifurcation, donnant à l'espace et notamment à la distance et à l'Ailleurs un rôle fort. Cette importance du voyage dans les biographies s'explique également par les valeurs associées à la mobilité. Celle-ci est généralement très distinctive socialement, bien qu'elle puisse se trouver en concurrence avec des

valeurs davantage associées à la sédentarité et aux lieux d'ancrage dans le lieu d'origine comme le travail et la famille. Aussi, les modalités de concrétisation du projet dans la phase de préparation du voyage introduisent petit à petit le voyage dans le quotidien de l'individu dans son lieu de départ, ce qui montre bien comment la mobilité doit se comprendre avant la pratique de déplacement en elle-même. Pour comprendre la diversité des situations amenant les individus à envisager la mobilité de longue durée, l'étape du projet doit cependant être éclairée par un processus diachronique plus large. En reprenant la notion de capacités de déplacement, associée à des capitaux sociaux différenciés, la prochaine section propose ainsi d'analyser la diversité des trajectoires de mobilité internationale parmi les *backpackers* et hivernants rencontrés.

2. Les trajectoires de mobilités : comprendre les apprentissages de la mobilité tout au long de la de vie

La première section de ce chapitre a montré que les contextes nationaux, socio-professionnels ou encore familiaux restent largement structurants pour comprendre les mobilités privilégiées que sont le *backpacking* et l'hivernage. Cette section propose d'approfondir la connaissance de l'ensemble des expériences de mobilité passées des individus rencontrés. Il s'agit spécifiquement de travailler sur la dimension spatiale des biographies en retraçant les évolutions des pratiques de mobilité internationale des individus. Par dimension spatiale, s'entend ici la confrontation à une diversité de lieux et l'apprentissage progressif de savoir-faire à composante spatiale, liés au déplacement international, et contribuant à l'évolution du rapport aux lieux. Il s'agit notamment de prendre en compte, comme B. Réau (2009) le met en valeur ci-dessous, le rôle des vacances, et plus largement des mobilités internationales, dans les différenciations sociales, et leurs liens avec les autres composantes biographiques (travail, famille, etc.) :

> « Le contexte des vacances (compris comme espace-temps de rupture avec les habitudes, les contrôles et les contraintes ordinaires) est propice à l'actualisation d'un ensemble de dispositions : on peut penser que les voies par lesquelles chaque agent a atteint son statut social actuel et les types de vacances qu'il a connus depuis son enfance pèsent sur ses pratiques et ses représentations. Il faudrait pouvoir associer systématiquement trajectoires professionnelles et trajectoires de vacances pour comprendre les pratiques de chacun. » (*ibid*, p. 79)

Par « trajectoire de mobilités », sont qualifiés ici les enchaînements de mobilités internationales jalonnant les trajectoires de vie des individus. En recensant l'ensemble des mobilités internationales passées des *backpackers* et des hivernants rencontrés en entretien, il est possible de qualifier chaque période de leur vie par une pratique dominante de mobilité internationale ou par l'absence de celle-ci. La trajectoire de vie dans son ensemble est analysé comme une succession significative de séquences,

permettant d'appréhender ces pratiques de façon diachronique. L'identification de ces trajectoires a pour objectif de comprendre, à partir de la base empirique constituée, la complexité de ce que de nombreux auteurs travaillant sur les mobilités évoquent : l'apprentissage de « savoir-circuler » (Tarrius, 2000), la formation tout au long de la vie d'un potentiel de mobilité (la « motilité ») ou encore l'accumulation de « capacités de déplacement » (Ripoll, 2015) inégalement réparties. Suite au constat précédent d'une relative diversité socio-professionnelle des profils d'hivernants et de *backpackers* au moment de la formulation de leur projet de départ, l'idée est en effet, de regarder comment les trajectoires de mobilités des individus contribuent à éclairer cette diversité, en soulignant des écarts en termes d'expériences de mobilité.

L'approche biographique par la trajectoire de mobilité a été conçue dans cette thèse en s'inspirant principalement de deux approches et en les déclinant qualitativement : les typologies de trajectoires issues notamment de la sociologie et de la démographie (Robette, 2011; Passeron, 1990; Courgeau et Lelièvre, 1990), et l'approche par les *travel careers* (Pearce et Lee, 2005) propre aux études touristiques. L'idée principale guidant ces analyses est celle du lien entre les différents évènements d'une biographie, permettant d'envisager la trajectoire de vie comme un tout ordonné et significatif.

Cette section présente d'abord les trajectoires de mobilités : les sources d'inspiration méthodologiques, la démarche conçue et mise en œuvre à partir du matériau recueilli lors des entretiens, et les résultats de l'exploration et de la typologie élaborée pour les *backpackers* et pour les hivernants. Ensuite, trois axes d'interprétation de ces typologies de trajectoires seront développés en réalisant des focus sur certains types et en croisant les deux groupes étudiés.

2.1. Des trajectoires biographiques de mobilité : démarche et typologies

L'identification de trajectoires de mobilité a pour objectif de montrer des processus, différenciés socialement, de construction du rapport à la mobilité internationale au cours de la vie, participant à la construction du rapport aux lieux. Cette identification repose dans cette thèse sur une démarche construite en s'inspirant d'approches méthodologiques et thématiques multiples, adaptées dans une version qualitative et spatiale.

2.1.1. L'influence des approches biographiques et des « *travel careers* »

L'approche biographique revêt une puissance explicative très séduisante. Ce que J.-C. Passeron (1990) nomme l'« excès de sens et de cohérence » intrinsèque aux récits de vie invite à une analyse méthodique. Principalement traitée quantitativement à partir d'enquête biographiques (Courgeau et Lelièvre, 1990), l'analyse de trajectoires pose l'hypothèse de liens entre les évènements se succédant au cours de la vie.

N. Robette (2011) souligne bien que l'ambition d'une approche des parcours de vie est de considérer la trajectoire comme un tout :

> « L'analyse biographique se concentre sur les évènements. Pourtant, l'ambition des recherches sur les parcours de vie est aussi d'appréhender les trajectoires dans leur ensemble. En effet, la théorie souligne depuis les origines l'importance de la trajectoire en tant que concept théorique (Sacjmann et Wingens, 2003) : les évènements ne doivent pas être étudiés indépendamment les uns des autres, mais dans leur enchaînement. » (*ibid*, p. 10)

L'exploration des trajectoires et l'élaboration de typologies (Robette 2011), souvent réalisées à partir de méthodes statistiques par des classifications, renvoient à des réflexions sur le choix des éléments qui seront recensés, en fonction de la question de recherche, sur la périodisation de la trajectoire, sur les différents « états » qui peuvent qualifier les « séquences », sur les critères permettant de réaliser des classifications de trajectoires, etc. Ces techniques ont inspiré le traitement qualitatif du matériau recueilli au cours des entretiens dans une grille de recensement des mobilités.

Une autre source d'inspiration, plus thématique et moins méthodologique, est celle des *travel careers*. Le concept de *travel career* articule d'une part une théorie concernant les motifs de mobilité touristique, et d'autre part une approche biographique par la « carrière », qui identifie des stades se succédant, chaque stade étant influencé par les précédents[19]. Pearce et Lee (2005), définissent la *travel career* comme un concept dynamique qui considère l'expérience touristique comme un facteur majeur d'évolution des motifs de tourisme :

> « A dynamic concept arguing that tourists have identified phases or stages in their holiday taking. A pattern of travel motives characterizes or reflects one's travel career. The state of one's travel career, like a career at work, is influenced by previous travel experiences and life stage or contingency factors. » (*ibid*, p. 228)

Selon cette approche, les expériences de voyage passées influencent notamment le mode de voyage et les destinations : plus l'expérience est grande, plus les destinations seront lointaines, exotiques, et le mode de voyage autonome. L'identification des *travel careers* s'effectue principalement de façon quantitative à l'aide de questionnaires. Les auteurs (*ibid*) soulignent la difficulté à faire identifier par le touriste, dans le cadre d'une question fermée, le besoin auquel chaque voyage qu'il a fait répondait.

---

[19] Plus précisément, la théorie nommée « *Travel Career Ladder* », TCL, a selon Pearce et Lee (*ibid*) plusieurs héritages. Elle s'inspire d'une part de la théorie sur les motifs de Maslow, datant des années 1970, basée sur une hiérarchie des besoins. Les touristes auraient cinq différents niveaux de besoin, hiérarchisés du plus primaire au plus élaboré : se relaxer, la sureté et la sécurité, les relations, l'estime de soi et le développement et enfin l'accomplissement (*fullfilment*). Aussi, cette théorie est liée au concept de « *career* » dans les loisirs et le tourisme, qui a pour hypothèse que les motifs de voyage change au fil de l'expérience.

Replaçons le sens de cette construction de trajectoire dans la compréhension de la dimension spatiale de processus sociaux de différenciation par l'apprentissage de la mobilité.

2.1.2. Des trajectoires de mobilités différenciées socialement

Certaines mises en récit du projet de voyage par les enquêtés valorisent la présence ancienne de la mobilité dans leur parcours de vie, souvent par l'intermédiaire d'expressions du type : « j'ai toujours aimé voyager ». En regardant finement l'évolution des expériences de mobilités internationales, ou des absences d'expérience de mobilité, il s'agit de comprendre les interactions entre cette dimension spatiale des biographies liée à la mobilité, et les trajectoires sociales.

Les cadres théoriques correspondant aux approches biographiques varient, accordant par exemple une importance plus ou moins forte aux structures contraignant les trajectoires individuelles[20]. L'objectif est ici d'apporter une contribution à la suite de travaux sur les élites mondialisées (Wagner 2007; Andreotti et Le Galès, 2008) ou encore sur la socialisation vacancière (Réau, 2009) à la compréhension de la place de la mobilité internationale dans les mécanismes de reproduction et de différenciations sociales. Le chapitre 5 a montré comment, au sein même d'un voyage long, les capacités de déplacement évoluent. Dans ce chapitre je considère que la mobilité internationale à l'échelle de la trajectoire de vie peut fortement participer à l'apprentissage de compétences spécifiques liées à la dimension spatiale des capitaux sociaux : facilité à lire une carte, à s'orienter dans un espace nouveau, à se confronter à l'inconnu, à se confronter à une langue étrangère et à l'apprendre, à vivre à distance de son réseau social, à s'en recréer un rapidement, etc.

La différentiation des trajectoires de mobilité s'illustre notamment par le nombre de déplacement réalisés, la présence ou non de mobilité internationale durant la jeunesse, ou encore les types de mobilité, de tourisme, et destinations. Pour rappel B. Réau (2009) met en valeur la dimension éducative très distinctive de la mobilité internationale de jeunesse parmi les classes moyennes, reproduisant des pratiques d'élites. Un nombre de mobilités internationales important peut être significatif d'un statut social élevé, mais ceci dépend du statut de ces mobilités sur une hiérarchie de valeur, qui varient au sein d'une même catégorie de mobilité internationale touristique, professionnelle ou résidentielle. Pour ce qui est des pratiques touristiques, il est intéressant, de les considérer comme des pratiques culturelles et de consommation, qui sont socialement marquées. Comme l'explique P. Coulangeon (2004), le modèle de correspondance entre classes et pratiques culturelles légitimes ou populaires, notamment celui de *La Distinction* proposé par P. Bourdieu, se présente aujourd'hui

[20] Voir l'article de J.-C. Passeron (1991) pour un développement sur les différentes approches, et notamment pour l'utilisation du concept de « trajectoire » dans le cadre théorique bourdieusien qui considère la biographie comme une « intériorisation du probable » en utilisant le concept d' « habitus ».

comme complexe. Les classes dominantes se distingueraient plutôt par une forme d' « omnivorisme », de combinaison de pratiques différentes, tandis que les pratiques populaires seraient moins diversifiées. S. Berroir, N. Cattan, H. Commenges, J.M. Decroly, A. Fleury et M. Guérois (2011) s'inspirent de travaux récents de sociologie des pratiques culturelles pour penser les panels de destinations touristiques d'un même individu, combinant grandes distances et voyage de proximité. Il est important de préciser que si les appartenances nationales induisent un biais, il est justement intéressant de voir que certaines semblent bien être partagées entre individus d'origines différentes réunis dans une pratique de mobilité internationale privilégiée.

2.1.3. Périodes de vie et « états » de mobilité : construire deux typologies générationnelles des trajectoires de mobilité internationale

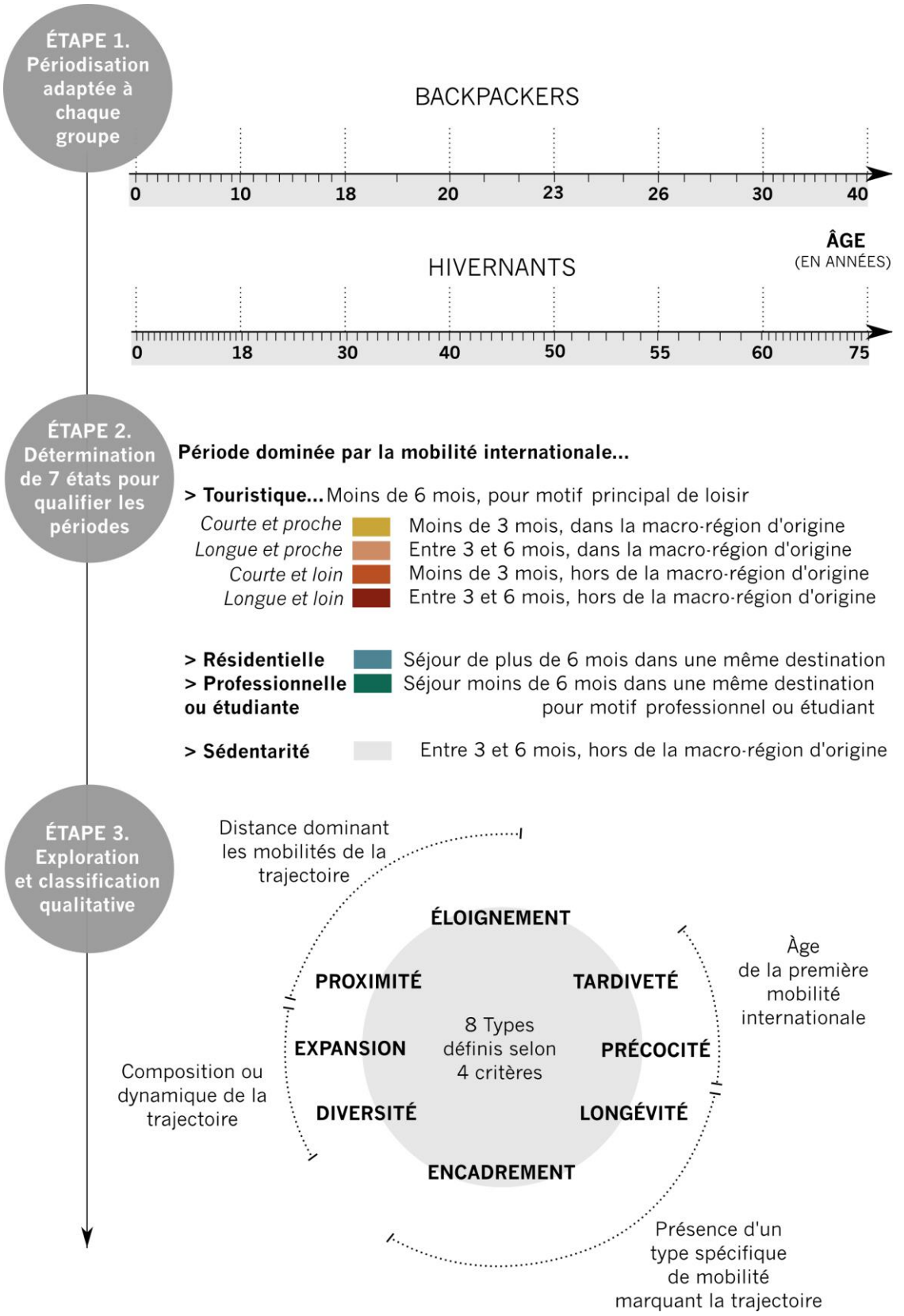
L'exploration du matériau biographique recueilli a d'abord consisté en un relevé de deux indicateurs (Tableau 6.1) : l'âge moyen de la première mobilité internationale et le nombre de déplacements internationaux au cours de la vie. L'âge de la première mobilité est bien plus précoce chez les *backpackers*, ce qui implique, pour ce groupe, d'une moyenne d'âge de 29 ans, un nombre de mobilités internationales seulement légèrement plus faible que celui des hivernants qui ont en moyenne 69 ans. Pour explorer plus finement les trajectoires et rendre compte synthétiquement de leur diversité, une typologie a été réalisée selon une démarche synthétisée sur la **Erreur ! Source du renvoi introuvable.**.

Tableau 6.1. Indicateurs synthétiques des trajectoires des *backpackers* et des hivernants interrogés

	BACKPACKERS (53 interrogés)	**HIVERNANTS** (46 interrogés)
Âge médian	26 ans	70 ans
Âge moyen du 1er déplacement international	12 ans	32 ans
Nombre moyen de déplacements internationaux au cours de la trajectoire de vie	10	14

Source : B. Le Bigot

Figure 6.6. Démarche suivie pour explorer les trajectoires de mobilité et réaliser une typologie



Source : B. Le Bigot

Le matériau biographique est composé pour chaque enquêté interrogé en entretien de la liste des déplacements internationaux réalisés dans le passé par l'individu accompagnée chacun de l'âge ou de la date correspondant à ce déplacement[21], ainsi que d'éléments contextuels tels que la durée, le motif du déplacement, le type de voyage (organisé, autonome), les personnes avec lesquelles l'individu s'est déplacé. Les données de contextes et récits d'expériences liés à ces déplacements ont permis ensuite de faire ressortir des grands axes d'interprétation qui seront développés par la suite. La mobilité au cours de laquelle l'individu a été rencontré, étudiée dans le chapitre 5, n'est pas comptée dans la trajectoire, se concentrant sur les mobilités passées.

La démarche a d'abord consisté en la création de périodisations, c'est à dire d'une segmentation des trajectoires de vie par périodes (ou séquences). Ces périodisations ont volontairement été créées selon des amplitudes de nombre d'années différentes dans chaque période pour permettre de lire plus finement les périodes de vie durant lesquelles les mobilités internationales sont fréquentes. Une périodisation adaptée à chaque groupe a été créée, puisque les périodes de mobilités fréquentes ne sont pas les mêmes pour les hivernants et les *backpackers*, et que la période d'observation totale est différente. On remarque ainsi sur les périodisations présentées (Figure 6.6) que la ligne d'âge des *backpackers* a été découpée en 7 périodes, la première de 0 à 10 ans, la seconde de 10 à 18 ans, la suivante de 18 à 20 ans etc. Cette différence d'amplitude permet de prendre en compte à partir de 18 ans, la fréquence et les modifications des mobilités internationales qui ont lieu. Pour les hivernants, c'est l'intervalle entre 50 et 60 ans, qualifié en deux sous-périodes, qui est le plus détaillé de la trajectoire, les périodes précédentes présentant moins de mobilités internationales.

Chaque liste de mobilités recueillies a été comptabilisée dans un tableau, chaque période y étant qualifié par un « état », défini au regard du motif principal lié au loisir. Ainsi quatre types de mobilités internationales dites « touristiques » sont détaillés, variant en fonction de la distance du lieu de destination et de la durée du voyage. Le seuil de trois mois a été fixé pour déterminer les mobilités touristiques courtes ou longues. Ce seuil, de plus de trois mois est le même que celui qui a été choisi pour identifier les mobilités de *backpacking* et d'hivernage comme des mobilités de long terme. La question de recherche s'intéressant à la mobilité dans une approche englobante, deux autres états ont été déterminés : la mobilité internationale résidentielle, qui correspond à un séjour de plus de six mois dans une destination, quel que soit le motif du changement de résidence, et la mobilité professionnelle ou étudiante de moins de 6 mois. Bien entendu, les périodes de non-mobilité internationale ont été prises en compte sous le terme « sédentarité ». Le fait que

[21] Des approximations ont été faites lorsque les positions précises des déplacements dans la biographie étaient difficiles à énoncer, dans le cas des hivernants évoquant des évènements datant de plusieurs dizaines d'années, ou encore d'évènements récurrents pour lesquels l'individu indique un nombre approximatif de déplacements sur une période donnée.

certains enquêtés aient été très mobiles, mais à l'échelle nationale, et donc classés comme « sédentaire » a été pris en considération dans les entretiens. Cette catégorisation en sept états reposant largement sur des critères spatio-temporels, est notamment liée à l'idée, développée dans les *travel careers*, d'une évolution au cours de la vie vers une capacité à être mobile plus loin et plus longtemps[22]. Les « états » peuvent également être mixtes, c'est à dire combiner deux des sept types de mobilités internationales déterminés. Ceci permet de rendre compte de la diversité des déplacements au sein d'une période, mais également de l'ambivalence de certains motifs de mobilité (par exemple, cumulant tourisme et travail). Cette possibilité de rendre compte de périodes où les déplacements sont mixtes prolongent également les résultats des S. Berroir et al. (2011) sur les panels de destinations d'individus au sein d'une année, en regardant comment cette diversité se construit au sein d'une trajectoire de long terme.

À partir des listes des mobilités internationales recueillies en entretiens, 53 trajectoires de *backpackers* et 46 trajectoires d'hivernants ont été obtenues en appliquant les périodisations et en caractérisant chaque période par un état. Une typologie a ensuite été réalisée qualitativement en s'appuyant sur quatre critères de forte différenciation des trajectoires. Le premier critère est l'âge de la première mobilité internationale. Il fait passer la trajectoire d'une période de sédentarité, à une période de mobilité internationale. Particulièrement précoce chez certains *backpackers*, et particulièrement tardive chez certains hivernants, cette première mobilité internationale a permis de créer un type *précocité* pour les *backpackers* qui ont connu une mobilité touristique lointaine avant 10 ans, et un type *tardiveté* pour les hivernants qui n'ont pas connu de mobilité internationale avant 40 ans. Le second critère appliqué est le caractère plus ou moins résidentiel, professionnel ou étudiant de ces mobilités internationales. Il a entraîné la création du type *encadrement*, qui caractérise des trajectoires où plusieurs périodes sont marquées par des mobilités professionnelles, type qui concerne les hivernants. Le type *longévité*, caractérise quant à lui les *backpackers* et les hivernants qui ont connu une mobilité internationale résidentielle. Ce type de mobilité apparaît dans les entretiens particulièrement structurant au sein des trajectoires, comme le développera le point 2.3., ce qui explique la création d'un type particulier. Commun aux hivernants et au *backpackers*, il permet de mettre en regard des contextes de mobilités résidentiels très différents selon les générations. Un autre critère s'est basé sur les distances parcourues dans le cadre des mobilités internationales expérimentées. Il a déterminé le type *proximité*, pour les trajectoires composées exclusivement de déplacements proches, type qui concerne à la fois des

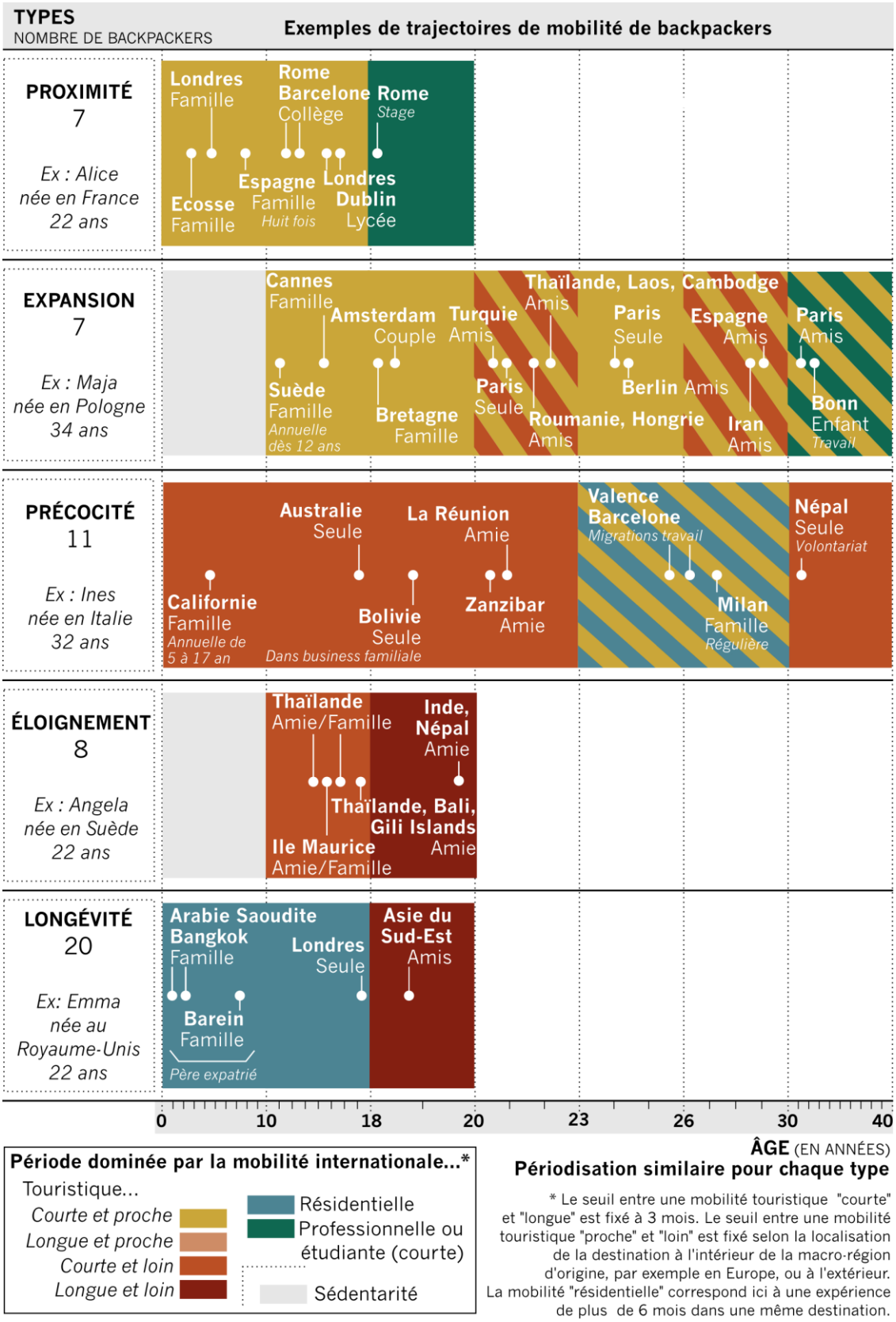
[22] Cette catégorisation en 7 états repose sur l'idée que la distance et le temps vont compter de façon majeure dans le rapport à la mobilité. Bien sûr, une mobilité lointaine et longue, effectuée jeune dans un cadre familial sera moins dépaysante que ce même type de mobilité effectué seul. Les contextes de mobilité seront utilisés justement par la suite pour interpréter des trajectoires qui peuvent sembler proches mais se différencient selon notamment le contexte social et la génération.

backpackers et des hivernants. Quelques *backpackers* ont connu exclusivement des déplacements lointains, ce qui s'illustre dans le type *éloignement*. Enfin, un dernier critère relève de la composition ou de la dynamique de la trajectoire. Le type *diversité* rend ainsi compte de trajectoires composées de différentes mobilités touristiques, il caractérise les hivernants qui ont connu des mobilités touristiques à la fois proches et lointaines. Le type *expansion* caractérise quant à lui les distances de plus en plus grandes parcourues par les *backpackers* dans leurs mobilités touristiques. Les types ne sont pas exclusifs, par exemple, un *backpacker* peut avoir expérimenté des mobilités internationales avant l'âge de 10 ans, ainsi qu'une mobilité résidentielle, dans ce cas, il s'agit du type *longévité* lié à la mobilité résidentielle qui prime, car les entretiens ont montré que ce critère était marquant pour expliquer les trajectoires.

La typologie permet de mettre en regard les trajectoires des *backpackers* et des hivernants. Les Figure 6.7 et Figure 6.8 présentent les types caractérisant chacun des groupes, illustrés par un exemple. Les exemples rendent compte pour chaque trajectoire présentée de la succession des périodes (de gauche à droite, à partir de la périodisation placée en dessous) chacune caractérisée par un état. Les mobilités effectivement réalisées à chaque période par l'individu pris en exemple sont détaillées par la destination, et le contexte de mobilité (en famille, entre amis, pour le travail, etc.). Avant de développer dans les sections 2.2., 2.3. et 2.4. une explication des types de trajectoires, quelques éléments de lecture croisées entre les deux groupes peuvent être soulignés. D'abord, les trajectoires caractérisées par la *proximité* se retrouvent chez les backpackers et les hivernants, mais de façon assez minoritaire. Dans l'ensemble, chez ces individus mobiles qui aujourd'hui pratiquent la mobilité longue et lointaine, la majorité a été mobile vers des destinations en dehors de sa macro-région d'origine, par exemple, pour la majorité des individus interrogées, en dehors d'Europe. L'écart entre les deux groupes en termes d'âge d'entrée dans la mobilité internationale a été souligné, les types permettent de rendre compte que la *précocité* est forte chez les *backpackers*, et que la *tardiveté* est particulièrement importante chez les hivernants, puisqu'elle concerne la majorité d'entre eux. Les mobilités liées au professionnel, visible par le type *encadrement*, sont particulièrement présentes chez les hivernants, qui ont l'ensemble de leur vie active derrière eux. Comme le détaillera le point 2.4. ces mobilités recouvrent des réalités sociales diverses. Les mobilités résidentielles, à travers le type *longevité*, sont particulièrement présentes chez les backpackers, tandis qu'elles le sont beaucoup moins chez les hivernants, et concerne des mobilités particulières, notamment post-coloniales, comme la section 2.2. va le souligner.

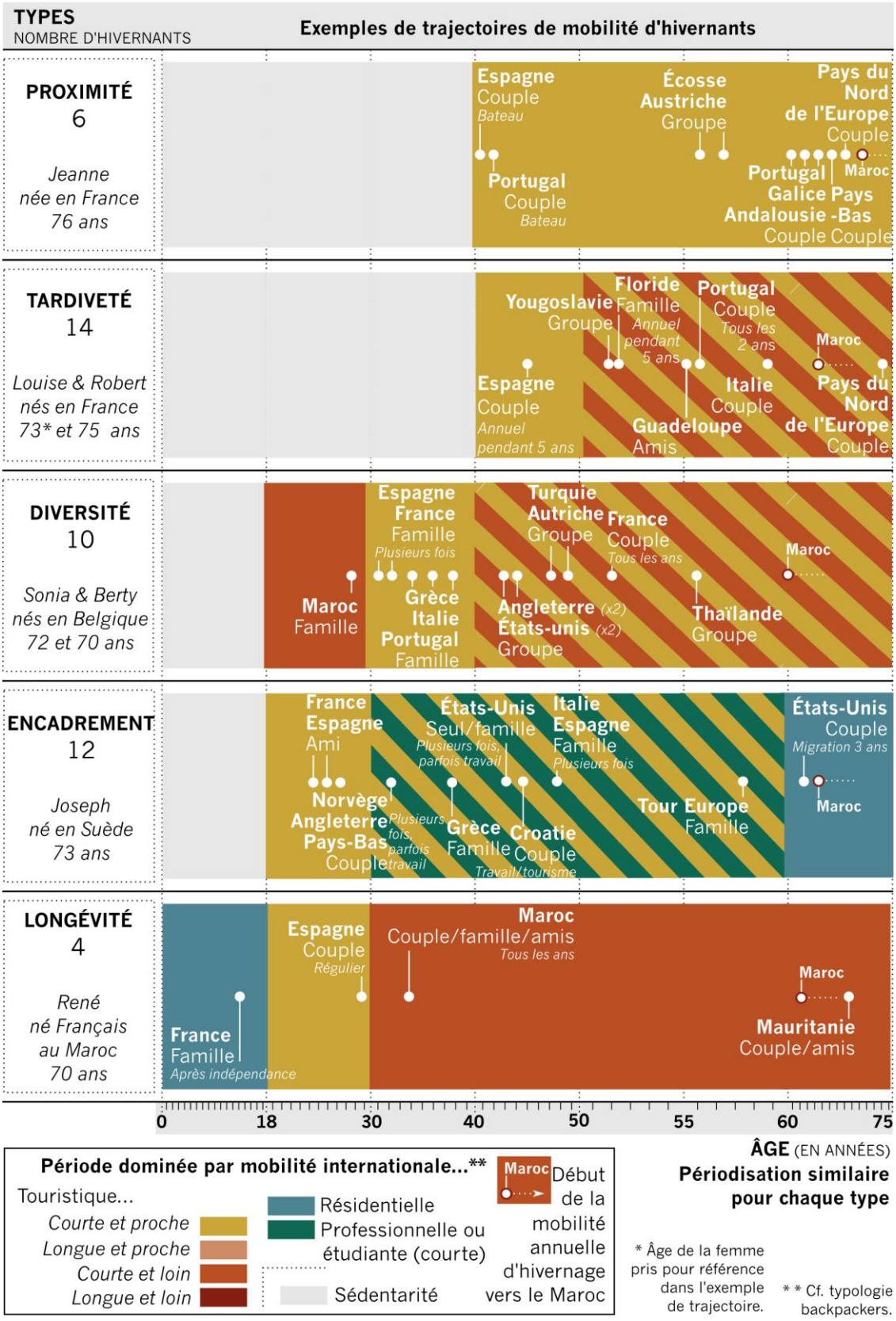
Ces trajectoires et les types qui les regroupent permettent d'appréhender des vécus de la mobilité insérés dans des contextes sociaux, mais également des contextes historiques et des particularités générationnelles. La suite de cette partie sur les trajectoires propose ainsi de développer trois logiques d'interprétation des trajectoires de mobilité, faisant intervenir la sphère sociale, familiale, professionnelle et politique.

Figure 6.7. Typologie et exemple de trajectoires de mobilités de *backpackers* (à partir de 53 trajectoires)



Source : B. Le Bigot

Figure 6.8. Typologie et exemples des trajectoires de mobilité des hivernants (à partir de 46 trajectoires)



Source : B. Le Bigot

2.2. Accumulation progressive des capacités de mobilités et diversification des pratiques spatiales

La première logique de construction des trajectoires est cumulative, pointant notamment le rôle de la position sociale de départ, et de l'apprentissage de savoirs liés à la mobilité au cours de la vie. Chez les hivernants comme chez les *backpackers*, on remarque assez peu de périodes de sédentarité durant laquelle l'individu n'a pas été mobile alors qu'il l'était durant les périodes précédentes. Au contraire, les mobilités se maintiennent, ou deviennent plus nombreuses, plus lointaines voire plus longues. Les types produits rendent compte de ces dynamiques, notamment les types *précocité*, *expansion* et *éloignement* chez les *backpackers*, et le type *diversité* chez les hivernants. Ces trajectoires peuvent s'interpréter comme des dynamiques de mobilisation de capacités progressivement acquises et réutilisées au cours de la vie, dynamiques visibles à travers la reproduction et la diversification des pratiques de mobilité.

2.2.1. Les *backpackers* : vers une autonomie et un éloignement rapide

Les trajectoires des *backpackers* montrent globalement la densité contemporaine des mobilités internationales d'une certaine jeunesse, ciblée par l'enquête. Y. Alsellem-Mainguy et Timoteo (2012) signalent que la jeunesse est une période primordiale d'acquisition de savoirs liés à la mobilité, ce que confirment les résultats de l'enquête :

> « C'est singulièrement entre 12 et 25 ans que les habitudes de vie se prennent en termes de déplacement. Pouvoir et savoir se déplacer contribue, pour les jeunes, à l'acquisition d'autonomie par la saisie des opportunités d'accès aux ressources de la vie sociale (formation, loisirs, travail). La jeunesse constitue par ailleurs la période pendant laquelle vont « se créer » et s'acquérir les conditions des mobilités futures. »

Trois des types identifiés, permettent de placer ce projet de *backpacking* dans la continuité d'une dynamique d'acquisition progressive de savoir-faire menant à une mobilité longue et lointaine. Ces types sont particulièrement représentatifs de la dimension privilégiée de ces mobilités, s'inscrivant dans la reproduction de position sociale dans le pays d'origine.

Le type *précocité* regroupe des *backpackers* ayant eu des expériences de mobilités touristiques internationales lointaines dès l'enfance. Ces trajectoires montrent la forte influence de ces mobilités précoces sur la suite et illustrent fortement la reproduction de positions sociales par l'apprentissage de savoirs liés à la mobilité internationale transmis tôt par les parents. L'exemple d'Ines (italienne, 32 ans) montre que cette précocité est permise par la mobilisation de capitaux familiaux internationaux, dans son cas des capitaux sociaux et économiques importants. D'origine milanaise, avec un père entrepreneur, Ines voyage avec sa famille en Floride tous les ans durant son enfance chez des amis de ses parents. Elle se rend seule en Australie à 18 ans, notamment pour pratiquer son anglais et faire l'expérience de l'autonomie. Un an plus tard elle souhaite se confronter à une culture différente, elle se rend alors en Bolivie

seule mais dans une ferme liée à une des entreprises de son père. Sa trajectoire est marquée par une rapidité à atteindre des savoir-faire et dispositions tels que l'autonomie et l'attrait pour l'altérité. Cette rapidité s'appuie notamment par un apprentissage précoce et par le support des capitaux familiaux à portée internationale.

Le type *expansion* rend compte de l'évolution des mobilités d'ordre touristique vers une augmentation des distances parcourues allant souvent de pair avec une augmentation de l'altérité. Il confirme les propositions issues des *travel careers* et permet d'envisager la progressivité des capacités de mobilité propres aux *backpackers*. Souvent, dans les trajectoires recueillies, les destinations relativement proches sont expérimentées dans l'enfance, les voyages lointains en famille demandant souvent des ressources économiques importantes, et n'étant pas un budget privilégié par la famille. Avant d'aller vers des destinations lointaines, les destinations proches sont généralement à nouveau investies par l'individu, mais dans un cadre autonome, à partir de la fin de l'adolescence. C'est le cas pour Maja (polonaise, 34 ans), qui se rend dans plusieurs destinations européennes avec ses amis. Les savoir-faire acquis dans la sphère proche de façon autonome, comme le fait de savoir s'orienter dans de nouveaux endroits, savoir prendre l'avion seul, changer de monnaies, de langues, etc. permettent d'envisager d'aller vers des régions du monde plus dépaysantes rapidement. Dans le cas de Maja, comme d'autres backpackers, cette dynamique d'expansion géographique progressive s'accompagne d'une familiarisation et d'une reproduction de pratiques de voyage spécifiques liées aux modalités non conventionnels de transport et de logement. Son premier voyage en autonomie, avec son copain à Amsterdam se fait depuis la Pologne en stop, et sera suivi par des séjours européens également en stop, des logements dans des squats, et des séjours principalement itinérants autonomes. Ces pratiques, ont amené Maja vers le *backpacking* qui revêt, même s'il est en pratique très diffusé aujourd'hui, une image sociale relativement alternative. Elle adopte cette pratique du *backpacking* d'abord avec des amis à l'âge de 22 ans sur une courte durée, puis, lors de notre rencontre, à 34 ans, seule avec son fils de 6 ans et sur une plus longue durée. Le type *proximité*, pour les *backpackers*, correspond souvent à des individus relativement jeunes qui ont tout juste atteint le stade de l'autonomie, et qui l'ont donc d'abord expérimenté dans des destinations proches, parfois de façon encadrée, comme Alice, partie à Rome dans le cadre d'un stage.

Le type *éloignement* correspond à des individus qui ont déjà fait l'expérience d'une mobilité longue et lointaine avant même celle au cours de laquelle ils ont été interrogés. Les trajectoires et récits des huit personnes concernées montrent que l'expérience de ce type assez rare de mobilité suit généralement d'autres mobilités lointaines plus courtes, et prend généralement une place très importante dans la trajectoire, bouleversant les sphères professionnelles ou étudiantes. Pour Angela par exemple, la mobilité de 6 mois au Népal et en Inde, à l'âge de 21 ans suit plusieurs mobilités plus courtes en Asie. Très marquant, ce voyage l'a conduite à 22 ans à faire le

projet de quitter son travail d'éducatrice spécialisée, pour commencer une formation de plusieurs mois de yoga en Thaïlande, pratique avec laquelle elle s'était sensibilisée lors de son précédent voyage. Parmi les *backpackers* rencontrés, quelques-uns sont âgés de plus de 50 ans. Tous ont réalisé plus jeunes des mobilités longues et lointaines, parfois de façon cycliques, articulée avec des vies professionnelles non linéaires.

On ne peut prédire les futures trajectoires de mobilités des *backpackers*, néanmoins, le repérage de cette logique d'accumulation permet de poser l'hypothèse que pour certains, la mobilité internationale sera renouvelée au cours de leur vie. Certains envisagent déjà cette option et formulent l'intention d'articuler vie professionnelle et mobilité internationale, comme dans le cas de Sebastian :

> « Sebastian : "When I was living in the vane [en Australie] I felt like a traveller. Because you don't wake up in the same place.
> Brenda : You already did that in south America ?
> S : No never, I want to do it now.
> B : You want to live in a vane ?
> S : I want to live in a boat, that's my plan, 2 years of study, and after I gonna find out how to get a boat. Next time I come here [en Thaïlande] I come with a boat.
> B : So after the study you have an idea of what do you want to do ?
> S : Yeah I want to work in a boat.
> B : What kind of job ?
> S : I don't know, you can do research, cause I study hydraulic engineering, I can do, make sample of water quality... I don't know that just an idea, but I wanna work on it for the next 2 years. »
>
> Sebastian, *backpacker*, chilien, 22 ans, seul, en études d'ingénieur, voyage à la suite d'un semestre en Australie

2.2.2. Les hivernants : avant l'hivernage, répétition et approfondissement d'un mode de voyage

Parmi les hivernants, cette dynamique d'accumulation de capacités liées au déplacement s'observe de façon fréquente à travers la répétition et l'approfondissement d'une même pratique de voyage, notamment le camping-carisme ou le séjour organisé, évoluant notamment par le changement de destination. Chez de nombreux camping-caristes, se lit une expansion des destinations, également liée aux évolutions familiales qui seront développées prochainement. Comme le montre C. Forget (2006) concernant les *full-time RVer*, camping-caristes à plein temps, en Amérique du Nord, la pratique du camping-car nécessite un apprentissage en terme de préparation, de conduite, de connaissance des lieux où stationner, etc. Après les destinations domestiques, l'Espagne est une des destinations les plus pratiquées et le plus tôt, notamment pour les Français. Le Portugal, l'Italie, l'Allemagne suivent, et pour quelques hivernants, le séjours de un à deux mois en itinérance dans les pays du nord de l'Europe, parfois jusqu'au Cap Nord est un des itinéraires mené après une expérience longue du camping-car. Ainsi, pour Jeanne, exemple de trajectoire de type *proximité*, Louise et Robert, pour le type *tardiveté* ou encore Sonia et Berty, pour le type *diversité*,

l'accumulation d'expériences de mobilité en Europe en camping-car est un apprentissage qui permet la formulation de projets de mobilité de plus en plus lointains, jusqu'à la mobilité de longue durée vers le Maroc. Dans certains cas, le mode « sauvage », c'est à dire en dehors des campings, est suivi tout au long de la trajectoire, comme chez Véronique et Jean-Yves :

> « Véronique : oui alors notre premier voyage a été un premier week-end en camping-car à Plomeur Boudou [en Bretagne, leur région d'origine], on v'nait juste de l'avoir, donc on était partis en week-end à Plomeur Boudou voir le radeau, puis ça faisait, c'est vrai qu'en camping-car on a fait des tas d'choses avec les trois enfants qu'on aurait pas fait à l'hôtel hein parce que, là on prenait dans l'frigo d'la maison on mettait dans l'camping-car, en fait ça nous coutait l'essence point final quoi.
> Brenda : Ah bah ouais ouais
> V : On a toujours fait que du sauvage.
> B : D'accord ok.
> V : Ah oui oui oui
> B : Sauf ici du coup [ils logent au camping d'Agadir] !
> V : Sauf ici oui oui, non mais quand même avec les enfants, au début on s'disait, peut être avec les enfants il faudrait aller sur des terrains d'camping, et puis, ah non non ils étaient ravis on a toujours fait que du sauvage. »
>
> Véronique et Jean-Yves, hivernants, français, 63 et 65 ans, en couple, ancienne cadre infirmière, ancien transporteur routier

Ces camping-caristes sont, comme le montrait le début du chapitre, issus de classes sociales diversifiées, les classes populaires étant relativement bien représentées parmi les trajectoires ne pratiquant que le camping-car. Mais même parmi certains profils de classes populaires, et surtout parmi les classes moyennes, ces voyages en camping-car sont souvent associés à des séjours organisés, parfois relativement lointains. Certains profils se distinguent par la répétition, parfois annuelle, de voyages organisés à l'étranger. Les voyages dans des destinations lointaines en autonomie sont relativement limités à certaines destinations : celles où un membre de la famille est résident et les territoires français d'outre-mer, ces deux exemples limitant le dépaysement, par l'intermédiaire que constitue le membre de la famille, ou la langue et la culture en partie partagées.

2.2.3. La trajectoire de mobilité, dimension spatiale d'une trajectoire sociale ascendante ?

Le recueil des trajectoires de mobilité des hivernants et des *backpackers* rend compte d'une forme de correspondance entre une ascension au sein d'une hiérarchie de pratiques de mobilité et une ascension sociale. L'approche par les *travel careers* reposait sur l'usage de la notion de « carrière », induisant l'idée d'une ascension liée à l'acquisition d'expérience faisant évoluer les besoins du touriste. Les entretiens

permettent de montrer que l'évolution dans les destinations et les pratiques est bien vécue également comme une évolution en termes de position sociale.

D'abord, on repère bien l'établissement d'une hiérarchie de valeur entre les pratiques de mobilité touristique. Une mobilité lointaine, longue et autonome a plus de valeur qu'une mobilité courte et proche. Chez les *backpackers*, cela s'observe lorsqu'ils énoncent leurs différentes mobilités passées. Les mobilités passées proches et courtes, notamment avec la famille, et même les week-ends entre amis, sont souvent d'abord oubliées, ou citées à la fin et de façon anecdotique, comme si ces étapes de la trajectoire n'avaient plus d'importance au moment de l'énonciation où la mobilité lointaine et longue est un stade atteint. Les voyages lointains sont quant à eux mis en valeurs, parfois comme éléments déclencheurs de la mobilité qui a mené au *backpacking*, considérée comme haute sur l'échelle de valeurs des mobilités internationales. Ici, la rareté augmente la valeur associée à la pratique. La trajectoire qui inclut petit à petit des voyages de moins en moins banaux est vécue comme une ascension dans les positions sociales assimilées aux pratiques, ascension plus ou moins forte selon la position sociale de départ.

L'idée de trajectoire sociale ascendante peut également être mise en évidence, cette fois non pas à l'échelle de la vie d'un individu, mais des trajectoires de ses ascendants et descendants, lorsque l'on questionne les *backpackers* sur leurs parents, et les hivernants sur leurs enfants et petits-enfants. L'augmentation des pratiques de mobilité d'une génération à une autre est mise en avant comme une dynamique valorisante. Les *backpackers* indiquent généralement que leurs parents voient leur voyage de *backpacking* positivement, parfois comme la concrétisation d'un rêve qu'eux-mêmes n'ont pas pu réaliser. Les hivernants quant à eux évoquent leurs enfants et petits-enfants voyageant ou vivant à l'étranger de façon élogieuse, comme Yves ci-dessous qui est « époustouflé » par les mobilités de ses petits-enfants :

> « Entre parenthèse, j'en ai une qui était allée en Chine, comme infirmière pendant plusieurs mois avec un groupe. Elle est revenue. Elle est à Montpellier. Le second, c'est Julien. Il est allé en Allemagne. Moi j'avais subi les Allemands, et mon petit-fils qui est adorable il y va. Et mon autre, la troisième, Mélanie, est actuellement en Australie. Elle est en contrat d'un an en Australie. Elle voulait faire DHR. Euh DRH. Direction des ressources humaines. (...) Mais donc un peu jeune pour elle, elle a fait des études et, c'est un poste qui était très difficile, alors elle m'a dit « Papy, je m'en vais » j'ai dit « tu as raison, d'aller voir là-bas », maintenant elle y est, elle a sauté en Thaïlande où elle a son cousin, son cousin Julien l'a rejoint ! Je vous dis, je suis époustouflé de voir cette mouvance des jeunes. »
>
> Yves, hivernants, français, 85 ans, seul, logement à l'hôtel, ancien podologue

Chez les hivernants comme chez les *backpackers*, les différents types de trajectoires sont marqués par un processus structurant, celui de l'accumulation, au fil de la trajectoire, de savoirs et dispositions liées à la mobilité, permettant petit à petit à l'individu d'envisager des mobilités plus lointaines, plus autonomes, plus longues.

Cette dynamique d'accumulation repose et participe à l'augmentation et l'internationalisation des capitaux et semble accompagner, dans l'échelle de valeurs des enquêtés, une trajectoire sociale ascendante.

2.3. La mobilité résidentielle internationale comme événement structurant toute la trajectoire de mobilité

La structuration forte de la trajectoire par une mobilité primordiale, la mobilité résidentielle internationale, constitue la seconde logique issue de la typologie. Cette logique se retrouve dans les deux groupes, et caractérise le type *longévité* au sein des typologies. Les situations de mobilités résidentielles internationales présentes dans les trajectoires de mobilités des hivernants et des *backpackers* renvoient à des contextes biographiques très variés mais influencent généralement largement la suite des trajectoires de mobilité et l'évolution du rapport aux lieux.

2.3.1. Quelles mobilités résidentielles internationales ?

Le recueil des questionnaires avait déjà permis de repérer un nombre important de décalages internationaux entre le lieu de naissance et le lieu de résidence des individus interrogés, soit 21 *backpackers* et 12 hivernants. Ces décalages montraient un nombre important de relocalisation dans des contextes de proximité géographique ou culturelle (notamment linguistique), parfois les deux, par exemple un hivernant né en Norvège vivant en Suède, deux *backpackers* d'origine britannique vivant au Pays-Bas, en encore une *backpacker* uruguayenne vivant en Espagne. Le détail des trajectoires de mobilité pour un panel plus réduit d'individu permet de saisir plus finement le contexte de changement de lieu de résidence.

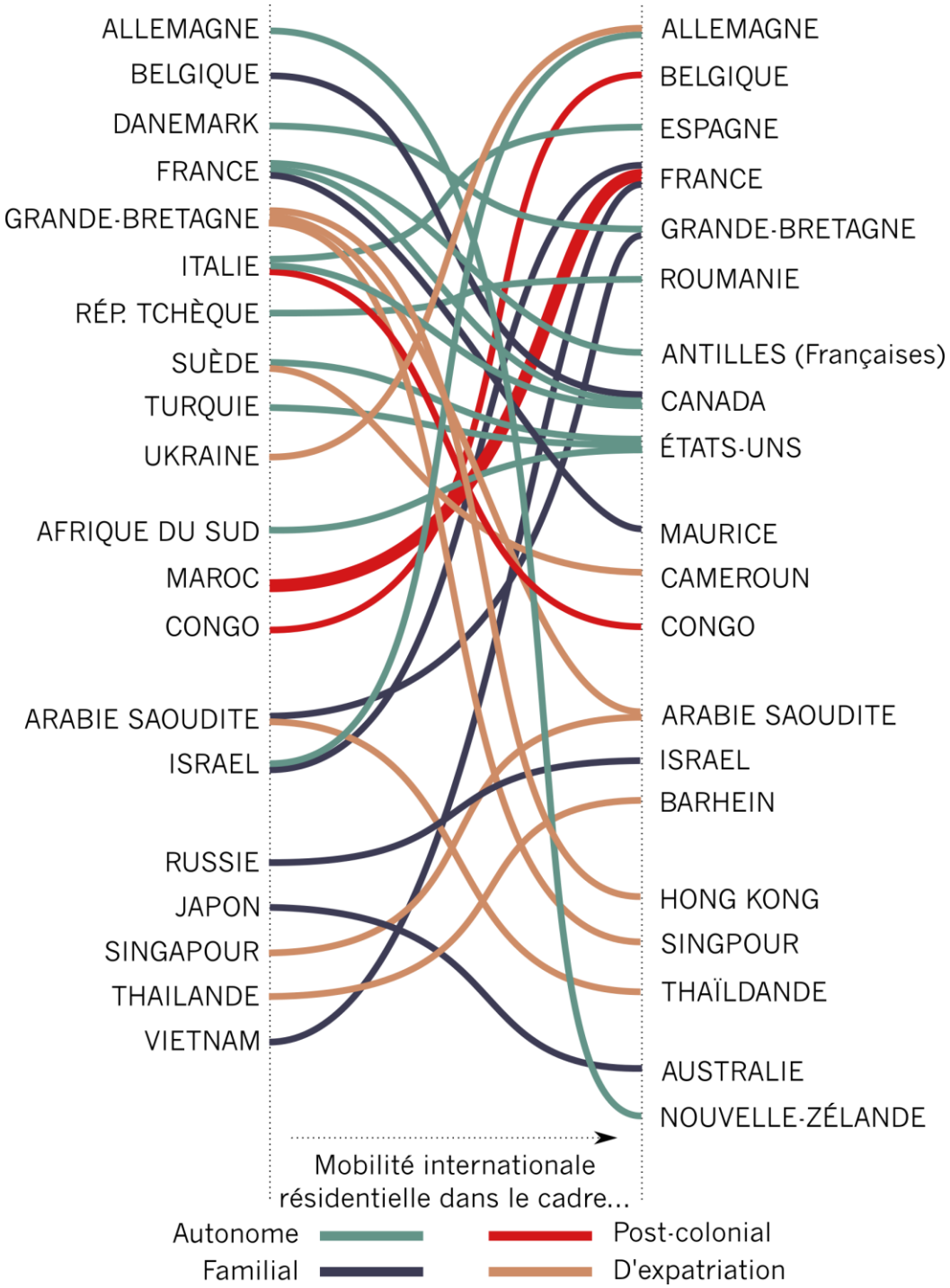
Quatre types de mobilités résidentielles, définis comme une mobilité de plus de 6 mois dans un autre lieu de vie, ont été principalement repérés parmi toutes les trajectoires de mobilités considérées (Figure 6.9) : les mobilités d'*expatriation*, de l'individu ou du parent dans le cas d'une migration enfantine ; les mobilités résidentielles plus largement liées au cadre *familial*, où l'enfant suit sa famille qui change de lieu de résidence pour des opportunités diverses à l'étranger (travail, mode de vie, religion, éducation, etc.) ; les mobilités également guidées par ces diverses opportunités, mais réalisées de façon *autonome* hors du cadre familial ; et enfin les mobilités résidentielles liées à la décolonisation, c'est-à-dire les départs forcés des colons depuis le pays qui était colonisé vers le pays qui était colonisateur. En observant les couples entre pays d'origine et pays d'arrivée, reliés sur la Figure 6.9 par une ligne, et les contextes de la migration, représentés par la couleur de cette ligne, ces déplacements rendent compte d'une certaine géographie des mobilités internationales. Les mobilités relient des pays généralement d'Europe (les pays d'Europe sont placés sur la figure dans le haut de la liste) ou d'Amérique du Nord avec des pays Africains,

Asiatique ou Moyen-orientaux[23]. Ceci illustre le découpage mondial lié à la colonisation, ainsi que les liens entre pays du Nord et pays du Sud perdurant sous la forme d'exploitation pétrolière par des entreprises du Nord, ou de présence militaire des pays du Nord au Sud. Les mobilités familiales ou autonomes sont davantage dirigées vers des pays d'Amérique du Nord ou d'Europe, par exemple de la France ou le Belgique vers le Canada, ou encore de la Turquie vers les Etats-Unis. Elles relèvent de flux Nord-Nord ou Sud-Nord, qui peuvent s'apparenter à ce que les études migratoires ont parfois nommé les migrations d'élites ou fuites des cerveaux.

Ces situations soulignent des continuités entre *backpackers* et hivernants dans certaines logiques de mobilité résidentielles et biographiques, mais également des écarts historiques forts entre les contextes internationaux participant à la production des trajectoires de mobilité des différentes générations. Ainsi, la catégorie postcoloniale concerne exclusivement les hivernants, et les trajectoires des *backpackers* sont davantage marquées par la mobilité résidentielle autonome.

[23] Les mobilités d'expatriation qui partent de Thaïlande, de Singapour et d'Arabie Saoudite sont des migrations consécutives à une première migration depuis la Grande-Bretagne dans un cadre militaire ou d'entreprise pétrolière.

Figure 6.9. Différents contextes de mobilité résidentielle internationale au sein des trajectoires des hivernants et des *backpackers*



Source : B. Le Bigot

*La figure représente chacune des 30 mobilités internationales résidentielles recensées au sein des 46 trajectoires de mobilité d'hivernants et des 53 trajectoires de mobilité de *backpackers.* Les pays sont regroupés par grandes régions mondiales, de l'origine à gauche à la destination à droite.

2.2.1. Mobilités résidentielles familiales, autonomes, privilégiées et cycle de mobilités dans les trajectoires des *backpackers*

Les mobilités résidentielles observées parmi les trajectoires de *backpackers* sont pour une partie réalisées durant l'enfance, dans le cadre familial, et pour une autre partie en autonomie. Elles entrainent très fréquemment des cycles de mobilités jalonnant la trajectoire entre le pays de départ et le pays d'arrivée, pour entretenir le réseau familial et amical.

Un premier constat est celui d'une répartition de ces flux dans l'espace mondial selon une dynamique plutôt Nord-Nord, ou Sud-Nord, orientation relativement classique dans les études migratoires. Pourtant, elles sont tout de même caractéristiques de populations plutôt privilégiées, dont le projet migratoire a été généralement choisi par l'individu ou sa famille dans un cadre relativement favorisé socialement. On relève en effet l'absence quasi-totale de *backpackers* qu'on qualifierait en France d'« issus de l'immigration », caractéristique d'un champ migratoire fort tel que celui reliant le Mexique aux États-Unis, ou le Maghreb à la France.

Les mobilités résidentielles familiales observées sont généralement des changements durables de résidence. Le *backpacker* a déménagé dans un autre pays avec sa famille, et y a vécu principalement depuis. Une partie de la famille élargie est souvent restée dans le pays d'origine, enclenchant des visites régulières, permise par le niveau de vie relativement élevé de l'individu. Cette double nationalité ou ce décalage entre pays de résidence et pays de naissance peut notamment influencer la conception du projet d'itinéraire de *backpacking* en faisant figurer le pays de naissance parmi les étapes. C'est le cas de Frans, vivant aux États-Unis, passant durant son tour du monde par l'Afrique du Sud qu'il a quitté à 18 ans, Miu vivant en Australie, qui passe deux fois au Japon au cours de son voyage de plus de deux ans, ou encore Thomas, Vietnamien immigré en France à 8 ans avec son oncle et sa tante, qui passe un mois au Vietnam chez ses parents dans le cadre de son voyage. L'exemple de trajectoire figuré dans le type *longévité* est celui d'Emma, britannique dont l'enfance a été marquée par trois mobilités résidentielles dans le cadre de l'expatriation de son père travaillant dans le secteur privé pétrolier. Après avoir déménagé en Arabie Saoudite à six mois, elle vit en Thaïlande de trois à neuf ans, puis à Bahreïn jusqu'à 17 ans, avant de rentrer en Angleterre. Le rapport aux lieux propre à sa cellule familiale est particulièrement marqué par ces expatriations puisque ses parents ne sont pas séparés, mais vivent dans deux pays différents : sa mère en Grande-Bretagne et son père à Bahreïn. Emma elle-même a quitté la Grande-Bretagne depuis plus de deux ans et vit aujourd'hui en Thaïlande, après plusieurs mois de voyages en Asie du Sud-Est et quelques allers-retours en Grande-Bretagne.

L'autre partie des mobilités résidentielles observées chez les *backpackers* sont autonomes. Elles ont lieu entre 25 et 30 ans, durent généralement quelques années et sont souvent liées à un contexte de disponibilité et de désir de mobilité internationale.

Les opportunités d'emploi ou de formation sont généralement articulées aux déplacements, mais ne constituent pas l'ensemble du cadre du déplacement, également choisi dans une logique de changement de mode de vie. On retrouve dans ces expériences de mobilité résidentielle la même idée que celle mise en valeur par M. Ballatore citée par B. Réau concernant les Erasmus : cette mobilité est avant tout liée à la socialisation et à l'apprentissage de capacités liées au déplacement international qu'à la formation acquise à l'étranger en elle-même.

Les mobilités résidentielles repérées dans les trajectoires des hivernants, liées à un contexte historique plus ancien, montrent la mobilité internationale sous un jour différent.

2.2.2. Des trajectoires de mobilités post-coloniales parmi les hivernants

Une spécificité d'une partie des hivernants rencontrés au Maroc est l'existence d'une expérience liée à la décolonisation au cours de leur trajectoire de mobilité. Quatre personnes rencontrées sont nées au Maroc de parents Français et ont quitté le Maroc au cours de leur enfance suite à la fin du Protectorat. Un couple Italo-Belge a quitté le Congo pour la Belgique dans le cadre du durcissement du régime de Moboutu envers les européens. Ces expériences ont des incidences variables sur la suite des trajectoires.

Dans deux cas, les hivernants associent leur départ à une expulsion restée douloureuse, comme l'exprime Marie-Claude. Son mari Émile (78 ans) et elle (67 ans) sont propriétaires d'un mobile-home au camping *Atlantica parc* (Imi Ouaddar). Le couple s'est connu en République Démocratique du Congo, où Marie-Claude est née de parents belges et où Emile, italien, est arrivé pour travailler avec son père à 18 ans. Ils ont quitté le Congo pour la Belgique avec leurs deux enfants lorsque le président Moboutu a fait fermer les commerces européens, dont la quincaillerie d'Émile en 1986, soit à l'âge de 39 et 50 ans. Marie-Claude exprime un lien fort avec cette « vie africaine » et une certaine rancœur à avoir dû partir du Congo, comparant parfois leur situation avec celle des Français d'Algérie. Ces « racines » africaines expliquent selon elle sa difficulté à vivre dans un appartement et dans le froid belge, difficultés qui les ont amenés à formuler le projet d'hivernage au Maroc. Leur idéal de vie, pour eux comme pour leurs enfants, seraient le Maroc :

> « On a hâte de partir à la fin pour voir nos p'tits enfants et après on a hâte de revenir parce qu'on en a ras le bol du froid. À choisir je préfère ici que la Belgique. Parfois on se dit c'est dommage que nos enfants savent pas se trouver un boulot ici et qu'ils viennent vivre ici, ils auraient une meilleure vie. Plus saine, plus près de nous, et puis même pour eux, parce que c'est quand même une vie de stress l'Europe. »
>
> Marie-Claude, hivernante, belge, 67 ans, en couple, propriétaire d'un mobile-home, ancienne comptable

Dans le cas d'André et dans le cas de René, tous deux hivernants Français nés au Maroc sous le Protectorat, le rapport entretenu avec ce pays est différent, ce qui est

en partie lié à l'âge du départ en France. André, né à Meknès, a quitté le Maroc à l'âge de 4 ans. Lors de notre rencontre, ils sont, lui et sa femme Marguerite, tous jeunes retraités (chacun 61 ans) et viennent pour la première fois en camping-car au Maroc. André y est déjà venu pour le travail il y a 15 ans, et ils ont fêté leurs 20 ans de mariage dans le cadre d'un voyage organisé au Maroc. Marguerite signale assez tardivement dans l'entretien qu'André est né à Meknès et celui-ci ne manifeste pas un lien très particulier avec la destination, même si le fait d'y venir en retraite lui « fait plaisir » selon sa femme. René, quant à lui, est né à Casablanca et a quitté le Maroc à l'âge de 14 ans. Ancien conducteur SNCF, il a 70 ans lors de notre rencontre, et sa femme Joséphine, 73 ans, est une ancienne institutrice devenue infirmière puis auto-entrepreneuse. Assis avec sa femme sur la plage d'Agadir, dans le carré de plage privée *Aziz*, il sont lors de l'entretien entourés de nombreux amis, l'ambiance est très amicale, le couscous du lendemain s'organise, André tente de me présenter tous les autres européens, et discute également en arabe, qu'il parle couramment, avec les employés de plage. André et sa femme viennent au Maroc chaque année depuis 1979, c'est-à-dire depuis l'âge de 35 ans, 20 ans après le retour d'André en France. Avant leur retraite, ces séjours étaient itinérants, en voiture et en hôtel, pendant un mois l'été. Une fois en retraite, le couple a acheté en 2007 un petit appartement à Agadir et vient depuis pour six mois par an. L'essentiel de leur trajectoire de mobilité internationale est liée au Maroc : André est allé au Sénégal une fois, et ils ont organisé l'an dernier un séjour entre amis en Mauritanie, en voiture, en partant d'Agadir. Le couple ne manifeste pas l'envie de devenir résident, ils disent souhaiter continuer à payer leurs impôts en France, « qui en a besoin », et rester au Maroc « des touristes ». L'articulation entre leurs expériences depuis 35 ans et l'enfance d'André au Maroc est évidente pour eux, notamment à cause de très nombreux liens, gardés depuis l'enfance, et développés depuis 1979 avec des Marocains et des Européens.

2.4. Les trajectoires familiales et professionnelles, structurantes dans l'organisation de la trajectoire de mobilité internationale

Dans la première section de ce chapitre, les contextes professionnels et familiaux de formulation des projets de mobilité d'hivernage et de *backpacking* ont été saisis comme transitions biographiques. Il s'agit ici de montrer que ces contextes ne jouent pas seulement lors de ces transitions et de la formulation des projets de mobilités, mais qu'ils structurent l'ensemble de la trajectoire et des mobilités antérieures. Comme le signalait B. Réau (2009, p. 79) concernant les pratiques vacancières, « il faudrait pouvoir associer systématiquement trajectoires professionnelles et trajectoires de vacances pour comprendre les pratiques de chacun. ». L'analyse des trajectoires de mobilités peut être couplée avec celle de la situation familiale : les mobilités prennent une forme particulière en fonction de la

position sociale, mais elles évoluent aussi selon les étapes d'agrandissement et de rétrécissement de la famille. De plus les mobilités professionnelles marquent largement certaines trajectoires, sous des formes très différentes. Le croisement des *backpackers* et des hivernants permet alors de repérer des différences et des évolutions dans les interactions fortes entre sphères familiales, professionnelles et mobilités.

2.4.1. Reconfigurations familiales au cours de la vie : l'articulation entre mobilités domestiques et internationales

D'abord, l'analyse des trajectoires de mobilités internationales doit prendre en compte les études montrant la très forte présence des lieux familiaux parmi les lieux fréquentés régulièrement par un individu au cours de sa vie (Bonvallet et Lelièvre, 2005)[24]. Se distinguent alors parmi les individus rencontrés une part importante dont les périodes de « sédentarité » sont en fait des périodes où la mobilité est principalement nationale. Il s'agit des visites chez les grands parents, chez les frères et sœurs, chez les enfants, etc. Une part également importante, notamment des *backpackers*, dispose de membres de leur famille à l'étranger, ce qui encourage voire déclenche des cycles de mobilité internationale, par exemple chez Maja, polonaise, rendant visite à sa tante en Suède chaque année depuis ses 14 ans.

Ensuite, les vues diachroniques proposées par les trajectoires permettent de rendre compte de l'évolution des lieux fréquentés en fonction de l'évolution de la configuration familiale. Le croisement des groupes des *backpackers* et des hivernants a encouragé l'utilisation de la littérature portant sur les mobilités de jeunesse et les mobilités de vieillesse, mais apparaissent entre ces deux périodes les mobilités de la famille avec jeune enfant, qui sont elles aussi explicatives des trajectoires. Il semble à cet égard que la mobilité internationale soit moins importante durant ces périodes. Pour les backpackers, les trajectoires ne détaillent pas les mobilités entre 0 et 10 ans, mais chez les hivernants, comme le type *tardiveté* l'a montré, c'est lorsque les enfants sont autonomes que les mobilités s'intensifient.

Parmi les trajectoires recueillies, on a repéré et déjà évoqué l'importance des mobilités précoces chez certains *backpackers*, et globalement l'arrivée très tôt de la mobilité internationale au sein de ce panel de jeunes. On retrouve néanmoins quelques profils pour lesquels les vacances familiales ont été essentiellement des mobilités domestiques et peu nombreuses, qui font du projet de *backpacking* un tournant biographique important. C'est par exemple le cas de Dam, que je rencontre à Bangkok alors qu'il a 30 ans. Français, de père chauffeur routier et d'une mère au foyer devenue femme de ménage, Dam est menuisier. Enfant dans l'Yonne, il n'a vécu que dans des petits villages. Il a fait ses premiers voyages en accompagnant son père dans ses

[24] Ceci a notamment été montré par l'enquête INED *Biographies et entourage* menée en 2000 en France. Plus de 60 % des lieux fréquentés régulièrement par l'individu apparaissent comme liés au cadre familial. Si des variations nationales peuvent largement être présentes, on suppose que les lieux de la famille sont également structurant pour les enquêtés non-français.

déplacements frontaliers en camion pendant les vacances scolaires. Il a vu la mer pour la première fois à 14 ans avec sa grand-mère et a pris son premier avion à 27 ans pour un vol national. Il a passé deux ans à Paris pour une alternance, mais les grandes villes : c'est « pas son kiffe ». Il s'est donc installé dans le Jura et a travaillé en Suisse pour mieux gagner sa vie. Il relie le projet de partir à un ras-le-bol « de s'faire prendre pour de la merde » en tant que Français travaillant en Suisse. A 29 ans, un ami est parti en Australie suite à une rupture amoureuse : il saisit l'opportunité du Visa Vacance Travail pour montrer le projet de travailler ailleurs. Dans l'exemple de Dam, ça n'est pas un apprentissage familial lié aux vacances qui l'a mené comme beaucoup de *backpackers* à la mobilité internationale. Il relève la tardiveté de ses vacances enfantines, tout en soulignant la présence forte de la mobilité internationale dans son quotidien à travers le travail de son père et le fort attachement à la vie plutôt rurale qu'urbaine, qui guide ses choix de destinations.

2.4.2. Les mobilités professionnelles au cours de la vie : diversité sociale et clivage de genre ?

La présence de mobilités internationales professionnelles au cours de la trajectoire contribue aux capacités de mobilité des individus. Elles sont particulièrement présentes chez les hivernants, ce qui caractérise le type *encadrement*, mais de façon très différencié socialement et presque exclusivement masculine.

Avant même de parler de mobilité professionnelle, un grand nombre de trajectoires d'hivernants permet de rappeler que l'environnement professionnel peut expliquer les périodes de sédentarité. Pour Jeanne, dont la trajectoire est donnée en exemple du type *proximité* des hivernants, la mobilité internationale avant 40 ans n'a pas été possible principalement car elle et son mari étaient commerçants et qu'il leur a fallu acquérir assez de stabilité et d'expérience pour réussir à dégager des périodes de vacances. Ensuite, les trajectoires permettent de repérer des expériences de mobilités encadrées (notamment professionnelles) très différentes : les mobilités liées à l'armée (service et métier de militaire) ; les mobilités liées à un statut de cadre ou de professions intellectuelle supérieure ; et enfin les métiers liés aux transports, notamment celui de conducteur de poids lourd.

Les mobilités réalisées dans un cadre militaire sont généralement peu développées par les hivernants. On suppose même qu'une partie d'entre eux ne les ont pas mentionnées, volontairement ou non, rangeant ces expériences très lointaines dans un contexte trop différent par rapport aux mobilités touristiques et en couple évoquées dans l'entretien. Quelques hivernants occupant des postes de cadres dans leur carrière ont fait de nombreuses expériences de mobilité. C'est le cas de Joseph, dont la trajectoire est présentée en exemple du type *encadrement*. Josef et sa femme Veronika sont Suédois, propriétaires d'une maison à Agadir. Chercheur en médecine et ingénieure en chimie, ils ont eu l'habitude de voyager depuis le début de leur vie active,

notamment dans le cadre de colloques internationaux où Joseph intervenait. Lors des dernières années de carrière de Josef, la mobilité s'est transformée en migration de longue durée dès lors qu'ils sont partis vivre trois ans aux États-Unis. Ces expériences ont entretenu leur intérêt pour le voyage, les ont habitués à se déplacer en couple, et à vivre à distance de leurs enfants. Du côté des catégories socio-professionnelles populaires, les professions d'ouvriers dans le secteur des transports sont très représentées chez les camping-caristes. On compte douze parcours professionnels de ce type : huit anciens chauffeurs routiers internationaux (dont une femme), un ancien conducteur de train, un ancien chauffeur-livreur, un ancien chauffeur de bus et un chauffeur de taxi. Dans ces cas, la mobilité professionnelle n'est pas associée à une expérience de voyage ni de couple. Le fait de conduire un véhicule pendant sa vie active amène pourtant les individus à repartir sur les routes lors de la retraite, cette fois à deux, dans leur véhicule personnel et vers des destinations choisies. Dans le cas de Joseph, ou dans le cas Jean-Yves, Alain ou Jo, tous trois travaillant comme conducteurs, l'expression du type « de toute façon j'ai toujours bougé » revient comme argument liant la mobilité hivernale à la carrière professionnelle.

Ces profils professionnels divers dans lesquels la mobilité a une place importante sont parmi les hivernants presque exclusivement masculins. Malgré la relative diversité des positions sociales des hivernants interrogés, quasiment aucune femme ne fait part de mobilités professionnelles au cours de sa vie.

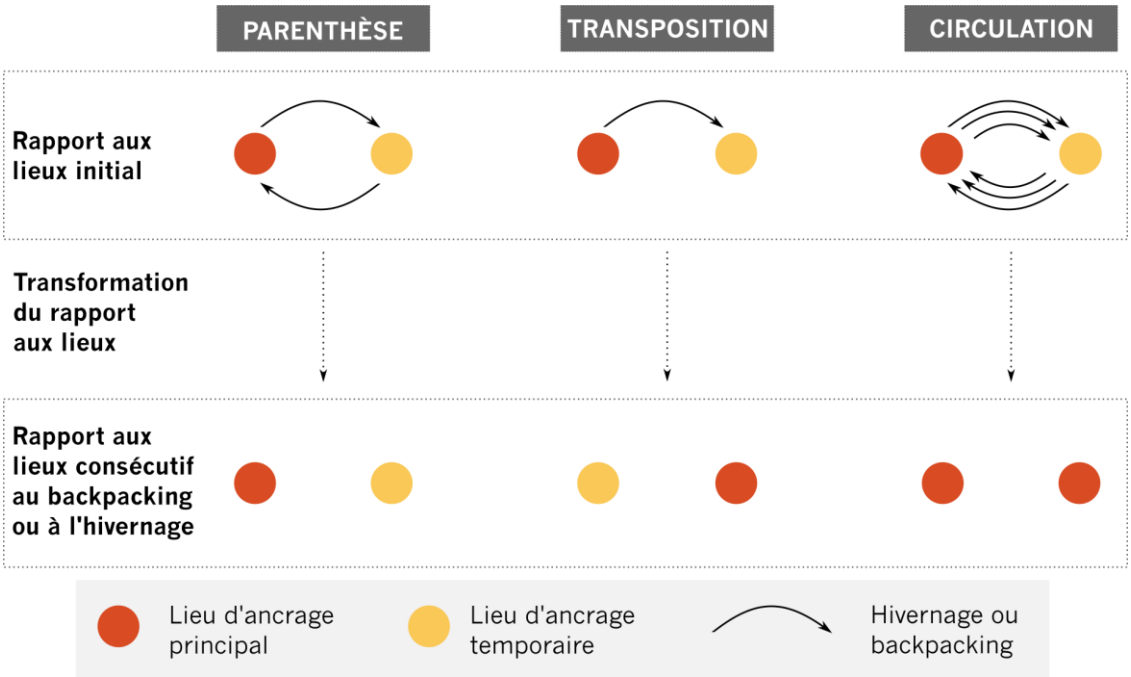
Le recueil des biographies de mobilités, leur exploration et leur classement sous forme de typologie offre un regard original sur les trajectoires individuelles des *backpackers* et des hivernants. À travers cette approche spatiale, se dessine l'évolution du rapport aux lieux des individus, liée à l'accumulation de capacités liées à la mobilité, permises par la pratique de mobilités internationales touristiques et résidentielles, articulées avec les trajectoires professionnelles et familiales. Ces logiques générales se déclinent différemment selon la génération et le milieu social. La mobilité de longue durée de *backpacking* ou d'hivernage se place à l'issue des dernières séquences des trajectoires recueillies ou au sein de ces dernières séquences. Il s'agit de développer dans la troisième section de ce chapitre les évolutions qu'elle implique.

3. La place du *backpacking* et de l'hivernage dans la trajectoire de mobilités

Comment la mobilité d'hivernage et de *backpacking* infléchit-elle la trajectoire de mobilités internationales ? Comment le rapport aux lieux en est-il modifié ? L'analyse montre principalement trois formes d'intégration au sein de la trajectoire : la mobilité de *backpacking* et d'hivernage comme parenthèse, comme transposition ou comme circulation. Ces trois modèles de transformation du rapport aux lieux sont synthétisés

dans Figure 6.10. Les situations initiales présentant un lieu d'ancrage principal –que l'on peut associer à l' « Ici »– et un lieu d'ancrage temporaire –que l'on peut associer à l'Ailleurs– évoluent différemment suite à la réalisation de la mobilité de *backpacking* ou d'hivernage. Dans le cas de la parenthèse, la situation reste inchangée, dans le cas de la transposition, les lieux d'ancrage principal et celui d'ancrage temporaire s'inversent, ou les deux lieux deviennent des lieux d'ancrage temporaires. Dans le cas de la circulation, les mobilités étant renouvelées à plusieurs reprises, le lieu d'ancrage qui était temporaire devient lui aussi un lieu d'ancrage principal. Il s'agit de développer l'actualisation de ces formes en fonction du groupe des *backpackers* et des hivernants, de penser leurs liens avec les trajectoires passées, ainsi que leurs interactions avec les trajectoires professionnelles et familiales. Pour cela, cette troisième section présente d'abord les modèles de parenthèse et de transposition, pour ensuite développer le modèle de circulation, relevant de situation d'entre deux plus complexes. Elle s'appuiera notamment sur le développement de quelques portraits, montrant comment l'Ici et l'Ailleurs peuvent se maintenir, s'inverser, ou encore se flouter au fil de la trajectoire de vie étudiées.

Figure 6.10. Trois modèles de transformation du rapport aux lieux dans la trajectoire de mobilité post-hivernage ou post-*backpacking*



Source : B. Le Bigot

3.1. La parenthèse ou la transposition : maintien ou inversion de l'Ici et de l'Ailleurs

Les trajectoires qui intègrent la mobilité privilégiée de *backpacking* ou d'hivernage comme parenthèse ou comme transposition ont en commun de conserver

une relative dichotomie dans le rapport aux lieux : un Ici, lieu d'ancrage principal, celui dans lequel est envisagée une vie quotidienne, et un Ailleurs, lieu d'ancrage temporaire, dont la fréquentation est relativement exceptionnelle à l'échelle de la trajectoire.

3.1.1. La parenthèse : voyager avant de s'ancrer

La mobilité de longue durée envisagée comme parenthèse est une forme très présente parmi les *backpackers*. Elle implique que le lieu d'ancrage principal de l'individu n'est pas modifié sur le long terme et concerne ainsi particulièrement des individus ayant un emploi et prenant un congé sabbatique, étant en cours d'étude, ou prévoyant de faire des études ou de chercher un emploi dans le pays d'origine. La mobilité vers un Ailleurs est ainsi envisagée sur le mode de la « bulle » en rupture avec la « routine » ou comme l'opportunité de découverte avant d'atteindre une période de vie où les priorités seront autres, notamment orientées vers la famille ou le projet professionnel. Ce modèle se rapproche assez bien de celui des étudiants en échange pour un ou deux semestres. On trouve par exemple cette idée chez Jason (Britannique, 29 ans), qui souhaite voyager jusqu'à ses 30 ans, moment qu'il souhaite vivre en Grande-Bretagne avec ses amis, ou chez Markus (Suédois, 23 ans) qui envisage les études plus tard « *so many cool things to see, you can study when you're older* », ou encore chez Thomas (Franco-Vietnamien, 23 ans) qui souhaite profiter de toutes les opportunités de Visa Vacance Travail avant d'avoir passé les limites d'âge associées à ces Visa. Cette parenthèse est envisagée à la suite d'une diversité de trajectoires de mobilités, mais notamment dans le type *expansion*. La mobilité de *backpacking* vient alors compléter une trajectoire dans laquelle les mobilités surtout touristiques sont de plus en plus longues et de plus en plus lointaines, comme dans le cas de Laetitia et Maël.

Couple de français, Laetitia, 26 ans, et Gaël, 24 ans, voyagent depuis 4 mois en Asie (Népal, Myanmar, Thaïlande, Cambodge, Laos) lors de notre rencontre à Bangkok. Tous deux ont peu voyagé durant leur enfance, Laetitia est partie avec sa tante en Grèce à l'âge de 13 ans et Gaël a fait deux ou trois séjours chez un correspondant en Allemagne. À partir de l'âge de 18 ans, ils manifestent chacun l'envie de voyager, Laetitia part en stage pendant ses études d'infirmière au Burkina Faso pour un mois puis en Corse pour quatre mois et « marque le coup » de la fin de ses étude par un séjour d'un mois au Maroc avec une amie. Gaël suit quant à lui à 17 ans sa sœur en Italie, alors qu'elle fait un tour d'Europe en vélo et à 20 ans il part pour son premier grand voyage avec trois amis au Pérou où ils restent six mois, séjournant longtemps dans quelques lieux et terminant par une descente de l'Amazonie. Leur voyage en Asie s'inspire d'un mode de voyage qu'ils ont chacun expérimenté et apprécient : peu de planification, des temps longs passés dans chaque lieu et la recherche de rencontres avec des locaux.

Leur projet de départ était pensé depuis longtemps : ils ont travaillé pendant un an et demi en économisant, Laetitia au CHU de Grenoble, Maël en restauration, tout en profitant d'un mode de vie en colocation dans une maison à la campagne :

> « Laetitia : C'était mon objectif de partir, je savais qu'je ferai un an d'CHU, pas plus, et l'objectif derrière c'était repartir.
> Gaël : On avait notre maison on était bien mais on avait notre objectif de partir, ça a mis un peu d'temps parce que moi j'ai pas mal galéré à mettre de côté, mais une fois qu'on a rendu la maison, j'ai bossé sur Lyon trois quatre mois, c'est des potes qui m'ont hébergé. »
>
> Laetitia et Gaël, backpackers, français, 26 et 24 ans, en couple, ont quitté leurs emploi d'infirmière et de serveur

L'entourage était positif par rapport à leur projet : du côté de la famille de Maël, « ils s'en foutent, ils étaient contents car ils ont pas pu l'faire quand ils étaient jeunes » et concernant les amis, certains d'entre eux voyagent aussi. Pour la suite, ils aimeraient bien encore voyager un peu avant de se poser. Maël souhaite faire une courte formation en ébénisterie grâce à laquelle il pourra travailler un peu partout. Laetitia souhaite trouver un autre poste qu'en CHU, elle envisage le libéral mais pas tout de suite. Les échanges par mail avec Laetitia et Maël un an et demi après notre rencontre indiquent que leurs projets sont pour l'instant plutôt en France, puisqu'ils viennent d'acheter un terrain pour faire construire une maison en bois.

La mobilité comme *parenthèse* n'est pas un isolat dans la trajectoire de mobilité. Elle est consécutive à la séquence précédente, notamment à travers la façon de voyager comme dans l'exemple de Laetitia et Maël. Dans le cas de Laetitia et Maël, « se poser » est d'autant plus apprécié après avoir effectué ce long voyage. Ce type peut se rapprocher de certains jeunes effectuant des semestres d'étude à l'étranger, rencontrés dans les *guest houses* alors qu'ils profitaient de week-ends ou vacances. La propension à se mélanger aux locaux semble cela dit pour ces étudiants moins évidente,

3.1.2. La transposition, vers une migration privilégiée

La mobilité de longue durée peut dans le cas des hivernants comme des *backpackers* prendre la forme d'une transposition du lieu d'ancrage principal, le lieu de destination d'abord envisagé comme temporaire devenant un lieu de vie principal. Il s'agit des cas, principalement étudiés par les *lifestyle migrations*, d'installation durable dans un nouveau lieu de vie. Dans le cas des hivernants, la mobilité d'hivernage peut être ainsi une étape transitoire entre une ou plusieurs mobilités touristiques courtes expérimentées auparavant et une installation en tant que résident au Maroc. La période d'hivernage permet alors de se familiariser avec une vie quotidienne sur place, et peut avoir le statut de test, avant de se décider par exemple pour acheter un bien immobilier. Comme le montre E. Lachaud (2014) ainsi que J. Pinel (2015), dans le cas d'une installation annuelle, le soleil et le coût de la vie restent des motifs principaux mais s'accompagnent d'avantages fiscaux que n'ont pas les hivernants, qui restent des

résidents de leur pays d'origine. Outre les hivernants, l'enquête a permis de rencontrer plusieurs de ces européens résidents qui sont parfois passés par l'étape hivernage comme Christine. Elle venait avec son mari en camping-car au nord d'Agadir et, suite à leur séparation, s'est achetée une maison dans laquelle elle vit à l'année dans le village de Tamraght, proche du camping autrefois fréquenté.

Francis quant à lui est encore à l'étape du touriste, avant de passer, selon les projets qu'il m'expose, à l'étape d'hivernage puis à l'installation à Agadir. Français de 59 ans, divorcé et vivant seul, Francis est tout jeune pré-retraité après une carrière de conducteur de tramway à Orléans. Lors de notre rencontre devant le souk d'Agadir, il passe un mois au Maroc pour acheter un appartement, accompagné d'un ami également en prospection immobilière. Francis a peu voyagé durant sa vie active. À 19 ans, il a fait son service en Allemagne, ensuite il a principalement voyagé en France. Né de mère polonaise, il dit qu'il ira un jour en Pologne, comme sa sœur l'a fait. À partir de la cinquantaine, divorcé, il a fait un voyage en Belgique, et quelques voyages au Maroc. L'attrait pour cette destination est lié à ses quelques amis marocains en France et aux reportages télévisés qu'il a vus sur Agadir. Par l'intermédiaire de son réseau, il a eu connaissance de la vente d'un appartement à Agadir par un couple de Français hivernants qui sont devenus trop âgés pour supporter les cinq étages de l'immeuble. Francis projette d'y passer les mois de janvier, février et mars et de le mettre en location le reste de l'année pour avoir une petite rentrée d'argent. Cette phase d'hivernage précède pour lui ce qu'il envisage comme une installation sur place :

> « Francis : J'ai mon appartement à Orléans qui est à moi. Et mes projets par la suite si ça me plait ici, je vends là-bas, et je viens ici, je me mets résident ici, et puis je rentrerais un peu en France, j'ai mes sœurs qui habitent en Bretagne donc ça sera pas un problème d'aller dans la famille.
> Brenda : Vous envisageriez de venir après vraiment à l'année ici ? Qu'est ce qui vous attire ?
> F : Oui. Bah déjà ici c'est pas comme la France, il y a plusieurs condition : d'abord le climat n'est pas le même, les gens sont pas pareil et surtout tout ce qui est impôts, ça a rien à voir avec ici, moi je connais des français ici qui vivent ici, il m'a montré sa feuille d'impôt il a payé 50 dirham. Alors qu'en France il m'a fait voir, c'est vraiment lamentable. C'est pour ça ils ont tout vendu là-bas et ils ont racheté ici. On n'est pas égorgé ici, en plus comme on est résidents retraités, on a le droit à pas mal d'avantage au Maroc, quand on est retraité et qu'on s'installe au Maroc. »
>
> Francis, touriste au Maroc, français, 59 ans, seul, ancien conducteur de tramway

J. Pinel (*ibid*) montre que les profils de Français rencontrés au Maroc avaient des parcours de vie relativement mobiles. Dans le cas de Francis, le Maroc est l'une des seules destinations internationales de sa trajectoire. Elle est aussi liée à sa trajectoire sociale, notamment la rencontre de marocains dans la sphère professionnelle. La transition vers un ancrage principal à Agadir est aussi rendue possible par la sécurité de pouvoir vivre temporairement chez sa sœur lors de ses séjours en France. Il souhaite en retour pouvoir lui prêter son appartement à Agadir pour des séjours

touristiques. La trajectoire de mobilité, la trajectoire sociale et familiale apparaissent ici en interaction et permettent pour Francis l'hivernage comme participant progressivement à la *transposition* de son lieu de vie principal au Maroc.

La mobilité de *backpacking* peut également s'avérer être une *transposition* du lieu d'ancrage vers une des destinations de l'itinéraire. L'élément discriminant est alors plutôt la capacité de l'individu à envisager un travail à l'étranger dans le cadre de Visa Vacance Travail, en travaillant en ligne, en entrant dans une démarche de petit entreprenariat, ou encore en acceptant de multiples emplois peu qualifiés, parfois illégaux. Dans le cas d'Alice, française de 22 ans rencontrée à Ko Phangan, le projet de partir en Australie pour un an a petit à petit mué en projet de vivre à l'étranger. Durant son enfance, elle a voyagé régulièrement Europe en faisant des échanges de maison, solution pour partir en vacance pour une famille de 6 enfants. Elle a également voyagé seule, dans le cadre d'un stage pour l'obtention du diplôme d'animateur BAFA. Alice a déménagé une dizaine de fois et ne manifeste aucun attachement pour Marseille où elle vivait avant son départ, ni pour aucune ville dans laquelle elle a vécu. À 18 ans, elle songeait depuis quelques années à partir comme fille au pair, mais l'Angleterre n'était pas assez lointaine à son goût et les Etats-Unis trop compliqués, notamment car il fallait avoir le baccalauréat et le permis. Elle découvre que le Visa Vacance Travail en Australie n'est pas difficile à obtenir et s'inscrit directement dans une agence pour trouver une famille. Quelques semaines plus tard, au milieu de son année de terminale, elle part pour Sydney. Elle alterne plusieurs mois de travail en ville, à la ferme, de road trips, de vacances. Après deux ans en Australie, elle suit des amis en Thaïlande.

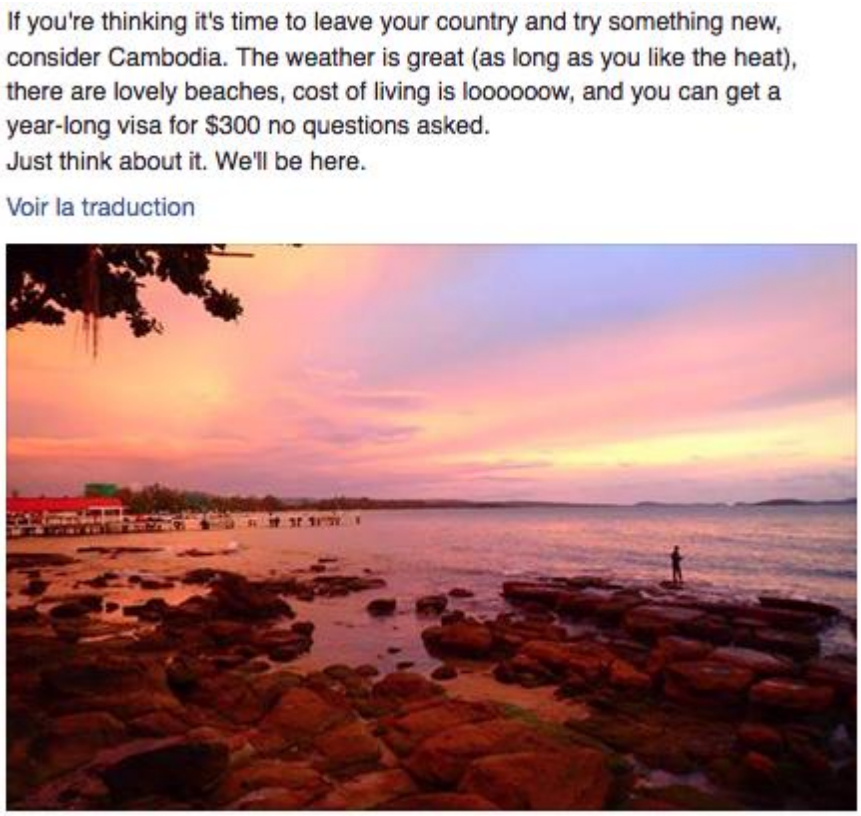
> « J'pensais qu'j'resterai p't'être un an dans cette famille [où elle travaillait comme fille au pair à Sydney], et puis après j'rentrerais p't'être en France, et comme j'ai adoré, j'ai voulu rester, j'suis allée à la ferme, ouais ça s'est fait d'un truc à l'autre, quoi, puis là j'étais pas censée retourner en Thaïlande, j'étais censée donc aller au Canada, et sauf que finalement, la Thaïlande j'aime bien donc le Canada j'repousse peut être à plus tard. (...) J'me suis super bien entendu avec tout l'monde, et après p'tit à p'tit j'ai rencontré des gens, bah qu'tu connais, Mike et tout là, et c'est un peu eux qui m'ont donné envie d'revenir, parce que ils sont là à rester longtemps, et puis euh, c'est des potes à eux surtout qui sont là, qui travaillent et qui m'disent 'oh c'est pas si difficile que ça' donc j'me suis dit pff…, allez tant pis, on revient, au soleil. »
>
> Alice, backpacker, française, 22 ans, seule, visa vacance travail en Australie et emplois non déclarés en cours de voyage

Deux ans et demi après notre rencontre, Alice vit toujours à Ko Phangan. Sa trajectoire de mobilité montre un lien fort avec sa trajectoire scolaire et professionnelle. Se présentant comme peu intéressée par l'école, peu attachée à ses lieux de résidence et sensible au voyage, Alice associe rapidement la mobilité à l'indépendance et au travail. Pour elle comme pour beaucoup de *backpackers*, le travail n'est pas un problème, c'est un moyen pour voyager et cela se trouve partout. Sa

période de *backpacking* a en fait participé à la transposition de son lieu de vie principal vers l'Australie d'abord, puis à Ko Phangan.

Comme dans les cas d'Alice et de Francis, le processus de transposition s'appuie très souvent sur l'expérience d'autrui. La porosité entre touristes, *backpackers* ou hivernants de passage, et résidents présents à l'année dans la destination, est forte en terme de sociabilité, comme la partie 3 le développera. Ceux qui se sont installés durablement présentent généralement leur choix de vie comme une réussite, ce qui rend l'installation très attractive. Les encouragements à venir s'installer au soleil s'observent par exemple sur les réseaux sociaux, ci-dessous sur le profil de Jessica (Figure 6.11), Canadienne rencontrée à Ko Phangan qui, au lendemain de l'élection de D. Trump aux Etats-Unis le 8 novembre 2016, incite ses amis facebook à songer à quitter leur pays pour s'installer au Cambodge.

Figure 6.11. Statut facebook encourageant à la *lifestyle migration* suite à l'élection de D. Trump aux Etats-Unis



* Jessica, Canadienne, vivant à Ko Phangan lors de l'enquête. Elle partageait avec son compagnon Dan de nombreux moments avec les *backpackers* de passage. Le couple a déménagé au Cambodge après le durcissement des conditions permettant d'avoir un visa en Thaïlande.

Source : profil facebook de Jessica, le 10 novembre 2016

Cette transposition peut se décliner en une transformation du rapport aux lieux où tous les lieux fréquentés sont vécus comme des lieux d'ancrage temporaire, à

l'image des *Global Nomads* étudiés par P. Kannisto (2014). La limite entre ancrage principal et temporaire relève d'une question d'échelle de temps dans la trajectoire[25].Elle relève aussi des intentions exprimées, qui, comme l'a précisé la première section du chapitre, dépendent d'une présentation de soi en entretien, qui peut varier selon l'appartenance sociale de l'enquêté. Certains *backpackers* peuvent rester plusieurs mois voire plusieurs années dans un lieu, tout en exprimant avant tout le souhait de continuer à bouger, quand d'autres sont depuis peu de temps dans un lieu qu'ils ont investi de façon forte. La rencontre dans certaines *guest houses* de personnes de plus de 50 ans exposant un itinéraire depuis plus de 20 ans montre que ce modèle de trajectoires très mobiles existe. Il s'articule cela dit généralement autour de quelques lieux de passage fréquents, prenant la forme d'une circulation.

3.2. La circulation transnationale : modèles et variations

Les hivernants permettent de saisir les intégrations circulatoires des mobilités internationales dans les trajectoires. De façon assez inattendue, cette mobilité qui se construit progressivement de façon cyclique se retrouve également chez certains *backpackers*. Ce modèle, proche des circulations mises en valeurs par les études migratoires depuis les années 1990 (Dorai *et al.*, 1998), montre au fil de la trajectoire la transformation du rapport aux lieux vers un entre-deux transnational, où l'Ailleurs et l'Ici se mélangent. La présence de ce modèle chez des individus aux trajectoires relativement différentes permet d'observer non seulement le fonctionnement de cet entre-deux, mais également les variations de ce modèle selon les individus et les séquences de la trajectoire.

3.2.1. Des combinaisons stratégiques d'itinéraire aux circulations privilégiées dans la trajectoire de vie

Le chapitre 5 a présenté en quoi les itinéraires des *backpackers* et des hivernants, dans leurs constructions, manifestent une logique de combinaison stratégique permettant de tirer profit du réseau d'étapes formé par l'itinéraire. L'approche biographique permet de relever que ces combinaisons tiennent dans certains cas leur force de leur récurrence au sein de la trajectoire de l'individu, se construisant comme des circulations. Ces circulations repérées dans les trajectoires des hivernants et de certains *backpackers* relèvent d'une certaine proximité avec les modèles développés dans le cadre des études migratoires, tout en relevant d'un cadre privilégié spécifique. Les travaux de McHugh et Mings (1996) s'intéressent particulièrement à ce qu'ils appellent « *the circle of migration* » dans un contexte de mobilité saisonnière de retraités

[25] Si Alice décide de partir pour le Canada comme elle le prévoyait initialement, puis de continuer à être mobiles environ tous les deux ans, sa trajectoire dans 10 ans pourrait être vue comme la trajectoire d'une *Global Nomad*. Aujourd'hui, sa présence à Ko Phangan et la manifestation de son attachement à l'île invite à voir son ancrage dans cette destination comme durable.

aux États-Unis. Ils insistent sur l'importance de penser de façon intégrée les différentes étapes inter-reliées du cycle que forme la circulation, permettant de comprendre l'évolution de l'attachement aux lieux au cours de la vie :

> « The circle symbolizes the totality of the lives of seasonal migrants, of movement and experiences in a recurring cycle of journeys to and from home places. This wholeness is diminished by attempts to neatly compartmentalize their lives by space ('here' and 'there') and time ('then' and 'now'). We conceptualize the circle of migration in three phases – separation, experience, and return– and over varying time frames, ranging from a single annual cycle to recurring cycle over the life courses. » (*ibid*, p. 530)

L'approche est voisine de celles développées dans les études migratoires où, comme le signale S. de Tapia (1994) pour le cas des migrants Turcs, le rapport aux lieux se modifie dans le sens où le migrant vit une « altérité interactive » (p. 20) entre ses différents lieux d'ancrage. Les différentes étapes du cycle sont à penser de façon intégrées et en liens avec les autres flux impliqués : « retours périodiques au pays, visites des membres de familles dans les lieux d'installation, flux de marchandises, transferts financiers, autres flux invisibles mais tellement importants, de nature affective, culturelle et symbolique » (G. Simon 2008, p. 77).

On repère toutefois bien que pour les hivernants comme pour les *backpackers*, les différentes modalités de la mobilité, telles qu'elles sont décrites par T. Cresswell –la mise en mouvement, la vitesse, le rythme, l'itinéraire, l'expérience et la contrainte ou non se s'arrêter– sont relativement maîtrisées, ce qui fait leur spécificité par rapport aux circulations migratoires généralement étudiées. L'exemple de la mobilité d'hivernage des retraités se rendant au Maroc contraste largement avec le mouvement inverse de travailleurs migrants, notamment migrantes saisonnières, fortement contraintes par leur contrats de travail (Zeneidi, 2011; Décosse, 2011; Bélanger et Candiz, 2015).

Pour G. Cortès et L. Faret (2009), la circulation migratoire relève de trois composantes : le réseau, le maintien de lien avec la région d'origine et la production de dispositifs originaux adaptés à la situation des migrants. Le croisement entre les situations des hivernants et des *backpackers* montre des manifestations différenciées de ces composantes indiquant une forme d'entre-deux transnationale.

3.2.2. Les circulations des hivernants, cycle de temps libre et appropriation de l'espace

La mobilité d'hivernage vers le Maroc et son évolution au fil de la trajectoire de l'individu est fortement structurée par un cycle annuel et par une appropriation progressive de l'espace. Les « va et vient » des hivernants se succèdent durant de longues périodes de vie. Commencés en début de retraite, soit entre 60 et 70 ans, et généralement après une première mobilité touristique courte au Maroc, ils se poursuivent généralement jusqu'à la baisse des capacités physiques du retraité ou d'un

des membres du couple. La moitié des 77 couples ou individus voyageant seuls a déjà effectué plus de sept mobilités hivernales successives vers le Maroc. 24 d'entre eux dépassent les dix années d'hivernage. Cette moitié d' « anciens » ont en moyenne 72 ans tandis que les 10 « nouveaux », en hivernage pour la première ou la deuxième année, ont en moyenne 62 ans. On peut mettre en regard cette ancienneté de l'hivernage au sein des trajectoires avec l'espérance de durée de retraite en Europe. En France, elle est de 23,8 ans selon la DREES[26] et s'est largement accrue ces dernières décennies. En lien avec le vieillissement, deux éléments diachroniques structurent fortement ces récurrences au cours de la trajectoire, introduisant des évolutions entre les premiers séjours et les suivants : la familiarisation avec cette mobilité et la sédentarisation progressive au Maroc.

La familiarité avec le trajet et ses aspects pratiques, présentée dans le chapitre 5, s'accompagne généralement de modification progressive de l'expérience du territoire marocain. Les camping-caristes interrogés par P. Viallon (2012) au Maroc sont relativement sédentaires, revenant chaque année au même endroit et connaissant assez mal le territoire. L'analyse diachronique des circulations des hivernants, à la fois camping-caristes et logeant en dur, montre que la situation décrite par P. Viallon ne concerne pas tous les hivernants. Surtout, elle s'installe progressivement. Jacqueline et Pierrot, 73 et 78 ans, respectivement professeure de collège en retraite et chauffeur de taxi en retraite, viennent au Maroc l'hiver depuis quinze ans. L'évolution de leur expérience est tout à fait représentative de la majorité des hivernants :

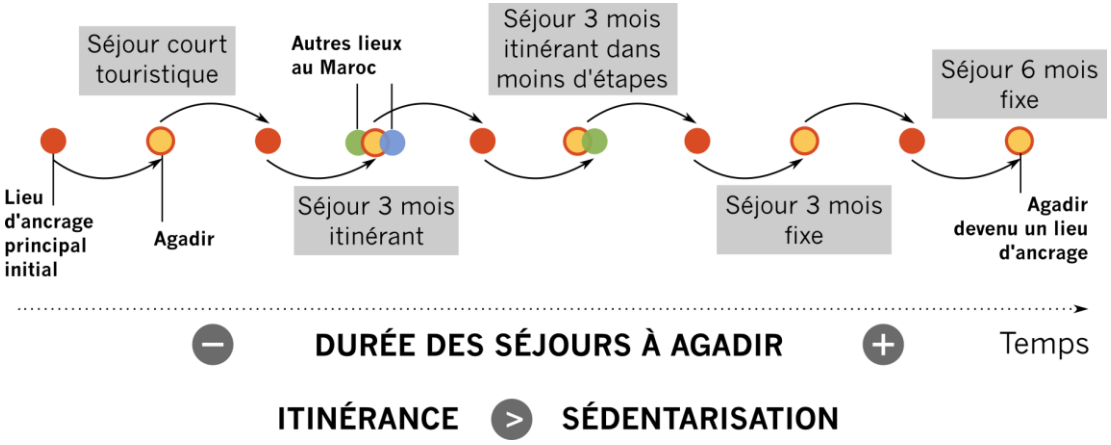
> « Les premières années, on a beaucoup circulé, on a fait l'Maroc en long en large et en travers, les trois, quatre premières années, et puis après on s'est stabilisé. [...] On reste pratiquement toujours ici, y'a plein d'activités, on connaît plein d'copains, plein de gens. »
>
> Jacqueline, hivernante, française, 73 ans, en couple, camping-car, ancienne professeure en collège.

Pour les camping-caristes notamment, mais aussi pour les hivernants en logement en dur, les premiers séjours sont fréquemment itinérants. D'année en année, les camping-caristes sélectionnent quelques étapes et souvent se fixent dans un camping. Les hivernants logeant en dur quant à eux rayonnent de moins en moins autour d'Agadir. L'appréciation d'une routine vacancière est privilégiée après les étapes de découverte. Cette sédentarisation est liée à la familiarisation avec un lieu, la région d'Agadir, articulée à la formation d'un réseau d'amis européens et parfois marocains, l'entretien de liens avec des commerçants, la sélection de lieux de sociabilité, voire pour certains hivernants comme hivernantes la création de liens amoureux avec des marocains ou des marocaines. Le maintien des liens avec le pays d'origine se développe aussi au fil de la trajectoire, marquant l'approfondissement de la

[26] Andrieux V. et C. Chantel (2013), *Espérance de vie, durée passée à la retraite*, Dossier Solidarité Santé, rapport n°40 de la DRESS (Direction de la Recherche, des Études, de l'Évaluation et des Statistiques).

dimension transnationale du mode de vie : les enfants et les petits enfants viennent rendre des visites, des produits sont rapportés d'un pays à l'autre, les outils numériques sont largement utilisés pour communiquer et s'informer. La sédentarisation est aussi justifiée par les hivernants à partir d'argument de sécurité sanitaire, la proximité avec les hôpitaux étant un élément rassurant, d'ailleurs utilisé comme argument marketing par certains campings. S'ajoute généralement à cette sédentarisation un allongement de la durée du séjour : de 3 mois, durée de présence sur le territoire pour raison touristique automatiquement accordée à la frontière, à 6 mois, durée permise par la demande d'une prolongation du visa touristique presque systématiquement accordée aux hivernants. C'est l'accumulation de savoirs et liens à la fois pratiques, sociaux, géographiques au fil de la trajectoire, qui marque une forme d'appropriation du lieu de destination, encourageant la circulation au sein de cet entre-deux plutôt que le test d'autres destinations. Ce « modèle », schématisé par la Figure 6.12, de circulation des hivernants, depuis l'expérience d'abord touristique, puis l'hivernage en itinérance, à l'hivernage sédentaire, résume la majorité des situations rencontrées. Il montre la transformation progressive du rapport aux lieux vers un entre-deux.

Figure 6.12. Intégration du Maroc dans la trajectoire de mobilité des hivernants : prolongation et sédentarisation des séjours



Source : B. Le Bigot

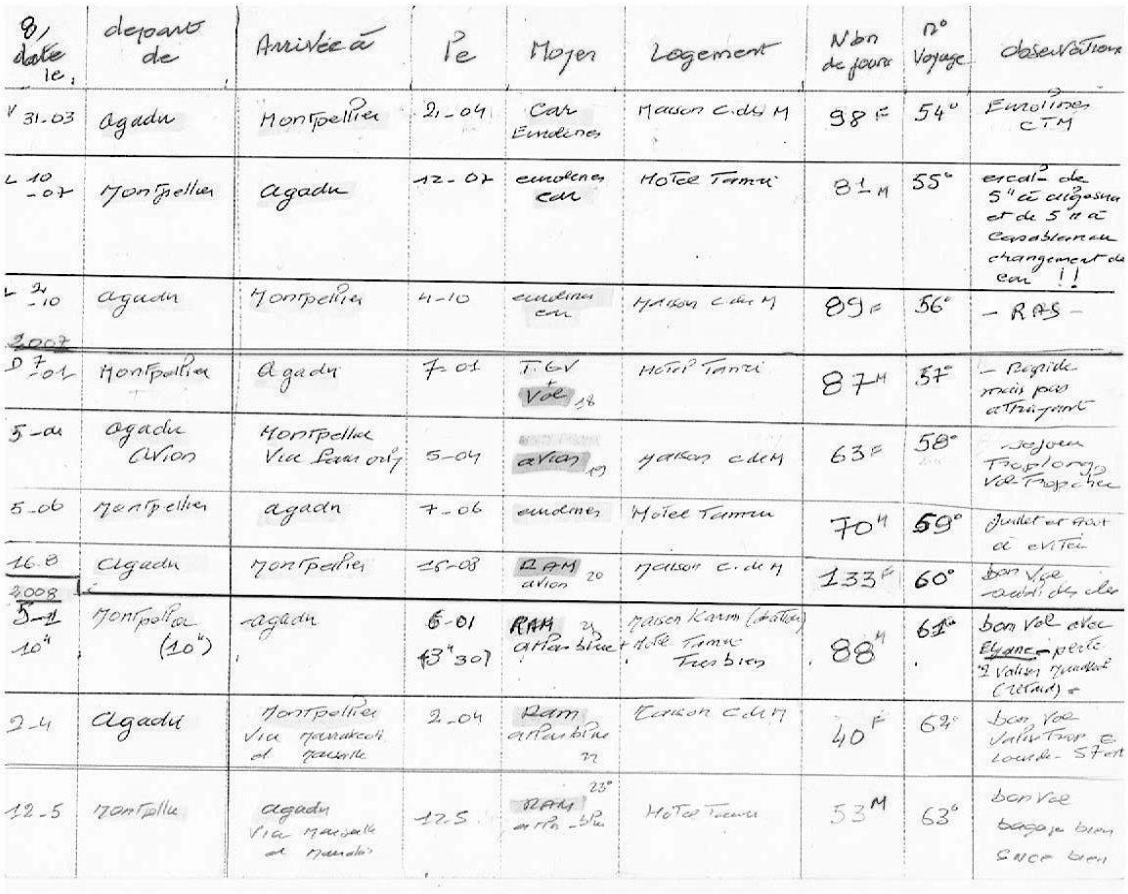
La dimension diachronique permet aussi d'observer, non seulement une appropriation progressive, linéaire et commune à tous les hivernants, mais aussi des variations au fil de la trajectoire et des variations de ce modèle de circulation selon les catégories d'hivernants, notamment sociales. Yves a 85 ans. Ancien podologue, il se rend sans interruption au Maroc seul chaque hiver depuis 20 ans. Il accorde une grande importance aux détails pratiques de ses voyages au Maroc et tient depuis son premier séjour en 1993 ce qu'il appelle un « planning » de ses voyages au Maroc sous

forme de tableau[27](Figure 6.13). Ce tableau, rempli à la main par Yves, recense les dates et les lieux de départ et d'arrivée dans une ville, le moyen de transport, le logement, le nombre de jours passés dans la destination, le numéro du voyage dans la liste totale, et des remarques éventuelles. Yves apprécie le fait de garder une trace de ses activités et il me fait remarquer qu'il trouve intéressant d'indiquer dans ce « planning » des « petits trucs, ce qui allait et ce qui n'allait pas » pour chaque voyage. L'exemple permet ainsi de repérer comment chaque mobilité de la trajectoire, si elle indique une circulation entre deux lieux, se comprend, en interaction avec les précédentes. La colonne « remarque » permet notamment d'indiquer si l'hôtel ou la compagnie de transport était satisfaisante, les arbitrages s'aiguisant ainsi pour les années suivantes. On repère, par exemple, qu'Yves prend en 2006 les cars *Eurolines* entre Agadir et Montpellier, puis en 2007 l'avion. Aujourd'hui encore, il essaye de nouveaux itinéraires aériens, considérant la fatigue et le coût engendrés par le voyage comme critères. Les dates de séjour montrent en outre des modulations individuelles quant au « modèle » général de circulation hivernale indiqué précédemment. En 2007, Yves était à Agadir du 7 janvier au 5 avril, en période hivernale, mais également du 5 juin au 16 août. Une fois dans l'un de ses deux lieux de vie, il a toujours envie de repartir et peu de contraintes l'en empêche, ce qui explique ses « va et vient » :

> « Quand je suis ici, bon, il me tarde de partir, il me tarde, il me tarde pas, c'est, il suffit de regarder le temps qu'il fait, et, je n'ai pas le don d'ubiquité comme je dis, je peux pas faire, je n'ai pas ce don, il faut quand même que je sois raisonnable, sinon je partirai, je partirai pour deux jours et je reviendrai. »
>
> Yves, hivernant, français, 85 ans, seul, logement à l'hôtel, ancien podologue

[27] Nous résidons à Agadir dans le même petit hôtel, ce qui permet des rencontres succinctes multiples, en 2014 et en 2015 et le développement d'une relation de confiance, qui explique qu'il m'ait confié son document d'archive de ses voyages.

Figure 6.13. Extrait du « planning » des mobilités d'Yves vers le Maroc depuis 1993



8/ date le :	depart de	Arrivée à	le	Moyen	Logement	Nbr de jours	n° Voyage	observations
31-03	Agadir	Montpellier	2-04	Car Eurolines	Maison C. du M	98 F	54°	Eurolines CTM
10-07	Montpellier	Agadir	12-07	eurolines car	Hotel Tamri	81 M	55°	escal. de 5" à Bordeaux et de 5" à Casablanca au changement de car !!
21-10	Agadir	Montpellier	4-10	eurolines car	Maison C. du M	89 F	56°	– RAS –
2007								
7-01	Montpellier	Agadir	7-01	TGV + Vol 26	Hotel Tamri	87 M	57°	– Regide mais pas attrayant
5-04	Agadir Avion	Montpellier Via Paris Orly	5-04	avion 19	Maison C. du M	63 F	58°	séjour Prolongé via Tropicale
5-06	Montpellier	Agadir	7-06	eurolines	Hotel Tamri	70 M	59°	Juillet et Août de vitesse
16-8	Agadir	Montpellier	25-08	RAM avion 20	Maison C. du M	133 F	60°	bon vol rendez des dates
2008 3-1 10h	Montpellier (10h)	Agadir	6-01 (13h30)	RAM 21 arr. Blue	Maison Karim (Agadir) + Hotel Tamri Tres bien	88 M	61°	bon vol avec Eyane – prête 2 valises supplémentaires (retour)
2-4	Agadir	Montpellier Via Marrakech et Casablanca	2-04	Ram arr. bleu 22	Maison C. du M	40 F	62°	bon vol Valise trop lourde – 57 kg
12-5	Montpellier	Agadir Via Marseille et Casablanca	12-5	RAM 23° arr. bleu	Hotel Tamri	53 M	63°	bon vol bagage bien reçu bien

Source : document fourni et commenté par Yves à Agadir, le 10 avril 2014

Au-delà de l'exemple d'Yves, des variations dans le rythme saisonnier annuel des migrations hivernales s'observent : un aller-retour en Europe à Noël pour voir la famille permet de couper la période hivernale au Maroc et s'adapte aux congés des membres de la famille. À l'inverse, un aller-retour au Maroc en dehors de la période hivernale pour accompagner des amis dans une mobilité touristique peut venir couper la période passée en France et replacer l'hivernant dans une situation de touriste. Ces variations sont largement différenciées socialement puisqu'elles sont effectuées principalement par les hivernants disposant de plus grandes ressources financières et n'étant pas contraints par leur camping-car.

Ces circulations s'articulent bien sûr aux « combinaisons stratégiques » exposées au chapitre précédent entre les différents lieux d'ancrage des individus. Les appropriations progressives dans un lieu impliquent une modification de l'appropriation des autres lieux. Les hivernants opèrent ainsi des arbitrages, notamment en termes d'investissement en temps et en argent entre les différents lieux d'ancrage. Le capital économique élevé de certains d'entre eux leur permet de maintenir des liens forts avec différents lieux, par exemple par l'achat d'une résidence secondaire en Espagne, au Portugal ou en France, s'ajoutant la présence au Maroc.

3.2.3. Les circulations des *backpackers* : une division spatio-temporelle annuelle entre travail et vacance

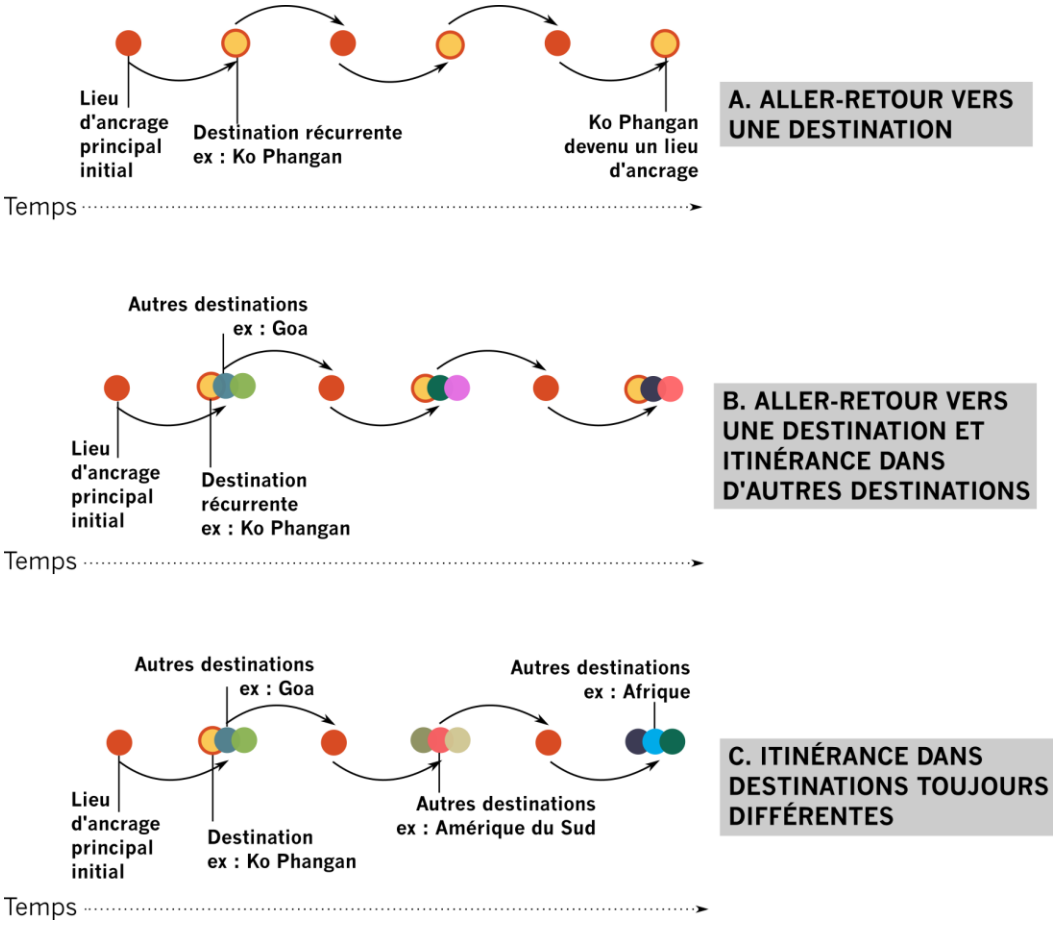
L'intégration du *backpacking* dans la trajectoire de vie selon une récurrence annuelle a été observée chez une partie des enquêtés *backpackers*. La circulation fonctionne généralement selon un partage de l'année en deux périodes associées chacune à un espace, l'un associé au travail et l'autre au voyage.

Le caractère circulatoire des mobilités de *backpacking* est peu mis en avant dans la littérature générale sur le *backpacking*, envisageant souvent cette mobilité comme une *parenthèse*. Les premières recherches qui s'intéressent aux *backpackers* sous l'angle des *lifestyle migrations* concernent cependant des trajectoires marquées par des circulations. La contribution de M. Korpela (2009), à l'ouvrage *Lifestyle migration* (Benson et O'Reilly, 2009) concerne en effet des *backpackers* vivant à Varanasi (Inde) durant des séjours prolongés qu'ils financent par des contrats courts dans leurs pays d'origine. L'auteur pointe notamment les contradictions de discours dévalorisant largement l'Occident par rapport à une authenticité du mode de vie en Inde, alors même que les *backpackers* restent dépendant des ressources que leur apporte leur pays d'origine.

Sept *backpackers* sont inscrits depuis au moins trois années dans un va-et-vient entre un lieu d'origine et une destination thaïlandaise. Une partie des individus rencontrés a également dit envisager ce type de mode de vie dans l'avenir. Les âges des *backpackers* concernés effectivement par des circulations sont assez diversifiés, deux d'entre eux sont âgés de plus de 50 ans. C'est généralement le fait d'envisager un emploi pour une partie de l'année qui rend ce mode de vie en entre-deux possible. L'analyse de M. Korpela s'était essentiellement concentrée sur le mode de vie à Varanasi, échelle locale qui sera dans cette thèse développée en troisième partie. L'entrée spatiale par la circulation permet de montrer comment cet entre-deux transnational sépare fortement le temps libre du temps actif tout en mettant en forte interaction travail et vacance.

À la différence des hivernants, ces circulations ne suivent pas un seul modèle structurant, trois déclinaisons ont été repérées (Figure 6.14).

Figure 6.14. Trois formes d'intégration des circulations dans les trajectoires de mobilité des *backpackers*



Source : B. Le Bigot

Les circulations peuvent, comme pour les hivernants, prendre la forme d'une appropriation forte d'une destination et d'une sédentarisation dans celle-ci (Figure 6.14.A). Ceci s'est observé par exemple avec certains *backpackers* revenant chaque année pour plusieurs mois à Ko Phangan. Pour d'autres, une destination est récurrente, mais les mois passés chaque année en voyage sont faits d'itinéraires différents (Figure 6.14.B). Enfin, certains *backpackers* partent chaque année ou tous les deux ou trois ans pendant plusieurs mois mais sans revenir dans les mêmes destinations, (Figure 6.14.C), visitant par exemple à chaque période de voyage des continents différents. Dans les cas A et B où une destination est récurrente, des liens durables avec des locaux et une appropriation des lieux peut se développer, point que la partie 3 approfondira. Du côté du pays d'origine, le rapport aux lieux est marqué par la recherche d'un mode de vie permettant de faire des économies. Dans le cas de *backpackers* plus âgés, la trajectoire professionnelle a pu évoluer en fonction du projet du *backpacker* qui aura petit à petit sélectionné un emploi lui permettant la circulation. On retrouve des emplois d'ouvriers spécialisés ou d'artisans ayant l'avantage d'être proposés facilement en contrat

d'intérimaire, mais également des emplois en auto-entreprenariat dans le secteur culturel, qui supportent la concentration de missions sur une partie de l'année.

Le portrait de Laura, française de 33 ans, montre comment la mobilité notamment vers l'Asie s'est installée de façon cyclique dans sa trajectoire. Je l'ai rencontrée pour la première fois en 2014 au *Gecko bar*, « son QG » qui était également devenu le mien lors des phases d'enquête à Bangkok. En la revoyant par hasard l'année suivante dans le même bar, je décide de lui proposer un entretien pour mieux comprendre la répétition de sa présence à Bangkok. Laura a une trajectoire de mobilité d'*expansion* plutôt tardive. Née à Sélestat en Alsace, elle sait que sa mère, ancienne standardiste, « a galéré » en tant que mère célibataire. Elle commence donc à voyager tardivement, à la vingtaine, en accompagnant des amis musiciens dans leur tournée. Elle part pour la première fois seule au Kirghizstan et au Tadjikistan en 2010 pour un mois et demi. En 2013 et en 2014, elle se rend pour 4 mois en Asie, avec Bangkok comme base et en variant les autres destinations : Cambodge, Laos, Népal d'abord, ensuite Malaisie, Inde et Singapour. Mécanicienne industrielle, Laura peut voyager depuis qu'elle gagne un peu mieux sa vie, avec des emplois en intérim qui payent bien. Avant, au smic ou quand elle n'avait pas encore fait sa place en tant que femme dans ce métier d'homme, c'était impossible. Elle trouve maintenant du travail sans problème et met de côté pour partir. Lors de sa dernière période de travail en France, elle dormait chez des amis, préférant ça à être seule dans un appartement. Elle ne souhaite pas chercher du travail en dehors de la France, pour elle, quand elle part c'est pour le voyage. À mon mail de suivi en septembre 2016, elle me répond qu'elle compte bien continuer à circuler entre la France et d'autres parties du monde :

> Questions de Brenda :
> Où vis-tu maintenant ?
> Quelle est ta situation professionnelle ?
> Prévois-tu de voyager à nouveau ?
>
> Réponses de Laura :
> > actuellement je vis à Sélestat en alsace (c'est ma ville natale) j'ai repris un appart fin juillet (après 3 ans sur les routes et à squatter les canap' des potes en France) mais j'ai déjà posé le préavis hahaha - je travaille depuis mon retour en mai. toujours en intérim ce qui me laisse une grande liberté et me permet d'économiser. la je fais du reconditionnement de ligne de soudeuse automatise pour treillis....traduction je refais à neuf des machines à souder industrielles.
>
> > la réponse est oui quand tu commence à voyager tu ne peux plus t'arrêter :) ce vaste monde n'est qu'une extraordinaire promesse de rêves inachevés. prochain projet : un ptit tour à bkk [Bangkok] voir les potes puis les philippines pour plonger (env. 5 semaines) puis au printemps prochain je me lance pour un tour du monde à bécane :)

Extrait de mail échangé en septembre 2016, avec Laura, backpacker, française, 33 ans, seule, mécanicienne industrielle intérimaire

Dans le cas des *backpackers* comme des hivernants, le lieu d'origine reste un lieu d'ancrage pour travailler, maintenir les liens familiaux ou amicaux, ou pour l'attachement à un logement. La participation citoyenne à la société de départ, par l'intermédiaire de impôts ou encore du vote est très peu évoquée. Les deux espaces sont complémentaires d'un point de vue des différentes sphères de vie de l'individu et cette complémentarité est petit à petit renforcée au fil des séjours répétés.

Les différentes modalités d'intégration de la mobilité privilégiée dans la trajectoire de vie apparaissent ici largement différentes en fonction du groupe des hivernants et des *backpackers*. Les hivernants ont cela de commun qu'ils sont quasiment tous en situation de retraite. Les autres sphères de la trajectoire de vie sont ainsi moins déterminantes en terme de localisation. Les *backpackers* sont d'âges et de situations professionnelles très variables, ce qui induit de fortes interférences entre leurs mobilités, leurs formations, emplois ou projets familiaux.

Conclusion

Les matériaux biographiques recueillis au cours de l'enquête avec les hivernants et les *backpackers* ont permis dans ce chapitre de mettre à l'épreuve les théories existantes sur les inégales capacités de mobilité et leur apprentissage progressif par l'expérience. Cette dernière a été étudiée à travers la construction du rapport aux lieux par la mobilité dans le contexte d'élaboration du projet, à travers les expériences de mobilité passées, et les dynamiques consécutives à la mobilité de longue durée.

L'entrée dans la trajectoire par le biais du « projet » montre comment l'articulation entre l'imaginaire la mobilité et sa concrétisation implique une interpénétration de l'Ailleurs et de l'Ici. L'exploration de la diversité des contextes nationaux, familiaux et socio-professionnels des individus interrogés a montré que les structures sociales sont toujours efficientes pour penser les mobilités transnationales individuelles. L'analyse démontre le rôle majeur de l'imaginaire de l'Ailleurs, de la distance et du voyage dans l'accompagnement voire l'enclenchement de transitions biographiques qui marquent fortement l'identité sociale de l'individu.

L'approche diachronique retraçant les trajectoires de mobilités individuelles des enquêtés tout au long de leur vie permet de travailler sur l'apprentissage des savoir-faire de mobilité. La typologie des trajectoires de mobilité internationale révèle des temporalités, distances et enchaînements différents dans les pratiques de mobilités internationales depuis l'enfance. Ils s'expliquent par des mécanismes d'accumulation de capacités, par l'orientation des trajectoires en fonction des migrations jalonnant la trajectoire, et par des enjeux professionnels et familiaux. La comparaison des trajectoires des hivernants et des *backpackers* rend compte de l'intensification des

mobilités contemporaines et des modifications de leurs formes, des départs des colonies et du service militaire pour les hivernants, aux visas vacances travail et à la mobilité étudiante pour les *backpackers*.

La mobilité de *backpacking* ou d'hivernage s'intègre à la trajectoire de mobilité selon des modalités diverses, qui permettent de souligner différents modèles de transformation du rapport aux lieux. Les accroches professionnelles ou étudiantes des *backpackers* impliquent pour un grand nombre d'entre eux d'envisager la mobilité de *backpacking* comme une parenthèse, conçue parfois comme une étape avant de s'ancrer plus fortement dans le lieu d'origine. Pour certains *backpackers* et certains hivernants, la mobilité apparaît *a posteriori* comme une transposition durable dans la destination, inversant le lieu d'ancrage principal. Enfin, pour les deux groupes également, la mobilité peut s'inscrire dans des cycles d'allers-retours entre le lieu d'origine et la ou les destinations. Ces circulations dessinent des rapports aux lieux évoluant vers des entre-deux, jamais figés dans une dualité symétrique, mais toujours en évolution au fil de la trajectoire de vie.

La dimension spatiale des trajectoires de vie, ici à travers les pratiques de mobilités internationales, constitue comme un fil rouge des évolutions biographiques, montrant sous un angle différent les trajectoires sociales retracées plus traditionnellement selon les carrières professionnelles, les évènements familiaux. Le croisement entre *backpackers* et hivernants, entre des trajectoires de vie débutés au milieu et à la fin du XXe siècle, permet de mesurer en filigrane des rapports aux lieux les évolutions du rapport au travail et à la famille. Aussi, cette approche biographique replace ces mobilités considérées comme privilégiées à l'échelle mondiale dans des contextes de départ où leur caractère privilégié peut être moins fort. Les portraits ont figuré des modalités différentes d'inscription de la mobilité dans la trajectoire de vie en fonction de l'appartenance sociale, jouant sur les imaginaires, les apprentissages et les rapports entre le voyage et les autres sphère de la vie. Enfin, ce chapitre montre à la fois la diversité sociale au sein des deux groupes et les mécanismes qui les rassemblent autour de la mobilité de longue durée. Ceci permettra d'autant mieux de comprendre dans la partie 3 les rapports sociaux qui structurent les coprésences entre hivernants dans la région d'Agadir et entre *backpackers* en Thaïlande, ainsi que les porosités fortes entre les modes de présence dans les destinations.

Conclusion de la partie 2

Cette seconde partie a étudié les itinéraires des mobilités privilégiées d'hivernage et de *backpacking* et les parcours de vie dans lesquels elles sont insérées pour montrer comment la mise en relation des lieux par la mobilité internationale participe à produire des rapports aux lieux différenciés. Les analyses produites dans cette partie reposent sur le recueil des lieux fréquentés à l'échelle mondiale par les individus enquêtés en Thaïlande et au Maroc durant l'expérience de mobilité en cours et durant leur parcours de vie inscrit dans la longue durée.

Le chapitre 5 a mobilisé le recensement de plus de 3200 étapes composant les itinéraires des *backpackers* et des hivernants durant leur voyage en train de se faire. Il a mis évidence 8 formes spatio-temporelles d'itinéraires qui s'appuient sur la diversité des enchaînements d'étapes et des durées de séjour effectuées montrant la complexité des réseaux de déplacements tracés par ces mobilités. Cette réflexion sur la succession des étapes durant le déplacement permet dans ce chapitre d'envisager la mobilité dans sa globalité, non réduite à un lieu de départ et un lieu d'arrivée, mais comme un itinéraire dense où chaque lieu d'étape n'a de sens que parce qu'il fait partie de ce tout. Grâce à la mobilisation de la densité des itinéraires, ce chapitre a pu montrer comment, pour les *backpackers* comme pour les hivernants, le rapport aux lieux se construit dans une certaines ambivalence entre passage et ancrage. Ce mélange d'immobilité et de mobilité nuance l'association habituelle des retraités à la résidence secondaire et celle des backpackers à l'itinérance autour du monde. Ces itinéraires dessinent alors, notamment en Asie Pacifique pour les *backpackers*, et au Maroc pour les hivernants, des territoires reliant à la fois des centralités touristiques fortes et logistiques et des centralités plus confidentielles, liées à une activité spécifique comme le camping-carisme, la fête ou encore le yoga. Cette identification contribue à montrer la contribution spécifique de ces mobilités privilégiées à la mise en réseau des lieux s'appuyant à la fois sur l'archipel métropolitain et les carrefours majeurs de la mondialisation et sur des versants moins visibles. Par leur densité et leur longue durée ces pratiques de mobilité combinent les centralités identifiées dans une forte réticularité conférant ainsi une dimension translocale à ces territoires. Ce chapitre 5 a aussi interprété la combinaison des différents lieux des itinéraires comme des stratégies, témoignant de la position privilégiée de ces individus mobiles. A travers les récits recueillis en entretien, les discours sur les motifs de mobilités et les activités associées aux lieux mettent en évidence l'éventail de stratégies que l'individu mobilise pour saisir un ensemble d'opportunités. Le rapport au lieu qui se construit ainsi à travers ces itinéraires est aussi l'expression d'un rapport de pouvoir, qui place les *backpackers* et les hivernants en position privilégiée à l'échelle mondiale. Ce constat est un apport dans la continuité de propositions théoriques et empiriques diverses sur le

lien entre mobilité et pouvoir (Kaufmann, Bergman, et Joye, 2004; Cresswell, 2010; Frétigny, 2013; Ripoll, 2015) et engage une réflexion sur l'apprentissage des capacités de mobilité.

Par l'analyse des trajectoires de mobilités des individus interrogés, le chapitre 6 a justement, montré que ces capacités de mobilités sont consécutives à un apprentissage tout au long de la vie. En replaçant les projets de départ dans leurs contextes sociaux et biographiques de production, ce chapitre a montré la rôle de la mobilité comme moteur de transition voire de bifurcation biographique. Le voyage est associé à une valeur forte, faisant concurrence au travail ou à la famille de façon différente, notamment selon les générations. Les différences générationnelles entre hivernants et *backpackers* permettent notamment de comprendre l'insertion de la mobilité au sein de trajectoires de vie dans lesquelles la mobilité internationale a été plus ou moins structurante. Alors que ces mobilités sont surtout connues par la littérature au moment où elles ont cours, l'exploration des trajectoires de mobilités montrent qu'elles s'inscrivent dans des parcours où l'expérience de mobilité internationale est structurante. Chez les *backpackers*, s'observe majoritairement une précocité des mobilités internationales durant l'enfance, tandis que celle-ci est plus tardive chez les hivernants, et plus encadrée durant la période d'activité par les expériences professionnelles notamment. L'expérience d'une mobilité résidentielle d'échelle internationale au sein de la trajectoire s'avère généralement structurante pour la suite du parcours. La connaissance globale de ces trajectoires a permis de montrer comment le *backpacking* et l'hivernage, mobilités lointaine et longue, peuvent prendre la forme d'une parenthèse ou enclencher une modification du lieu de vie, voire une dynamique de circulation entre plusieurs lieus de vie, notamment chez les hivernants, mais aussi chez certains *backpackers*.

Au final, cette partie a permis de placer ces mobilités dans des territoires de pratiques assez spécifiques, articulant réseaux dominants et destinations spécifiques. Au-delà des itinéraires, les trajectoires présentent l'importance des pratiques touristiques et des expériences de vie Ailleurs, par l'expatriation, l'expérience coloniale ou encore la mobilité résidentielle internationale durant l'enfance dans un cadre autonome. Ces itinéraires et ces trajectoires s'inscrivent dans des articulations entre sphères familiales, professionnelles et sociales, différenciées socialement et en termes de génération. Le rapport aux lieux se construit ainsi à l'articulation d'une quête individuelle qui saisit les opportunités offertes par la différenciation de l'espace, et d'une accumulation d'expériences de la mobilité socialement structurées.

Partie 3.
Des lieux imaginés, pratiqués et négociés : les mobilités privilégiées au prisme de l'appropriation de l'espace

En prenant le virage du tournant spatial, les *mobility studies* ont pris le parti d'envisager les mobilités non pas comme des phénomènes de détachement des lieux mais bien comme des instruments de production des lieux (Minca et Oakes, 2006). Dans cette continuité, ce chapitre envisage les reconfigurations des rapports aux lieux liées aux mobilités de longue durée et de temps libre à travers des dynamiques d'imaginaires, de pratiques et de négociation des lieux, participant à leur production. Alors que les grilles de lecture des mobilités internationales associent encore largement les lieux et les groupes mobiles à des statuts univoques – le touriste dans une station touristique, l'expatrié dans une métropole, le migrant à une frontière – il s'agit ici d'interroger les ambivalences de ces statuts à travers l'analyse des présences des hivernants dans la région d'Agadir et celles des *backpackers* à Ko Phangan et à Bangkok. L'objectif est alors de comprendre dans le cadre des mobilités Nord-Sud analysées, comment ces ambivalences revisitent les imaginaires mondialisés des lieux, les façons d'envisager le « chez soi » et l'imbrication des rapports de pourvoir localisés.

L'analyse mobilise pour cela la notion d'appropriation de l'espace (Ripoll et Veschambre, 2005). Au-delà de l'expérience vécue d'un nouveau lieu, l'appropriation de l'espace est abordée dans l'articulation de sa dimension matérielle d'une part, renvoyant à son usage exclusif ou autonome, son détournement ou encore son contrôle, avec d'autre part sa dimension immatérielle, relative à l'apprentissage de l'espace, au sentiment d'appartenance et à l'appropriation symbolique d'un lieu. Dans le cadre de cette troisième partie, il s'agit alors de questionner la façon dont l'appropriation de l'espace des destinations reflète des usages ambivalents significatifs d'une mondialisation intermédiaire. Cette appropriation souligne chez les groupes mobiles étudiés la maîtrise relativement privilégiée de leurs lieux de vie temporaires, négociée avec les contextes locaux.

Avant d' « entrer » concrètement dans les lieux de pratique des *backpackers* et des hivernants, le chapitre 7 ouvre cette partie par une analyse des discours circulant à l'échelle mondiale qui contribuent à façonner les imaginaires de Bangkok, Ko Phangan et Agadir. Ces corpus de discours, auxquels sont confrontés les *backpackers* et les hivernants, extraits notamment d'internet, des médias et de la culture populaire, rendent compte de processus d'étiquetage qui marquent ces lieux de façon relativement

univoque. Les imaginaires associant Bangkok à une métropole aux ressources touristiques bien cachées, l'île Ko Phangan à la débauche de la Full Moon party, et la ville d'Agadir à sa plage constituent des portes d'entrée pour analyser les pratiques effectives des deux groupes étudiés. Ces visions dominantes seront confrontées dans les chapitres suivants aux négociations et rapports aux lieux expérimentés par les *backpackers* et les hivernants.

Les chapitres 8 et 9 s'appuient sur le travail d'enquête *in situ* mené dans les lieux de vie et de sociabilité des individus mobiles étudiés. Après avoir exploité essentiellement les données relatives aux réseaux larges tissés par ces mobilités et aux trajectoires de vie, il s'agit ici de scruter les présences, sociabilités, performances dans l'espace pour en saisir les dynamiques. Sont ainsi mobilisées les différentes données d'observation (présence dans les lieux de vie, dispositifs photographiques, observation urbaine), les entretiens avec les individus mobiles (notamment les cartes de pratiques et parcours commentés), et enfin l'enquête auprès des professionnels et habitants locaux. Le chapitre 8 se concentre sur les pratiques d'appropriation de ces destinations par chacun des deux groupes étudiés en soulignant les continuités et décalages par rapport aux imaginaires précédemment présentés. À partir des multiples observations de terrain, les entretiens avec les individus en mobilité et le recueil de leur pratiques, ce chapitre interroge les marques d' « habitabilité » (Molz, 2012) permises par ces mobilités qui associent longue durée et expériences répétées d'un même lieu. Le rapport aux lieux qui se construit dans ce contexte engage les deux groupes mobiles dans des performances à la fois touristiques et habitantes. En investissant les mécanismes d'appropriation des espaces, ce chapitre permet de comprendre l'ambivalence des rapports aux lieux pratiqués, revisitant l'appréhension du « chez soi » et de l' « entre soi » dans une dimension transnationale.

Cette partie se clôture par le chapitre 9 qui met l'accent sur les interactions entre les groupes mobiles étudiés et les populations locales. Il s'agit de décrypter les modalités de l'appropriation des espaces fréquentés au regard des dynamiques de coprésence de concurrence et d'enclavement qui s'y joue. L'usage et le contrôle de l'espace sont donc ici interrogés pour comprendre les rapports de pouvoir entre les groupes en présence sur les bases de référents postcoloniaux et de hiérarchies mondialisées. Ce chapitre montrera comment ces groupes socialement hétérogènes déploient des stratégies dans l'espace pour prendre ou défendre leur place. Au fil de cette troisième partie, la mondialisation des modes de vie dont témoignent les mobilités privilégiées est scrutée dans sa forte adhérence avec les lieux.

Chapitre 7.
Des lieux façonnés par des imaginaires mondialisés

« Beneath the dust and chaos, Bangkok is packed with things to do and places to see. »
Extrait du blog de voyage nerdnomads.com, consulté le 7 décembre 2016

« The leading seaside resort in Morocco deserves its title. A 10km-long beach of fine sand and more than 300 days of sunshine a year. »
Extrait du site touristique visitmarocco.com, consulté le 28 décembre 2016

Le *Courrier international* dans sa rubrique en ligne *Courrier voyage* relate un article du National Geographic intitulé « Comment Instagram inspire nos voyage »[1]. L'article explique que 80 millions de photographies seraient partagées chaque jour sur ce réseau social et causeraient des croissances de fréquentation très rapides de certains sites touristiques photographiés par les internautes en vogue, les « influenceurs ». Plus globalement, la vitesse à laquelle circulent les discours sur internet et leurs incidences sur la vie sociale sont des phénomènes sociétaux avec lesquels les sciences sociales ont encore peu de recul. Les études touristiques, notamment avec la notion de « *tourist gaze* », développée par J. Urry (1990), ont montré comment les discours sociaux organisent et régulent la relation entre les touristes et les lieux visités. Le lieu et le paysage ont dans ce cadre été considérés comme construits par une imagerie et des discours qui peuvent les identifier à des biens consommables par les touristes. Pour J. G. Molz (2012), le regard touristique est devenu, notamment en lien avec internet, de plus en plus narratif et médiatisé. Dans ce chapitre, je prends le parti cadre d'aborder les imaginaires touristiques en mobilisant une part importante de sources issues d'internet.

Les discours circulant à l'échelle mondiale donnent une visibilité très forte à certains lieux, notamment en lien avec leur fréquentation touristique. Ces discours, sous formes d'images, de textes, produits aussi bien par des journalistes, des professionnels du tourisme que par des internautes, façonnent l'imaginaire des lieux. Dans le cadre d'un travail sur les mobilités internationales privilégiées, la mobilité des individus vers un lieu est indissociable des discours qui circulent à l'échelle mondiale

[1] Anon., 2017, « Comment Instagram inspire nos voyages », *Courrier International*, le 1er février, en ligne http://www.courrierinternational.com/article/tourisme-comment-instagram-inspire-nos-voyages, consulté le 4 mars 2017.

sur ce lieu de destination. En effet, l'un et l'autre évoluent à travers des mécanismes de co-construction : les discours sont accessibles en amont des voyages, contribuent à attirer ou repousser, à façonner les projets et les pratiques sur place, et à leur tour, les individus mobiles diffusent au sein de leur réseau social et sur internet des discours sur les lieux. Les sites d'enquête propres à cette thèse sont fortement marqués par le tourisme et leur image circule sur internet notamment à travers des blogs de voyages et de sites à contenus touristiques. Pour ouvrir cette première partie sur l'appropriation des lieux dans le cadre des mobilités de temps libre, ce chapitre a pour objectif de dresser le décor des lieux d'enquête tels qu'ils apparaissent dans les discours dominants accessibles aux *backpackers* et aux hivernants. L'objectif est de saisir ce que ces imaginaires veulent bien nous montrer des lieux, pour leurs confronter dans les deux chapitres suivant, les pratiques d'appropriation des hivernants et des *backpackers* et les rapports de pouvoir dans lesquelles ces pratiques s'inscrivent. Ce chapitre 7 constitue ainsi un préambule « hors sol » avant d'aborder les dynamiques concrètes de présence des individus mobiles dans les lieux d'enquête, considérant que ces dynamiques interagissent largement avec les imaginaires globaux ici présentés.

La thèse mobilise ici un matériau diversifié. Plusieurs corpus documentaires ont été constitués pour chacun des lieux et analysés de façon croisée : corpus de blogs de *backpackers*, de sites internet à contenu touristique, corpus de presse. La méthode a consisté en des analyses discursives prenant en charge le foisonnement et l'hybridité des discours qui circulent notamment sur internet, sous forme textuelle et iconographique. Selon le lieu analysé, des sources complémentaires adaptées à chaque groupe ont été traitées (film, presse) pour proposer une approche de corpus multiple. Ces discours montrent la force des imaginaires touristiques, des outils narratifs permettant l' « enchantement » touristique (Réau et Poupeau, 2007) et des mécanismes de symbolisation, ou de réduction d'un lieu entier à l'un de ses sites ou l'une des pratiques qui s'y déroule : la dualité entre spiritualité et débauche pour Bangkok, la plage de la *Full Moon Party* pour Ko Phangan, la rue Khao San pour tout son quartier, le quartier balnéaire pour Agadir. Au final, ce chapitre permet de comprendre que les reconfigurations des rapports aux lieux abordées dans cette thèse ne s'articulent pas uniquement avec une pratique de mobilité effective dans l'espace, mais qu'elles intègrent des imaginaires fortement marqués par la circulation mondialisée des discours.

1. Les lieux au prisme des discours : cerner les imaginaires à travers une analyse documentaire multiple

Cerner les imaginaires en construction à l'échelle mondiale à propos des lieux d'études est un exercice complexe au regard de la grande quantité des représentations qui circulent sous des formes discursives variées. Comme le rappellent M Gravari-Barbas et N. Graburn (2012) dans le cas des imaginaires touristiques, ces derniers sont construits à partir d'une diversités de sources à la fois matérielles et immatérielles :

> « Les imaginaires touristiques sont ainsi constituées de représentations partagées, alimentées par –ou associées à– des images matérielles (cartes postales, affiches, blogs, films et vidéos, guides touristiques, brochures, magasines de voyage, mais aussi objets artisanaux et autres artefacts) et immatérielles (légendes, contes, récits, discours, anecdotes, mémoires...), travaillées par l'imagination et socialement partagées par les touristes et/ou par les acteurs touristiques (voire, parfois, par les uns et par les autres, même si le sens donné n'est pas le même). » (*ibid*, p. 2-3)

Dans le cadre de cette enquête qui s'intéresse spécifiquement à certaines pratiques privilégiées de l'espace dans un cadre mondialisé, il a été jugé pertinent de mettre l'accent sur les imaginaires produits dans le cadre de réseaux virtuels transnationaux, où les représentations circulent rapidement, largement et sous des formes très diverses à l'échelle mondiale. L'objectif, comme l'introduction l'a rappelé, est d'envisager dans la suite de cette partie, les imaginaires à travers leurs articulations avec les pratiques, comme sources d'inspiration, d'encadrement, d'enchantement. La confrontation entre imaginaire et pratique doit également fonctionner comme un révélateur des capacités différenciées chez les individus mobiles à concrétiser ou à contourner par leurs pratiques des imaginaires des lieux plus ou moins valorisants. L'enquête a alors mis l'accent sur les sources issues d'internet, d'une part car elles sont utilisées par les groupes étudiés, *backpackers* comme hivernants, et d'autre part car elles représentent des discours très visibles et donc relativement dominants à l'échelle mondiale. Ces sources sont complétées par des discours touristiques classiques, ceux des guides de voyages, et des discours plus spécifiques à chaque groupe : la presse pour les hivernants et le cinéma pour les *backpackers* (Tableau 7.1.).[2]

[2] Les corpus de sources sont détaillés une fois en note de bas de page lors de leur première utilisation dans la démonstration. Lorsqu'un extrait est mentionné dans le texte ou dans une figure, une référence courte est utilisée. Certaines pages consultées en décembre 2016 sont déjà obsolètes en mars 2017 et certains contenus se retrouvent copier-coller sur d'autre sites, ce qui montre la grande instabilité de ces contenus et la difficulté à rendre compte de leur contexte de production.

Tableau 7.1. Corpus analysés pour chaque lieu

	BANGKOK (dont khao san road)	KO PHANGAN	AGADIR
Iconographie générale en ligne	Google images	Google images	Google images
Contenus touristiques en ligne	18 blogs de voyages	X	10 sites touristiques
Guides papiers	*Lonely Planet* « Thaïlande »		*Routard* « Maroc »
Sources médiatiques ou culturels	Film Very Bad Trip II	15 articles de presse locale et internationale sur la *Full Moon Party*	15 articles de presse française sur les retraités au Maroc

Sources : B. Le Bigot

L'analyse des sources en ligne considère l'articulation entre images et des textes correspondant. Les sources iconographiques sont en effet très nombreuses sur internet et marquent fortement le regard qu'un futur voyageur porte sur un lieu. L'usage des sources iconographiques s'inscrit dans la continuité de la sociologie visuelle, appliquée à une problématique proprement géographique, celle des imaginaires et pratiques des lieux. Comme le définit La Rocca (2007), en faisant notamment référence à H. Becker qui dans les années 1970 (Becker, 1974) traçait les contours du rapport entre sociologie et photographie, la sociologie visuelle utilise deux types d'images, dont la différence tient à leur interprétation : des « images sociales », interprétées selon leur fonction et valeur dans la société, et des « images du social » interprétées selon leur représentation et leur description de phénomènes sociaux. Les prochains chapitres utiliseront notamment des « images du social », produites dans le cadre des observations de terrain, et permettant d'apporter à la démonstration des éléments de description des phénomènes géographiques observés. Ce chapitre sur les imaginaires utilise quant à elle des « images sociales » puisqu'elle étudie des images produites dans des contextes variés, associées à des textes, dans des mises en scène particulières –blogs, sites de voyages, presse, films– pour saisir quels discours sont diffusés dans la société par ces images. Ces discours sont allez éloignés des canons littéraires ou photographiques classiques, les blogs, par exemple, consistent en un discours littéraire relativement hybride. La combinaison entre ces diverses sources s'inscrit dans une démarche d'analyse englobante de la médiatisation des phénomènes sociaux. Elle s'appuie sur l'idée soutenue par exemple par Delforce et Noyer (1999) qu'il existe bien, à travers la médiatisation, non seulement la transmission

d'informations, mais bien une mise en scène discursive des faits sociaux, une « discursivité sociale » complexe, dont le décryptage est nécessaire.

Pour cerner ce que internet donne à voir de Agadir, Bangkok et Ko Phangan, une première analyse a consisté à regarder quelles sont les premières images disponibles associées au nom du lieu sur Google images, ainsi que les sous-catégories d'images automatiquement proposées. Le moteur de recherche permet très rapidement de repérer la dominante touristique des discours circulant sur la toile par rapport à ces lieux. Ainsi, pour chacun des terrains, la Thaïlande et le Maroc, une analyse systématique a ensuite porté sur des sources touristiques. Dans le cas d'Agadir, les dix premiers sites accessible sur Google proposant un discours sur Agadir, tous d'ordre touristiques, ont été utilisés. Pour Bangkok et le quartier de Khao San Road, mon étude a porté sur 18 blogs de voyage (Encadré 7.1). Ces sites sont écrits par les voyageurs pour partager leurs expériences de voyage avec leurs amis ou leurs familles, mais aussi avec les autres voyageurs qui peuvent librement accéder à leurs textes, photos, voire vidéos en ligne. Ils deviennent de plus en plus sophistiqués, sont parfois sponsorisés, permettant parfois au « bloggeur » de vivre de cette activité. L'analyse de ces discours « virtuels », qu'ils soient iconographiques ou textuels, s'inscrit dans une démarche exploratoire d'ethnographie en ligne, mise en place par exemple par J.G. Molz (2012). Ces discours touristiques issus d'internet ont été mis en regard, notamment sous forme cartographique, avec les discours accessibles dans des guides de voyage papiers, plus traditionnels dans leur format, mais relativement proches dans leur contenu. L'analyse de ces diverses sources touristiques a porté d'une part sur les textes avec deux objectifs : faire ressortir les grands thèmes associés à la ville ou au quartier, à travers la récurrence d'expression ou de champs lexicaux, et également, examiner quelles est la géographie touristique qui en ressort, au sens des lieux qui sont les plus cités, et donc généralement recommandés dans les textes.

Pour chacun des lieux, une source complémentaire, adaptée à chacun des groupes, a été choisie pour permettre un éclairage spécifique et décalé des sources explicitement touristiques. Dans le cas des hivernants à Agadir, plusieurs enquêtés ont cité lors de l'enquête de terrain l'influence d'un article ou d'un reportage télévisé ayant marqué leur décision de mobilité. Un corpus d'article concernant les retraités au Maroc a ainsi été constitué et analysé. Dans le cas des *backpackers*, le terrain en Thaïlande a permis d'appréhender les polémiques relative à la *Full Moon Party* à Ko Phangan, relatées dans les média internationaux et locaux, un corpus d'articles a ainsi été également constitué et analysé. Concernant Bangkok, le cas du film *The Beach*, adapté d'un roman et dont une partie de l'intrigue se déroule à Bangkok, a déjà été étudié par A. Tickell (2001). Il montre, comme l'a évoqué le chapitre 3, comment les récits de voyage de type *backpacking* portent les traces des imaginaires coloniaux. Un film américain plus récent, *Very Bad Trip 2*, succès international et populaire et adressé à un public jeune, dont l'intrigue se déroule à Bangkok, permet plus précisément de

rendre compte de l'imaginaire dual de la capitale Thaïlandaise dans la culture populaire dominante.

Encadré 7.1. L'analyse des blogs de voyage pour saisir l'imaginaire des lieux

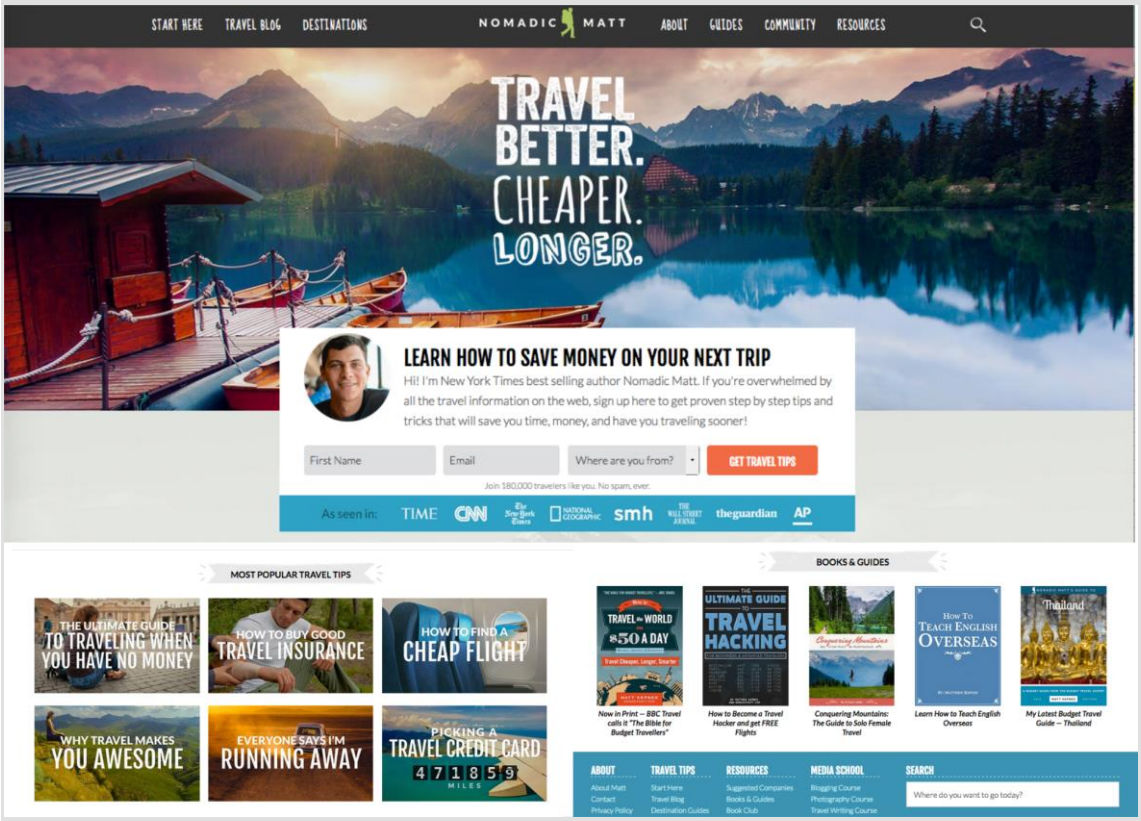
Dans le cadre des études sur le *backpacking*, et de ses évolutions récentes vers des modalités de voyage davantage connectées, les blogs de voyages ont été utilisés comme des sources pour travailler sur le discours des *backpackers* eux-mêmes. Comme le rappellent Deseilligny et Ange (2011) travaillant sur la spécificité du discours des blogs de voyage, plusieurs formes textuelles s'y rencontrent : récit de voyage et guide touristique, à travers des textes de formats très variables (longs récits construit, petites listes de conseils, etc.), mais aussi des photos, voire des vidéos. Diverses utilisations sont possibles pour le chercheur : le blog renseigne sur l'individu lui même, qui souvent explique au début de son blog les motivations de son départ, sur ses pratiques de voyage mais il est aussi un espace virtuel de commentaires, discussions, d'échanges et donc de sociabilité entre internautes.

Dans le cadre des études sur le *backpacking*, les blogs ont notamment été travaillés pour interroger les nouveaux modes de sociabilités dont ils témoignent. J.G. Molz (2012) développe ainsi son questionnement autour de la compréhension des liens sociaux, leur maintien et leur empêchement dans le cadre de voyage connecté. Un travail davantage géographique a été réalisé récemment par C. Didelon-Loiseau (2016) à partir de blog de voyageurs francophones réalisant un tour du monde, pour comprendre leur représentation du Monde. Je propose dans le cadre de ce travail de thèse de me concentrer sur la participation de ces blogs à la construction de l'imaginaire des lieux. En tant que blog de voyage, ces discours participent à la construction virtuelle de l'imaginaire des lieux, et les font circuler. Ils médiatisent d'une part la relation entre le bloggeur et le lieu, car ils enregistrent le récit de cette expérience, et ils médiatisent aussi le premier lien imaginaire entre un futur voyageur et ce lieu, lorsque ce futur voyageur fait des recherches en ligne pour préparer son voyage. Pour mener cette analyse, ont été recueillis les introductions (textes et photos) concernant Bangkok et Khao San Road, les premiers blogs de voyage répondant sur Google à la recherche « Bangkok blog travel » et « Khao San Road blog travel »[3]. 18 blog en tout ont été consultés pour recueillir 12 extraits sur Bangkok et 10 sur Khao San Road. Les auteurs des blogs sont Nord-Américains, Européens, et Australiens, voyageant seule ou seul, en couple, voire en famille. Ces blogs étant les mieux référencés sur Google, ils sont particulièrement sophistiqués et parfois sponsorisés. Ils sont notamment connectés à tous les autres réseaux sociaux (facebook, twitter, instagram, etc.) et proposent parfois des pdf de guides de voyage créés par l'auteur du blog, à télécharger. Le blog nomadicmatt.com (, écrit par l'Américain Matt Kepnes, est le premier sur Google, et figurait déjà dans l'analyse proposée par J.G. Molz en 2012. Très connu, il présente un discours particulièrement fort du voyageur expert, qui montre comment cette compétence est

[3] Les blogs ont été consultés entre le 7 et le 9 décembre 2016 (voir la liste des références utilisées pour Bangkok d'une part, et pour Khao San Road d'autre part, avec les dates de consultation). N'ont pas été retenus les blogs présentant des contenus relatifs au mode de vie individuel en général, blog qu'on qualifie de « *lifestyle* », qui mélangent notamment voyage, shopping et cuisine et ne proposent ainsi pas de discours général sur la ville. Les sites commerciaux (de compagnies de transports, de réservations d'hébergements) nommés parfois « blog » ont également été exclus.

valorisable professionnellement. Le fait que des sites commerciaux cherchent à adopter ce type de format montre par ailleurs que celui-ci, par son caractère individuel qui semble faire disparaître les intermédiaires touristiques, est très attractif pour une partie des voyageurs.

Extrait du blog Nomadicmatt.com



Source : *NomadicMatt*, 2016, page d'accueil, en ligne www.nomadicmatt.com, consulté le 7 décembre 2016

2. Une métropole, une île et un quartier thaïlandais : des imaginaires ambigus

Deux lieux ont principalement été investis dans le cadre de l'enquête de terrain en Thaïlande : le quartier de Khao San Road à Bangkok, et l'île de Ko Phangan. L'analyse des imaginaires des lieux de destinations de *backpackers* en Thaïlande s'est ainsi porté sur trois lieux d'échelle différente : une métropole, un quartier métropolitain et une île. Google images, les guides touristiques, les blogs dans le cas de Bangkok et la presse dans le cas de Ko Phangan rendent compte, à l'analyse, d'imaginaires très ambigus, souvent stigmatisés, mêlant les lieux à des enjeux moraux, notamment liés aux mœurs, à la fête ou encore à la consommation.

2.1. Bangkok : métropole duale

Le croisement des sources virtuelles, des guides touristiques papier, ainsi que des productions de culture populaire montre un imaginaire de Bangkok dual, sur le plan de l'attractivité du lieu, mais aussi par rapport aux normes morales dominantes.

Notons d'abord que cette dualité est relativement commune aux grandes métropoles, et ensuite, qu'elle s'inscrit dans le cadre des imaginaires orientalisants associés aux cultures asiatiques par la culture occidentale.

2.1.1. Le stigmate ambigu des métropoles

L'imaginaire métropolitain a fait l'objet de plusieurs recherches sur les liens entre les discours littéraires, scolaires ou encore cinématographiques et la formation des représentations de l'espace. Comme le rappelle G. Molina (2007) la « ville tentaculaire », titre d'un poème de la fin du XXe siècle[4], est une métaphore qui a alimenté l'idéologie « urbaphobe », en reprenant l'image de la pieuvre et en l'associant à celle de la ville moderne. La verticalité, les gratte-ciels ou encore les échangeurs autoroutiers marquent l'identité des villes américaines tout au long du XXe siècle, comme le montre M. Wastable (2013) à partir de manuels scolaires, et contribue largement à l'imaginaire global de l'urbain. La ville de Bangkok apparaît, comme les discours recueillis vont le présenter, marquée par cet imaginaire de l'urbain relativement ambigu, à la fois oppressant et impressionnant. À l'intérieur de cette imaginaire ambigu de l'urbain, se dégage souvent une dimension morale, en l'occurrence immorale, particulièrement présente dans les imaginaires associés à Bangkok. Cette facette de l'urbain participe notamment à la construction des villes imaginaires créées par la science fiction. Par exemple, la ville où se déroule le film d'anticipation *Blade Runner* ou encore la ville-planète de Coruscant dans *Star Wars*, décryptés par A. Musset (2005), dessinent une urbanité sous le signe du vice, en référence notamment à Babylone[5]. Aussi, cette ambiguïté morale recoupe la construction de cette destination comme un Ailleurs à travers l'exotisme marquant les imaginaires associés à l'Asie.

2.1.2. Bangkok entre vice et spiritualité, entre tradition et modernité

Le croisement de diverses sources documentaires recueillies permet de mettre en évidence différentes dualités (Figure 7.1).

---

[4] L'expression est issue d'un poème datant de 1895, du poète belge Emile Verhaeren, dont l'auteure G. Molina propose l'analyse dans son article (*ibid*).

[5] Babylone, dans le récit de l'Apocalypse de St Jean est décrite comme la ville du vice et du péché. Babylone est une réelle cité antique de Mésopotamie, située dans l'actuel Irak, qui a été marqué par un très fort développement et connu son apogée au VIe siècle av. JC. Un monument marquant l'identité et le rayonnement de Babylone est la Ziggourat, un édifice religieux à plusieurs niveaux portant un temple en son sommet. Dans la Genèse, on trouve une référence à la Ziggourat de Babylone à travers la tour de Babel, tour que les hommes tentent de construire pour atteindre le ciel et qui est jugée trop ambitieuse par Dieu qui les punit en les dispersant sur la surface de la Terre et en brouillant leur langue pour qu'ils ne se comprennent plus.

Figure 7.1. L'imaginaire dual de Bangkok, extrait de sources

Les cinq premières catégories proposées par Google image à la requête "Bangkok", le 7 décembre 2016.

Sources : références courtes dans le schéma, références longues en notes 6
Réalisation : B. Le Bigot

L'analyse des 12 blogs de voyageurs mentionnant Bangkok[6] montre la grande régularité d'un discours présentant la ville sous deux facettes, repoussante et

[6] NomadicMatt, 2016, « My insider's guide to Bangkok on a Budget », le 11 février, en ligne http://www.nomadicmatt.com/travel-blogs/insider-guide-to-bangkok/, consulté le 7/12/2016
Tobi et Marcel, 2014, « 20 things you should do in Bangkok », le 5 janvier, en ligne https://homeiswhereyourbagis.com/en/20-things-you-should-do-in-bangkok/, consulté le 7/12/2016
Maria, 2016, « What to do in Bangkok », le 24 octobre, en ligne https://nerdnomads.com/what-to-do-in-bangkok, consulté le 7/12/2016
Yulia, 2014, « A must see while in Bangkok, Thailand », le 23 octobre, en ligne https://misstourist.com/must-see-bangkok-thailand/, consulté le 7/02/2016
Gloria Atanmo, 2016, « Ballin' on a Budget in Bangkok ! », le 26 janvier, en ligne http://theblogabroad.com/2016/01/26/ballin-on-a-budget-in-bangkok/, consulté le 7/02/2016
Kiersten Rich, 2014, « Bangkok Travel Tips », le 1 avril, en ligne http://theblondeabroad.com/2014/04/01/bangkok-travel-tips/, consulté le 7/02/2016

fascinante. Le voyageur mentionne généralement d'abord le stéréotype de la ville polluée, chaotique, sentant mauvais, disposant de peu de sites touristiques, simple hub aérien pour entrer en Asie du Sud-Est, et stigmatisée moralement par son association à la prostitution. Le procédé discursif consiste alors à montrer que le voyageur aguerri et curieux, à l'image du bloggeur qui écrit et se met alors en valeur, peu dépasser ces stéréotypes. Les éléments positifs, généralement relatifs à l'authenticité de la culture, à travers les temples, la nourriture, l'ambiance urbaine et l'accueil des locaux, sont souvent qualifiés de fascinants. Les photos associées aux articles des blogs représentent majoritairement un temple, comme celle choisie par l'auteure du blog *theblogabroad*, qui se met en scène dans une posture commune des danses traditionnelles thaïlandaises. On retrouve dans ces discours de blogs de voyage associant photographie et texte un processus d'exotisation défini ici, à la suite de J.-F. Staszak (2008), comme un « processus de construction géographique de l'altérité propre à l'Occident colonial, qui montre une fascination condescendante pour certains ailleurs, déterminés essentiellement par l'histoire de la colonisation et des représentations » (p. 7). Ce processus d'exotisation et son association avec l'Occident colonial se retrouve également dans le procédé de personnification de la ville de Bangkok en tant que femme à conquérir, et dont la séduction demande du temps, comme le présente l'extrait du blog *godriftaway.com*. On retrouve cette personnification de la ville de Bangkok dans l'extrait du *Lonely Planet*, proposant une opposition entre la vieille métropole asiatique, qui passe sous le bistouri des travaux d'aménagement, pour devenir une starlette pimpante internationale. Dans la suite de l'extrait, le lecteur est rassuré, le rajeunissement de la ville n'a pas effacé son authenticité, complémentaire de sa modernité. Les résultats de la recherche Google images montrent à nouveau, notamment à travers les deux premières propositions de corpus d'images du moteur de recherche, la dualité associée à la ville. La méthode d'analyse iconographique proposée par D. Mendibil (2008) permet d'abord de repérer que ces deux corpus thématiques correspondent à deux types de formats différents. Le premier groupement d'images

---

KB, 2016, « A Budget Traveler's Guide to Bangkok, Thailand », le 17 mars, en ligne http://godriftaway.com/2016/03/17/a-budget-travelers-guide-to-bangkok-thailand/, consulté le 7/02/2016

Sharon, 2016, « Complete Guide to the top 17 things to do in Bangkok with kids » le 10 octobre, en ligne http://www.wheressharon.com/asia-with-kids/guide-top-13-things-to-do-in-bangkok-with-kids/, consulté le 8/02/2016

Ivana Greslikova, 2013, « 15 tips to survive your first day un Bangkok », le 5 novembre, en ligne http://nomadisbeautiful.com/travel-blogs/15-tips-to-survive-your-first-day-in-bangkok/, consulté le 8/12/2016

Kate, 2016, « Bangkok », le 12 janvier, en ligne http://www.adventurouskate.com/how-to-arrive-in-bangkok/, consulté le 8/12/2016

Paper planes, 2014, « Bangkok for Beginers », le 1er octobre, en ligne http://www.paperplanesblog.com/what-to-do-in-bangkok/, consulté le 9/12/2016

Morgans, s.d., « Bangkok for Families », en ligne http://www.morgansgotravelling.com/bangkok-for-families/, consulté le 9/12/2016

proposé est nommé « attractions », composé avant tout de photographies de temple en vue objectivante, ou de paysages urbains en vue aérienne oblique. Ces formats contrastent avec les vues subjectivantes des photographies du deuxième groupe de photographies nommé « prostitution market ». Les photos sont généralement nocturnes, et prises dans la rue, voire directement dans des bars, dans le quartier rouge de Bangkok, Patpong. Sont généralement mis en avant les personnages : travailleuses ou travailleurs du sexe en sous-vêtement dans les bars, ou habillées légèrement sur le trottoir, hommes blancs plutôt rond et de plus de quarante ans, se promenant au bras d'une jeune thaïlandaise. Comme le présente S. Roux (2009) dans sa thèse, le quartier de Patpong a bien l'imaginaire d'un quartier où se mêlent tourisme, fête et sexualité commerciale. Les figures les plus visibles correspondent à la fois aux attentes du touriste qui souhaite s'y rendre, et, comme l'explique S. Roux (*ibid*) à la panique morale qui entoure fortement l'imaginaire de la prostitution, notamment à travers la présentation de couples dont les critères d'âge, de race, de classe et de physique sont considérés comme anormaux. Le film *Very Bad Trip II*, dont le contenu est analysé plus précisément dans l'encadré 7.2., présente également une ambiguïté, celle d'une ville construite comme à la fois dangereuse moralement et apportant les plaisirs associés à la festivité masculine. Cet imaginaire n'est pas récent à travers la culture populaire. Dans la chanson « One night in Bangkok » (1984, chanté par Murray Head), succès en Europe et aux Etats-Unis extrait de la comédie musicale *Chess*, le chanteur incarnant un grand joueur d'échec se déplaçant dans la capitale Thaïlandaise pour un tournoi exprime son dédain pour la ville qu'il qualifie de « *crowded*, *polluted*, *stinking town* », alors que les chœurs décrivent comme le montre l'extrait ci-dessous une vie nocturne sous le thème du danger, du diable, de la luxure et de la dualité :

> "One night in Bangkok makes a hard man humble
> Not much between despair and ecstasy
> One night in Bangkok and the tough guys tumble
> Can't be too careful with your company
> I can feel the devil walking next to me"
>
> Extrait de la chanson "One night in Bangkok", Murray Head, comédie musicale *Chess*, 1984

L'ambiguïté associée à Bangkok peut être également, dans *Very Bad Trip 2* et « One night in Bangkok », analysé à partir de une approche genrée et post-coloniale de l'exotisme comme construction d'une altérité féminine troublante, désarmante, que le point de vue dominant, soit blanc et masculin, doit conquérir, apprivoiser, voire combattre[7].

[7] J.-F. Staszak (2008a) montre par exemple à travers l'étude des danses exotiques, synonyme de danses érotiques, l'assimilation de l'Ailleurs à l'éternel féminin et celle de la terre à coloniser comme un territoire vierge et fertile, à l'image d'une femme.

Encadré 7.2. *The Hangover II* : Bangkok, ville de la démence et de la débauche masculine, théâtre d'une comédie américaine

Le second film de la trilogie comique américaine à succès *The Hangover* (2011)[8], distribué en France sous le titre *Very bad trip* prend la ville de Bangkok pour théâtre d'une soirée festive complètement décadente, reproduisant l'articulation commune entre les stéréotypes sur la capitale Thaïlandaise et le thème de la démence et de la débauche. Le fil narratif reprend celui du précédent film qui s'était déroulé à Las Vegas : quatre jeunes hommes américains se réveillent dans un état piteux sans aucun souvenir de leur soirée de la veille, qui a dégénérée à cause d'une prise de drogue plus ou moins involontaire. Tout le film consiste à recoller les morceaux de cette soirée pour retrouver l'un des protagonistes qui a disparu. Dans ce second film, les quatre amis vont fêter le mariage d'un des leurs, Stu, en Thaïlande. Dentiste aux airs plutôt sages, celui-ci a pris les devants suite à l'enterrement de vie de garçon de Dough l'année passée à Las Vegas qui avait mal tourné, en organisant le sien sous forme de brunch sans risque de dérapage alcoolisé. Mais une fois en Thaïlande, alors que les préparatifs du mariage se déroulent plutôt bien, sur une île paradisiaque dans un hôtel de luxe, l'histoire se répète : les trois hommes se réveillent dans un hôtel miteux de Bangkok, le futur marié à un tatouage sur le visage, un singe fume des cigarettes sur le canapé, et le petit frère de 16 ans de la future mariée a disparu.

Affiche et images extraites du film *The Hangover II*

Début du générique d'ouveture :
Bangkok semble calme au crépuscule

Fin du générique d'ouveture :
La brume et l'obscurité envahissent la ville nocturne

Affiche du film :
Réveil titubant dans un hôtel miteux

Générique de fin :
Les dessous de la nuit de folie et de débauche dans la ville

Sources : *The Hangover II*, images extraites du film et affiche bannière du film

Les images des génériques de début et de fin du film rendent bien compte de l'utilisation de la ville comme théâtre urbain propice aux dérapages des jeunes hommes. Le générique d'ouverture est une succession d'image de la ville qui fonctionnent avec la bande son comme un dévoilement progressif de la face obscure de Bangkok. Le début du générique,

[8] Todd Phillips, 2011, *The Hangover II*, Etats-Unis, distribué par Warner Bros.

comme le montre l'image en haut à gauche ci-dessus, montre un paysage urbain crépusculaire aux allures faussement sereines, un temple au premier plan, des grattes ciel en fond et la rivière au milieu. La ville est présentée dans la suite du générique comme une métropole dense (vue aérienne de baraquements pauvres et de voies express), exotique (un éléphant en pleine rue), sale et étouffante (des immeubles délabrées, un intérieur d'hôtel miteux avec un ventilateur au plafond), et pleine de tentations (le quartier rouge de Patpong, l'intérieur d'un gogo bar avec des danseuses quasiment nues). La chanson « Black Hell » du groupe américain de heavy metal *Danzig* monte en puissance avec des paroles qui suggèrent la suite du film « *I've met a demon in your brain/I think it's time to let it out again/And this world you know goes insane/Never ever gonna be the same again* »[9]. Ce générique d'ouverture se conclut à nouveau par un paysage urbain, présenté ci-dessus en haut à gauche, mais cette fois nocturne, la ville étant plongée dans l'obscurité et la brume, dans laquelle le « démon » de la chanson semble prêt à s'éveiller. Le générique de fin dévoile quant à lui sous forme de fausses photos de soirée très réalistes, le déroulement réel de la nuit décadente que tout le film a tenté de reconstituer. Les clichés sur Bangkok sont des supports de comportements festifs déjantés et souvent masculinistes : être très alcoolisés sur le dos d'un éléphant en pleine rue, se battre dans les gradins d'un match de box thaï, assister à un show dans un gogo bar, partager cocaïne et alcool avec un moine bouddhiste, raser la tête d'un des amis avec un singe fumant une cigarette sur son épaule, se faire tatouer le visage, avoir un rapport sexuel avec une transsexuelle, jouer avec un couteau et une arme à feu dans une *guest house* miteuse.

Les dialogues opèrent à plusieurs reprises une personnification de la ville de Bangkok, en utilisant la formule que l'on retrouve sur l'affiche « *Bangkok has them now* », comme si la ville avait une emprise sur les personnages et ne les laisserait pas repartir. Le thème de la démence associée à un démon et de la débauche apparaît plusieurs fois également, par exemple quand le personnage principal dit : « *I have a deamon in me. I'm staying here in Bangkok, I tink I belong to here* ».

Dans le déroulement de l'histoire sont mis en parallèle différents lieux en Thaïlande, avec différentes normes de genre et différents degrés de moralité. Ainsi, l'île paradisiaque est celle où se prépare un mariage hétérosexuel de bonne famille, et où les femmes attendent inquiètes le retour des hommes. La ville est quant à elle le lieu de décadence où les hommes se permettent tous les excès, et où les femmes ne sont plus les épouses, mais des travailleuses du sexe, parfois transsexuelles. La morale de l'histoire ne condamne pas les comportements des hommes. En ouverture du film, la chanson « *It's a bad men's world* » annonçait ces dérapage comme une forme de fatalité. Au contraire, au leur retour sur l'île, les hommes qui ont finalement retrouvé le petit frère de la marié et reviennent quasiment en héros. La marié accueille son future mari à bras ouvert, et cette parenthèse folle devient une expérience plutôt « cool », permettant même au futur mari de remonter dans l'estime de son beau-père. Le caractère démentiel de la ville est à la fois quelque chose à combattre, dont on sort plus fort « *We faced Bangkok and we won* », et en même temps quelque chose qu'on aime, comme le rappelle la chanson du générique finale « *I love the way you do when you do it for crazy* ».

[9] Danzig, 2011, *Black Hell*, chanson enregistrée spécialement pour le film.

Cet imaginaire exotique et en partie masculin rencontre par ailleurs la réalité d'un décalage relativement fort en terme de genre, des arrivées annuelles des touristes en Thaïlande, où le nombre de touriste homme, est à une exception près au sein des pays d'origine, toujours plus élevé que le nombre de touristes femmes, avec en 2011, 4 millions de femmes pour 7,8 millions d'hommes au total, et pour le pays européens d'origine les plus présents, 485 000 touristes britanniques hommes pour 286 000 touristes femmes[10]. Seule la Russie, concernée par un tourisme féminin de longue durée durant l'hiver, présente une majorité féminine.

2.1.3. Un Bangkok touristique central et partagé entre culturel et sortie : correspondance des blogs et des guides

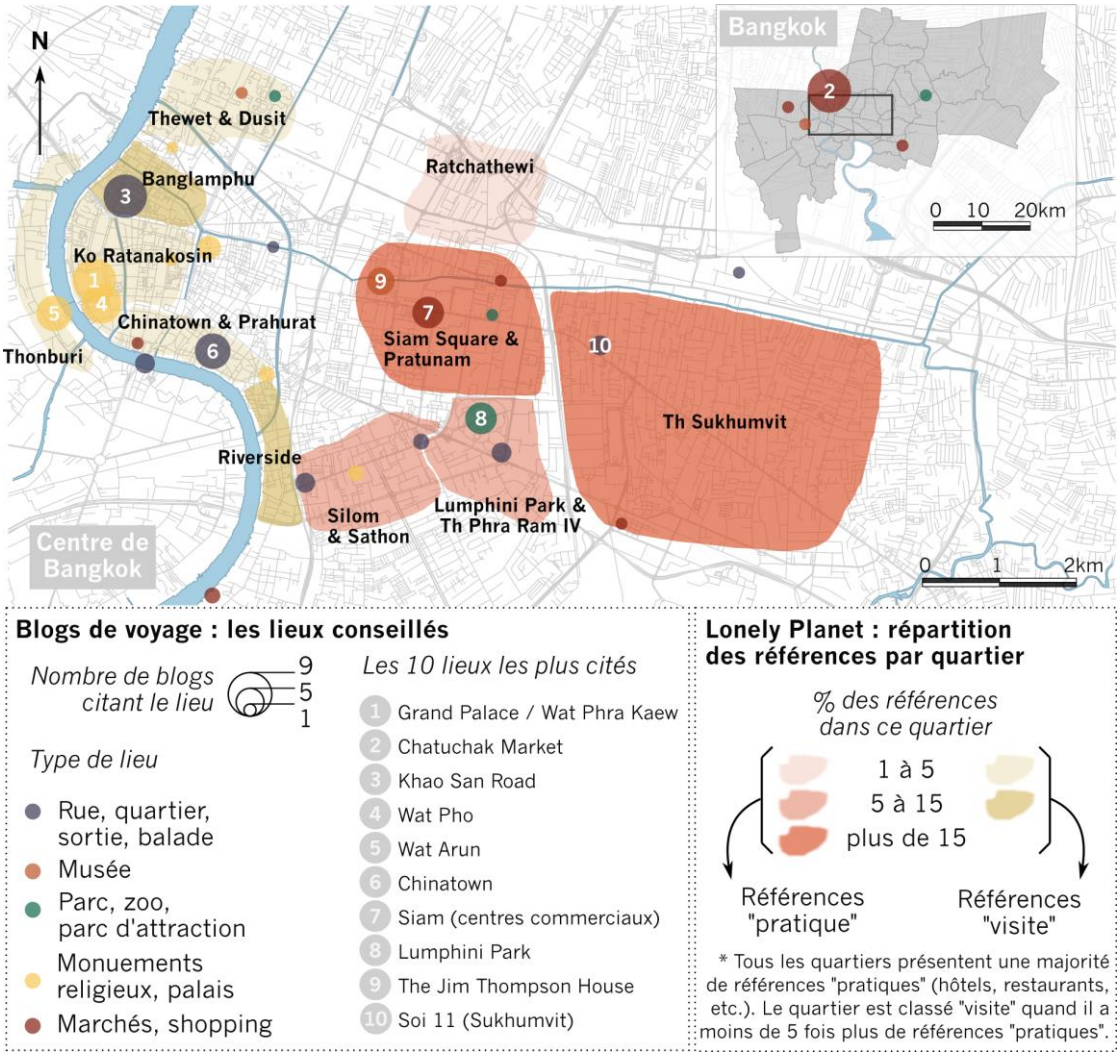
L'analyse des blogs, en dehors de l'imaginaire global de la ville, permet en outre d'accéder à une forme de géographie des lieux et quartiers de Bangkok qui apparaissent massivement sur internet. En tant que blogs de voyage, ces sites recensent très souvent les quelques lieux à voir, tout comme un guide de voyage. La Carte 7.1 ci-dessous localise d'une part les lieux conseillés dans les 12 blogs de voyages analysés. Ces lieux sont classés en fonction de cinq types : les rues ou quartiers de sortie ou promenade, les musées, les parcs, les monuments religieux ou Palais, et enfin les lieux de shopping. Les dix lieux les plus cités sont identifiés par leurs noms. À ces figurés ponctuels permettant de localiser les lieux cités par les blogs, ont été superposés les quartiers couverts par le *Lonely Planet*. Ces quartiers, identifiés par le guide, sont figurés sur la carte par des zones dans les tons rouges lorsqu'ils sont associés très majoritairement à des références « pratiques », c'est à dire des adresses d'hôtels, de restaurants, de bars, de boutiques, et ils sont colorés dans les tons jaunes lorsqu'ils comportent un pourcentage important de références « visites », c'est à dire des musées ou des temples. Ces quartiers sont ensuite plus ou moins en transparence selon leur représentation dans le guide, mesurée par le pourcentage du total des références.

La superposition de ces deux sources montre une relative correspondance. Le guide de voyage comme les blogs partage la ville en deux, une partie à l'ouest, proche de la rivière Chao Phraya, composée des quartiers anciens de Bangkok, présentant des sites à visiter, notamment des temples, et en premier lieux le Palais royale et le Wat (temple) Phra Kaew, et une partie à l'est, proche des lignes de métros souterrain et aérien moderne davantage orientée vers les sorties et le shopping. Le quartier de Sukhumvit est moins présent dans les blogs c'est dernier mentionnent assez rarement les lieux d'hébergement, contrairement au *Lonely Planet*, or ce quartier est un des deux pôles d'hébergement touristique à Bangkok, avec Khao San Road. Les dix premiers lieux cités par les blogs constituent les lieux de visites phares du guide : les temples,

[10] Statistique du Bureau de l'immigration (Royal Thai Police), « International Tourist Arrival To Thailand January-Decembre 2011, By Sex », disponible sur www.tourism.go.th.

les quartiers de balades comme Chinatown, les lieux de fête comme Khao San Road et le soi 11 à Sukhumvit, et le quartier des centres commerciaux de Siam Square, le parc Lumphini, grand parc urbain. Cette cartographie des lieux touristiques de Bangkok se concentre notamment sur le centre de la métropole, à l'est de la rivière Chao Phraya. Seul le marché de Chatuchak, au nord de la métropole apparaît largement dans les blogs et dans le guide. Les blogs ont la particularité de proposer quelques marchés en dehors du périmètre central ainsi qu'un parc d'attraction.

Carte 7.1. Le Bangkok à visiter des blogs et du *Lonely Planet*



Sources : *Lonely Planet* « Thaïlande », 2014 ; les 12 premiers blogs de voyage mentionnant Bangkok sur Google, références en note 6

Réalisation : B. Le Bigot, fond de carte : Open Street Map

2.2. Khao San Road : une centralité communautaire et contestée

Au sein de cette géographie touristique de Bangkok, les discours circulant sur internet montrent que le quartier de Khao San road a une place spécifique : il est présenté comme un haut lieu du *backpacking* et une centralité commerciale et festive.

L'imaginaire autour de ce lieu est ici interprété comme significatif de l'ambiguïté relative aux valeurs associées au *backpackers*, entre rebelles et aliénés par rapport à la société de consommation.

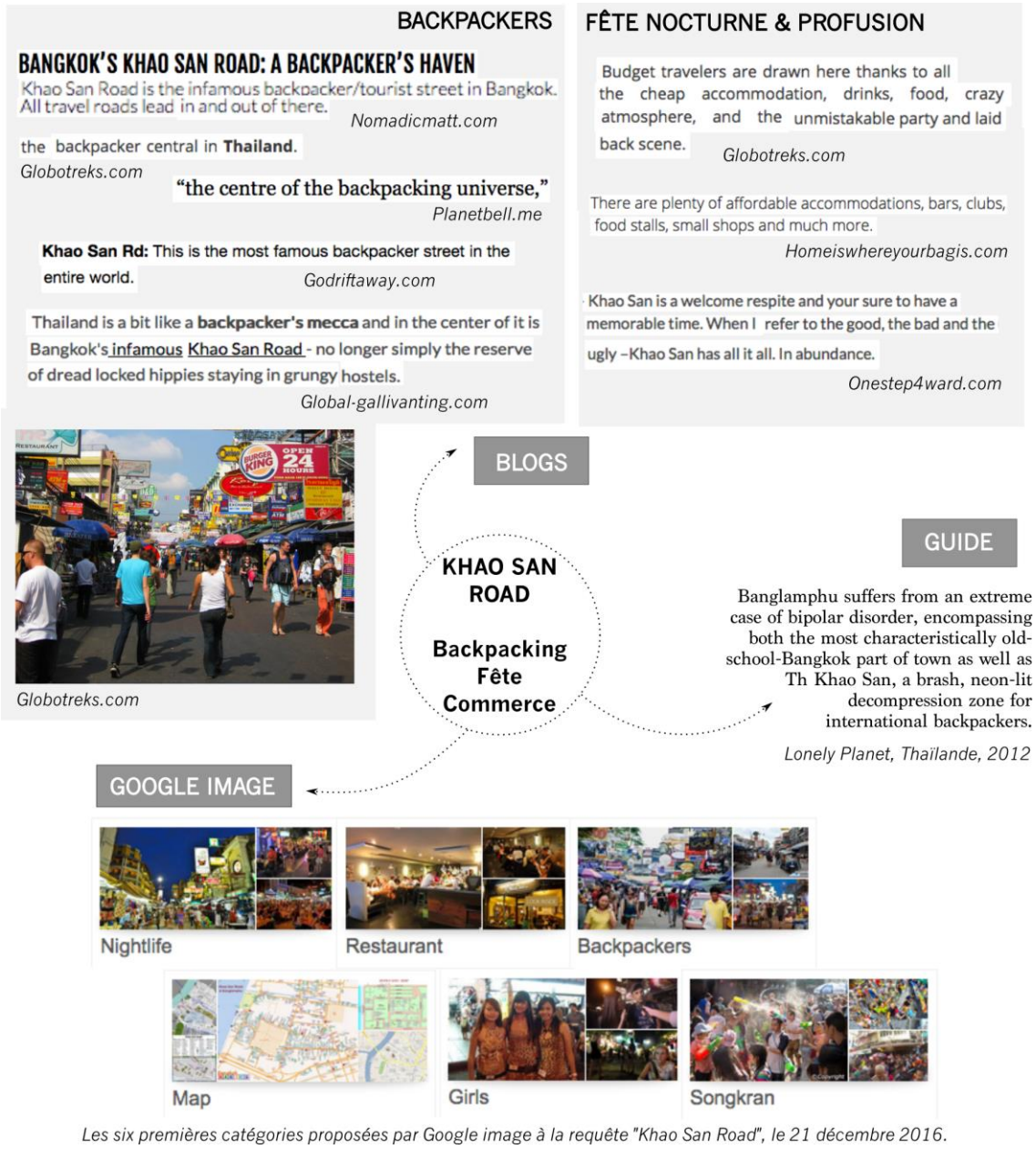
2.2.1. Khao San Road : haut lieu du *backpacking*

Selon B. Debarbieux (1993), le haut-lieu naît d'un processus conjoint d'identification et de symbolisation, sociale et donc collective. Il correspond à une convention sociale propre à une communauté et s'inscrit dans la durée : « Le haut lieu suppose le rassemblement et ne subsiste en tant que tel que si le rassemblement perdure. » (p. 8). La littérature portant sur ce quartier montre l'association claire entre celui-ci et la présence progressive de plus en plus massive et visible des *backpackers* depuis le milieu des années 1970 (Askew, 2004; Howard, 2005). L'analyse de dix extraits de blogs de voyage (texte et image)[11], croisée avec l'extrait du *Lonely Planet* et les résultats de la requête « Khao San Road » sur Google images, montrent que cette identification de Khao San Road comme lieu symbole de la communauté des *backpackers* est particulièrement forte dans les discours qui circulent sur internet, et est associée au lexique de la fête et de la profusion, notamment commerciale (Figure 7.2). Les textes recueillis dans les blogs présentent presque tous une expression qualifiant Khao San road par un terme symboliquement très fort : « *backpacker's haven* », « *the centre of the backpacking universe* » ou « *backpacker's mecca* ». Le terme « *backpacker* » correspond également à la troisième catégorie proposée par Google images, et le *Lonely Planet* parle du quartier comme une zone de décompression pour les *backpackers* internationaux.

---

[11] Les références qui ont déjà été mentionnées pour Bangkok sont ici citées de façon synthétique.
NomadicMatt, 2016 ; Tobi et Marcel, 2014 ; Maria, 2016 ; Yulia, 2014, KB, 2016, Sharon, 2016
Craig, 2012, « Khao San Road, Bangkok Thailand », le 3 janvier, en ligne http://www.ytravelblog.com/photo-khao-san-road-bangkok-thailand/, consulté le 7/12/2016
Johnny, 2010, « The good the bad and the Ugly of Khao San road, Bangkok », le 30 novembre, en ligne http://onestep4ward.com/the-good-the-bad-and-the-ugly-of-khao-san-road-bangkok/, consulté le 9/12/2016
Anna, 2015, « The ultimate backpacker's Guide to your first time in Bangkok, le 2 septembre, en ligne http://www.global-gallivanting.com/first-time-in-bangkok/, consulté le 9/12/2016
Norbert, « 10 things to do on Khao San road », 5 mai 2011, en ligne http://www.globotreks.com/destinations/10-things-to-do-khao-san-road/, consulté le 9/12/2016
Bell J., 2015, « Khao San Road, the Center of the Backpacking Universe », le 2 février, en ligne https://planetbell.me/2015/02/02/khao-san-road-the-center-of-the-backpacking-universe-34-photos/, consulté le 9/12/2016
Dale, 2013, « Why We'd Missed the Chaos Of Khao San Road », en ligne, http://www.angloitalianfollowus.com/wish-wed-missed-the-chaos-of-khao-san-road, consulté le 9/12/2016

Figure 7.2. L'imaginaire de Khao San Road comme haut lieu du *backpacking*, extraits de sources



Les six premières catégories proposées par Google image à la requête "Khao San Road", le 21 décembre 2016.

Sources : références courtes dans le schéma, références longues à la note 11, réalisé par B. Le Bigot

Si l'imaginaire du *backpacker* peut être associé à l'aventure, à la jeunesse, à la nature, ce lieu qui semble être symbolique de cette communauté est quant à lui associé à la fête, et à la profusion. Cette profusion qualifie à la fois les services (restaurants, bars, hôtels, nourriture), la multiplicité des produits vendus (souvenirs, mais aussi objets pratiques pour la suite du voyage, comme des guides de seconde main, des sac à dos, etc.), mais aussi la potentielle déviance normative des objets vendus : faux permis de conduire, insectes à gouter, cocktail dans un seau (les célèbres *bucket*). Ces déviances potentielles dans ce qui est vendu est associé à la déviance potentielle des comportements, dans un cadre festif, alcoolisé, et nocturne. Les expressions « *Crazy street* » ou « *vibrant road* »

apparaissent ainsi plusieurs fois. L'auteur du célèbre blog Nomadic Matt consacre sa troisième vidéo publiée sur son blog à Khao San Road, synthétisant bien l'imaginaire qui circule autour de cette rue (NomadicMatt, le 11 février 2016). Il s'y met en scène le soir, au milieu d'une foule bruyante, et explique les raisons pour lesquelles se rendre à Khao San Road, relatives à la fête, la rencontre, et l'accès à une multiplicité de produits : « *For guys like me, we come here to get ridiculous, if you want to have fun, you get really drunk, you go to khao san road, this is where we go to really, take of and have a party* », « *whatever you need you will find on KSR* ». Les photographies de Google images mais aussi la majorité des photographies réalisées et choisies par les bloggeurs pour illustrer leur article, comme celle de *Globotrecks.com* (Figure 7.2), correspondent à un format subjectivant, mettant en valeur la foule urbaine de la rue, et l'obstruction de la perspective de l'autre bout de la rue par le très grand nombre d'enseignes commerciales, parfois de chaine de restauration internationale comme *Burger King*. La majorité des photographies des bloggeurs et de Google images montre la rue Khao San, mais quelques bloggeurs font mention d'un quartier de Khao San Road qui ne se limite plus vraiment à cette seule rue et évoquent notamment la rue parallèle Rambuttri, se poursuivant à l'ouest vers la rivière et qualifiée de plus calme.

2.2.2. Symbole d'une communauté transnationale et contestée

Deux éléments intéressent particulièrement cette recherche dans l'identification de Khao San Road à un haut-lieu du *backpacking*. D'une part, en suivant toujours B. Debarbieux (1993), si on considère que « le haut lieu est constitutif du territoire, il en est même indissociable. », Khao San Road est un lieu symbole des territoires du *backpacking* mis en avant dans le chapitre 5, relié à un réseau de lieux à large échelle, produit par les mobilités. M. Askew (2004) le dit bien en citant un article de presse, Khao San Road fonctionne tout comme Kuta Beach à Bali et Katmandu au Népal, comme un point de jonction pour les jeunes voyageurs internationaux en Asie. Cette lecture du quartier à partir de différentes échelles territoriales se retrouve dans les discours de blogs analysés. On y retrouve davantage de références à l'échelle internationale, aux routes des voyageurs, et donc à ces territorialités réticulaires que créent les mobilités des *backpackers*, qu'à la ville de Bangkok. La thématique festive qui se caractérise cet imaginaire touche également la jeunesse thaï, comme le mentionne certains blog, mais n'apparaît que secondaire dans les discours. Ainsi, parmi les groupes d'images proposés par Google, Song Kran, nouvel an thaï fêté de façon massive dans le quartier, en majorité par des Bangkokois, n'apparaît qu'en sixième position, montrant la prédominance de la visibilité touristique internationale. D'autre part, cette dimension symbolique du lieu par rapport à un territoire est relative aux valeurs associées au groupe. Le lieu est censé matérialiser des valeurs abstraites, par des marquages dans l'espace mais aussi par les pratiques de ce lieu. Les blogs, rédigés par des membres de cette communauté des voyageurs, indiquent déjà quelques

dissonances. Même si l'ambiance festive l'emporte généralement, le quartier est décrit comme très cher, très bruyant, et parfois la critique est acerbe envers des *backpackers* qui ont des comportements inappropriés, comme se promener torse nu dans la rue et irrespectueux envers de la population locale, avec laquelle les *backpackers* ne se mélangeraient pas (critique notamment lisible sur la page de Dale, dans le blog angloitalianfollowus.com). Dans le roman de 1996 *The Beach*, adapté au cinéma en 2000, Khao San Road est déjà l'origine d'une déception de la part du personnage principal Richard, qui croit devenir fou dans une *guest house* miteuse du quartier et cherche à rejoindre une plage secrète, isolée de la foule des *backpackers*. On retrouve à travers les discours sur Khao San Road, l'ambiguïté du *backpackers* à la fois modèle et contre-modèle de la bonne façon de voyager, et Khao San Road matérialise très bien cette ambiguïté. Cette dimension symbolique et ambiguë forte est un prisme d'analyse important des pratiques des *backpackers* dans le quartier telles qu'elles seront présentées au chapitre suivant.

2.3. Ko Phangan : l'imaginaire d'une île polarisée par une plage festive

Ko Phangan partage avec Khao San Road la réputation d'être une enclave de *backpackers*, ce pourquoi elle est parfois mentionnée dans les recherches sur le *backpacking* (Cohen, 2006), voire prise comme terrain d'enquête (Cohen, 2011; Westerhausen, 2002). Comme le rappelle le titre de l'ouvrage de K. Westerhausen (2002) *Beyond the beach : an ethnography of modern travellers*, l'imaginaire autour de l'île est marqué par l'ouvrage *The Beach* de A. Garland, dans lequel le personnage principal Richard, jeune voyageur américain incarné à l'écran par Leonardo Dicaprio, accompagné de deux français, passe par Ko Phangan pour rejoindre une île paradisiaque isolée du flux touristique. Comme l'a présenté le chapitre 3, le développement touristique de Ko Phangan s'est fait rapidement, depuis son île voisine Ko Samui au début des années 1980, et a connu en 1989, en lien avec le développement de la culture des rave party en Europe, un flux massif de touristes attirés par l'ambiance permissive ayant court à Haad Rin, le cap isolé du sud de l'île qui a concentré très fortement le développement touristique. Les imaginaires circulant à l'échelle mondiale à propos de cette île se sont dès le début concentré autour de cette pratique de la fête sur la plage de Haad Rin. Comme le signale K. Westerhausen (2002), l'imaginaire construit notamment par les média occidentaux a été important lorsque l'île a connu ses premières *Full Moon Party* en 1989, la presse condamnant les excès de la jeunesse occidentale, tout en contribuant à attirer encore plus cette dernière sur l'île, jusqu'à ce que le gouvernement Thaïlandais intervienne de façon répressive en 1994 :

> « The island was regularly described as an out-of-control party island where Western visitors would consume every drug under the sun, dance in a frenzy all night, and fall victim to overdoses and insanity. It is ironic that this publicity, while attracting ever-increasing numbers of visitors, was also reponsible for the eventual crackdown on all Western visitors on the island. » (*ibid*, p. 229)

Le croisement des sources de Google images, d'un corpus de dix articles de presse thaïlandaise et étrangère[12], ainsi que du *Lonely Planet* (Figure 7.3) confirme que la *Full Moon Party* domine encore complètement l'imaginaire autour de Ko Phangan. Comme dans les années 1990, sont dénoncés dans les articles les comportements festifs excessifs, mais d'autres éléments discursifs s'ajoutent. Le préjudice n'est plus seulement moral, mais est aussi environnemental et souligne désormais la dangerosité du lieu. Les articles décrivent en effet plusieurs cas de crimes contre des occidentaux faisant la fête, généralement pris dans une bagarre entre gangs de jeunes thaïlandais. Les dangers mis en exergue sont aussi ceux du vol et du viol, expliquant la présence depuis quelques années de la police sur la plage. Certains articles décrivent la *Full Moon Party* comme la pire fête d'Asie tout en soulignant ses origines dorées. Les

---

[12] Les articles internationaux sont le résultat d'une recherche sur Europress avec la requête « Ko Phangan », les articles de presse Thaïlandais sont le résultat d'une exploration sur ces sites d'informations sur les conseils d'un enquêté Thaïlandais, ils ont été sélectionnés car ils traitent du tourisme sur l'île et couvrent une diversité de dates.

Anon., 2008, « Indian tourist killed at Full Moon Party Haad Rin Beach on the Island of Koh Phangan », *Koh Phangan News*, le 24 mars, en ligne http://kohphangannews.org/high-alert/indian-tourist-killed-at-full-moon-party-had-rin-beach-on-the-island-of-koh-phangan-1374.html, consulté le 25 décembre 2016

Anon., 2009, « Local tatto artist from Koh Phangan Island arrested for murder of female German tourist », *Koh Phangan News*, le 12 janvier, en ligne http://kohphangannews.org/high-alert/local-tattoo-artist-from-koh-phangan-island-arrested-for-murder-of-female-german-tourist-1557.html, consulté le 25 décembre 2016

Anon., 2012, « Israeli Woman Resists Rape at Full Moon Party », *Pattaya Daily News*, le 3 octobre, en ligne http://pattayadailynews.com/israeli-woman-resists-rape-at-full-moon-party/, consulté le 25 décembre 2016

Anon., 2013, « Koh Phangan Paradise Island – Don't go if you value your life ! », le 9 janvier, *Koh Phangan News*, en ligne http://kohphangannews.org/general-news/koh-phangan-paradise-island-dont-go-if-you-value-your-life-1816.html, consulté le 25 décembre 2016

Anon., 2014, « Full Moon Party Koh Phangan – The worst party in Asia ! », *Koh Phangan News*, le 27 juin, en ligne http://kohphangannews.org/full-moon-party/full-moon-party-koh-phangan-worst-party-asia-1903.html, consulté le 25 décembre 2016

Campbell C., 2013, « Thailand's Full-Moon Parties Have Become a Trashy Disgrace », *Time*, le 8 juillet, en ligne http://world.time.com/2013/07/08/thailands-full-moon-parties-have-become-a-trashy-disgrace/, consulté le 25 décembre 2016

Henton G., 2013, « Thailand's Full Moon Parties Have Been Taken Over by YOLO Idiots », *Vice*, le 2 août, en ligne https://www.vice.com/en_us/article/thailands-full-moon-parties-are-getting-deadlier, consulté le 25 décembre 2016

Hunwick R. F., 2014, « The Worst Party in Asia », *Slate*, 27 juin, en ligne http://www.slate.com/articles/news_and_politics/roads/2014/06/thailand_s_full_moon_party_on_koh_phangan_is_debauched_depraved_and_increasingly.html, consulté le 25 décembre 2016

Kingsley P., 2010, « Gap years : Wasted youth ? », *The Guardian*, le 6 septembre, en ligne https://www.theguardian.com/travel/2010/sep/06/gap-year-thailand-full-moon-party, consulté le 25 décembre 2016

Murdoch L., 2013, « Tourists warned of criminals with deadly party drugs », *The Sydney Morning Herald*, le 20 septembre, en ligne http://www.smh.com.au/national/tourists-warned-of-criminals-with-deadly-party-drugs-20130919-2u2ig.html, consulté le 25 décembre 2016

hippies des années 1980 et les débuts festifs de l'île sont alors romantisés, pour souligner par contraste la bêtise de la jeunesse actuelle occidentale, tout en donnant, dans l'extrait du *Lonely Planet* la possibilité au lecteur de faire partie de ceux qui sauront goûter les plaisirs de cette île avec l'intelligence des *backpackers* du passés.

Figure 7.3. L'imaginaire de Ko Phangan comme île de la *Full Moon Party*, extraits de sources

Les cinq premières catégories proposées par Google images à la requête "Ko Phangan", le 21 décembre 2016.

Sources : référence courtes dans le schéma, références longue à la note 13, réalisé par B. Le Bigot

Un petit nombre d'éléments bien identifiés –la fête, les *backpackers* et l'ambiguïté morale- constituent le cœur des imaginaires associés, notamment sur internet, aux

trois espaces étudiés. Les chapitres suivant, mobilisant l'observation des lieux de vie, les entretiens avec les *backpackers* et les acteurs du secteur touristique permettront de montrer comment ces imaginaires sont reconduits ou encore contrecarrés.

3. Agadir : décor dé-singularisé de la retraite littorale au soleil

L'analyse des discours portant sur Agadir recensés sur les sites et guides de voyage ainsi que sur Google donnent l'image d'une ville résumée largement à sa plage et à sa fonction de station balnéaire. Dans les discours médiatiques sur les seniors au Maroc, les articles se concentrent sur les lieux de vie tels que le camping ou le bien immobilier, laissant à nouveau Agadir dans le rôle de décor ensoleillé et paradisiaque, de point de repère ou d'aéroport.

3.1. Agadir : une station balnéaire internationale et moderne avant d'être une ville

L'analyse des sources iconographiques et textuelles (les textes et images des dix premiers sites internet à caractère touristique évoquant Agadir[13], les photographies et catégories de photographies de Google images, le texte de présentation du *Routard*) sur Agadir rendent compte d'un imaginaire réduisant la ville d'Agadir essentiellement à son statut de station balnéaire moderne (Figure 7.4.).

---

[13] *Lonely Planet*, s.d. , « Introducing Agadir », en ligne http://www.lonelyplanet.com/morocco/the-atlantic-coast/agadir/introduction, consulté le 28/12/2016
Trip Advisor, s.d. « Agadir, Maroc », en ligne https://www.tripadvisor.fr/Tourism-g293731-Agadir_Souss_Massa_Draa_Region-Vacations.html, consulté le 28/12/2016
WikiTravel, 2016, « Agadir », le 5 août, en ligne http://wikitravel.org/fr/Agadir, consulté le 28/12/2016
Visit Marroco, s.d, « Agadir », en ligne http://www.visitmorocco.com/index.php/eng/I-am-going-to/AGADIR/Unmissable, consulté le 28/12/2016
Promo vacances, s.d., en ligne http://www.promovacances.com/vacances-sejour-hotel/voyage-hotel-agadir/maroc-balneaire-maroc/, consulté le 28/12/2016
Wiki Voyage, 2016, « Agadir », le 30 septembre, en ligne https://en.wikivoyage.org/wiki/Agadir, consulté le 28/12/2016
Sud Maroc, s.d., « La ville balnéaire du sud marocain », en ligne http://www.sud-maroc.com/cityguide/agadir/, consulté le 28/12/2016
Arrival Guide, 2016, « Agadir », le 19 octobre, en ligne, http://www.arrivalguides.com/en/Travelguides/Africa/Morocco/Agadir, consulté le 28/12/2016
Office tourisme Maroc, s.d., « Agadir », en ligne https://www.officetourismemaroc.com/ville/tourisme-maroc-ville-Agadir.html, consulté le 28/12/2016
Cityzeum, s.d., « Agadir », en ligne http://www.cityzeum.com/tourisme/agadir-56, consulté le 28/12/2016

Figure 7.4. L'imaginaire d'Agadir comme station balnéaire, extraits de sources

Avec ses boulevards bordés de palmiers et ses bars sur le front de mer, Agadir, 1ère station balnéaire du Maroc, possède une atmosphère décidément très occidentale. Son climat exceptionnel, plus de 300 jours de soleil par an, et sa longue plage de 10 km, plus abritée que de nombreuses plages de la côte atlantique, vous assureront des vacances au bord de la mer exceptionnelles.

Tripadvisor.fr

The city of Agadir itself is primarily a tourist resort that is popular with European travelers. It has a beach with all the appropriate facilities for *beach-tourism*. The city is especially attractive, it is clean and orderly with very friendly locals.

en.wikivoyage.org

Ici, la douceur est celle du sable fin, de la caresse du soleil, on vie le paradis toute l'année à 3 heures des principales villes européennes.

officetourismemaroc.com

Nestled among the verdant valleys of the Great Souss and with the majestic range of the Anti-Atlas rearing up behind it, this modern, cosmopolitan city has all the attendant pleasures, thrills and luxuries you could ask for.

arrivalguides.com

SITE INTERNET TOURISTIQUES

GUIDE

AGADIR

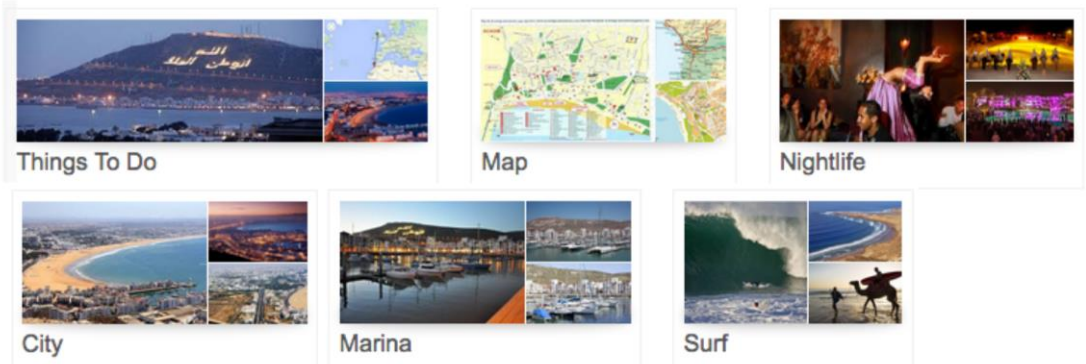
Station balnéaire

Capitale du Souss et l'un des principaux ports de pêche du Maroc, Agadir doit sa réputation actuelle à sa plage de plus de 6 km de sable fin et à se 300 jours d'ensoleillement annuel (mais gare aux coups de froid estivaux, parfois plus cinglants qu'à Oslo! De mai à septembre, quelques jours de brouillard tenace jusqu'à au moins 13h). Ville adorée du roi, jet-skieur averti, paraît-il! Devant l'invasion des Nordiques, les Gadiri (habitants) d'Agadir ont tendance à parler plus l'allemand que le français. Même si les bords de mer ont retrouvé un certain charme grâce à la nouvelle croisette bordée de palmiers et à la marina, Agadir ne présente guère d'intérêt, sinon pour recharger les batteries avant d'attaquer le Grand Sud, ou pour s'en remettre ! Cela dit, l'arrière pays recèle quelques merveilles (ne manquez pas la route du Miel et la vallée du Paradis) et les habitants du Souss se montrent fort symbathiques.

Routard, Maroc, 2013

Exemple de cadrage proposé de façon récurrente par Google image à la requête "Agadir", le 23 décembre 2016.

GOOGLE IMAGE



Les cinq premières catégories proposées par Google image à la requête "Agadir", le 23 décembre 2016.

Sources : références longues à la note 14, réalisé par B. Le Bigot

3.1.1. La plage et les vacances à l'occidentale

La ville d'Agadir, suite au tremblement de terre qu'elle a connu le 29 février 1960, a fait l'objet d'une stratégie de développement touristique forte, contribuant à faire croître au Maroc les séjours littoraux à partir des années 1970, en parallèle du

tourisme individuel itinérant, qui répondait notamment depuis le Protectorat à la demande des Français. La ville a été reconstruite largement selon les normes architecturales et urbanistiques occidentales (Groupe d'Études et de Recherche sur le Sud Marocain, 1997) et disposait longtemps de la plus grosse capacité d'accueil touristique du pays. Contrairement à d'autres destinations marocaines, les éléments d'authenticité culturelle passent au second plan, les sources analysées mettant univoquement en exergue avant tout le climat ensoleillé et la plage.

L'analyse des sources iconographiques recueillies indique une invisibilisation de la ville d'Agadir en tant qu'espace urbain au profit d'une mise en valeur de sa baie. La première page d'images disponibles sur Google images à la requête « Agadir » montre presque exclusivement des vues de la plage d'Agadir (cf. sur la Figure 7.4, la photographie extraite de Google images, présentée comme un exemple de cadrage récurrent). Les formats de photographie de la ville sont dominés non seulement par la mise en avant de la plage, mais par un point de vue spécifique sur la baie, le sommet de la colline dominant la baie au nord de la ville, site où se localise les ruines de la Khasba oufella, citadelle du 16e siècle installée à plus de 200 mètres d'altitude. Ce format de photographie en vue panoramique (Mendibil, 2008) est dans ce corpus l'image la plus fréquente de la ville d'Agadir tout en étant paradoxalement principalement composée d'un élément paysager non-urbain : l'océan. L'espace occupé par la mer occupe plus d'un tiers de la photographie et la ligne de côte arrondie met en valeur la longueur de la plage, qui se poursuit en dehors du cadre, renforçant l'impression d'une bande de sable interminable. Les seuls éléments paysagers urbains visibles avec ce cadrage sont les aménagements liés à la mer, et d'ailleurs parmi les plus récents de la ville : la promenade du bord de plage, réhabilitée à la fin des années 2000 sur laquelle s'égrainent des bars et restaurants, et au premier plan, la marina dont la construction a débuté en 2001 et est désormais terminée, avec ses appartements et commerce haut de gamme. L'étendue de bâti qui figure au dernier plan de la photographie donne bien l'indice de la présence d'une ville, sans qu'aucun détail paysager urbain ne soit visible. Les quartiers centraux d'Agadir, situés en face de la baie, sont par ailleurs hors cadre.

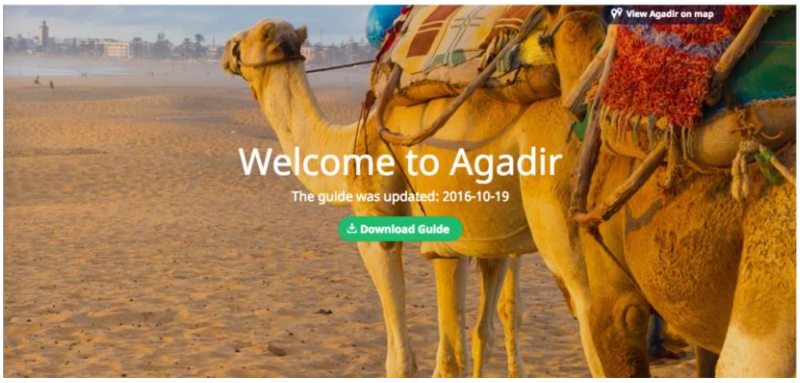
L'analyse des éléments iconographiques des dix premiers sites à contenu touristique apparaissant sur Google à la requête « Agadir » renforce l'idée selon laquelle l'imaginaire de cette ville se réduit à une plage, dissociée de son espace urbain, dont l'absence de caractère pittoresque pourrait même être un handicap touristique. Les huit photographies recensées présentent une plage, mais deux des photographies utilisées pour illustrer la destination s'avèrent tout simplement ne pas être Agadir (Figure 7.5). Le *lonelyplanet.com* illustre son article par une photographie du village de Taghazout, à 20 kilomètres au nord d'Agadir, site célèbre notamment auprès des surfers et dont l'architecture, ainsi que la pratique de la pêche traditionnelle sur des barques colorées permet d'associer Agadir à un paysage de bord de mer pittoresque. L'utilisation d'une photographie d'un autre lieu peut tromper le lecteur

mais Taghazout peut être considéré comme une destination intégrée à la destination Agadir, les deux villes étant relativement proches. Pour le site *arrivalguides.com*, le sens de l'utilisation d'une fausse photographie est différent. Plus de la moitié de l'image présente des dromadaires en premier plan, l'autre moitié du cadre étant principalement occupé par du sable. Très en arrière plan, on distingue la mer, ainsi qu'un paysage urbain composé d'arbres et de bâtiments. En zoomant, se distinguent des arbres qui s'apparentent à des conifères[14], ainsi qu'un minaret, deux éléments non visibles depuis la plage d'Agadir. Il s'agit en effet d'Essaouira, ville également très touristique du littoral Atlantique, mais plus connue pour sa médina que pour sa plage. Cette utilisation d'une fausse photographie illustre encore le peu d'intérêt associé à l'espace urbain d'Agadir, son imaginaire étant réduit à son plus simple appareil, le sable de la plage, et à un élément pittoresque présent à de nombreux endroit du Maroc : le dromadaire. Se retrouve finalement dans ce traitement visuel d'Agadir à travers sa plage la définition du lieu proposé par B. Debarbieux (1995) comme symbole et comme « figure de rhétorique du territoire ». Suivant l'analogie avec le principe de la synecdoque, la plage est ici le lieu d'Agadir qui la « désigne » Agadir dans son ensemble.

Figure 7.5. Présentations faussées d'Agadir sur deux sites internet touristiques utilisant une photographie d'un autre lieu

Utilisation d'une photographie de Taghazout, village à 20 km d'Agadir.

Lonelyplanet.com



Utilisation d'une photographie d'Essaouira, ville à 170 km d'Agadir.

Arrivalguides.com

Source : références courtes à droite des photographies, références longue à la note 14

[14] Il s'agit de l'Araucaria, une espèce de pin caractéristique d'Essaouira.

L'analyse croisée de ces éléments iconographiques et du matériau textuel (Figure 7.4) ajoute à cette omniprésence de la plage dans l'imaginaire d'Agadir, la qualification d'une ville à travers sa balnéarité et sa modernité. Les extraits touristiques évoquent presque systématiquement le nombre de journées de soleil et le kilométrage de la plage. Les deux mesures sont censées garantir l'attrait touristique d'une station balnéaire, et apparaissent cela dit peu fiables au regard des écarts du kilométrage dans les différents textes. À ces éléments s'ajoute la référence fréquente à une forme d'occidentalité, à travers les Européens qui fréquentent la ville (« invasion des Nordiques » *Routard*, « *European travelers* » *wikivoyage*), la proximité avec l'Europe (« à 3 heures des principales villes européennes » *office tourisme Maroc*), et la qualification de la ville à travers « une ambiance très occidentale ». Ces références à l'occidentalité se couplent, voire se confondent parfois avec une référence à la modernité de la ville (« *modern, cosmopolitan city* » *arrivalguides*). La ville n'a, selon le *Routard* « guère d'intérêt », l'ambiance occidentale et vacancière permettant repos et divertissement apparaît ainsi comme son avantage comparatif d'Agadir auprès des touristes internationaux par rapport à d'autres villes marocaines. On retrouve ainsi à travers les catégories proposées par Google images la présence de la vie nocturne, liée par exemple au fait qu'Agadir permettent certains modes de consommation non autorisés dans le reste du Maroc, comme le fait de servir de l'alcool en terrasse. Cet imaginaire d'un Agadir touristique et occidental peut séduire en outre aussi les touristes marocains, résident au Maroc ou à l'étranger. Dans le film franco-marocain *Much Loved* réalisé par N. Ayouch, sorti en 2015, les quatre marocaines travailleuses du sexe à Marrakech rêvent de partir en vacances à Agadir, où elles fuient à la fin du film. Leur destination est associée au chic et aux vacances, et les scènes tournées à Agadir se situent uniquement à l'hôtel et à la plage[15]. Si les éléments de modernité, associés à l'occidentalité, sont privilégiés, quelques éléments relatifs à l'authenticité sont mobilisés pour évoquer les habitants, certains sites comme le souk El-Had, ou encore la Kasbah. Enfin, des éléments de la région d'Agadir, étoffent avec parcimonie l'imaginaire fort de la ville-station balnéaire. Il s'agit notamment des paysages environnants de la vallée du Souss ainsi que des spots de surf de la côte Atlantique, visibles par exemple sur Google images.

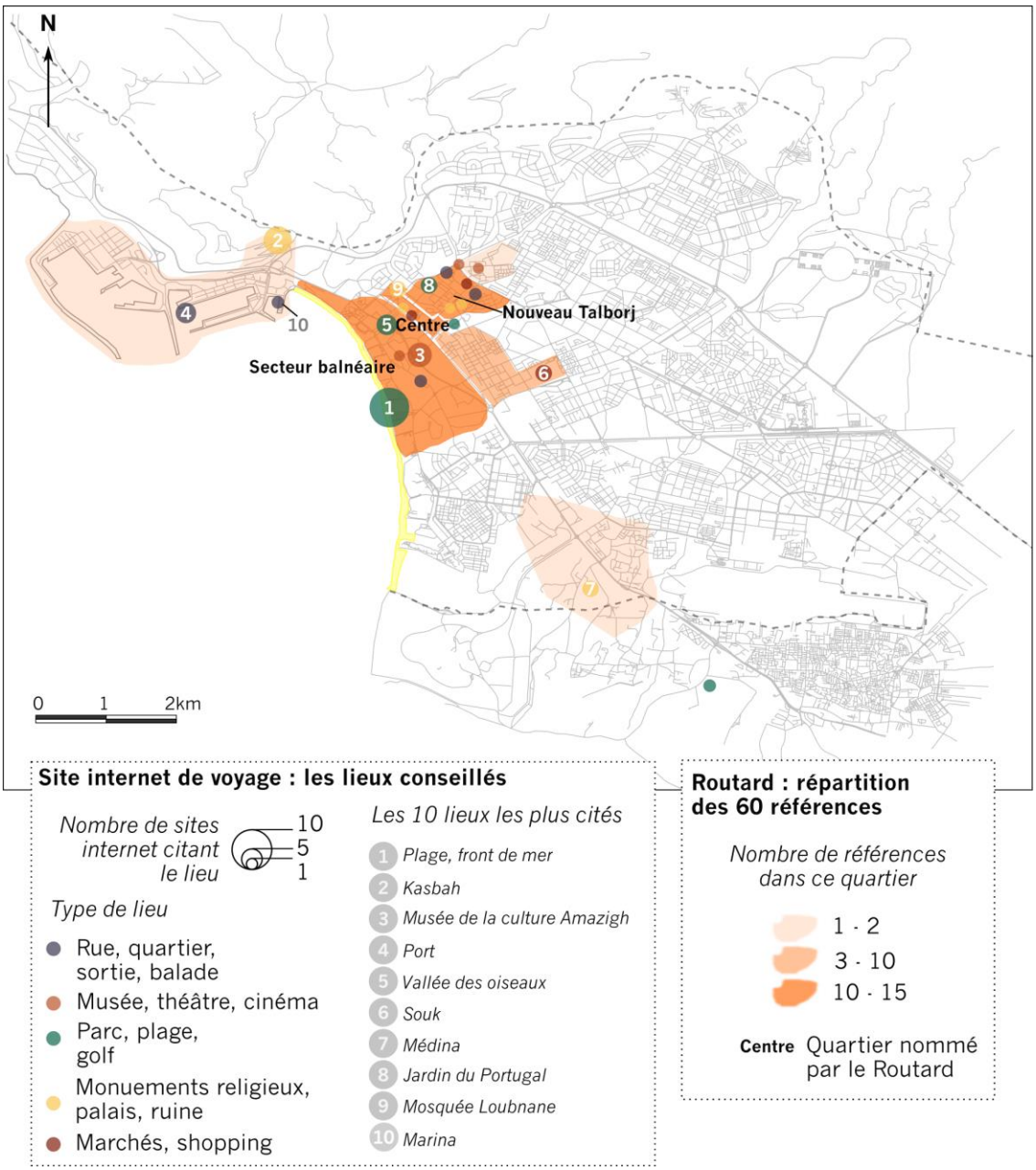
[15] Le film est une co-production franco-marocaine traitant de la vie des personnes travaillant dans le secteur de la prostitution à Marrakech. Abordant un sujet tabou dans la société marocaine, il a été interdit de projection au Maroc, pour motif d'outrage moral, d'outrage à la femme marocaine ainsi que pour atteinte à l'image du royaume.

3.1.2. Le Agadir touristique, la plage comme centralité, le centre ville comme périphérie : correspondance des sites internet et du *Routard*

La carte de la ville réalisée à partir des sites internet touristiques et du *Routard* (Carte 7.2) confirme la polarisation de l'imaginaire de la ville vers sa plage, tout en accordant bien à Agadir son statut de ville, caractérisée notamment par un centre concentrant une relative diversité de services et activités. À nouveau, les sources issues d'internet, ici les sites touristiques, et le guide papier se correspondent pour proposer les mêmes sites à visiter, assez peu nombreux. Les sites touristiques en ligne insistent tous sur la plage, bien que quelques mentions d'autres sites soient proposés dans les catégories diversifiées tels que des musées, bâtiment, lieu de shopping, etc. Les autres lieux se concentrent dans le secteur balnéaire, le centre, ainsi que le Nouveau Talborj. Ces secteurs, avec celui de la cité suisse à l'ouest du centre, composé de villas de haut standing, et celui de Abattoir à l'est du centre, avec le souk et la place des taxis, ont été aménagés dans la première phase de reconstruction suite au tremblement de terre en 1960 et 1972 (Groupe d'Études et de Recherche sur le Sud Marocain, 1997). Le port, la marina et les ruines de la Kasbah au nord ouest de la ville, et au sud-est, la nouvelle médina[16], complexe artisanal et touristique, ainsi que les golfs, sont les seuls autres sites proposés en dehors de ces quartiers centraux. Les activités proposées ne sont pas décrites comme exceptionnelles mais cumulent bien les dimensions culturelle et patrimoniale (musée de la culture amazigh, mosquée Loubnane, nouvelle medina), commerciale (marina, souk), et de loisirs (la vallée des oiseaux –un mini-zoo urbain gratuit–, le Jardin du Portugal), et certains textes indiquent même un nombre assez important de petits sites urbains. Le *Routard* propose les mêmes références, se concentrant principalement dans le secteur balnéaire, le centre et le Nouveau Talborj, comme le montre le gradient de couleur orange indiquant les zones concentrant plus ou moins de références. L'architecture récente du centre est plutôt boudée, et les quartiers non centraux, principalement résidentiels ou en travaux, sont très majoritairement absents.

[16] Ce site est souvent appelé la Médina Polizzi, en référence au maître artisan italien, Coco Polizzi, né au Maroc, qui a fait construire en 1992 ce village reprenant les caractéristique architecturales d'une médina traditionnelle.

Carte 7.2. Agadir à visiter selon les sites internet touristiques et le *Routard*



Source : *Routard* « Maroc », 2015 ; les dix premiers sites internet de voyage mentionnant des lieux à visiter à Agadir, références en note 14

Réalisation : B. Le Bigot, fond de carte Openstreetmap

3.2. L'imaginaire des lieux des retraités au Maroc construit par les médias : à chacun son paradis domestique

L'analyse d'un corpus de presse sur les retraités au Maroc permet de montrer que les lieux de destination des occidentaux sont construits comme des lieux de paradis d'échelle principalement domestique, relativement isolés de la société marocaine. Ces micro-espaces, du terrain de camping sauvage au riad, varient selon la catégorie, notamment sociale, des retraités évoqués dans les articles.

Le corpus de quinze articles analysé, recueilli sur *Europress* à la requête « Maroc » + « Agadir » + « retraités », est constitué d'articles parus entre 2005 et 2015, issus de journaux français[17] de tendances politiques, champ thématique, couverture géographique et de fréquences de publications variées : des quotidiens nationaux papier et web (*Le Monde*, *Libération*, *L'Humanité*, *Le Figaro*, *Le Figaro.fr*, *Aujourd'hui en France*, *La Croix*, *Les Échos*), des hebdomadaires nationaux (*L'Express*, *Le Point*), des quotidiens régionaux (*Télégramme*, *Ouest-France*, *Le Progrès)*. B. Delforce et J. Noyer (1999) soulignent la dimension discursive intrinsèque à tout phénomène de médiatisation. Dans le cas du corpus de presse analysé, les formes discursives reposent notamment sur des portraits permettant l'identification du lecteur. Elles sont assez récurrentes au sein du corpus et se recoupent avec les formes discursives utilisées dans le cadre de reportages télévisés sur ce même sujet. Il s'agit ici de souligner comment cette mise en discours passe par une mise en scène où le décor –les lieux de destination– compte largement. Les quinze articles traitent de deux phénomènes connexes, d'une part les migrations de retraités de temporalité saisonnière, objet principalement traité dans cette thèse et qui est nommé « hivernage », et d'autre part, les mobilités résidentielles de retraités devenant résidents au Maroc, correspondant à une relocalisation durable du logement principal. Ces deux phénomènes sont parfois traités simultanément, parfois séparément. Les articles s'intéressant aux saisonniers, appelés souvent « hirondelles », se concentrent presque exclusivement sur les camping-caristes (alors que certains hivernants, rencontrés par exemple dans le cadre de la thèse, passent l'hiver en appartement de location, hôtel ou encore ont acheté un bien). Les articles traitant uniquement des résidents soulignent principalement l'attrait immobilier et les avantages fiscaux de ces relocalisations. La ville d'Agadir est toujours citée, parfois comme lieu de destination principal des retraités évoqués dans l'article, parfois comme une destination marocaine parmi d'autres.

---

[17] Le phénomène concernant majoritairement des Français et ces derniers étant majoritaires dans le panel d'enquêtés, le corpus de presse a été constitué uniquement avec des sources françaises. Elles sont présentées ci-dessous par ordre chronologique :
Delaporte I., "Les néocolonialistes", *L'Humanité*, 29 octobre 2005
Anon., "Autocaravaniers. L'hiver à Agadir", *Le Télégramme*, 7 mars 2005
Duteil M., "Des retraités heureux", *Le Point*, 25 mai 2006
Beaugé F., "Le spleen des retraités migrateurs d'Agadir", *Le Monde*, 31 janvier 2006
Genest F., "Un nouvelle vie sous le soleil marocain", *Le Progrès*, 20 août 2007
Gombert G., "Retraite au soleil: demain, tous expatriés?", *Le Figaro*, 13 mars 2007
Penna A., "Retraités migrateurs et amoureux de l'Afrique", *La Croix*, 18 juillet 2007
Serafini T.,"Le Maroc fait une place au soleil pour les Français", *Libération*, 29 mai 2007
Anon., "Laisser venir à moi les seniors", *Les Echos*, 19 janvier 2007
Anon.,"Ce Français en quête d'un pied-à-terre au Maroc", *Ouest-France*, 10 mai 2008
Deguen F., "'Ce sera mon petit paradis sur terre!'", *Aujourd'hui en France*, 24 octobre 2009
Peyret E., "Le Maroc, carte merveille des Français", *Libération*, 23 févier 2010
Lagarde D., "Seniors. Les hirondelles d'Agadir", *L'Express*, 1 mai 2013
Rollot C.,"De plus en plus de seniors 'hirondelles' profitent de leur retraite hors de France", *Le Monde*, 3 mai 2014
Grousset V., "L'exode doré des seniors français", *Le Figaro*, 16 octobre 2015

3.2.1. L'omniprésence paradisiaque

L'analyse des articles permet tout d'abord de signaler la forte présence du champ lexical du paradis et du rêve pour décrire la destination marocaine des retraités. Comme le signal R. Amirou (2008), le « paradis » est justement, en tant que métaphore du bonheur et du bien-être dans son acception sociétale simple, une référence certes galvaudée mais encore très fortement présente dans les imaginaires touristiques. Pour les hivernants en camping-sauvage : "Passer l'hiver près d'Agadir, au Maroc, sous des cieux où la température avoisine les 20 à 25°C... De quoi faire rêver en cette période de froid. " (*Le Télégramme*, 2005), ou encore "L'an passé, on a recensé plus de mille caravanes sur une plage de rêve au nord d'Agadir" (Duteil, *Le Point*, 2006), et suite à la fermeture du site de camping sauvage près de Taghazout, un article annonce « On leur a fermé la porte du paradis. » (Beaugé, *Le Monde*, 2006). Dans le cas d'un retraité achetant une villa à Agadir pour en faire une maison d'hôte, celle-ci est décrite comme son « Havre de paix » (Genest F., *Le Progrès*, 2007), et pour celui qui vient voir l'avancer des travaux de sa future villa dans un village fermé, l'article titre « 'Ce sera mon petit paradis sur terre!' » (Deguen F., *Aujourd'hui en France*, 2009). Au delà de la coquille confortable, R. Amirou (2008) indique que bien souvent, dans l'imaginaire touristique, le Paradis est également relationnel et correspond à une « sociabilité communielle ». Justement, les destinations marocaines des seniors, telles qu'elles sont évoqués dans la presse, sont généralement des entre-soi sociaux protecteurs et rassurants.

3.2.2. L'attrait de la propriété bien protégée et de l'entre-soi social

Pour les retraités qui s'installent comme résidents, le lieu de destination est principalement décrit par le prisme du bien immobilier, c'est donc bien l'échelle domestique qui concentre l'attention. Les protagonistes sont décrits comme « Ces Français en quête d'un pied-à-terre au Maroc » (titre de l'article du *Ouest-France*, 2008). Ainsi, plusieurs articles mentionnent, voire se concentrent sur le salon de l'immobilier au Maroc. Le « coin de paradis » recherché correspond aussi à « un bon placement » (*Ouest-France*, 2008). Les lieux évoqués sont ainsi avant tout, « des ryads, les maisons traditionnelles, des villas, des appartements, des golfs et des hôtels, dans des complexes touristiques faramineux, aux bords des belles Essaouira, Agadir, ou Tanger. » (*Ouest-France*, 2008). Ces biens immobiliers sont souvent évoqués de façon très détaillée, avec parfois l'expertise de professionnels marocains de l'immobilier, indiquant les surfaces au sol ainsi que les prix. Ceci laisse supposer que l'un des objectifs des articles est de donner au lecteur la possibilité de se projeter dans une telle démarche d'achat. Sont évoqués dans ce cadre les ensembles résidentiels fermés, notamment Dyar Shemsi. Cette « résidence pour senior» (Deguen F., *Aujourd'hui en France*, 2009) composée de villas dans un parc de 28 hectares à 30 kilomètre à l'est d'Agadir, s'adresse aux retraités français, et a fait l'objet, depuis son ouverture en 2011

de nombreuses mentions dans les médias, comme le montre les 19 articles et reportages recensés dans l'onglet « revue de presse » de leur site internet. Plusieurs fois mentionnés dans le corpus d'articles analysés, les résidences fermées sont décrites parfois à la façon d'une publicité, comme les extraits d'*Aujourd'hui en France* et de l'*Express* le montrent (Figure 7.6), ou d'une façon plus brute, comme l'extrait de *Libération* :

> « Les Palmiers, la piscine azuréenne, la cuisine équipée... Il en a les lunettes embuées, Robert. Pour l'instant, ce n'est qu'une maison témoin qui sent la peinture fraîche. Mais dans un an... Ce débonnaire sexagénaire s'imagine déjà en train de boire un pastis, flottant sur une bouée, sa chienne Betty roupillant sous la pergola. Il marque une pause, le souffle entamé par l'émotion : 'Dans un an ce sera mon petit paradis sur terre!'. (...) Il est l'un des premiers acquéreurs d'une villa dans le domaine Dyar Shemsi, un village entièrement conçu pour les retraités français, en construction à 30 km d'Agadir, dans le sud du Maroc. Une sorte de 'Sun City' à l'américaine, avec son mur d'enceinte, son futur dispensaire médical, son centre de bien être, ses activités adaptées... »
>
> Deguen F., "'Ce sera mon petit paradis sur terre!'", *Aujourd'hui en France*, 24 octobre 2009

> « Située à 20 km de Casablanca, La Siesta est constituée de petits immeubles de trois étages, donnant sur «deux piscines spacieuses». Il s'agit d'une résidence sécurisée, c'est-à-dire clôturée et dotée d'une «vidéo surveillance» pour garantir aux acheteurs une vie entre-soi à l'abri d'éventuelles incursions extérieures. »
>
> Serafini T.,"Le Maroc fait une place au soleil pour les Français", *Libération*, 29 mai 2007, p. 17

Figure 7.6. Photographie commentée du village résidentiel fermé pour retraités Français *Dyar Shemsi* dans un article de l'*Express*

ENCHANTEUR Allées bordées de palmiers, jardins aux pelouses très bien entretenues... Dyar Shemsi offre un cadre de vie sécurisant.

Source : Lagarde D., "Seniors. Les hirondelles d'Agadir", *L'Express*, 1-7 mai 2013, p. 79.

A côté de cette échelle domestique micro-locale du bien immobilier ou de la résidence, les articles donnent peu de place aux échelles du quartier ou de la ville ou du village dans lequel les retraités s'installent. Les seuls quartiers évoqués par leurs noms sont à Marrakech : les quartiers modernes du Guéliz et de l'Hivernage (Duteil M., *Le Point*, 2006), où se trouvent des traces architecturales de la présence coloniale française du Protectorat, où se concentrent aujourd'hui les commerces chics et hôtels, et où s'achètent des appartements de haut standing, et le quartier de la médina de Marrakech, où sont convoités des *riad*, maison traditionnelle bénéficiant de l'imaginaire authentique attirant une partie des occidentaux. Le mode de vie associé à ces biens immobiliers, lorsqu'il est évoqué, reste généralement tourné vers des pratiques de l'espace relativement restreintes à un entre-soi occidental ou à un entre-soi social : « S'adonner au golf, à la chasse, au tennis, à la plaisance, pour dix à vingt fois moins cher qu'en France. ». (Grousset V., *Le Figaro*, 2015). En revanche, si l'échelle locale est absente, l'échelle internationale est utilisée par les journalistes : le Maroc est choisi notamment pour sa stabilité par rapport à ses voisins et pour la politique fiscale avantageuse qu'il propose au Français, mentionnées dans quasiment tous les articles traitant des retraités s'installant comme résidents. La proximité entre les deux pays, notamment par voie aérienne, est un des atouts soulignés : « Le Maroc débute à Orly Ouest ! Pour Marrakech, il suffit de se présenter aux mêmes comptoirs d'embarquement que Biarritz, Nice ou Nantes. Le refuge de la jet-set française est à trois heures d'avion de la capitale. » (*Les Echos*, 2007). Ainsi, le « paradis » marocain est, dans le cadre des Français résidents au Maroc, présenté par les média principalement comme un chez-soi dont on est propriétaire, une isolat protégé mais bien relié à la France, dont les liens à l'espace marocain et la société marocaine sont peu exposés.

3.2.3. L'attrait de l'autonomie des retraités camping-caristes

Dans le cas des retraités séjournant seulement une partie de l'année au Maroc, le lieu paradisiaque décrit par les articles s'apparente généralement au terrain de camping sur lequel est garé le camping-car. La dimension domestique est encore prédominante, bien que les porosités avec l'environnement immédiat, et les sociabilités qu'y s'y nouent sont relativement plus présentes que dans le cas des articles traitant des retraités propriétaires au Maroc. L'environnement naturel est souvent mentionné, notamment dans le cas des adeptes du camping sauvage : « 'On avait installé le camping-car juste au bord de l'eau. Je me relevais la nuit pour voir les rayons de la lune sur les rouleaux de la mer. C'était tellement beau !', soupire Bernard. » (Beaugé F., *Le Monde*, 2006). Le caractère modeste de ce coin de paradis est parfois implicitement souligné : « Ils sont garés entre l'asphalte et la plage, au milieu d'un immense terrain vague. » (Penna A., *La Croix*, 2007). Le camping-car en lui même est parfois décrit : « 'Le camping-car, c'est la liberté et l'autonomie. Vous dormez toujours chez vous,

vous pouvez manger selon votre régime', explique Yvette en faisant visiter leur intérieur. Une cellule entièrement aménagée de leurs mains. Sans ostentation 'pour ne pas trop marquer notre richesse par rapport à la population locale' ». (*ibid*). L'autre élément mis en valeur est l'identification du lieu de destination à la communauté de camping-cariste. Le terrain de camping-sauvage anciennement connu et pratiqué par camping-caristes entre Taghazout et Agadir, au « kilomètre 17 », est mis en relation avec des haut-lieux de la vie communautaire : « Leur Woodstock, leur Katmandou » (Beaugé, *Le Monde*, 2006). C'est également principalement à ces retraités hivernants qu'est associée une forme de fidélité et d'attachement au Maroc : « Certains menacent d'opter pour la Mauritanie, mais leur engouement pour le Maroc est tel qu'on a peine à les croire. Voilà neuf ans que, chaque automne, Marcel, 83 ans, quitte la côte d'Azur avec sa femme, Geneviève, pour rejoindre Agadir en camping-car et y passer de trois à six mois. » (Beaugé, *Le Monde*, 2006). Comme le montre l'article de l'Express dont sont extraits les textes et l'image ci-dessous (Figure 7.7), le camping peut être présenté comme un lieu relativement intégré dans l'espace urbain (exemple de Tiznit), avec lequel les retraités entretiennent certains liens, notamment avec des commerçants, mais il est aussi décrit comme auto-suffisant, fournissant directement aux retraités les services dont ils ont besoin. La photographie illustrant la première page de l'Express, présentant deux retraités sur leur emplacement du camping municipal d'Agadir, confirme bien la mise en valeur avant tout d'un espace domestique approprié, où il est par exemple possible d'être en maillot de bain en pleine ville marocaine.

> « Yves et Christine passent ainsi la moitié de l'année au camping municipal de Tiznit, une paisible bourgade du Souss, à une centaine de kilomètres au sud d'Agadir. Situé en pleine ville, à deux pas du marché central, le terrain, qui peut accueillir jusqu'à 250 caravanes, a ses habitués. Christine - depuis cinq ans en fauteuil roulant - et Yves s'installent toujours au même endroit, où ils retrouvent leur bande de "rigolards". »
>
> « La plupart d'entre eux ne s'éloignent guère d'Imourane. Ils ont une supérette au camping, un restaurant sur la plage, le marché chaque mercredi, au village ; des pêcheurs viennent régulièrement vendre leur poisson. Quelques artisans se sont établis sur place, tandis que d'autres passent proposer leurs services. »
>
> Lagarde D., "Seniors. Les hirondelles d'Agadir", *L'Express*, 1 mai 2013

Figure 7.7. Première page d'un article sur les retraités hivernants à Agadir

L'EXPRESS

29 RUE DE CHATEAUDUN
75308 PARIS CEDEX 9 - 01 75 56 10 00

L'EXPRESS
POURQUOI ILS QUITTENT LA FRANCE

01/07 MAI 13
Hebdomadaire Paris
OJD : 433031
Surface approx. (cm²) : 1476
N° de page : 77-79

Page 1/4

Seniors

Les hirondelles d' Agadir

Loin de la jet-set de Marrakech, ces retraités souvent de condition modeste, français pour la plupart, descendent chaque année en camping-car passer l'hiver dans le sud du Maroc. Ils y goûtent la douceur du climat et la vie peu chère. Avant de rentrer en Europe aux beaux jours.

De notre envoyée spéciale
Dominique Lagarde
Reportage photo :
Abdelhak Senna pour L'Express

Comme les hirondelles, ils reviennent avec le printemps. Après avoir passé l'hiver dans les « pays chauds » – en l'occurrence le Maroc –, des milliers de camping-caristes reprennent le ferry pour retrouver leurs quartiers d'été chez eux, en Europe. Selon les autorités locales, sur les 30 000 à 40 000 camping-cars qui entrent chaque année dans le royaume – en général à l'automne –, une bonne partie le quittent aux beaux

* **FARNIENTE** Chaque année, ils sont environ 30 000 retraités à poser leurs camping-cars dans les villes marocaines, en particulier sur la côte atlantique (ci-dessus, au camping municipal d'Agadir).

Source : Lagarde D., "Seniors. Les hirondelles d'Agadir", *L'Express*, 1 mai 2013

Cette attractivité des destinations marocaines vues quasiment exclusivement par le prisme de l'échelle domestique paradisiaque laisse assez peu transparaître des questions polémiques relativement aux rapports aux Marocains, aux liens postcoloniaux. Agadir est avant tout présenté comme un paradis ensoleillé où se construire un chez-soi.

Conclusion

Ce chapitre s'est intéressé aux imaginaires des lieux, qui dans un cadre mondialisé, sont construits à travers la circulation et la combinaison de différents discours à l'échelle mondiale. Selon que l'analyse se soit portée sur Bangkok, Ko Phangan, ou Agadir, les sources choisies ont rendu compte de discours utilisés par les *backpackers* ou les hivernants pour prendre connaissance du lieu. Les sources de nature textuelle et iconographique, produites aussi bien par des internautes bloggeurs, des entreprises privées comme Google, des guides de voyage (papier ou en ligne), mais

aussi des médias d'information comme la presse quotidienne, ou encore des productions cinématographiques ou musicales grand public, ont permis de rendre compte d'imaginaires relativement forts et cohérents. Bangkok relève d'un imaginaire très dual, qu'on pourrait presque qualifier d' « univoquement dual », dans le sens où c'est toujours par ces contradictions qu'elle est évoquée, quand ancienneté et modernité, spiritualité et débauche se mêlent. Khao San road est bien identifié comme un haut lieu du *backpacking*, en concrétisant du même coup les contradictions de la figure du *backpacker*, entre rébellion et consommation. Ko Phangan existe principalement par le biais de la pointe de Haad Rin où se déroule la *Full Moon Party*, attirant les critiques des médias internationaux. Du côté des retraités hivernants, Agadir en tant que ville est relativement peu visibilisée dans les discours circulant sur internet. La destination se résume largement à sa plage, et lorsque les discours concernant spécifiquement les retraités qui s'y rendent, c'est principalement les échelles domestiques des lieux de vie qui sont détaillés.

L'analyse de ces imaginaires a en outre permis d'établir les structurations touristiques de deux villes, Bangkok et Agadir. Les contributions virtuelles –blogs de voyage et site de voyage– s'avèrent relativement proche des discours touristiques plus classiques des guides de voyage papier. Dans le cas de Bangkok, la ville est partagé entre à l'ouest, une orientation plutôt culturelle, notamment avec les temples dans les quartiers anciens, et à l'est des références aux sorties et au shopping dans les quartiers modernes. Dans le cas d'Agadir, la plage est la centralité majeure et de loin, le quartier central apparaissant comme une périphérie touristique. Les prochains chapitres permettront de mettre en regard ces imaginaires dominants avec les pratiques recueillies lors des enquêtes de terrains.

Chapitre 8.
Les lieux en pratiques, du tourisme à la quotidienneté

> « alors bkk [Bangkok] ben tu reconnais c est le gecko bar! ma maison en asie du sud est. j'y fais la fete , j'y retrouve mes vieux amis noina, lee, nick..., j'y fais de belles rencontres (parmis les plus belles et les plus importantes de ma vie) et je m'arrete de bouger, retrouve une forme de routine la bas. c'est mon deuxieme chez moi et c'est le premier et dernier endroit ou je suis quand je voyage en asie du sud est. je m'y sens bien. bangkok home :) »
>
> Laura, *backpacker*, française, 33 ans, seule, mécanicienne industrielle intérimaire.
> Source : Extrait du mail associé à une photo de voyage envoyée par Laura, reçu le 18 septembre 2016

Laura, dans l'extrait de mail ci-dessus, exprime le rapport qu'elle entretient avec la ville de Bangkok dans des termes loin de l'exception, du hors-quotidien et de l'exotisme attendu d'un rapport aux lieux touristique. Au contraire, c'est au « chez-soi », au domestique, que fait référence Laura en parlant de Bangkok, et en s'appuyant sur la mention de lieux et de gens familiers. Comment comprendre ce discours par rapport à l'imaginaire ambigu du Bangkok touristique identifié au chapitre précédent ? En quoi ces mots traduisent concrètement la transformation du rapport aux lieux des individus dans le cadre des mobilités de longue durée et de temps libre qui sont étudiées dans cette thèse ?

L'objectif de ce chapitre est de montrer comment les pratiques des lieux dans le cadre des mobilités Nords-Suds de longue durée étudiées reflètent des formes d'appropriation progressive de l'Ailleurs. L'analyse des pratiques interroge alors concrètement ce qui se passe en situation de mobilité privilégiée, lorsqu'on a quitté son « chez-soi ». Elle s'appuie sur le concept d'appropriation de l'espace tel qu'il est défini par V. Veschambre et F. Ripoll (2005), en soulignant l'articulation entre la pratique d'un lieu et la dimension idéelle de l'appropriation, par l'apprentissage et la familiarisation avec l'espace. L'analyse des pratiques des *backpackers* et des hivernants apporte alors un regard assez déstabilisant sur les rapports aux lieux qui sont en construction, puisqu'elle rend compte d'une gamme mixant performativité touristique et habitante, découverte et familiarité, dans un quotidien qui se construit aussi au cours du voyage, dans les lieux de destination. Ce chapitre témoigne ainsi de l'ambivalence des statuts endossés par les individus mobiles dans leurs destinations. Il contribue à connaître la contribution de la mobilité non pas à un détachement du sujet mobile,

mais, comme l'évoque J. G. Molz (2008) pour les voyageurs tour du monde, à une multitude d'actes localisés d' « habitabilité ».

Ce chapitre, avant-dernier de la thèse, apporte des résultats se posant largement en résonnance avec les chapitres précédents. D'abord, concernant la façon dont ces mobilités participent à la production des lieux étudiés, les pratiques observées montrent comment les imaginaires touristiques de ces destinations développés au chapitre 7, sont influents mais insuffisants pour comprendre les lieux. Le chapitre 5 montrait à l'échelle des itinéraires comment ces derniers s'appuyaient sur des territoires à la fois globaux et spécifiques, relatifs au tourisme de masse mais aussi à des pratiques plus confidentielles. Les pratiques à l'échelle locale illustrent le développement de ces centralités alternatives, à côté, avec ou contre les centralités très visibles du tourisme de masse. Ce chapitre 5 avait également souligné la dimension translocale des territoires à large échelle parcourus par les *backpackers* et les hivernants. Il s'agit dans ce chapitre de regarder comment les sociabilités d'entre-soi qui s'expriment à l'échelle locale sont marquées par la dimension translocale de ces communautés et leur inscription dans des héritages post-coloniaux. Ensuite, en termes de construction du rapport aux lieux, celui-ci est marqué, comme l'a présenté le chapitre 6 par les expériences de mobilité, uniques, répétées ou prolongées, dans les destinations au cours de la vie. Ce chapitre permet d'aborder des pratiques dont la diversité témoigne justement de ces différents stades d'expériences du lieu de destination, de la première découverte à la visite régulière. Enfin, l'ambivalence qui se lit à travers les pratiques détaillées dans ce chapitre est interprétée comme l'expression de la capacité de ces individus mobiles relativement privilégiés à jouer des potentialités liées au statut de touriste, et au statut d'habitant temporaire qu'ils peuvent acquérir.

L'analyse repose sur les enquêtes de terrain menées en 2014 et 2015 dans chacun des sites étudiés. Elle s'appuie sur les observations, les entretiens avec les acteurs du secteur touristique, mais également sur des démarches élaborées spécialement pour saisir au plus près les pratiques des individus rencontrés : la production de cartes de pratiques avec les personnes interrogées, et la réalisation de parcours commentés dans le cas de Khao San road. Dans un premier temps, il s'agit de rendre compte pour chaque lieu d'étude de l'étendue et de la diversité des pratiques d'appropriation observées. Elles revisitent les imaginaires précédemment relevés tout en soulignant l'ambivalence entre performance touristique et habitante. Dans un second temps, ces pratiques d'appropriation sont interrogées au regard des sociabilités d'entre-soi avec lesquelles elles s'articulent. L'ambivalence du rapport aux lieux se lit alors dans la rencontre entre une échelle micro-locale de recréation d'un chez-soi, et une échelle translocale de signification de ce chez-soi.

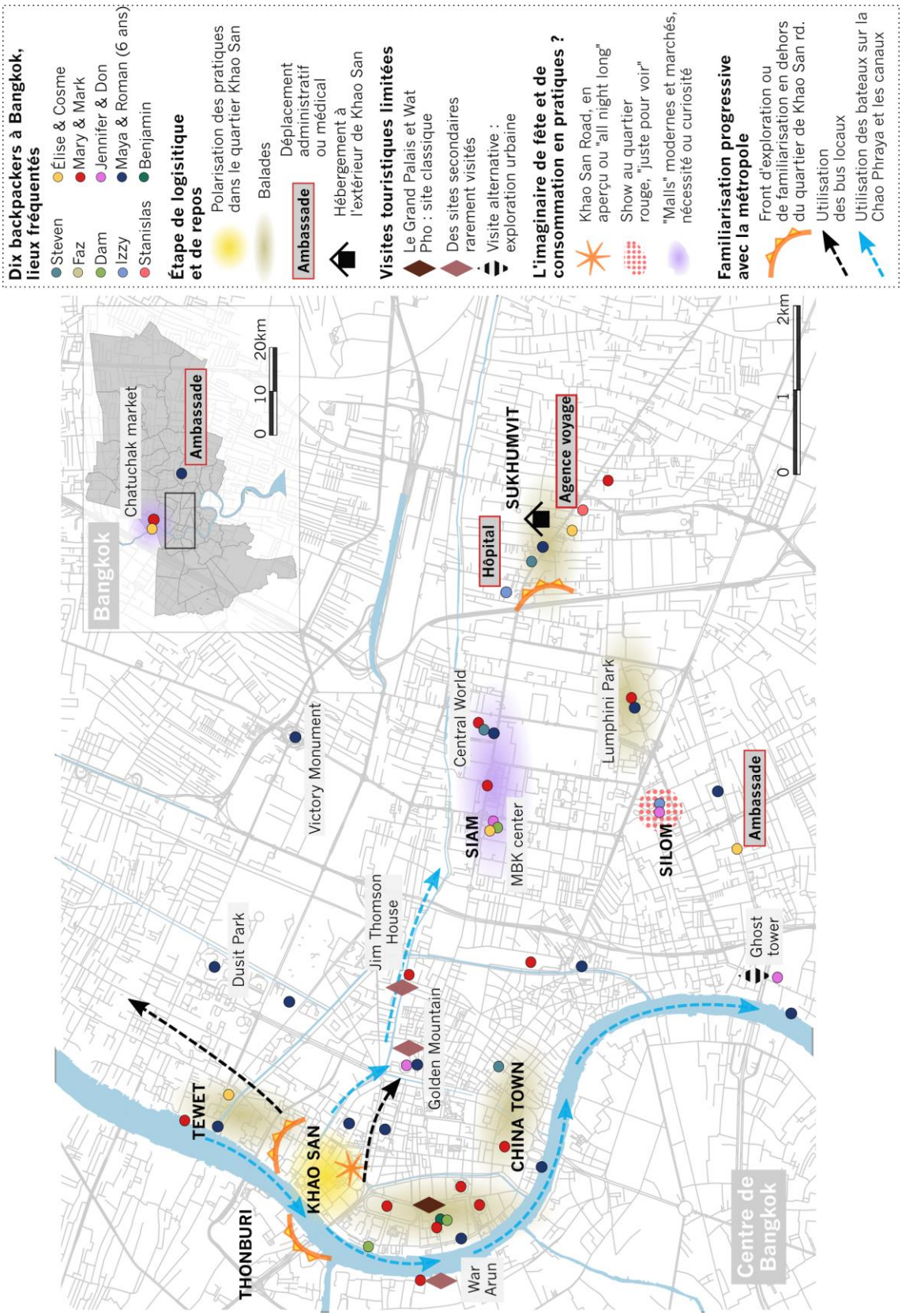
1. Des lieux touristiques appropriés

L'analyse des pratiques des lieux dans le cadre des mobilités de temps libre et de long terme qui sont étudiées a conduit à mobiliser à la fois des recherches sur les pratiques touristiques et des recherches sur les pratiques de proximité liées à la résidence. Les travaux sur les pratiques de l'espace se sont largement développés dans les études touristiques (Molz, 2012), avec par exemple le questionnement autour de la performativité des pratiques touristiques (Chapuis, 2012). Dans ce chapitre, il s'agit notamment de souligner comment les différentes formes d'appropriation des lieux permettent à l'individu de performer différents statuts. Dans les recherches sur les espaces de vie, l'analyse des pratiques quotidiennes permet de comprendre la production d'espaces de proximité (Guérin-Pace, 2003). Il s'agit alors justement d'identifier si des pratiques quotidiennes contribuent aux rapports aux lieux développés par les *backpackers* et les hivernants.

1.1. Le Bangkok des *backpac*kers, de la pause logistique à la bulle familière

La ville de Bangkok a été décrite dans le cadre du chapitre 7 comme façonnée par un imaginaire dual. Largement vue comme une grande métropole, polluée, bruyante, dans laquelle il n'est pas nécessaire de s'attarder, Bangkok nécessiterait selon cet imaginaire touristique dominant un effort pour être appréciée. Le chapitre 5 avait par ailleurs montré que pour un nombre important d'itinéraires recueillis, la capitale Thaïlandaise apparaissait à plusieurs reprises, notamment car elle constituait un passage logistique obligé. Cette section interroge ainsi l'articulation entre cet imaginaire relativement répulsif de la métropole et sa fréquentation pourtant obligatoire pour comprendre les pratiques des *backpackers* à Bangkok. Celles-ci rendent compte d'une polarisation dans la bulle familière de Khao San Road et de pratiques allant progressivement aux marges touristiques de la métropole. Les processus d'appropriation les plus structurants ont été synthétisés graphiquement sur la Carte 8.1. S'y superposent les localisations précises de l'ensemble des lieux pratiqués dans Bangkok par dix *backpackers* interrogés à Khao San Road et mobilisés en exemple dans le déroulement du propos.

Carte 8.1. Les pratiques des *backpackers* à Bangkok

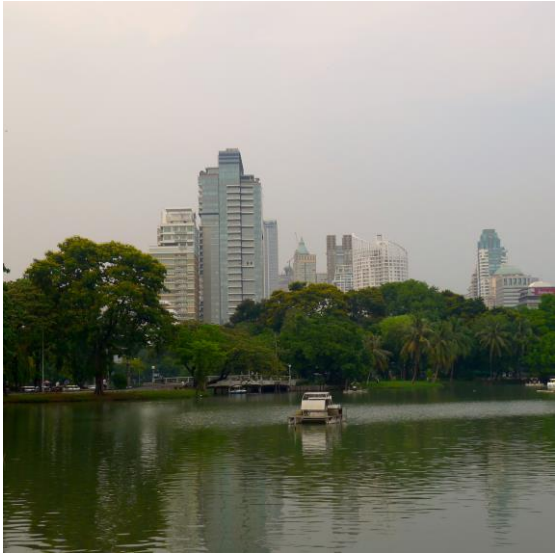


Source : enquête Thaïlande 2014 et 2015, B. Le Bigot
Conception et réalisation : B. Le Bigot
Fond de carte : OpenStreetMap

1.2.1. Une destination logistique avant d'être touristique

Le séjour des *backpackers* à Bangkok a souvent le statut d'étape logistique au sein des itinéraires, comme le chapitre 5 l'a montré. Ce passage est nécessaire pour prendre un avion ou faire une demande de visa, pour se rendre dans un autre pays. Cette modalité logistique du séjour induit, d'une part, des déplacements particuliers en dehors de Khao San Road où les *backpackers* logent majoritairement, vers des lieux souvent non-touristiques, notamment des ambassades. Ainsi, on remarque sur la carte que l'unique déplacement de Stanislas en dehors du quartier de Khao San road s'effectue vers une agence spécialisée dans le quartier de Sukhumvit, afin d'obtenir un visa pour l'Inde. Cosme et Élise se sont rendus quant à eux à trois reprises au sud du quartier de Silom, pour obtenir leur visa pour la Birmanie. Ce caractère logistique implique également une attention moindre aux visites touristiques, les déplacements logistiques étant généralement prioritaires. Les *backpackers* privilégient les balades urbaines, vécues comme moins contraignantes, dans des parcs urbains tels que le Lumphini park (Photographie 8.1), aux alentours de la rivière Chao Phraya toute proche du quartier de Khao San road, ou dans Chinatown (Photographie 8.2).

Photographie 8.1. Lumphini Park, balade en journée dans un parc urbain



Photographie 8.2. Chinatown, balade nocturne et restauration de rue

Source : Le Bigot, enquête Thaïlande 2015

Le peu de temps accordé aux visites touristiques est également lié à la force des imaginaires transnationaux décrits précédemment qui conduit les *backpackers* à envisager la ville comme une grande métropole peu attirante touristiquement. Si le Grand Palais et le Wat Pho, sites classiques de Bangkok, sont fréquemment visités, les sites secondaires le sont peu.

1.2.2. L'attrait pour les marges touristiques : l'exemple de la *ghost tower*

Un site échappant au guide touristique, puisque sa visite est illégale et non sécurisée, se répand par le bouche à oreille dans les *guest houses* : la *ghost tower* (Photographie 8.3 et Photographie 8.4). Cette tour désaffectée appelée *Sathorn Unique* était censée devenir un complexe résidentiel de luxe, située au bord de la Chao Phraya, avant que les travaux ne s'arrêtent il y a plus de 10 ans et que le bâtiment soit laissé à l'abandon. Après avoir passé une enceinte en taule, des gardiens locaux font l'accueil, demandant 200 baths[1] aux visiteurs (100 baths pour les thaïlandais). Ils indiquent qu'environ 80 personnes montent par jour. L'ascension des 48 étages, parfois sans lumière et relativement sportive, donne accès notamment à une vue sur toute la ville, depuis le sommet, d'où les visiteurs se prennent en photo, contemplent et grimpent sur les murs en ruines graphés. Finalement, pour certains *backpackers*, c'est uniquement sur ce site marginal qu'ils s'adonneront à performer un statut touristique, en se prenant en photo avec une perche par exemple.

Photographie 8.3. Pied de la tour Sathorn Unique

Photographie 8.4. Sommet de la tour Sathorn Unique

Source : B. Le Bigot, Thaïlande 2015

1.2.3. Le shopping et la fête : l'imaginaire en pratiques et en débat

Le Chatuchak Market (Photographie 8.5), grand marché du nord de Bangkok, est souvent choisi pour acheter des souvenirs. Bien que très touristique, il est jugé plus « authentique » que les grands centres commerciaux (Photographie 8.6), *malls* du quartier de Siam qui sont néanmoins assez largement pratiqués, soit par curiosité, soit pour y acheter des biens utiles à la suite du séjour. Le caractère dense, l'urbanité très

[1] Entre 5 et 5,5 euros.

moderne et la forte connotation commerciale des *malls* apparaît souvent négativement dans les discours, trace de l'ambiguité de l'imaginaire métropolitain. On retrouve également cette ambiguité, par rapport aux pratiques festives. La rue Khao San est pratiquée et perçue de façon très diverse parmi les *backpackers*, certains y font la fête, d'autres y passent par curiosité, comme le montrera la section suivante. Le quartier rouge de Pat Pong, dans le quartier de Silom est également sujet à controverse. Nombreux sont les taxis au bout de la rue Khao San qui invitent les *backpackers* à les amener à des spectacles érotiques tournés par exemple en dérision dans *Very Bad Trip 2*[2]. Certains, comme Jennifer et Don, ou encore Izzy, se laissent tenter par curiosité, tout en faisant un retour relativement négatif sur ce spectacle. À travers ces pratiques et l'ambiguïté avec lesquelles elles sont relatées, apparaissent les marques de l'imaginaire dual associé à Bangkok.

Photographie 8.5. Le Chatuchak market, mélange touristique et local

Photographie 8.6. Central world, centre commercial moderne

Sources : B. Le Bigot, Thaïlande 2015

1.2.4. Faire une pause en terrain connu : l'appropriation par la familiarisation

Le caractère logistique de la destination qu'est Bangkok implique par ailleurs souvent une multiplicité des passages par la capitale thaïlandaise, au sein d'un même séjour (cf. chapitre 5), ou dans le cadre d'allers-retours vers l'Asie au cours de la trajectoire de mobilité (chapitre 6). Ces passages multiples peuvent amener à un repli accru vers le quartier de Khao San avec lequel l'individu s'est familiarisé. C'est le cas de Faz par exemple, qui est passé au cours de son séjour cinq fois par Bangkok, trouve relaxant de retrouver chaque fois le quartier de Khao San road, et ne m'a indiqué aucun

[2] T. Phillips, 2011, *The Hangover II*, Etats-Unis, distribué par Warner Bros. Cf. Encadré 7.2. pour l'analyse des représentations de Bangkok dans ce film.

autre lieu fréquenté à Bangkok. Les multiples passages peuvent également permettre une compréhension progressive du fonctionnement de la ville, par exemple à travers une plus grande aisance à prendre les transports locaux tels que les bus et les bateaux, ou tout simplement à se repérer dans la ville, comme le signale Maya, rencontrée lors de son troisième passage par Bangkok au sein de son itinéraire :

> « When I meet with these friends, they have an application in the phone and we take the buses, we ask to the local people, so the second time I come, I use the local buses. So now I know the number. (...) I get lost several times (…). But if I'm a not in a hurry, I don't mind. »
>
> Maya, *backpacker*, polonaise, 34 ans, voyage seule avec son fils Roman de 6 ans, a quitté son emploi de serveuse, couturière indépendante

Ces compétences de mobilité urbaine, associées à la potentielle formation progressive d'un réseau social de résidents thaïlandais ou étrangers, permettent à certains *backpackers* d'explorer d'autres quartiers, formant des « fronts » de pratiques, celles-ci se diffusant par le bouche-à-oreille au sein des *guest houses*. Les « pionniers » qui pratiquent des lieux peu touristiques puis diffusent leurs conseils dans les *guest houses* sont généralement des *backpackers* qui sont passés plusieurs fois par Bangkok ou y sont restés pour une durée assez longue. Le quartier de Thewet, avec son marché et ses quelques *guest houses*, est par exemple apprécié pour son calme, et accessible à pied depuis Khao San. La rive ouest de la Chao Phraha, en face du quartier de Khao San Road est fréquentée par certains pour se rendre dans des lieux de sociabilité avec des Thaïlandais, ou des marchés locaux. Les rencontres avec des expatriés peuvent quant à elles facilement amener le *backpacker* dans le quartier de Sukhumvit, très international.

Comme l'exprime Justine ci-dessous, les pratiques de Bangkok et notamment son appropriation sous le signe de la « pause » à Khao San, et donc la relative limitation des pratiques dans la métropole, se comprend en interaction avec plusieurs échelles, et notamment l'échelle transnationale de l'itinéraire (chapitre 5) :

> « Justine : Je recherche plutôt les coins de nature, là c'est un contre-exemple parce que je fais une semaine de pause à Bangkok.
> Brenda : Pourquoi tu as choisi de faire ta pause ici ?
> J. : parce que comme j'ai mon vol pour le Sri Lanka depuis Bangkok et que de toute façon mon visa va se terminer, j'avais pas envie de faire l'effort de visiter des trucs dans l'est de la Thaïlande, j'avais envie de rien visiter, de faire une pause.
> B : Comme tu as bougé tous les trois jours, c'est fatiguant ?
> J : Oui, pas tant au niveau physique, par exemple au Laos j'ai eu un seul bus de nuit, donc toutes les journées t'es dans le bus, donc t'es pas fatiguée physiquement mais mentalement tous les deux jours, te chercher un endroit où dormir, te refaire tout ton sac, savoir quand est-ce que tu vas faire une lessive, te trouver un endroit où manger, rencontrer des nouvelles personnes, c'est un peu fatiguant. Donc comme Bangkok j'connaissais déjà [elle y a séjourné quelques jours trois ans auparavant lors d'un précédent voyage en Asie du sud est], j'me suis dit que j'me sentirais à la maison rapidement. C'est un peu un retour à la maison. »

Justine, *backpacker*, française, 27 ans, voyage seule,
étudiante en 9e année de médecine en césure

1.2.5. Les images de Bangkok produites par les *backpackers* : polarisation par le quartier de Khao San Road et les pratiques non-touristiques

Le quartier de Khao San Road apparaît, à travers les images réalisées par les *backpackers* eux-mêmes au cours de leur séjour à Bangkok, comme très présent, et ceci sous différents angles. Les photographies réalisées par les *backpackers* à Bangkok dans le cadre de leur séjour, avant notre rencontre, puis sélectionnées, commentées, et envoyées par mail à ma demande, rendent compte de la polarisation par ce quartier, de la diversité des images que les *backpackers* ont souhaité en garder et de l'influence des imaginaires de Khao San Road sur l'appréhension du quartier. Comme le présente le Tableau 8.1., parmi les 20 photographies réalisées, sélectionnées et envoyées par les *backpackers* dans le cadre du suivi par mail consécutif à l'enquête[3], 13 ont été prises dans le quartier de Khao San Rd. Parmi celles prises à l'extérieur, trois –par exemple celle envoyée par Laetitia et Maël (en haut à droite de la Figure 8.1.)– ont été réalisées en bordure du quartier, sur la place de *Democracy monument*, occupée en janvier 2014 par des manifestations de la population thaïlandaise[4]. Seule une photographie rend compte d'un site touristique en dehors de la rue Khao San elle-même, une photographie du grand Palais.

[3] La demande d'envoi de quatre photographies de leur séjour, dont deux de Bangkok, a été formulée à tous les enquêtés, dans le cadre d'un mail plus général demandant notamment leur situation actuelle. Dix ont répondu de façon satisfaisante concernant les photographies. Certains m'en ont envoyées, mais pas de Bangkok, ou m'ont demandé de choisir celles que je souhaitais sur leur page facebook. Après consultation des pages facebook, j'ai décidé de ne pas utiliser des photographies issues de facebook, non pas parce qu'elles ne sont pas intéressantes, mais parce que le mode de recueil et donc le contenu des photographies et des commentaires était trop différent des autres photographies reçues par mail, et demande la mise en place d'une méthode spécifique.

[4] Une crise politique a traversé la Thaïlande en 2013-2014 et s'est notamment exprimée au début de l'année 2014, lors de la première période de terrain, par des manifestations de la population qui ont conduit à la dissolution du gouvernement en mai 2014. Un coup d'État militaire a suivi quelques jours plus tard mettant en place la loi martiale. Ces évènements n'ont pas empêché la présence relativement importante de touristes en Thaïlande, renforçant l'impression de « bulle » touristique du quartier de Khao San. La loi martiale a eu pour conséquence une politique restrictive des pratiques festives à Ko Phangan, et dans une moindre mesure à Khao San Road.

Tableau 8.1. Répartition des 20 photographies de Bangkok récoltées auprès des *backpackers* en fonction de la localisation

	Localisations précises des photographies	**Nombre de photos**
49 **Dans le quartier de Khao San Road**	Rue Khao San	**3**
	Rue du quartier de Banglamphu	**19**
	Intérieur de *guest house*	**6**
16 **Hors du quartier de Khao San Road**	Democracy monument (manifestations)	**3**
	Grand Palais	**1**
	Marché	**2**
	Rue non identifiée	**1**

Sources : suivi des *backpackers* interrogés par mail depuis septembre 2015

Figure 8.1. Photographies de Bangkok réalisées puis sélectionnées et commentées par des *backpackers*

"à bangkok toujours, petite place pas loin de la guest où l'on s'était rencontrées, je ne me rappelle plus comment elle s'appelle, mais elle était calme! Et comparées à la folie de Bangkok, Khaosan Road, les vendeurs de fringues, l'arnaque aux touristes (!!), etc, cette place était très agréable avec de belles lumière en fin de journée!"

Anaïs, backpacker, française, 25 ans, seule, psychomotricienne ayant quitté son emploi

"c'est à bangkok on y était en plein coeur des manifestations, le mélange tourisme de masse d'un côté et révolution de l'autre donne un contraste étrange!"

Laeticia et Mael, backpackers, français, 26 et 24 ans, en couple, infirmière et saisonnier dans la restauration ayant quitté leur emploi

"bangkok home :) la photo est representative de ma vie la bas, de vieux amis, de nouveaux amis, une folle passion, des personnages de passage... quelques heures, quelques jours ou une vie... les rencontres :) c'est bkk. c'est un lieu de transit, les gens arrivent ou repartent dans leur pays donc sont pleins d'energie et veulent profiter de la vie."
[fin de l'extrait de mail restranscrit en exergue du chapitre]

Laura, backpacker, française, 33 ans, seule, mécanicienne industrielle intérimaire

"So, about photo. That's all about BKK"

Leonid, backpacker, russe, 22 ans, seul, journaliste travaillant en ligne

"Songkran, plutôt cool de fêter le nouvel an comme ça"

Dam, backpacker, français, 30 ans, seul, menuisier, travaille durant son voyage

Sources : mails reçus de la part d'Anaïs le 28 septembre 2015, de Laetitia le 29 juin 2016, de Laura le 18 septembre 2016, de Leonid le 22 juin 2016, de Dam le 29 novembre 2016

Les photographies prises à l'intérieur du quartier de Khao San et les commentaires qui les accompagnent montrent la diversité des points de vues possibles sur ce quartier. D'abord, seules trois des 13 photographies ont pour objet la rue Khao San elle-même : l'animation de la rue, ses curiosités (les scorpions à déguster), et l'envers du décor, la rue au petit matin, nettoyée au karcher. La Photographie 8.7 de Camille et Matthieu est une prise de vue de la rue caractéristique de toutes celles observées sur les blogs de voyage. Son commentaire rend compte de la célébrité de cette rue et de l'expérience ambiguë qu'elle représente.

Photographie 8.7. Image de Khao San Road produite et commentée par Camille et Matthieu

« Notre première fois à Bangkok et a Khao San. Nous arrivions d'Inde et du Sri Lanka (après 4 mois de voyage), nous avions lu que à Khao San nous pourrions nous loger pas cher... ça a été un choc !!! le monde, les enseignes lumineuses, les touristes... »

Camille et Matthieu, *backpackers*, français, 28 et 31 ans, en couple, ont quitté leurs emplois d'assistante de direction d'un hôtel et d'informaticien

Deux photographies ont été prises dans des *guest houses*, figurant l'ambiance détendue, ou le caractère paisible d'un décor tamisé (photographie de Nikita, au milieu à droite de la Figure 8.1.). La majorité des photographies ont été prises dans d'autres rues que Khao San : un portrait d'un Bangkokois, des taxis qui passent, une vieille maison en bois envahie de végétation, ou encore l'animation partagée par les habitants et les touristes dans les rues lors de Song Kran, le nouvel an thaï (photographie de Dam, en bas à droite de la Figure 8.1.). La photographie choisie par Anaïs et son commentaire soulignent le calme d'une place au bord de la rivière Chao Phraya par rapport au caractère touristique du quartier (en haut à gauche de la Figure 8.1.). Pour Laura, les photographies représentatives de ses pratiques de Bangkok sont deux photographies de groupes illustrant des moments agréables passés dans son bar favori de Bangkok, le Gecko bar (au milieu à gauche de la Figure 8.1.), QG de nombreux européens habitués du quartier, au bout du *soi* Rambuttri. Laura souligne à travers le commentaire un fort sentiment d'appartenance à Bangkok à travers ses séjours fréquents dans la capitale thaïlandaise et la constitution d'un réseau social très important pour elle. Son commentaire souligne que les dynamiques liées au tourisme, les arrivées et départs, font aussi partie de la sociabilité qu'elle apprécie dans ce quartier.

Ces photographies témoignent bien de la place de accordée à Bangkok par les *backpackers*, selon les pratiques observées. Même si la ville constitue un lieu principalement logistique a priori peu attractif, la familiarisation liée à sa fréquentation répétée entraîne bien une appropriation progressive. La logistique impose une pause dans un lieu dont l'imaginaire touristique est relativement peu attractif. C'est justement cette pause, et cette invitation à rester dans le quartier de Khao San road, puisqu'il n'y aurait, selon l'imaginaire véhiculé, rien d'autres à faire, qui entraîne une familiarisation progressive de cette bulle et de quelques marges urbaines. Le quartier de Khao San Road constitue ainsi un cocon familier qu'il s'agit d'analyser dans la prochaine section.

1.3. Le Khao San des *backpackers* : pratiques familières de la rue au quartier

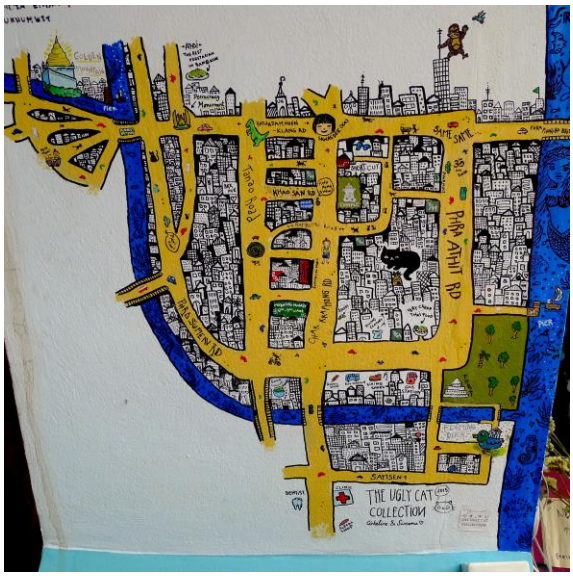
L'imaginaire de Khao San Road repose principalement sur la rue Khao San, son ambiance, son paysage urbain, son offre commerciale touristique. Fréquentée par beaucoup de touristes, elle est emblématique des *backpackers*, très présents dans le quartier où sont implantées un grand nombre de *guest houses*, hébergement touristiques peu coûteux. L'observation participante menée au sein du quartier de Khao San a permis d'appréhender que les pratiques des *backpackers* sont loin de se limiter à cette rue et à la performance du statut de touriste.

1.3.1. Des pratiques qui s'étendent à l'échelle d'un quartier

Le *yan* Banglamphu, inclus dans le sous-district de Phra Nakon est souvent désigné comme le quartier « Khao San ». La rue du même nom étant très fortement marquée par le tourisme et la présence des *backpackers*, il apparaît, dans les discours des *backpackers*, des acteurs du tourisme et des habitants thaïlandais rencontrés que ce quartier de Khao San s'identifie à la zone urbaine pratiquée par les *backpackers*. Ces limites sont relativement floues mais l'enquête contribue à mieux les saisir. Les deux cartographies représentées sur les Photographie 8.8 et Photographie 8.9 ont été repérées sur les murs de deux *guest houses*. Réalisées par des *backpackers* de passage, elles montrent l'appréhension d'un espace de pratique bien plus large que celui de la rue Khao San, davantage semblable à un quartier.

Photographie 8.8. Carte de *backpacker*, accrochée au mur de la *guest house* coréenne *Dong Dae Moon*

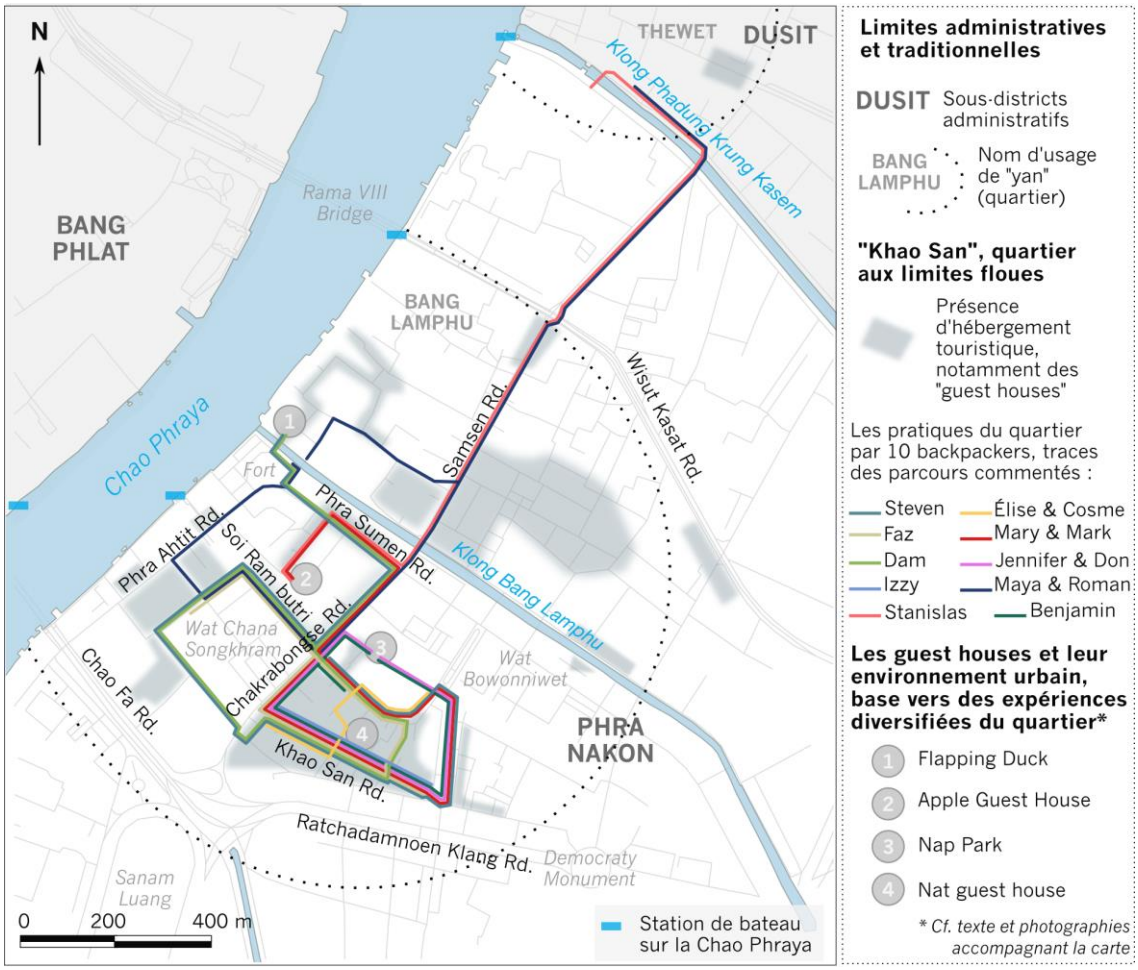
Photographie 8.9. Carte de *backpacker*, peinte sur le mur de la *guest house Flapping Duck*



Sources : B. Le Bigot, Thaïlande 2014 (gauche) et 2015 (droite)

Ce quartier est notamment lié à la présence de *guest houses*. En représentant les zones où des *guest houses* sont implantées, se dessinent ainsi, sur la Carte 8.2. en grisé, l'étendue des espaces de proximité des *backpackers* durant leurs séjours à Bangkok. Ces zones se situent autour de la rue Khao San, au nord, de l'autre côté du *klang* (canal) Bang Lamphu, à l'ouest au niveau du soi Rambuttri, ainsi qu'à l'est. Ce « zonage » des rues où se localisent les *guest houses* est légèrement différent du zonage proposé par Howard en 2005 qui visait à délimiter ce qu'il envisageait comme une « enclave » de *backpackers*. Le zonage de Howard reposait sur l'identification des rues où au moins 30% des commerces s'adressaient aux touristes. J'ai choisi d'utiliser plutôt les localisations de *guest houses* d'une part parce que, si certains stands de rue sont clairement identifiables comme touristiques, d'autres commerces sont moins facilement catégorisables. D'autre part, pour comprendre la diversité des expériences du quartier par les *backpackers*, les localisations de *guest houses* permettent d'identifier l'éventail d'espaces vécus par les *backpackers*, en incluant des zones où ils vivent insérés dans un tissu urbain interstitiel moins marqué par le tourisme

Carte 8.2. Khao San, le quartier des *backpackers* en pratiques



Sources : B. Le Bigot, Thaïlande 2015, B. Le Bigot (zones de présence des *guest houses* obtenues grâce aux données OpenStreetMap, croisées avec l'observation sur le terrain)
Conception et réalisation : B. Le Bigot
Fond de carte : OpenStreetMap

Ce « quartier » de *backpackers* peut être également identifié à partir des pratiques concrètes des espaces publics par les *backpackers* eux-mêmes, appréhendées tout au long des phases d'observation participante. Souvent utilisée dans le cadre d'une analyse de l'ambiance urbaine (Thibaud, 2001), la méthode du parcours commenté permet ici d'aborder concrètement l'appropriation de l'espace urbain en train de se faire, dans le cadre d'une présence relativement récente dans le lieu. Dix parcours commentés[5], (la Carte 8.2 en présente la synthèse à partir des tracés enregistrés au GPS) ont été réalisés avec des *backpackers*. Ils avaient pour instructions de me guider depuis leur *guest house*, indiqué également sur la carte, vers les lieux qu'ils ont fréquentés dans le quartier de Khao San, tout en me parlant de ces lieux et du trajet effectué. Ces parcours

[5] La qualité des enregistrements réalisés lors des parcours commentés est trop médiocre pour en faire des retranscriptions. J'utilise ainsi dans cette section principalement les notes prises sur mon application GPS sous forme de signets ajoutés directement à l'issu du trajet sur les tracés des parcours pour indiquer les remarques et comportements du *backpacker* dans les différents lieux.

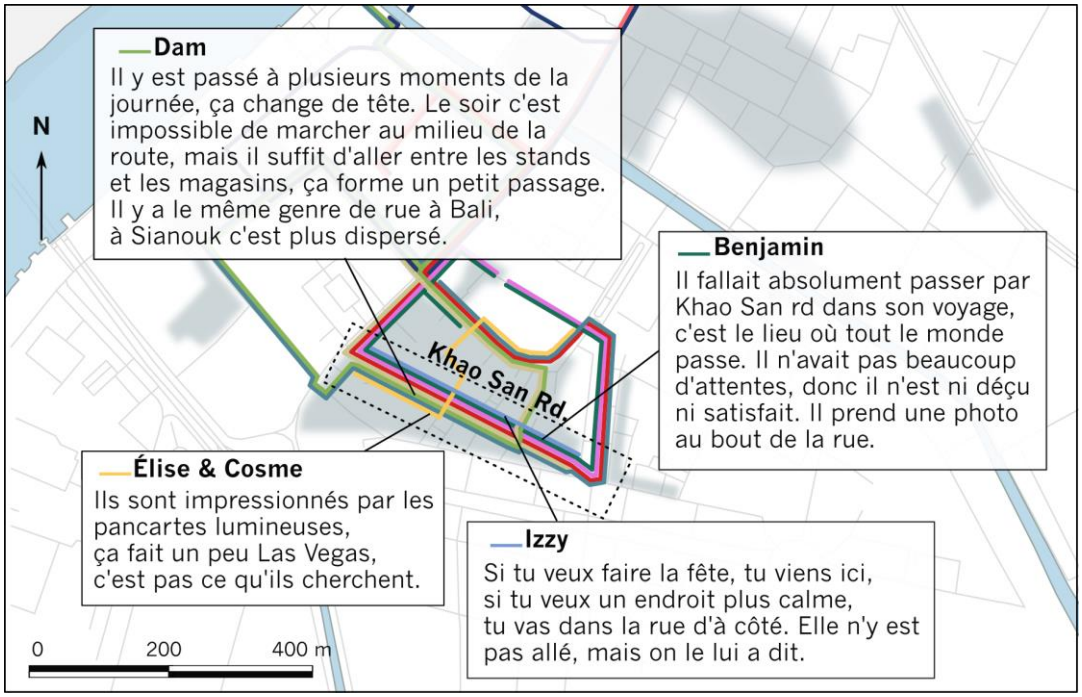
montrent une structuration du quartier et des expériences de celui-ci s'appuyant sur une ambivalence par rapport à son cœur touristique, la rue Khao San.

1.3.2. La rue Khao San, des pratiques contrastées de la centralité touristique

Khao San Road, est la centralité forte du quartier. En termes de services touristiques, la rue s'identifie clairement comme un centre. Elle a été empruntée par presque tous les *backpackers* avec lesquels un parcours a été réalisé, et fait l'objet, en cours de marche, de commentaires relativement contrastés, comme le montrent les notes transcrites sur la Figure 8.2.

Figure 8.2. Parcourir Khao San Road, des commentaires contrastés

Extraits de notes réalisées sur les tracés GPS des parcours



Sources : enquête Thaïlande 2014 et 2015, B. Le Bigot
Conception et réalisation : B. Le Bigot
Fond de carte : OpenStreetMap

Ces commentaires reflètent généralement l'imaginaire fort lié à cette rue, interprété plus ou moins positivement par les *backpackers*. Le paysage urbain, marqué par les enseignes, impressionne (Photographie 8.10) tout en marquant le caractère moderne et commercial rejeté par exemple par Élise et Cosme, ou Mary et Mark. Les caractéristiques d'une rue touristique, tels que la présence forte de rabatteurs, le prix des produits vendus plus élevé qu'ailleurs et leur basse qualité sont largement soulignés. L'ambiance urbaine marquée, notamment en soirée, lorsque la rue est piétonnisée, par la fête, est le principal attrait pour Izzy, qui ne connaît du quartier que cette rue, où se situe *Nat guest house* où elle loge. Elle y a rencontré notamment des

Britanniques, comme elle, et des Allemands, dans les grands bars qui se font concurrence au milieu de la rue Khao San. (Photographie 8.11).

Photographie 8.10. Le paysage connu de Khao San, enseignes et animation urbaine

Photographie 8.11. L'un des grands bars de la rue Khao San

Source : enquête Thaïlande 2014, B. Le Bigot

La foule déambulant en soirée (Photographie 8.12) au milieu des stands mobiles qui occupent la chaussée pousse certains à ne pas passer par cette rue, ou à trouver des cheminements alternatifs, comme Dam. L'ambiance urbaine de cette rue touristique s'interprète pour certains *backpackers* en référence à d'autres villes de leurs itinéraires en Asie, incluant Khao San dans ce territoire transnational des *backpackers*, ou en référence à d'autres villes marquées par un fort imaginaire ludique, festif et commercial, comme Las Vegas. La concentration touristique au sein de la rue et son potentiel effet négatif invite les autorités à souligner, comme sur le panneau installé en 2015 à l'entrée ouest de la rue, les multiples activités touristiques du quartier (Photographie 8.13). La visite du temple Wat Chana Song Kran occupant une localisation de choix dans le quartier et mentionné sur ce panneau n'est cependant que très peu pratiquée. L'itinéraire touristique concentre les cheminements, depuis la rue Khao San vers le soi Rambuttri. Je précise que l'encadrement de ce lieu public et l'organisation de ses activités commerciales, qui co-produisent les expériences des lieux ici analysées, seront développés au prochain chapitre.

Photographie 8.12. Piétonisation et foule nocturne au milieu des stands de la rue Khao San

Photographie 8.13. Panneau touristique à l'entrée ouest de la rue Khao San

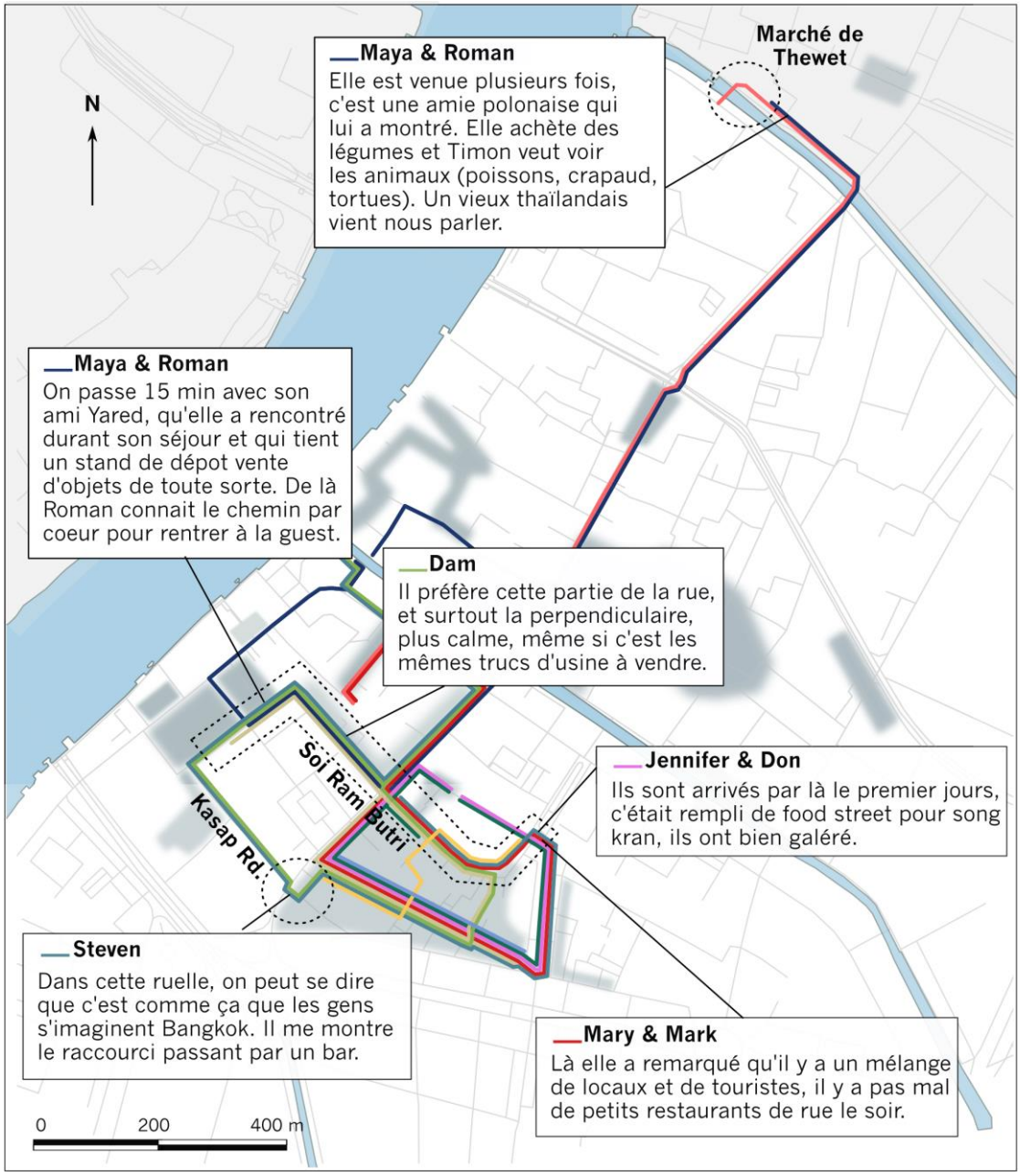
Sources : B. Le Bigot, Thaïlande 2014 (à gauche) et 2015 (à droite)

1.3.3. Des axes touristiques aux marges locales

Le *soi* Rambuttri est le second axe le plus emprunté par les *backpackers* (Figure 8.3). Il consiste en une version de la rue touristique légèrement plus calme que la rue Khao San, mais concentrant une déclinaison des mêmes services : stand de vêtements, de souvenirs, de nourriture, bars, restaurants, salon de massage. La continuité du *soi* est interrompu par un grand axe de circulation, Chakrabongse Road, qui lors de sa traversée dans les parcours, est généralement l'occasion saisie par le *backpacker* de mentionner un avis sur la circulation routière, marquant l'imaginaire de Bangkok mais qui finalement est rarement évoquée négativement dans les parcours. Malgré cet axe de circulation, la section nord-ouest du *soi* est souvent empruntée par les *backpackers* soulignant la forte continuité urbaine des cheminements créés par les services touristiques (Photographie 8.14).

Figure 8.3. Les parcours dans le quartier de Khao San Road, familiarisation et marges touristiques

Extraits de notes prises sur les tracés GPS des parcours



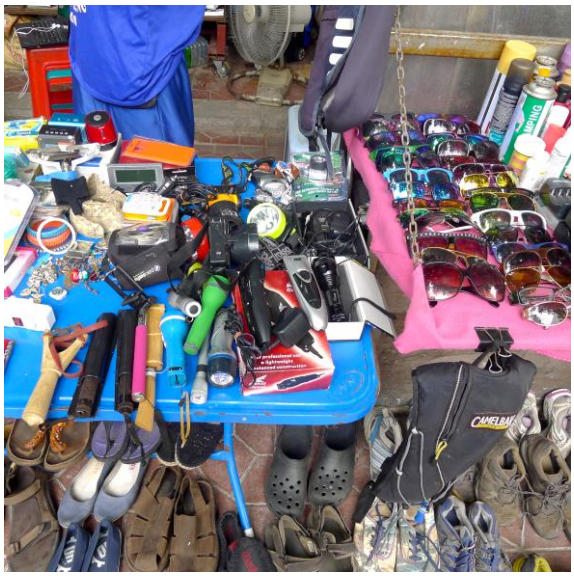
Sources : B. Le Bigot, Thaïlande 2015

Conception et réalisation : B. Le Bigot

Fond de carte : OpenStreetMap

Photographie 8.14. *Soi* Rambuttri, second axe touristique longeant le temple

Photographie 8.15. Stand de Yared dans le *soi* Rambuttri, dépôt-vente pour *backpackers*



Sources : B. Le Bigot, Thaïlande 2015

Les parcours montrent bien le lien entre la durée passée par le *backpacker* sur place, la multiplicité des séjours, et l'orientation des pratiques vers des formes d'appropriation. Nombreux sont ceux qui sont déposés par un taxi sur un des grands axes du quartier. Après le premier contact avec les lieux, le rapport aux lieux se modifie progressivement à travers différents processus : le développement de pratiques de sociabilité locale par la connaissance d'habitants locaux, de pratiques familière par la fréquentation répétée de certains lieux (bar, parcs, restaurants, *guest houses*) et de pratiques à la marge par la fréquentation de lieux isolés des grands axes touristiques et populaires chez les habitants. Ces différentes expressions de l'appropriation des lieux interagissent pour former des rapports aux lieux diversifiés et aboutir parfois, comme dans le cas de Laura, citée dans l'épigraphe du chapitre, à un sentiment d'appartenance très fort. Dans le cas de Maya et de son garçon Roman, la connaissance de Yared, vendeur du soi Rambuttri (Photographie 8.15), lui-même d'origine occidentale (étasunienne), installé depuis quelques années en Thaïlande, a par exemple impliqué un passage fréquent par cet axe relativement touristique, dans lequel Roman a appris à se repérer seul, et que Maya perçoit alors différemment. Plusieurs *backpackers* m'ont montré des raccourcis ou des ruelles couvertes en plein cœur du quartier, qui, même si elles n'ont rien de secret, leur donnent une impression agréable de connaissance du quartier (Photographie 8.16).

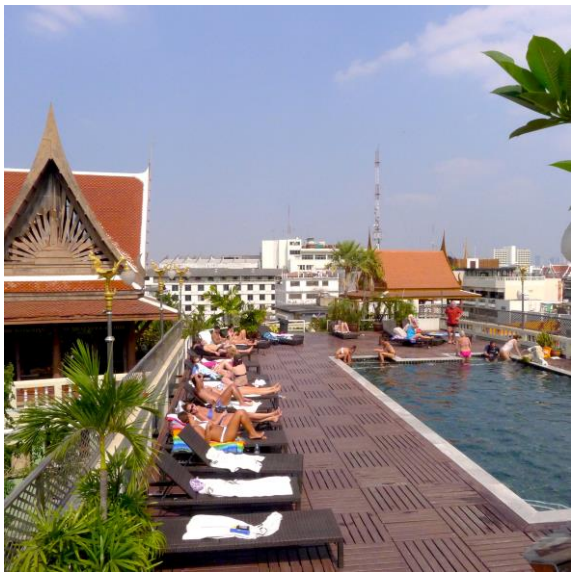
Photographie 8.16. Raccourci au fond de la rue Kasap pour la rue Khao San

Photographie 8.17. Extrémité sud-est de Rambuttri, coexistence de restauration locale et touristique

Sources : B. Le Bigot, Thaïlande 2015

Un des vecteurs fort de familiarisation avec le quartier de Khao San et notamment avec des lieux fréquentés par les habitants est lié aux déplacements quotidiens pour se restaurer. La nourriture est omniprésente dans les rues de Bangkok et le quartier présente quelques sites de restauration de rue, comme à l'extrémité sud-est de Rambuttri, où se mélangent des stands et une clientèle touristique et locale (Photographie 8.17). Les lieux isolés ou « bons plans » s'échangent largement du bouche à oreille dans les *guest houses*, et sont d'ordre très divers, des accès discrets aux piscines privées de quelques hôtels de Khao San Road (Photographie 8.18), au marché local de Thewet (Photographie 8.19), où Maya et Roman se sont rendus plusieurs fois. Les pratiques en marges des centralités touristiques, par exemple la fréquentation de restaurants ou bars populaires chez les locaux, passent largement par l'intermédiaire de l'entre-soi des *guest houses* et donc par un système d'évaluation par ses semblables. Se recrée ainsi une forme de norme de pratique circulant dans la communauté des *backpackers*.

Photographie 8.18. La piscine de l'hôtel DDin dans Khao San Rd., la fraude "bon plan" parmi les *backpackers*



Photographie 8.19. Le marché local de Thewet, rencontres et produits frais bon marché

Sources : B. Le Bigot, Thaïlande 2015

1.3.4. La *guest house* comme porte d'entrée sur des interstices urbains

Les localisations des *guest houses* constituent également des vecteurs de familiarisation avec différentes facettes du quartier. Le *Flapping Duck* est situé a proximité du parc du Fort, du *klong* Banglamphu, et des ruelles du soi Samsen 1, avec ses vieilles maisons en bois. C'est un lieu où certains *backpackers* reviennent à plusieurs reprises, comme le mentionne son propriétaire Anoki, pour son calme par rapport à Khao San : « When I told to my guests why you stay here, sure, I want sleep, Khao San road you can't sleep, too loud, too many people, and cheap. (…) I know many people 3 months, 4 months were somewhere and come back ». Le poème ci-dessous, affiché sur les murs de la *guest house* et écrit par un hôte, insiste sur la qualité de cette environnement au cœur du quartier de Khao San :

« Become our welcomed guest,
Chill out from the stress,
Revitalise your energy and zest.
Please sit down, find a seat,
Take the weight off your feet,
Make this place your retreat,
There are new friends to meet.
It's near a park and a fort,
This can be your special resort.
Surrounded by bird-song, plants and trees,
Soon to feel at ease,
So calming the river breeze. »

Extrait de poème affiché sur le mur du *Flapping Duck*, rédigé et accroché par un hôte de passage

Il en est de même pour *Apple guest house*, située au croisement entre le fond d'un *soi*, impasse donnant sur une rue principale, et d'un *trok*, ruelle exiguë constituant un interstice urbain très isolé au milieu du quartier (Photographie 8.20). Ces deux *guest houses* constituent pour Dam, Maya et Roman, Steven, Mark et Mary ainsi que Stanislas des lieux appropriés fortement, notamment par les passages multiples. *Nat guest house* ainsi que *Nap Park* (Photographie 8.21) se localisent quant à elles directement dans des axes commerciaux du quartier. *Nat guest house*, au milieu de Khao San est l'une des nombreuses *guest houses* de la rue dans laquelle des *backpackers* se retrouvent par hasard, sans savoir que la qualité du sommeil y est faible, ou parce qu'ils recherchent, à l'image d'Izzy, principalement l'ambiance festive de la rue.

Photographie 8.20. *Apple guest house*, au croisement d'un *soi* et d'un *trok*, dans les interstices du quartier

Photographie 8.21. *Nap Park*, dans Tani Road, parallèle à Rambuttri, occupée par un marché local

Sources : B. Le Bigot, Thaïlande 2015

À l'issue de ce décryptage des pratiques des *backpackers* à Bangkok, la longue durée de ces mobilités privilégiées donne à voir des pratiques d'appropriation relativement spécifiques de la métropole Thaïlandaise. Tandis que Bangkok présente un imaginaire touristique relativement peu attractif, ambigu et couvrant plusieurs centres de la métropole, les pratiques *backpackers* présentent une forte polarisation dans un quartier, celui de Khao San, et le développement de pratiques familières. La Figure 8.4 schématise ce rapport entre le Bangkok imaginaire touristique et sa pratique par les *backpackers*.

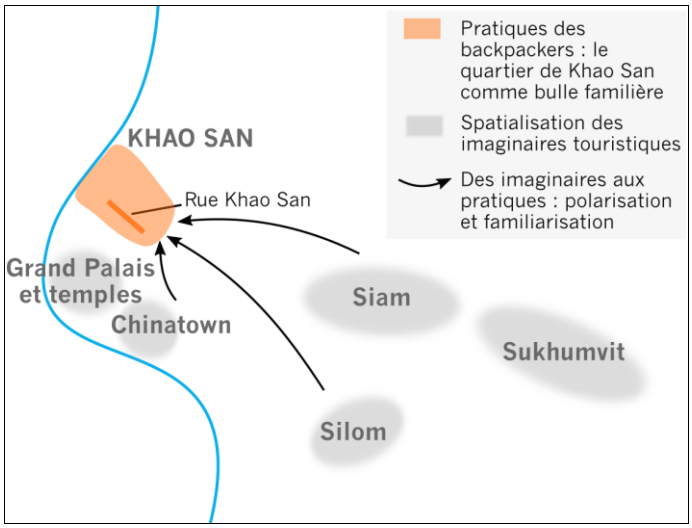


Figure 8.4. Schématisation des pratiques des *backpackers* à Bangkok au regard des imaginaires touristiques

Réalisation : B. Le Bigot, 2017

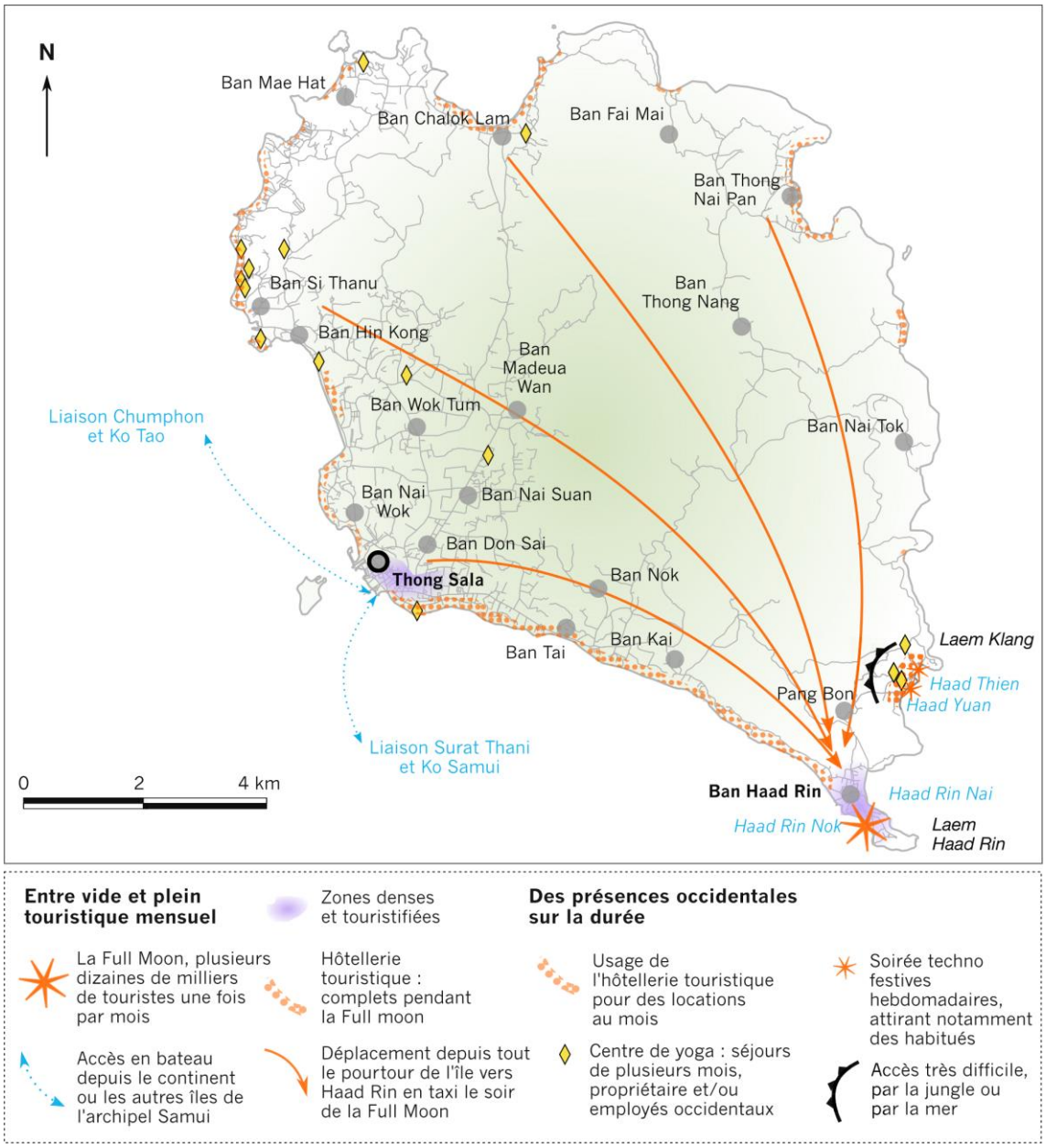
Ce quartier apparaît comme une bulle familière, au sein des territoires réticulaires dessinés par leurs itinéraires internationaux. Au sein de ce quartier, les cheminements touristiques sont très structurants, notamment pour les *backpackers* découvrant le quartier pour la première fois. La répétition des séjours entraîne l'appropriation de lieux en marge des axes touristiques, le développement d'une certaine quotidienneté dans les pratiques, et parfois, l'établissement de relations avec des habitants. Irréductible à la rue Khao San, les pratiques des *backpackers* s'insèrent dans le quartier, notamment par le biais de l'hébergement dans des petites *guest houses* traditionnelles, dans des interstices urbains. Alors que l'association de Bangkok avec la mondialisation pourrait orienter le regard vers son centre moderne, pour mettre en parallèle ses gratte-ciel, ses grands parcs urbains, ses *malls* ou encore son réseaux de transport en commun avec ceux d'autres grandes métropoles mondiales, c'est ici plutôt dans un quartier ancien, et avec le support de structures touristiques parfois de petite taille et fonctionnant de façon traditionnelle, que se diffuse la présence dans la ville d'une communauté transnationale. À la différence d'une communauté étrangère en situation moins privilégiée à l'échelle mondiale, l'insertion des *backpackers* dans la métropole est facilitée par leur statut de touristes. Les mêmes mécanismes s'observent à Ko Phangan et à Agadir, où à nouveau, la présence des groupes étudiés ne se résume pas aux espaces visibles dans les imaginaires touristiques, mais repose sur une facilité d'appropriation liée à ce statut de touriste.

1.4. Ko Phangan, île à deux vitesses, des pratiques festives et spirituelles en dehors de la *Full Moon Party*

Le terrain mené sur l'île de Ko Phangan auprès des *backpackers* a permis de repérer un panel assez large de pratiques de l'île, du passage pour quelques jours à l'occasion de la *Full Moon Party*, aux séjours festifs ou spirituels de plusieurs mois, parfois répétés d'une année à l'autre. Les pratiques de l'île ne se résument ainsi pas à son cap Haad Rin où se déroule la *Full Moon Party*, l'ensemble du pourtour littoral

étant marqué, sous différentes formes, par la présence occidentale, notamment à travers les hébergements touristiques. À côté du tourisme de courte durée, l'enquête parmi les *backpackers* et notamment l'observation de leurs pratiques liées à la fête techno et au yoga soulignent bien des appropriations fortes de l'île. L'enquête sur l'île a pu rendre compte de deux modes de présences parallèles des *backpackers* à Ko Phangan qui suivent des temporalités très différentes, représentées sur la Carte 8.3. Une présence sur une courte durée, de l'ordre du tourisme, et une autre liée à une appropriation durable, impliquant une familiarité et la fréquentation de lieux alternatifs.

Carte 8.3. Les pratiques des *backpackers* à Ko Phangan : des présences à deux vitesses



Sources : B. Le Bigot, Thaïlande 2014 ; Conception et réalisation : B. Le Bigot
Fond de carte : OpenStreetMap

1.4.1. Des pratiques festives touristiques liées à la *Full Moon Party*

Une partie des *backpackers* s'arrêtent à Ko Phangan au cours de leur itinéraire en Asie du sud-est, et se mélangent aux touristes de courtes durées séjournant deux ou trois semaines en Thaïlande, curieux de se rendre à la *Full Moon Party*, à l'image d'Emily. Australienne en voyage pendant 3 mois en Asie du sud-est, Ko Phangan, contrairement aux autres étapes de son itinéraire, était prévu bien avant son départ : « *I basically just listen to backpackers all the way. I go here, and here, that pretty much how I did all my trip. But I booked Ko Phangan 6 months ago, when I decided to go to the full moon party.* » (Emily, australienne, 27 ans). Les restaurateurs et propriétaires de *guest houses* interrogés affirment que la totalité des hébergements touristiques de l'île sont pleins pour la *Full Moon Party*, des services de taxis sont organisés toute la nuit pour effectuer des allers-retours à Haad Rin (Photographie 8.22). À cette période, les hôtels imposent généralement que le client réserve pour plusieurs nuits, et les prix des nuitées sont plus élevés que durant le reste du mois. Haad Rin, première partie de l'île qui a été touchée par le tourisme dans les années 1980, s'illustre aujourd'hui comme un secteur très touristifié, marqué par cette dynamique mensuelle très forte. Les hébergements et les commerces sont partiellement vides en dehors des périodes de *Full Moon Party* (Photographie 8.23), et sont quasiment exclusivement orientés vers les « *full moon partiers* » fournissant les vêtements fluo caractéristiques de la *Full Moon Party*, souvenir contribuant à diffuser l'imaginaire autour de cette fête.

Photographie 8.22. Haad Rin, arrivée massive depuis toute l'île le soir de la *Full Moon Party*

Photographie 8.23. Les commerces de Haad Rin, faible fréquentation en dehors de la période de la *Full Moon Party*

Sources : B. Le Bigot, Thaïlande 2014

L'espace de la plage est depuis 2013, selon les commerçants interrogés, en accès contrôlé et payant le soir de la *Full Moon Party* (Photographie 8.24). L'entrée sur la plage indique pour les participants l'entrée dans un moment et un lieu d'exception, ou performance festive (danse, alcoolisation) et touristique (prise de photographies) se mélangent (Photographie 8.25.).

Photographie 8.24. L'accès payant à la plage à l'occasion de la *Full Moon Party*

Photographie 8.25. L'espace-temps de la *Full Moon Party*, performance festive et touristique

Sources : B. Le Bigot, Thaïlande 2014

1.4.2. Des pratiques d'appropriation sur le long terme

Le reste de l'île et le reste du mois apparaissent à travers l'imaginaire analysé précédemment comme inexistant. Pourtant, l'enquête sur le terrain a permis d'identifier qu'une partie des *backpackers* séjournant sur l'île, et notamment ceux qui y séjournent de façon relativement durable, construisent leurs pratiques de l'île « à côté », voire à l'encontre de la *Full Moon Party*, en développant leurs propres centralités alternatives. On retrouve dans leur discours la quête d'une meilleure qualité de vie caractéristique des *lifestyle migrations*, s'illustrant par l'adoption de pratiques relativement quotidiennes, comme celle de travailler, à l'image de Tim, *backpacker* britannique réceptionniste et barman à la *guest house Blessing backpackers* depuis 2 mois, à Ban Tai :

> « I work 6 days of a week doing like 10 till 6, so all the day, then I have the evening off, but the sun set is about 6…but like living here it's more the lifestyle that suit me, it's a lot more laid back, there isn't as many like rules, dead lines, like in England, even just applying for a job, all the process... Here you just come and say, hey can I work here ? Yeah, ok. »
>
> Tim, *backpacker*, Britannique, 24 ans, seul, a quitté son emploi de designer graphique, travaille en cours de voyage

Ces *backpackers* développant des pratiques d'appropriation durables se localisent pour une partie près des centres de yoga, se concentrant comme le montre la Carte 8.3 au nord-ouest de l'île. Deux lieux situés dans ce secteur, dans le village de Si Thanu, ont constitué des sites d'accès privilégiés à ce réseau d'occidentaux présents durablement à Ko Phangan : le *Golden Rock*, ensemble de bungallows réputés pour être les moins chers de l'île et *Agama*, l'un des centres de formation en yoga du nord-ouest de l'île. Ce centre ouvert toute l'année propose des formations, retraites et ateliers de différentes natures et différents niveaux. La présence sur l'île des yogistes est rythmée par les heures de formation quotidiennes au centre, pendant un à trois mois, les dimanches étant réservés pour le nettoyage collectif et des activités optionnelles. La plupart des élèves louent un bungalow non loin du centre au mois auprès d'un établissement touristique. Ils passent beaucoup de temps au centre (Photographie 8.26), disposant d'espaces de détente et d'un café-restaurant, et reviennent parfois chaque année. Une partie de la communauté des yogistes fréquente aussi d'autres occidentaux présents durablement sur l'île. Au restaurant du *Golden Rock*, les profils de personnes qui passent des après-midi ou des soirées ensemble, sont relativement divers : certains travaillent au noir ou en ligne, résident à Ko Phangan à l'année, ou quelques mois par an, sont en stage de yoga, ou encore sont venus pour une semaine mais sont là depuis deux mois. Les journées sont rythmées par des pratiques familières : les repas, les sorties en scooter pour faire une course ou aller chercher quelqu'un au bateau à Thong Sala, pour travailler ou retrouver d'autres amis. Comme les *backpackers* de passage pour la *Full Moon Party*, ces groupes fréquentent aussi le sud de l'île pour faire la fête, mais sur des temporalités et des spatialités alternatives à la *Full Moon Party*. Les plages de Haad Thien et Haad Yuan abritent en effet deux bars proposant des soirées techno dont sont adeptes les connaisseurs de l'île. L'accès depuis le reste de l'île est très compliqué, garantissant en même temps l'isolement par rapport au tourisme de masse. Durant l'enquête, un récit est revenu de façon récurrente dans les entretiens et discussions libres avec des membres de ce groupe d'occidentaux, mais également avec certains thaïlandais travaillant dans le secteur touristique : l'idée que si une personne vient à Ko Phangan une fois, elle reviendra nécessairement, ou encore celle qu'en venant pour quelques jours, on reste plusieurs mois. Nombreux sont ceux qui expliquent, de façon amusée, ces récurrences par une légende insulaire rapportant que la roche composant le dessous de l'île aurait des propriétés magnétiques, ou qu'elle rendrait heureux, selon les versions. Au delà bien-sûr de la véracité de la légende, celle-ci témoigne d'un discours collectif fort d'appropriation de l'île par les occidentaux qui y passent.

Photographie 8.26. Le centre Agama, lieu de vie quotidien de *backpackers* en formation yoga à Ko Phangan

Source : Le Bigot, Thaïlande 2014

L'enquête auprès des *backpackers* donne ainsi à voir Ko Phangan au delà de l'événement très visible qu'est la *Full Moon Party* sur le cap de Haad Rin. Comme le schématise la Figure 8.5, l'étendue des pratiques est plus diffuse, elles sont plus diversifiées et entraînent parfois une familiarisation. La *Full Moon Party* attire certains *backpackers* de passage, mais d'autres s'approprient des sites alternatifs de l'île, pour la fête et pour exercer d'autres activités telles que le yoga. Ces pratiques d'appropriation s'insèrent alors dans des trajectoires de mobilité analysées au chapitre 6, d'allers-retours réguliers dans la destination pour quelques mois, ou d'installation durable.

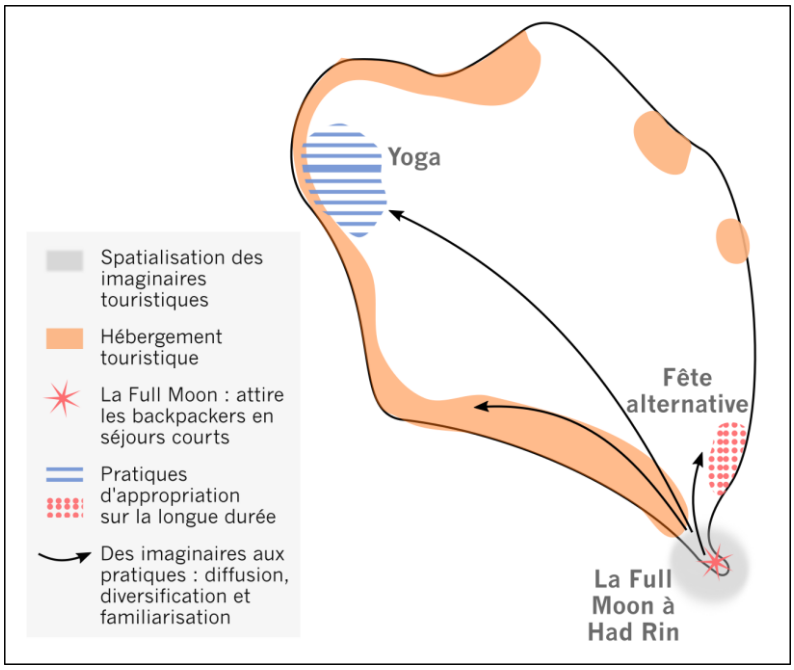


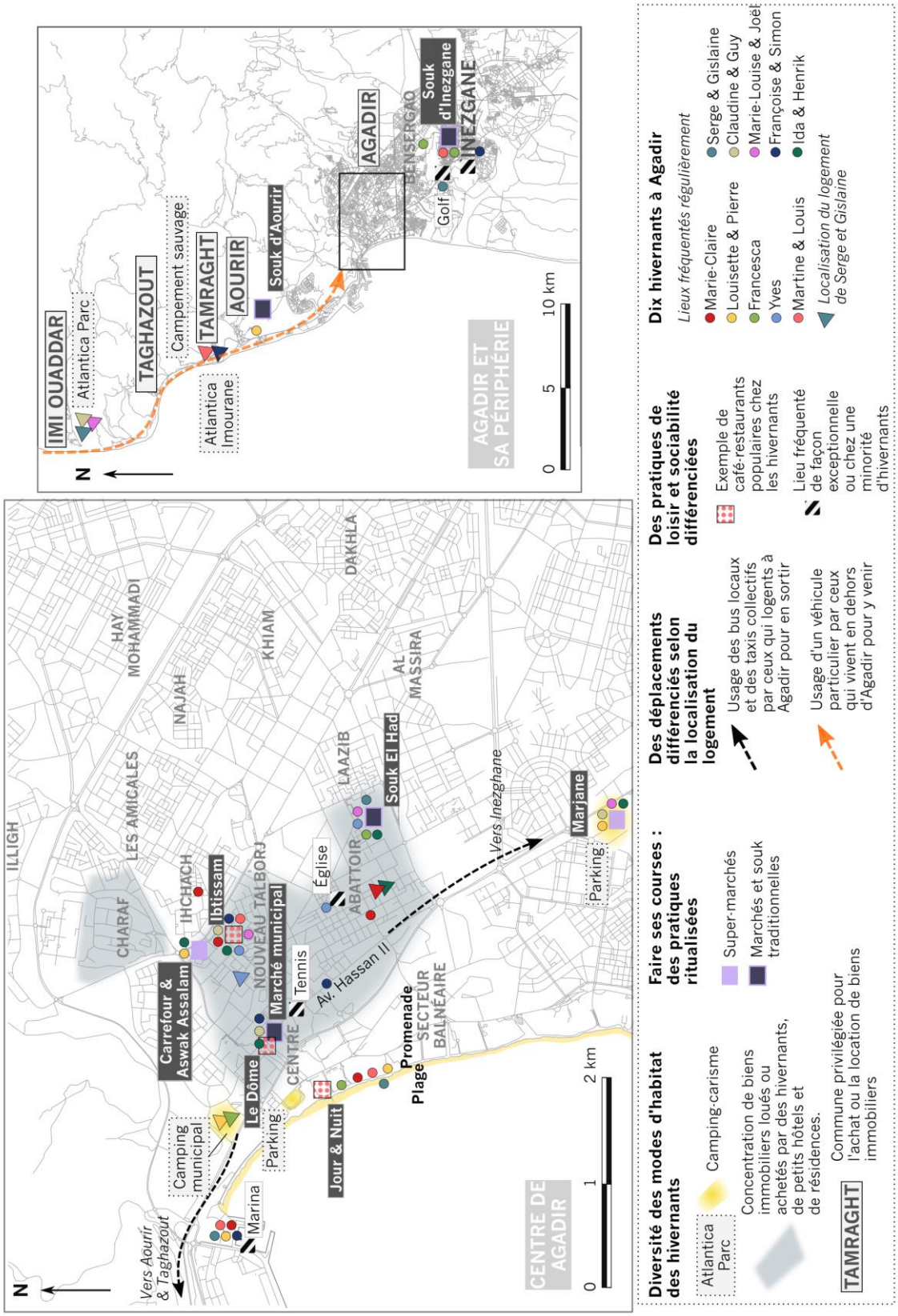
Figure 8.5. Schématisation des pratiques des *backpackers* à Ko Phangan au regard des imaginaires touristiques

Réalisation : B. Le Bigot, 2017

1.5. Agadir, des pratiques urbaines de proximité des hivernants dans une station balnéaire

La ville d'Agadir est réduite largement à l'imaginaire d'une station balnéaire sans identité urbaine. Les médias traitant du phénomène de mobilité des seniors vers le Maroc envisagent ces séjours essentiellement à travers les espaces domestiques, sans questionnement sur l'espace urbain investi par ces seniors. Côté scientifique, M. Desse pointe la présence de ceux qu'il appelle les « bi-résidents », se différenciant des touristes en séjours courts. Deux récents mémoires portant sur les résidents étrangers ont souligné l'importance des pratiques quotidiennes à Agadir (Lachaud 2014; Pinel 2015). À partir de l'enquête menée auprès des hivernants à Agadir et sur le littoral alentour, je propose d'affiner la connaissance des liens entre l'hivernage sous ses différentes formes et les pratiques de la ville, loin de se résumer à la plage. Comme Ko Phangan pour les *backpackers*, Agadir est une destination d'ancrage, mais plusieurs éléments différencient leurs pratiques : la diversité des modes de logement, la ritualisation des pratiques, leur évolution au fil des années, et le décalage fort entre les hivernants et d'autres groupes d'occidentaux présents à Agadir. Ces éléments sont synthétisés à travers la construction de la Carte 8.4. et développés par la suite. La carte apporte une connaissance des lieux d'hébergement, de sociabilité, de consommation, et des déplacements réalisés par les hivernants et illustre cette géographie des espaces pratiqués par les pratiques de 10 hivernants.

Carte 8.4. Agadir à travers les pratiques des hivernants européens : une centralité quotidienne



Sources : B. Le Bigot, Maroc 2014 et 2015

Conception et réalisation : B. Le Bigot ; Fond de carte : OpenStreetMap

1.5.1. Les points centraux des espaces de pratiques : des lieux et modes d'hébergement différents

Une partie des hivernants rencontrés durant l'enquête séjournent durant leur période d'hivernage à Agadir même. La ville est découpée, comme l'a bien cartographié M. Troin[6], en quartiers assez différenciés en termes d'habitat. Certains secteurs concentrent les choix des Européens, notamment le quartier de Charaf pour les maisons (Photographie 8.27). Habité par des classes moyennes marocaines et européennes, il est selon les agents immobiliers dans les premiers secteurs recherchés, avec le quartier du souk et le centre, notamment près de l'avenue Hassan II, plutôt prisés quant à eux pour les appartements (Photographie 8.28). Les trois agents interrogés établis dans le centre d'Agadir ont indiqué travailler presque exclusivement avec une clientèle européenne. Depuis quelques années selon eux, la priorité va à la location, et les hivernants, ne disposant souvent pas de voiture, privilégient alors la proximité avec le centre pour pouvoir circuler à pied. Les quartiers du Talborj et du centre concentrent un certain nombre de résidences touristiques proposant des formules appart-hôtel permettant de séjourner dans des petits studios aménagés sans passer pour autant par une location immobilière.

Photographie 8.27. Le quartier de Charaf, des petites maisons investies par les classes moyennes marocaines et européennes

Photographie 8.28. Résidence du quartier du souk où résident Ida et Henrik comme propriétaires

Sources : B. Le Bigot, Maroc 2014 (gauche) et 2015 (droite)

Se trouvent également dans ces quartiers les hôtels de moyen standing choisis par certains hivernants, tout à fait différents des grands hôtels du front de mer

[6] Cf. chapitre 3, section 3.3.1.

accueillant des touristes en tout inclus (Photographie 8.29). En dehors des logements en dur, la ville d'Agadir accueille également des hivernants camping-caristes : au camping municipal (Photographie 8.30), très sommaire contrairement aux autres campings du littoral, et en camping sauvage relativement toléré, voire autorisé, généralement pratiqué de façon temporaire, sur certains parkings urbains, comme celui du supermarché Marjane (Photographie 8.31).

Photographie 8.29. Hôtel du front de mer pour des séjours tout inclus, structure ne concernant pas les hivernants

Photographie 8.30. Le camping municipal d'Agadir, proximité du centre et de la plage

Sources : enquête Maroc 2014 et 2015, B. Le Bigot

Photographie 8.31. Le parking du Marjane, camping-carisme urbain autorisé

Photographie 8.32. Le village de Tamraght, présence importante de propriétaires et locataires européens

Sources : B. Le Bigot, Maroc 2014 (gauche) et 2015 (droite)

Certains choisissent un logement plutôt sur la côte, à proximité d'Agadir, notamment sur le littoral au nord : dans les communes d'Aourir, Tamraght, Taghazout et Imi Ouaddar. Les villages accueillent un nombre important de locataires ou de propriétaire d'immeubles ou plus exceptionnellement de petites maisons

(Photographie 8.32). Concernant les campings, l'attrait pour *Atlantica Imourane* à Tamraght, et *Atlantica parc* à Imi Ouaddar, est principalement lié au haut standing en termes d'environnement, de services et d'activités. Ces campings proposent également des mobile-homes, solution intermédiaire entre l'achat immobilier et le camping-carisme, qui ont selon le directeur du camping d'Imourane a beaucoup de succès (Photographie 8.33). Le camping sauvage est également pratiqué, à l'époque de l'enquête sur deux sites entre Tamraght et Taghazout principalement, directement en bord de mer. Les hivernants se mélangent dans ces villages aux nombreux surfeurs (Photographie 8.34) qui viennent pour des séjours de quelques jours à quelques semaines, voire plusieurs mois, dans les auberges proposant des stages de surf, ou dans des appartements.

Photographie 8.33. Le secteur des mobile-home dans le camping *Atlantica parc*

Photographie 8.34. Le village de Taghaztout, un tourisme surtout orienté vers le surf

Sources : B. Le Bigot, Maroc 2014 (gauche) et 2015 (droite)

La localisation du logement joue largement quant à l'accès à une diversité de services de proximité, et induit donc des formes de déplacement différentes. Pour les camping-caristes d'Agadir, le camping municipal est attirant justement pour sa qualité urbaine permettant la marche à pied, comme l'explique Véronique :

> « Véronique : Parce que pour moi, Agadir est quand même, bon c'est vrai qu'c'est pas la ville représentative du Maroc, parce que c'est européen quoi, mais moi le matin quand j'vais, quand tout va bien, j'vais au p'tit marché municipal, j'vais à pied, tu as la promenade, tu as, et puis bon c'est quand même assez, niveau hygiène, c'est quand même les magasins ont quand même des frigidaires tout ça parce que vous allez en campagne, euh, ou dans les montagnes, y'a des fois c'est, c'est un peu limite quand même. Donc comme on reste trois mois, c'est pour le confort, hein, confort de vie, confort d'hygiène, voilà.

Brenda : Et vous préférez être ici que dans les campings qui sont plus loin sur la côte ?
V : Oui parce que là, à pied on peu tout faire. Tandis que sur la côte, même au kilomètre 13, ils vivent en autarcie dans l'camping, tandis que là on sort quand même du camping, ne serait-ce que la promenade, qu'est magnifique à faire quoi.
B : Donc du coup vous vous promenez pas mal dans la ville quoi ?
V : Ah oui oui, tous les matins. »

Véronique et Jean-Yves, hivernants, Français, 65 et 63 ans, en couple, en camping-car au camping d'Agadir, ancienne cadre infirmière et ancien conducteur routier

Cette localisation dans la ville implique parmi ces hivernants un accès facilité aux services de transports proposés à Agadir et donc un usage plus fréquent des bus locaux, des petits taxis orange pour circuler dans la ville et des grands taxis blancs collectifs pour se rendre dans les communes voisines (Photographie 8.35)

Photographie 8.35. Le centre des taxis et des bus à Abattoir

Source : B. Le Bigot, Maroc 2015

Les campings en dehors d'Agadir ont quant à eux stratégiquement recréé un environnement offrant un grand nombre de services de proximité, permettant de vivre dans le camping sans avoir besoin d'en sortir. Cette caractéristique sera développée dans le prochain chapitre en lien avec les dynamiques d'enclavement. On constate d'ores et déjà au regard des cartes de pratiques, que les occupants des campings du littoral au nord d'Agadir présentent des fréquences différentes de déplacement vers la ville. Ils peuvent être quasi-quotidiens pour certains, et bi-mensuels pour d'autres, cette variation étant souvent liée à l'âge et à la situation sociale, les plus âgés et les classes les plus populaires étant plus sédentaires. Ces déplacements sont généralement réalisés non pas en bus, mais avec un véhicule personnel qui peut être le camping-car, ou assez fréquemment, un second véhicule que les hivernants ont apporté en remorque. Ainsi Marie-Louise et Joël, français, tous deux de 75 ans, logeant à *Atlantica parc* parcourent une fois par semaine les 27 km qui les séparent d'Agadir en scooter, pour

aller manger dans le Talborj à *Ibtissam* et faire les courses à Marjane. Jusqu'à d'Imi Ouaddar, les hivernants manifestent ainsi une relative aisance, si leurs dispositions physiques et sociales le leur permettent, à se rendre à Agadir plusieurs fois par semaine s'ils le souhaitent. Dans un périmètre plus large, la distance à Agadir peut devenir handicapante lorsque l'environnement ne propose pas les services de proximité recherchés, comme dans le cas du village *Club évasion*, situé à 100 km au sud, sur la route de Mirleft. Ce village encore en cours de construction est relativement proche des projets de villages fermés qui se développent tels que l'*Orangerais Dyar Shemsi*, à la différence que celui-ci n'est pas réservé à des Français. Ce cas permet déjà de souligner que bien que disposant d'un accès privilégié au littoral, les résidents de ce village soulignent en premier lieu et avec virulence leur avis négatif sur la distance à Agadir, son aéroport, ses commodités, telles que le supermarché, ainsi que ses services administratifs et son hôpital.

1.5.2. Faire ses courses à Agadir : des pratiques de consommation ritualisées

Le fait de séjourner au centre d'Agadir ou à l'extérieur implique un rapport à cet espace urbain différent. L'enquête sur les pratiques des hivernants montre cependant que les mêmes lieux d'Agadir sont fréquentés de façon régulière, voire quotidienne, par une majorité des hivernants. Se remarque une grande tendance aux déplacements rituels quotidiens et hebdomadaires, liés notamment à des activités pratiques tel que l'approvisionnement en produits de première nécessité, activité de consommation associée généralement à une activité de loisirs ou de sociabilité comme la promenade ou la pause dans un café-restaurant. En effet presque tous les hivernants interrogés, sauf ceux qui résident en hôtel, relient une part importante de leur pratique d'Agadir au fait de faire leurs courses. Les hivernants combinent généralement les lieux de consommations modernes pour les produits importés qu'ils consomment en Europe, et les commerces traditionnels tels que le souk. Les supermarchés *Marjane* (Photographie 8.36), *Carrefour* et *Aswak Assalam* sont ainsi des lieux de déplacement au moins hebdomadaire, et généralement combinés avec la fréquentation du souk d'Agadir (Photographie 8.37), d'Aourir, ou d'Inezgane. Ces deux derniers sont préférés par certains car ils sont plus typiques, et le souk d'Inezgane, ville périphérique d'Agadir concentrant un taux de pauvreté élevé, est apprécié par certains hivernants pour le bas coût des produits.

Photographie 8.36. Marjane, supermarché moderne pour les produits d'importation

Photographie 8.37. Le souk El Had d'Agadir, mode de consommation traditionnel et peu couteux

Sources : B. Le Bigot, Maroc 2014 (gauche) et 2015 (droite)

Le marché municipal d'Agadir (Photographie 8.38), situé dans le centre, concentre également les pratiques pour l'achat du poisson, de la viande, des fleurs, et de la charcuterie, ce dernier stand s'adressant particulièrement à la population européenne. Les hivernants retrouvent dans ce marché un mode de consommation traditionnel qu'ils apprécient en Europe, permettant une proximité avec les commerçants, dans un mode plus européen que le souk. Thierry, louant une maison à Tamraght avec sa compagne, se rend ainsi tous les jours à Agadir, prenant les courses généralement comme occasion pour se balader :

> « Thierry : Moi Agadir j'y suis tous les jours.
> Brenda : C'est quoi vos p'tites habitudes ?
> T : Oh faire des courses, marcher dans les rues, voir si y'a pas moyen d'papoter avec quelques personnes, moi un quartier qu'j'aime bien c'est l'marché central, j'connais les commerçants et tout, alors on peut discuter un p'tit peu, et puis on a toujours une petite commission d'chien à faire pour aller sur Agadir. »
>
> Christine et Thierry, hivernants, Français, 64 et 66 ans, en location dans une maison à Tamraght, ancienne livreuse de courrier et ancien électricien

Photographie 8.38. Le marché municipal, un mode de consommation traditionnel à l'européenne

Photographie 8.39. Terrasse du *Jour et Nuit*, lieu de sociabilité sur la promenade

Sources : B. Le Bigot, Maroc 2015

Certains cafés ou restaurants du centre et de la promenade sont investis régulièrement par les retraités, par exemple le *Jour et Nuit* en bord de plage (Photographie 8.39), accueillant selon l'un de ses employés tous les vendredis des groupes d'hivernants pour le couscous. La promenade et la plage d'Agadir sont pratiquées de façon quotidienne notamment par les hivernants du camping municipal, tout proche et par certains retraités en bonne forme physique logeant à Agadir. Cette centralité urbaine fera l'objet d'un développement au chapitre 9. Ceux qui logent en dehors d'Agadir disposent en effet de leur propre bout de littoral, et se rendent ainsi plus exceptionnellement sur la promenade d'Agadir. Pour Claudine et Guy, qui logent en camping-car au camping d'*Atlantica parc*, les courses hebdomadaires à Agadir sont l'occasion de s'arrêter déjeuner dans le quartier du Talborj. Situé à l'est du centre-ville, ce quartier est une centralité importante pour un grand nombre d'hivernants, notamment pour la fréquentation des restaurants de la place du Talborj, spécifiquement le restaurant *Ibtissam* (Photographie 8.40). Mohamed, le gérant du restaurant m'indique que sa clientèle est presque exclusivement composée d'Européens, mais pas de touristes, ces derniers restant généralement dans les grands hôtels près de la plage, ne connaissent pas le quartier du Talborj. Les marocains représentent environ 20% de la clientèle du restaurant, les autres sont des Européens qui vivent ici, qui y travaillent, ou le plus souvent des retraités, parfois des habitués qui viennent tous les jours, d'autres qui viennent une fois par semaine, comme les camping-caristes, souvent en groupes.

Photographie 8.40. Terrasse du restaurant *Ibtissam* dans le quartier de Talborj, très populaire parmi les hivernants

Source : B. Le Bigot, Maroc 2015

1.5.3. Un périmètre de pratiques qui s'agrandit puis rétrécit au fil des cycles d'hivernage

Pour les hivernants les plus vieux, se rendant à Agadir depuis plusieurs années, le recensement des pratiques rend compte d'une connaissance étendue de la ville, liée à une fréquentation répétée, mais aussi d'un rétrécissement du périmètre de ces pratiques causé par une baisse des capacités physiques. Pour Yves et Marie-Claire, Agadir est depuis plusieurs dizaines d'années leur lieu de vie pour plusieurs mois par an, depuis 1993 pour Yves, et depuis 1978 pour Marie-Claire, ils ont ainsi développé des relations avec des Gadiris leur donnant une connaissance relativement approfondie de la ville, par exemple des quartiers peu fréquentés par les européens comme Ihchach (Photographie 8.41). Ils ont également une expérience des évolutions urbaines qui ont marqué Agadir, telles que le programme « Ville sans bidonville »[7] qui a enclenché la destruction de plusieurs secteurs d'habitat insalubres, comme celui de Hay Mohammadi, quartier dont la reconstruction est encore en cours (Photographie 8.42).

[7] Le programme a été lancé en 2007 dans le cadre d'une collaboration entre l'Etablissement régional d'aménagement et de construction de la région Sud (ERAC-Sud), la Direction régionale du logement et de l'urbanisme, l'agence urbaine d'Agadir et la société de construction Al Omran, qui a notamment pris en charge la construction du quartier Hay Mohammadi. Elle a entraîné la destruction de près de 6000 baraques dans plusieurs dizaines de secteurs du grand Agadir. Plus de 20 000 personnes étaient concernées dans la commune d'Anza, commune pauvre située sur la route littorale nord d'Agadir, après le port et des affrontements ont eu lieu entre les forces de l'ordre et des habitants demandant des garanties de relogement pour toutes les familles.

Photographie 8.41. Ihchach, quartier de petits immeubles où résident principalement des Marocains

Photographie 8.42. Le nouveau quartier de Hay Mohammadi, lié au relogement des familles des bidonvilles rasés

Sources : B. Le Bigot, Maroc 2015

Ils échangent sur le sujet lors d'un entretien collectif improvisé :

> « Yves : Ce que je préfère, c'est mes trois heures *imin*, 'délicieuses' en berbère, les trois heures heureuses de 9h à 11h du matin en prenant le petit déjeuner à la Tour du Sud. Je regarde, je bouquine…
> Brenda : Vous lisez quoi ?
> Y : Je lis des bouquins que j'achète ici, il n'y a pas grand chose en Français, bon, là je lis *Docteur Quinn.*
> Marie-Claire : Moi Agadir c'est ma deuxième ville, je connais tous les quartiers, les magasins. Je viens tous les ans depuis 1978. Je connaissais une famille à Ihchach, alors les gens me disaient 'quoi tu vas à Ihchach ?' Bah oui moi ça n'me pose pas de problème. Je demandais au taxi, il était étonné, je lui demandais de me laisser devant une petite pharmacie, et je m'engouffrais dans les petites ruelles, le taxi me disait 'mais n'allez pas par là', moi je disais, 'pas de problème, je connais', j'y allais les yeux fermés.
> Y : [à Marie-Claire] Vous êtes déjà rentrée dans un bidonville ?
> M-C : Une fois, celui entre Inezgane et Bensergao
> Y : Oui, ils l'ont enlevé car c'était tout près du palais, ils ont fait des petites maisons pour reloger. »
>
> Yves, hivernant, Français, 85 ans, seul, en chambre d'hôtel dans le quartier du Talborj à Agadir, ancien podologue ; Marie-Claire, hivernante, française, 83 ans, seule, en location dans un appartement du quartier Abattoir, ancienne inspectrice aux chèques postaux (extrait non enregistré, retranscrit à partir de la prise de note en direct)

Ce périmètre de pratiques s'est largement réduit au fil des années, et le quotidien de Yves, souffrant lors de notre rencontre de douleurs au genou, s'articule entre trois café-restaurants du quartier du Talborj où se situe son hôtel.

1.5.4. Les centralités distinctives de la ville, peu fréquentées par la majorité des hivernants

Une partie de l'imaginaire d'Agadir repose sur des référents distinctifs et souvent associés à la présence occidentale : le casino, le golf, la marina. Les pratiques des hivernants permettent de pointer le décalage entre cet imaginaire et leur présence à Agadir. Une minorité d'hivernants de classe supérieure entretient des rapports avec des résidents européens vivant à l'année à Agadir dans des lieux de sociabilité distinctifs socialement : le restaurant du club de tennis, le golf, ou encore les cafés et restaurants chic de la marina (Photographie 8.43). Pour les autres, la marina est parfois appréciée pour une balade, mais ses commerces sont trop chers pour être des lieux de fréquentation réguliers. Les résidences de la Marina, sont d'ailleurs, selon les agences immobilières qui s'y trouvent, principalement adressées à une clientèle marocaine de la classe supérieure ou à des acheteurs des pays de la péninsule arabique, et non aux européens. Les directeurs de deux golfs d'Agadir interrogés m'indiquent également que l'immense majorité de la clientèle, 95% pour le golf du Soleil, est composée de touristes en hôtel tout inclus.

Photographie 8.43. La marina, lieu de promenade exceptionnel pour la majorité des hivernants

Source : B. Le Bigot, Maroc 2015

Comme le schématise la Figure 8.6, alors qu'Agadir se présente dans l'imaginaire dominant touristique principalement comme une station balnéaire réduite à sa plage, les pratiques des hivernants y soulignent des pratiques urbaines de proximité, installées dans des rituels, notamment de consommation et de sociabilité. À l'opposé des touristes en tout inclus souvent décrits par les commerçants Gadiri comme reclus dans leurs hôtels, les pratiques des hivernants relient plusieurs villages du littoral à Agadir, et plusieurs centralités urbaines.

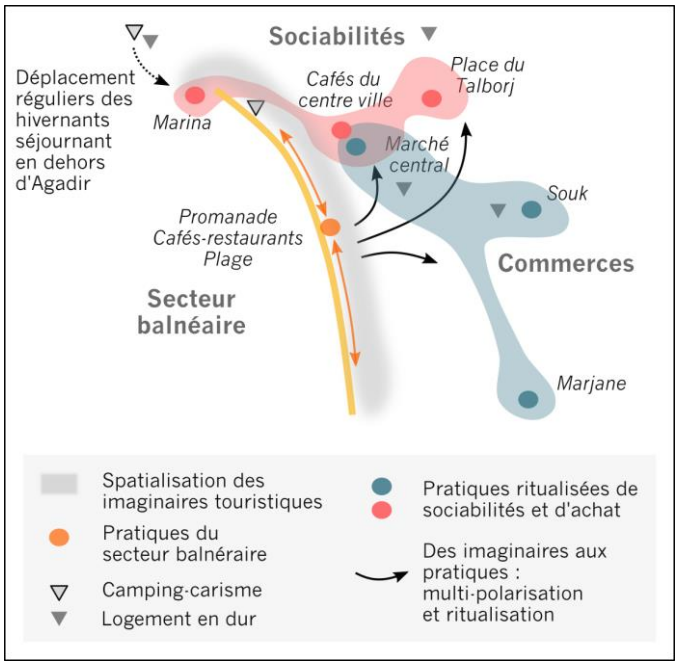


Figure 8.6. Schématisation des pratiques des hivernants à Agadir au regard de l'imaginaire touristique

Réalisation : B. Le Bigot, 2017

À l'issue de ces analyses des pratiques des *backpackers* à Bangkok et Ko Phangan, et de celles des hivernants à Agadir, deux résultats se dégagent principalement du croisement entre ces groupes et ces terrains, l'un relevant du décalage entre les imaginaires des lieux et les pratiques observées, et l'autre ayant trait à l'ambivalence du rapport aux lieux. Comme l'ont synthétisé précédemment les trois schémas concluant chacune des sections, le décalage entre imaginaire et pratique prend différentes formes : les pratiques des *backpackers* à Bangkok sont polarisées, mais font preuve d'une diffusion dans le quartier de Khao San au delà de la rue touristique, elles sont également diffuses à Ko Phangan, au delà de la *Full Moon Party* à Haad Rin. Les pratiques des hivernants présentent quant à elles à Agadir une multi-polarisation, s'ajoutant au pôle balnéaire. Ces décalages participent à comprendre l'ambivalence des rapports aux lieux étudiés dans cette thèse : alors que les lieux d'origine des individus étudiés, leur temps libre et leurs destinations invitent à envisager leur pratiques comme touristiques, celles-ci sont bien moins univoques.

Le croisement des lieux étudiés et des pratiques observées permet d'envisager les pratiques selon trois axes, représenté sur la Figure 8.7, déclinant selon trois gradients l'appropriation des lieux amenant à passer de la performance du statut de touriste à celui d'habitant. Ce schéma permet de synthétiser l'appréhension proposée dans cette thèse de l'ambivalence des rapports aux lieux produits par ces mobilités. Cette ambivalence tient au passage de la découverte à la familiarité avec le lieu, liée à la fréquentation longue et/ou répétée du lieu. Elle est également envisagée comme la pratique de lieux moins proches des centralités touristiques et plus marginaux. Enfin, les pratiques d'appropriation posent la question du passage d'un entre-soi touristique à une mixité. L'ensemble des lieux étudiés témoigne de cette ambivalence, notamment liée à l'ancienneté des expériences des individus dans les lieux, la diversification de

leurs pratiques de ces lieux, les rencontres, et plus globalement, les dispositions amenant à adopter plus ou moins facilement ces pratiques d'appropriation.

Figure 8.7. Trois gradients d'appropriation de l'espace pour comprendre l'ambivalence des pratiques des hivernants et des *backpackers*

Réalisation : B. Le Bigot, 2017

Le troisième axe relatif à la mixité que peut entraîner l'appropriation de l'espace est apparu présent mais relativement pauvre, posant même la question de sa pertinence : l'appropriation des lieux de destination conduit-elle vraiment à une fréquentation plus mixte des espaces d'altérité ou repose-t-elle plutôt sur la production d'espaces et de sociabilité d'entre-soi ? La dernière section de ce chapitre propose de commencer à répondre à cette question, en abordant la question de l'entre-soi, du chez-soi et des sociabilités au cours du voyage.

2. Relire le « chez-soi » et l' « entre-soi » au prisme des rapports aux lieux ambivalents

La première partie de ce chapitre s'est concentrée sur les pratiques témoignant d'appropriation des lieux et de mécanismes qui la sous-tendent : familiarisation, exploration aux marges, rencontres, etc. Tirant partie de cette meilleure connaissance des lieux et des groupes étudiés, que peut-on relever de commun en terme de production d'espaces et de sociabilités dans les destinations ? Cette section montre d'une part comment le « chez-soi » peut s'établir dans l'Ailleurs et notamment dans le cadre des mobilités privilégiées, en s'appuyant sur le statut touristique. Elle pointe d'autre part la spécificité des ces pratiques locales chargées d'un mélange de références aux lieux parcourus, aux lieux d'origine, et à une culture locale marquée par les imaginaires post-coloniaux.

2.1. Domestication de micro-lieux touristiques et sociabilité communautaire

L'espace du « chez-soi », comme le rappelle ci-dessous A. Blunt et R. Dowling (2006), renvoie à la fois à la matérialité et à un sentiment d'appartenance :

> « Home is material dwelling and it is also an affective space, shaped by emotions and feelings of belonging. As geographers, we understand home as a relation between material and imaginative realms and processes. » (p. 22)

Aussi, cet espace du « chez-soi », l'espace dit « domestique », est produit par la société et participe à la production de celle-ci, d'où l'importance de son examen, pourtant tardif, par la géographie, rappelle J.-F. Staszak (2001). Comme l'a montré R. C. Stedman (2006) concernant les résidences secondaires, le sentiment d'appartenance s'avère particulièrement fort dans le cas des lieux investis de façon choisie et liés à un temps de loisir. Dans le cadre de cette première étape de questionnement sur l'appropriation, après avoir placé les pratiques dans les contextes locaux étudiés, identifié les centralités, les déplacements, les marges, il s'agit ici de « descendre » au niveau micro-local pour interroger la reconfiguration de ce « chez-soi » dans le cadre de la mobilité. L'appropriation progressive décrite précédemment repose largement sur le privilège, en tant qu'individu mobile issu d'un pays du Nord, d'accéder à certaines infrastructures touristiques. Comment se combinent infrastructures touristiques et actes d' « habitabilité » ? Quels types de sociabilité s'y développent et en quoi peut-on parler de la production de « lieux ambivalents » ?

2.1.2. Des lieux conçus selon une fonctionnalité touristique plus ou moins marquée

Les lieux d'hébergement touristiques que sont la *guest house* et le camping ont en commun, à la différence des appartements ou maisons louées ou achetées par exemple par certains hivernants, d'être conçus comme des lieux de passage et de loisir. Cette caractéristique se décline selon des formes dont la variation influence les possibilités d'appropriation des *backpackers* et des hivernants qui y séjournent.

En tant que lieux d'hébergement touristique, les campings et *guest houses* sont faits pour accueillir différentes personnes, séjournant sur des durées courtes. Les lieux doivent alors être facilement compréhensibles. Autrement dit, le fonctionnement du lieu doit être « explicite » : la fonctionnalité de l'espace, définie comme l'identification d'un espace –les sanitaires, le bar, les emplacements ou chambres– à une fonction –se laver, discuter, dormir– est forte. À cette fonctionnalité de l'espace d'hébergement touristique correspond également une temporalité : ces lieux se réveillent et s'endorment selon les normes de l'établissement d'hébergement. Ces espaces et ces temporalités sont enfin liés à un accès, en principe limité aux hôtes, qui sont aussi des clients. Ces caractéristiques touristiques des lieux en font des micro-espaces facilement

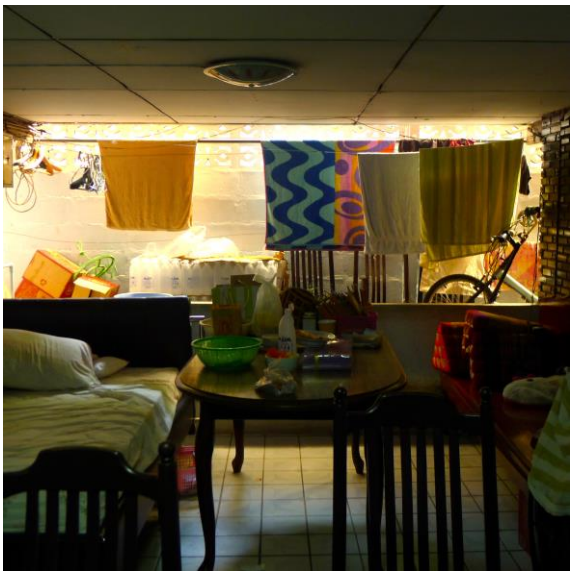
appropriables par la personne qui y séjourne. Cette facilité d'appropriation participe à la familiarisation avec le lieu, tout en maintenant une certaine rigidité de prédétermination des pratiques pour chaque espace et chaque temps. C'est ainsi dans les potentialités d'appropriation et de détournement de la fonctionnalité touristique de chaque *guest house* et de chaque camping, relevant de divers critères tels que la taille, le prix des nuitées, la gestion des lieux, la localisation, que se produisent les pratiques d'appropriation à teneur parfois proches du domestique, développées dans la sous-section suivante.

Dans les *guest houses*, l'observation montre que ces potentialités d'appropriation offertes par le lieu sont notamment liées à la gestion traditionnelle ou non de l'établissement. Le panel des 18 *guest houses* ou établissements hôteliers dans lesquels j'ai séjourné a permis d'observer des fonctionnements très différents. Le quartier de Khao San concentre un très grand nombre d'hébergements touristiques. Les autorités ne détiennent pas de chiffres officiels, beaucoup de petites *guest houses* n'étant pas comptabilisées, mais un comptage grâce aux données participatives OpenStreetMap, croisées avec une vérification sur place permet d'estimer leur nombre pour le quartier de Banglamphu, à environ 170. En dessous de 15 chambres, les *guest houses* n'ont pas l'obligation de se déclarer[8], et ne payent donc pas de taxes. Très nombreuses dans le quartier de Banglamphu selon le département national du tourisme, ces petites *guest houses* de moins de 15 chambres sont encore fréquemment tenues par une famille locale, vivant dans le lieu. Ce type de configuration traditionnelle d'accueil chez l'habitant, qui est à l'origine même de l'implantation progressive des *backpackers* cherchant à s'héberger à partir des années 1970 (Howard 2005), a évolué, notamment dans les axes principaux, en des établissements hôteliers plus modernes, reprenant en partie les codes de la *guest house* traditionnelle, tout en fonctionnant de façon moins souple. Dans les *guest houses* traditionnelles observées, les lieux de vie de la famille des propriétaires sont généralement ouverts sur le lieu de vie des *backpackers*, comme à *Apple guest house*, où la famille dort à la vue des hôtes (Photographie 8.44). Au *Flapping Duck*, deux des employés dorment en dortoirs avec les hôtes. Le propriétaire a souhaité créer une ambiance semblable à celle des *guest houses* traditionnelles, avec un intérieur personnalisé, et la possibilité d'accéder à une cuisine (Photographie 8.45). C'est principalement dans les petits *soi* et *trok*, les interstices urbains, que se trouvent ces petites *guest houses*, proposant des nuitées à partir de 100 baths[9] en dortoirs. Les *guest houses* plus grandes correspondent généralement aux normes d'accueil hôtelière classiques, avec parfois des espaces de sociabilité plus adaptés aux public *backpackers*,

[8] Ces détails ont été obtenus dans le cadre d'un entretien avec Vimalin, *statistic officer* au département national du tourisme.
[9] 2,6 euros.

avec un coin ordinateurs, un espace bar, et des espaces de convivialité bien délimités, comme dans l'hôtel *Nap Park*, proposant un lit en dortoir à 400 baths[10].

Photographie 8.44. L'intérieur de *Apple guest gouse*, le lieu de vie de la famille thaïlandaise propriétaire



Photographie 8.45. L'intérieur du *Flapping Duck*, une cuisine ouverte pour les *backpackers*

Sources : B. Le Bigot, Thaïlande 2014 (droite) et 2015 (gauche)

Dans le cas des campings, les établissements actuels sont pour la plupart relativement récents, et marquent une forte modernisation de l'hébergement plein air au Maroc. Le camping d'*Atlantica parc* dans lequel l'observation participante a été principalement menée, ouvert en 2004, est composé de 700 emplacements, ainsi que de 95 hébergements en mobile-homes ou chalets depuis 2008. Le directeur du camping a également ouvert en 2009 le camping d'Imourane sur le même modèle, l'ensemble salariant 75 employés. Le camping d'Aglou, à 105 kilomètres au sud d'Agadir, dirigé par le cousin du directeur des campings *Atlantica*, suit la même formule de camping moderne. Les enjeux d'enclavement et de concurrence pour l'appropriation de l'espace liés aux campings seront développés dans le chapitre suivant. La différence de fonctionnalité de l'espace, entre ces infrastructures modernes, les campings très sommaires comme l'actuel camping de la ville d'Agadir et le camping sauvage, permettent d'ores et déjà d'envisager des potentialités d'appropriation de l'espace différenciés par les camping-caristes. Le camping *Atlantica parc* est organisé comme un petit village, assez proche des villages vacances tels que les VVF ou les Club Méditerranée étudiés par B. Réau (2005), avec ses rues portant des noms, son café, son restaurant, sa piscine, son terrain de boules et ses emplacements bien délimités par des espaces arborés entretenus par des jardiniers (Photographie 8.47). Les sites de

[10] 10 euros

camping sauvages sont quant à eux de simples terrains accessibles et dégagés : bordure du littoral, site de chantier, parking, etc. (Photographie 8.47). Contrairement à l'idée d'une installation totalement désorganisée, ces sites de camping sauvages, dont l'enjeu conflictuel sera développé au chapitre 9, sont gérés par des gardiens informels, demandant à chaque camping-cariste la somme 20 dirhams[11] par jour, contre celle de 150[12] dirham pour un emplacement pour deux personnes avec électricité à *Atlantica parc*.

Photographie 8.46. Le camping *Atlantica parc*, un camping organisé par des rues

Photographie 8.47. Le site de camping sauvage de Taghazout

Sources : B. Le Bigot, Maroc 2014

Les *guest houses* et campings dans lesquels séjournent les hivernants et les *backpackers* présentent ainsi des caractéristiques touristiques plus ou moins marquées. Cette gamme d'espace d'hébergement orientent les pratiques d'appropriation collectives et individuelles qui y sont développées, quelles soient d'ordre collectives ou individuelles.

2.1.3. Chercher un quotidien communautaire authentique dans un cadre touristique

Les sociabilités observées dans les lieux d'hébergement rendent compte de la recherche et de la satisfaction à trouver au sein des lieux d'hébergement touristiques, des liens sociaux perçus comme disparus de nos sociétés occidentales, des liens plus « authentiques ». Cette recherche peut être interprétée comme une manifestation de « l'authenticité existentielle inter-personnelle » analysée par Wang (1999) (Cravatte

[11] 1,8 euros.
[12] 14 euros.

2009), qui consiste en une quête d'un état où l'individu retrouve son vrai soi à travers le sentiment d'appartenance à une communauté. G. Raveneau et O. Sirost (2001) parlent du camping comme porteur d'une « utopie égalitaire, hédoniste et communautaire » (p. 678) et dans lequel s'opère une « Ritualisation du quotidien à travers les rythmes collectifs des activités partagés ». Reposant sur un imaginaire de la rencontre, de l'autonomie et de la simplicité, la *guest house* se rapproche de cet imaginaire. La facilité des interactions sociales dans la *guest house* et le camping est généralement appréciée par les occupants et accentuée par la fonctionnalité des lieux. Les espaces de détente collectifs structurent les lieux, permettent la socialisation, l'intégration au groupe et la formation d'un esprit « communautaire » (Photographie 8.48 et 8.49).

Photographie 8.48. Place principale du camping *Atlantica parc*, avec son café très fréquenté

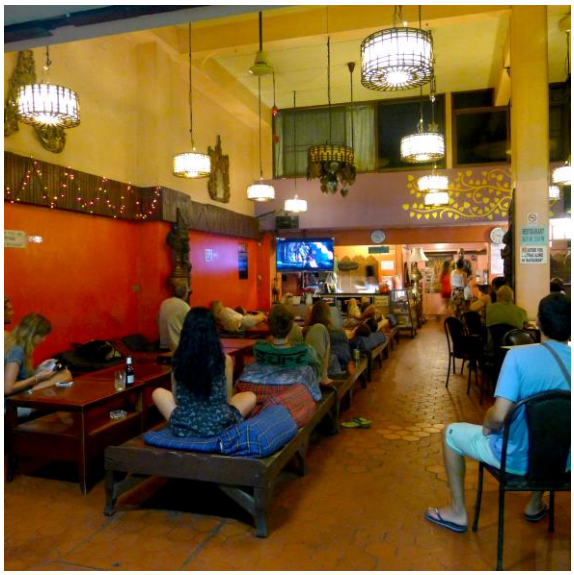
Photographie 8.49. Le restaurant du Golden Rock, lieu de convivialité où se retrouvent les *backpackers*

Sources : B. Le Bigot, Maroc 2014 (gauche) et Thaïlande 2014 (droite)

La fonctionnalité plus ou moins normée de ces espaces de détente influence les pratiques qui y ont cours. Dans les nouvelles *guest houses*, plus chères et plus grandes que les *guest houses* traditionnelles, appelées par certains « usine à *backpackers* », l'espace de détente est parfois organisé en fonction d'un écran et d'un programme préétabli de films grand public généralement produit en occident (Photographie 8.50). Les espaces de sociabilité de *guest houses* plus traditionnelles peuvent davantage être autogérés par les hôtes, comme au *Flapping Duck*, où chacun peut par exemple passer la musique qu'il souhaite, ou encore au *golden rock*, où les *backpackers* se servent dans le frigo du restaurant. Ces *guest houses*, en tant que lieux de vie des propriétaires, sont parfois plus connectées avec l'espace local environnant. La cérémonie de bénédiction par des moines d'un nouveau bâtiment du *Flapping Duck* organisée dans l'espace de convivialité

de la *guest house*, à laquelle a assisté les hôtes *backpackers* et les voisins, en est un exemple (Photographie 8.51). Dans les campings modernes, le terrain de boules, parfois le restaurant et le centre aquatique sont des lieux centraux conçus pour la rencontre, avec des horaires d'ouverture et de fermeture. Des activités – country, loto, dictée, gym, marche – y sont toutefois organisées de façon autogérée par des bénévoles retraités, et structurent les liens sociaux et les temporalités hebdomadaires. Ces appropriations collectives diversifiées des espaces d'hébergement amènent parfois, dans le cas des *backpackers* comme des hivernants, à la production d'un fonctionnement communautaire plus ou moins établi, renvoyant à une sphère domestique. Dans le cas du *Golden Rock*, les liens noués entre les *backpackers* séjournant là depuis plusieurs mois avec les propriétaires prennent dans le langage, la forme d'un lien familial, ces derniers étant nommés « Mama » et « Papa ». « Mama » m'explique que ce surnom s'est établi quelques années auparavant, avec un groupe de jeunes garçons entre 20 et 25 ans qui a séjourné longuement au *Golden rock*. Plus globalement, le cadre de la *guest house* donne lieu à la création de liens à la fois forts et très rapidement mis en place[13]. Ces liens sont dans le cas du camping établis davantage sur la durée, au fil des cycles d'hivernage.

Photographie 8.50. L'espace de convivialité du grand établissement *My House*, passant des films l'après-midi



Photographie 8.51. L'espace de convivialité du *Flapping duck*, lors de la cérémonie de bénédiction d'un nouveau bâtiment

Sources : B. Le Bigot, Thaïlande 2014 (gauche) et 2015 (droite)

[13] Le mariage d'un couple de Canadien, quotidiennement présent au *Golden Rock* a constitué un moment privilégié pour observer clairement cette sociabilité particulière. L'ensemble des invités, dont je faisais partie tandis que je n'étais sur l'île que depuis une dizaine de jours, était composé de ces occidentaux plus ou moins ancrés sur l'île, connus des mariés pour la plupart depuis seulement quelques mois. L'émotion et l'investissement de tous les participants dans l'évènement donnait l'impression d'une assistance composée d'amis de longue date ou de membres de la famille.

2.1.4. D'une fonction touristique à une signification domestique

Dans les petites *guest houses*, proposant généralement des nuitées très peu cher, il n'est pas rare que certains *backpackers*, mais aussi parfois certains locaux, restent pour de longs séjours. L'hébergement touristique est ainsi détourné pour une utilisation relativement proche d'une location. Dans le cas du *Golden rock*, à Ko Phangan, une bonne partie des bungalows étaient occupés lors de mon séjour depuis plusieurs semaines, voire plusieurs mois, les bungalows étant alors souvent nommés en fonction de leurs occupants et non de leur numéro. Ces installations dans un établissement touristique peuvent être le prélude d'une installation durable. Ainsi Alice, après avoir travaillé deux ans en Australie, puis passé un moins à Ko Phangan, revient sur l'île après un mois en France pour voir sa famille. Elle s'installe dans « son p'tit bungalow» et compte chercher un travail sur place, sans trop savoir pour combien de temps elle va rester. Nos échanges récents par mail témoignent que ce lieu d'ancrage temporaire est devenu son lieu de vie habituel, puisqu'elle vit et travaille toujours à Ko Phangan.

> « Alice : Ah ouais mais ça y est là j'suis installé, mon ptit bungallow il est génial, euh j'sui sure qu'j'ai la place d'me faire une p'tite cuisine derrière là
> Brenda : ouais. Donc tu t'installes ton p'tit chez toi ?
> A : Au début j'pensais, une fois qu'j'ai un job, j'essaye de trouver un bungalow où y'a une cuisine comme ceux là, mais ils sont plus chers déjà.
> B : ouais, ouais c'est plus cher...
> A : Mais, j'me suis dis quand t'as un job, c'est quand même plus confortable d'avoir sa cuisine, faut qu'j'essaye d'me trouver un mini frigo, t'sais un truc où j'puisse juste mettre un ananas et des yaourts quoi... »
>
> Alice, *backpacker*, Française, 22 ans, seule, visa vacance travail en Australie et emplois non déclarés en cours de voyage

Chez les hivernants en camping, l'appropriation de l'espace s'articule autour de l'espace du camping-car, espace privatif appartenant à l'hivernant. À la différence des *backpackers*, pour qui le seul objet matériel qui les suit est leur sac à dos, la pratique du camping-car implique, comme le souligne C. Forget la spécificité d'un « chez-soi » qui reste identique, alors que l'environnement change, un « habitat mobile ». L'espace du camping implique une relative promiscuité, chaque discussion sur son emplacement est entendue par les voisins, mais nombreux sont ceux qui reproduisent, sur leur emplacement, les marqueurs d'un chez-soi, par un aménagement (tapis, auvent), une délimitation (barrière), et une décoration d'intérieur (fleurs). Lorsque les espaces ne sont pas organisés et mis en valeurs nettement, comme au camping d'Agadir, ou en camping sauvage, les hivernants installent eux mêmes les marques de leur chez-eux. Louisette et Pierre, 83 et 84 ans, qui viennent depuis 20 ans dans ce camping et ont aménagé un petit jardin, à coté de leur emplacement, qu'ils entretiennent d'une année à l'autre (Photographie 8.52). Au delà de l'embellissement, l'appropriation se construit aussi par la délimitation de l'emplacement, parfois renforcée par des barrière (Photographie 8.53).

Photographie 8.52. Jardinet aménagé par Louisette et Jean dans le camping municipal d'Agadir

Photographie 8.53. Délimitation de son emplacement par clôture dans le camping municipal d'Agadir

Sources : B. Le Bigot, Maroc 2014 (droite) et 2015 (gauche)

Dans le cas des hivernants, plus fortement que chez les *backpackers*, cette version miniaturisée du « chez-soi » va aussi avec une transposition, dans le lieu d'hébergement, des normes domestiques liées notamment au partage des tâches au sein du couple. Lessives, vaisselles, repas sont des tâches quotidiennes également en vigueur dans ce second « chez-soi ». On mesure en partie lors des entretiens en couple que cette mobilité choisie, organisée à deux, dans un cadre de la période de retraite et d'un espace de loisir, permet de repenser une organisation domestique convenant aux deux membres du couple. Celle-ci est moins lourde que dans une maison, puisque les espaces tels que les sanitaires ou le jardin ne sont pas gérés par le couple et le contexte collectif les rend généralement moins pénibles.

Ces « chez-soi » temporaires, miniaturisés, encadrés ou détournant les installations touristiques témoignent des reconfigurations de l'échelle domestique en situation de mobilité. L'analyse de ces marques d'appropriation domestique, dans des lieux pourtant conçus en principe pour le tourisme, rend compte de la capacité de ces individus mobiles en situation relativement privilégiée dans la mondialisation, à choisir un « chez-soi » ailleurs plutôt qu'à le subir. Ces appropriations domestiques dans des lieux d'entre-soi forts portent en outre les marques des lieux d'origine, et du regard situé des individus mobiles sur les destinations.

2.2. Des pratiques d'entre-soi marquées par la translocalité et l'imaginaire post-colonial

Dans cette ambivalence entre statut touristique et habitant, l'analyse des pratiques a laissé entrevoir que l'entre-soi, caractéristique très présente dans de nombreux lieux touristiques, restait un marqueur important. Les *guest houses* ou encore les campings, la fête, le yoga, les sorties au restaurant, donnent à voir des lieux et des pratiques reposant sur une recherche de ses semblables, une confrontation moindre à

l'altérité permettant le relâchement des comportements. Cet entre-soi en situation de mobilité privilégiée rend concrètement compte des liens transnationaux qui sont établis, des identités qui s'expriment dans des cadres renouvelés, et de canaux post-coloniaux dans lesquels elles s'insèrent.

2.2.1. Affirmations et reconfigurations identitaires dans l'Ailleurs

Les lieux touristiques sont généralement fortement marqués par les symboles nationaux tels que les drapeaux à la devanture d'un restaurant, censés exprimer aux touristes de différentes nationalités qu'ils sont les bienvenus. Dans le cas des hivernants et des *backpackers*, ce type de marquage identitaire (les drapeaux nationaux) reflètent des affirmations et reconfigurations identitaires en situation de mobilité. Dans le cas des hivernants, les camping-cars arborent parfois des drapeaux nationaux. La plaque d'immatriculation est souvent mentionnée parmi les français pour désigner les membres du voisinage selon leurs régions de provenance. L'un des cas le plus affirmé relevé est celui des bretons, particulièrement visibles dans le camping, à travers par exemple l'installation d'un drapeau breton à côté du drapeau marocain dans la salle de restaurant, et le défilé, chaque été, de la communauté bretonne en imitation de costumes traditionnels. La communauté bretonne s'affiche régulièrement, comme le montre la Photographie 8.54 sélectionnée et commentée par Jacqueline pour représenter leurs périodes d'hivernage au camping *Atlantica parc*.

Photographie 8.54. Jacqueline et Pierrot sur la plage d'Imi Ouaddar

« lors de la St Valentin, pour nous les Bretons, nombreux au camping, l'occasion de déjeuner ensemble et de brandir notre drapeau! »

Jacqueline et Pierrot, hivernants, Français, camping-caristes, 73 et 78 ans, ancienne professeure en collège, ancien chauffeur de taxi.

Source : Photo et commentaire envoyé par mail par Jacqueline, reçu le 7 décembre 2016

Photographie 8.55. *Guest house* coréenne dans le quartier de Khao San

Photographie 8.56. Un « *backpack* » paré des drapeaux des pays traversés

Sources : B. Le Bigot, Thaïlande 2014

Dans le cas des *backpackers*, les identités nationales sont dans le cas de certaines nationalités spécifiques, comme les Coréens et les Israéliens, identifiables dans les *guest houses*. Dans le quartier de Khao San, au moins trois *guest houses* accueillant spécifiquement des coréens ont été repérées. Ouvertes aux autres nationalités, la clientèle visée par les panneaux est cependant clairement coréenne[14] (Photographie 8.55). En termes d'affichage identitaire de la part des individus, les sacs à dos sont parfois parés du drapeau du pays de départ, mais plus souvent affichent la collection des drapeaux des pays traversés (Photographie 8.56). L'identité affichée porte ainsi la référence transnationale du territoire formé par le voyage tout en évoquant l'idée d'une « collection » de pays dont l'individu pourrait, par la détention du drapeau, revendiquer une forme d'appropriation. Il est notable que dans la rue Khao San, il est possible d'acheter tous les drapeaux souhaités : la rue concentre les symboles transnationaux propres aux groupes des *backpackers*. Au delà des identités nationales, l'observation participante permet de repérer que les espaces-temps festifs et caractérisés par l'entre-soi sont particulièrement propices à l'expression et l'émulation communautaire et se trouvent particulièrement marqués par les référents identitaires générationnels, parfois revisités à travers la référence au voyage. Dans le cas des *backpackers*, on peut par exemple repérer que les serveurs de la rue Khao San portent sur leur tee-shirt l'inscription « *we do not check ID card* », renvoyant à l'imaginaire

[14] Le gérant de la *guest house* Coréenne *Dong Dae Moon* m'explique que l'environnement coréen est rassurant pour ses compatriotes voyageurs qui ne parlent pas toujours anglais. Un mémoire en cours concernant les touristes coréens à Paris (Gueffaf, en cours), montre que ces hébergements tenus par des coréens et accueillant presque exclusivement des coréens sont également courants dans les destinations européennes. Le confort est généralement très sommaire (dortoirs de plus de 10 lits superposés), et les prix peu élevés.

permissif et jeune des *backpackers*. Dans le cas des retraités, les déjeuners dansant du dimanche sont pour les hivernants l'occasion de danser sur des valses ou encore des madison. L'animateur français composant et chantant des chansons évoque dans ses paroles le troisième âge et les bienfaits de la retraite au soleil.

2.2.2. Syncrétisme culturel et imaginaires post-coloniaux

Comme l'a présenté le chapitre 3, plusieurs auteurs ont souligné dans le cas du tourisme des européens au Maroc (Minca et Borghi, 2012), ou des occidentaux en Inde (Korpela, 2010), des formes d'appropriation des sites, paysages, objets des destinations en fonction d'imaginaires post-coloniaux. Comme le souligne M. Oiry Varacca (2014), ce regard « postcolonial » permet de souligner que les identités mobilisées par les acteurs touristiques portent les traces des constructions de l'altérité qui ont façonné la vision de l'Occident colonial sur l'Orient.

Dans le cas des *backpackers* comme des hivernants, des signes extérieurs ou pratiques de la part des individus mobiles expriment des référents au pays de destinations, en s'appuyant généralement sur les imaginaires exotiques proposés par les acteurs touristiques. Les hivernants font très fréquemment peindre sur leur camping-car un paysage marocain vu comme authentique : dune, oasis, chameaux, touareg, arganiers (Photographie 8.57). Ces imaginaires sont proposés par les peintres marocains s'appuyant sur les imaginaires orientalisants qui composent le regard des Français sur l'Afrique du nord. Du côté des *backpackers*, on retrouve de leur part l'affichage de référents culturels orientalisant par exemple dans les vêtements. Les vêtements d'inspiration ethnique (Photographie 8.58), comme les pantalons sarouels à motifs éléphants, costume caricatural du *backpacker*, s'inspire des imaginaires syncrétiques associés à l'indianité et généralement aux cultures asiatiques. Dans les pratiques domestiques développées notamment par les hivernants, par exemple la cuisine ou la décoration, ces derniers intègrent parfois de façon plus ou moins réadaptée des traditions marocaines. Par exemple, le couscous du vendredi est parfois cuisiné à la maison, pour les hivernants logeant en dur, et partagé avec des amis marocains, mais il est le plus souvent mangé dans des restaurants touristiques avec d'autres Européens.

Photographie 8.57. L'oasis ou le touareg, image d'un Maroc authentique sur son camping-car

Source : B. Le Bigot, Maroc 2014

Photographie 8.58. Les vêtements ethniques, référents syncrétiques à une culture asiatique

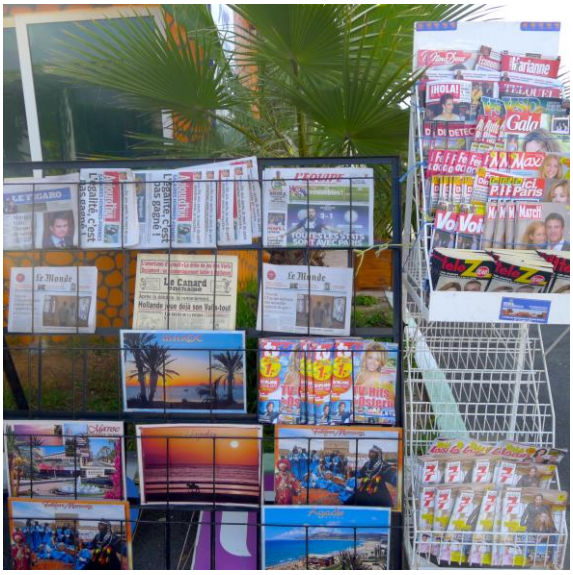
Source : B. Le Bigot, Thaïlande 2015

2.2.3. Le maintien du lien entre des « chez-soi » distants

La conservation des liens familiaux et amicaux à distance, par les outils numériques est particulièrement présente parmi les deux groupes étudiés. La dimension connectée du voyage a commencé à être documentée récemment notamment par J. G. Molz (2012) dans le cas des *backpackers*, mais le croisement entre les deux groupes permet de repérer un rapport différents à la technologie en voyage. Les améliorations technologiques se diffusent rapidement chez les hivernants, par exemple avec l'utilisation généralisée des clés 3G chez les camping-caristes, pour se connecter depuis leur véhicule. Les contacts sont établis de façon privilégiée avec la famille. Plutôt abordé avec fierté du côté des hivernants, la forte connexion aux réseaux sociaux peut, dans le cas des *backpackers*, être plutôt minorée dans les discours. Ces pratiques étant très diffusées dans les jeunes générations, le comportement distinctif socialement consiste plutôt à montrer la capacité à se détacher d'internet durant le voyage. Cette différence entre les deux groupes est également liée à la forme différente de réseau familial aux deux stades du parcours de vie : les hivernants ont majoritairement des enfants et des petits-enfants avec lesquels ils souhaitent entretenir un lien régulier, tandis que le rapport aux parents ou aux frères et sœurs est moins systématique chez les *backpackers*.

Si les liens familiaux ou amicaux sont assez naturellement évoqués par les individus mobiles, les lieux d'ordre davantage citoyens le sont beaucoup moins. Du côté des hivernants, le suivi des médias du pays d'origine est important. Quasiment tous les hivernants interrogés ont la télévision, dans leur logement en dur ou dans leur camping-car, regardent les informations sur les chaînes du pays d'origine et quasiment

pas sur les chaînes marocaines. Certains consultent la presse régionale de leur région sur internet, ou se procurent très facilement, dans le cas des Français, la presse française, disponible par exemple au camping d'*Atlantica parc* (Photographie 8.59). Durant les élections municipales de mars 2014, les français interrogés m'ont indiqué généralement suivre le scrutin, mais peu d'entre eux ont fait des procurations.



Photographie 8.59. Journaux et magazines principalement français au camping *Atlantica parc*

Source : B. Le Bigot, Maroc 2015

2.2.2. À Ko Phangan, l'exemple de la fête et du yoga comme expressions de communautés translocales et de symboles post-coloniaux

Le chapitre 5 a souligné comment les itinéraires des *backpackers* témoignaient de territorialités translocales reposant sur des pratiques telles que le yoga et la fête. L'analyse à l'échelle locale permet de montrer comment se concrétise la translocalité et comment celle-ci s'ancre également sur des référents post-coloniaux. Comme le rappelle D. Crozat et S. Fournier (2005), la fête, telle qu'elle doit être envisagée aujourd'hui ne serait « pas seulement mise à distance comme lieu utopique, mais reflèterait au contraire la complexité des articulation d'échelles propres aux sociétés contemporaines »[15] (p. 321). E. Boutouyrie (2009), partant de l'exemple de Goa, envisage alors la fête transe ou techno comme productrice de communautés transnationales s'inscrivant dans des cadres post-coloniaux, cadres qui s'expriment notamment à travers des univers visuels et musicaux aux références orientalisantes. Spatialement, les manifestations festives reflètent selon lui la recherche par les membres de ces communautés d'une urbanité en dehors des contraintes de l'urbain, entre référents primitifs et hypermodernité :

> « À vrai dire, pour certains, c'est un peu comme si une des réponses à la métropolisation était une fuite vers des cités dansantes où, d'une part, le

[15] Voir cet article pour un développement théorique sur l'évolution des façons d'envisager scientifiquement la fête, et notamment aujourd'hui, dans ces interactions avec le loisir et la marchandisation.

> temps social n'a plus de prise grâce à un flux sonore continu, et, où, d'autre part, l'espace habité tend à devenir une micro ville parfaite. Nos centres urbains deviennent des lieux que l'on fuit pour les revivre sur un mode composite où alternent des formes de vie primitives et hypermodernes. Primitives : manger avec les mains, marché les pieds nus, vivre aux rythmes des événements astraux, utiliser le feu comme vecteur de regroupement social, faire référence à des esprits *versus* le chamanisme. Hypermoderne : Internet par satellite, technologie musicale, arts numériques. C'est, en filigrane, la proposition d'un cadre de vie avec tous les avantages de la ville sans ses inconvénients : accessibilité locale, qualité et quantité des services, lieux de rencontres, diversité de l'offre. » (p. 130)

Cette interprétation de la fête dans une lecture communautaire transnationale, un cadre post-colonial et une recherche d'urbanité idéale est tout à fait utile à la compréhension du phénomène festif à Ko Phangan. Les adeptes de la fête à Ko Phangan sont en majorité des occidentaux. Les costumes, scénographies et référents symboliques de la *Full Moon Party*, mais également des nombreuses fêtes qui ont eu lieu régulièrement à Ko Phangan tel que la *Half Moon Party*, la *Black Moon Party*, ou encore la *Shiva Moon Party*[16], intègrent un cadre orientalisant, syncrétique, où « indianité », pour reprendre le terme de E. Boutouyrie (*ibid*) et exotisme se mêlent à des référents modernes : les vêtements et les peintures corporels sont colorés et fluorescentes, les scénographies mêlent des installations de tissus aux formes géométriques, psychédéliques, fleuries, et des dispositifs lumineux modernes, la musique utilise des sonorités à connotation exotiques (Photographie 8.60.).

Photographie 8.60. Scénographies festives : entre orientalisme et modernité (Half-Moon)

Source : B. Le Bigot, Thaïlande 2014

La pratique du yoga renvoie également à une transnationalité et à une forme de syncrétisme réutilisant en les revisitant les imaginaires coloniaux. Les arguments marketing du centre Agama, visibles sur leur site internet, combinent la revendication de l'authenticité des pratiques enseignées liées au yoga indien, et l'utilisation de

[16] La mise en place de la loi martiale en mai 2014 suite au coup d'État militaire a eu pour conséquence une réduction très forte des autorisations de fête sur l'île, le chapitre 9 reviendra sur ce point. Pendant un temps, seule la *Full Moon Party* a été autorisée.

l'image de l'île paradisiaque thaïlandaise comme paysage attractif[17]. Les élèves sont, selon l'une des réceptionnistes, majoritairement Britanniques, Canadiens, Étasuniens, et Australiens, les enseignants et autres employés ou volontaires faisant fonctionner le centre étant tous d'anciens ou actuels élèves. Comme l'a précisé le chapitre 5, les *backpackers* fréquentant le centre Agama yoga ont souvent également fréquenté Rishikesh en Inde, connu comme capitale mondiale du yoga. Comme dans le cadre festif, on retrouve au sein d'Agama, et plus largement des lieux de la communauté présente sur l'île pour le yoga, une forme de syncrétisme culturel à travers les vêtements, bijoux et références spirituelles.

Les exemples croisés de Ko Phangan, Agadir et Bangkok, rendent bien compte de la spécificité des *privileged mobilities* ici étudiées. Comme dans les circulations migratoires en général, l'installation temporaire dans l'Ailleurs reconfigure les identités et repose sur la construction de liens transnationaux. Ces liens transnationaux se créent cependant avec le support d'infrastructures touristiques et d'imaginaires post-coloniaux facilitant l'appropriation en termes pratique et idéel.

Conclusion

Cette thèse s'inscrit dans la continuité des travaux des *mobility studies* envisageant bien la mobilité comme une expérience des lieux, « *a place-based experience* », et non un vecteur de déterritorialisation. Dans ce cadre, ce chapitre a interrogé la contribution spécifique de mobilités Nords-Suds de longue durée à la production des lieux. En se concentrant sur l'analyse des pratiques, il a souligné la spécificité des rapports aux lieux ambivalents se formant dans le cadre de ces mobilités privilégiées.

Cette ambivalence ouvre d'abord un autre regard sur les sites d'enquête. Bangkok, Ko Phangan et Agadir font preuve, comme la souligné le chapitre 7, d'imaginaires touristiques forts. Certains sites ou certaines pratiques –la fête, la plage– font office de symboles marquant toute la visibilité internationale de ces lieux. Ce chapitre 8, en s'appuyant sur l'enquête par entretiens, observation et sur les cartes de pratiques et parcours commentés réalisés avec les enquêtés, s'est attaché à montrer comment les pratiques concrètes des hivernants et des *backpackers* permettaient d'accéder à un certain « envers » du décor. L'analyse rend compte de certaines correspondances entre imaginaires et pratiques, mais également de pratiques décalées de ces lieux. Alors que les imaginaires touristiques de Bangkok la présentaient comme une métropole duale, aux pôles touristiques multiples, peu attirante aux premiers

[17] Voir la présentation sur le site internet http://www.agamayoga.com/. La première page du site est une vidéo proposant une vue aérienne sur l'île, et un zoom vers une femme pratiquant le yoga seule sur une plage paradisiaque. S'ajoute aux arguments marketing alliant culture indienne et cadre paradisiaque, la mobilisation d'un discours individualisant et responsabilisant, notamment avec le slogan « Choose evolution ».

abords, mais jouissant d'une image à la fois spirituelle et sulfureuse, les pratiques des *backpackers* indiquent une forte polarisation dans le quartier de Khao San, bulle peu à peu appropriée au fil des passages multiples, dans laquelle l'individu mobile s'autorise une pause oisive abordée comme relativement banale entre deux étapes. A l'échelle du quartier de Khao San, les pratiques montrent une diffusion en dehors de la rue touristique sur laquelle se focalisaient les imaginaires. Ko Phangan et Agadir présentaient toutes deux les caractéristiques d'une forte symbolisation autour d'un site et d'une pratique : la *Full Moon Party* à Haad Rin pour Ko Phangan, et la plage et les espaces domestiques à Agadir. L'île de Ko Phangan apparaît appropriée de façon beaucoup plus diffuse sur tout le pourtour de l'île, par des pratiques plus diversifiées, notamment spirituelles et festives s'inscrivant dans d'autres temporalités que la *Full Moon Party*. Agadir se montre sous un jour plus urbain, les centralités de consommation et de sociabilité s'ajoutant dans les pratiques de proximité ritualisées des hivernants à celle de la plage.

En soulignant les décalages entre pratiques et imaginaires, ce chapitre a approfondi la connaissance des mécanismes d'appropriation de l'espace conduisant l'individu à performer non plus seulement un statut de touriste, mais un statut d'habitant. L'analyse a permis de synthétiser ces mécanismes d'appropriation à travers trois axes, celui de la familiarisation avec les lieux, de la fréquentation de lieux autre que les centralités touristiques, et celui de l'expérience de mixité sociale dans les lieux. Ces appropriations des lieux permettent de comprendre l'incidence à l'échelle locale des itinéraires détaillés au chapitre 5, entre ancrage et passage, et de celles des trajectoires amenant par exemple à une fréquentation plus ou moins durable ou répétée des lieux.

Ces rapports aux lieux ambivalents ne s'appuient pas sur n'importe quel double statut dans les lieux, le *backpacker* ou l'hivernant ne combine pas statut d'expatrié et d'habitant, ou celui de réfugié et d'habitant, c'est par le statut de touriste qu'il fait son entrée dans les destinations. L'organisation des lieux par le tourisme est ainsi une ressource fortement mobilisée pour s'approprier les lieux de destination, tout en étant parfois contournée ou détourné pour se construire un « chez-soi » ailleurs. À travers les actes d' « habitabilité » observés, les pratiques des *backpackers* et des hivernants s'intègrent dans l'ensemble des liens transnationaux formés par les circulations internationales dans le cadre mondialisé. Mais leur statut privilégié soulève une spécificité dans leur appropriation translocale par rapport à d'autres groupes d'individus mobiles. Les pratiques montrent bien les destinations sous un jour plus complexe que les imaginaires touristiques, mais l' « envers du décor » jouit lui aussi de l'entre-soi et des imaginaires post-coloniaux caractéristiques de l'enchantement du monde touristique. L'ambivalence du rapport aux lieux des *backpackers* et des hivernants témoignerait alors particulièrement bien d'une des caractéristiques des *lifestyle migrations* : la recherche de l'enchantement au quotidien.

Rare et convoité, l'enchantement induit nécessairement des concurrences. Considérant le rapport aux lieux aussi comme un rapport de pouvoir dans le lieu, le chapitre 9 montrera comment ces pratiques d'appropriation permises par le statut privilégié des *backpackers* et des hivernants, s'inscrivent dans les contextes locaux hiérarchisés et dynamiques, aussi sous des formes de frottements et de négociations.

Chapitre 9.
Des lieux coproduits : enclavements, coprésences et concurrences spatiales

> « Un ghetto ? Un bunker ? Les gens qui disent ça sont des jaloux, balaye Robert. D'ailleurs, on ne va pas vivre entre nous : je veux créer une petite association pour aider les coopératives des villages alentour. Je me sens tellement chanceux moi-même ! »
>
> Extrait d'un article de presse : Deguen F., "'Ce sera mon petit paradis sur terre!'", *Aujourd'hui en France*, 24 octobre 2009

Le champ des *lifestyle migrations* s'est intéressé aux questions d'entre-soi résultant des mobilités d'individus relativement privilégiés des Nords vers des destinations moins développées (Benson et O'Reilly, 2009)[1]. Les groupes étudiés, souvent définis par une appartenance nationale, sont souvent analysés comme des microcosmes. Le renforcement des liens entre individus en mobilité dans le contexte étranger est généralement accompagné, selon les analyses effectuées, d'une relative absence d'intégration dans la société locale (voir par exemple Casado-Díaz, 2009). Souvent analysés d'un point de vue sociologique ou anthropologique, ces enjeux abordent peu la dimension spatiale de cet entre-soi. Les études sur les *backpackers* mobilisent quant à elles régulièrement un vocabulaire spatial, notamment à travers le terme d' « enclave » (Howard, 2005; Cohen, 2006) sans toujours travailler ce que la dimension spatiale peut nous dire de ces entre-soi. Il s'agit ainsi dans ce chapitre de questionner de près ces enjeux de séparation, d'échange et de négociation entre les différents groupes présents sur les lieux étudiés en approfondissant la notion d'appropriation de l'espace (Ripoll et Veschambre, 2005). Cette dernière a été abordée dans le chapitre 8 du point de vue des pratiques et des significations associées aux lieux de destination pour les *backpackers* et les hivernants, à travers des marquages d'appropriation domestique, des symboles identitaires et communautaires. L'appropriation de l'espace dans le cadre des mobilités étudiées est envisagée dans ce chapitre 9 dans ses interactions avec des dynamiques locales, soulignant les imbrications de rapports sociaux en jeu, entre locaux et arrivants, mais également au sein de groupes considérés comme hétérogènes et socialement hiérarchisés. Il s'agit ainsi de se situer dans la continuité des travaux les plus récents des *lifestyle migrations*, mobilisant notamment la notion de privilège, pour souligner les rapports de pouvoir en

[1] Tous les chapitres de l'ouvrage souvent considéré comme fondateur du champ, *Lifestyle migration. Aspirations, expectations and experiences*, traitent de près ou de loin de liens sociaux se développant entre les *lifestyle migrants* abordés comme des communautés à l'étranger. Plus globalement, la majorité des articles traitant des *lifestyle migrations* souligne le renforcement des liens communautaires et la faiblesse des liens avec la communauté locale.

jeu, mais sans se limiter à une approche par les impacts, approche qui peut conduire à envisager la société locale comme passive, et que les études touristiques tentent depuis les années 1990 de dépasser (Encadré 9.1). La lecture de ces interactions entre société locale et *backpackers* ou hivernants permet de regarder comment l'espace est approprié pour coproduire les espaces d'«enchantement » recherchés par les *backpackers* et les hivernants, et les opportunités notamment marchandes, mais pas seulement, dont se saisissent les groupes locaux. Aussi, l'appartenance des *backpackers* et des hivernants à des groupes sociaux intermédiaires, appartenant moins à des élites qu'à des classes moyennes, permet de penser la participation de leurs présences aux dynamiques socio-spatiales locales.

Dans un premier temps, l'analyse se concentre sur les mécanismes participant aux dynamiques d'enclavement à partir des études de cas de deux lieux clés de concentration des groupes étudiés : le camping *Atlantica parc* proche d'Agadir et la rue Khao San à Bangkok. Comment ces lieux de présence temporaire des *backpackers* et des hivernants sont organisés, par les stratégies locales, pour répondre à l'ensemble des besoins de ces derniers ? Dans un second temps, l'appropriation de l'espace est questionnée à travers les coprésences entre les groupes étudiés et les locaux. Après un aperçu du regard porté par les locaux sur la présence occidentale sera présentée la complexité des dynamiques locales dans le quartier de Banglamphu et sur le littoral d'Agadir, s'articulant à côté et avec la présence des *backpackers* et des hivernants. Enfin, l'analyse souligne dans un troisième temps les dynamiques de front d'appropriation de l'espace. Elles s'expriment d'une part à travers les discours chez les hivernants et les *backpackers* de légitimation de leur présence sur place, laissant paraître la reproduction de rapports de pouvoir à l'intérieur même des groupes étudiés. D'autre part, elle est visibilisée par la concurrence pour l'appropriation matérielle de certains espaces, exprimant l'imbrication de rapports de pouvoir à plusieurs échelles, faisant intervenir des acteurs locaux mais aussi des autorités nationales et des acteurs économiques.

Encadré 9.1. Penser les imbrications des rapports de pouvoir au-delà d'une opposition univoque entre société locale et groupes issus des Nords

L'analyse de l'appropriation de l'espace comme expression des rapports de pouvoir dans les sites de destination s'appuie sur plusieurs corpus théoriques qui, par leur articulation, doivent permettre de tendre vers la déconstruction des catégories dominantes tout en évitant de les reconduire[2]. Il s'agit en effet de rendre visible des mécanismes de domination des groupes étudiés sur la société locale, liés à la situation privilégiée de ces groupes à l'échelle mondiale. Rendre visible ce rapport de pouvoir inscrit l'analyse dans la continuité notamment des *postcolonial studies*, qui permettent de déconstruire les systèmes d'oppression passés et

[2] Pour un développement synthétique de ces différentes positions et leur contribution notamment à la question des identités, voir le chapitre 1 de la thèse de doctorat de géographie de M. Oiry Varacca (2014).

présents, en partie hérités de la période coloniale. De nombreuses études montrent dans ce cadre comment le tourisme s'inscrit comme un écho très fort à la colonisation (Hall, 2005) : il permet de perpétuer les représentations façonnées durant la colonisation pour poursuivre la domination culturelle exercée par les puissances dominantes à l'échelle mondiale. Les travaux en France sur l'exotisme montre ainsi les bases coloniales de la quête d'exotisme guidant le tourisme (Staszak, 2008).

En parallèle, l'analyse s'est nourrie notamment des travaux des études touristiques qui ont déconstruit à partir des années 1990 le « paradigme des impacts » (Sacareau, 2007; Doquet, 2010; Oiry Varacca, 2014), paradigme qui reposait sur des catégories binaires peu opératoires pour penser la complexité des mécanismes en jeu dans le cadre d'une activité touristique. D'une part, la critique de ce « paradigme des impacts » souligne l'inefficacité des catégories de bons touristes et de mauvais touristes, associés à des impacts positifs ou négatifs, généralement reliés à des oppositions telles que touristes/voyageurs, tourisme de masse/tourisme solidaire etc. Ces catégories sont généralement construites par les acteurs du tourisme eux-mêmes, ils s'appuient souvent sur des stéréotypes sociaux associant le touriste à « l'idiot du voyage » (Urbain, 2002) et sont difficiles à délimiter dans la mesure où les nombreuses catégories de tourisme « alternatif » se sont institutionnalisées. D'autre part, il s'agit d'envisager la société locale autrement que comme un tout homogène et passif, mais bien comme un ensemble hétérogène, stratifié et interagissant avec le tourisme selon un système d'acteurs complexe.

Ces deux corpus peuvent se retrouver en contradiction : la déconstruction des rapports d'oppression conduit à réifier les catégorisations et les hiérarchisations coloniales et finalement à se retrouver dans un paradigme des impacts opposant une société dominante agissant sur une société d'accueil passive ou uniquement envisagée à travers ses réactions. Comme le souligne A. Doquet (2010) concernant l'usage de ce paradigme des impacts: « Les décalages économiques et le droit à la mobilité témoignent de rapports de force où l'imposition et la soumission font sens. Là réside sans doute le poids du paradigme décrié. Le danger n'est donc pas tant de l'emprunter, mais plutôt de lui accorder une prééminence qui induirait l'idée de passivité générale des acteurs dans les sociétés touristiques. ». L'idée est alors, comme les *subaltern studies* (Oiry Varacca, 2014) le définissent bien, de regarder les capacités d'action des groupes opprimés eux-mêmes. Dans le cadre de ce chapitre, les influences de ces différents courants théoriques doivent permettre de souligner d'une part les formes de privilèges des groupes *backpackers* et hivernants pour accéder aux formes d'entre-soi qu'ils recherchent dans leurs destinations, mais aussi la subsistance de segmentations et rapports de force internes à ces groupes. D'autre part, ces influences théoriques doivent permettre de saisir les formes d'exclusion et de rapports de domination avec la société locale liées à ces présences, tout en pointant la diversité d'acteurs et de stratégies locales envisageant aussi la présence occidentale comme une des ressources participant à leurs propres activités.

1. Enclavement, régulation des présences et stratégies marchandes

Le terme de « ghetto » ou d' « enclave » est fréquemment utilisé, dans la littérature sociologique ou anthropologique, mais également plus largement dans les discours qui circulent dans les médias ou sur internet, pour qualifier la concentration des individus mobiles étudiés dans cette thèse dans certains lieux de destinations. Renvoyant spécifiquement à l'idée d'une ségrégation, notamment sociale, dans l'espace, la forme de l'enclave est particulièrement intéressante à interroger d'un point de vue géographique et notamment en terme d'appropriation de l'espace. L'objectif est de montrer ici comment s'articule la recherche d'entre-soi par les *backpackers* et les hivernants et l'organisation de cet entre-soi par des stratégies locales. Comme l'ont en effet analysé différents auteurs à travers l'exemple des enclaves touristiques (Gay, 2000; Desse, 2008) et comme le précise D. Pearce ci-dessous, elles ne sont pas seulement des entités physiques, mais aussi le reflet de structures sociales et économiques qui s'inscrivent dans l'espace :

> « Resort enclave habe been the most explicitly conceptualised, being seen *inter alia* as 'islands of affluence within the country, walled in and separate from the rest of the population (Goonatilake, 1978, p.7), that is, an enclave is not just a physical entity but also a social and economic structure (Jenkins, 1982). » (Pearce, 2001, p. 30)

Plusieurs lieux d'entre-soi ont été observés sur les deux terrains : la plage de Haad Rin, la *Full Moon Party* ou encore le marché touristique à Ko Phangan, certains lieux de sociabilité à Agadir ou encore le village *Club Evasion* créé ex-nihilo entre Agadir et Mirleft. Deux formes d'enclavement particulièrement structurant dans l'espace ont été choisies comme études de cas : le camping *Atlantica parc* près d'Agadir et la rue Khao San à Bangkok. Ces deux exemples montrent comment la recherche d'entre-soi, d'ordre quotidien et résidentiel pour les hivernants au camping, d'ordre festif et consommateur pour les *backpackers* à rue Khao San, repose sur l'organisation, par les acteurs locaux, d'un ensemble de services organisant l'espace pour répondre aux attentes des individus mobiles présents.

1.1. Le camping au Maroc : la création d'une urbanité exclusive

Le camping, comme le chapitre précédent l'a présenté, offre aux hivernants en camping-car le contexte d'une sociabilité d'entre-soi renouant avec l'imaginaire du village et de la vie communautaire. Cet entre-soi repose largement sur la mise en place d'une urbanité exclusive dans l'espace du camping, fondée sur une régulation de l'accès à l'espace et sur une offre marchande tournée exclusivement vers les résidents

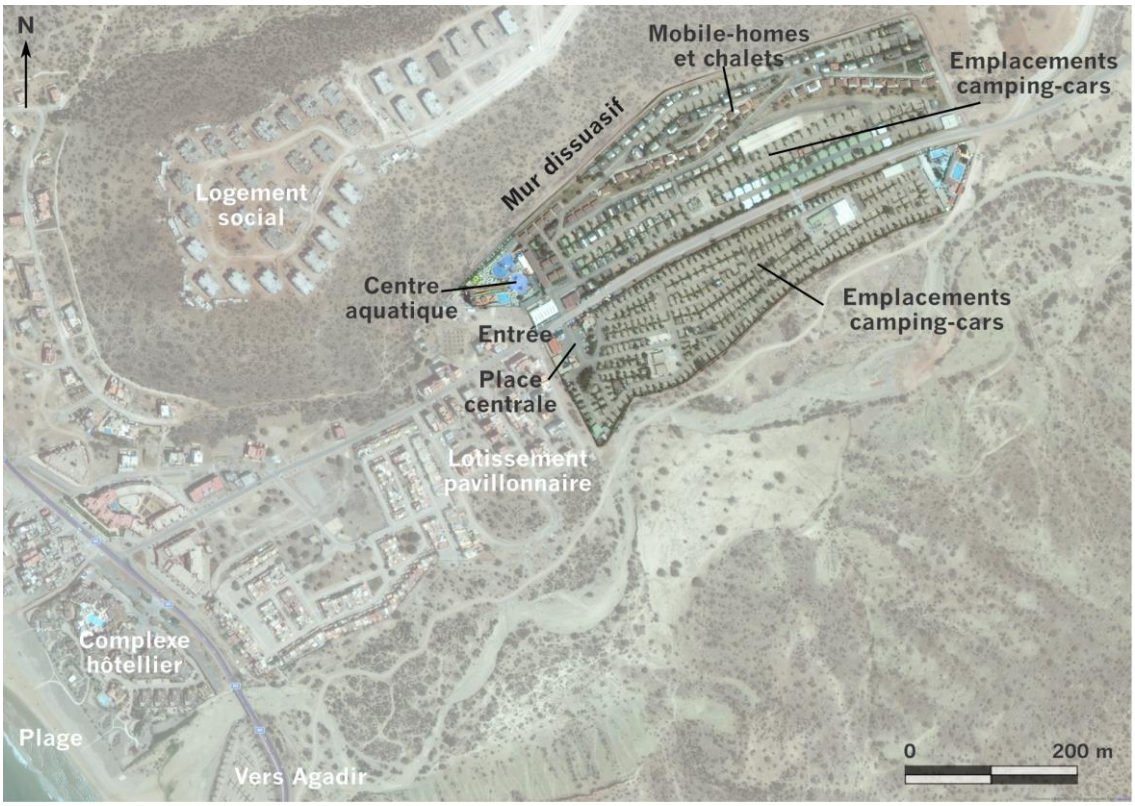
du camping. On retrouve ainsi les caractéristiques d'entre-soi à la fois résidentiel et touristique : l'imitation d'un espace public mais dont l'accès est contrôlé rappelant les « gated communities » (Atkinson et Blandy, 2013) et la concentration d'une offre adressée à une clientèle de passage, lui permettant de ne pas sortir de l'enclave, comme dans les villages vacances (Réau, 2005), ou plus largement les retranchement touristiques tels que les îles-hôtels (Gay, 2000). Si la présence marocaine est exclusivement liée au maintien du bon fonctionnement de l'enclave, se tissent de façon marginale, au fil des années, des reconnaissances mutuelles.

1.1.1. Une urbanité protégée, ségrégée et saisonnière

Le camping d'*Atlantica parc* et le village fermé pour retraités *Dyar Shemsi* sont deux espaces qui ont été particulièrement médiatisés notamment à travers des reportages télévisés. Ils témoignent du succès de quelques acteurs locaux du marché du tourisme ou de l'immobilier qui se sont concentrés sur la cible spécifique des Européens se rendant pour au moins plusieurs mois au Maroc. Les acteurs se tournant au sens large vers cette clientèle européenne sont relativement divers, du petit commerçant ouvrant une charcuterie au supermarché *Marjane* offrant des places de stationnement aux camping-caristes. Dans le cas d'*Atlantica parc*, le succès de l'établissement repose sur la proximité avec Agadir (30 kilomètres) et la création d'un espace d'entre-soi répondant aux critères de sécurité, d'embellissement et de services recherchés par les hivernants. Je propose de penser ce camping en termes d'urbanité, notion qui permet de penser la coprésence dense et diversifiée entre des objets sociétaux, matériels et immatériels au-delà de la durabilité et de la matérialité de la ville (Lussault, 2003).

Le camping d'*Atlantica parc* a ouvert en 2004, deux ans avant que le « camping international », site de camping autorisé mais sans aucune infrastructure, ressemblant à un site de camping sauvage, ne ferme dans la perspective des travaux du futur complexe touristique et résidentiel *Taghazout bay*. Le marché était tout nouveau et la demande était forte, ce qui a amené le même propriétaire à ouvrir en 2009 un autre camping sur le même modèle que *Atlantica parc*, *Atlantica Imourane*, plus proche d'Agadir et attirant ainsi les hivernants un peu plus âgés en raison de la proximité de la ville et notamment des services hospitaliers. Le camping d'Aglou-plage, à 100 kilomètres au sud d'Agadir est un des seuls autres campings aussi équipé et dirigé par le cousin du directeur d'*Atlantica parc*. Un troisième camping *Atlantica* serait selon le directeur en projet à Taghazout.

Figure 9.1. Vue aérienne du camping *Atlantica parc* à Imi Ouaddar, enclave délimitée et structurée



Réalisation : B. Le Bigot
Fond : Bing Aerial

Atlantica parc s'identifie à une enclave compacte située dans la vallée d'Imi Ouaddar, à environ 600 mètres de la plage (Figure 9.1). Le site se décompose en deux parties séparées par une route s'enfonçant dans la vallée. Cette route est très peu passante et la circulation entre les deux parties du camping est aisée. Les limites sont définies par des murs, renforcés au nord par un dispositif dissuasif (Photographie 9.1), du côté des quartiers récents de logement social collectif situés sur le plateau. L'accès du camping se fait par une barrière d'entrée en face de l'accueil du camping (Photographie 9.2). L'intérieur du camping reprend de nombreuses caractéristiques d'un espace urbain avec ses axes de circulation, ses rues portant des noms de ville du Maroc, ses trottoirs, ses parterres fleuris et entretenus, ses équipements et ses pôles de commerces et sociabilité. Se dessinent également deux « quartiers » principaux, celui des emplacements de camping-car, 700 en tout, sur toute la partie sud du camping et une section de la partie nord, et le quartier des « emplacements de haut-standing » pour reprendre l'appellation du directeur, avec 95 mobiles-homes et 43 chalets[3], localisés dans la partie nord, dont une partie en hauteur, sur les versants de la vallée.

[3] Ces chiffres datent de 2015, il est probable que de nouveaux emplacements accueillent des mobile-homes et chalets.

Photographie 9.1. L'enceinte nord du camping : un mur dissuasif surmonté de morceaux de verre

Photographie 9.2. L'accès contrôlé du camping

Sources : B. Le Bigot, Maroc 2014

La mixité en termes de nationalité au sein du camping est relativement contrôlée. La clientèle est composée de 70 à 80% de Français et 20% d'autres nationalités à commencer par les Allemands, puis les Italiens, Finlandais, Britanniques, Hollandais et Belges. Le directeur du camping indique qu'il essaye volontairement de ne pas créer de secteur par nationalité, pour éviter des problèmes : « par exemple si on créé le secteur des Allemands, les Français n'auraient pas le droit de pénétrer dedans ». Une forme de ségrégation sociale s'observe néanmoins entre les camping-caristes du « bas » du camping et les propriétaires de mobile-homes, « en haut », sur les versants. L'impression de « dominer » le camping depuis les mobile-homes s'articule à des rapports de classes internes rendant compte d'une concurrence pour la légitimité à être présent, rapports qui seront développés dans la suite du chapitre.

Cette urbanité est organisée pour les hivernants de façon saisonnière et montre une stratégie de modulation de cet espace de la part des gérants, pour l'exploiter toute l'année en tirant partie de la saisonnalité des mobilités. Plus de 50% des camping-caristes restent plus de trois mois. Se voit dans ce pourcentage le partage notamment entre ceux qui se sont sédentarisés et ceux qui optent pour un hivernage itinérant au Maroc. Comme l'a montré le chapitre 6, ce partage correspond généralement à une trajectoire de sédentarisation progressive au fil des cycles d'hivernage. À partir du 15 novembre, le camping présente 20 à 30 % d'occupation et affiche complet à partir du 15 janvier jusqu'à début mars. En juin, juillet et août, le centre aquatique attire notamment des colonies de vacances d'enfants marocains disposant de locaux au fond du camping, fermés pendant les moins de présence des hivernants. Le camping accueille également à cette période estivale des jeunes ou familles européennes, ainsi

que des touristes marocains, résidant au Maroc ou à l'étranger, généralement en tentes ou en chalet mais pas en camping-car, véhicule de loisir trop cher pour se diffuser dans les pratiques vacancières des Marocains selon le gérant. La création de cet espace à usage « réversible » montre de la part des gérants la capacité à exploiter une présence, même temporaire, en s'appuyant notamment sur des stratégies de fidélisation de la clientèle.

1.1.2. « Un petit village » : services ciblés et relations marchandes

Comme le sous-entend le gérant du camping d'Imourane les services proposés par ces campings contribuent à l'enclavement et l'entre-soi recherché : « Le camping est un petit village, si le client a besoin de quelque chose, il doit le trouver ici sans avoir à bouger ». On retrouve alors le même type de configuration spatiale que celle des villages vacances VVF et Club Méditerranée analysés par B. Réau (2005) avec un pôle qui rassemble « les activités liées au monde extérieur permettant ainsi au vacancier de ne pas avoir à sortir du village et même, s'il le veut, de nier le monde extérieur puisqu'il peut très bien passer son séjour sans avoir recours à ses services. » (p. 128). La place centrale d'*Atlantica parc* regroupe plusieurs espaces de services organisés par le camping (Photographie 9.3) : le poissonnier, le coiffeur, le vendeur de cosmétiques, le réparateur spécialisé en parabole, le tapissier pour les housses de camping-car, l'espace de lavage des véhicules et un point presse. Ces commerçants sont employés par le camping et leurs espaces sont construits sur le même modèle et les enseignes reprennent généralement la même charte graphique, donnant une impression d'harmonie.

Photographie 9.3. La place centrale du camping, reproduction d'une place de village

Photographie 9.4. Le restaurant du parc aquatique, indépendant mais inséré dans le camping

Sources : B. Le Bigot, Maroc 2014

Un cybercafé et un cabinet médical, où il est possible de prendre rendez-vous avec un médecin, sont également présents sur le site. D'autres services sont proposés bien qu'ils soient gérés de façon indépendante du camping : une boutique d'objets traditionnels, un snack, un parc aquatique avec son restaurant (Photographie 9.4), un

tapissier ainsi qu'une petite épicerie. Le site constitue une petite niche commerciale correspondant à cette clientèle réduite mais possédant un pouvoir d'achat relativement fort. Le charcutier tenant une boutique à Tamraght souhaitait s'installer initialement près du camping à Imi Ouaddar mais a essuyé un refus de la part de la direction qui ne souhaitait ni alcool ni porc, ce qui permet de supposer que les commerçants installés en dehors du camping négocient leur place. Cette concentration de services permet de fait à une partie des hivernants rencontrés de ne se rendre qu'une fois tous les deux semaines à Agadir. S'articulent à ces services les activités organisées par les hivernants eux-mêmes : gym, chorale, dictée, loto, marche à pied, country. Cette urbanité recréée apparaît comme façonnée à l'image des hivernants, en fonction notamment de leur classe d'âge et de leur pratique du camping-carisme.

Cette urbanité adaptée et recréé peut être interprétée, comme l'a proposé le chapitre précédent, comme le lieu d'expérience d'une « authenticité existentielle » à travers le sentiment d'appartenance à une communauté. Dans cette interprétation proposée par Wang (1999) de l'authenticité cherchée par les touristes, celle-ci ne repose pas nécessairement sur les mythes de l'authenticité associant notamment l'authentique à l'Autre et à l'Ailleurs. Dans le fonctionnement communautaire d'un camping comme *Atlantica parc*, les relations entre les résidents et le personnel marocain permet d'avancer l'idée d'un mélange entre le sentiment d'appartenance communautaire et le mythe de l'Autre attribuant à la société locale la nostalgie de formes de vie perdue dans les sociétés modernes occidentales. Les employés sont tous marocains, 75 personnes à *Atlantica parc* et 132 en tout sur les deux sites. Le directeur et le gérant soulignent que les équipes sont maintenues d'une année sur l'autre notamment parce que les relations qui se nouent entre les camping-caristes et les employés participent à la fidélisation de la clientèle, fidélisation qui constitue l'une des stratégies marketing forte du camping auprès de cette clientèle de niche relativement fragile[4]. Ces relations de proximité liées à l'échange marchand se retrouvent également très valorisées dans le cas des hivernants qui résident à Agadir en dehors d'un camping, soulignant l'idée que l'Ailleurs en général, et en particulier la société marocaine, permettraient de renouer avec des liens sociaux plus « vrais ».

Les entretiens avec les employés ont montré que la forme de l'enclavement constituait une stratégie marchande qu'ils valorisaient, y trouvant un intérêt commercial et parfois personnel. Nadir, qui tient la boutique d'artisanat et a déjà exercé à Agadir, déclare préférer vendre durant l'hiver au camping, sa connaissance des gens lui permettant de vendre mieux. Pour Hamid, assurant différentes tâches d'accueil et de maintenance, ce travail lui apporte une stabilité d'emploi et une certaine fierté d'avoir noué des relations de proximité avec certains hivernants avec lesquels il a passé des vacances en France et passe des moments réguliers lors de leur présence au

[4] Comme le souligne le gérant du camping Imourane en 2015, les évènements terroristes en France ont eu pour conséquence une légère baisse de la fréquentation.

camping. Le coiffeur se félicite d'avoir appris plusieurs langues grâce à sa clientèle et me montre des cartes postales reçues de toute l'Europe. Se perçoit à travers ces relations et les discours qui les décrivent, plus largement développés dans la suite du chapitre, à la fois le support et la transformation des héritages postcoloniaux qui façonnent ces liens, entre curiosité et intérêt réciproque et position de subalternité et de domination. L'examen de l'usage et du contrôle de l'espace rappelle bien ces rapports de pouvoir puisque l'urbanité décrite est bien une urbanité organisée par les uns, pour les autres[5]. Le caractère circulatoire de l'hivernage entraîne cela dit, à la différence d'un village vacances, la formation d'une reconnaissance mutuelle forte au fil des années, gommant parfois très efficacement le rapport marchand en jeu.

1.2. La rue Khao San : enclave urbaine commerciale et festive

La rue Khao San a été décrite dans les chapitres précédents comme un haut-lieu du *backpacking*, et comme la centralité principale, à la fois attirante et repoussante, du quartier pratiqué par les *backpackers*. C'est principalement sous le terme d' « enclave touristique » (Howard, 2005) ou de « ghetto » (Sørensen, 2003; Gogia, 2006), que la rue Khao San est évoquée dans la littérature. Cette rue est pourtant un espace public ouvert dans lequel chacun est censé pouvoir circuler librement. L'enclavement décrit est lié à sa spécialisation commerciale et festive, s'adressant à un type particulier d'usagers de l'espace, notamment les *backpackers*. Il s'agit ici d'interroger cet enclavement, au-delà d'une approche fixe et dichotomique en soulignant les mécanismes qui participent au fonctionnement de cette rue, ses fonctions notamment festives et commerciales et ses temporalités marchandes.

1.2.1. Un espace public urbain structuré par la fête et le commerce touristique

La rue Khao San tire son attractivité de la profusion d'offres touristiques qu'elle abrite et de l'ambiance festive qui y est associée, comme l'a montré le chapitre 7 sur les imaginaires touristiques. Les travaux récents sur la fête ont souligné l'évolution de l'association traditionnelle entre la fête et un espace-temps exceptionnel (Di Méo, 2001). La fête et la culture correspondent aujourd'hui de plus en plus à un événement permanent, performatif d'une identité et instrument de médiatisation d'une communauté ou un territoire (Crozat et Fournier, 2005; Gravari-Barbas et Veschambre, 2005). Aussi la fête, tout comme les loisirs en général, sont de plus en plus associés à des dynamiques de marchandisation (Crozat et Fournier, 2005).

---

[5] À *Atlantica parc*, les présences sont contrôlées mais des marocains peuvent séjourner, comme c'est le cas majoritairement l'été. Dans le camping de Tiznit, malgré le fait qu'il s'agisse d'un camping municipal, la présence marocaine est tout simplement interdite par le règlement en dehors des employés, situation que l'on retrouve d'ailleurs également dans certaines *guest houses* de *backpackers* en Thaïlande, et qui dans les deux cas, semble mise en place notamment pour prévenir la prostitution.

La rue Khao San s'inscrit dans le cadre de cette rencontre paradoxale entre le caractère éphémère propre à l'espace-temps festif qui accompagne l'expérience des *backpackers* de passage dans cette rue et le caractère banal du fonctionnement quotidien d'un quartier urbain commercial. Cette situation paradoxale évoque les espaces spécialisés autour de l'activité de loisir dont les archétypes seraient Las Vegas ou encore Disney Land (Didier, 2001). La spécialisation autour du commerce touristique et de la fête participe de l'enclavement urbain, puisque comme le rappelle (Di Méo, 2001), « pour être efficace et acceptée par tous, la fête se concentre et se contracte dans l'espace » (p. 635). Cette concentration permet, pour le *backpacker*, de rencontrer facilement, dans un Ailleurs garantissant l'anonymat, des personnes partageant la même situation de voyage. Dans le même temps, elle implique le positionnement des différents acteurs, pour provoquer, accompagner ou contrôler les festivités.

L'observation montre tout d'abord un fonctionnement relativement maîtrisé de la rue Khao San par les pouvoirs publics : la rue fait partie des quelques zones commerciales de Bangkok qui ont été en partie piétonnisées, de 18h30 à 3h, à l'initiative de la *Bangkok Metropol Authority* (BMA) en 2001, avec l'aide de la police locale, un poste étant situé dans la rue Chakrapong. à l'extrémité ouest de la rue Khao San. La *Tourism Authority of Thailand* a promu le projet et l'étude de Kumar et Ross (2006) sur la question montre que les commerces de la rue ont globalement augmenté leur vente depuis la mise en place de cette politique. Le commerce de rue est très présent à Bangkok en général et en particulier dans le quartier d'étude. Il est régulé par une ordonnance de la BMA s'appuyant sur la législation nationale (Tangworamongkon, 2014). Les vendeurs de rue sont soumis à un permis délivré par les autorités administratives locales, en accord avec la police locale. La délivrance des permis doit réguler les espaces de vente, garantir que les activités n'obstruent pas la circulation, que la propreté de la rue soit maintenue, et que la vente, notamment de nourriture se fasse dans de bonnes conditions d'hygiène. Une directive de 2005[6] accroit les pouvoirs des autorités locales par rapport à cette régulation. Elles déterminent par exemple certaines zones où la vente est interdite ou encore elles fixent la taxe annuelle pour l'obtention du permis, taxe encadrée par des seuils minimum et maximum et déterminée selon la zone d'activité. Dans la rue Khao San, l'immense majorité des stands de rue sont touristiques. Les stands qui sont sur les trottoirs et les commerçants ambulants possédant un chariot sont généralement autorisés, mais l'activité de la rue attire également des vendeurs à la sauvette (Howard, 2005). Comme dans d'autres endroits de Thaïlande, par exemple à Ko Phangan, la police est devenue encore plus présente à Khao San depuis le dernier coup d'état militaire de mai 2014, faisant notamment pression pour le respect des horaires de fermeture des bars et le respect des interdictions de vente sur la chaussée.

[6] BMA Directive on Regulations and Conditions of Vending in Designated Areas (18 July 2005)

L'arpentage de la rue Khao San à plusieurs moments de la journée permet rapidement de repérer une variété de types d'offres commerciales : les *guest houses* et hôtels, les bars et restaurants, les agences de voyages et les boutiques vendant des objets manufacturés à destination des touristes (vêtements, sacs, bijoux, musique, etc.) ou proposant des tatouages, piercings ou coiffures[7]. Différents types d'offres commerciales s'articulent avec différentes modalités de vente : les boutiques fixes au rez-de-chaussée des immeubles, les stands amovibles installés sur les trottoirs, souvent installés dans la continuité des boutiques fixes (Photographie 9.5), les micro-stands amovibles sur la chaussée ayant pour support un tissu au sol, une petite table, un présentoir ou des tabourets (Photographie 9.6), les commerçants ambulants, avec chariot et sans chariot (Photographie 9.7). Comme le montrent les photographies, le trottoir est en partie occupé par les stands mais un axe de circulation juste devant les boutiques reste libre.

Photographie 9.5. Boutique de tatouage, stand amovible de vêtements et de boissons sur le trottoir

Photographie 9.6. Stands amovibles de livres sur le trottoir, de coiffure et de faux papiers sur la chaussée

Sources : B. Le Bigot, Thaïlande 2014

[7] Pour un détail précis des types de commerces, avec une tentative de comptage, voir l'article de Howard (2005).

Photographie 9.7. Commerçante ambulante avec chariot de fruits au milieu de la chaussée

Photographie 9.8. Diversité de l'offre de restauration, du fast-food international au stand touristique local

Sources : B. Le Bigot, Thaïlande 2014

La restauration et la boisson se déclinent selon des offres très variables (Photographie 9.8). Les chaînes de restauration rapide internationales sont présentes, comme Mac Donald qui possède deux magasins de part et d'autre de la rue. La chaîne internationale de superettes 7 eleven est présente dans tout le quartier et à deux emplacements dans la rue Khao San. Très fréquentés par les touristes comme par les locaux, très présents dans toute la Thaïlande et ouverts 24 heures sur 24, sept jours sur sept, ces magasins sont devenus une forme de symbole paradoxal[8] du séjour des Occidentaux en Asie, tant ils sont fréquentés de façon quotidienne. Se déclinent tout au long de la rue des bars-restaurants fixes bon marché, des stands vendant notamment du *pad thai*, plat thaïlandais devenu le plat typique auprès des touristes, ainsi que des chariots parcourant le milieu de la chaussée. On ne repère pas d'organisation de la rue selon la concentration de certaines offres, mais plutôt un mélange continu des différents services proposés.

On sait par le biais d'une enquête par questionnaire menée par Howard (2005) dans le quartier de Khao San, que la majorité des vendeurs fixes sont plutôt jeunes, vivent à plusieurs kilomètres de la rue Khao San, travaillent en moyenne 10h par jour pour un faible revenu et qu'ils voient leur travail de façon plutôt positive. Les discussions avec plusieurs vendeurs montrent par ailleurs la relative stabilité des

[8] À l'opposé des références à une forme d'authenticité culturelle thaïlandaise, le *seven eleven* renvoit à une forme d'authenticité pratique du séjour du *backpackers* en Asie, prenant un de ses aspects modernes comme symbole. Nombreux sont les *backpackers* qui ont fait référence à la petite musique de la porte d'entrée de ces superettes, aux différents produits classiquement achetés lors des fringales festives nocturnes, comme ces petites choses qui font rire et prouvent que l'on fait partie de la communauté.

commerçants installés dans la rue, comme Ying qui tient un stand touristique de vêtements dans la partie est de la rue depuis 25 ans. Cependant, la littérature n'a pas travaillé le fonctionnement de l'enclave à l'échelle très structurante de la journée. Cette temporalité journalière montre des stratégies d'usage de l'espace public par les commerçants leur permettant de tirer parti chacun à leur niveau de toutes les opportunités marchandes liées à la concentration des *backpackers*.

1.2.2. Les 24 heures de Khao San Road, étude photographique : la mobilité des marchands pour l'immobilité du voyageur

L'activité commerciale dans Khao San montre des stratégies d'usage marchand de l'espace public par la population locale particulièrement concentrées, ainsi que des dynamiques à l'échelle de la journée. Pour mieux lire ces temporalités du quartier et les stratégies commerciales correspondantes, l'enquête menée en février 2014 et en avril 2015 a combiné un arpentage quotidien de la rue et la mise en place d'un dispositif photographique depuis la fenêtre d'un hôtel. Ce dispositif permet notamment, à la suite des travaux sur le commerce souvent dit « informel », de montrer qu'au-delà d'un flou apparent, celui-ci correspond à une forte structuration de l'offre commerciale, adaptée aux rythmes urbains et aux caractéristiques sociales et logistiques des espaces (Monnet, Giglia et Capron, 2007; Berroir *et al.*, 2016).

L'arpentage permet de faire l'expérience de la foule, d'être en contact avec l'ambiance urbaine, d'observer de près des interactions mais rend difficile l'appréhension de l'organisation spatio-temporelle précise de la rue. Le dispositif photographique mis en place depuis une chambre de l'hôtel DDin, située à peu près au milieu de la rue[9] a permis, grâce au principe du *time lapse*, c'est à dire de la prise de vue selon un même angle, à un intervalle régulier de temps, d'appréhender par l'image les transformations du paysage urbain et de l'usage de l'espace de la rue. Le dispositif a pour rappel été mis en place entre le mardi 10 février[10] 10h30 et le mercredi 11 février 10h30, donc pendant 24h, avec des prises de vue toutes les heures, selon trois angles de vue, vers l'est, vers l'ouest, et en face de la fenêtre. Les prises de vue ont été accompagnées de commentaires sur l'ambiance sonore. L'analyse des photographies obtenues permet d'identifier un séquençage d'une journée type de la rue Khao San selon quatre dynamiques principales, présentées sur la Figure 9.2. en quatre colonnes (lecture de gauche à droite sur la double page), à partir des trois angles de vue. Ces dynamiques rendent compte des croisements de logiques de consommation et de logiques commerciales (Gomes, Reginensi et Bautes, 2008), permettant le fonctionnement de l'enclave.

---

[9] Voir le détail du dispositif dans l'encadré 3.2. du chapitre 3 méthodologique.

[10] L'activité de la rue est relativement semblable quelque soit le jour de la semaine. L'activité est un peu plus importante les vendredi soirs et samedi soirs, jours où des jeunes Bangkokois fréquentent également le quartier, comme le développera la section 2.1. de ce chapitre.

Figure 9.2. Vingt-quatre heures rue Khao San : séquençage photographique des temporalités urbaines

Quatre temporalités en colonnes selon trois angles de vue en ligne, à lire en double page

Sources : B. Le Bigot, photographies réalisées le 10 février 2014

Entre 12h30 et 18h30, la rue est dominée par une dynamique d' « installation ». Les mobilités sont surtout logistiques, aussi bien pour les marchands qui ramènent leurs marchandises dans la rue, que pour les voyageurs qui arrivent depuis l'aéroport. Les boutiques sont ouvertes, mais les stands amovibles ne s'installent que progressivement sur les trottoirs. La photographie en point de vue central montre par exemple des panneaux de présentoirs vides, qui vont se garnir de marchandises. Les commerçants ambulants prennent également place au fil de l'après-midi, profitant de la circulation des passants. À cette heure, la circulation automobile est encore autorisée, se croisent dans cette rue carrefour les taxis, tuk tuk ou scooters qui proposent aux *backpackers* de les amener dans d'autres quartiers de Bangkok, et les taxis ou mini-bus faisant le lien avec l'aéroport. L'hébergement dans la rue Khao San même est plus cher et très bruyant, mais certains touristes ne connaissent que le nom de cette rue et y sont donc déposés directement. L'ambiance sonore est celle d'une rue à forte fréquentation où se mélangent les bruits de moteurs et les discussions des passants.

À partir de 18h30, la rue devient piétonne alors que la nuit tombe, une dynamique de « saturation » progressive de l'espace public se met en place au fur et à mesure que les stands amovibles se positionnent sur le trottoir, ainsi que sur la chaussée. Les mobilités des marchands locaux qui convergent à Khao San permettent l'immobilité des voyageurs consommateurs, qui, puisque les offres viennent à eux, n'ont pas besoin de sortir de la rue. L'espace se sature par la foule de piétons et les vendeurs. Le paysage urbain obtenu sur les photographies témoigne lui-même d'une certaine saturation, liée à cette foule mais aussi aux nombreux panneaux lumineux qui composent une ambiance criarde et multicolore. Jusqu'à 22h30, les *backpackers* et les touristes en général parcourent largement la rue de stands en stands, en comparant les offres. La concurrence est importante mais la demande également. Sur la chaussée qui se rétrécie au fur et à mesure qu'elle est occupée par des vendeurs, circulent à la fois les touristes et les marchands ambulants. Ceux qui n'ont pas de chariots font souvent des démonstrations avec les objets qu'ils vendent : laser, petit objets volants, chapeaux ethniques à grelots, etc. allant à la rencontre des passants et de ceux qui s'assoient dans les bars bordant la rue.

Entre 22h30 et 2h30 du matin, s'identifie une période de « polarisation » où les flux s'orientent et se stabilisent vers les espaces de bars et où la sociabilité d'entre-soi remplace la déambulation. Certaines parcelles du trottoir et de la chaussée utilisées précédemment comme stands de vente d'objets sont organisées avec des tables et des tabourets en plastiques pour servir de l'alcool (voir par exemple sur la vue est), notamment les célèbres *buckets*, petit sceaux en plastique remplis de cocktail à partager avec plusieurs pailles. Les glacières de bières jalonnent la chaussée, remplaçant parfois les chariots de nourriture. La foule se concentre cependant dans quelques grands bars où la musique devient de plus en plus forte pour concurrencer celle des autres. Le niveau de décibels atteint entre minuit et 2h30 est extrêmement fort, ce qui explique

que les chambres donnant sur la rue soient moins chères que les chambres sans fenêtre. En parallèle, certains stands amovibles sont recouverts de bâches et stockés (voir vue centrale et ouest).

Enfin entre 2h30 et 12h30, une période de « dispersion » s'enclenche progressivement. La circulation automobile reprend après le passage de la police à 2h30 (voir vue est). La majorité des commerçants et des touristes sont partis. Certains commerçants ambulants restent, profitant de la faible concurrence et des demandes des fêtards les plus tardifs. Durant cette tranche horaire, la rue est presque vide et les quelques présents sont à la fois des *backpackers* et des locaux, groupes de jeunes ou travailleurs se détendant ensemble après leur soirée de travail. Se repèrent par exemple quelques transats de massages, occupés aussi bien par des *backpackers* que par des locaux, quelques vendeurs de bières et de *pat thai*. Entre 3h et 4h du matin, la rue est nettoyée. Durant la matinée, la rue est essentiellement animée par le passage des taxis, des livraisons, mais aussi par la circulation de locaux se rendant au travail dans le quartier. L'arrivée quotidienne de nouveaux touristes et la caractéristique festive de la rue engendrent un mélange de pratiques et de sociabilités à la fois exceptionnelles et banales. Le zoom présenté en Photographie 9.9 montre ainsi à 7h du matin un jeune touriste, potentiellement *backpacker* et un groupe de jeunes locaux discutant à côté d'une glacière de bière, poussant la nuit de fête jusqu'au petit matin. À côté d'eux passent deux nouveaux arrivants, découvrant la rue, semblant prêts à s'installer dans une *guest house* et à se sentir rapidement à l'aise comme l'absence de tee-shirt de l'homme le laisse penser. Enfin, on distingue un duo de locaux, une commerçante ambulante disposant de produits adressés plutôt à une clientèle locale, discutant avec une passante et deux jeunes hommes, l'un faisant partie du groupe qui a passé la nuit là, l'autre venant le voir en scooter.

Photographie 9.9. 7h du matin rue Khao San, fin de soirée des uns et début de journée des autres

Source : B. Le Bigot, Thaïlande 2014

L'activité de consommation et de fête s'adresse essentiellement aux touristes, excluant implicitement les locaux. Néanmoins, l'espace public est approprié par ces derniers notamment pour le commerce, et plus rarement, pour partager l'activité

festive. Ce décorticage des micros dynamiques spatio-temporelles quotidiennes de la rue Khao San rend compte d'une stratégie locale de micro-mobilité, celle des marchands ambulants notamment, de la mise en mobilité des objets, pour permettre l'immobilité temporaire des voyageurs dans la rue. L'enclavement touristique est à la fois la forme urbaine permettant l'entre-soi festif dans l'Ailleurs et le produit de stratégies marchandes qui permettent d'atteindre plus facilement les clients. L'exemple montre bien que la mobilité n'a pas de valeur en soi. Ici, l'immobilité des *backpackers* est plutôt souhaitée, tandis que la mobilité des marchands est d'avantage subie. Aussi, la mobilité des marchands montre que la rue ne fonctionne pas en vase clos, elle fonctionne avec l'échelle du quartier, où se situent notamment les lieux de stockage des objets, des chariots.

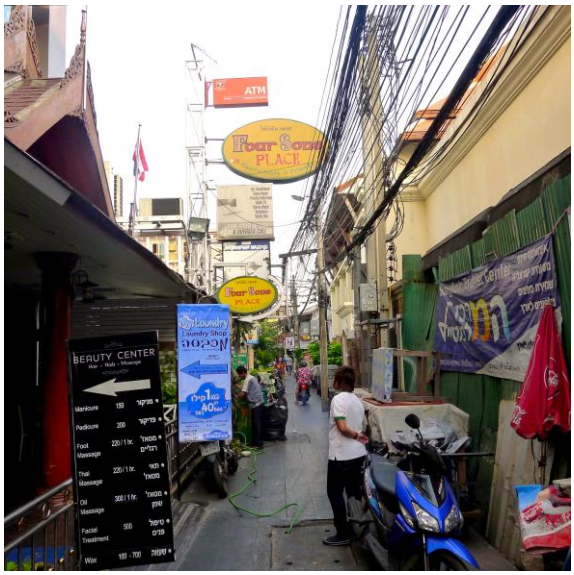
1.2.3. Des stratégies d'appropriation de l'espace par les commerçants

La présence marchande se négocie dans la rue Khao San selon diverses stratégies mettant en valeur l'usage de marges temporelles et le fonctionnement de la rue en interaction avec l'échelle du quartier. Quatre principales stratégies, qui se combinent parfois peuvent se repérer : l'ambulantage, l'occupation pérenne, l'occupation temporaire et le monopole d'une niche temporelle.

L' « ambulantage » consiste, comme l'ont montré d'autres travaux (Monnet, Giglia, et Capron, 2007), pour les marchands, à se mettre en mouvement, à « ambulanter », pour être au plus près de la demande et notamment de saisir le consommateur lors de ses mobilités urbaines. Ici, il s'agit essentiellement d'aller à la rencontre des touristes se promenant dans les artères touristiques. La négociation consiste, par exemple pour ceux qui ont un chariot, à accéder à un emplacement stratégique. L'observation montre que les chariots de restauration restent généralement plusieurs heures au même endroit et que le même vendeur revient au même emplacement chaque jour : sa place a été négociée. Cette stratégie repose sur la propriété ou la location d'un chariot, ainsi que sur la location d'un espace de stockage, pour la marchandise et de garage pour les chariots. Les ruelles parallèles de la rue Khao San, ainsi que d'autres rues du quartier, abritent certains sites de stockage et de garages (Photographie 9.10). Yared, qui tient le stand de revente d'objets dans la rue Rambuttri, m'explique que certains travailleurs locaux sont spécialement payés par les vendeurs pour s'occuper de l'acheminement des chariots et plus spécifiquement des stands amovibles, sur les lieux de ventes. Ils doivent garantir la sécurisation de la marchandise durant la nuit. Les vendeurs sans chariot sont quant à eux plus vulnérables car ils ne disposent généralement pas de permis de vente : ils négocient alors principalement leur place en étant solidaires pour signaler les arrivées de la police.

Photographie 9.10. Stockage de chariots dans le soi Dannoen Klang Nuea, ruelle parallèle à la rue Khao San

Photographie 9.11. Mayom, ruelle parallèle à la rue Khao San, présence encore forte du tourisme



Sources : B. Le Bigot, Thaïlande, 2014

L'occupation pérenne, à l'opposé de l'ambulantage, est la stratégie des boutiques, *guest houses*, restaurants fixes. Du Mac Donald à la librairie, ces boutiques se rendent visibles par une pancarte, leur multiplication formant l'une des caractéristiques forte du paysage typique de la rue, rendant compte de son aspect commercial et international. Tous les propriétaires de *guest houses* interrogés dans le quartier ont signalé la forte augmentation des prix de location de locaux dans la rue à cause de la concurrence. Ces boutiques ont ainsi parfois une toute petite entrée par la rue Khao San mais elles fonctionnent avec une ouverture sur un des petits *soi* perpendiculaires, petits passages reliant Khao San à des *soi* parallèles (Photographie 9.11). Dans ces *soi*, tout proches de Khao San et très majoritairement orientés vers le tourisme (*guest houses*, massage, agence de voyage) se remarque l'ambiance beaucoup plus calme et la présence locale qui indique la décroissance progressive de l'orientation touristique de l'usage du bâti et son mélange avec la fonction résidentielle locale, comme le développera la prochaine section.

L'occupation temporaire, c'est à dire les stands s'installant et se désinstallant au fil de la journée, consiste en une appropriation de l'espace relativement peu coûteuse pour le vendeur. Il exploite ainsi les moments de fortes affluences dans la rue. Comme pour les marchands ambulants, ce dispositif nécessite un espace de stockage vers lequel le stand est déplacé. Le vendeur occupant le trottoir doit disposer d'un permis et il paye également le magasin devant lequel il s'installe. Les micros stands installés sur la chaussée et les coiffeuses installées sur un tabouret ont en commun avec les vendeurs ambulants sans chariot de ne pas être autorisés à vendre à cet emplacement, censé être réservé à la circulation. Le dispositif léger permet de rapidement ranger son matériel si

la police arrive. Ce type de vente à la fois fixe mais amovible permet notamment à certains commerçants de se relayer sur un même espace, changeant le type de produits proposés selon l'heure. Enfin, une petite partie des commerçants investit la nuit en tant que niche temporelle de consommation. Le Mac Donald et le 7 eleven sont ouverts toute la nuit, dans tout le quartier, mais seul dans la rue Khao San subsiste quelques commerçants ambulants aux heures tardives, s'adaptant aux derniers noctambules *backpackers.*

L'analyse montre une régulation des présences et des activités dans l'espace, dans le cadre d'une enclave résidentielle et fermée, celle du camping et celle d'une enclave festive, commerciale et ouverte, celle de la rue Khao San. Cette opération de partage des rôles et de filtre s'appuie sur la situation privilégiée des hivernants et des *backpackers* dans la destination et le rapport de pouvoir entre les acteurs de la société d'accueil et ces individus mobiles. Les enclaves garantissent une sécurité et un entre-soi en excluant implicitement ou explicitement une partie des membres de la société locale. Les locaux présents (vendeurs, employés) s'approprient notamment les lieux dans le cadre de services marchands. Si cette division des présences dans l'espace entre travail et temps libre, n'est pas si claire, comme le montrera la suite du chapitre, elle reconduit un rapport de pouvoir. Dans le même temps, l'existence et le fonctionnement de l'enclave est une opportunité économique pour les acteurs de la société locale qui développent des stratégies pour en tirer profit. Ainsi le rapport de pouvoir n'est pas univoque puisque l'offre de services visibilise des concurrences et des solidarités entre acteurs locaux et des stratégies de négociation de sa place dans l'espace marchand à différents niveaux. Comme l'ont suggéré les relations entre locaux et *backpackers* ou hivernants déjà entre-aperçues dans cette première section, ces enclavements questionnent plus largement les coprésences et sociabilités qui se développent ou non au-delà des relations marchandes.

2. Des lieux produits par des coprésences et dynamiques socio-spatiales imbriquées

Le camping et la rue touristique présentaient tous deux un marquage fort de l'espace par l'activité marchande, qu'elle soit le support d'activité de résidence ou de fête. L'enquête a cependant permis de repérer des lieux, notamment urbains, produits par l'articulation entre les dynamiques locales au sens large, pas seulement marchandes, et la présence internationale des hivernants et des *backpackers.* Le quartier de Banglamphu, au sein duquel est insérée la rue Khao San à Bangkok, et le secteur touristique d'Agadir constituent dans ce cadre deux exemples de lieux dont la production se lit « du local au global » pour reprendre des expressions communément utilisées dans la littérature scientifique actuelle. Dans les deux cas, la présence

internationale s'articule avec des différenciations sociales des pratiques de l'espace internes aux sociétés locales. Je propose, avant de développer chacun des exemples de coprésence, de préciser d'abord la diversité des regards des locaux sur chacun des groupes étudiés, afin de contextualiser les « face à face » et échanges abordés par la suite.

2.1. Regards locaux entre indifférence, intérêt, curiosité et désapprobation

L'enquête a permis de distinguer une diversité de regards de la société locale portés sur les *backpackers* d'une part et les hivernants d'autre part[11]. Une majeure partie des entretiens a été menée sur les deux terrains avec des acteurs du secteur touristique de différents statuts professionnels. Investis dans un emploi en lien avec les *backpackers* ou les hivernants, les avis de ces locaux sont généralement plutôt positifs, leur activité professionnelle dépendant au moins en partie de ces présences. Interrogés sur la façon dont la société les voit, ils évoquent généralement une forme d'indifférence harmonieuse. Du côté thaïlandais, on retrouve dans l'ensemble des boutiques et *guest houses* fréquentées une indifférence cordiale, ou comme l'évoque M. Askew (2004) une attitude détendue et des interactions faciles entre clients et professionnels à l'image de la relative familiarité de la famille propriétaire de *Nat Guest House*, dans la rue Khao San avec les *backpackers*. Du côté marocain, pour Hocine, gardien d'une des résidences d'Agadir « C'est très bien les Français, on se comprend on a la même mentalité, on a l'habitude. ». La relation marchande marque la relation qui s'instaure, avec parfois une hiérarchie faite entre les différentes nationalités selon leur qualité d'acheteur. Ainsi, pour Aslal et Rahim, artisans confectionnant des housses à la sortie du camping, « Quelque fois il y a un papi méchant, mais nous on est pas méchant, on rigole avec les papis même s'ils sont méchants. Les meilleurs c'est les Bretons pour le commerce, les Français c'est les mieux, les Allemands ils font rien faire. ». À Agadir, les héritages coloniaux, et notamment le partage de la langue avec les Français, entraînent des circulations de discours importantes entre les différents groupes, notamment depuis les Français vers les Marocains. Plusieurs discours de Marocains ont ainsi présenté des rhétoriques de justification de la présence des hivernants que l'on retrouve chez les hivernants eux-mêmes ou dans les médias, mobilisant par exemple l'enjeu des petites retraites en France.

Dans le cas thaïlandais comme marocain, les mœurs peuvent poser question, voir problème. À Ko Phangan, Malee, co-gérante de la *guest house Belssing Backpackers*

[11] Ma position me situe du côté des *farangs*, nom par lequel les thaïlandais désignent les blancs, et du côté des Français vis-à-vis des Marocains, ce qui induit des biais dans le recueil de ces avis. Je propose, en me reposant sur le croisement des terrains, dans lesquels mon contact avec la population locale a nécessairement pris des formes différentes, de faire ressortir une diversité de regards dont j'ai pu avoir connaissance.

m'explique que la présence de *backpackers* ne pose pas problème, qu'il y a beaucoup d'étrangers sur l'île, Occidentaux mais aussi des Birmans. Les Thaïlandais ne comprennent cependant pas vraiment la culture festive de la *Full Moon Party*, et surtout trouvent les comportements dangereux, comme le fait de prendre un scooter alcoolisé ou d'avoir des rapports sexuels non protégés pour un soir. À Bangkok une forme de curiosité vis-à-vis des comportements festifs rue Khao San se serait même développée parmi la population locale. Selon Aditaya, jeune habitant de Bangkok fréquentant souvent le quartier de Khao San, certains Bangkokois viendraient voir cette rue par curiosité, pour se moquer des *backpackers* alcoolisés. Au Maroc, certains comportements sont considérés comme choquant par certains habitants, comme le fait de se mettre seins nus sur la plage au moment du Ramadan. La question de la prostitution a été peu évoquée de la part des Thaïlandais, le tourisme sexuel étant apparemment peu pratiqué de la part des *backpackers*. Au Maroc par contre, certains sous-entendent une présence de seniors français déplacée car liée à la prostitution. Ainsi, pour Ali, gérant d'un petit hôtel où séjournent plusieurs hivernants, « généralement il n'y a pas de problèmes, les gens viennent tranquillement, mais certains viennent pour d'autres raisons que le soleil. ». Les comportements des Européens justifient parfois une remise en cause de leur présence au Maroc. Rachid, vendeur au souk n'apprécie pas ceux qui viennent au Maroc sans communiquer avec les Marocains :

> « Parfois il y a des problèmes parce que les Européens ne veulent pas parler. Ils viennent acheter les fruits et les légumes pas chers, et après ils restent entre eux, ils ne veulent pas parler avec nous. Ils disent 'on paye des taxes' mais s'ils ne veulent pas parler avec nous ils n'ont qu'à aller sur la lune, là il n'y a personne. »
>
> Rachid, vendeur au souk d'Agadir

Pour Fadila, responsable d'un lieu culturel à Agadir s'adressant à la fois aux Européens et aux Marocains, certains comportements sont clairement dans la continuité du Protectorat :

> « Les gens du camping restent entre eux. Globalement, ça dépend des mentalités, certains connaissent bien le Maroc, sont des amoureux du Maroc, se mélangent avec la population locale, mais assez peu tout de même le font. Ceux qui ont choisi de résider ici, c'est un choix souvent réfléchi pendant longtemps, c'est qu'ils sont prêts à s'intégrer, mais ça n'est pas le cas de tous, parfois, on se demande pourquoi certains viennent là. Certains ont des propos racistes, ils croient qu'ils sont chez eux ici, comme si c'était encore une colonie. On est plusieurs à ressentir ça et on n'avait pas l'habitude, c'est assez nouveau. »
>
> Fadila, responsable d'un lieu culturel à Agadir

Au-delà d'une diversité de regards fortement liée à l'hétérogénéité des sociétés locales mentionnées, le travail sur l'appropriation de l'espace permet d'analyser ce que

les négociations et dynamiques de coprésence dans l'espace nous disent des interactions entre ces sociétés locales hétérogènes et les groupes étudiés.

2.2. Banglamphu, un centre ancien au croisement entre urbanisme traditionnel, dynamiques sociales métropolitaines et *backpacking*

La première section de ce chapitre a montré, à travers l'exemple de la rue Khao San, les temporalités commerciales liées à la présence touristique dans le *yan* Banglamphu. La population locale, par ses stratégies marchandes, participe à la co-production de l'enclavement. Mais tandis que le quartier de Banglamphu est décrit mondialement comme une enclave de *backpackers* sous le nom de « Khao San », l'espace local dessiné par la toile des rues, des *trok* et de leurs voisinages rend compte selon M. Askew (2004) d'une adaptation aux changements liés aux dynamiques métropolitaines et internationales en gardant d'importantes continuités avec l'urbanisme traditionnel de ce centre historique :

> « But viewed from the local spaces shaped by district is a multilayered locality, revealing people adapting to changes in livelihood opportunities and still embracing patterns of neighbourhood identification characteristic of an earlier form of urbanism, despite such change." (p. 109)

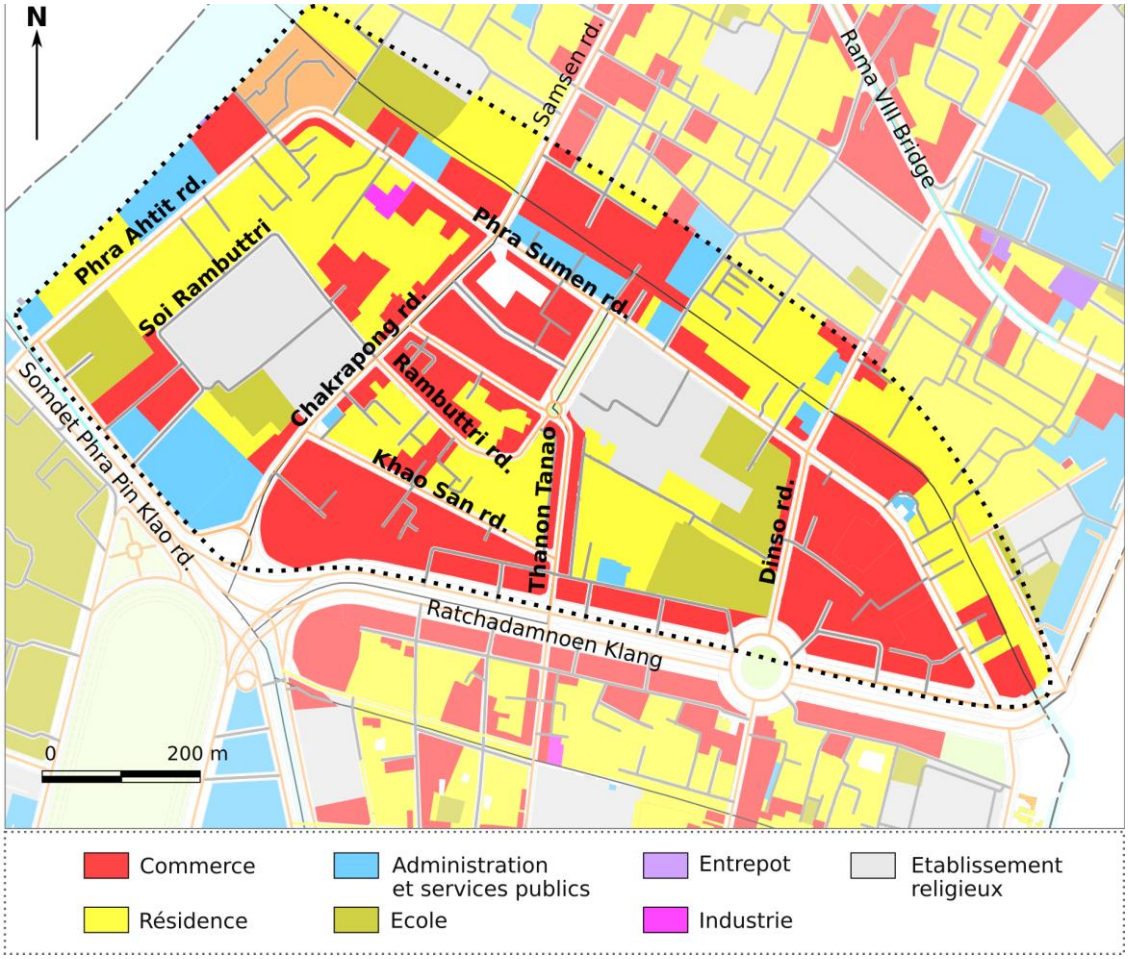
L'enquête menée à l'échelle de Banglamphu et notamment l'approche par les spatio-temporalités quotidiennes du quartier montre que l'interaction entre les échelles urbaines imbriquées, celles de la rue Khao San, du quartier de Banglamphu et plus globalement de la métropole, permet ici d'apporter des compléments de compréhension sur les fonctionnements et évolutions récentes de ce centre ancien.

2.2.1. Des fonctions commerciales et résidentielles enchevêtrées

Le *yan* Banglamphu est historiquement un quartier commerçant et par définition ce type de spécialisation rend un espace urbain particulièrement sensible aux influences extérieures (Askew, 1993). Jusqu'aux années 1960, les boutiques vendant de l'or étaient un des secteurs principaux. Le quartier, déjà connu comme marché pour des objets manufacturés et des produits frais a attiré de plus en plus de vendeurs, en lien avec l'exode urbain et la hausse du secteur informel dans la métropole en général. C'est sur ce terreau urbain commercial très dynamique que s'est greffée, à partir des années 1980, l'orientation touristique dans la rue Khao San et sa diffusion dans l'ensemble du quartier à partir de la présence des *guest houses*. La cartographie de l'usage du sol réalisée par le *City Planning Department* de la BMA à l'échelle de Banglamphu montre au sein du quartier une forte présence des fonctions commerciales, mais également le maintien de la fonction résidentielle (Carte 9.1). Je propose ici d'analyser l'enchevêtrement entre ces différentes fonctions, en soulignant comment les modes d'appropriation commerciaux d'orientations touristique et locale

rendent compte à l'échelle fine à la fois de juxtapositions et de lieux de porosité entre les pratiques des *backpackers* à travers les services qui leur sont proposés et le maintien d'une vie locale de proximité.

Carte 9.1. Usage du sol du quartier de Banglamphu



Source : Fond de carte de l'usage du sol réalisé par le *City Planning Departement* de Bangkok en 2006, habillage réalisé par B. Le Bigot

D'abord, l'arpentage du quartier permet de repérer que les dynamiques quotidiennes du commerce de rue se segmentent à échelle fine en une alternance, avec parfois des superpositions, entre commerce local et commerce touristique. La distinction est parfois compliquée concernant les boutiques, mais elle est plus simple pour les stands. La langue dans laquelle les affichettes sont écrites, mais aussi les produits vendus, permettent de repérer ces différences. Plusieurs rues parallèles et perpendiculaires à la rue Khao San, par exemple la rue Kraisi (Photographie 9.12), sont en journée occupées par un marché proposant à la population locale des objets du quotidien, des vêtements et de la nourriture qui diffèrent des produits proposés dans les stands touristiques. On observe dans tout le quartier des dynamiques d'installation et de désinstallation de stand (Photographie 9.13), et d'allers-retours entre les lieux de stockage dans des petites ruelles secondaires et les rues principales.

Photographie 9.12. Rue Kraisi en journée, stands locaux de vêtements, d'objets et de nourriture

Photographie 9.13. Rue Kraisi, les installations et désinstallations de stands

Sources : B. Le Bigot, Thaïlande 2015

Comme dans la rue Khao San, l'espace public est approprié pour optimiser les ventes : un stand de vêtements (Photographie 9.14) devient par exemple un restaurant de rue (Photographie 9.15) rue Sip Sam Hang. Cette forte identité urbaine commerciale locale, quasiment superposée aux rues touristiques, implique des porosités : les *backpackers* curieux ou lassés des offres de restauration toutes similaires des rues touristiques trouvent ainsi dans ces marchés locaux des possibilités de restauration locale. Se juxtaposent par exemple à l'extrémité ouest de la rue Rambuttri, rue principalement touristique, des offres de restauration locale et touristique, comme l'indique la juxtaposition de pancartes uniquement en thaï avec d'autres en anglais (Photographie 9.16). Ces juxtapositions entraînent des coprésences dans les pratiques des différents usagers du quartier : touristes, *backpackers*, jeunes étudiants thaïlandais, travailleurs ou habitants du quartier.

Photographie 9.14. Rue Sip Sam Hang le matin, stands locaux de vêtements

Photographie 9.15. Rue Sip Sam Hang le soir, stands locaux de restauration

Sources : B. Le Bigot, Thaïlande 2014 (à gauche) et 2015 (à droite)

Photographie 9.16. Extrémité ouest de la rue Rambuttri, juxtaposition des offres touristique et locale, porosité des pratiques de consommation

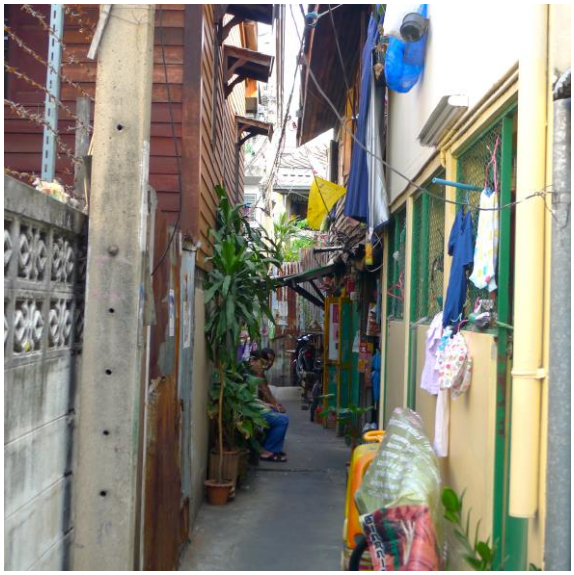
Sources : B. Le Bigot, Thaïlande 2015

Au-delà du commerce de rue, les porosités se font notamment dans certains interstices urbains évoqués au chapitre 8, appréciés par les *backpackers* en recherche de calme. Au début des années 2000, M. Askwe (2004) contredisait les affirmations relatives à une évolution très entrepreneuriale du secteur des *guest houses* dans Banglamphu. Les établissements traditionnels d'hébergement chez l'habitant ont initialement été développés par des familles qui habitaient à Banglamphu avant d'ouvrir leur maison aux *backpackers*. La forte concurrence a entraîné certaines familles dans une démarche plus entrepreneuriale et des établissements modernes sur un modèle hôtelier plus classique se sont ouverts notamment rue Khoa San, avec, comme l'indique le propriétaire de la *guest house Flapping Duck* située en périphérie du quartier,

à l'entrée du canal Banglamphu, souvent des propriétaires étrangers. Les propriétaires de *Nat Guest house*, dans la rue Khao San, signalent être parmi les derniers à tenir une *guest house* familiale dans la rue. Néanmoins, dans la plupart des *trok*, les *guest houses* ont maintenu ce mode traditionnel et les services proposés aux *backpackers*, comme les « *laudry* », modifient peu l'urbanisme (Photographie 9.17). Ce maintien s'accompagne parfois de la conservation de l'architecture ancienne de certaines maisons en bois et de la continuation des sociabilités de rues des communautés vivant dans ces *trok* et *soi* (Photographie 9.18). Quelques établissements récents ont été repérés, par exemple un restaurant vegan ouvert en 2006, attirant notamment les yogistes, tenu par un Européen et dans lequel l'essentiel des employés sont de jeunes Birmans. Néanmoins, le constat suite aux observations menées en 2014 et 2015 semble relativement proche de celui fait par M. Askew (*ibid*) au début des années 2000, celui d'une adaptation et d'une intégration du tourisme de *backpacker* à un mode de vie local urbain encore fort.

Photographie 9.17. *Trok* Bawon Rangsi, *guest houses* traditionnelles intégrées dans un environnement urbain local

Photographie 9.18. *Soi* Khian Niwat, maintien d'une architecture et d'un urbanisme traditionnel



Sources : B. Le Bigot, Thaïlande 2014

2.2.2. Le Khao San des *backpackers*, lieu de sortie de la jeunesse bangkokoise populaire ?

M. Askew *(ibid)* et R. W. Howard (2005) ont souligné la présence diffuse des jeunes Thaïlandais dans le quartier de Khao San pour sortir. La fréquentation du quartier serait envisagée comme une possibilité de sortir du quotidien en s'immergeant dans une ambiance cosmopolite. L'observation participante au sein des lieux de sociabilité du quartier et les échanges formels et informels avec cinq jeunes Thaïlandais y vivant ou y sortant régulièrement permet de préciser la place de Banglamphu au sein d'un espace festif bangkokois segmenté socialement, ainsi que son

attractivité auprès des classes moyennes voire populaires. Alors que, comme l'a décrit le début de ce chapitre, les stratégies marchandes sont principalement orientées vers les *backpackers*, les soirées de fin de semaine notamment montrent une fréquentation relativement importante par des jeunes Bangkokois. On y repère des groupes de jeunes s'installant sur les trottoirs (Photographie 9.19), pratiquant parfois du *break dance* au milieu de la chaussée pour avoir un peu d'argent, ou des étudiants, identifiables par leurs uniformes, qui se promènent (Photographie 9.20). Selon Aditaya, les bars de la rue Khao San et de Rambuttri sont majoritairement occupés par des touristes ou *backpackers*. Certains groupes sont mixtes mais les Thaïlandais préfèrent les espaces climatisés ou n'ont pas l'argent pour consommer.

Photographie 9.19. Groupes de jeunes locaux installés sur le trottoir rue Rambuttri devant un salon de massage

Photographie 9.20. Des étudiants se promenant rue Khao San

Sources : B. Le Bigot, Thaïlande 2015 (à gauche) et 2014 (à droite)

Comme le précise Tida, un seul bar de Rambuttri est fréquenté presque exclusivement par des Bangkokois. Elle n'aime pas trop y aller car elle le trouve un peu branché. Vivant dans le quartier, Tida passe toutes ses soirées au *Gecko Bar*, à l'extrémité ouest de la rue Rambuttri, plus calme, où s'observe quotidiennement dans ce qu'on pourrait appeler un « bar d'habitués », un mélange de populations assez hétérogènes, entre habitués locaux, habitués occidentaux de tous âges et *backpackers* découvrant Bangkok. Tida a beaucoup d'amis occidentaux, notamment des *backpackers* qui passent à Bangkok régulièrement depuis plusieurs années et la retrouvent chaque fois au *Gecko Bar*. Pour elle comme pour Lamaï, jeune femme habitant à 30 min en taxi de Banglamphu, leur quartier de sortie, c'est Banglamphu, notamment parce que l'ambiance y est décontractée. Lamaï trouve que Sukhumvit, où beaucoup de jeunes Bangkokois sortent, est trop chic, les gens s'habillent bien et se regardent. Elle aime

sortir à Banglamphu au *Gecko Bar*, et aller certains soirs faire la fête à Khao San, rencontrer des gens de partout, « sans se prendre la tête », pour traduire ce qu'elle a exprimé dans nos discussions. Selon Aditaya, qui a fait ses études à l'université Thammasat située au bord de la Chao Phraya en limite de Banglamphu, les jeunes Bangkokois éduqués ne sortent pas à Khao San, le quartier étant vu comme trop vulgaire. Ils préfèrent les clubs ou bars modernes au nord de Sukhumvit ou à Silom. Ainsi, alors que la présence des *backpackers* occidentaux pourrait laisser supposer une place dominante de ce quartier dans l'espace festif de Bangkok, la festivité « *cheap* » des trottoirs de Khao San reste dominée par celle du cœur moderne de la métropole, la centralité dominante dans l'espace social de Bangkok.

2.2.3. Une réappropriation festive massive du quartier sur une temporalité exceptionnelle : la fête de Song Kran

Les locaux sont ainsi loin d'être absents du quartier de Khao San marqué par la présence des *backpackers*. L'association commerciale de Khao San Road essaye de promouvoir des événements adressés aux locaux (Howard, 2005), le plus fort étant Song Kran, le nouvel an thaïlandais, aussi appelé fête de l'eau[12]. La fête est l'occasion de grands déplacements intra-nationaux pour se retrouver en famille. Elle est célébrée dans certaines villes de façon très spectaculaire par de très grandes batailles d'eau urbaines. À Bangkok, les batailles d'eau ont lieu de façon informelle dans toute la ville mais deux sites concentrent les festivités officielles[13] : Silom et Banglamphu. Bien que les festivités occupent tout le quartier de Banglamphu, la promotion de l'événement utilise l'appellation « festival of Song Kran in Khao San Road », marquant bien la forte visibilité de cette rue dans le référentiel urbain de Bangkok. À cette occasion, pendant quatre jours, le quartier se transforme complètement, les rues qui reflètent habituellement les enchevêtrements du commerce local et touristique sont pleines de deux types de vendeurs : des stands de nourriture et de pistolets à eau. Durant ces quatre jours, *backpackers*, touristes et locaux participent tous aux batailles d'eau dans une ambiance très ludique et festive (Photographie 9.21). Les deux rues concentrant la foule majoritairement de jeunes locaux sont les deux rues touristiques principales, Khao San Road et Rambuttri, ainsi que la rue Chakrapong (Photographie 9.22). Certaines artères en lisières extérieures du quartier, habituellement peu passantes, sont investies par des vendeurs de rues, changeant pour quelques jours les limites des pratiques du quartier.

---

[12] Cette fête bouddhiste basée sur le calendrier solaire se déroule entre le 12 et le 15 avril. Elle était historiquement guidée par des préceptes comme le fait de ne pas boire, ne pas échanger d'argent, de pas tuer ou encore ne pas se battre (Ashley, 2005). Le lien avec l'eau n'est pas établi de façon claire, mais peut être lié à la position de cette fête au pic maximal de température de la saison sèche, juste avant l'arrivée de la pluie.

[13] Organisation de concerts, de discours, de défilés de chars, l'installation de portiques de brumes d'eau, et très forte présence de vendeurs de nourriture ou de pistolets à eau.

Photographie 9.21. Rue Rambuttri, stand exceptionnels et bataille d'eau

Photographie 9.22. Rue Khao San, le quatrième jour de Song Kran, 16h30

Sources : B. Le Bigot, Thaïlande 2015

2.2.4. Une dynamique urbaine de gentrification à la marge du quartier des *backpackers* ?

En lien avec la présence des *backpackers*, l'analyse a permis de repérer la production des rues touristiques de Banglamphu comme des centralités festives d'une part de la jeunesse de Bangkok, composée *a priori* plutôt de classes moyennes ou populaires. L'analyse des dynamiques commerciales aux marges du quartier permet d'affiner le propos sur la place de Banglamphu dans l'espace culturel et social de la métropole. M. Askew signalait en 2004 que les évolutions du centre ancien de Bangkok auquel appartient le quartier de Banglamphu, contrairement aux centres anciens des métropoles occidentales, s'interprétaient selon d'autres dynamiques[14] que celle de la gentrification. L'enquête que j'ai menée presque dix ans plus tard permet de signaler une possible émergence de ce processus à travers les offres commerciales de la rue Phra Ahtit, en limite du quartier occupé par les commerces touristiques. En dehors de quelques bars ou hôtels, le style des boutiques, bars et restaurants du quartier de Banglamphu présente une certaine homogénéité : décoration simple, éclairage au néon, mobilier souvent rudimentaire (chaises en plastique), pancartes peu élaborées aux couleurs vives. Le nombre très important de commerces installés dans l'espace public, du bar aux chaises de massage, donne l'impression au consommateur de rarement entrer dans une boutique. En sortant de la rue touristique Rambuttri par le *soi* Chana, un changement s'observe rue Phra Ahtit, où se trouvent ici deux boutiques vintage

[14] Il identifie notamment des processus de modernisation sponsorisés par l'Etat à travers les plans d'aménagements de la BMA, portant atteinte aux singularités du quartier, mais également des tensions récentes entre les communautés locales et les institutions telles que les monastères, qui détiennent une grande partie des droits de propriété des terres.

(Photographie 9.23), des petits restaurants à la décoration intérieure travaillée, des cafés proposant des brunchs originaux, des bars organisant des concerts acoustiques de musique de rock thaïlandais[15], remplis quasiment exclusivement de jeunes locaux (Photographie 9.24), ou des *dj sets* de musique électronique intimistes. Ces commerces, marqués par le goût de l'ancien revisité, aux prix relativement élevés par rapport au reste du quartier, tournés davantage vers l'intérieur, ressemblent fortement à ceux marquant les fronts de gentrification analysés dans les centres-villes européens (Clerval, 2008).

Photographie 9.23. Boutique de vêtements vintage à la sortie du *soi* Chana

Photographie 9.24. Bar de musique acoustique rue Phra Ahtit, attirant exclusivement des locaux

Sources : B. Le Bigot, Thaïlande 2015

La propriétaire et gérante du café *Jaywalk* sur Phra Ahtit a ouvert son établissement en 2013. Elle m'indique que proposer des brunchs, des pancakes, ça n'est pas nouveau, il y en a plein dans le secteur touristique, mais ce genre de café avec une offre et un cadre plus élaborés est assez nouveau. Son café attire d'une part des locaux, par exemple les étudiants de l'Université Thammasat située en face, les employés des bureaux de l'Unicef et également des familles bangkokoises sortant se promener le week-end dans ce centre ancien, pour prendre des photos, aller au musée. Il attire également des touristes, qui sont généralement étonnés en entrant car ils ont l'impression d'être « chez eux » et non à Bangkok. Le propriétaire du bar *Dickinson*, autre commerce de la rue Phra Ahtit, a longtemps travaillé au *RCA*, club très connu du centre moderne, précisément au nord de Shukumvit, attirant justement la jeunesse

[15] Plusieurs bars de la rue Rambuttri, rue jumelle légèrement plus calme que Khao San organisent également des concerts acoustiques. Les musiciens sont thaïlandais, mais le répertoire est quasi exclusivement composé des classiques américains ou anglais.

plutôt éduquée. Son bar intimiste ouvert avec sa compagne canadienne propose de la nourriture qui fusionne cuisine thaï et occidentale et des *dj set* de musique électronique. Il qualifie ce type de lieux comme « *arty* », moins chers et différents des lieux de sortie de Silom ou Sukhumvit. Sa clientèle est principalement composée de thaï amateur de musique, d'étudiants européens n'aimant pas la rue Khao San et de quelques touristes. À travers ces offres commerciales semblent apparaître les goûts d'une classe moyenne à fort capital culturel, recherchant dans le centre ancien une authenticité mélangeant influence locale et occidentale.

Ainsi, l'analyse des pratiques quotidiennes, commerçantes, festives et culturelles dans le quartier de Banglamphu montre particulièrement bien comment ce quartier ancien s'est adapté à la présence *backpackers* en faisant évoluer un fonctionnement urbain traditionnel. L'évolution de sa place au sein de l'espace social et culturel de la métropole montre les interactions entre la présence touristique et les dynamiques sociales métropolitaines. Les juxtapositions et porosités spatiales et temporelles rendent aussi visibles l'interaction entre cette présence internationale et des divisions de l'espace social métropolitain plutôt inattendues. En effet, si on pouvait s'attendre à une ambiance cosmopolite attirant la jeunesse bangkokoise de classe supérieure, le quartier, marqué par la consommation bon marché recherchée des *backbackers*, est associé à une pratique festive de la jeunesse plutôt populaire, mais laisse entrevoir des dynamiques de réappropriation par les classes moyennes à fort capital culturel à partir des dynamiques commerciales. Le croisement entre les deux terrains donne l'opportunité de penser également l'espace Gadiri en termes de coprésence et de porosité socialement marquées dans l'espace.

2.3. Le secteur touristique d'Agadir, espace public partagé et micro-enclaves sociales

L'analyse des coprésences dans l'espace entre pratiques locales et pratiques des hivernants à Agadir implique de replacer la ville dans sa fonction touristique, marquant fortement l'aménagement de l'espace urbain littoral. Les formes d'appropriation de ce secteur sont loin d'être exclusives : les hivernants se trouvent au croisement entre tourisme de séjour classique, tourisme des Marocains Résidents à l'Étranger (MRE) ou au Maroc, et loisirs des Gadiris. À l'espace public de la promenade, relativement partagé, s'articulent des micro-enclavements sociaux qui reproduisent la division sociale de l'espace résidentiel d'Agadir et de ses lieux de sociabilité.

2.3.1. Un contexte urbain aménagé touristiquement

La ville d'Agadir a pour rappel été l'un des fers de lance de l'aménagement touristique marocain, en réponse notamment au tremblement de terre très destructeur qui l'a touché en 1960. Comme l'indique S. Boujrouf (2005), la ville fait partie de l'une

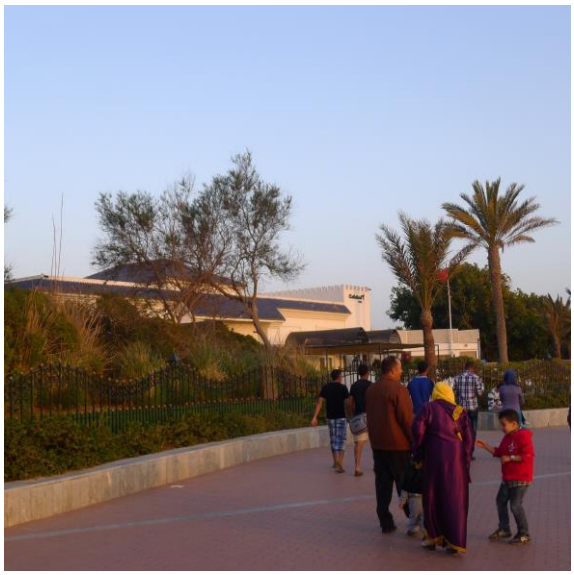
des Zones d'Aménagement Prioritaire (ZAP) mises en place entre l'indépendance en 1956 et la décentralisation du pays de 1976, ce qui a permis de diffuser le tourisme dans les espaces périphériques pauvres en activité économique. La création en 1973 de la Société Nationale d'Aménagement de la Baie d'Agadir (SONABA) entraîne une forte évolution du foncier Gadiri, avec la mise en place d'équipements de base et d'opérations de construction de bâtiments dans la zone prioritaire qui font d'Agadir en 1983 le premier pôle d'hébergement touristique du Maroc. La ville compte aujourd'hui 72 hôtels, dont une majorité de 3 étoiles et 4 étoiles (45) et 11 villages vacances (Desse, 2010)[16]. Dans ce contexte, l'analyse des interactions entre présence des hivernants et population locale s'inscrit dans le cadre d'une présence massive des aménagements touristiques dans le secteur balnéaire de la ville. Pour S. Boujrouf (2005), Agadir est un exemple type d'aménagement touristique mal articulé avec l'aménagement du territoire, représentant « un vrai ghetto touristique ». Le Plan communal de développement de la ville d'Agadir 2010/2016 parle également de « phénomène de ghettoïsation » en faisant le diagnostic d'un isolement du secteur touristique :

> « En effet le centre-ville n'a pas été l'objet d'une appropriation sociale par la population, ce qui n'a pas permis de recréer des lieux de centralité, d'animation et de mixité urbaine aboutissant à la création d'une identité propre de la ville d'Agadir. Cela a eu comme conséquence fâcheuse de renforcer l'isolement du secteur touristique et balnéaire. »[17]

Le secteur touristique existant et projeté apparaît de fait sur la cartographie des secteurs économiques d'Agadir proposée par ce Plan d'Aménagement unique, continu et relativement étendu, occupant un bandeau intermédiaire entre la zone bâtie centrale d'Agadir et l'océan (Figure 9.3). Ce bandeau comprend une large partie d'hôtels en tout-inclus ou de résidences disposant d'un jardin et d'une piscine face à la mer. Il est plus ou moins abrité du regard de passants de la promenade par de la végétation, comme le Club Med (Photographie 9.25). La succession d'hôtels crée un isolat urbain impénétrable, entre la ville et la plage et les hôtels disposent parfois d'une extension de cet isolat sur cette plage, prenant la forme d'un carré de plage privatisé destiné aux clients. Quelques escaliers publics, dans lesquels s'installent d'ailleurs des vendeurs d'objets touristiques, traversent cette zone pour permettre aux piétons de passer depuis la plage vers la ville (Photographie 9.26).

[16] Voir cet article de M. Desse pour le détail de l'évolution de l'offre touristique d'Agadir.
[17] *Plan communal de développement de la ville d'Agadir 2010/2016*, diagnostic territorial, p. 3.

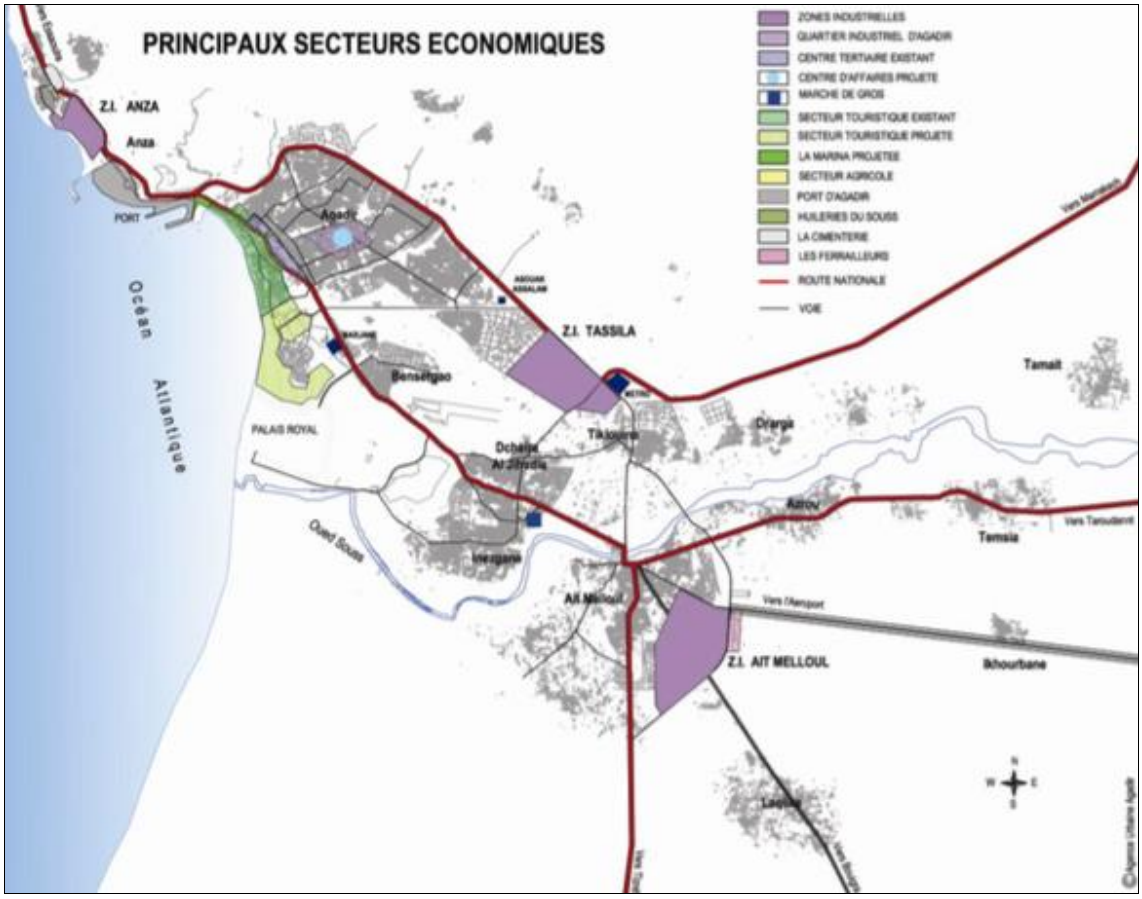
Photographie 9.25. Le Club Med d'Agadir, isolat touristique face à la mer, longé par la promenade publique



Photographie 9.26. Des escaliers reliant la ville à la promenade, traversant la zone hôtelière

Sources : Le Bigot, Maroc 2014

Figure 9.3. Plan d'Aménagement communal 2010/2016 : un secteur touristique littoral unique, étendu et en extension



Source : Plan communal d'Aménagement de la ville d'Agadir 2010/2016

Cet enclavement lié à l'hôtellerie du tourisme de masse est un marqueur spatial fort de la présence européenne à Agadir, l'usage du secteur touristique est cela dit beaucoup plus diversifié que celui des espaces privatisés et montre des modes de coprésences variés entre groupes Gadiris, résidents européens à l'année, touristes de courte durée et hivernants.

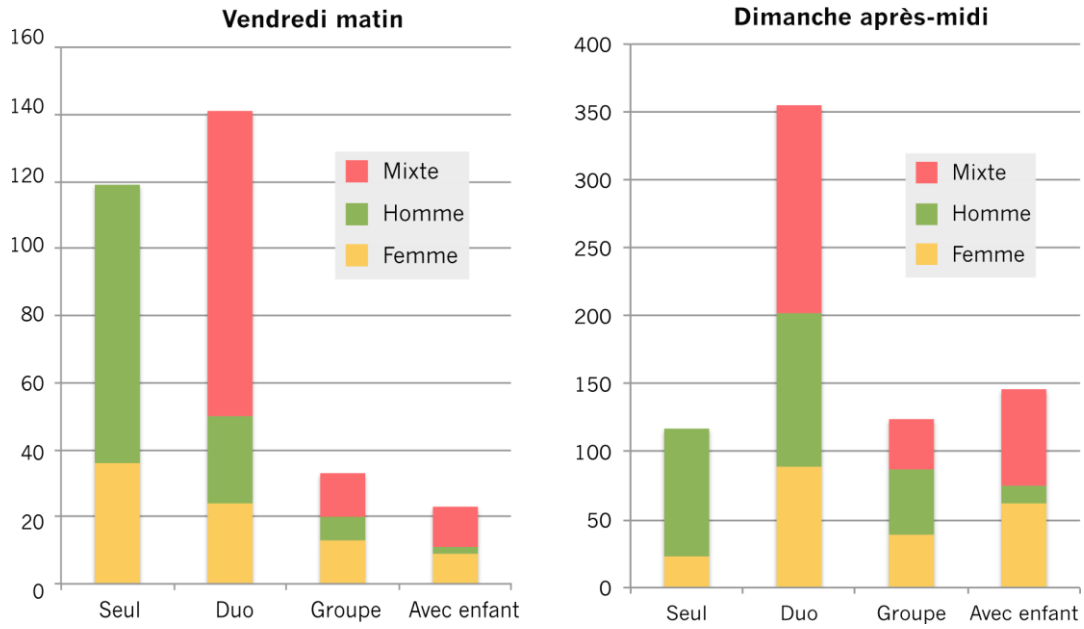
2.3.2. La promenade, partage d'un espace public de loisirs et dynamiques temporelles

Si le diagnostic du Plan communal déplore un isolement du secteur touristique, l'observation lors de l'enquête permet d'envisager la promenade comme un des espaces publics représentatifs d'une certaine mixité sociale au sein de l'espace balnéaire. Les observations corroborent ainsi l'identification de M. Desse (2010) de la plage d'Agadir comme haut-lieu de l'identité urbaine et sociale, comme l'avait souligné le travail sur les imaginaires de la ville (chapitre 7). À l'extrémité nord de la promenade, la Marina marque, comme le chapitre 7 l'a souligné, l'un des espaces chics du secteur touristique. La promenade piétonne commence à la sortie de la marina et s'étend sur trois kilomètres. Large de plusieurs mètres et découpée côté plage par une forme de vague, elle s'organise principalement en deux tranches. Côté nord, à la sortie de la Marina, commence une tranche bordée de restaurants, cafés, bars touristiques. Vers le sud en direction du Palais Royal, après avoir notamment passé une grande place centrale où se croisent les flux piétons d'arrivée et de départ, la promenade est bordée par les hôtels généralement clos sur eux-mêmes.

Cet espace piéton sépare les commerces de la plage et organise des accès à celle-ci. Plusieurs parkings rendent ce secteur accessible depuis la route nationale. Malgré la barrière d'hôtel, les accès piétons en escalier descendent depuis la ville, en passant par exemple par la vallée des oiseaux, parc zoologique public prisé par les familles. L'observation directe menée à différents jours de la semaine et différents moments de la journée permet de repérer des temporalités de pratiques différenciées selon les groupes, ainsi qu'une une appropriation de cet espace à la fois tôt le matin et tard en soirée (Photographie 9.27 et Photographie 9.28). Un comptage de l'ensemble des promeneurs pendant une heure a été effectué à plusieurs reprises. Deux d'entre eux, le vendredi matin et le dimanche après-midi sont présentés par le Graphique 9.1. Chaque passage d'un ou plusieurs promeneurs est identifié selon la configuration –personne seule, en duo, en groupe –et selon le genre. Les comptages permettent de repérer une fréquentation environ deux fois plus importante le dimanche après-midi qu'en semaine (matin ou après-midi), avec par exemple le dimanche 23 mars entre 16h30 et 17h30 près de 750 passages en une heure. Ainsi, si le secteur est dit « touristique », les pratiques sont largement liées aux loisirs des Gadiris ou des Marocains d'autres régions, travaillant en semaine et investissant les lieux le week-end. Comme l'a précisé le chapitre 8, les hivernants, notamment les camping-caristes du camping d'Agadir tout proche, se concentrent dans certains cafés. On les retrouve également mélangés à

la population européenne résidente ou touristique, ainsi qu'à des Gadiris ou touristes marocains, se promenant surtout le matin. Le Graphique 9.1 montre par ailleurs une présence majoritaire, quels que soit les deux moments observés, de duo mixte, que l'on peut supposer être des couples. Les passants n'ont pas été comptabilisés selon leur origine supposée, mais les seniors de « type » européen se retrouvent principalement dans cette catégorie de promeneurs en couple. Ils dépassent de peu les hommes seuls le vendredi matin et les duos d'hommes le dimanche. Les femmes sont relativement présentes, même seules. Pourtant, leur présence, en groupe ou seule, concurrence celle des hommes dans une seule situation : lorsqu'il y un enfant. Si le comptage des passants laisse entrevoir une relative mixité de genre dans cet espace public, l'observation et mon expérience d'enquêtrice montrent des comportements relativement différents sur la promenade, marquant un contrôle masculin fort (Encadré 9.2).

Graphique 9.1. Une heure sur la promenade d'Agadir, comptage de la diversité des marcheurs

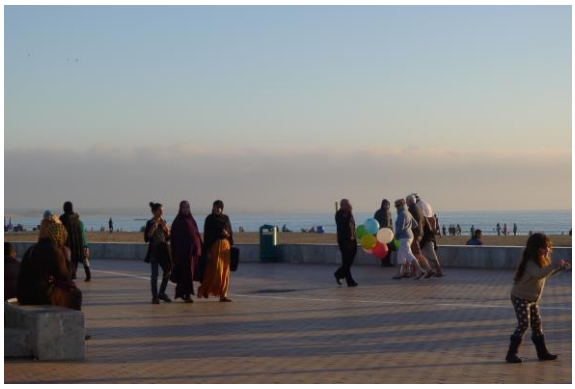


* Lecture : la correspondance « avec enfant/homme » correspond à un homme ou un groupe d'hommes se promenant avec un enfant.

Source : comptage réalisé au niveau du restaurant le *Jour et Nuit*, le vendredi 11 avril 2014 de 10h30 à 11h30 et le dimanche 23 mars 2014 entre 16h30 et 17h30, B. Le Bigot

Photographie 9.27. La promenade matinale en semaine : présence internationale importante

Photographie 9.28. La promenade jusqu'au soir, différentes configurations de promeneurs



Sources : B. Le Bigot, Maroc 2015

Encadré 9.2. La promenade d'Agadir, un espace mixte, au-delà des normes de genre ? Retour sur une expérience d'enquêtrice

La reprise du matériau de terrain pour l'analyse et la rédaction de cette section sur la promenade d'Agadir m'a d'abord fait formuler l'idée plutôt ferme d'un espace public touristique investi de façon relativement mixte par des touristes, des hivernants, des locaux. Qui plus est, les comptages et photographies me rappelaient la présence plutôt importante de femmes seules, de duo et de groupes de femmes, d'ailleurs de tous âges, résultats qu'il me paraissait important de souligner, au regard d'une présence encore forte des régulations des espaces publics, au Maroc mais aussi en France, par la domination masculine. Ce n'est qu'après avoir commencé la rédaction, en regardant mes photographies de plus près, qu'est revenu à ma mémoire mon expérience d'enquêtrice relativement difficile sur la promenade d'Agadir, pourtant évoquée dans le chapitre 4 méthodologique. L'élément déclencheur a été la présence, sur une photographie, d'une ligne d'hommes assis sur les rebords de la promenade, généralement seuls, alors que les femmes, sur la photographie, étaient en marche. L'un de mes objectifs sur le terrain était initialement d'aller à la rencontre des divers usagers de la promenade, notamment des hivernants pour réaliser des questionnaires. Après avoir arpenté à plusieurs reprises la promenade, je me suis ainsi placée sur un rebord, assise, comme d'autres personnes, avec pour objectif de regarder les passants avant d'aller à leur rencontre. Je n'ai pas mis longtemps à m'apercevoir que l'immobilité sur la promenade était plutôt réservée aux hommes, aux couples, éventuellement aux groupes de femmes, mais pas aux femmes seules sous peine d'être rappelée à sa situation de femme seule, donc disponible. Ainsi, alors que la géographie du genre associe parfois la mobilité à une caractéristique dominante et donc masculine, et l'immobilité à une caractéristique féminine (Cattan, 2004), sur la promenade, les situations s'inversent et c'est en se maintenant en mobilité (ou en se retirant de l'espace public en s'installant à un café) que la présence féminine est possible. L'exemple montre bien, comme l'a envisagé cette thèse que la mobilité n'est pas une valeur positive en soi, mais que son caractère plus ou moins contraint rend compte de la distribution du pouvoir.

2.3.3. La plage, des micro-enclavements sociaux à l'image des divisions sociales de l'espace Gadiri

Alors que la promenade en tant qu'espace public, témoigne d'une appropriation relativement mixte de l'espace, la plage présente une diversité d'usages. Comme l'indiquent J. Rieucau et J. Lageiste (2009) « Aujourd'hui, quel que soit le continent, la pratique de la plage urbaine et périurbaine en fait un territoire de loisirs, de pratiques sportives, mais également de sociabilité, de mise en scène sociétale. » (p. 2). La plage urbaine d'Agadir n'échappe pas au diagnostic des auteurs, puisque l'enquête montre que les micro-enclavements qui s'y jouent sont significatifs des différenciations sociales de l'espace Gadiri. Autrement dit, pour une lecture socio-spatiale des pratiques d'appropriation de la plage, pourrait fonctionner l'expression « dis-moi sur quelle partie de la plage tu t'installes et je te dirai où tu vis à Agadir. ».

Photographie 9.29. Carré de plage privé "premier prix" : appropriation sociale intermédiaire

Photographie 9.30. La plage sans transat, pratiques de loisirs locales

Sources : B. Le Bigot, Maroc 2014

D'une part, la plage est jalonnée d'espaces en usage exclusif, carrés de plages privatifs proposant aux usagers-clients des transats et la tranquillité d'un espace enclos. Ces espaces exclusifs n'ont pourtant pas tous le même statut dans l'espace social de la plage et leur valeur dépend notamment du prix associé à l'accès. Les carrés associés à certains hôtels sont plutôt chics, avec par exemple un coût de 10 euros –il est possible de payer en euros– le transat. Ils ne sont cependant pas investis uniquement par les clients de l'hôtel, mais également par les résidents étrangers ou marocains de statut social élevé, à l'image de Valérie. Installée depuis 16 ans à Agadir avec son mari et ses deux enfants, ils tiennent ensemble un *surf camp* à Tamraght. À la différence de nombreux hivernants achetant une maison ou un appartement dans ce

village de bord de mer, ils résident dans le quartier de villas chics de la baie des Palmiers, au sud du secteur balnéaire, préférant le cadre urbain. D'autres carrés de plage, plus proches du secteur commercial de la promenade et non des hôtels accueillent une classe sociale intermédiaire : c'est là où s'installe une partie des hivernants interrogés (Photographie 9.29). Le carré « plage Aziz » est ainsi accessible pour 25 dirhams[18]. Il a été évoqué au chapitre 3[19] la diversité des personnes qui occupent des transats dans ce carré de plage : touristes européens, Marocains, résidents à l'année Européens, hivernants, voire Gadiris de la classe moyenne. Les Européens rencontrés, résidant à l'année ou hivernants, logeaient pour la plupart dans des appartements ou maisons du quartier de classes moyennes de Charaf, ou encore près du souk, quartier plutôt populaire et dont les prix immobilier augmentent en partie à cause de l'arrivée des Européens. Les hivernants en camping-cars sont finalement assez peu présents dans ces espaces de plage privés, même si certains, au camping d'Agadir, sont tout proches. Cette différence de pratiques entre hivernants logeant en dur et hivernant camping-caristes peut être le signe d'une différence sociale au sein du groupe, différence évoquée au chapitre 6 et que la suite du chapitre va approfondir. Cependant, la largeur et la longueur importante de la plage laisse, en dehors des carrés payants, l'espace libre pour d'autres usages. Les après-midi et journées de week-end voient ainsi un grand nombre de Gadiris investir les lieux pour s'asseoir face à la mer, jouer au foot, et parfois se baigner (Photographie 9.30). Les micro-enclavements de la plage d'Agadir présentent ainsi non pas des segmentations entre Marocains et Européens, deuxième groupe auquel les hivernants seraient associés, mais plutôt des segmentations sociales, à l'image de celles qui dessinent l'espace social de la ville, avec ses quartiers chics, ses quartiers de classes moyennes et ses quartiers populaires, où Marocains et Européens cohabitent.

Ces deux exemples permettent d'une part de resituer la présence des hivernants et des *backpackers* dans des lieux marqués par leur passé. Dans le cas d'Agadir, la reconstruction de la ville suite au tremblement de terre de 1960 a orienté un aménagement fort vers le tourisme qui structure les pratiques actuelles. Dans le cas de Banglamphu, ce quartier ancien reste marqué par une orientation marchande et un urbanisme traditionnel sur lesquels s'ancre le tourisme des *backpackers*. Les deux exemples montrent par ailleurs concrètement les imbrications scalaires des jeux de pouvoir analysés par cette thèse au-delà du partage Nords-Suds et du paradigme des impacts. En effet, au-delà d'un face à face entre population internationale de passage et population locale, les lieux sont produits au regard de l'hétérogénéité sociale des sociétés d'accueil. Les reproductions de segmentations sociales ne sont cela dit pas sans

[18] Soit environ 2,5 euros.

[19] Cf. au chapitre 3, l'encadré 3.1. qui évoque, à travers l'exemple de la Plage Aziz, la déstabilisation, au début de l'enquête, face au limites très floues entre les différentes catégories d'européens présents à Agadir.

créer des frottements. Deux anecdotes de terrain le pointent : une polémique rapportée par un jeune habitant Gadiri expliquant que certains Marocains sont choqués que les femmes européennes portent des bikinis sur la plage pendant le Ramadan ; la réaction excédée d'un senior anglais frappant un jeune enfant au visage parce qu'il l'avait aspergé d'eau pendant Song Kran. Ces deux anecdotes permettent d'introduire, au-delà des coprésences, des conflictualités.

3. Des fronts d'appropriation : conflits de légitimité dans l'Ailleurs et concurrence pour l'espace

Cette troisième section propose de souligner les discours et situations conflictuelles qui marquent les remises en question de l'appropriation des espaces de destination par les hivernants et les *backpackers*. Lorsque l'appropriation est « en jeux », en négociation, se lisent en filigrane des rapports de pouvoir qui n'opèrent pas seulement un partage des espaces, mais s'inscrivent dans les présentations de soi et les discours sur autrui. Aussi, se donne à voir l'intégration de ces modalités d'appropriation de l'espace dans un jeu sans cesse rebattu et notamment lorsqu'interviennent de nouveaux joueurs, comme les instances politiques, ou les acteurs économiques puissants.

3.1. Plaidoyer et réquisitoire pour légitimer sa place au soleil

Les discours des *backpackers* et des hivernants sur leur propre présence indiquent que celle-ci ne va pas toujours de soi. Cette section propose ainsi de rendre compte des plaidoyers et réquisitoires qui tissent les discours de ces individus mobiles et montrent l'hétérogénéité sociale au sein des groupes. Le rapport aux lieux qui se construit passe ainsi aussi par la négociation de sa légitimité dans les lieux. L'apparition largement plus forte de cet enjeu chez les hivernants que chez les *backpackers* indique en outre l'importance du contexte postcolonial qui structure ces discours.

3.1.1. L'enjeu des bonnes pratiques dans l'Ailleurs

Chez les *backpackers* comme chez les hivernants, l'une des façons de défendre la légitimité de sa présence est de louer ses bonnes pratiques, par rapport à un ennemi commun, le tourisme de masse. Dans le cas des hivernants, nombreux sont ceux qui soulignent l'importance pour eux de faire leurs achats chez les petits commerçants et soulignent leurs bonnes relations avec ces derniers. Ces « bonnes pratiques » sont mises en opposition avec les touristes en tout-inclus, qui ne sortiraient pas de leurs

hôtels et donc ne soutiendraient pas l'économie locale[20]. Chez les *backpackers*, comme évoqué précédemment, les discours de légitimation sont assez peu virulents, indiquant que les *backpackers* ne remettent pas vraiment en question leur présence en Thaïlande. Nombreux sont ceux qui indiquent ne pas apprécier les coins très touristiques, comme la rue Khao San ou la *Full Moon Party*, mais sans nécessairement impliquer dans leur propre pratique alternative l'enjeu d'une participation à l'économie locale

L'autre enjeu fort de bonnes pratiques dans l'Ailleurs est le rapport avec l'Autre. Dans une minorité de discours d'hivernants, souvent chez ceux qui séjournent au Maroc depuis longtemps dans un logement dont ils sont propriétaires, les Marocains sont explicitement mis à distance. Dans certains cas, la vie au Maroc semble avoir aiguisé un racisme sous-jacent. Pour d'autres, les arguments s'appuient surtout sur des mauvaises expériences généralement liées à l'argent, qui ont eu pour conséquence la formation d'une vision négative généralisante de la population locale. Monique et George, couple belge, ont par exemple acheté une maison dans le village de Tamraght, au nord d'Agadir après plusieurs séjours en camping-car dans le camping *Atlantica Imourane*, situé en bas du village de Tamraght. Ils y vivent la moitié de l'année, rapportent comme le souligne Monique chaque année des chocolats belges à leur amis marocains, mais ceux-ci sont peu nombreux, choisis et tenus à distance :

> « Brenda : Vous avez des amis marocains du village ?
> Monique : Oui mais limité, il faut pas étaler ses amis marocains, il vaut mieux les voir dehors que dedans, parce qu'ils sont, comment dire, ils sont accaparants, faut toujours donner d'l'argent donc, ils pensent que l'argent pousse sur les arbres peut être je sais pas mais, c'est bien au début mais après, y'a toujours des retombées négatives alors après, on a stoppé beaucoup de relations, et la plupart des amis marocains qu'on a, ils sont mariés avec des européens. Donc des couples mixtes, ça, ça va, mais marocains pures non. »
>
> Monique, hivernante, belge, 73 ans, en couple,
> propriétaire d'une maison à Tamraght, ancienne banquière

Pour la plupart des hivernants rencontrés, les Marocains sont évoqués sous un jour valorisant, à travers leur culture et leur hospitalité. Comme dans les études sur la gentrification (Raad, 2014), la mixité est valorisée par les discours même si elle est peu pratiquée. Pour certains, encore une autre minorité, le rapport à l'Autre apparaît comme un enjeu fort du rapport aux lieux de destination. La relation s'inscrirait alors dans ce que soulignent M. Peraldi et L. Terrazoni concernant les Européens en Afrique (2016) : une évolution entre une époque coloniale où la relation à l'Autre se construisait sous la protection de l'État et dans le cadre institutionnalisé d'une mise à distance, vers une relation où l'Autre est désormais bien souvent « un analyseur, un médiateur, dont dépend par sa reconnaissance, la réussite du projet personnel. » (p. 21). Ceci s'observe chez les quelques hivernants pratiquant du bénévolat ou apportant des

[20] La problématique est de fait évoquée également par de nombreux commerçants du centre ville, notamment durant la période hivernale où beaucoup de commerces touristiques ont une faible clientèle.

cadeaux. La création de liens avec des familles marocaines est l'enjeu par exemple principal des séjours de Stéphanie et Bertrand, propriétaires d'un mobile-home à *Atlantica parc*. Les paroles de Stéphanie montrent bien l'importance, au sein de leur pratique, du mythe de l' « Autre authentique » (Selwyn, 1996 cité par Cravatte, 2009) à travers lequel se recherche une société primitive perdue :

> « Stéphanie : En vivant ici, on se rend compte en allant chez les locaux, que les gens vivent simplement avec le strict minimum et ils sont plus heureux on va dire, que nous par moment. Ils se cassent pas la tête, ils vivent au jour le jour. Comme là, on est allé dans la montagne chez la famille de Zara, dans sa famille ils n'ont vraiment rien (…). Ils nous ont accueillis les bras ouverts, ils nous ont offert tout ce qu'ils pouvaient nous offrir, ça fait chaud au cœur. J'veux dire nous en France on connaît pas ça. »
>
> Stéphanie et Bertrand, hivernants, français, 42 et 60 ans, en couple, propriétaires d'un mobile-home au camping *Atlantica parc*, ancienne assistante de vie en invalidité, ancien responsable technique d'un hôpital.

On retrouve de la part de certains *backpackers* cette même mise en valeur des rencontres avec un Autre authentique par son hospitalité notamment, discours qui s'est par exemple retrouvé dans les récits d'itinéraires (chapitre 5), expliquant l'évocation plus longue de certaines étapes liées à ces rencontres par rapport à d'autres. L'évocation de la population locale, qu'elle soit positive ou négative, est en fait beaucoup moins présente dans les entretiens avec les *backpackers*. Les questions autour des rencontres les amènent généralement à évoquer le large éventail de nationalités des *backpackers* rencontrés en cours de route, plus fréquemment que celui des groupes locaux. Plusieurs d'entre eux soulignent la difficulté plus grande, en Asie, à entrer en contact avec la population locale, que lors d'autres voyages qu'ils ont effectués par exemple en Amérique du sud.

3.1.3. Reconduction et reconfiguration de rapports de classe dans l'Ailleurs

Dans le cas des hivernants, où se joue une tension plus grande sur la légitimité à être présent au Maroc, l'enjeu des bonnes pratiques ne sert pas simplement à se placer, il est, plus souvent même, utilisé pour remettre en cause la place des autres Européens, et même des autres hivernants. Ces réquisitoires donnent à voir des rapports conflictuels internes au groupe étudié. Ces rapports reposent sur des différences sociales, puisque, comme l'ont montré les profils sociaux (chapitre 6), ce groupe est hétérogène socialement mais se cristallise autour du mode d'hébergement, en dur (maison, appartement, hôtel) ou en camping-car, critère de différenciation produisant des sous-groupes mettant face à face « eux » et « nous ». Suivant certains hivernants qui logent en dur, ainsi que certains Marocains, les camping-caristes polluent l'environnement, n'apportent rien à l'économie locale et restent entre eux. Ils apporteraient d'Europe dans leurs véhicules de nombreuses marchandises et, toujours selon la critique, achèteraient peu auprès des petits commerçants, privilégiant les

centres commerciaux[21]. Le sujet des hivernants en camping sauvage est particulièrement polémique sur certains forums de discussion, à l'image du débat qui eut cours sur le blog de M. Terrier, Français qui réside à Agadir dont le blog est assez suivi par la communauté Française[22]. En février 2014, l'auteur du blog lance un débat intitulé « Messieurs les camping-caristes, apprenez à vous conduire et à respecter le pays qui vous accueille ». Un fil de discussion très violent envers les campeurs sauvages s'en est suivi, tournant notamment autour des notions de « honte », d' « irrespect », évoquant les pollutions à la fois visuelles et environnementales, apportant les preuves visuelles (Photographie 9.31) des présences sur les parkings d'Agadir et sur la côte, des preuves que des places sont encore disponibles dans les campings, et associant les camping-caristes en sauvage à des « incultes ». M. Terrier décide de clore le débat devant certains dérapages.

Source : Blog de M. Terrier, 18 février 2014, https://terriermichel.wordpress.com/2014/02/18/messieurs-les-camping-caristes-apprenez-a-vous-conduire-et-a-respecter-le-pays-qui-vous-accueille/, consulté le 15 février 2017

Photographie 9.31. Preuve visuelle de la présence des camping-caristes sur le littoral entre Agadir et Taghazout, pièce apportée au débat d'un blog

Ces critiques sont tout à fait intégrées par les camping-caristes et plusieurs s'en sont défendus lors des entretiens. En retour, ils dénoncent le comportement condescendant vis-à-vis des Marocains des Européens logeant en maison ou en appartement, comportement qu'ils associent à leur appartenance supposée aux classes aisées. Cette question est particulièrement développée par André :

> « Ces résidents-là, ils gagnent entre 5 000 et 10 000 euros par mois de retraite, en général, alors que l'ensemble d'ici, il gagne entre 1 000 et 3 000 euros de retraite. En fin de compte, nous, on vit, on vit au niveau marocain entre guillemets là, eux, ils prennent encore les Marocains, si vous voulez, pas pour des esclaves, mais, ils prennent les Marocains, un peu pour, ils se croivent [sic] encore un peu dans les colonies. [...] Y'a une barrière entre

[21] Il n'est pas question ici de valider ou non cette idée, aucune étude sur les consommations des hivernants ne permettant de le faire.

[22] https://terriermichel.wordpress.com/2014/02/18/messieurs-les-camping-caristes-apprenez-a-vous-conduire-et-a-respecter-le-pays-qui-vous-accueille/

> les deux, on les rencontre pas ces gens-là, ils sont pas dans le même cadre que nous, on les voit pas. »
>
> Discussion collective enregistrée avec quatre couples d'hivernants camping-caristes français stationnant sur le site de camping sauvage de Taghazout

Ce type de réquisitoire s'est également entendu au sein même du camping d'*Atlantica parc*, de la part des camping-caristes du bas du camping, envers les résidents de chalet installés sur les versants de la colline, dominant à la fois physiquement et symboliquement le camping. Cette fragmentation s'est notamment renforcée à l'occasion du passage en 2013 du reportage *sept à huit* consacré au camping d'*Atlantica parc*, mettant en scène un couple de résidents en mobile-home dont le comportement vis à vis des Marocains a été interprété par de nombreux autres campeurs comme hautain et à travers lequel ils ne se reconnaissaient pas.

Un parallèle peut être établi entre la segmentation observée entre les hivernants à Agadir et l'étude de cas proposée par N. Élias et J. L. Scotson (1965) dans *Logique de l'exclusion*. Dans cet ouvrage, les auteurs décrivent deux zones d'un quartier ouvrier qui sont le théâtre d'une forte fragmentation sociale. L'un des groupes est composé d'habitants relativement nouveaux et l'autre des familles installées anciennement dans le quartier. Dans le cas des hivernants d'Agadir, ce n'est pas l'ordre d'arrivée, mais le fait de disposer d'un hébergement mobile ou non qui influe sur les représentations. Ce critère opère une hiérarchisation sociale entre un groupe identifié à une pratique assez populaire, les camping-caristes, et un groupe identifié à une pratique plutôt bourgeoise, la résidence secondaire. Comme dans la situation étudiée par N. Élias et J. L. Scotson (*ibid*), chaque groupe a intégré sa position de dominé ou de dominant au sein des Européens au Maroc. Les conflits s'expriment davantage à travers les discours, valorisant ou stigmatisant l'un des groupes, plus qu'à l'occasion de confrontations directes.

La forte différence de mobilisation de cet enjeu entre les hivernants et les *backpackers* peut s'expliquer selon plusieurs options cumulatives. D'une part, la forme davantage itinérante du séjour des *backpackers* ne permet parfois pas d'enclencher une réflexion sur leur présence, vécue comme courte et sans impact. Les contextes d'étude jouent également largement. S. Lallemand (2010, p. 9) parle d'une « absence de désir mutuel ou du consensus des deux parties, quant au bas niveau de communication souhaitable » de « tiédeur réciproque », « indifférence nuancée de sympathie ou de méfiance ». Le caractère massif du tourisme de *backpackers* en Thaïlande et les itinéraires relativement balisés peuvent impliquer une curiosité moindre de la part des locaux. Le contexte postcolonial joue également beaucoup, puisqu'une mauvaise pratique peut assez facilement être reliée au sein des discours avec un comportement colonial, accusation située symboliquement tout en haut des « mauvaises pratiques », notamment chez les Français.

3.2. Présences contestées et concurrence pour l'espace

La notion d'appropriation de l'espace permet de lire l'espace comme un enjeu dont plusieurs acteurs se disputeraient l'usage ou la propriété. Deux exemples, d'une part la concurrence économique et le contrôle politique de l'espace festif à Ko Phangan, et d'autre part la concurrence entre le camping sauvage et le grand projet immobilier et touristique *Taghazout bay* au Maroc, permettent de montrer comment la présence des hivernants au Maroc et des *backpackers* en Thaïlande suscite des contestations faisant intervenir plusieurs échelons d'acteurs économiques et politiques. Ici, les jeux de pouvoir ne relèvent pas seulement du discours, mais peuvent relever d'un contrôle matériel concret sur l'espace.

3.3.1. La concurrence pour l'espace festif à Ko Phangan : révélateurs d'imbrication de pouvoirs locaux, nationaux et transnationaux

L'île de Ko Phangan a été présentée dans le chapitre 8 comme un lieu d'appropriation de certains *backpackers*, au-delà de la fête touristique de la *Full Moon Party*, pour séjourner sur des longues durées dans le cadre de stage de yoga et d'un mode de vie festif. Comme le propose N. Bernardie-Tahir (2008) et comme les précédents chapitres l'ont déjà évoqué, l'image insulaire romantique associée à l'isolement ne permet plus de comprendre des géographies insulaires largement insérées dans la mondialisation. Aujourd'hui, selon elle : « c'est moins la forme spatiale particulière de l'île qui conditionne ses modes de développement que les choix économiques et politiques qui sont faits en tenant compte des héritages mais surtout de la nouvelle donne induite par la mondialisation » (p. 19). L'île de Ko Phangan est, comme la souligné le chapitre 7, un bon exemple d'île insérée, via le tourisme, dans les dynamiques internationales, et spécialement, via la fête, dans un territoire festif translocale. Le croisement entre les éléments de connaissance sur Ko Phangan, notamment grâce au travail ethnographique de K. Westerhausen (2002), et l'observation sur le terrain permet de relire l'espace festif de Ko Phangan au prisme de la concurrence dont il témoigne, concurrence montrant bien les connexions de l'île à plusieurs échelles.

L'arrivée de la fête à Ko Phangan dans les années 1980 s'est ancrée, comme l'a évoqué le chapitre 7 sur les débuts de la *Full Moon Party*, sur l'environnement relativement permissif d'une île caractérisée par un pouvoir local fort et une relative indépendance du pouvoir national et de ses lois : « *Thus, travellers arriving on Ko Phangan entered a society whose traditional dynamics had long allowed those with the necessary political and economic clout to place themsleves outside the law.* » (Westerhausen, *ibid*, p. 212). Cette absence d'autorités chargées de l'application de la loi a eu pour corollaire une tradition d'activité illicite, ainsi que le développement de liens avec la piraterie, la prostitution et la possession d'armes à feu par un nombre important d'habitants de l'île. Le fonctionnement politique est notamment lié au patronage qui

entend que chacun s'associe avec quelqu'un de plus puissant pour faire ensemble des bénéfices. L'arrivée des Occidentaux dans les années 1980 a assez naturellement vu une association entre les hommes de pouvoir locaux et ces Occidentaux bénéficiant rapidement d'un statut presque extraterritorial. Selon K. Westerhausen (*ibid*), l'installation des *backpackers* dans les années 1980 n'a pas vu d'opposition aux comportements excessifs (alcool, drogue, sexualité) de la part des locaux, parce que les bénéfices économiques étaient importants, que la tolérance vis-à-vis des pratiques illégales étaient historiques, et que ces pratiques étaient par ailleurs concentrées à Haad Rin, cap isolé de l'île. La concurrence entre les opérateurs à Haad Rin était faible, elle reproduisait les structures de pouvoir existant entre quelques propriétaires terriens.

La suite de l'histoire et l'enquête menée en 2014 montrent que ce partage serein de l'espace festif à Ko Phangan s'est progressivement chargé de tension. D'abord, le cas des pratiques festives à Ko Phangan montre des tensions entre locaux maîtrisant le marché de la fête et Occidentaux souhaitant prendre des parts de ce marché. Dans les années 1990, les anciens hippies de Goa arrivent avec du hashish, et les « raveurs » des capitales occidentales de la culture *underground* avec de l'ecstasy, qui vient concurrencer la marijuana consommée sur l'île. Les tensions se sont selon K. Westerhausen (*ibid*) régulées, mais lors de l'enquête en 2014, Aditaya, ancien barman à Haad Rin, m'indique que les tensions sont encore fortes, notamment entre locaux, pour garder la main sur le marché de la fête. Ce marché n'est d'ailleurs pas uniquement celui de la drogue, mais aussi celui de l'accès à certains espaces isolés. Le cap de Haad Yuan, où ont lieu des fêtes prisées par les habitués, est très difficile d'accès et les trajets en 4X4 pour s'y rendre, organisés par quelques taxis locaux, sont donc relativement chers. Un Européen mettant en place des trajets moins chers se fera crever ses pneus, lui rappelant que la place est déjà prise sur ce créneau.

Les conflits autour du contrôle de l'espace festif ne s'expriment pas uniquement par des tensions locales, elles ont pris au cours des années 1990 et encore récemment une dimension internationale et politique. En effet, si la tradition indépendante de l'île a permis le développement dans les années 1990 de fêtes massives, celles-ci attirent la jeunesse occidentale et commencent à être décriées dans la presse occidentale. C'est ainsi la presse anglaise qui, condamnant les pratiques excessives de sa jeunesse sur l'île, a enclenché une réaction répressive massive du gouvernement thaïlandais en septembre 1994, comparable pour K. Westerhausen (*ibid*) à d'autres politiques répressives à destination de la culture festive *underground* en Malaisie dans les années 1997 contre les hippies, et à Bali en 1983. L'actualité récente à Ko Phangan montre l'interaction entre la présence des *backpackers* et les évolutions politiques nationales. La lutte contre la drogue est un axe majeur d'activité de la police thaïlandaise. En 2003, le gouvernement Thaksin avait mené une campagne meurtrière selon *Human Rights Watch* au cours de laquelle plus de 2000 trafiquants suspectés auraient été tués. En

2011, le nouveau gouvernement d'Y. Shinawatra annonce à nouveau une campagne. C'est en mai 2014, à la suite du coup d'état de l'armée, que la répression à Ko Phangan se montre particulièrement forte, les lieux de fête étant fermés quelques mois plus tard. Seule la *Full Moon Party* reste autorisées. Ces deux politiques d'interventions sur l'île placent la présence des *backpackers* au cœur de rapports de pouvoir politiques, d'une part entre un Etat thaïlandais qui se voit forcer la main par la pression de la puissance occidentale britannique qui s'inquiète pour sa jeunesse, et d'autre part à travers une répression militaire contre l'espace festif qui apparaît aussi comme un potentiel outil de reprise de contrôle du pouvoir central sur cette périphérie territoriale insulaire.

3.3.2. Camping sauvage *versus* grands projets touristiques : fragilité et privilège relatif dans la concurrence pour l'espace littoral

A 20 km au nord d'Agadir est situé le site de *Taghazout bay*, grand projet touristique et immobilier faisant parti du plan Azur, qui devait être inauguré en 2014 et qui couvre, parmi les 5 stations touristiques prévues sur tout le territoire marocain, la plus grande superficie : 868 hectares, pour une capacité hôtelière de 15800 lits, une capacité immobilière de 5200 places et un golf. Les travaux commencés en 2007 devaient permettre, selon la prospective du Haut Commissariat au Plan[23], l'ouverture du premier hôtel en 2009. Mais lorsque les travaux ont commencé, le chantier a d'abord dû faire table rase et détruire un autre établissement touristique : le camping international de Taghazout, camping extrêmement rudimentaire resté pourtant de façon nostalgique dans l'imaginaire collectif comme un récit fondateur de la communauté des camping-caristes au Maroc, comme en témoigne Claudine :

> « Claudine : Alors c'était le camping « international » quand même, mais j'ai pas de photo moi des toilettes ni de rien du tout mais, on pouvait pas prendre de douche rien du tout, ouais… y'avait vraiment les toilettes, c'était un trou quoi. Et nous du coup on avait installé une douche au bout. Ici c'est quand même un autre confort. Mais en même temps on était plus jeune on a bien rigolé quoi. Tout le monde regrette hein, mais alors on s'installait, les parties n'étaient pas déterminées comme ici, donc on arrivait on s'disait, 'bon alors y'a deux arganiers, là, ouais pour tendre mon fil à linge voilà, moi j'm'installe là'. Donc on était tous dans n'importe quel sens. Fin c'était… y'avait des allemands qui venaient avec leur poulailler, j'sais pas si vous voyez !
> Brenda : [rire] leur poulailler ?
> C : Ah oui oui oui, ils avaient leurs poules, y'en avait qui faisait leur p'tit jardin, et tout, la première fois que j'suis arrivée, j'me suis demandée, j'avais vraiment l'impression d'avoir changé d'planète. Ah oui la première année j'en revenais pas (rire). On a bien ri, on a bien ri quand même. Mais j'reviendrais pas en arrière, j'aime bien avoir ma douche chaude, non quand même ici c'est. L'électricité qui se coupait à tout moment, c'était vraiment folklorique quoi.

[23] Cf. Prospective Maroc 2030, *Tourisme 2030, quelle ambition pour le Maroc ?*

Claudine et Guy, hivernants, français, 71 et 76 ans, en couple, commerçante en retraite et officier de la marine en retraite

Le site est aujourd'hui organisé autour d'une petite économie informelle, avec un gardien qui passe chaque jour prendre 20 dirham[24] et des commerçants ambulants qui viennent apporter de l'eau, des légumes, etc. Selon le gardien, le camping international existait depuis 1982. Avant cette date, des Européens séjournaient déjà sur ce site planté d'arganiers, mais ça n'était selon lui pas des vieux, mais des hippies. Les continuités et évolutions entre la communauté des hippies de l'époque et les appropriations du site actuel sont assez nettes, on retrouve en effet, à côté des camping-caristes, les jeunes *Travellers*, évoqués au chapitre 5, qui sillonnent le Maroc en camion poids lourd dans un esprit proche des hippies. On retrouve aussi, parmi les camping-caristes, un imaginaire de cet ordre. La fermeture de ce site a suscité, en 2006 et 2007 plusieurs articles, évoquant le « spleen » des retraités migrateurs, auquel on aurait pris « leur woodstock, leur katmandou »[25]. Cette communauté de campeurs sauvages est décrite sous des termes légèrement différents que ceux attribués aux camping-caristes décrits dans les articles récents sur Atlantica parc. Ici, l'imaginaire du camping sauvage est associé à une forme d'imaginaire de liberté. Comme le signale S. Cousin (2015), l'habitat mobile, tout en s'inspirant du nomadisme, a acquis anciennement au sein des sociétés sédentaires une valeur positive en détournant le précaire. Chez ces camping-caristes, plusieurs expriment l'idée que le camping sauvage, c'est un esprit particulier, comme le souligne Louise et Robert (français, 73 et 74 ans) : « L'esprit camping-cariste c'est, je sais pas, les personnes sont, c'est… la vie de bohème, qui nous rapproche. »

À l'époque du camping international en 2004, entre 1000 et 1200 camping-caristes ont été comptabilisés entre Agadir et Taghazout. Ils étaient essentiellement originaires de France (54 %), d'Allemagne (23 %) et d'Italie (8 %). (Desse, 2010). Sur le site du camping une fois rasé, les travaux se sont entamés avec une certaine lenteur, le terrain de chantier est alors resté, pour de nombreux camping-caristes, une étape où s'arrêter quelques jours, voire plusieurs semaines, malgré son caractère officieux. Ainsi, alors qu'au Salon de l'immobilier Marocain à Paris en 2014, les images marketing semblables à la Figure 9.4 couvrent le stand du projet, les maquettes du futur site sont exposés et les biens déjà accessibles à l'achat. Parallèlement, le site est occupé, mais par des camping-caristes. Sur la Photographie 9.32 datant de janvier 2015, ils jouent aux boules sur le terrain encore en chantier, avec en arrière-plan sur la colline, le golf dont la construction vient de s'achever. Selon un comptage fin janvier 2015, ils étaient environ 300 camping-caristes, chiffre confirmé par le gardien. Le gérant du camping *Atlantica Imourane* tout proche m'explique que le nombre de places

[24] 1,85 euros.
[25] Beaugé F., « Le spleen des retraités migrateurs d'Agadir, *Le Monde*, 31 janvier 2006

de camping officielles est de toute façon insuffisant,et que même si ces campeurs viennent parfois au camping pour quelques nuits, la plupart ne rentrera jamais dans un camping officiel, tenant trop au mode sauvage.

Figure 9.4. Image promotionnelle du projet *Taghazout bay*

Source : site promotionnel du projet, http://www.taghazoutbay.ma/index.php/fr/, consulté le 22 octobre 2015

Le 2 février 2015, a lieu une intervention par les autorités locales qui demandent, à 17h, aux camping-caristes de partir. Les camping-caristes négocient pour partir le lendemain et nombreux sont ceux qui vont se « réfugier » sur le parking du Marjane, qui a autorisé, depuis 2015 justement, les stationnements nocturnes sur un parking aménagé spécialement pour eux. Un entretien avec un responsable du magasin permet de comprendre que le magasin a aménagé cette aire pour compenser l'arrêt de la vente d'alcool dans la grande surface la même année et tenter de conserver cette clientèle malgré tout. Selon le gérant du camping *Atlantica Imourane* et les camping-caristes eux-mêmes, cette éviction les poussera à se rendre plus au sud, vers Dahkla et Tan-Tan, où le coin très sauvage et en même temps très isolé, leur permet de stationner sans problème.

Photographie 9.32. Le site de Taghazout bay occupé par le camping sauvage en janvier 2015

Source : B. Le Bigot, Maroc 2015

Cet exemple montre bien le chassé-croisé de négociation d'appropriation de l'espace littoral entre différents acteurs agissant à différentes échelles. Le tourisme et l'immobilier de luxe organisés à l'échelle nationale et faisant intervenir des investisseurs internationaux sont en concurrence avec les hivernants les plus fragiles de la population d'hivernants rencontrés, ceux qui sont les plus critiqués et dont l'usage de l'espace est tout à fait informel. Pourtant, pendant près de 8 ans, ces campeurs ont été tolérés par les autorités sur un site prisé qu'ils s'étaient appropriés historiquement. Ils restent, comme le montre la stratégie de la grande surface Marjane, une population cible à garder dans sa clientèle. S'affiche bien ici l'ambivalence d'un groupe plutôt précaire au sein du groupe des hivernants, et faisant d'ailleurs parti des classes sociales les plus populaires, mais qui par sa position privilégiée à l'échelle mondiale reste tolérée et protégée par les autorités pour continuer à mener leur vie de « bohème ».

Conclusion

Ce chapitre a proposé d'analyser les présences des hivernants et des *backpackers* sur les lieux étudiés à travers les interactions observées avec la société locale. L'appropriation de l'espace au cours du voyage n'est ainsi pas uniquement un vecteur de construction d'un chez-soi et d'une identité collective Ailleurs, mais cette appropriation est aussi largement négociée avec les groupes locaux présents.

Comme le décrivaient par exemple C. Minca et H. L. Sin (2014) concernant le tourisme des fermes d'éléphants en Thaïlande, la demande touristique et la présence occidentale dans les Suds, notamment lorsqu'elles ne prennent pas la forme claire d'un tourisme de masse isolé de la population locale, amènent à des complications d'interprétations : origines de nouvelles opportunités locales, elles entraînent aussi des nouvelles tensions, elles enclenchent des nouveaux apprentissages mais aussi des

malentendus, des pratiques néocoloniales s'actualisant aussi comme des supports à l'économie locale.

La présence temporaire des *backpackers* et des hivernants des Nords vers les Suds apparaît ici d'une part comme une opportunité économique autour de laquelle les stratégies locales s'organisent notamment en organisant l'enchantement attendu des enclaves. La spécificité de la présence temporaire mais relativement durable, et parfois cyclique, des *backpackers* et des hivernants introduit des reconnaissances mutuelles dans ces stratégies marchandes, notamment dans le cas des hivernants et des Marocains. Ces stratégies locales s'articulent à la reconduction de divisions hiérarchiques des présences dans l'espace, entre travail des locaux et temps libre des individus en mobilité privilégiée.

Le chapitre a en outre montré que la coproduction de lieux, comme le quartier de Banglamphu et le secteur touristique d'Agadir, met en interaction non seulement des face à face marchands, mais aussi des dynamiques sociales internes à la société locale qui marquent les espaces. On retiendra par exemple que le quartier de Banglamphu, par la présence des *backpackers*, prend une place spécifique dans l'espace social festif de Bangkok, dans lequel le « cosmopolitisme » vécu n'est pas celui d'une élite mondiale. Ce résultat va ainsi dans le sens de la proposition de C. Schmoll (2003) qui, à partir de ses recherches sur les circulations migratoires à Naples, montre que l'ouverture d'esprit qui caractériserait le « cosmopolitisme », associé par Hannerz uniquement aux élites, peut se penser aussi chez d'autres groupes mobiles. Ici, l'appartenance des *backpackers* à un groupe indistinct, qui a été évoqué dans l'introduction de cette thèse comme intermédiaire par rapport aux élites mobiles et aux migrations économiques venant des Suds, permettrait d'envisager un cosmopolitisme caractéristique d'une « mondialisation par le milieu » sur les trottoirs de Khao San. L'exemple des concurrences pour l'espace littoral marocain entre des hivernants « informels » et le tourisme de luxe présente aussi cette forme ambiguë de mondialisation par le milieu. Les camping–caristes en camping sauvage, en tant que sous-groupe d'hivernants sujet à la controverse se situent en effet dans une situation moyenne : ils sont très critiqués et finissent par être délogés du terrain qu'ils s'étaient approprié, dans le même temps leur occupation illégale du littoral a été tolérée durant plusieurs années et ils constituent un groupe que certains acteurs économiques comme *Marjane* souhaite garder dans sa clientèle.

Au final, ces face à face marchands, distants, reconnaissants et conflictuels tracent une diversité de production de lieux mettant en interaction les groupes mobiles des Nords et les sociétés des Suds, tous deux très hétérogènes et se comprenant selon des échelles imbriquées. Comme le propose M. Oiry Varacca (2014), les identités peuvent s'envisager de façon interactionnelle : elles s'élaborent continuellement à travers les relations sociales entre les groupes et la frontière entre un « Nous » et un « Eux » est ainsi sans cesse renégociée. Ce chapitre amène à penser un rapport aux

lieux qui lui aussi se construit comme les identités et les lieux eux-mêmes, selon des frontières et des relations sociales toujours renégociées.

Conclusion de la partie 3

Cette dernière partie met l'accent sur la production de lieux insérés dans des réseaux mondialisés. En étudiant les pratiques spatiales au plus près des expériences quotidiennes des *backpackers* à Bangkok et à Ko Phangan et des hivernants à Agadir, cette partie montre d'abord comment la construction de l'entre soi et du chez soi repose sur les bénéfices de l' « enchantement du monde touristique » (Réau et Poupeau, 2007) idéalisant un rapport aux lieux vécu comme authentique. Elle témoigne aussi de la reproduction d'activités et de sociabilités banales dans un Ailleurs approprié. Ces appropriations permettent de dépasser la vision duale du touriste et de l'habitant, donnant tout son sens à ce que je qualifie de rapport ambivalent aux lieux et remettant en cause les imaginaires dominants façonnant les lieux. L'étude des interactions entre les deux groupes mobiles d'une part et les populations et contextes locaux d'autre part met en évidence les manifestations de rapports de pouvoir qui se déploient dans une certaine concurrence pour l'usage de l'espace. Le schéma ci-dessous synthétise l'enchaînement, au sein des trois chapitres composant cette partie, des analyses qui ont permis d'appréhender Bangkok, Ko Phangan et la région d'Agadir au prisme des mobilités des *backpackers* et des hivernants.

Le chapitre 7 a dans un premier temps présenté les lieux d'étude tels qu'ils apparaissent dans les circuits mondialisés des discours notamment touristiques, mais aussi médiatiques et culturels. L'évolution des formats de discours et notamment la place importante d'internet et des images a permis de sélectionner et de croiser des discours appropriés à chaque lieu pour mettre au jour des imaginaires particulièrement univoques sur ces lieux. Concernant les lieux des *backpackers*, l'analyse des imaginaires d'une métropole (Bangkok), d'un quartier (Khao San) et d'une île (Ko Phangan) montre finalement la réduction de ces lieux à un attrait touristique limité ou unique, et soumis à la controverse. Bangkok peine à dépasser un stigmate métropolitain et sulfureux, Khao San est un haut lieu très fort du *backpacking*, mais dont la connotation commerciale et festive remet en question la légitimité, et enfin Ko Phangan semble déjà perdue par une attractivité touristique festive trop forte et débauchée lié à la Full Moon Party. Du côté des hivernants, leur destination phare, Agadir, s'affiche quasiment exclusivement à partir de sa plage et de son ensoleillement, quitte à masquer son image urbaine, à la résumer à son aéroport relié à l'Europe, ou à la travestir avec des images d'autres espaces. La mobilité des seniors vers le Maroc, telle qu'elle apparaît dans la presse, est dans ce cadre principalement guidée par l'appropriation d'un cadre domestique paradisiaque, laissant le contexte urbain local de côté. Ces imaginaires, réduisant largement les lieux à une activité ou un site, ont été dans les chapitres 8 et 9, confrontés à l'observation des pratiques des hivernants et des *backpackers* et leurs articulations avec les dynamiques locales.

En s'appuyant notamment sur les observations participantes au sein des lieux de vie et de sociabilité et sur la mise en place de parcours commentés et de cartes de pratiques avec les individus mobiles, le chapitre 8 a montré l'ambivalence des statuts endossés par les individus mobiles dans ces lieux de destination. Tirant profit du statut touristique pour développer des pratiques d'appropriation semblant le rapprocher de l'habitant, le *backpacker* et l'hivernant montrent dans le même temps des spatialisations alternatives aux imaginaires précédemment présentés. Plus polarisées ou au contraire plus diffuses par rapport à ces imaginaires, les pratiques à l'œuvre peuvent se lire selon des mécanismes de familiarisation et d'exploration de marges. Le rapprochement avec la population locale qui pourrait être attendu s'articule à des entre-soi encore forts. Ces pratiques ambivalentes s'inscrivent dans des détournements d'espaces touristiques à des fins domestiques, et des marquages et référents identitaires translocaux empreints de symboliques postcoloniales, construisant le rapport avec l'Ailleurs.

L'appropriation de l'espace par ces groupes mobiles a été analysée dans le chapitre 9 à travers les frottements et rapports de pouvoir à l'œuvre dans les contextes locaux. Il a proposé une lecture de ces contextes allant au-delà d'un paradigme des impacts encore largement sous-jacents dans les études sur les *lifestyle migrations*, et complémentaire aux approches sociologique ou anthropologiques de l'entre-soi. Ce chapitre 9 montre que des dynamiques spatiales, d'enclavement, de porosité entre les différents groupes présents et de concurrence pour l'espace, ne se jouent pas dans une confrontation simple entre des groupes dominants et un contexte local passif. Les stratégies de développement de services spécifiquement adressés à ces groupes mobiles et les fonctionnements des lieux étudiés montrent des sociétés locales hiérarchisées intégrant ces présences occidentales à leurs propres dynamiques d'organisation de l'espace. Les rapports de pouvoir mondialisées et postcoloniaux plaçant les groupes étudiés comme dominants inscrivent dans le même temps ces groupes dans un rapport problématique à cette altérité. La concurrence pour être légitime à prendre sa place au soleil réactive alors des rapports sociaux clivant internes aux groupes mobiles.

Cette troisième partie clôt ainsi cette thèse en montrant que l'ambivalence des rapports aux lieux étudiés n'est pas synonyme d'une indistinction du statut des *backpakers* et hivernants dans les lieux. Chacune de leurs casquettes, celle du touriste ou de l'habitant temporaire, rend compte de la réactivation translocale de phénomènes sociaux structurants. La construction d'un chez soi, la recherche de l'entre-soi ou la concurrence pour l'espace révèle l'articulation complexe entre les échelles locales et globales de la mondialisation.

Conclusion générale
Aller chercher Ailleurs un quotidien enchanté

> « En fait c'que j'ai découvert, depuis que j'ai bougé de l'Italie en fait c'est que tu t'as envie de créer un peu ta p'tite famille là où tu es. Et plus tu voyages, plus c'est facile de le faire. Et plus tu rencontres aussi des personnes qui sont dans la même situation que toi. Donc c'est beaucoup plus facile, il y a pas de… « faut pas se comporter comme ça », comme quand tu es chez toi (...). Donc, quand tu voyages en fait c'est, bah c'est facile nan ? (...) T'as pas besoin de jouer un rôle. Tu peux justement être qui tu es, c'est pas grave, demain, tu pars, tu pars et tu peux être quelqu'un d'autre si t'as envie. »
>
> Ines, *backpacker*, italienne, 32 ans, rencontrée à Ko Phangan dans un centre de formation au yoga

La thèse qui se conclut ici s'est largement appuyée sur une démarche d'interrogation des catégories de lecture de la société. En faisant le choix de travailler sur les *backpackers* et les hivernants, des groupes impliqués dans des mobilités internationales intermédiaires voire indistinctes, ni tout à fait migrants, ni tout à fait expat', ni tout à fait touristes, j'ai cherché à comprendre ce que ces figures pouvaient bien nous dire des rapports aux lieux et de leurs reconfigurations dans une dynamique mondialisée de mise en réseaux. Questionner les catégories n'est pas une finalité en soi, mais ouvre des possibilités pour faire évoluer nos opérateurs de pensée. Dans l'analyse des reconfigurations des rapports aux lieux à travers les mobilités des *backpackers* et des hivernants, envisagée comme des mobilités privilégiées, l'opérateur a été le « faire ». C'est en observant ce que « font » les uns et les autres, avec la mobilité et les lieux, qu'il a été possible de mettre en regard ces deux groupes différents et dégager des lignes de compréhension communes.

Finalement, qu'a-t-on vu des reconfigurations des rapports aux lieux ? Les propos d'Ines ci-dessus, rencontrée à Ko Phangan dans un centre de yoga où elle séjournait pendant plusieurs mois, permettent d'abord de reprendre la pluralité des résultats issus la thèse, que je propose d'évoquer, à travers ses mots, depuis les derniers vers les premiers chapitres. D'abord, en écho à la partie 3 de cette thèse, Ines parle d'un rapport aux lieux marqué par l'entre-soi et les capacités de création d'un « chez soi » dans un Ailleurs approprié, voire relativement dé-singularisé de ses caractéristiques locales propres. Le lieu n'est pas « Ko Phangan », mais « là où tu es », et c'est l'individu qui par sa présence, par ses actes d'habitabilité, attribue un sens au lieu. Il lui donne un sens en « créant ». Ici, sont soulignés la création de liens sociaux

mais la thèse a également montré la création de centralités et de pratiques des lieux alternatives aux imaginaires dominants. La sociabilité de voyage, comparée dans les termes d'Ines à la « famille », montre les capacités des productions de signification domestique, dans un contexte de voyage pourtant proche du tourisme. En creux, se lit l'absence de référence à la société locale, qui pourtant configure les dispositifs permettant à l'individu de « créer » là où il est, offrant un environnement protégé ou permissif pour donner de la place aux différentes manières de « se comporter ». Se lit une production de lieux dans lesquels une partie des présents peut subitement « partir », selon l' « envie », puisqu'aucune responsabilité n'attache au lieu. Cette production de lieux, comme l'a montré la thèse, est une co-production, où la place obtenue facilement est négociée et fait également bouger les modalités d'appropriation de l'espace des sociétés locales.

Ensuite, cette fois en écho à la deuxième partie, Irène montre que la mise en réseau des lieux lors des itinéraires repose sur l' « envie », sur une stratégie permettant de combiner plusieurs identités « être quelqu'un d'autre », mais aussi plusieurs pratiques, sociabilités, etc. L'arrivée dans une nouvelle étape se comprend en fonction de l'étape précédente et les passages où ancrages sont modulés en fonction de l'envie. Aussi, elle montre l'importance forte de l'apprentissage de la mobilité au cours d'une trajectoire de vie, « plus tu voyages (…) plus c'est facile », clé de compréhension de la mobilité dans sa participation à la reproduction et au renforcement des positions sociales. Enfin, les paroles d'Ines permettent de souligner, en écho à la première partie de cette thèse, que l'expérience de la mobilité fait « découvrir » des choses. Objet de découverte pour les groupes mobiles, elle reste, malgré le foisonnement désarçonnant des travaux, un enjeu de connaissance des recherches en sciences sociales. Aussi, les mots d'Ines résonnent fortement avec la proposition d'envisager les *backpackers* et les hivernants comme des « mobilités privilégiées ». Bien que les situations soient socialement très diversifiées, pour celles et pour ceux qui ont été étudiés dans cette thèse, « c'est facile », ou du moins c'est « plus facile » que pour d'autres.

À l'issue de cette mise en perspectives des reconfigurations des rapports aux lieux, je propose de rappeler les résultats clés de cette thèse, en m'appuyant notamment sur le titre de cette conclusion « Aller chercher Ailleurs, un quotidien enchanté ». Ces résultats seront ensuite relus de façon transversale, en partant des deux axes de questionnement principaux de la thèse, celui de l'ambivalence du rapport aux lieux et celui du privilège de mobilité. Pour finir, deux perspectives de recherche seront proposées pour approfondir d'une part une lecture intersectionnelle et d'autre part les enjeux de citoyenneté que ce travail de thèse interpelle.

Principaux résultats

Cette thèse a montré comment des pratiques de mobilités orientées des Nords vers les Suds encore peu connues dans la géographie française contribuent aux réflexions actuelles structurant les champs des *mobility studies*, des études migratoires et touristiques sur l'ambivalence des catégories de lecture de la mobilité. La thèse a investi le champ émergent des *lifestyle migrations* à travers ses propositions récentes relatives aux « mobilité privilégiées ». À ces travaux principalement sociologiques et anthropologiques, elle a apporté une analyse sur la dimension spatiale des phénomènes étudiés et proposé une mise en regard de deux profils différents, les *backpackers* et les hivernants. Ces mobilités de retraite et de jeunesse ont été abordées sur deux terrains emblématiques de leur actualité, le Maroc et la Thaïlande. Une palette de méthodes d'observation et de recueil de pratiques et de récits a été mis en place de façon parallèle et adaptée à chaque contexte d'enquête.

Aller chercher Ailleurs...

La thèse apporte d'abord des connaissances sur la pratique de la mobilité comme mise en mouvement des individus et mise en réseaux des lieux. Les recueils des itinéraires denses des individus interrogés ont montré le caractère circulatoire des mobilités des uns et de autres articulé avec des périodes d'ancrage : les *backpackers* ne sont pas continuellement en l'itinérance et les hivernants ne sont pas cantonnés au séjours sédentaire. La cartographie de l'étendu des territoires parcourus, connus jusqu'à présent essentiellement par des récits, souligne l'importance de centralités attendues en Asie du Sud-Est et au Maroc, liées au tourisme notamment. Mais elle montre également des centralités plus spécifiques et le déploiement des pratiques sur une diversité de « petits lieux », mis en réseaux par les itinéraires de voyage. Ces itinéraires ont été analysés comme significatifs de stratégies mises en œuvre par les individus pour parvenir à combiner différentes attentes liées aux loisirs, au travail ou encore à la famille. Ces stratégies ont été replacées dans les contextes sociaux de production des projets de voyage et dans les trajectoires biographiques, à travers les entretiens et le recueil des expériences mobilités internationales tout au long de la vie. Les valeurs associées à l'Ailleurs au sein des sociétés de départ s'affirment fortement et se placent en concurrence avec le travail ou la famille. Ces concurrences prennent des formes différentes selon les générations, également critères de forte différenciation des trajectoires de mobilité au fil de la vie des *backpackers* et des hivernants. Alors que les trajectoires des hivernants sont plutôt marquées par une entrée tardive dans la mobilité internationale et un encadrement de celles-ci par le travail durant la période d'activité, les trajectoires des *backpackers* présentent souvent des expériences de mobilité internationales précoces durant l'enfance. Dans les deux groupes, l'expérience d'une mobilité résidentielle hors du pays de naissance s'avère déterminante pour la

suite de la trajectoire. La mobilité de *backpacking* ou d'hivernage constitue une étape de la trajectoire qui transforme le rapport aux lieux selon trois options : comme une parenthèse, avec un maintien du lieu de vie habituel, comme une transposition du lieu de vie ailleurs, ou encore comme une circulation entre plusieurs lieux de vie.

...un quotidien enchanté

La thèse a montré comment cette mise en mouvement et cette mise en réseau des lieux par les mobilités des hivernants et des *backpackers* se traduisait non pas par une perte d'adhérence des modes de vie avec les lieux, mais par des modalités d'appropriation spécifiques de ceux-ci. L'analyse de corpus de sources issues notamment d'internet, mais également de presse et d'objets culturels mondialement populaires a montré comment les discours en circulation à l'échelle mondiale façonnaient des images d'Agadir, Bangkok et Ko Phangan fortement tournées vers un mode de pratique de ces lieux et une localisation spécifique. La fête controversée de la *Full Moon Party* à Ko Phangan et la balnéarité d'Agadir sont les objets quasiment uniques de concentration des discours sur ces lieux, les réduisant principalement aux yeux du monde à une plage. Bangkok est largement entourée d'un stigmate métropolitain et sulfureux ambigu, qui imprègne l'imaginaire du quartier de Khao San, à la fois haut-lieu de perdition festif et de consommation du *backpacking*. L'analyse des pratiques de ces lieux par les *backpackers* (à Bangkok et Agadir) et par les hivernants (à Agadir) à travers l'observation participante, les parcours commentés et cartes de pratiques montrent des décalages entre ces imaginaires et les modalités d'appropriation d'ordre banal et quotidien qui s'installent au fil des séjours. L'observation dans les *guest houses* et les campings a permis de repérer des actes d'habitabilité forts qui signent, dans des infrastructures pourtant touristiques, des appropriations d'ordre domestiques. La présence dans l'Ailleurs entretient aussi des liens identitaires, sociaux, culturels avec l'Ici, pointant la translocalité qui caractérisent les rapports aux lieux produits. Elle s'appuie aussi sur des imaginaires postcoloniaux diffus qui témoignent des traductions touristiques et syncrétiques des héritages coloniaux dans le cadre de la mondialisation. Le caractère privilégié de ces mobilités Nords-Suds, s'appuyant notamment sur les politiques inégalitaires d'accès aux territoires par les visas et sur les infrastructures du tourisme international explique les facilités d'appropriation et de production de chez-soi et d'entre-soi dans cet Ailleurs. Le quotidien recherché jouit ainsi de l' « enchantement du monde touristique » (Réau et Poupeau 2007), c'est à dire des euphémisation des rapports marchands et des rapports de pouvoir propres aux situations touristiques. L'enquête auprès des acteurs locaux du secteur touristique et des locaux ainsi que l'observation des lieux sous différentes modalités (photographie, comptage, arpentage) montre que cet enchantement recherché est coproduit et négocié selon des jeux de pouvoir croisés et imbriqués avec les sociétés locales. Au-delà d'un paradigme des impacts qui nous

montrerait une société locale passivement transformée « par » ces présences, les lieux observés s'avèrent produits largement par la combinaison de stratégies d'appropriation de l'espace. Les groupes d'hivernants et de *backpackers* développent ainsi des sociabilités d'entre soi, au camping pour les hivernants et dans le quartier de Khao San pour les *backpackers*, quand les groupes locaux développent des stratégies de positionnement marchand. Les moments et lieux d'appropriation partagés, visible dans l'enchevêtrement des activités dans le quartier de Banglamphu à Bangkok, dans la multiplicité des pratiques de l'espace touristique d'Agadir, montrent des micro-enclavements socialement différenciés. Ils prouvent que ces présences co-produisent avec les dynamiques locales des reconfigurations sociales marquées spatialement. Les dynamiques de concurrence pour être légitime dans les lieux, celle des camping-caristes des terrains vagues ou des concurrents non-initiés du marché de la fête à Ko Phangan, montre que l'appropriation de l'espace se négocie toujours. Au final, les lieux étudiés s'affirment comme des lieux dont les transformations témoignent bien des articulations entre dynamiques mondiales et locales, toutes deux socialement marquées dans l'espace.

Au-delà de l'ambivalence : comprendre par des approches englobantes les reconfigurations des rapports aux lieux

L'un des axes de questionnement transversal de la thèse a porté sur le caractère ambivalent qui se dégage des pratiques observées. L'ambivalence des rapports aux lieux, au-delà d'une célébration de la diversité et de la complexité, qu'est-ce que cela dit ? Je propose de développer ici comment cette thèse utilise la notion d'ambivalence pour penser les cadre de catégorisation, les pratiques de mobilité et les rapports à l'Ailleurs.

Des approches englobantes empiriques nourries de concepts éprouvés

En termes théorique et épistémologique, l'ambivalence entre tourisme et migration aujourd'hui souvent évoquée, a permis ici de tester concrètement l'usage croisé de notions construites dans chacun des champs. Sans proposer un nouveau mot ou une nouvelle grille de lecture, l'enjeu était d'articuler des traditions interdisciplinaires qui, bien que récentes, ont des bagages conceptuels denses et assez différents. La « circulation transnationale » des études migratoires et l' « habiter polytopique » des études touristiques, sont par exemple particulièrement opératoires pour penser ensemble, chez les *backpackers* et les hivernants, le maintien des liens sociaux au cours de la mobilité, les appropriations non seulement des lieux de

destinations/d'arrivée, mais aussi des étapes, l'articulation entre des pratiques et des imaginaires qui circulent, font circuler et tracent des territorialités spécifiques. À l'issue de ce travail, je me positionne ainsi pour une approche englobante des mobilités internationales qui ne se développerait pas uniquement dans des recherches théoriques, mais qui serait nourrie de concepts déjà éprouvés empiriquement, favorisant de nouvelles recherches empiriques. Les *lifestyle migrations* ont en partie engagé ces travaux, mais restent marquées par les cadres académiques anglo-saxons, segmentant différemment les champs d'étude. La recherche française, en sciences sociales et en géographie a beaucoup de concepts à mettre à l'épreuve de ce cadre englobant.

La pluralité des motifs de mobilité pour comprendre les interactions des sphères de la vie sociale

L'ambivalence a aussi été envisagée pour saisir la combinaison des motifs au sein d'une même mobilité. J'ai montré qu'au sein des itinéraires, se jouent des choix de destinations liées, pour les *backpackers*, à la combinaison du travail, parfois des études, et du voyage. Dans le cas des hivernants, leurs circulations annuelles combinent des modes de sociabilités différents, tournés d'une part vers un mode communautaire générationnel au Maroc et d'autre part vers les liens familiaux en Europe. Aussi, à travers les trajectoires de mobilité des uns et des autres, socialement différenciées, se lisent les apprentissages à travers des mobilités de différents types, proches puis lointaines, pour le travail et pour les vacances, qui ensemble participent au renforcement des capitaux mobilisées dans les mobilités. Le croisement générationnel permet ici de voir que se jouent dans ces combinaisons de motifs, dans les itinéraires, et plus largement dans les trajectoires de vie, des reconfigurations potentiellement fortes des structures de bases de socialisation. Les mobilités en Visa Vacances Travail et les voyages de *backpacking* qui s'y combinent par exemple montrent des socialisations qui, à l'image des séjours Erasmus (Réau 2009) participent à la formation de capitaux culturels et sociaux internationaux, touchant à la sphère privés des rencontres amoureuses et amicales, à celle des expériences professionnelles, ou encore à celles, tout simplement des connaissances acquises sur les cultures du monde, en y vivant temporairement. Le rapport aux lieux en formation chez les *backpackers* invite alors à penser le renforcement des logiques d' « éducation par le voyage » concernant une partie seulement des classes sociales. Du côté des hivernants, ces combinaisons de motifs invitent à penser notamment la reconfiguration des rôles familiaux et son articulation avec les espaces. Les liens familiaux ne se montrent pas dissous par les périodes d'absence lors de l'hivernage. Les récits amènent même à penser une forme de reconquête, pour les retraités, de lieux et de moments privilégiés à offrir aux enfants, en les accueillant au Maroc durant les périodes de vacances.

Des reconfigurations du rapport à l'Ailleurs : lieux d'authenticité sans les Autres ?

L'ambivalence des rapports aux lieux observés chez les *backpackers* et les hivernants s'est lue également dans cette thèse comme une reconfiguration des rapports à l'Ailleurs et à l'Autre. J'ai montré les formes d'appropriation de l'espace qui se développent notamment lors de la prolongation ou la répétition des séjours, par la familiarisation avec les lieux de destination, l'exploration des marges et des centralités touristiques, la mise en place de routine dans les lieux et la construction d'un rapport domestique à certains lieux. Ces formes d'appropriation de l'espace participent à la formation d'un sentiment d'appartenance, souvent teinté de références transnationales mettant en lien le pays d'origine et les pays de destination. Le développement d'un quotidien sur le support d'infrastructures touristiques rend compte d'une ambivalence qui pourrait, pour mieux comprendre la reconfiguration des rapports aux lieux dont elle témoigne, se relire selon le concept d'authenticité développé dans les études touristiques. L'authenticité touristique peut être lue selon les mythes[1] touristiques de l'Autre authentique, appartenant à un groupe authentiquement social, harmonieux prémoderne et selon le mythe du Soi authentique, libéré des contraintes sociales pour passer un authentique bon temps (Selwyn cité par Cravatte 2009). Les *backpackers* et les hivernants trouveraient dans des lieux comme la *guest house*, le camping, et les divers lieux de sociabilité approprié, une authenticité « existentielle » (Wang 1999), qui est peu tournée vers la confrontation à l'Autre, mais plutôt vers l'expérience de soi et de l'entre soi communautaire. L'analyse a été développée notamment par E. Cohen (Cohen 2003) pour les *backpackers* et marche bien pour les hivernants. Surtout, transposée d'un point de vue spatial, elle permettrait d'expliquer la production d'enclavements à l'échelle locale en fonction de ce que les individus y cherchent. Cette recherche d'authenticité d'entre-soi, construite sans les Autres, s'articule néanmoins à la compréhension, plus complexe qu'une simple opposition, des rapports de pouvoir qui se jouent dans le cadre de ces mobilités privilégiées.

[1] L'utilisation du concept de mythe pour Selwyn fait référence à sa définition par Lévi-Strauss : « des histoires ayant pour fonction de prendre en charge des problèmes sociaux et personnels de telle manière que ces problèmes semblent résolus. ».Indiquer la référence ?

Des reconfigurations des rapports aux lieux qui traduisent des (re)distributions du pouvoir dans l'espace

Le second axe de questionnement transversal de la thèse a porté sur le caractère « privilégié » de ces mobilités Nords-Suds et plus globalement sur les rapports de pouvoir en jeux.

Des positions privilégiées pour jouer sur les différenciations de l'espace et accéder à l'enchantement quotidien

La thèse a montré à différentes échelles comment les positions privilégiées des *backpackers* et des hivernants par rapport à un ordre mondial Nords-Suds leur permettaient de développer des stratégies pour jouir des avantages comparatifs liés à la différenciation de l'espace mondial. Là pour le soleil, là pour la culture, ici pour la famille, ici pour les amis : les itinéraires des uns et des autres montrent comment les mobilités permettent de combiner les avantages propres à chaque lieu. On pourrait dans ce cadre mettre en parallèle leurs pratiques de mobilité avec une « délocalisation » au sens commun et économique du terme : l'entreprise fabrique pour moins cher, l'hivernant ou le *backpacker* mange au restaurant pour moins cher (ou tout simplement, mange au restaurant, ce qu'il ne faisait peut être pas chez lui). Mais, bien sûr, dans le cas des hivernants ou des *backpackers*, plusieurs paramètres sont à prendre en compte pour comprendre les nuances d'une pratiques sociale non réductible à une rationalité économique. D'abords, l'Ailleurs ne « fournit » pas uniquement un contexte économique avantageux, il fournit grâce à la présence locale et la relation établie dans un cadre touristique, le cadre enchanteur qui donne la saveur des vacances à la vie quotidienne. Aussi, contrairement à une « délocalisation », l'individu maintien des liens dans l'Ici, et jouit plutôt d'une « multi-localisation ». Les reconfigurations des rapports aux lieux mis en évidence dans cette thèse peuvent être comprises ainsi comme des constructions de territoires réticulaires stratégiques, demandant des compétences qui se construisent tout au long de la trajectoire de vie. La thèse montre alors comment les mobilités internationales tout au long de la vie dessinent la diversité avec laquelle les individus mobiles « apprennent à jouer » avec l'espace, pour en jouir dans leur vie quotidienne.

Des positions de pouvoir relatives : reconfigurations translocales des espaces de socialisation

Enfin, l'usage de la dimension « privilégiée », comme annoncée dans l'introduction de cette thèse, est utile pour sa dimension relationnelle : le privilège est

celui d'une position « par rapport à », il prend sens dans une relation et non en soi. La thèse a dans ce sens bien montré que les mobilités privilégiées n'étaient pas le propre de « privilégiés » tels qu'on pourrait se les imaginer. La position privilégiée dans les lieux de destination est principalement liée à la nationalité, à l'apparence physique, à la langue, au pouvoir d'achat, à l'héritage d'une situation coloniale, et permet une appropriation facilitée des lieux. Mais aussi, à l'image du face à face entre jeunesse populaire bangkokoise et *backpackers* rue Khao San à Bangkok, ou encore celui des classes moyennes marocaines et européennes dans le quartier de Charaf, la thèse rend compte de coprésences qui s'illustrent comme des reconnaissances et curiosités mutuelles, et reconfigurent, voire parfois réactivent les différences de classes à l'intérieur des groupes. Ces espaces de coprésence se montrent alors parfois, au-delà des enclavements, des espaces de socialisation translocaux dans lesquels se rencontrent des façonnent des identités multiples.

Perspectives

Mobilités privilégiées et échelles spatiales de la citoyenneté

L'une des perspectives de recherche vers laquelle ouvre cette thèse se joue dans l'interaction de ces pratiques de mobilité internationale avec des enjeux de citoyenneté. La question commence à être travaillée dans le cadre des *lifestyle migrations*, par exemple par N. Karkabi (2013) qui montre dans la région du sud Sinaï en Egypte les négociations entre Bédouins locaux et *lifestyle migration* vis-à-vis de l'Etat, autour notamment du droit de propriété. Ces recherches sur les concurrences à l'échelle des destinations doivent être poursuivies. Dans le cas des hivernants et des *backpackers* particulièrement mobiles et non installés, la mobilité peut poser les enjeux de citoyenneté autrement. Comme l'analysait J. D. Urbain (Urbain 2002) concernant les résidences secondaires à la campagne, cet espace est généralement envisagé comme un lieu de « désimplication choisie – de non-responsabilité voulue. Un ailleurs de désengagement sociétal (...). » (p. 517). Que se passe-t-il quand cet espace de désengagement devient un lieu d'ancrage ? Un des angles morts des travaux déjà menés sur les *backpackers* ou les migrations de retraite a été de se concentrer sur la présence dans l'Ailleurs, la compréhension des microcosmes, sans nécessairement avoir une lisibilité sur les conséquences des absences dans les sociétés de départ (Cohen 2006). Les situations d'entre-deux, de circulations qui ont été étudiées dans cette thèse laissent penser que puisque des liens se maintiennent avec la société de départ, des engagements citoyens voire militants, s'y maintiennent peut être. Pourtant, peu sont les hivernants ou les *backpackers* qui ont exprimé des préoccupations quant à leur participation à des élections ou à des mouvements sociaux dans leur pays de départ. Certains, très peu nombreux, montrent par contre des investissements dans les lieux de destinations, mais prenant généralement la forme d'œuvre caritatives (volontariats

dans des écoles, ramassage de déchets). Les perspectives pour aborder les mobilités au prisme de la citoyenneté impliqueraient un meilleur suivi des individus à toutes les étapes de leurs séjours et surtout une meilleure connaissance des contextes de départ et de retour, pour comprendre leurs pratiques quotidiennes aussi dans les pays d'origine. Une solution serait l'approfondissement des méthodes d' « ethnographie mobile virtuelle » que (Molz et Paris 2015) proposent pour suivre les individus à distance, en chemin, et à travers leurs pratiques de sociabilités virtuelles. Ces méthodes ont l'intérêt de permettre facilement des suivis longitudinaux de cohortes d'individus sur plusieurs années. Elles permettraient aussi de mieux comprendre ce qui se trame dans les espaces mobiles et si l'activité citoyenne, ne serait-ce que par un suivi de l'actualité dans son pays de départ et des réactions en ligne à des débats sociétaux, se poursuit au cours de la mobilité. Ces méthodes peuvent néanmoins contribuer à recentrer le regard sur les plus connectés, ceux qui fascinent parce qu'ils travaillent en voyageant, au risque de se retourner vers les figures d'hypermobiles actifs qui font de l'ombre à ceux, encore nombreux et plus éloignés socialement des chercheurs qui ne voyagent pas avec un ordinateur.

L'intersectionnalité pour comprendre les espaces des mobilités privilégiées

Une autre perspective de recherche serait d'approfondir les notions de distribution du pouvoir et de privilège à l'aune des perspectives intersectionnelles. Celles-ci ont été mobilisées principalement dans le cadre du croisement entre les groupes, pour penser la place de l'âge dans les trajectoires de mobilité. Ces approches peuvent également s'appliquer à l'analyse des relations au sein des espaces de coprésence. La thèse a montré comment les présences des *backpackers* et des hivernants coproduisaient des lieux rendant visibles les classes sociales de la société d'accueil. L'un des écueils des recherches récentes sur les *lifestyle migration*, mais aussi des études sur les *backpackers*, est qu'il est compliqué, notamment pour des chercheurs identifiés au groupes des « privilégiés », d'aller au-delà du décryptage d'un entre-soi opposant société d'accueil et de départ. La perspective intersectionnelle, qui consiste à considérer les recoupements de différentes appartenances sociales (de classes, de genres, d'âge, de race, etc.) (Crenshaw, 1991) permettrait peut-être de lire plus clairement la diversité des « face à face ». Cette perspective s'articulerait bien avec des approfondissements historiques sur les liens de diverses nature qui ont existé entre les populations en présence, comme l'ont entamé par exemple les recherches sur les Européens en Afrique, qui invite à relire la présence coloniale dans la diversité des positions relatives des colons et des colonisés à l'époque (Peraldi et Terrazzoni 2016).

Aussi, la diversification des profils des *backpackers* et la diversité sociale des hivernants invite également à envisager de façon plus poussée comment ces mobilités internationales peuvent être investies et faire évoluer le rapport au lieux différemment

selon le genre, l'âge, la classe sociale, la race, etc. Les travaux récents s'intéressant par exemple aux jeunes issues de l'immigration partant en séjour en Thaïlande (Ouamrane, en cours), ou d'autres portant sur les « migrations à rebours » d'individus des Nords, issus de l'immigrations et (re)partant vers les Suds, laissent envisager des perspectives fructueuses (Bredeloup, 2016). La mobilité internationale de longue durée a un coût (en terme financier mais aussi de distance au réseau social) : on pourrait ainsi poser l'hypothèse que certains sont sûrs d'un « retour sur investissement », quand d'autres, plus fragiles dans leur société de départ, se lancent de façon plus aventureuse, mais que peut-être, ils s'appuieraient sur de nouvelles solidarités, « Ailleurs ».

Cette thèse ouvre ainsi deux perspectives de recherche, autour de l'intersectionnalité et de la citoyenneté comme enjeux de compréhension des mobilités internationales et de leur dimension politique. Ces questions de recherche ne peuvent faire l'économie de travaux collectifs entre chercheurs des Nords et des Suds, pour articuler des points vue situés sur les rapports de pouvoir que construisent de telles mobilités internationales.

Annexes

Annexe 1. Questionnaire adressé aux *backpackers*

QUESTIONNAIRE – BACKPACKERS

Q1. Are you travelling in at least 2 countries & during more than 3 months ? ☐ yes ☐ no > *stop the quest onnaire*

SOME QUESTIONS ABOUT YOU

Q2. Sex ? ☐ 1. Female ☐ 2. Male **Q3.** Age ? ....

Q4. Where were you born ?
....(city)
.... (country)

Q5. Where are you living usually ?
.... (city)
.... (country)

Q6. Did you work ?
☐ 1. Oui > **Q7** What job ? ....
☐ 2. Non > **Q8** Could you precise your situat on ?
☐ 1. Studies, training or internship
☐ 2. Gap year during studies
☐ 3. Gap year during job
☐ 4. Job search
☐ 5. Ret rement
☐ 6. Other ....

Q9. How many languages do you speak f uently ? ......
Q10 Which one(s)) ? ....
....

Q11. What is your level of study ? ....

Q12. What is your family situat on ?
☐ 1. Single
☐ 2. Couple
☐ 3. Other ....

Q13. Do you have children ?
☐ 1. Yes > **Q14.** How many ? ....
☐ 2. No

Q15. About how many internat onal travel have you done before this trip ?
☐ 1. none ☐ 2. Between 1 & 5 ☐ 3. More than 5

Q16. The reasons for these trips were mainly :
☐ 1. Tourist c ☐ 3. Linked with studies
☐ 2. Professionnal ☐ 4. Combined

Q15. Among these ancient travels, some have they lasted more than 2,5 months ? ☐ 1. Yes ☐ 2. No

Q17. Could you name some of your old travel dest nat ons ? (city, country) : ....
....
....

SOME QUESTIONS ABOUT YOUR TRIP

Q18. Since when did you leave your normal place of life ? .... months (or days)

Q19. Do you know how long will your trip ?
☐ 1. Yes > How long ? .... months (or days)
☐ 2. No

Q20. You travel mainly :
☐ 1. Alone ☐ 2. Couple
☐ 3. With friends ☐ 4. With children
☐ 5. With parents or brother & sister
☐ 6. With people met during the trip
☐ 7. Other

Q21. Do you travel with an « round the world » t cket ?
☐ 1. Yes > **Q.22** How many f ighs ? .....
☐ 2. No

Q22. Have you consider a budget for your trip ?
☐ 1. Yes > **Q.23** How much is it ? ....
☐ 2. No

Q24. Do you have a planned route ? ☐ 1. Yes ☐ 2. No

THE ITINERARY OF YOUR TRIP

***Q.25** Please indicate chronological past (P) and future (F) dest nat ons of your trip, durat on on-site, mode of transportat on to get there and on-site accomodat on.*

Dest nat on (city, country)	Past (P) or future (F)	Durat on on-site	Transport *1=Plane 2=Boat 3=Bus 4=Train 5=Car 6=Other*	Accomo dat on *1=Hostel 2=Friend 3=Inhabi-tants 4=Camping 5=Other*
(1st dest nat on)				

Q.26 The quest onnaire is completed, do you have a comment to add ?
....
....
....

A remplir par l'enquêteur:
Numéro quest onnaire : ....
Lieu d'enquête : ....
Jour / Mois : ....
Heure début /f n : ....
Commentaire : ....
....

Annexe 2. Questionnaire adressé aux hivernants

QUESTIONNAIRE MOBILITES INTERNATIONALES LONGUE DUREE – RETRAITES

Vous passez plus de 2,5 mois hors de votre lieu d'origine : ☐ 1. Oui ☐ 2. Non > *arrêt questionnaire*

QUELQUES QUESTIONS SUR VOTRE VOYAGE

Q1. Voyagez-vous majoritairement :
☐ 1. Seul ☐ 2. En couple
☐ 3. Entre amis > **Q2**. Précisez .....
☐ 4. Avec votre famille > **Q3.** Précisez .....
☐ 5. Autre > **Q4.** Précisez.....

Q5. Quelles sont vos dates de départ et de retour ?
.....

Q6. Des connaissances vous rejoignent pendant votre voyage ? ☐ 1. Oui > **Q.7** Qui? ..... ☐ 2. Non

Q8. Quelle est la raison principale de votre venue ?
.....

Q9. Votre séjour au Maroc vous permet-il de faire des économies ? ☐ 1. Oui ☐ 2. Non ☐ 3. Même coût

Q10. Avez-vous Internet? ☐ 1. Oui ☐ 2. Non

VOTRE ITINERAIRE **Q.11** Votre séjour se déroule : ☐ 1. dans une seule destination ☐ 2. en itinérance

Si 1. *Indiquez dans le tableau* ***l'itinéraire aller*** *précédé d'un « **A** » pour vous rendre dans votre destination, les éventuelles étapes, leur durée, le mode de transport et d'hébergement. Indiquez ensuite, précédé d'un « **V** » les* ***lieux visités*** *durant votre séjour, puis* ***l'itinéraire retour*** *précédé d'un « **R** ».*
Si 2. *Indiquez dans le tableau les* ***lieux d'étapes*** *passés précédés d'un* ***« P »*** *de votre itinérance, et les lieux d'étapes futurs précédés d'un « **F** », la durée, le transport utilisé pour vous y rendre, et le mode d'hébergement choisis. Au cours de l'itinérance, indiquez les* ***lieux de visite*** *à la journée (sans nuit sur place) précédé d'un « **V** ».*

Lieux (ville, pays)	Durée (jours)	Trans-port	Héber-gement	Lieux (ville, pays)	Durée (jours)	Trans-port	Héber-gement
(1ère étape)							

QUELQUES QUESTIONS SUR VOUS

Q12. Répondant: ☐ 1. Personne seule (A) ☐ 2. Couple (A&B) ☐ 3. Duo (A&B)

Q13. Sexe (A B) ☐☐ 1. Féminin ☐☐ 2. Masculin

Q14. Age ? A .....ans B ..... ans

Q15. Quel est votre lieu de naissance?
A..... (ville, pays)
B..... (ville, pays)

Q16. Quel est votre lieu de vie habituel ?
A..... (ville, pays)
B..... (ville, pays)

Q17. Listez par ordre chronologique les différentes activités que vous avez exercées (inclure formation, activités familiales, recherche d'emploi) et leur durée :
A.....
.....
.....
B.....
.....
.....

Q18. Depuis combien de temps êtes-vous retraite ?
A..... (mois ou années) B..... (mois ou années)

Q19. Combien de langues parlez-vous? A ..... B.....

Q20. La(es)quelle(s)? A.....
..... B.....

Q21. Votre niveau de formation ? A.....B.....

Q22. Quelle est votre situation familiale ? (A B)
☐☐ 1. Seul
☐☐ 2. En couple > si oui, depuis quand? ..... ans
☐☐ 3. Autres .....

Q23. Avez-vous des enfants ? (A B)
☐☐ 1. Oui > **Q24.** Combien ? Enfants de : A&B .....
A ..... B.....
☐☐ 2. Non

Q25. Où vivent-ils ? Enfants de : A&B .....
.....
A.....B.....

QUELQUES QUESTIONS SUR LES MOBILITES AU COURS DE VOTRE VIE

Q26. Combien de fois êtes-vous venu au Maroc :
A & B..... A..... B.....

Q27. Détaillez-ci ces anciens déplacements au Maroc:

Date(s)	Destination/ itinéraire	Trans-port	Héberg -ement	Du-rée

Q28. Excepté au Maroc, environ combien de déplacements internationaux avez-vous effectués?
(A B) ☐☐ 1. Aucun ☐☐ 2. Entre 1 et 5 ☐☐ 1. Entre 6 et 10 ☐☐ 2. Plus de 10

Q29. Les motifs de ces déplacements étaient-ils principalement :
(A B) ☐☐ 1. Touristique ☐☐ 2. Professionnel ☐☐ 3. Liés aux études ☐☐ 4. Divers

Q30. Détaillez ces anciens déplacements internationaux (*si récurrents, indiquez le nombre de fois où la destination a été fréquentée, si trop nombreux, indiquez les plus marquants*)

Date (s)	Destination/ itinéraire	Trans-port	Héberg -ement	Du-rée

Q.40 *Indiquez dans le tableau ci-contre les déplacements d'au moins une nuit que vous avez l'habitude d'effectuer durant une année. Indiquez aussi bien les destinations récurrentes que les destinations aléatoires, par exemple « une région française», « une destination étrangère ». Pour les couples et duo, indiquez A, B, ou A et B.*

VOS DÉPLACEMENTS HABITUELS DURANT UNE ANNEE

Destination	Période	Motif	Trans-port	Héberg-ement	Durée	Fréqu-ence	Avec qui?

A remplir par l'enquêteur: Numéro questionnaire : ..... Lieu d'enquête : ..... Date: ..... Heure : .....
Commentaire : .....
.....

Annexe 3. Support pour le relevé des pratiques des hivernants à Agadir

Carte de pratiques d'Agadir

Num	Nom du lieu	Sociabilité	Transport	Moment

Num	Nom du lieu	Sociabilité	Transport	Moment

Fréquence

- ◯ Quotienne
- ◯ Pluri-hebdomadaire
- ◯ Hebdomadaire
- ◯ Exceptionnelle

Procédure et codes lieux

Numérotez par ordre d'énonciation les lieux sur la carte, indiquez par le cercle approprié la fréquence puis dans le tableau les caractéristiques de fréquentation du lieu.
***Sociabilité** : 1. Seul-e / 2. couple / 3. groupe euro. / 4. mixte*
***Transport** : 1. à pied / 2. véhicule personnel / 3. taxi / 4. bus*
***Moment** : M. matin / Mi. midi / A. après-midi / S. soir*

Code Questionnaire :

Remarques :

Annexe 4. Liste des professionnels interrogés au cours de l'enquête au Maroc

Lieux	Etablissement	Enquêté	Date de l'entretien
		HÉBERGEMENTS TOURISTIQUES	
Agadir	Centre ville, résidence Sacha	Yves, propriétaire et gérant	24/03/14 et 27/03/15
	Camping municipal l'International	Mouloud Aboulkacem, gérant	25/03/14
		Djamel, agent technique au camping	28/01/15
	Résidence Yasmina	M. Ayoun et Hocine, responsable des réservations et hôte d'accueil	27/01/15
	Résidence Fleurie	Youssef Taifi, hôte d'accueil	27/01/15
	Hôtel Tiznine	Ali, gérant de l'hôtel	23/01/15
Aglou-plage	Camping d'Aglou-plage	Lahoucine, directeur du camping	06/02/15
Imi Ouaddar	Camping Atlantica parc	Hamid, employé au camping	04/04/2014
		Directeur du camping	05/04/2014
		Kaled Kaidi, responsable qualité du camping	02/02/15
		Ali, coiffeur des deux camping Atlantica (à Imi Ouddar et à Tamraght)	02/02/15
Route de Mirleft	Club évasion	Elodie Bordes, responsable administrative	06/02/15
Taghazout	Site de camping sauvage	Gardien du site de camping sauvage	01/04/2014
Tamraght	Site de camping sauvage	Ahmed, Abdou et Mehdi, réparateurs de paraboles et de housses de CC	29/01/15
	Camping Atlantica parc Immourane	Jamal Immel, directeur du camping	31/01/15
	Auberge surf camp Dynamic Loisir	Valérie, propriétaire et gérante	04/02/15
Tiznit	Camping municipal de Tiznit	Adil, gardien du camping	06/02/15

COMMERCES, RESTAURANTS, CAFÉS, BARS			
Agadir	Boutique Santa Cruz	Paola, propriétaire italienne de deux boutiques de cosmétique et vêtement	23/01/15
		Boualem, guide touristique	23/01/15
	Souk stand porte 3	Rachid, vendeur d'épices au souk	23/01/15
	Avenue Mohamed V agence Europcar	Conseiller Europcar	24/01/15
	Promenade, restaurant café Jour et Nuit	Saïd, caissier	24/01/15
	Restaurant Ibtissam place Talborj	Mohammed, gérant du Ibtissam	25/01/15
	Centre commercial Marjane	Mohamed Mouflih, chef de rayon électro-ménager	05/02/15
	Parking du Marjane	Djamal, peintre réalisant des peintures sur camping-car au parking du centre commercial	05/02/15
	Café La buvette	Abdullah, employé	10/02/15
	English pub	Ali Kraino, directeur	10/02/15
	Restaurant gastronomique Le quai	Laarbi, chef de rang	11/02/15
	Boutique Le terroir	Patrick Bousson, propriétaire et gérant	11/02/15
Imi Ouaddar	Camping Atlantica parc	Nadir, gérant de la boutique d'artisanat du camping	04/04/2014
		Aslal et Rahim, artisans confectionneurs de housses pour camping-car	8/04/14
		Rachid, gérant du restaurant du parc aquatique	02/02/15
Tamraght	Boucherie charcuterie dans le village	Rachid, gérant de la boucherie charcuterie	31/01/15

Lieux	Etablissement	Enquêté	Date de l'entretien
		ETABLISSEMENTS DE LOISIR OU CULTUREL	
Agadir	Golf du Soleil	Damien B., directeur	27/01/15
	Talborjt, lieu culturel	Fadila, responsable du lieu culturel	27/03/14
	Plage privée Aziz	Nabil, plagiste	05/02/15
	Délégation régionale du Tourisme	Nourredine Bourchiche, employé	28/01/15
		Fadwa, hôtesse d'accueil	26/01/15
	Golf de l'Océan	Mohamed, professeur ; Mr Pierre directeur	26/01/15
		AGENCES IMMOBILIÈRES	
Agadir	Agence MLB immo	Philippe L., directeur	28/01/15
	Agence immobilière Agadimmo	Mustafa, agent immobilier	28/01/15
		Pascal Fournier, directeur	09/02/15
	Agence immobilière groupe Alliances, marina d'Agadir	Agent immobilier	28/01/15
Mirleft	Agence Vente et rénovation immobilière sud Agadir	Didier Pinel, responsable d'agence et du restaurant les 3 "O"	06/02/15
Tamraght	Agence immobilière Ananda	Nabil Barkat, directeur	31/01/15
		SANTÉ	
Agadir	Clinique dentaire d'Agadir	Mr Hadrane, dentiste et propriétaire de la clinique	26/01/15

Annexe 5. Liste des professionnels et locaux interrogés lors de l'enquête en Thaïlande

Lieux	Etablissement	Enquêté	Date de l'entretien
	HÉBERGEMENTS TOURISTIQUES		
Bangkok (Banglamphu)	Guest House Flapping Duck	Anoki, propriétaire et gérant	9/02/2014
	Guest House Dong Dae Moon	Mr. Han, propriétaire et gérant	15/02/2014
	Nat Guest House	Sai et Pen, propriétaire et gérants	22/04/2015
	Shanti Lodge guest house (quartier Thewet)	Noi, gérante	10/04/2015
Ko Phangan (Ban Tai)	Blessing Backpackers	Malee, gérante de la guest house (sœur de la propriétaire)	27/01/2014
	STANDS, RESTAURANTS, CAFÉS, BARS		
Bangkok	Restaurant Vegan Ethos	Micky, manager	07/04/2015
	Stand touristique ambulant de vêtements	Ying, vendeuse autonome	22/04/2015
	Stand de dépôt vente pour backpackers, Soi Rambuttri	Yared, vendeur autonome	24/04/2015
	Stand touristique ambulant de vêtement, Rambuttri	Arun, vendeur autonome	24/04/2015
	Café Dickinson, Phra Ahtit	Propriétaire et gérant	25/04/2015
	Café Jaywalk, Phra Ahtit	Anchalee dite Yui, propriétaire et gérante	24/04/2015
	JEUNES BANGKOKOIS		
Bangkok	Tidda, Thaïlandaise, entre 30 et 35 ans, vit dans le quartier de Banglamphu, parfois dans des guest houses, fait différents jobs, parfois avec les occidentaux qu'elle fréquente beaucoup		Rencontres presque quotidiennes en février 2014 et en avril 2015
	Lamaï, Thaïlandaise, environ 37 ans, vit à 20 min de taxi du quartier de Banglamphu, travaille dans l'entreprise de ses parents, vient plusieurs fois par semaine à Banglamphu pour sortir		Rencontres hebdomadaires en février 2014 et en avril 2015
	Aditaya, Thaïlandais, entre 30 et 35 ans, vit vers Chinatown, travaille dans l'imprimerie de ses parents, sort régulièrement dans le quartier de Banglamphu		Rencontre informelle puis entretien le 7/04/2015 – 12/04/2015 – 20/04/2015

	Agun, Thaïlandaise de 33 ans, vit dans la banlieue est de Bangkok, travaille dans une agence de voyage, vient de temps en temps, environ une fois par mois, à Banglamphu pour sortir	25/04/2015

Annexe 6. Résumé de la situation des *backpackers* interrogés en entretien

Prénom	Date de l'entretien	Lieu de l'entretien	Âge	Pays de naissance	Situation actuelle	Domaine professionnel	Durée du voyage réalisée (en mois)	Durée totale du voyage envisagée
Alia	23/01/14	Had Rin (Ko Pha Ngan), Plage Had Rin Nok	23	FRANCE	En études, jobs en cours de voyage, avec une amie	Master sup de pub	4	4
Alice	20/01/14	Srithanu (Ko Pha Ngan), Golden Rock	22	FRANCE	Visa Vacances Travail, jobs en cours de voyage, seule	Fille au pair, vendeuse	30	ind
Anaïs	30/01/14	Bangkok, Twins Guest House	25	FRANCE	A démissionné, seule	Psychomotricienne	4	7
Angela	18/01/14	Srithanu (Ko Pha Ngan), Agama café	22	SUEDE	A démissionné, stage de yoga, seule	Educatrice spécialisée	1	ind
Arent	16/01/14	Chaloaklam (Ko Pha Ngan), Viva Hotel terrasse	45	ISLANDE	Pause professionnelle, seul	Propriétaire et gérant d'une guest house et d'une compagnie de bateau	0,5	2,5
Basile	16/02/14	Bangkok, My House	19	FRANCE	Après le lycée, seul	CAP élagueur	1	5,5
Benjamin	16/04/15	Bangkok, DD Inn/Nap Park	20	ALLEMAGNE	Après le lycée, Visa Vacances Travail, seul	Pré-études	6,5	7,5
Bethy	21/04/15	Bangkok, Nat GH	19	ROYAUME-UNI	Après le lycée, seule	Après lycée	2,5	5
Brian (en couple avec Lily)	17/02/14	Bangkok, My House	40	ROYAUME-UNI	Pause professionnelle, en couple avec enfant	Conducteur pour une ferme	2	3
Britney	20/04/15	Bangkok, Shanti GH	37	ETATS-UNIS	Travaille en ligne, seule	Editor auto entrepreneur	0,25	4
Camille (en couple avec Matthieu)	03/02/14	Bangkok, Bella Bella Guest House	28	FRANCE	A démissionné, jobs en cours de voyage, en couple	Assistante de direction hôtel	6	12
Cosme (en couple avec Elise)	21/04/15	Bangkok, Tavee GH	30	FRANCE	Pause professionnelle, en couple	Boulanger	8	16

Damien	11/04/15	Bangkok, Flapping Duck	30	FRANCE	Pause professionnelle, Visa Vacances Travail, seul	Menuisier	16	18
Dany	21/01/14	Srithanu (Ko Pha Ngan), Golden Rock	50	ROYAUME-UNI	Pause professionnelle, seul	prof de techno, peintre musicien	5	6
Don (en couple avec Jenifer)	17/04/15	Bangkok, Nap Park	19	ROYAUME-UNI	Après le lycée, Visa Vacances Travail, en couple	Pré-études	0,25	14
Donan (en couple avec Megan)	30/01/14	Bangkok, Bella Bella Guest House	36	ROYAUME-UNI	A démissionné, en couple	Professeur de fitness et rentier	7	12
Elise (en couple avec Cosme)	21/04/15	Bangkok, Tavee GH	33	FRANCE	Pause professionnelle, travaille en ligne, en couple	Illustratrice	8	16
Emily	16/01/14	Chaloaklam (Ko Pha Ngan), Viva Hotel terrasse	27	AUSTRALIE	A fini ses études, volontariat, seule	Garde pour enfant	2	3
Emma	20/01/14	Srithanu (Ko Pha Ngan), Golden Rock	22	ROYAUME-UNI	Volontariat, jobs en cours de voyage (enseignement), seule	Trader	18	ind
Fabio	06/02/14	Bangkok, Flapping Duck	38	ITALIE	Pause professionnelle, seul	Coach personnel (programmeur, acrobate, finance, évènementiel)	2	5
Frans	23/01/14	Had Rin (Ko Pha Ngan), Plage Had Rin Nok	32	AFRIQUE DU SUD	Pause professionnelle, seul	Ingénieur NASA	1,5	6
Govert	05/02/14	Bangkok, Flapping Duck	32	PAYS-BAS	Travaille en ligne, seul	Business en ligne, plusieurs sites internet de vente	24	ind
Hak Kun	13/02/14	Bangkok, Sawasdee, rencontre rambuttri	30	ROYAUME-UNI	A démissionné, seul	Officier Air Force	10	13
Hani	22/04/15	Bangkok, Nat GH	27	ARABIE SAOUDITE	Pause professionnelle, Visa Vacances Travail, seul	*Fitness instructor* pour la municipalité	18	18
Horacio	07/02/14	Bangkok, Flapping Duck	23	CHILI	En études, stage à l'étranger, seul	Ingénieur économique	0,5	2,5

Ines	17/01/14	Srithanu (Ko Pha Ngan), Agama café	32	ITALIE	A démissionné, stage de yoga, jobs en cours de voyage, volontariat, seule	Commerciale chez Levis	2	ind
Irina	14/01/14	Srithanu (Ko Pha Ngan), Agama café	31	UKRAINE	Pause professionnelle, stage de yoga, seule	Assistante chef de projet (traductrice pendant 5 ans)	2	8
Hak Kun	13/02/14	Bangkok, Sawasdee, rencontre Rambuttri	30	REP. TCHEQUE	A démissionné, seul	Créatif dans la pub (thèse de science politique abandonnée)	1,75	3,5
Jason	27/01/14	Thong Sala (Ko Pha Ngan), Blessing Backpackers	29	ROYAUME-UNI	Travaille en ligne, seul	Electronique en ligne, DJ ponctuellement	7,5	16
Jennifer (en couple avec Don)	17/04/15	Bangkok, Nap Park	23	ROYAUME-UNI	En études, Visa Vacances Travail, en couple	Etudiante	0,25	14
Jessie (en couple avec John)	17/01/14	Srithanu (Ko Pha Ngan), Agama café	22	ETATS-UNIS	En études, stage de yoga, jobs en cours de voyage, en couple	Psychologie	3	5
John (en couple avec Jessie)	17/01/14	Srithanu (Ko Pha Ngan), Agama café	26	ETATS-UNIS	A démissionné, stage de yoga, jobs en cours de voyage, en couple	Construction	3	5
Jürgen	07/02/14	Bangkok, Flapping Duck	36	ALLEMAGNE	Pause professionnelle, seul	Réalisateur	1,5	2,5
Justine	06/02/14	Bangkok, Flapping Duck	27	FRANCE	En études, seule	Médecin	2	4
Katarina	16/02/14	Bangkok, My House	30	ALLEMAGNE	Pause professionnelle, seule	Assistante sociale	2,5	14
Laeticia (en couple avec Maël)	30/01/14	Bangkok, Twins Guest House	26	FRANCE	A démissionné, en couple	Infirmière	4	6
Laura	02/04/15	Bangkok, Gecko Bar	33	FRANCE	Pause professionnelle, seule	Mécanicienne industrielle	3	7
Leonid	29/01/14	Bangkok, Près Twins Guest House	22	RUSSIE	Travaille en ligne, seul	Journaliste	3	6
Lily (en couple avec Brian)	17/02/14	Bangkok, My House	28	ROYAUME-UNI	Pause professionnelle, en couple avec enfant	Secrétaire administrative	2	3

Maël (en couple avec Laeticia)	30/01/14	Bangkok, Twins Guest House	24	FRANCE	A démissionné, en couple	Saisonnier restauration	4	6
Maja (avec Roman, son enfant)	18/04/15	Bangkok, Flapping Duck	34	POLOGNE	Pause professionnelle, avec un enfant	Couturière en *freelance* et serveuse	3	3
Mark (en couple avec Mary)	19/04/15	Bangkok, Apple GH	24	ROYAUME-UNI	Pause professionnelle, en couple	Commercial assurance vie	4,5	18
Markus	10/02/14	Bangkok, Piscine DD Inn	23	SUEDE	A démissionné, en couple	Petits boulots pour économiser	14	18
Mary (en couple avec Mark)	19/04/15	Bangkok, Apple GH	24	ROYAUME-UNI	Pause professionnelle, stage à l'étranger, en couple	Aide pour personnes âgées	6,5	18
Matthieu (en couple avec Camille)	03/02/14	Bangkok, Bella Bella Guest House	31	FRANCE	A démissionné, jobs en cours de voyage, en couple	Informaticien	6	12
Megan (en couple avec Donan)	30/01/14	Bangkok, Bella Bella Guest House	29	ETATS-UNIS	A démissionné, en couple	Nourrice	7	12
Mike	20/01/14	Srithanu (Ko Pha Ngan), Golden Rock	24	ROYAUME-UNI	Visa Vacances Travail, jobs en cours de voyage, seul	Guide de séjour touristique	53	ind
Miu	19/01/14	Srithanu (Ko Pha Ngan), Golden Rock	26	JAPON	A démissionné, stage de yoga, jobs en cours de voyage, seule	Ergothérapiste	5	ind
Nora	15/01/14	Srithanu (Ko Pha Ngan), Agama café	31	ISRAEL	Pause professionnelle, stage de yoga, seule	Pharmacienne	1	12
Roger	17/02/14	Bangkok, Gecko Bar	50	BELGIQUE	Pause professionnelle, seul	délégué syndical	7	14
Sebasitan	07/02/14	Bangkok, Flapping Duck	22	CHILI	En études, stage à l'étranger, seul	Ingénieur	7	17
Seda	19/01/14	Srithanu (Ko Pha Ngan), Golden Rock	52	TURQUIE	Pause professionnelle, stage de yoga, seule	Professeure de yoga (fashion designer avant)	2	7
Shira	08/02/14	Sur la route entre BKK et la frontière cambodgienne, Minibus	23	ISRAEL	Après le service militaire, en couple	Post service militaire	0,25	6

Annexe 7. Résumé de la situation des hivernants interrogés en entretien

Prénom	Date de l'entretien	Lieu de l'entretien	Durée du séjour (en mois)	Logement au Maroc	Âge	Nationalité	Activité antérieure
Alberto, en couple avec Regina	29/03/14	Agadir, Camping International	4,5	Camping-car	72	Italie	Broyeur de blé, commerçant, mécanicien
André, en couple avec Marguerite	08/04/14	Imi Ouaddar, Camping Atlantica parc	3,6	Camping-car	61	France	Technicien de maintenance
Anne-Sophie, en couple avec Etienne	06/04/14	Imi Ouaddar, Camping Atlantica parc	6,0	Propriétaire chalet	70	France	Enseignante
Berg	31/03/14	Agadir, Résidence Azour	6,0	Résidence	85	Suède	Agent forestier
Bertrand, en couple avec Stéphanie	02/02/15	Imi Ouaddar, Camping Atlantica parc	4,3	Propriétaire chalet	60	France	Responsable service technique hopital
Berty, en couple avec Sonia	08/04/14	Imi Ouaddar, Camping Atlantica parc	4,3	Propriétaire mobile-home	74	Belgique	Transport
Christine, en couple avec Thierry	31/01/15	Tamraght, Devant leur maison	3,0	Location maison	64	France	Livreuse de courier, technicienne
Claudine, en couple avec Guy	02/02/15	Imi Ouaddar, Camping Atlantica parc	3,0	Camping-car	71	France	Commerçante, couturière, caissière
Daniel, en couple avec Marie-Anne	14/04/14	Imourane, Camping sauvage Imourane	5,5	Camping-car	69	France	Chauffeur livreur
Danièle	02/04/14	Agadir, Maison Charaf	6,3	Propriétaire maison	78	France	Vendeuse pain porte à porte, serveuse, vendeuse de fleurs sur les marchés
Denis, en couple avec Gisèle	07/04/14	Imi Ouaddar, Camping Atlantica parc	4,0	Camping-car	65	France	Régleur chez Thompson
Emile, en couple avec Marie-Claude	07/04/14	Imi Ouaddar, Camping Atlantica parc	5,2	Prop mobile-home	78	Belgique	Commerçant

Etienne, en couple avec Anne-Sophie	06/04/14	Imi Ouaddar, Camping Atlantica parc	6,0	Propriétaire chalet	74	France	Directeur d'une entreprise de transports
Georges, en couple avec Monique	30/01/15	Tamraght, Devant leur maison	6,0	Propriétaire maison	73	France	Banquier
Gisèle, en couple avec Denis	07/04/14	Imi Ouaddar, Camping Atlantica parc	4,0	Camping-car	63	France	Régleur chez Thompson
Guy, en couple avec Claudine	02/02/15	Imi Ouaddar, Camping Atlantica parc	3,0	Camping-car	76	France	Marine nationale, représentant commercial
Hélène, en couple de Jeannot	07/04/14	Imi Ouaddar, Camping Atlantica parc	4,7	Camping-car	65	France	Banquière
Henri, en couple avec Jeanne	06/04/14	Imi Ouaddar, Camping Atlantica parc	6,0	Propriétaire Mobile-Home	81	France	Commerçant, géomètre
Henry, en couple avec Margaret	05/04/14	Imi Ouaddar, Camping Atlantica parc	2,2	Camping-car	79	Angleterre	Ingénieur aéronautique
Jacqueline, en couple avec Pierrot	05/04/14	Imi Ouaddar, Camping Atlantica parc	2,7	Camping-car	73	France	professeur en collège
Jean	04/04/14	Imi Ouaddar, Camping Atlantica parc	4,5	Camping-car	70	France	auto-entrepreneur société de transport express, recherche sur les pétrolier, routier, électricien
Jean-François	29/01/15	Imourane, Camping sauvage Imourane	5,0	Camping-car	56	France	Handicape depuis 15 ans, mécanicien
Jean-Yves, en couple avec Véronique	28/03/14	Agadir, Camping International	3,0	Camping-car	65	France	Transporteur routier
Jeanne, en couple avec Henri	06/04/14	Imi Ouaddar, Camping Atlantica parc	6,0	Propriétaire Mobile-Home	76	France	Commerçant
Jeannot, en couple avec Hélène	07/04/14	Imi Ouaddar, Camping Atlantica parc	4,7	Camping-car	64	France	Banquier
Josef, en couple avec Veronika	03/04/14	Agadir, Maison Charaf	3,0	Propriétaire maison	70	Suède	Enseignant chercheur en médecine

Joséphine, en couple avec René	10/04/14	Agadir, Plage privée Aziz	5,7	Propriétaire appartement	73	France	Auto-entrepreneur, infirmière, institutrice
Louis, en couple avec Martine	31/01/15	Tamraght, Dans leur appartement	4,0	Propriétaire appartement	81	France	Oestréiculteur, chauffagiste
Louise, en couple avec Robert	01/04/14	Taghazout, Camping sauvage ancien International	3,0	Camping-car	73	France	Responsable maison de retraite, chauffeur démonstrateur
Margaret, en couple avec Henry	05/04/14	Imi Ouaddar, Camping Atlantica parc	2,2	Camping-car	73	Angleterre	Visiteur médical dans les services nationaux
Marguerite, en couple avec André	08/04/14	Imi Ouaddar, Camping Atlantica parc	3,6	Camping-car	61	France	Femme de ménage et nounou, ouvière en atelier de confection
Marie-Anne, en couple avec Daniel	14/04/14	Imourane, Camping sauvage Imourane	5,5	Camping-car	68	France	Vendeuse produits surgelé home service puis téléphonique
Marie-Claude, en couple avec Emile	07/04/14	Imi Ouaddar, Camping Atlantica parc	5,2	Propriétaire mobile-home	67	Belgique	Secrétaire comptable
Marie-Jeanne	14/04/14	Imourane, Camping sauvage Imourane	3,0	Camping-car	62	France	responsable ligne de production usine de savon, employé en charcuterie traiteur
Martine, en couple avec Louis	31/01/15	Tamraght, Dans leur appartement	4,0	Propriétaire appartement	75	France	Oestréiculteur
Monique, en couple avec Georges	30/01/15	Tamraght, Devant leur maison	6,0	Propriétaire maison	73	Belgique	Banquier
Patrice, en couple avec Virginie	14/04/14	Imourane, Camping sauvage Imourane	5,7	Camping-car	50	France	Rentier, poissonnier
Pierrot, en couple avec Jacqueline	05/04/14	Imi Ouaddar, Camping Atlantica parc	2,7	Camping-car	78	France	Chauffeur de taxi
Regina, en couple avec Alberto	29/03/14	Agadir, Camping International	4,5	Camping-car	70	Italie	Femme au foyer
René, en couple avec Joséphine	10/04/14	Agadir, Plage privée Aziz	5,7	Propriétaire appartement	70	France	Conducteur sncf
Robert, en couple	01/04/14	Taghazout, Camping sauvage ancien	3,0	Camping-car	74	France	Chauffeur démonstrateur

avec Louise		International					
Sonia, en couple avec Berty	08/04/14	Imi Ouaddar, Camping Atlantica parc	4,3	Propriétaire mobile-home	72	Belgique	Coiffeuse
Stéphanie, en couple avec Bertrand	02/02/15	Imi Ouaddar, Camping Atlantica parc	4,3	Propriétaire chalet	42	France	Assistante de vie (en invalidité)
Svein	31/03/14	Agadir, Résidence Azour	3,0	Résidence	74	Norvège	Enseignant
Thierry, en couple avec Christine	31/01/15	Tamraght, Devant leur maison	3,0	Location maison	66	France	Electricien
Veronika, en couple avec Josef	03/04/14	Agadir, Maison Charaf	3,0	Propriétaire maison	70	Suède	Ingénieur en chimie
Véronique, en couple avec Jean-Yves	28/03/14	Agadir, Camping International	3,0	Camping-car	63	France	Cadre infirmier soignant
Virginie, en couple avec Patrice	14/04/14	Imourane, Camping sauvage Imourane	5,7	Camping-car	50	France	Rentière, commerçante poissonière, enseignante

Bibliographie et sources

Références bibliographiques

ALAMI S., DESJEUX D., GARABUAU-MOUSSAOUI I., 2009, *Les méthodes qualitatives*, PUF, Paris, 126 p.

ALLEMAND S., ASCHER F., LEVY J., 2005, *Le sens du mouvement. Modernité et mobilités dans les sociétés urbaines*, Belin, Paris, 331 p.

ALLON F., ANDERSON K., BUSHELL R., 2008, « Mutant mobilities : backpacker tourism in "global" Sydney », *Mobilities*, *3*, 1, p. 73-94.

ALSELLEM-MAINGUY Y., TIMOTEO J., 2012, *Atlas des jeunes en France. Les 15-30 ans, une génération en marche*, Autrement, Paris.

AMIN A., 2002a, « Spatialities of globalisation », *Environment and Planning A*, *34*, p. 385-399.

AMIN A., THRIFT N., 2002b, *Cities. Reimagining the urban*, Cambridge, Polity Press.

AMIROU R., 1995, *Imaginaire touristique et sociabilités du voyage*, PUF, Paris, 281 p.

AMIROU R., 2008, « "Le Paradis, c'est les autres". Isolat relationnel et expérience du paradis : une entrée par le tourisme », *Articulo. Journal of Urban Research*, 4.

ANDREOTTI A., LE GALES P., 2008, « Les cadres supérieurs et la globalisation. Mobilité, ancrage, exit partiel et ségrégation sociale dans les villes européennes. Une enquête exploratoire », Paris, CEVIPOF/Sciences Po.

APPADURAI A., 2005, *Après le colonialisme : Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot.

ASHLEY S., 2005, « Lowland Festivities in a Highland Society : Songkran in the Palaung Village of Pang Daeng Nai, Thailand », *CMU. Journal*, *4*, 1, p. 71-90.

ASHWORTH G., PAGE S.J., 2010, « Urban tourism research : Recent progress and current paradoxes », *Progress in Tourism Management*, p. 1-15.

ASKEW M., 1993, « The Banglamphu District : A Portrait of Change in Inner Bangkok », The 1993 Year-End Conference « Who gets what and how ? Challenges for the future », Jomtien, Thaïlande.

ASKEW M., 2004, *Bangkok : Place, Practice and Representation*, Routledge, 377 p.

ATELJEVIC I., DOORNE, 2004, « Theoretical Encounters : A Review of Backpacker Literature », dans RICHARDS G., WILSON J., *The Global Nomad. Backpacker Travel in Theory and Practice*, Channel View Publications, Clevedon, p. 60-76.

ATKINSON R., BLANDY S., 2013, *Gated communities : International Perspectives*, Routledge, 186 p.

AUTHIER J.-Y., BIDOU C., 2005, « Éditorial. La famille dans tous ses espaces... ou presque ! », *Espaces et sociétés*, *1*, 120-121, p. 7-14.

BACQUE M.-H., FOL S., 2007, « L'inégalité face à la mobilité : du constat à l'injonction », *Revue Suisse de Sociologie*, *33*, 1, p. 89-104.

BALLATOR M. , 2010, *Erasmus et la mobilité des jeunes Européens*, PUF, Paris.

BANTMAN-MASUM È., 2016, « Présence, mobilité et migration vers les suds », *Cahiers d'études africaines*, *1*, 221, p. 389-400.

BAUMAN Z., 1999, *Le coût humain de la mondialisation*, Hachette Littératures, Paris.

BAUMAN Z., 2000, *Liquid Modernity*, Polity Press, Cambridge, 240 p.

BAYART J.-F., 1996, *L'illusion identitaire*, Fayard, Paris, 303 p.

BEAUD S., WEBER F., 2010, *Guide de l'enquête de terrain*, La Découverte, Paris.

BECK U., 2003, « Redéfinir le pouvoir à l'âge de la mondialisation : huit thèses », *Le Débat*, *3*, 125, p. 75-84.

BECK U., SZNAIDER N., 2006, « Unpacking cosmopolitanism for the social sciences : a research agenda », *The British Journal of Sociology*, *57*, 1, p. 1-23.

BECKER H.S., 1974, « Photography and Sociology », *Studies in the Anthropology of Visual Communication*, *1*, 1, p. 3-26.

BECKER H.S., 2002, *Les ficelles du métiers*, La Découverte, Paris, 354 p.

BECKER H.S., 2013, « Préface - Écrire ue thèse, enjeu collectif et malaise personnel », dans HUNSMANN M., KAPP S., *Devenir chercheur : Écrire une thèse en sciences sociales*, Paris, Éditions de l'EHESS.

BELANGER D., CANDIZ G., 2015, « Fraises douces amères : territoire et précarité chez les travailleurs agricoles migrants de la région de Québec », *Cahiers de géographie du Québec*, *59*, 166, p. 7-28.

BENSON M., 2011, *The British in Rural France. Lifestyle migration and the ongoing quest for a better way of life*, Manchester University Press, Manchester, 240 p.

BENSON M., 2013, « Postcoloniality and Privilege in New Lifestyle Flows : The Case of North Americans in Panama », *Mobilities*, *8*, 3, p. 313-330.

BENSON M., O'REILLY K., 2009a, *Lifestyle Migration : Expectations, Aspirations and Experiences*, surrey, Ashgate Publishing, Ltd., 182 p.

BENSON M., O'REILLY K., 2009b, « Migration and the search for a better way of life : a critical exploration of lifestyle migration », *The Sociological Review*, *57*, 4, p. 608–625.

BENSON M., OSBALDISTON N., 2014, « New Horizons in Lifestyle Migration Research : Theorising Movement, Settlement and the Search for a Better Way of Life », dans *Understanding lifestyle migration. Theoretical Approaches to Migration and the Quest for a Better Way of Life*, Palgrave Macmillan, Londres, p. 1-23.

BERGEON C., 2014, « La mobilité des familles tsiganes françaises à l'épreuve de la gestion politique de l'espace. Stratégies et résistances. », *Cybergeo*, 675, https://cybergeo.revues.org/26310

BERLINER D., 2012, « Multiple nostolgias: the fabric of heritage in Luang Prabang (Lao PDR) », Journal of the Royal Anthropological Institute, no 18: 769-86.

BERNARDIE-TAHIR N., 2008, *L'autre Zanzibar. Géographie d'une contre-insularité*, Karthala, Paris, 379 p.

BERNARDIE-TAHIR N., SCHMOLL C., 2014, « Opening up the island : a "counter-islandness" approach to migration in Malta », *Island Studies Journal*, *9*, 1, p. 43-56.

BERNARDIE-TAHIR N., SCHMOLL C., 2015, « Iles, frontières et migrations méditerranéennes : Lampedusa et les autres », *L'espace politique*, *25*, 1, https://espacepolitique.revues.org/3333

BERRIANE M., 1989, *Tourisme national et migrations de loisirs au Maroc. Étude géographique*, Thèse de doctorat, Université François Rabelais, Tours, 725 p.

BERRIANE M., 2002, « Les nouvelles tendances du développement du tourisme au Maroc », Festival international de géographie, Saint-Dié des Vosges.

BERRIANE M., ADERGHAL M., JANATI M.L., BERRIANE J., 2010, « L'immigration vers Fès. Le sens des nouvelles dynamiques du système migratoire euro-africain », African Migration Workshop, Dakar.

BERRIANE M., NAKHLI S., 2011, « En marge des grands chantiers touristiques mondialisés, l'émergence de territoires touristiques "informels" et leur connexion directe avec le système monde. Le cas de l'arrière-pays d'Essaouira au Maroc », *Méditerranée*, 116, p. 115-122.

BERRIANE M., JANATI M.I., 2016, « Les résidents européens de la médina de Fès : une nouvelle forme de migration nord-sud », *Autrepart*, 77, p. 87-105.

BERROIR S., FLEURY A., CATTAN N., DECROLY J.-M., GUEROIS M., 2009, « Les mobilités internationales en Europe. Berlin, Bruxelles, Londres, Paris dans les nouveaux réseaux territoriaux. », *Géocarrefour*, *84*, 3, p. 151-161, https://geocarrefour.revues.org/7397

BERROIR S., CATTAN N., COMMENGES H., DECROLY J.-M., FLEURY A., GUEROIS M., 2011, « Entre banalité et exotisme, le panel individuel des destinations touristiques », *Monde du tourisme., Hors série*, p. 50-62.

BERROIR S., BOULOC C., CATTAN N., FLEURY A., FRETIGNY J.-B., LASSAUBE U., 2016, « La tour Eiffel dans la poche. Informalité et pouvoir dans la construction de la métropole tourisitique. », *L'Espace Politique, 29*, 2, https://espacepolitique.revues.org/3876

BIDART C., 2006, « Crises, décisions et temporalités : autour des bifurcations biographiques », *Cahiers internationaux de sociologie, n° 120*, 1, p. 29-57.

BLACK H., WALL G., 2001, « Global-Local Inter-relationships in UNESCO World Heritage Sites », dans TEO P., CHANG T.C, HO K.C., *Interconnected Worlds. Tourism in Southeast Asia Pergamon*, Pergamon, Elsevier science, Oxford, p. 121-136.

BLANCHET A., GOTMAN A., 1992, *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*, Nathan Université, Paris.

BLUNT A., 2007, « Cultural geographies of migration : mobility, transnationality and diaspora », *Progress in Human Geography*.

BOCCAGNI P., 2012, « Revisiting the "Transnational" in Migration Studies : A Sociological Understanding », *Revue européenne des migrations internationales*, 28, 1, p. 33-50.

BOLTANSKI L., CHIAPELLO E., 1999, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, Paris.

BOMPARD J.-P., MAGNAC T., POSTEL-VINAY G., 1990, « Emploi, mobilité et chômage en France au XIXe siècle : migrations saisonnière entre industrie et agriculture », *Annales. Histoire, Sciences Sociales, 45e Année*, 1, p. 55-76.

BONVALLET C., LELIEVRE É., 2005, « Les lieux de la famille », *Espaces et sociétés, 1*, 120-121, p. 99-122.

BORJA S., COURTY G., RAMADIER T., 2013, « De la valorisation de la mobilité à la domination par la mobilité ou comment la mobilité dit, fait et dispose l'individu », *Regards sociologiques*, 45-46, p. 101-110.

BORJA S., COUTRY G., RAMADIER T., 2013, « "Mobilité" : la dynamique d'une doxa néolibérale », *Regards sociologiques*, 45-46, p. 5-10.

BOUILLON F., MONNET J., 2016, « Éditorial. L'observation et ses angles : au coeur des rapports entre les chercheurs et leurs objets », *Espaces et sociétés, 1*, 164-165, p. 9-17.

BOUJROUF S., 2005, « Tourisme et aménagement du territoire au Maroc : quels agencements ? », *Téoros, 24*, 1, https://teoros.revues.org/1490

BOUKHRIS L., CHAPUIS A., 2016, « Circulations, espace et pouvoir - Penser le tourisme pour penser le politique », *L'Espace Politique, 1*, 28, p. 2-16, https://espacepolitique.revues.org/3707

BOURDIEU P., 1978, « Sur l'objectivation participante. Réponse à quelques objections », *Actes de la recherche en sciences sociales, 23*, p. 67-69.

BOURDIEU P., 1984, « La jeunesse n'est qu'un mot », dans *Question de sociologie*, Minuit, Paris, p. 143-154.

BOURDIEU P., 1986, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales, 62*, 1, p. 69-72.

BOURDIEU P., 1993, *La misère du monde*, p. 1406-1415.

BOURDIEU P., 1994, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Seuil, Paris.

BOURDEAU P., 2012, « Cerner les contours d'un après-tourisme », dans *Les migrations d'agrément : du tourisme à l'habiter*, L'Harmattan, Paris.

BOUTOUYRIE E., 2009, « Goa aux portes des métropoles. Communautés transnationales et musique techno », *Volume !, 6*, 1-2, p. 123-133, https://volume.revues.org/284

BRACHET J., 2009, « Des migrants en transit : sociabilités et territorialités dans le Sahara nigérien », dans CORTES G., FARET L., *Les circulations transnationales : lire les turbulences migratoires contemporaines*, Paris, A. Colin, p. 109-123.

BRACHET J., 2012, « Géographie du mouvement, géographie en mouvement. La mobilité comme dimension du terrain dans l'étude des migrations », *Annales de Géographie*, *5*, 687-688, p. 543-560.

BREDELOUP S., 2016, « De l'Europe vers les Suds : nouvelles itinérances ou migrations à rebours ? Introduction », *Autrepart*, 77, p. 3-16.

BUI H.T., 2014, « The Impact of International Travel on Personal Development – The Case of Asian Backpackers », dans HUSA K., TRUPP A., WOHLSCHLÄGL H., *Southeast Asian Mobility Transitions : issues and Trends in Migration and Tourism*, Department of Geography and Regional Research, University of Vienna, p. 262-279.

BUTLER J., 2005, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, La Découverte, Paris, 281 p.

BUTRATANA K., TRUPP A., 2014, « Thai Female Migration to Austria », dans HUSA K., TRUPP A., WOHLSCHLÄGL H., *Southeast Asian Mobility Transitions : issues and Trends in Migration and Tourism*, Institut für Geographie und Regionalforschung, Vienne, p. 220-235.

CABASSET-SEMEDO C., PEYVEL E., SACAREAU I., et TAUNAY B., 2010, « De la visibilité à la lisibilité : le tourisme domestique en Asie. Quelques réflexions à partir des cas chinois, indiens, indonésiens et vietnamiens », *Espace, Populations, Sociétés*, nº 2-3: 221-35.

CALBERAC Y., 2010, *Terrains de géographes, géographes de terrain. Communauté et imaginaire disciplinaires au miroir des pratiques de terrain des géographes français du XXe siècle*, Thèse de doctorat, Université Lumière - Lyon 2, 397 p.

CALLAN H., ARDENER S., 1984, *The incorporated wife*, Croom Helm, Londres, 229 p.

CARADEC V., 2008, « "Jeunes" et "vieux" : les relations intergénérationnelles en question », *Agora débats/jeunesses*, *3*, 49, p. 20-29.

CARADEC V., 2010, « Les comportements résidentiels des retraités. Quelques enseignements du programme de recherche « Vieillissement de la population et habitat », *Espace populations sociétés. Space populations societies*, 2010/1, p. 29-40.

CASADO-DÍAZ M.A., 1999, « Socio-demographic impacts of residential tourism : a case study of Torrevieja, Spain », *The International Journal of Tourism Research*, p. 223-237.

CASADO-DÍAZ M.A., 2009, « Social Capital in the Sun: Bonding and Bridging Social Capital among British Retirees », dans BENSON M., O'REILLY K., *Lifestyle Migration : Expectations, Aspirations and Experiences*, Ashgate Publishing, Ltd., Surrey, England, p. 87-102.

CASADO-DÍAZ M.A., 2012, « Exploring the geographies of lifestyle mobility: current and future fields of enquiry », dans WILSON J.(ed.), *The Routledge Handbook of Tourism Geographies*, Routledge, New-York et Londres, p. 120-125.

CATTAN N., 2004a, « Le monde au prisme des réseaux aériens », *Flux*, *4*, 58, p. 32-43.

CATTAN N., 2004b, « Genre et mobilité étudiante en Europe », *Espace, Populations, Sociétés*, 1, p. 15-27, https://eps.revues.org/485

CATTAN N., 2008, « Gendering Mobility : Insights into the Construction of Spatial Concepts », dans *Gendered mobilities*, Ashgate, Burlington, p. 83-97.

CATTAN N., 2012, « Trans-territoire. Repenser le lieu par les pratiques spatiales de populations en position de minorité », *L'Information géographique*, *76*, 2, p. 57-71.

CAUVIN VERNER C., 2016, « Chantal, Momo, France, Abdou et les autres. Essai de typologie des économies affectives des couples mixtes à Marrakech (Maroc) », *Cahiers d'études africaines*, *1*, 221, p. 153-174.

CEFAÏ D., 2003, *L'enquête de terrain*, Éditions la Découverte, Paris.

CERTEAU M. DE, 1990, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Folio, Paris.

CHABLOZ N., RAOUT J., 2009, « Tourisme. La quête de soi par la pratique des autres. », *Cahiers d'Études africaines*, 193-194.

CHAPUIS A., 2012, *Performances touristiques et production des identités spatiales individuelles à Amsterdam*, Thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 430 p.

CHIVALLON C., 1999, « Les pensées postmodernes britanniques ou la quête d'une pensée meilleure », *Cahiers de Géographie du Québec*, *43*, 119, p. 293-322.

CHIVALLON C., 2007, « Retour sur la "communauté imaginée" d'Anderson. Essai de clarification théorique d'une notion restée floue. », *Raisons politiques*, *3*, 27, p. 131-172.

CLERVAL A., 2008, *La gentrification à Paris intra-muros : dynamiques spatiales, rapports sociaux et politiques publiques*, Thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 602 p.

CLIFFORD J., 1997, *Routes : Travel and Translation in the Late 20th Century*, Harvard University Press, 424 p.

COENEN-HUTHER J., 2003, « Le type idéal comme instrument de la recherche sociologique », *Revue française de sociologie*, *44*, 3, p. 531-547.

COHEN E., 1972, « Toward a sociology of international tourism », *Social research*, *39*, 1, p. 164-182.

COHEN E., 1973, « Nomads from Affluence: Notes on the Phenomenon of Drifter-Tourism », *International Journal of Comparative Sociology*, *13*, 1-2, p. 89-103.

COHEN E., 1984, « The Dropout Expatriates : A Study of Marginal Farangs in Bangkok », *Israeli Anthropologists and Sociologists*, *13*, 1, p. 91-115.

COHEN E., 2001, « Thailand in "touristic transition" », dans *Interconnected Worlds. Tourism in Southeast Asia*, Pergamon, Elsevier Science, Oxford.

COHEN E., 2002, « Authenticity, Equity and Sustainability in Tourism », *Journal of Sustainable Tourism*, *10*, 4, p. 267-276.

COHEN E., 2003, « Backpacking : Diversity and Change », *Journal of Tourism and Cultural Change*, *1*, 2, p. 95-110.

COHEN E., 2004, « Backpacking : Diversity and Change », dans RICHARDS G., WILSON J., *The Global Nomad. Backpacker Travel in Theory and Practice*, Channel View Publications, Clevedon, p. 43-59.

COHEN E., 2006, « Pai, A Backpacker Enclave in Transition », *Tourism Recreation Research*, *31*, 3, p. 11-27.

COHEN E., 2008, *Explorations in Thai Tourism: Collected Case Studies*. Bingley, UK: Emerald.

COHEN S.A., 2011, « Lifestyle travellers : Backpacking as a Way of Life », *Annals of Tourism Research*, *38*, 4, p. 1535-1555.

COLES A., FECHTER A.-M., 2012, *Gender and Family among Transnational Professionals*, Routledge, New-York et Abingdon, 256 p.

COLLIGNON B., 2007, « Note sur les fondement des postcolonial studies », *EchoGéo*, n° 1, https://echogeo.revues.org/2089?lang=en.

CONORD S., 2007, « Usage et fonctions de la photographie », *Ethnologie française*, *37*, 1, p. 11-22.

COOPER M., O'MAHONY K., ERFURT P., 2004, « Backpackers : Nomad Join the Mainstream ? An Analysis of Backpacker Employment on the "Harvest Trail Circuit" in Australia », dans RICHARDS G., WILSON J., *The Global Nomad. Backpacker Travel in Theory and Practice*, Channel View Publications, Clevedon, p. 181-195.

CORNELOUP J., 2012, « Migrations géographiques et formes culturelles des pratiques récréatives », dans *Migrations d'agrément: du tourisme à l'habiter*, L'Harmattan, Paris, p. 97-114.

CORTES G., FARET L., 2009, *Les circulations transnationales. Lire les turbulences migratoires contemporaines*, Armand Colin, Paris.

COULANGEON P., 2004, « Classes sociales, pratiques culturelles et styles de vie : le modèle de la distinction est-il (vraiment) obsolète ? », *Sociologie et sociétés*, *36*, 1, p. 59-85.

COURGEAU D., LELIEVRE É., 1990, « L'approche biographique en démographie », *Revue française de sociologie*, *1*, 31, p. 55-74.

COUSIN S., 2010, « Le tourisme à l'épreuve de l'enquête, à moins que cela ne soit l'inverse », *EspacesTemps.net*, http://www.espacestemps.net/articles/le-tourisme-a-epreuve-de-enquete/

COUSIN S., 2015, « L'éternel temporaire dure-t-il ? Imaginaire Bobos, Roms et Bohème. », dans *Actualité de l'Habitat Temporaire. De l'habitat rêvé à l'habitat contraint*, Terra HN, Marseille.

COUSIN S., REAU B., 2009a, *Sociologie du tourisme*, La Découverte, Paris, 126 p.

COUSIN S., REAU B., 2009b, « Tourisme. Une histoire du pouvoir. », *EspaceTemps.net*, http://www.espacestemps.net/articles/tourisme/

CRAVATTE C., 2009, « L'anthropologie du tourisme et l'authenticité. Catégorie analytique ou catégorie indigène ? », *Cahiers d'Études africaines*, *1-2*, 193-194, p. 603-619.

CRENSHAW K., 1991, « Mapping the margins : Intersectionality, identity politics, and violence against women of color », *Stanford law review*, p. 1241–1299.

CRENSHAW K.W., 2005, « Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur », *Cahiers du Genre*, *2*, 39, p. 51-82.

CRESSWELL T., 2006, *On the move. Mobility in the modern western world*, Routledge, New-York et Londres, 327 p.

CRESSWELL T., 2010, « Towards a politics of mobility », *Environment and Planning D : Space and Society*, *28*, 1, p. 17-31.

CRESSWELL T., MERRIMAN P., 2011, *Geographies of mobilities : practices, spaces, subjects*, Ashgate, Burlington.

CRIBIER F., 1994, « La migration de retraite des Parisiens: l'apport des enquêtes biographiques par cohortes », *Espace, populations, sociétés*, 1, p. 75-83.

CROUCH D., DESFORGES L., 2003, « The Sensuous in the Tourist Encounter. Introduction : The Power of the Body in Tourist Studies », *Tourist Studies*, *3*, 1, p. 5-22.

CROUCHER S., 2012, « Privileged Mobility in an Age of Globality », *Societies*, *2*, p. 1-13.

CROZAT D., FOURNIER S., 2005, « De la fête aux loisirs : évènement, marchandisation et invention des lieux », *Annales de géographie*, *3*, 643, p. 307-328.

D'ANDREA A., 2007, *Global Nomads : Techno and New Age as Transnational Countercultures in Ibiza and Goa*, Routledge, (Social Science), 264 p.

D'ANDREA A., 2006, « Neo-Nomadism : A Theory of Post-Identitarian Mobility of the Global Age », *Mobilities*, *1*, 1, p. 95-119.

DE SARDAN J.-P.O., 1998, « Émique », *L'Homme*, *38*, 147, p. 151-166.

DEBARBIEUX B., 1993, « Du haut lieu en général et du mont Blanc en particulier », *Espace géographique*, *22*, 1, p. 5-13.

DEBARBIEUX B., 1995a, « Le lieu, fragment et symbole du territoire », *Espaces et sociétés*, *1*, 80A, p. 13-36.

DEBARBIEUX B., 1995b, « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique », *Espace géographique*, *24*, 2, p. 97-112.

DEBARBIEUX B., 2003, « Territoire », dans LEVY J., LUSSAULT M., *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, 910 p.

DEBARBIEUX B., DEL BIAGGIO C., PETITE M., 2008, « Spatialités et territorialités du tourisme. Dialectique du flux et de l'ancrage dans les Alpes », *Civilisations*, *57*, 1-2, p. 75-89.

DECOSSE F., 2011, *Migrations sous contrôle : agriculture intensive et saisonniers marocains sous contrat « OMI »*, Thèse de doctorat, Paris, EHESS.

DELEUZE G., GUATTARI F., 1980, *Mille plateaux*, Minuit, Paris, 645 p.

DELFORCE B., NOYER J., 1999, « Pour une approche interdisciplinaire des phénomènes de médiatisation : constructivisme et discursivité sociale », *Études de communication*, *22*, p. 13-40.

DEMERS J.-C., 2012, « D'une figure à l'autre. Discussion critique sur l'état de la socio-anthropologie du backpacking », *Sociétés*, *116*, 2, p. 85-96.

DESSE M., 2008, « L'enclave, une discontinuité littorale nécessaire dans les îles de la Caraïbe ? » PAGNEY F. (dir.), *Espaces tropicaux*, *19*, p. 305-319.

DESSE M., 2010, « Mobilités touristiques et recompositions socio spatiales dans la région d'Agadir », *Norois*, *1*, 214, p. 55-65.

DETIENNE M., 2000, *Comparer l'incomparable*, Le Seuil, Paris, 135 p.

DEVRIESE M., 1989, « Approche sociologique de la génération », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 22, p. 11-16.

DI MEO G., 2001, « Le sens géographique des fêtes », *Annales de Géographie*, *110*, 622, p. 624-646.

DIDELON-LOISEAU C., 2016, « Le Monde et moi : représentations et pratiques du Monde des tour-du-mondistes », dans GHORRA-GOBIN C., REGHEZZA M., *Entre local et global : Les territoires dans la mondialisation*, Le Manuscrit, Paris, p. 37-72.

DIDIER S., 2001, « Parcs de loisirs et nouveaux espaces publics : Le" Disneyland Resort" d'Anaheim (Californie) », dans GHORRA-GOBIN C. (dir.), *Réinventer le sens de la ville : les espaces publics à l'heure globale*, L'Harmattan, Paris, p. 149-158.

DOQUET A., 2010, « La force de l'impact. Paradigme théorique et réalités de terrain », *EspaceTemps.net*, http://www.espacestemps.net/articles/force-impact/

DOQUET A., LE MENESTREL S., 2006, « Introduction. Le tourisme culturel. », *Autrepart*, *4*, 40, p. 3-13.

DORAI K., HILY M.-A., LOYER F., MA MUNG E., 1998, « Bilan des travaux sur la circulation migratoire », Rapport final pour le Ministère de la Solidarité et de l'Emploi.

DORNEL L., 2013, « Pour une approche transculturelle des migrations d'élites. », dans *Des Pyrénées à la Pampa. Une histoire des migrations d'élites (XIXe-XXe siècles)*, Presses de l'Université de Pau et des Pays de l'Adour, Pau, p. 13-30.

DUHAMEL P., 1997, *Les résidents étrangers européens à Majorque (Baléares). Pour une analyse de la transformation des lieux touristiques*, Thèse de doctorat, Université Paris 7 Diderot.

DUMARTIN S., 1995, « Mobilité géographique et insertion professionnelle des jeunes », *Économie et Statistiques*, *283*, 1, p. 97-110.

DUMAZEDIER J., 1962, *Vers une civilisation du loisir ?*, Seuil, Paris, 320 p.

DUMONT M., 2012, « Aux origines d'une géopolitique de l'action spatiale : Michel Foucault dans les géographies françaises », *L'Espace Politique*, *12*, 3, https://espacepolitique.revues.org/1744

DUNCAN T., COHEN S.A., THULEMARK M., 2013, *Lifestyle Mobilities. Intersections of Travel, Leisure and Migration.*, Ashgate, Surrey, England.

EBA NGUEMA N., 2015, « Loi sur l'entrée et le séjour des étrangers au Maroc : les conditions pour résider régulièrement au Maroc », dans *Migrants au Maroc. Cosmopolitisme, présence d'étrangers et transformations sociales*, Centre Jacques-Berque, Fondation Konrad Adenauer Stifting, Rabat.

ELIAS N., SCOTSON J.-L., 1965, *Logiques de l'exclusion. Enquête sociologique au coeur des problèmes d'une communauté*, Fayard, Paris, 279 p.

ELSRUD T., 2001, « Risk creation in traveling : Backpackers Adventure Narration », *Annals of Tourism Research*, *28*, 3, p. 597-617.

ESCHER A., PETERMANN S., 2013, « Marrakesh Medina : Neocolonial Paradise of Lifestyle Migrants? », dans JANOSCHKA M., HAAS H., *Contested Spatialities : Lifestyle Migration and Residential Tourism*, Routledge, Londres, New York, p. 29-46.

EVRARD O., 2006, « L'exotique et le domestique. Tourisme national dans les pays du Sud : réflexions depuis la Thaïlande », *Autrepart*, *4*, 40, p. 151-167.

FABRY N., PICON-LEFEBVRE V., PRADEL B., 2015, *Narrations touristiques et fabrique des territoires. Quand tourisme, loisirs et consommation réécrivent la ville*, L'Oeil d'Or, Paris, 256 p.

FAIST T., 1998, « Transnational social spaces out of international migration », *Archives Européennes de Sociologie*, *39*, 2, p. 213-247.

FAIST T., 2012, « Toward a Transnational Methodology : Methods to Address Methodological Nationalism, Essentialism, and Positionality », *Revue européenne des migrations internationales*, *28*, 1, p. 51-70.

FAIST T., 2013, « The mobility turn : a new paradigm for the social sciences ? », *Ethnic and Racial Studies*, *36*, 11, p. 1637-1646.

FECHTER A.-M., WALSH K., 2010, « Examining "Expatriate" Continuities : Postcolonial Approaches to Mobile Professionals », *Journal of Ethnic & Migration Studies*, *36*, 8, p. 1197-1210.

FEILDEL B., OLMEDO E., TROIN F., DEPEAU S., POISSON M., AUDAS M., JAULIN A., DUPLAN K., 2016, « Parcours augmentés, une expérience sensible entre arts et sciences sociales », *Carnets de géographes*, *Carnets de terrain*, 9, http://cdg.revues.org/721

FLEURY A., 2008, « Croiser les terrains en géographies », communication au colloque « À travers l'espace de la méthode : les dimensions du terrain en géographie », Arras.

FORGET C., 2006, *Le full-time RVing, une nouvelle approche de la culture de la mobilité en Amérique du Nord*, Thèse de doctorat en anthropologie, Canada, Université Laval, Université de Provence, France.

FORGET C., 2010, « "Floribec" : le patrimoine culturel québécois en Floride », *Ethnologie française*, *40*, 3, p. 459-468.

FORMOSO B., 2001, « Corps étrangers : tourisme et prostitution en Thaïlande », *Anthropologie et Sociétés*, *25*, 2, p. 55-70.

FOUQUET T., 2007, « Imaginaire migratoire et expérience multiples de l'altérité : une dialectique actuelle du proche et du lointain », *Autrepart*, *1*, 41, p. 83-98.

FOURNY M.-C., CAILLY L., DODIER R., CHARDONNEL S., BAILLEUL H., 2011, « L'identité territoriale serait-elle (vraiment) soluble dans la mobilité ? Des pratiques individuelles de mobilités à la fabrication et la territorialisation de solidarités collectives : Positions critiques, propositions théoriques, problématiques. », 1er colloque international du CIST, Paris, France.

FRETIGNY J.-B., 2011, « Habiter la mobilité : le train comme terrain de réflexion », *L'Information géographique*, *75*, 4, p. 110.

FRETIGNY J.-B., 2013, *Les mobilités à l'épreuve des aéroports : des espaces publics aux territorialités en réseaux. Les cas de Paris Roissy-Charles-De-Gaulle, Amsterdam Schipol, Francfort-sur-le-Main*, Thèse de doctorat, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

GARRICK D., 2005, « Excuses, Excuses : Rationalisations of Western Sex Tourists in Thailand », *Current Issues in Tourism*, *8*, 6, p. 497-509.

GAY C., KAUFMANN V., LANDRIEVE S., BOHY-BUNEL M., BOSSER J., STRELEC J., 2011, *Mobile, immobile. Quelx choix, quels droits pour 2030*, L'Aube, La Tour d'Aigues.

GAY J.-C., 2000, « Deux figures du retranchement touristique : l'île-hôtel et la zone franche », *Mappemonde*, *3*, 59.

GERVAIS-LAMBONY P., LANDY F., 2007, « Introduction : On dirait le Sud... », *Autrepart*, *1*, 41, p. 3-14.

GHORRA-GOBIN C., REGHEZZA-ZITT M., 2016, *Entre local et global : les territoires dans la mondialisation*, Le Manuscrit Savoirs, Paris, 276 p.

GIDDENS A., 1991, *Modernity and Self-Identity : Self and Society in the Late Modern Age*, Polity Press, Cambridge, 264 p.

GLORIOSO R.S., MOSS L.A.G., 2012, « Origines et développement du concept de migration d'agrément », dans *Les migrations d'agrément : du tourisme à l'habiter*, L'Harmattan, Paris.

GOGIA N., 2006, « Unpacking corporeal mobilities : the global voyages of labour and leisure », *Environment and Planning A*, *38*, 2, p. 359-375.

GOMES M. DE F.C.M., REGINENSI C., BAUTES N., 2008, « Les commerçants ambulants et leurs clients à Rio de Janeiro », *Espaces et sociétés*, *4*, 135, p. 79-97.

GRABURN N.H.H. 1983a, « Editor's page », *Annals of Tourism Research*, *10*, p. 1-5.

GRABURN N.H.H., 1983b, « The anthropology of tourism », *Annals of Tourism Research*, *10*, p. 9-33.

GRAVARI-BARBAS M., GRABURN N.H.H., 2012, « Imaginaires touristiques », *Via@, Revue internationale interdisciplinaire de tourisme*, 1.

GRAVARI-BARBAS M., VESCHAMBRE V., 2005, « S'inscrire dans le temps et s'approprier l'espace : enjeux de pérennisation d'un évènement éphémère. Le cas du festival de la BD à Angoulême », *Annales de Géographie*, *3*, 643, p. 285-306.

GROUPE D'ÉTUDES ET DE RECHERCHE SUR LE SUD MAROCAIN, 1997, *La ville d'Agadir : reconstruction et politique urbaine : actes du colloque international*, Royaume du Maroc, Université d'Ibn Zohr, Agadir, 228 p.

GUEFFAF N.E.H., 2017, *Les pratiques touristiques des visiteurs sud-coréens en France*, Mémoire de Master, Université Paris 1 Panthéon Sorbonne.

GUERIN-PACE F., 2003, « Vers une typologie des territoires urbains de proximité », *L'Espace géographique*, *32*, 4, p. 333-344.

GUSTAFSON P., 2001, « Retirement migration and transnational lifestyles », *Ageing and Society*, *21*, 4, p. 371-394.

HALFACREE K.H., 1996, « Out of place in the country : travellers and the "rural idyll" », *Antipode*, *28*, 1, p. 42-72.

HALL C.M., 2001, « Tourism and Political Relationships in Southeast Asia », dans TEO *P.*, CHANG *T.C. et* HO *K.C.*, *Interconnected Worlds. Tourism in Southeast Asia*, Pergamon, Elsevier Science, Oxford, p. 13-26.

HALL C.M., 2005, « Reconsidering the Geography of Tourism and Contemporary Mobility », *Geographical Research*, *43*, 2, p. 125-139.

HALL C.M., PAGE S.J., 2000, *Tourism in South and South-East Asia : Issues and Cases*, Butterworth-Heinemann, Oxford, 293 p.

HALL C.M., WILLIAMS A.M., 2002, *Tourism and migration : new relationships between production and consomption*, Kluwer Academic, Dordrecht, Boston, Londres, 289 p.

HAMPTON M.P., 2013, *Backpacker Tourism and Economic Development. Perspectives from the less developed world*, Routledge, Londres, 166 p.

HAMPTON M.P., HAMZAH A., 2010, « The changing geographies of backpacker tourism in south-east asia », Working paper, Canterbury, Kent Business School.

HANCOCK C., 2007, « "Délivrez-nous de l'exotisme" : quelques réflexions sur des impensés de la recherche géographique sur les suds (et les nords) », *Autrepart*, *1*, 41, p. 69-81.

HANNAM K., ATELJEVIC I., 2007, *Backpacker Tourism. Concepts and Practices*, Channel View Publications, Clevedon, 263 p.

HANNAM K., DIEKMANN A., 2010, *Beyond backpackers tourism : mobilities and experiences*, Channel View Publications, Bristol, 241 p.

HANSON J., BELL M., 2007, « Harvest trails in Australia : Patterns of seasonal migration in the fruit and vegetable industry », *Journal of Rural Studies*, *23*, p. 101-117.

HARVEY D., 1989, *The Condition of Postmodernity. An Enquiry into the Origins of Cultural Change*, Blackwell, Cambridge, Etats-Unis et Oxford, Grande-Bretagne, 378 p.

HAUT COMMISSARIAT AU PLAN, DIRECTION DE LA STATISTIQUE, 2009, « Les résidents étrangers au Maroc : Profil démographique et socio-économique », Enquête, Maroc.

HILLALI M., 2003, *Le tourisme international vu du Sud : essai sur la problématique du tourisme dans les pays en développement*, Presses de l'Université du Québec, Sainte-Foy, Québec.

HITCHCOCK M., KING V.T., PARNWELL M., 2009, *Tourism in Southeast Asia : Challenges and New Directions*, NIAS Press, 370 p.

HOWARD R.W., 2005, « Khaosan Road : an evolving backpacker tourist enclave being partially reclaimed by the locals », *International Journal of Tourism Research*, *7*, 6, p. 357-374.

HOWARD R.W., 2008, « Western retirees in Thailand : motives, experiences, wellbeing, assimilation and future needs », *Ageing & Society*, *28*, p. 145-163.

HOYEZ A.-C., 2005, *L'espace-Monde du Yoga. Une géographie sociale et culturelle de la mondialisation des paysages thérapeutiques.*, Thèse de doctorat, Université de Rouen.

HUSA K., TRUPP A., WOHLSCHLÄGL H., 2014, *Southeast Asian Mobility Transitions : Issues and Trends in Migration and Tourism*, Departement of Geography and Regional Research, Vienne, 448 p.

HUSA K., VIELHABER C., JÖSTL J., VERESS K., WIEDER B., 2014, « Searching for Paradise ? International Retirement Migration to Thailand - A Case Study of Hua Hin and Cha-am », dans HUSA K., TRUPP A., WOHLSCHLÄGL H., *Southeast Asian Mobility Transitions : issues and Trends in Migration and Tourism*, Institut für Geographie und Regionalforschung, Vienne, p. 137-167.

HUTSON S.R., 2000, « The Rave : Spiritual Healing in Modern Western Subcultures », *Anthropological Quarterly*, *73*, 1, p. 35-49.

IGARASHI H., 2015, « Privileged Japanese transnational families in Hawai as lifestyle migrants », *Global Networks*, *15*, 1, p. 99-117.

JAAKSON R., 1986, « Second-home domestic tourism », *Annals of Tourism Research*, *13*, p. 367-391.

JACQUOT S., 2007, « Pour une définition relationnelle des termes Nord et Sud : Gênes et Valparaiso », *Autrepart*, *1*, 41, p. 181-194.

JAMAR D., LANNOY P., 2011, « Idéaux et trouble d'un droit à la mobilité », dans GAY C., KAUFMANN V., LANDRIEVE S., VINCENT-GESLIN S., *Mobile, immobile. Quelx choix, quels droits pour 2030*, L'Aube, La Tour d'Aigues.

JANOSCHKA M., HAAS H., 2013, *Contested spatialities, lifestyle migrations and residential tourism*, Routledge, Londres, New York.

JARVIS J., PEEL V., 2010, « Flashpacking in Fidji : Reframing the 'Global Nomad' in a developing destination », dans HANNAMM K., DIEKMANN A., *Beyond backpackers tourism : mobilities and experiences*, Channel View Publications, Clevedon, p. 21-39.

JOUFFE Y., CAUBEL D., FOL S., MOTTE-BAUMVOL B., 2015, « Faire face aux inégalités de mobilité. Tactiques, stratégies et projets des ménages pauvres en périphérie parisienne », *Cybergeo*, 708, https://cybergeo.revues.org/26697

KANELLOPOULOU, 2015, *La marche plurielle : aménagements, pratiques et expériences des espaces publics au centre d'Athènes*, Thèse de doctorat, Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

KANNISTO P., 2014, *Global Nomads : Challenges of mobility in the sedentary world.*, Ridderprint BV, Ridderkerk, Netherlands, 270 p.

KARKABI N., 2013, « Lifestyle Migration in South Sinai, Egypt : Nationalisation, Privileged Citizenship and Indigenous Rights », *International Review of Social Research*, *3*, 1, p. 49-66.

KAUFMANN V., 2000, *Re-thinking mobility*, Ashgate, Burlington.

KAUFMANN V., BERGMAN M.M., JOYE D., 2004, « Motility : Mobility as Capital », *International Journal of Urban and Regional Research*, *28*, 4, p. 745-756.

KAUFMANN V., KESSELRING S., MANDERSCHEID K., SAGER F., 2007, « Mobility, Space and Inequalities. Editorial », *Revue Suisse de Sociologie*, *33*, 1, p. 5-6.

KAUFMANN V., SCHULER M., CREVOISIER O., ROSSEL P., 2003, « Mobilité et motilité. De l'intention à l'action », Rapport de recherche, Cahier du LASUR 4, Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne.

KAUFMANN V., VINCENT-GESLIN S., 2012, *Mobilité sans racines. Plus loin, plus vite... plus mobiles ?*, Descartes & Cie, Paris.

KAUFMANN V., WIDMER E., 2005, « L'acquisition de la motilité au sein des familles. État de la question et hypothèses de recherche. », *Espaces et sociétés, 1*, 120-121, p. 199-217.

KHROUZ N., 2015, « De la respécification de la notion de transit », dans *Migrants au Maroc. Cosmopolitisme, présence d'étrangers et transformations sociales*, Centre Jacques-Berque, Fondation Konrad Adenauer Stifting, Rabat.

KING R., WARNES A.M., WILLIAMS A.M., 1998, « International retirement migration in Europe », *International Journal of Population Geography, 4*, 2, p. 91–111.

KING R., WARNES T., WILLIAMS A.M., 2000, *Sunset Lives : British Retirement Migration to the Mediterranean*, Berg, 262 p.

KING R., THOMSON M., FIELDING T., WARNES T., 2004, « Gender, Age and Generations. State of the art report », SCMR - Sussex Centre for Migration and Population Studies.

KIY R., MCENANY A., 2010, « The Greening of U.S. Retirement Destinations in Mexico : Emerging Issues and Trends in Coastal Communities », International Community Foundation.

KNAFOU R., 2011, « Libres propos. Vivre sa retraite au soleil : représentatons idéales, pratiques réelles. », *Gérontologie et société, 4*, 139, p. 179-186.

KOCH-SCHULTE J., 2008, *Planning for International Retirement Migration and Expats : a case study of Udon Thani, Thailand*, Mémoire de Master, Université de Manitoba, 230 p.

KORPELA M., 2009, « When a Trip to Adulthood becomes a Lifestyle : Western Lifestyle Migrants in Varanasi, India », dans O'REILLY K., BENSON M., *Lifestyle Migration : Expectations, Aspirations and Experiences*, Ashgate, Londres, p. 15-30.

KORPELA M., 2010, « A Postcolonial Imagination ? Westerners Searching for Authenticity in India », *Journal of Ethnic & Migration Studies, 36*, 8, p. 1299-1315.

KUMAR S., ROSS W., 2006, « Effects of pedestrianisation on the commercial and retail areas : Study in Khao San Road, Bangkok », *World Transport Policy & Practice, 13*, 1, p. 37-47.

KURZAC-SOUALI A.-C., 2010, « Représentations et usages renouvelés des médinas gentrifiées au Maroc », États généraux du Vieux Québec, Québec.

LA ROCCA F., 2007, « Introduction à la sociologie visuelle », *Sociétés, 1*, 95, p. 33-40.

LACHAUD E., 2014, *Le Grand Agadir comme lieu de résidence pour les migrants européens au Maroc. Étude de leurs pratiques socio-spatiales*, Mémoire de Master, Université Aix Marseille, 163 p.

LACROIX T., 2010, « L'imaginaire migratoire chez les jeunes Marocains », dans *Pratiquer les frontières. Jeunes migrants et descendants de migrants dans l'espace franco-maghrébin*, CNRS, Paris, p. 121-138.

LAGADEC P., 2003, « Du "pélerinage aux sources" à la "route des Zindes" : pratiques et représentations », Séminaire Jeunes Chercheurs Association Jeunes Etudes Indiennes, Poitiers.

LALLEMAND S., 2010, *Routards en Asie : Ethnologie d'un tourisme voyageur*, L'Harmattan, Paris, 295 p.

LARSEN S., ØGAARD T., BRUN W., 2011, « Backpackers and mainstreamers : Realities and Myths », *Annals of Tourism Research, 38*, 2, p. 690-707.

LE BIGOT B., 2011, *L'Habiter mobile : l'exemple des couch surfers à Paris et à Berlin*, Mémoire de Master, Université Paris 1 Panthéon Sorbonne, 176 p.

LE BIGOT B., FLEURY A., 2013, « L'adepte du couchsurfing, un néo-routard urbain ? », *Téoros, 32*, 1, p. 100-111.

LE GALES P., 2011, *Le retour des villes européennes : sociétés urbaines, mondialisation, gouvernement et gouvernance*, Presses de Sciences Po, Paris.

LEBON F., LINARES C. DE, 2016, « Les jeunes : classe d'âge et âge de classes », *Revue de l'enfance et de l'adolescence*, *1*, 93, p. 89-102.

LEEPREECHA P., 2014, « Tourism in Mountainous Communities : The Politics of Ethnic Tourism in Northern Thailand », dans HUSA K., TRUPP A., WOHLSCHLÄGL H., *Southeast Asian Mobility Transitions : Issues and Trends in Migration and Tourism*, Institut für Geographie und Regionalforschung, Vienne, p. 329-345.

LELIEVRE É., 1999, « Collecter des données de mobilité : des histoires migratoires aux biographies d'entourage », *Espace, populations, sociétés*, 2, p. 195-205.

LEROUX S., 2007, « Les temporalités des touristes itinérants dans le Sud marocain ou la quête de liberté », *Espace populations sociétés. Space populations societies*, 2007, 2-3, p. 273-284.

LOKER-MURPHY L., PEARCE P.L., 1995, « Young budget travelers : Backpackers in Australia », *Annals of Tourism Research*, *22*, 4, p. 819-843.

LUNDSTRÖM C., 2010, « White Ethnography : (Un)comfortable Conveniences and Shared Privileges in Field-Work with Swedish Migrant Women », *NORA - Nordic Journal of Feminist and Gender Research*, *18*, 2, p. 70-87.

LUNDSTRÖM C., 2013, « Swedish Whiteness in Southern Spain », dans *Geographies of Privilege*, Routledge, New-York et Abingdon, p. 191-204.

LUNDSTRÖM C., 2014, *White migrations : gender, whiteness and privileged in transnational migration*, Palgrave Macmillan, Basingstoke, 224 p.

MABILLON-BONFILS B., 2004, « Au-delà des raves », dans *La fête techno*, Autrement, Paris, p. 4-6.

MACCANNELL, 1976, *The Tourist, A New Theory of the Leisure Class*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, London, 214 p.

MANTECÓN A., 2010, « Tourist Modernisation and Social Legitimation in Spain », *International Journal of Tourism Research*, *12*, p. 617-626.

MAOZ D., 2007, « Backpackers' motivations the role of culture and nationality », *Annals of Tourism Research*, *34*, 1, p. 122-140.

MARKWELL K., 2001, « "Borneo, Nature's Paradise" : Constructions and Representations of Nature within Nature-based Tourism », dans TEO P., CHANG T.C, HO K.C, *Interconnected Worlds. Tourism in Southeast Asia*, Department of Geography and Regional Research, University of Vienna, p. 248-262.

MARTIN N., BOURDEAU P., DALLER J.-F., 2012, *Les migrations d'agrément : du tourisme à l'habiter*, L'Harmattan, Paris, 408 p.

MASSEY D., 1994, *Space, Place and Gender*, Polity Press, Oxford.

MASSEY D., 2011, « A Counterhegemonic Relationality of Place », dans MC CANN E., WARD K., *Mobile Urbanism : Cities and Policymaking in the Global Age*, University of Minnesota Press, Minneapolis.

MAZON T., 2006, « Inquiring into residential tourism : The Costa Blanca case », *Tourism and Hospitality Planning & Development*, *3*, 2, p. 89-97.

MCHUGH K., MINGS R., 1996, « The circle of migration : attachment to place in ageing. », *Annals of the Association of American Geographers*, p. 530-550.

MENDIBIL D., 2008, « Dispositif, format, posture : une méthode d'analyse de l'iconographie géographique », *Cybergeo*, 415, https://cybergeo.revues.org/16823

MINCA C., BORGHI R., 2012, « Morocco : Restaging Colonialism for the Masses », dans CRANG M., *Cultures of Mass Tourism : Doing the Mediterranean in the Age of Banal Mobilities*, Ashgate, p. 21-52.

MINCA C., OAKES T., 2006, « Travels in paradox : Remapping Tourism », dans MINCA C., OAKES T. (dir.), *Introduction. Travels in paradox*, Rowman & Littlefield Publishers, Oxford.

MIT E., 2002, *Tourismes 1, Lieux communs*, Paris, Belin, 319 p.

MOLINA G., 2007, « L'influence de la littérature sur les représentations de la ville : l'exemple de la "ville tentaculaire" ou l'instrumentalisation politique d'une matrice poétique », *Bulletin de l'Association des Géographes Français*, 84, p. 287-303.

MOLZ J.G., 2012, *Travel Connections. Tourism, technology and togetherness in a mobile world*, Routledge, Londres, 198 p.

MOLZ J.G., PARIS C.M., 2015, « The Social Affordances of Flashpacking : Exploring the Mobility Nexus of Travel and Communication », *Mobilities, 10*, 2, p. 173-192.

MONDADA L., 2000, *Décrire la ville : la construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*, Anthropos, Paris, 284 p.

MONJARET A., PUGEAULT C., 2015, *Le sexe de l'enquête : Approches sociologique et anthropologiques*, ENS éditions, Lyon, 300 p.

MONNET J., 2000, « Les dimensions symboliques de la centralité », *Cahiers de Géographie du Québec, 44*, 123, p. 399-418.

MONNET J., GIGLIA A., CAPRON G., 2007, « Ambulantage et services à la mobilité : les carrefours commerciaux à Mexico », *Cybergeo*, 371, https://cybergeo.revues.org/5574

MORELLE M., RIPOLL F., 2009, « Les chercheur-es face aux injustices : l'enquête de terrain comme épreuve éthique », *Annales de Géographie, 1*, 665-666, p. 157-168.

MOSS L.A.G., 1987, « Santa Fe, New Mexico, Post-industrial Amenity-Based Economy : Myth or Model ? », Edmonton, Alberta Ministry of Economic and Trade & International Cultural Ressouces Institute.

MUSSET A., 2005, *De New-York à Coruscant*, PUF, Paris, 189 p.

MUZAINI H., 2006, « Backpacking southeast Asia : strategies of "looking local" », *Annals of Tourism Research, 33*, 1, p. 144-161.

NAMIAN D., GRIMARD C., 2016, « Reconnaître les "zones grises" de l'observation : du trouble à la vigilance ethnographique », *Espaces et sociétés, 1*, 164-165, p. 19-32.

NOY C., 2004, « This Trip Really Changed Me : Backpackers' Narratives of Self-Change », *Annals of Tourism Research, 31*, 1, p. 78-102.

NOY C., COHEN E., 2005, *Israeli Backpackers and Their Society : A View From Afar*, SUNY Press, 280 p.

NOY C., COHEN E., 2012, *Israeli Backpackers. From Tourism to a Rite of Passage*, SUNY Press, New York, 268 p.

NOYER M.-P., 2001, « Des jeunes retraités aux adolescents en voie d'insertion professionnelle : le risque d'une analogie », dans LEGRAND M., *La retraite, une révolution silencieuse*, Erès Editions, p. 99-112.

OIRY VARACCA M., 2014, *Quand le tourisme recompose les identités collectives. Étude de projets touristiques « alternatifs » dans les Atlas marocains*, Thèse de doctorat, Université de Genève, Suisse, Université Cadi Ayyad de Marrakech, Maroc, 494 p.

OLIVER C., O'REILLY K., 2010, « A Bourdieusian Analysis of Class and Migration : Habitus and the Individualising Process », *Sociology, 44*, 1, p. 49-66.

OLMEDO E., 2012, « La marche, les artistes et la ville : la production des savoirs hodologiques », *Les Cahiers du Merlan.*

ONO M., 2009, « Japanese Lifestyle Migration/Tourism in Southeast Asia », *Japanese review of cultural anthropology, 10*, p. 43-52.

O'REILLY K., 2000, *The British on the Costa del Sol*, Routledge, Londres.

O'REILLY C., 2006, « From Drifter to Gap Year Tourist, Mainstreaming Backpacker Travel », *Annals of Tourism Research, 33*, 4, p. 998-1017.

O'REILLY K., 2009, « The Children of the Hunters : Self-realization Projects and Class Reproduction », dans *Lifestyle Migration : Expectations, Aspirations and Experiences*, Ashgate, Surrey, England, p. 103-120.

ORFEUIL J.-P., RIPOLL F., 2015, *Accès et mobilités, les nouvelles inégalités*, Infolio, Gollion, Suisse, 211 p.

ORMOND M., 2014, « Resorting to Plan J : Popular Perceptions of Singaporean Retirement Migration to Johor, Malaysia », *Asian and Pacific Migration Journal*, *23*, 1, p. 1-26.

OUAMRANE A., 2012, *Les jeunes de cité et les mosquées. Rapports à l'espace, formes de sociabilités et modes de construction identitaires.*, Mémoire de Master, Université Paris Est.

OUAMRANE A., en cours, *Des géographies produites par les discriminations : mobilités pour les loisirs et le tourisme des « jeunes de banlieue »*, Thèse de doctorat, Université Paris Est.

OUDDIR S., 2014, *Mouvement migratoire des étrangers au Maroc : cas des seniors français dans la ville d'Agadir*, Thèse de doctorat, Université Ibn Zohr, Agadir, 120 p.

PAGE S.J., 2001, « Gateways, hubs and transport interconnections in Southeast Asia », dans TEO P., CHANG T.C, HO K.C., *Interconnected Worlds. Tourism in Southeast Asia*, Pergamon, Elsevier Science, Oxford, p. 84-99.

PANBAMRUNGKIJ T., 2014, « Tourist Expectation of Wartime Heritage Tourism : A Case Study of Lao PDR and Vietnam », dans HUSA K., TRUPP A., WOHLSCHLÄGL H., *Southeast Asian Mobility Transitions : Issues and Trends in Migration and Tourism*, Institut für Geographie und Regionalforschung, Vienne.

PASSERON J.-C., 1990, « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires. », *Revue française de sociologie*, *1*, 31, p. 3-22.

PASSERON J.-C., 1991, *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Nathan, Paris.

PEARCE D.G., 2001, « Towards a Regional Analysis of Tourism in Southeast Asia », dans TEO P., CHANG T.C, HO K.C., *Interconnected Worlds. Tourism in Southeast Asia*, Pergamon, Elsevier Science, Oxford, p. 27-43.

PEARCE P.L., LEE U.-I., 2005, « Developing the Travel Career Approach to Tourist Motivation », *Journal of Travel Research*, *43*, p. 226-237.

PELLEGRINI C., 2014, « Profil démographique et historique de la présence française au Maroc », dans THERRIEN C. (dir.), *La question du « chez soi » au Maroc : les représentations des migrants français confrontés aux points de vue des Marocain-es*, Association Marocaine d'Etudes et de Recherches sur les Migrations, Rabat.

PELLEGRINI C., 2016, « Parcours de petits entrepreneurs Français à Marrakech », *Cahiers d'études africaines*, *1*, 221, p. 81-100.

PELLERIN H., 2011, « De la migration à la mobilité : changement de paradigme dans la gestion migratoire. Le cas du Canada. », *Revue européenne des migrations internationales*, *27*, 2, p. 57-75.

PERALDI M., 2002, *La fin des norias ? Réseaux migrants dans les économies marchandes en Méditerranée.*, Maisonneuve & Larose, Paris, 495 p.

PERALDI M., POLI A., TERRAZZONI L., FABBIANO G., 2015, « Des Nord(s) vers les Sud(s) : état de la recherche sur les mobilités. Introduction du colloque. », EHESS, Paris.

PERALDI M., TERRAZZONI L., 2016a, « Anthropologie des Européens en Afrique. Mémoire coloniales et nouvelles aventures migratoires », *Cahiers d'études africaines*, *1*, 221, p. 9-28.

PERALDI M., TERRAZZONI L., 2016b, « Nouvelles migrations ? Les Français dans les circulations migratoires européennes vers le Maroc », *Autrepart*, 77, p. 69-86.

PIALOUX M., 1995, « L'ouvrière et le chef d'équipe ou comment parler du travail », *Travail et emploi*, 62, p. 4-39.

PIMOR T., 2013, « Les zonards une population innomables ? », dans TEXIER J.P, VERITE C., *Précarités et marginalités au quotidien*, L'Harmattan, Paris.

PINEL J., 2015, *Des retraités français au Maroc : entre parcours de vie et ancrages territoriaux*, Mémoire de Master, Université de Poitiers, 116 p.

PIORE M.J., 1979, *Birds of Passage : Migrant Labour and Industrial Societies*, Cambridge University Press, Cambridge, 229 p.

PORTES A., 1999, « La mondialisation par le bas. L'émergence des communautés transnationales », *Actes de la recherche en sciences sociales, 129*, numéro spécial Délits d'immigration, p. 15-25.

PROULX S., 1994, « Une lecture de l'oeuvre de Michel de Certeau : L'invention du quotidien, paradigme de l'activité des usagers », *Communication, 15*, 2, p. 181-209.

RAAD L., 2012, « Pratiques et représentations des couches moyennes en banlieue rouge : stratégie résidentielles et ancrage territorial », *Espaces et sociétés, 1*, 148-149, p. 91-110.

RAAD L., 2014, *Transformations sociales en banlieue rouge. Politiques locales, stratégies résidentielles et inscription territoriale des classes moyennes*, Thèse de doctorat, Université Paris 7 Diderot, 605 p.

RAVENEAU G., SIROST O., 2001, « Le camping ou la meilleure des républiques. Enquête ethnographique dans l'île de Noirmoutier », *Ethnologie française, 31*, 4, p. 669-680.

REAU B., 2005, « Évasions temporaires : socialisations et relâchements des contrôles dans les villages de vacances familiaux. », *Espaces et sociétés, 1*, 120-121, p. 123-139.

REAU B., 2009, « Voyages et jeunesse "favorisée". Usages éducatifs de la mobilité », *Agora débats/jeunesses*, 53.

REAU B., POUPEAU F., 2007, « L'enchantement du monde touristique », *Actes de la recherche en sciences sociales, 5*, 170, p. 4-13.

RELIEU M., 1999, « Parler en marchant. Pour une écologie dynamique des échanges de paroles », *Langage et société*, 89, p. 37-67.

RETAILLE D., 2005, « L'espace mobile », dans ANTHEAUME B., GIRAUT F., *Le territoire est mort, vive les territoires*, IRD Editions, Montpellier.

RETIERE J.-N., 2003, « Autour de l'autochtonie. Réflexions sur la notion de capital social populaire », *Politix, 16*, 63, p. 121-143.

RICHARDS G., WILSON J., 2004a, *The Global Nomad. Backpacker Travel in Theory and Practice*, Channel View Publications, Clevedon, 298 p.

RICHARDS G., WILSON J., 2004b, « The Global Nomad : Motivations and Behaviour of Independent Travellers Worldwide », dans *The Global Nomad. Backpacker Travel in Theory and Practice*, Channel View Publications, Clevedon, p. 14-39.

RIEUCAU J., LAGEISTE J., 2009, « La plage, un territoire singulier : entre hétérotopie et antimonde », *Géographie et cultures*, n°67, https://gc.revues.org/995

RIPOLL F., 2015, « Résister à "la mobilité". (Dé)placement, inégalités et dominations », dans ORFEUIL J.P., RIPOLL F., *Accès et mobilités. Les nouvelles inégalités*, Infolio, Paris.

RIPOLL F., VESCHAMBRE V., 2005a, « Sur la dimension spatiale des inégalités : contribution aux débats sur le "mobilité et le capital spatial" », dans ARLAUD S., YVES J., ROYOUX D., *Rural-urbain, Nouveaux liens, nouvelles frontières*, PUR, Rennes, p. 467-483.

RIPOLL F., VESCHAMBRE V., 2005b, « Introduction. L'appropriation de l'espace comme problématique », *Norois. Environnement, aménagement, société*, 195, p. 7-15.

RIVIERE P., 2016, « Voyager sans visa », *Visioncarto.net*, https://visionscarto.net/voyager-sans-visa

ROBERTSON S., 2014, « Time and Temporary Migration : The Case of Temporary Graduate Workers and Working Holiday Makers in Australia », *Journal of Ethnic and Migration Studies, 40*, 12, p. 1915-1933.

ROBETTE N., 2011, *Explorer et décrire les parcours de vie : les typologies de trajectoires*, CEPED, Paris, 86 p.

ROCHE D., 2003, *Humeurs vagabondes. De la circulation des hommes et de l'utilité des voyages*, Fayard, Paris, 1032 p.

ROUX S., 2009, *Les économies de la prostitution. Sociologie critique du tourisme sexuel en Thaïlande*, Thèse de doctorat, Paris, EHESS.

SACAREAU I., 2007, « Au pays des bons sentiments : quelques réflexions critiques à propos du tourisme solidaire », *Téoros*, 26, https://teoros.revues.org/602

SACAREAU I., TAUNAY B., PEYVEL E., 2015, *La mondialisation du tourisme. Les nouvelles frontières d'une pratique*, PUR, Rennes, 266 p.

SAEEDIAN M., JAMALI T., FARAHANI S.V., JAFARI G.R., AUSLOOS M., 2016, « How visas shape and make visible the geopolitical architecture of the planet », https://arxiv.org/abs/1601.06314.

SAÏD E., 1978, *Orientalism*, Pantheon Books, New York, 368 p.

SALAZAR N.B., GLICK-SCHILLER N., 2013, « Regimes of Mobility. Imaginaries and Relationalities of Power », *Journal of Ethnic & Migration Studies*, *39*, 2, p. 183-200.

SARDAN J.-P.O. DE, 2000, « Le "je" méthodologique : Implication et explicitation dans l'enquête de terrain », *Revue française de Sociologie*, *41*, 3, p. 417-445.

SCHMOLL C., 2003, « Cosmopolitisme au quotidien et circulations commerciales à Naples », *Cahiers de la Méditerranée*, n°67, p. 345-360.

SCHMOLL C., 2004, *Une place marchande cosmopolite. Dynamiques migratoires et circulations commerciales à Naples*, Thèse de doctorat, Université Paris 10 Nanterre.

SCHMOLL C., 2005, « Pratique spatiales transtionales et stratégies de mobilité des commerçantes tunisiennes », *Revue Européenne des Migrations Internationales*, *21*, 1, p. 131-154.

SHIBUYA M., 2014, « Experience a change in life : long-stay tourisme for Japanese retirees in Chiang Mai, Thailand », dans KING T.V., PLORANANOND P., *Rethinking Asian Tourism : Culture, Encounters and Local Response*, Cambridge Scholars Publishing, Cambridge, p. 297-319.

SHOVAL N., ISAACSON M., 2007, « Tracking tourists in the digital age », *Annals of Tourism Research*, *34*, 1, p. 141-159.

SIMON G., 2008, *La planète migratoire dans la mondialisation*, Armand Colin, Paris, 255 p.

SIMON G., 2010, *Pratiques touristiques dans la métropole parisienne : une analyse des mouvements intra-urbains*, Thèse de doctorat, Université Paris Est, 638 p.

ŠIMON M., 2014, « Exploring Counter-urbanisation in Post-Socialist Context : Case of the Czech Republic », *Sociologia Ruralis*, *54*, 2, p. 117-142.

SINTES P., THUILLIER G., 2009, « Des résidents occidentaux en mer Égée. Le cas de l'île de Tinos. », *Méditerranée*, 113, p. 79-89.

SKELTON T., VALENTINE G., 1997, *Cool Places : Geographies of Youth Cultures*, Routledge, Oxford, 396 p.

SLAUGHTER L., 2004, « Profiling the International Backpacker Market in Australia », dans RICHARDS G., WILSON J., *The Global Nomad. Backpacker Travel in Theory and Practice*, Channel View Publications, p. 168-179.

SMITH M.P., 1998, *Transnationalism from Below*, Transaction Publishers, New Brunswick, 316 p.

SØRENSEN A., 2003, « Backpacker ethnography », *Annals of Tourism Research*, *30*, 4, p. 847-867.

SOULE B., 2007, « Observation participante ou participation observante ? Usages et justification de la notion de participation observante en sciences sociales », *Recherches qualitatives*, *27*, 1, p. 127-140.

SPREITZHOFER G., 2002, « The roaring nineties Low-budget Backpacking in South-East Asia as an Appropriate Alternative to Third World Mass Tourism », *Asien Afrika Latinamerika*, *30*, 2, p. 115-129.

STASZAK J.-F., 2008a, « Qu'est-ce que l'exotisme ? », *Le Globe. Revue genevoise de géographie*, *148*, p. 7-30.

STASZAK J.-F., 2008b, « Danse exotique, danse érotique. Perspectives géographiques sur la mise en scène du corps de l'Autre (XVIIIe-XXIe siècles) », *Annales de Géographie*, *2*, 660-661, p. 129-158.

STEPHENSON SHAFFER T., 2004, « Performing Backpacking : Constructing "Authenticity" Every Step of the Way », *Text and Performance Quarterly*, *24*, 2, p. 139-160.

STOCK M., 2006, « L'hypothèse de l'habiter poly-topique : pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles », *EspacesTemps.net*, http://www.espacestemps.net/articles/hypothese-habiter-polytopique/

STOCK M., DUHAMEL P., 2005, « A practice-based approach to the conceptualisation of geographical mobility », *Belgéo*, 1-2, p. 59-68, https://belgeo.revues.org/12415?lang=fr

SÜDAS I., MUTLUER M., 2006, « Immigration européenne de retraités vers la "Riviera turque" : le cas d'Analya (côte méditerranéenne) », *Revue européenne des migrations internationales*, *22*, 3, p. 2-18.

BUI H. T., 2014, « The Impact of International Travel on Personal Development – The Case of Asian Backpackers », dans HUSA K., TRUPP A., WOHLSCHLÄGL H., *Southeast Asian Mobility Transitions : issues and Trends in Migration and Tourism*, Institut für Geographie und Regionalforschung, Vienne, p. 262-279.

TANGWORAMONGKON C., 2014, « Street Vending in Bangkok : Legal and Policy Frameworks, Livelihood Challenges and Collective Responses », *Woman in Informal Employment : Globalizing and Organizing* (WIEGO), Cambridge, Etats-Unis.

TAPIA S. DE, 1994, « L'émigration turque : circulation migratoire et diasporas », *L'Espace géographique*, *23*, 1, p. 19-28.

TARRIUS A., 2000, *Les nouveaux cosmopolitismes. Mobilités, identités, territoires*, L'aube, La Tour d'Aigues, 266 p.

TARRIUS A., 2002, *La mondialisation par le bas. Les nouveaux nomades de l'économie souterraine*, Balland, Paris, 169 p.

TEO P., CHANG T.C., HO K.C., 2001, *Interconnected Worlds. Tourism in Southeast Asia*, Pergamon, Elsevier science, Oxford, 346 p.

TEO P., LEONG S., 2006, « A postcolonial analysis of backpacking », *Annals of Tourism Research*, *33*, 1, p. 109-131.

TERRHABMOBILE, 2013, « Lorsque la mobilité territorialise », *EspaceTemps.net*, http://www.espacestemps.net/articles/lorsque-la-mobilite-territorialise/

TERRIER C., 2006, « L'économie présentielle. Un outil de gestion du territoire », *Cahier Espaces*, 90.

TERRIER E., 2009, *Mobilités et expériences territoriales des étudiants internationaux en Bretagne : interroger le rapport mobilités spatiales - inégalités sociales à partir des migrations étudiantes*, Thèse de doctorat, Université Rennes 2.

THERRIEN C., 2009, *Des repères à la construction d'un chez-soi : trajectoires de mixité conjugale au Maroc*, Thèse de doctorat, Université de Montréal, Canada, 309 p.

THERRIEN C., 2014, « La question du "chez soi" au Maroc : les représentation des migrants français confrontées aux points de vue des Marocain-es », Rabat, Association Marocaine d'Etudes et de Recherches sur les Migrations.

THIBAUD J.-P., 2001, « La méthode des parcours commentés », dans GROSJEAN M., THIBAUD J.-P., *L'espace urbain en méthodes*, Editions Parenthèses, Marseille, p. 79-99.

THOMAS R., 2004, « Quand le pas fait corps et sens avec l'espace. Aspects perceptifs et expressifs de la marche en ville », *Cybergeo*, 261, https://cybergeo.revues.org/4304

THOMSIN L., 2001, « Les mobilités de la retraite », dans *La retraite : une révolution silencieuse*, p. 223-242.

TICKELL A., 2001, « Footprints on The Beach: Traces of colonial adventure in narratives of independent tourism », *Postcolonial Studies*, *4*, 1, p. 39-54.

TORKINGTON K., 2012, « Place and Lifestyle Migration : The Discursive Construction of "Glocal" Place-Identity », *Mobilities*, *7*, 1, p. 71-92.

TROIN J.-F., NACIRI M., TROIN F., 2002, *Maroc : régions, pays, territoires*, Maisonneuve et Larose, Paris, 502 p.

TRUPP A., 2014, « Ethnic Tourism in Northern Thailand : Viewpoint of the Akha and the Karen », dans HUSA K., TRUPP A., WOHLSCHLÄGL H., *Southeast Asian Mobility Transitions : Issues and Trends in Migration and Tourism*, Institut für Geographie und Regionalforschung, Vienne, p. 346-376.

URBAIN J.-D., 2002a, *L'idiot du voyage. Histoires des touristes*, Petit bibliothèque Payot, Paris, 368 p.

URBAIN J.-D., 2002b, « Le résident secondaire, un touriste à part ? », *Ethnologie française, 32*, 3, p. 192.

URRY J., 1990, *The Tourist gaze. Leisure and travel in contemporary societies*, Sage, Londres, 176 p.

URRY J., 2000a, *Sociologie des mobilités. Une nouvelle frontière pour la sociologie ?*, Armand Colin, Paris.

URRY J., 2000b, *Sociology beyond societies : mobilities for the twenty first century*, Londres, Routledge, 255 p.

URRY J., 2007, « Des inégalités sociales au capital en réseau. », Revue suisse de sociologie, *33*, 1, p. 9-26.

URRY J., SHELLER M., 2006, « The new mobilities paradigm », *Environment and Planning A, 38*, 2, p. 207-226.

VACHER L., 2010, « Du "grand tour" au tour du monde des backpackers : la dimension initiatique dans le voyage touristique », dans TISSOT L., (dir.) *L'attrait d'ailleurs, images, usages et espaces du voyage à l'époque contemporaine*, CTHS, Paris, p. 113-122.

VACHER L., 2013, « Comment les itinérances touristiques des retraités australiens nous interrogent sur la définition du tourisme », dans BOURDEAU P., FRANCOIS H., PERRIN-BENSAHE L., *Fin (?) et confins du tourisme. Interroger le statut et les pratiques de la récréation contemporaine*, L'Harmattan, Paris, p. 85-98.

VIALLON P., 2012, « Retired snowbirds », *Annals of tourism research, 39*, 4, p. 2073-2091.

VIGOUR C., 2005, *La comparaison dans les sciences sociales. Pratiques et méthodes*, La Découverte, Paris, 336 p.

VINCENT-GESLIN S., RAVALET E., KAUFMANN V., 2016, « Les liens aux lieux : l'appropriation des lieux dans les grandes mobilités de travail », *Espaces et sociétés, 1*, 164-165, p. 179-194.

WAGNER A.-C., 2007, *Les classes sociales dans la mondialisation*, La Découverte, Paris, 128 p.

WAGNER A.-C., 2007b, « La place du voyage dans la formation des élites », *Actes de la recherche en sciences sociales, n° 170*, 5, p. 58-65.

WALDREN J., 1997, « We are not tourist - we live here », dans *Tourists and tourism : identifiying with people and places*, Berg, Oxford, p. 51-70.

WANG N., 1999, « Rethinking authenticity in tourism experience », *Annals of Tourism Research, 26*, 2, p. 349-370.

WASTABLE M., 2013, « La ville américaine en classe de terminale, 1905-2004 », *Cybergeo*, 640, https://cybergeo.revues.org/25870

WERNER M., ZIMMERMANN B., 2003, « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales. Histoire, sciences sociales, 58*, p. 7–36.

WESTERHAUSEN K., 2002, *Beyond the beach : an ethnography of modern travellers in Asia*, White Lotus Press, Bangkok, 280 p.

WIEVIORKA M., 1993, « Nationalisme et racisme », *Cahiers de recherche sociologique*, 20, p. 169-181.

WIHTOL DE WENDEN C., 2001, « Un essai de typologie des nouvelles mobilités », *Hommes et migrations*, 1233, p. 5-12.

WIMMER A., GLICK-SCHILLER N., 2002, « Methodological nationalism and beyond:nation-state building, migration and the social sciences », *Global Networks, 2*, 4, p. 301-334.

WINDDANCE TWINE F., GARDENER B., 2013, *Geographies of privilege*, Routlegde, New-York et Londres, 356 p.

WONG K.-M., MUSA G., 2014, « Retirement Motivation among "Malaysia My Second Home" Participants" », *Tourism Management*, *40*, p. 141-154.

WOOD R.E., 1984, « Ethnic tourism, the state and cultural change in southeast Asia », *Annals of Tourism Research*, *11*, p. 353-374.

WU Y.-F., XU H.-G., LEW A.A., 2015, « Consumption-led mobilized urbanism : socio-spatial separation in the second-home city of Sanya », *Mobilities*, *10*, 1, p. 136-154.

ZENEIDI D., 2011, « De l'usage de la sexualité dans le management de la migration de travail. Le cas des ouvrière agricoles marocaines à Huelva. », *L'espace politique*, *13*, 1, https://espacepolitique.revues.org/1858

ZIMMERMANN C., 2014, « "Love me. Love Me Forever" – Thai Women's Pre-Migrational Hopes, Dreams, and Images of Love and Marriages with Western Men », dans HUSA K., TRUPP A., WOHLSCHLÄGL H., *Southeast Asian Mobility Transitions : issues and Trends in Migration and Tourism*, Institut für Geographie und Regionalforschung, Vienne, p. 196-219.

ZOSSOU L., 2007, « Chercheur du Sud, sujet du Nord : témoignage », *Autrepart*, *1*, 41, p. 239-246.

Sources documentaires

Blogs de voyage

NomadicMatt, 2016, « My insider's guide to Bangkok on a Budget », le 11 février, en ligne http://www.nomadicmatt.com/travel-blogs/insider-guide-to-bangkok/, consulté le 7/12/2016

Tobi et Marcel, 2014, « 20 things you should do in Bangkok », le 5 janvier, en ligne https://homeiswhereyourbagis.com/en/20-things-you-should-do-in-bangkok/, consulté le 7/12/2016

Maria, 2016, « What to do in Bangkok », le 24 octobre, en ligne https://nerdnomads.com/what-to-do-in-bangkok, consulté le 7/12/2016

Craig, 2012, « Khao San Road, Bangkok Thailand », le 3 janvier, en ligne http://www.ytravelblog.com/photo-khao-san-road-bangkok-thailand/, consulté le 7/12/2016

Yulia, 2014, « A must see while in Bangkok, Thailand », le 23 octobre, en ligne https://misstourist.com/must-see-bangkok-thailand/, consulté le 20/02/2016

Gloria Atanmo, 2016, « Ballin' on a Budget in Bangkok ! », le 26 janvier, en ligne http://theblogabroad.com/2016/01/26/ballin-on-a-budget-in-bangkok/, consulté le 7/02/2016

Kiersten Rich, 2014, « Bangkok Travel Tips », le 1 avril, en ligne http://theblondeabroad.com/2014/04/01/bangkok-travel-tips/, consulté le 7/02/2016

KB, 2016, « A Budget Traveler's Guide to Bangkok, Thailand », le 17 mars, en ligne http://godriftaway.com/2016/03/17/a-budget-travelers-guide-to-bangkok-thailand/, consulté le 7/02/2016

Sharon, 2016, « Complete Guide to the top 17 things to do in Bangkok with kids » le 10 octobre, en ligne http://www.wheressharon.com/asia-with-kids/guide-top-13-things-to-do-in-bangkok-with-kids/, consulté le 8/02/2016

Ivana Greslikova, 2013, « 15 tips to survive your first day un Bangkok », le 5 novembre, en ligne http://nomadisbeautiful.com/travel-blogs/15-tips-to-survive-your-first-day-in-bangkok/, consulté le 20/12/2016

Kate, 2016, « Bangkok », le 12 janvier, en ligne http://www.adventurouskate.com/how-to-arrive-in-bangkok/, consulté le 8/12/2016

Paper planes, 2014, « Bangkok for Beginers », le 1er octobre, en ligne http://www.paperplanesblog.com/what-to-do-in-bangkok/, consulté le 9/12/2016

Morgans, s.d., « Bangkok for Families », en ligne http://www.morgansgotravelling.com/bangkok-for-families/, consulté le 9/12/2016

Johnny, 2010, « The good the bad and the Ugly of Khao San road, Bangkok », le 30 novembre, en ligne http://onestep4ward.com/the-good-the-bad-and-the-ugly-of-khao-san-road-bangkok/, consulté le 20/12/2016

Anna, 2015, « The ultimate backpacker's Guide to your first time in Bangkok, le 2 septembre, en ligne http://www.global-gallivanting.com/first-time-in-bangkok/, consulté le 9/12/2016

Norbert, « 10 things to do on Khao San road », 5 mai 2011, en ligne http://www.globotreks.com/destinations/10-things-to-do-khao-san-road/, consulté le 9/12/2016

Bell J., 2015, « Khao San Road, the Center of the Backpacking Universe », le 2 février, en ligne https://planetbell.me/2015/02/02/khao-san-road-the-center-of-the-backpacking-universe-34-photos/, consulté le 9/12/2016

Dale, 2013, « Why We'd Missed the Chaos Of Khao San Road », en ligne, http://www.angloitalianfollowus.com/wish-wed-missed-the-chaos-of-khao-san-road, consulté le 9/12/2016

Site internet

Lonely Planet, s.d. , « Introducing Agadir », en ligne http://www.lonelyplanet.com/morocco/the-atlantic-coast/agadir/introduction, consulté le 28/12/2016

Trip Advisor, s.d. « Agadir, Maroc », en ligne https://www.tripadvisor.fr/Tourism-g293731-Agadir_Souss_Massa_Draa_Region-Vacations.html, consulté le 28/12/2016

WikiTravel, 2016, « Agadir », le 5 août, en ligne http://wikitravel.org/fr/Agadir, consulté le 28/12/2016

Visit Marroco, s.d, « Agadir », en ligne http://www.visitmorocco.com/index.php/eng/I-am-going-to/AGADIR/Unmissable, consulté le 28/12/2016

Promo vacances, s.d., en ligne http://www.promovacances.com/vacances-sejour-hotel/voyage-hotel-agadir/maroc-balneaire-maroc/, consulté le 28/12/2016

Wiki Voyage, 2016, « Agadir », le 30 septembre, en ligne https://en.wikivoyage.org/wiki/Agadir, consulté le 28/12/2016

Sud Maroc, s.d., « La ville balnéaire du sud marocain », en ligne http://www.sud-maroc.com/cityguide/agadir/, consulté le 28/12/2016

Arrival Guide, 2016, « Agadir », le 19 octobre, en ligne, http://www.arrivalguides.com/en/Travelguides/Africa/Morocco/Agadir, consulté le 28/12/2016

Office tourisme Maroc, s.d., « Agadir », en ligne https://www.officetourismemaroc.com/ville/tourisme-maroc-ville-Agadir.html, consulté le 28/12/2016

Cityzeum, s.d., « Agadir », en ligne http://www.cityzeum.com/tourisme/agadir-56, consulté le 28/12/2016

Articles de presse

Anon., 2008, « Indian tourist killed at Full Moon Party Haad Rin Beach on the Island of Koh Phangan », *Koh Phangan News*, le 24 mars, en ligne http://kohphangannews.org/high-alert/indian-tourist-killed-at-full-moon-party-had-rin-beach-on-the-island-of-koh-phangan-1374.html, consulté le 25 décembre 2016

Anon., 2009, « Local tatto artist from Koh Phangan Island arrested for murder of female German tourist », *Koh Phangan News*, le 12 janvier, en ligne http://kohphangannews.org/high-alert/local-tattoo-artist-from-koh-phangan-island-arrested-for-murder-of-female-german-tourist-1557.html, consulté le 25 décembre 2016

Anon., 2012, « Israeli Woman Resists Rape at Full Moon Party », *Pattaya Daily News*, le 3 octobre, en ligne http://pattayadailynews.com/israeli-woman-resists-rape-at-full-moon-party/, consulté le 25 décembre 2016

Anon., 2013, « Koh Phangan Paradise Island – Don't go if you value your life ! », le 9 janvier, *Koh Phangan News*, en ligne http://kohphangannews.org/general-news/koh-phangan-paradise-island-dont-go-if-you-value-your-life-1816.html, consulté le 25 décembre 2016

Anon., 2014, « Full Moon Party Koh Phangan – The worst party in Asia ! », *Koh Phangan News*, le 27 juin, en ligne http://kohphangannews.org/full-moon-party/full-moon-party-koh-phangan-worst-party-asia-1903.html, consulté le 25 décembre 2016

Campbell C., 2013, « Thailand's Full-Moon Parties Have Become a Trashy Disgrace », *Time*, le 8 juillet, en ligne http://world.time.com/2013/07/08/thailands-full-moon-parties-have-become-a-trashy-disgrace/, consulté le 25 décembre 2016

Henton G., 2013, « Thailand's Full Moon Parties Have Been Taken Over by YOLO Idiots », *Vice*, le 2 août, en ligne https://www.vice.com/en_us/article/thailands-full-moon-parties-are-getting-deadlier, consulté le 25 décembre 2016

Hunwick R. F., 2014, « The Worst Party in Asia », *Slate*, 27 juin, en ligne http://www.slate.com/articles/news_and_politics/roads/2014/06/thailand_s_full_moon_party_on_koh_phangan_is_debauched_depraved_and_increasingly.html, consulté le 25 décembre 2016

Kingsley P., 2010, « Gap years : Wasted youth ? », *The Guardian*, le 6 septembre, en ligne https://www.theguardian.com/travel/2010/sep/06/gap-year-thailand-full-moon-party, consulté le 25 décembre 2016

Murdoch L., 2013, « Tourists warned of criminals with deadly party drugs », *The Sydney Morning Herald*, le 20 septembre, en ligne http://www.smh.com.au/national/tourists-warned-of-criminals-with-deadly-party-drugs-20130919-2u2ig.html, consulté le 25 décembre 2016

Delaporte I., "Les néocolonialistes", *L'Humanité*, 29 octobre 2005

Anon., "Autocaravaniers. L'hiver à Agadir", *Le Télégramme*, 7 mars 2005

Duteil M., "Des retraités heureux", *Le Point*, 25 mai 2006

Beaugé F., "Le spleen des retraités migrateurs d'Agadir", *Le Monde*, 31 janvier 2006

Genest F., "Un nouvelle vie sous le soleil marocain", *Le Progrès*, 20 août 2007

Gombert G., "Retraite au soleil: demain, tous expatriés?", *Le Figaro*, 13 mars 2007

Penna A., "Retraités migrateurs et amoureux de l'Afrique", *La Croix*, 18 juillet 2007

Serafini T.,"Le Maroc fait une place au soleil pour les Français", *Libération*, 29 mai 2007

Anon., "Laisser venir à moi les seniors", *Les Echos*, 19 janvier 2007

Anon.,"Ce Français en quête d'un pied-à-terre au Maroc", *Ouest-France*, 10 mai 2008

Deguen F., "'Ce sera mon petit paradis sur terre!'", *Aujourd'hui en France*, 24 octobre 2009

Peyret E., "Le Maroc, carte merveille des Français", *Libération*, 23 févier 2010

Lagarde D., "Seniors. Les hirondelles d'Agadir", *L'Express*, 1 mai 2013

Rollot C.,"De plus en plus de seniors 'hirondelles' profitent de leur retraite hors de France", *Le Monde*, 3 mai 2014

Grousset V., "L'exode doré des seniors français", *Le Figaro*, 16 octobre 2015

Table des illustrations

Table des figures

Figure i.1 Schéma d'organisation de la thèse 20
Figure 1.1. Catégorisation des mobilités selon des gradients spatio-temporels 32
Figure 1.2. Grille de lecture associant motifs, spatialités et temporalités : mettre les *backpackers* et les hivernants en parallèle 34
Figure 1.3. Une grille d'interprétation de la mobilité dans la production et distribution du pouvoir 41
Figure 1.4. Représentation par comptage de mots des titres des publications anglophones du champ des *Lifestyle migrations* 57
Figure 3.1. Entre touristes et résidents : seuils choisis pour identifier les *backpackers* et les hivernants 91
Figure 3.2. Les couvertures des guides du routard : l'héritage de la figure du hippie et de l'imaginaire de la route 110
Figure 3.3. La ville d'Agadir, densité et diversité de l'habitat 136
Figure 4.1. Arpentage et croquis descriptif *a posteriori* 161
Figure 4.2. Observation et prise de note *in situ* : la cartographie GPS et la photographie comme outils complémentaires 162
Figure 5.1. Répartition des enquêtés en fonction du 193
Figure 5.2. Exemple d'itinéraire dense : extrait du questionnaire réalisé avec Steven, 57 étapes 194
Figure 5.3. Répartitions des enquêtés en fonction de leur 197
Figure 5.4. Classification des itinéraires selon le nombre d'étape, la durée moyenne par étape, et l'entropie 198
Figure 5.5. Exemples de graphes d'itinéraires : des formes entre ancrages et passage 202
Figure 5.6. Le « banana pancake trail », le circuit de backpackers en Asie du Sud-Est, diffusé sur les blogs de voyage et les sites commerciaux 226
Figure 5.7. Exemple d'itinéraire le moins cher proposé par l'alliance aérienne *Oneworld* 228
Figure 5.8. Illustration extraite du "Guide WHV Australie 234
Figure 6.1. Schéma d'organisation du chapitre : le projet, les expériences de mobilités passées, l'intégration du *backpacking* et de l'hivernage dans la trajectoire 263
Figure 6.2. Pays de naissance des hivernants et des *backpackers* interrogés 266
Figure 6.3. Répartition des hivernants selon les groupes socio-professionnels (profession exercée avant la retraite) et le logement au Maroc 270
Figure 6.4. Diversité des situations d'étude et de travail des 141 *backpackers* interrogés 272
Figure 6.5. Extraits du blog d'Élise et Cosme : un outil de communication pour valoriser leur voyage 283
Figure 6.6. Démarche suivie pour explorer les trajectoires de mobilité et réaliser une typologie 294
Figure 6.7. Typologie et exemple de trajectoires de mobilités de *backpackers* (à partir de 53 trajectoires) 298
Figure 6.8. Typologie et exemples des trajectoires de mobilité des hivernants (à partir de 46 trajectoires) 299
Figure 6.9. Différents contextes de mobilité résidentielle internationale au sein des trajectoires des hivernants et des *backpackers* 307
Figure 6.10. Trois modèles de transformation du rapport aux lieux dans la trajectoire de mobilité post-hivernage ou post-*backpacking* 314
Figure 6.11. Statut facebook encourageant à la *lifestyle migration* suite à l'élection de D. Trump aux Etats-Unis 319

Figure 6.12. Intégration du Maroc dans la trajectoire de mobilité des hivernants : prolongation et sédentarisation des séjours 323
Figure 6.13. Extrait du « planning » des mobilités d'Yves vers le Maroc depuis 1993 .. 325
Figure 6.14. Trois formes d'intégration des circulations dans les trajectoires de mobilité des *backpackers* 327
Figure 7.1. L'imaginaire dual de Bangkok, extrait de sources 343
Figure 7.2. L'imaginaire de Khao San Road comme haut lieu du *backpacking*, extraits de sources 351
Figure 7.3. L'imaginaire de Ko Phangan comme île de la *Full Moon Party*, extraits de sources 355
Figure 7.4. L'imaginaire d'Agadir comme station balnéaire, extraits de sources 357
Figure 7.5. Présentations faussées d'Agadir sur deux sites internet touristiques utilisant une photographie d'un autre lieu 359
Figure 7.6. Photographie commentée du village résidentiel fermé pour retraités Français *Dyar Shemsi* dans un article de l'*Express*..... 365
Figure 7.7. Première page d'un article sur les retraités hivernants à Agadir 368
Figure 8.1. Photographies de Bangkok réalisées puis sélectionnées et commentées par des *backpackers* 381
Figure 8.2. Parcourir Khao San Road, des commentaires contrastés Extraits de notes réalisées sur les tracés GPS des parcours..... 386
Figure 8.3. Les parcours dans le quartier de Khao San Road, familiarisation et marges touristiques..... 389
Figure 8.4. Schématisation des pratiques des *backpackers* à Bangkok au regard des imaginaires touristiques 394
Figure 8.5. Schématisation des pratiques des *backpackers* à Ko Phangan au regard des imaginaires touristiques 399
Figure 8.6. Schématisation des pratiques des hivernants à Agadir au regard de l'imaginaire touristique..... 412
Figure 8.7. Trois gradients d'appropriation de l'espace pour comprendre l'ambivalence des pratiques des hivernants et des *backpackers*..... 413
Figure 9.1. Vue aérienne du camping *Atlantica parc* à Imi Ouaddar, enclave délimitée et structurée 436
Figure 9.2. Vingt-quatre heures rue Khao San : séquençage photographique des temporalités urbaines 446
Figure 9.3. Plan d'Aménagement communal 2010/2016 : un secteur touristique littoral unique, étendu et en extension 466
Figure 9.4. Image promotionnelle du projet *Taghazout bay* 481

Table des encadrés

Encadré 1.1.La figure du néo-nomade : métaphore ou outil d'analyse ? 43
Encadré 2.1. De la gentrification à la lifestyle migration, transposition improbable de la classe moyenne ? 87
Encadré 3.1. L'enjeu de délimiter les groupes, de la confusion à la mise en regard. Exemple de micro-situations d'enquête, plage d'Agadir 95
Encadré 3.2. Des territoires du tourisme international imbriqués au tourisme national en Asie Pacifique et au Maroc 124
Encadré 4.1. Observer la fête à Ko Phangan : entre distanciation et participation 159
Encadré 4.2. Saisir les opportunités méthodologiques du terrain : la fenêtre d'une chambre d'hôtel comme site d'observation photographique 164
Encadré 4.3. Les entretiens avec les couples de retraités, la difficulté de tenir une trame d'entretien..... 172
Encadré 5.1. Du recueil des itinéraires à l'identification des formes : territoires et signification des mobilités des hivernants et des *backpackers* 192
Encadré 5.2. Les visas : politiques sélectifs de régulation de la mobilité internationale et infléchissement des itinéraires 214

Encadré 5.3. Des expressions symboliques, matérielles et corporelles de la "translocalité" 219
Encadré 5.4. Les territoires des Travellers au Maroc, des sentiers moins balisés que ceux des camping-caristes 221
Encadré 5.5. Les billets d'avion "tour du monde", des itinéraires orientés par une offre commerciale 229
Encadré 5.6. Le Programme Vacance Travail en Australie, libéralisation du marché de l'emploi et sélection migratoire 235
Encadré 5.7. Mémoire et récit de l'itinéraire : reconstruire ou déconstruire une logique 244
Encadré 7.1. L'analyse des blogs de voyage pour saisir l'imaginaire des lieux 340
Encadré 7.2. *The Hangover II* : Bangkok, ville de la démence et de la débauche masculine, théâtre d'une comédie américaine 346
Encadré 9.1. Penser les imbrications des rapports de pouvoir au-delà d'une opposition univoque entre société locale et groupes issus des Nords 432
Encadré 9.2. La promenade d'Agadir, un espace mixte, au-delà des normes de genre ? Retour sur une expérience d'enquêtrice 469

Table des photographies

Photographie 5.1. La sélection de photos de Laëtitia et Maël, illustrations de la place des rencontres avec les locaux dans leur itinéraire 245
Photographie 8.1. Lumphini Park, balade en journée dans un parc urbain 375
Photographie 8.2. Chinatown, balade nocturne et restauration de rue 375
Photographie 8.3. Pied de la tour Sathorn Unique 376
Photographie 8.4. Sommet de la tour Sathorn Unique 376
Photographie 8.5. Le Chatuchak market, mélange touristique et local 377
Photographie 8.6. Central world, centre commercial moderne 377
Photographie 8.7. Image de Khao San Road produite et commentée par Camille et Matthieu 382
Photographie 8.8. Carte de *backpacker*, accrochée au mur de la *guest house* coréenne *Dong Dae Moon* 384
Photographie 8.9. Carte de *backpacker*, peinte sur le mur de la *guest house Flapping Duck* 384
Photographie 8.10. Le paysage connu de Khao San, enseignes et animation urbaine 387
Photographie 8.11. L'un des grands bars de la rue Khao San 387
Photographie 8.12. Piétonisation et foule nocturne au milieu des stands de la rue Khao San 388
Photographie 8.13. Panneau touristique à l'entrée ouest de la rue Khao San 388
Photographie 8.14. *Soi* Rambuttri, second axe touristique longeant le temple 390
Photographie 8.15. Stand de Yared dans le *soi* Rambuttri, dépôt-vente pour *backpackers* 390
Photographie 8.16. Raccourci au fond de la rue Kasap pour la rue Khao San 391
Photographie 8.17. Extrémité sud-est de Rambuttri, coexistence de restauration locale et touristique 391
Photographie 8.18. La piscine de l'hôtel DDin dans Khao San Rd., la fraude "bon plan" parmi les *backpackers* 392
Photographie 8.19. Le marché local de Thewet, rencontres et produits frais bon marché 392
Photographie 8.20. *Apple guest house*, au croisement d'un *soi* et d'un *trok*, dans les interstices du quartier 393
Photographie 8.21. *Nap Park*, dans Tani Road, parallèle à Rambuttri, occupée par un marché local 393
Photographie 8.22. Haad Rin, arrivée massive depuis toute l'île le soir de la *Full Moon Party* 396
Photographie 8.23. Les commerces de Haad Rin, faible fréquentation en dehors de la période de la *Full Moon Party* 396

Photographie 8.24. L'accès payant à la plage à l'occasion de la *Full Moon Party* 397
Photographie 8.25. L'espace-temps de la *Full Moon Party*, performance festive et touristique 397
Photographie 8.26. Le centre Agama, lieu de vie quotidien de *backpackers* en formation yoga à Ko Phangan..... 399
Photographie 8.27. Le quartier de Charaf, des petites maisons investies par les classes moyennes marocaines et européennes 402
Photographie 8.28. Résidence du quartier du souk où résident Ida et Henrik comme propriétaires 402
Photographie 8.29. Hôtel du front de mer pour des séjours tout inclus, structure ne concernant pas les hivernants 403
Photographie 8.30. Le camping municipal d'Agadir, proximité du centre et de la plage 403
Photographie 8.31. Le parking du Marjane, camping-carisme urbain autorisé 403
Photographie 8.32. Le village de Tamraght, présence importante de propriétaires et locataires européens 403
Photographie 8.33. Le secteur des mobile-home dans le camping *Atlantica parc*..... 404
Photographie 8.34. Le village de Taghaztout, un tourisme surtout orienté vers le surf 404
Photographie 8.35. Le centre des taxis et des bus à Abattoir 405
Photographie 8.36. Marjane, supermarché moderne pour les produits d'importation.. 407
Photographie 8.37. Le souk El Had d'Agadir, mode de consommation traditionnel et peu couteux 407
Photographie 8.38. Le marché municipal, un mode de consommation traditionnel à l'européenne 408
Photographie 8.39. Terrasse du *Jour et Nuit*, lieu de sociabilité sur la promenade 408
Photographie 8.40. Terrasse du restaurant *Ibtissam* dans le quartier de Talborj, très populaire parmi les hivernants 409
Photographie 8.41. Ihchach, quartier de petits immeubles où résident principalement des Marocains..... 410
Photographie 8.42. Le nouveau quartier de Hay Mohammadi, lié au relogement des familles des bidonvilles rasés 410
Photographie 8.43. La marina, lieu de promenade exceptionnel pour la majorité des hivernants 411
Photographie 8.44. L'intérieur de *Apple guest gouse*, le lieu de vie de la famille thaïlandaise propriétaire 416
Photographie 8.45. L'intérieur du *Flapping Duck*, une cuisine ouverte pour les *backpackers*..... 416
Photographie 8.46. Le camping *Atlantica parc*, un camping organisé par des rues 417
Photographie 8.47. Le site de camping sauvage de Taghazout 417
Photographie 8.48. Place principale du camping *Atlantica parc*, avec son café très fréquenté 418
Photographie 8.49. Le restaurant du Golden Rock, lieu de convivialité où se retrouvent les *backpackers* 418
Photographie 8.50. L'espace de convivialité du grand établissement *My House*, passant des films l'après-midi..... 419
Photographie 8.51. L'espace de convivialité du *Flapping duck*, lors de la cérémonie de bénédiction d'un nouveau bâtiment 419
Photographie 8.52. Jardinet aménagé par Louisette et Jean dans le camping municipal d'Agadir 421
Photographie 8.53. Délimitation de son emplacement par clôture dans le camping municipal d'Agadir 421
Photographie 8.54. Jacqueline et Pierrot sur la plage d'Imi Ouaddar..... 422
Photographie 8.55. *Guest house* coréenne dans le quartier de Khao San 423
Photographie 8.56. Un « *backpack* » paré des drapeaux des pays traversés..... 423
Photographie 8.57. L'oasis ou le touareg, image d'un Maroc authentique sur son camping-car..... 425
Photographie 8.58. Les vêtements ethniques, référents syncrétiques à une culture asiatique 425

Photographie 8.59. Journaux et magazines principalement français au camping *Atlantica parc* 426
Photographie 8.60. Scénographies festives : entre orientalisme et modernité (Half-Moon) 427
Photographie 9.1. L'enceinte nord du camping : un mur dissuasif surmonté de morceaux de verre 437
Photographie 9.2. L'accès contrôlé du camping 437
Photographie 9.3. La place centrale du camping, reproduction d'une place de village 438
Photographie 9.4. Le restaurant du parc aquatique, indépendant mais inséré dans le camping 438
Photographie 9.5. Boutique de tatouage, stand amovible de vêtements et de boissons sur le trottoir 442
Photographie 9.6. Stands amovibles de livres sur le trottoir, de coiffure et de faux papiers sur la chaussée 442
Photographie 9.7. Commerçante ambulante avec chariot de fruits au milieu de la chaussée 443
Photographie 9.8. Diversité de l'offre de restauration, du fast-food international au stand touristique local 443
Photographie 9.9. 7h du matin rue Khao San, fin de soirée des uns et début de journée des autres 449
Photographie 9.10. Stockage de chariots dans le soi Dannoen Klang Nuea, ruelle parallèle à la rue Khao San 451
Photographie 9.11. Mayom, ruelle parallèle à la rue Khao San, présence encore forte du tourisme 451
Photographie 9.12. Rue Kraisi en journée, stands locaux de vêtements, d'objets et de nourriture 457
Photographie 9.13. Rue Kraisi, les installations et désinstallations de stands 457
Photographie 9.14. Rue Sip Sam Hang le matin, stands locaux de vêtements 458
Photographie 9.15. Rue Sip Sam Hang le soir, stands locaux de restauration 458
Photographie 9.16. Extrémité ouest de la rue Rambuttri, juxtaposition des offres touristique et locale, porosité des pratiques de consommation 458
Photographie 9.17. *Trok* Bawon Rangsi, *guest houses* traditionnelles intégrées dans un environnement urbain local 459
Photographie 9.18. *Soi* Khian Niwat, maintien d'une architecture et d'un urbanisme traditionnel 459
Photographie 9.19. Groupes de jeunes locaux installés sur le trottoir rue Rambuttri devant un salon de massage 460
Photographie 9.20. Des étudiants se promenant rue Khao San 460
Photographie 9.21. Rue Rambuttri, stand exceptionnels et bataille d'eau 462
Photographie 9.22. Rue Khao San, le quatrième jour de Song Kran, 16h30 462
Photographie 9.23. Boutique de vêtements vintage à la sortie du *soi* Chana 463
Photographie 9.24. Bar de musique acoustique rue Phra Ahtit, attirant exclusivement des locaux 463
Photographie 9.25. Le Club Med d'Agadir, isolat touristique face à la mer, longé par la promenade publique 466
Photographie 9.26. Des escaliers reliant la ville à la promenade, traversant la zone hôtelière 466
Photographie 9.27. La promenade matinale en semaine : présence internationale importante 469
Photographie 9.28. La promenade jusqu'au soir, différentes configurations de promeneurs 469
Photographie 9.29. Carré de plage privé "premier prix" : appropriation sociale intermédiaire 470
Photographie 9.30. La plage sans transat, pratiques de loisirs locales 470
Photographie 9.31. Preuve visuelle de la présence des camping-caristes sur le littoral entre Agadir et Taghazout, pièce apportée au débat d'un blog 475
Photographie 9.32. Le site de Taghazout bay occupé par le camping sauvage en janvier 2015 482

Table des cartes

Carte 3.1. Maroc : localisation des sites d'enquête 134
Carte 3.2. La Thaïlande, localisation des sites d'enquête 138
Carte 3.3. Localisation du quartier de Khao San Road dans le vieux Bangkok 140
Carte 5.1. Les *backpackers* en Asie Pacifique, fréquentation et durée passée dans les lieux d'étapes 210
Carte 5.2. Les hivernants au Maroc, fréquentation et durée passée dans les lieux d'étapes 211
Carte 5.3. Les itinéraires du « tour du monde » de 23 *backpackers* 230
Carte 5.4. Les mobilités de Gisèle et Denis durant une année 239
Carte 7.1. Le Bangkok à visiter des blogs et du *Lonely Planet* 349
Carte 7.2. Agadir à visiter selon les sites internet touristiques et le *Routard* 362
Carte 8.1. Les pratiques des backpackers à Bangkok 374
Carte 8.2. Khao San, le quartier des *backpackers* en pratiques 385
Carte 8.3. Les pratiques des *backpackers* à Ko Phangan : des présences à deux vitesses 395
Carte 8.4. Agadir à travers les pratiques des hivernants européens : une centralité quotidienne 401
Carte 9.1. Usage du sol du quartier de Banglamphu 456

Table des tableaux

Tableau 1.1. Catégorisation classique des mobilités selon des seuils spatio-temporels . 32
Tableau 1.2. L'opposition origine-destination dans les discours des lifestyle migrants .. 60
Tableau 3.1. Caractéristiques du panel de backpackers et d'hivernants interrogés 99
Tableau 3.2. Chiffres du tourisme en Asie-Pacifique : la croissance forte de l'Asie du Sud-Est 120
Tableau 4.1. Synthèse des méthodes 149
Tableau 4.2. Trame d'observation des lieux d'hébergement des *backpackers* et des hivernants 158
Tableau 4.3 Trame synthétique des entretiens avec les *backpackers* et les hivernants 171
Tableau 4.4. Trois étapes pour recueillir les pratiques des *backpackers* à Bangkok 173
Tableau 6.1. Indicateurs synthétiques des trajectoires des *backpackers* et des hivernants interrogés 293
Tableau 7.1. Corpus analysés pour chaque lieu 338
Tableau 8.1. Répartition des 20 photographies de Bangkok récoltées auprès des *backpackers* en fonction de la localisation 380

Table des graphiques

Graphique 1.1. Évolution du nombre de publications parues dans le champ *des Lifestyle Migrations* entre 1992 et 2015 56
Graphique 9.1. Une heure sur la promenade d'Agadir, comptage de la diversité des marcheurs 468

Table des illustrations en annexes

Annexe 1. Questionnaire adressé aux *backpakers* 499
Annexe 2. Questionnaire adressé aux hivernants 500
Annexe 3. Support pour le relevé des pratiques des habitants à Agadir 501
Annexe 4. Liste des professionnels interrogés au cours de l'enquête au Maroc 502
Annexe 5. Liste des professionnels interrogés au cours de l'enquête en Thaïlande 505
Annexe 6. Résumé de la situation des *backpakers* interrogés en entretien 507
Annexe 6. Résumé de la situation des hivernants interrogés en entretien 511

Table des matières

Remerciements **3**

Sommaire **5**

Introduction générale
De nouveaux rapports aux lieux ? **7**

Décaler le regard sur les mobilités internationales 8

Regarder les mobilités internationales « par le milieu » ? 8
Au croisement entre mobilité, migration et tourisme 9

Une approche par l'espace : repenser les rapports aux lieux . 10

Penser les lieux mis en réseaux 11
La production des lieux dans les reconfigurations des liens sociaux mondialisés 11

Deux figures de « mobilités privilégiées » 12

Backpackers en Thaïlande et hivernants au Maroc ? 13
Des *lifestyle migrations* aux « mobilités privilégiées » 14
Des « privilégiés » à sac à dos et en camping-car ? 15
Des Nords vers et avec des Suds ? 16

Comprendre les reconfigurations des rapports aux lieux par les mobilités privilégiées 17

Questionnement et méthodes 17
Logique de déroulement de la thèse : cadrage, panorama et zooms 18

Partie 1. Penser une géographie des mobilités privilégiées, entre local et mondial

Chapitre 1. Mobilités entre tourisme et migration : état des connaissances **25**

1. Identifier l'objet au sein des approches englobantes de la mobilité 26

1.1. Des figures « hors-catégories » ? 27

1.1.1. Quelles porosités entre les catégories de lecture de la mobilité ? 27
1.1.2. Pourquoi questionner (les catégories) ? 28
1.1.3. Le motif : définition imparfaite des pratiques de mobilité 30
1.1.4. L'espace-temps des mobilités : des *continuums* plus que des seuils 31

1.1.5. Les *backpackers* et les hivernants, au prisme des critères classiques de lecture de la mobilité ? 33

1.2. Inégalité, capital, construction sociale : envisager la mobilité comme une dimension des relations sociales 34

1.2.1. La mobilité comme ressource et comme droit ? 35
1.2.2. Les controverses de la mobilité comme « fluidification » sociale 36
1.2.3. Les capacités de mobilité comme « capital » ? 37
1.2.4. La mobilité comme construction sociale 39
1.2.5. Les savoirs savants au cœur des constructions et déconstructions des discours sur la mobilité 42

2. L'apport des études migratoires et touristiques 45

2.1. Les concepts des études migratoires, à travers une orientation Nord-Sud 46

2.1.1. Une position particulière dans le champ de recherche des migrations ..46
2.1.2. Le socle théorique des circulations et du transnationalisme 47

2.2. Dans la continuité des études touristiques, comprendre l'expérience de l'Ailleurs 49

2.2.1. Le tourisme : des catégories instables qui questionnent l'Ici et l'Ailleurs 50
2.2.2. Saisir la dimension géographique du sens des pratiques touristiques ... 50
2.2.3. Le tourisme : « enchantement » des rapports sociaux mondialisés 51

3. Des *Lifestyle migrations* aux « mobilités privilégiées » : un champ de recherche émergeant 53

3.1. Les *lifestyle migrations* : à la recherche de « la belle vie »..... 54

3.1.1. L'objectif de construire un cadre théorique commun pour penser des phénomènes de mobilités difficiles à classer 54
3.1.2. La structuration d'un champ émergeant 55
3.1.3. Problématiser les *lifestyle migrations* : la présence majoritaire des études de cas ethnographiques 57
3.1.4. Où vont les *lifestyle migrants* ? 58

3.2. S'inscrire dans les évolutions du champ : des *lifestyle migrations* abordées sous l'angle du pouvoir et de la mobilité 60

3.2.1. Le mode vie mobile en question 60
3.2.2. Vers des approches critiques, du *« lifestyle »* au *« privileged »* 61
3.2.3. Le débat autour de la position de « migrant privilégié » 63

Conclusion 64

Chapitre 2. Rapports aux lieux, mondialisation et privilèges : questions et enjeux 67

1. Questionner la reconfiguration des rapports aux lieux par les mobilités 68

1.1. Approfondir une approche géographique des *privileged mobilities* 69

1.2. Penser les identités sociales et collectives dans les modèles contemporains de production de la territorialité 70

1.2.1. Les mobilités et la déstabilisation du lien entre espace et société 70
1.2.2. Penser des territoires en réseaux 71
1.3. Questionner la production d'un rapport aux lieux ambivalent par les pratiques et les imaginaires des *backpackers* et des hivernants 73
1.3.1. Le « rapport aux lieux » des *backpackers* et des hivernants : entre mise en relation et appropriation des lieux dans un cadre privilégié 73
1.3.2. Les imaginaires de la mobilité et des lieux..... 75
1.3.3. Pratiques des lieux et performativité des statuts dans l'espace..... 76
1.3.4. Des hypothèses à l'échelle des réseaux de lieux et des lieux de destination..... 77
2. Un regard sur des rapports de pouvoir mondialisés 78
2.1. Rapports Nord-Sud et imbrication des échelles de pouvoir 78
2.1.1. Les « privileged mobilities », des relations de pouvoir dans un ordre mondial dynamique et multiscalaire..... 78
2.1.2. Tourisme, continuités post-coloniales et transformations des rapports de pouvoir 80
2.2. Penser les espaces des classes sociales dans la mondialisation 82
2.2.1. Les relations sociales mondialisées : individuation ou reconfiguration des structures de socialisation ? 82
2.2.2. La mondialisation « par le bas », « par le haut »... et par le milieu ? 83
2.2.3. Des lieux et des pratiques de socialisation d'une classe moyenne mondialisées ? 85
Conclusion 87

Chapitre 3. Hivernants au Maroc et *backpackers* en Thaïlande : approche croisée 89
1. Le croisement : pour une approche dynamique des objets de recherche..... 90
1.1. Une approche relationnelle : différents niveaux de croisement 92
1.2. Assumer des catégories hétérogènes et poreuses..... 94
1.3. La réflexivité participant à la construction de l'objet..... 96
1.4. La mise à distance du nationalisme méthodologique..... 97
2. Le croisement générationnel: jeunesse et vieillesse en mobilité 98
2.1. Penser la mobilité en fonction de l'âge, de la génération et du parcours de vie 100
2.1.1. Âge, parcours de vie et génération..... 100
2.1.2. Les mobilités de la jeunesse et de la vieillesse, des champs géographiques à approfondir..... 102
2.2. Qui sont les *backpackers* et les hivernants ? 104
2.2.1. Les *backpackers* : un profil type qui se complexifie..... 104
2.2.2. Les hivernants : saisonniers de la retraite..... 106
2.2.3. Auto-identification et construction sociale des *backpackers* et des hivernants..... 108
2.3. Des figures générationnelles mobiles..... 109
2.3.1. Historicité ambiguë, entre bourgeoisie et transgression 109
2.3.2. La mobilité comme rite de passage 111
2.3.3. Penser le rapport au travail pour penser le rapport au voyage..... 113
2.4. Recomposition des relations de genre, du couple et de la famille dans la recomposition du rapport aux lieux 114
2.4.1. Dépasser l'approche individualiste des mobilités..... 114

2.4.2. Envisager les reconfigurations familiales et genrées dans la *privileged mobility* : utiliser l'approche intersectionnelle 115
3. Le Maroc et la Thaïlande : terrains croisés, penser des contextes emblématiques et historiques des types de groupes étudiés 117
3.1. Hivernants au Maroc et *backpackers* en Asie, des niches touristiques dans des pôles régionaux du tourisme international . 118
3.1.1. La Thaïlande, centralité du tourisme en Asie du Sud-Est, territoire ancien de pratique du *backpacking* 119
3.1.2. Le Maroc, destination touristique ancienne des Européens, entre itinérance et séjour 122
3.2. Les Européens au Maroc, les Occidentaux en Asie : diversité des modes de présences et continuité postcoloniale ? 125
3.2.1. Diversité des modes de présence : entrepreneurs, retraités, marginaux, amoureux, etc. 126
3.2.2. Asie et Maroc, mémoires et imaginaires (post) coloniaux diffus 129
3.3. Approche multiscalaire : des sites d'enquête comme portes d'entrée sur les phénomène étudiés et lieux d'observation privilégiés 132
3.3.1. Agadir et la côte Atlantique 133
3.3.2. Khao San Road à Bangkok, et Ko Phangan 137
Conclusion 142

Chapitre 4. Méthodes plurielles : enquêter *in situ* et saisir des échelles imbriquées 145

1. Une enquête ? Méthodes multiples et contexte de production de la recherche 146
1.1. Saisir des pratiques et des imaginaires imbriqués à différentes échelles 147
1.2. Multiplicité des outils et teneur ethnographique 148
1.3. Une recherche située dans la continuité d'un parcours personnel et scientifique lié à la mobilité 151
1.4. Position d'enquêtrice et angles morts du regard occidental .. 152
2. L'observation *in situ* : combiner les sites et les angles pour comprendre un phénomène mobile 153
2.1. Le choix d'une relative mobilité sur le terrain 154
2.2. Des sites d'observation participante relativement ouverts : les lieux d'hébergements des *backpackers* et des hivernants 155
2.3. L'observation des coprésences et temporalités urbaines par l'arpentage et la photographie 159
3. Un palette d'outils pour interagir avec les *backpackers* et les hivernants 166
3.1. La sélection et l'accès aux enquêtés : délimiter et s'adapter . 166
3.2. Les questionnaires : constituer une base de données de profils et d'itinéraires 168

3.3. Le récit d'expériences : approche biographique de l'apprentissage de la mobilité 169
3.4. L'entretien semi-guidé : comprendre la construction du rapport au lieux au delà du discours stéréotypé 170
3.5. Cartographie des pratiques et parcours commentés : matérialiser le rapport à l'espace local 172

4. Les méthodes connexes : enquêter aux marges du phénomène 175

4.1. Les entretiens « autour » des groupes étudiés : comprendre les porosités des présences et les cadres de la mobilité 175

4.1.1. Les professionnels et les locaux : approcher diverses perspectives locales 176
4.1.2. Les touristes et les résidents étrangers : saisir les porosités des catégories et des rapports aux lieux 178

4.2. L'enquête « hors-sol » ?..... 178

4.2.1. Les échanges post-entretiens : suivi des itinéraires et recueil d'une base documentaire photographique..... 178
4.2.2. Décrypter les discours virtuels et médiatiques pour comprendre les imaginaires des lieux et des mobilités 180

Conclusion.....181

Partie 2. Les lieux mis en relation : itinéraires translocaux et apprentissages de la mobilité

Chapitre 5. Itinéraires. Combiner les lieux, entre passages et ancrages..... 189

1. Décrypter des itinéraires denses : typologie spatio-temporelle croisée entre *backpackers* et hivernants 191

1.1. Le nombre d'étapes et la durée pour penser l'ancrage ?..... 192

1.1.1. Partir du nombre d'étape composant un itinéraire..... 192
1.1.2. La durée dans une destination, une donnée structurante mais peu questionnée 195
1.1.3. Les backpackers et les hivernants, un éventail large de durée par étape 196
1.1.4. Classification exploratoire croisée : des itinéraires diversifiés au sein de chaque groupe 197

1.2. Des itinéraires tracés par des étapes, des durées et des liens200

1.2.1. Que nous disent les formes ?..... 200
1.2.2. Une typologie croisée pour l'identification des itinéraires 201
1.2.3. Des modèles de décryptage des itinéraires denses 204

2. Des territoires translocaux entre centralités globales et spécifiques..... 205

2.1. Des notions mises en application: territoires translocaux et centralités 206
2.2. Des centralités principales marquées par le réseau métropolitain et les destinations touristiques fortes 208

2.2.1. Mettre en regard la fréquentation d'une étape et la durée sur place 209
2.2.2. Les centralités de passage : fonctionnalité et exploration 212
2.2.3. Centralités d'ancrage : séjour et quotidienneté 217

2.3. Des centralités spécifiques à certaines pratiques : des lieux d'entre-soi en évolution rapide 218

2.3.1 Les territoires du camping-carisme 220
2.3.2. Les territoires de la spiritualité 221
2.3.3. Les territoires de la fête 223

2.4. Les territoires réticulaires du voyage 224

2.4.1. La « descente » vers le Maroc et la côte atlantique 224
2.4.2. La boucle du nord de l'Asie du Sud-Est et le lien à l'Australie 225
2.4.3. Le « tour du monde » des backpackers 227

3. Les significations des itinéraires : des combinaisons stratégiques 231

3.1. Des motifs multiples, des rapports aux lieux différenciés..... 232

3.1.1. Le backpacking : tourisme, travail et formation 232
3.1.2. Les hivernants : le temps libre sous différentes formes 237
3.1.3. Des rapports aux lieux imbriqués, entre quotidien et hors-quotidien 240

3.2. Des logiques de combinaison stratégiques, multiples et évolutives 241

3.2.1. Les stratégies de combinaison de sociabilité 242
3.2.2. La stratégie de confort et d'économie : entre « belle vie » et débrouille précaire 247
3.2.3. La stratégie de « collectionneur » : découverte et conquête symbolique du monde 249
3.2.4. Des stratégies qui rendent compte de l'accumulation des capacités liées au déplacement 250

3.3. Les significations du mouvement 252

3.3.1. Mouvement impensé, l'effet tunnel de certaines liaisons ? 253
3.3.2. Le mouvement comme moment de découverte : l'Autre, la rencontre et l'inattendu 254
3.3.3. La recherche volontariste de l'expérience de la route 256

Conclusion 258

Chapitre 6. Trajectoire. Réintroduire le temps biographique dans les mobilités internationales 261
1. Le projet de voyage : production et symbole entre Ici et Ailleurs 264
1.1. Contextes nationaux, familiaux et socio-professionnels de production du projet, concrétisation différenciée 265
1.1.1. Les situations nationales d'origine : différenciation de diffusion des pratiques et d'accès à la mobilité internationale 265
1.1.2. Les hivernants : différents projets pour différentes situations socio-professionnelles 269
1.1.3. Les *backpackers* : un rapport au travail et aux études qui façonne le projet 271
1.1.4. L'influence du réseau social comme un réseau de lieux 275
1.1.5. Partir en couple, duo ou solo : quand la période de vie donne un sens collectif ou individuel au projet 276
1.2. Le projet de départ, transition biographique et forte valeur symbolique de l'Ailleurs 278
1.2.1. La mise à distance de l'Ici, dimension spatiale des transitions biographiques 278
1.2.2. Partir, une prise de risque distinctive 282
1.2.3. Valeurs travail *versus* valeur voyage, Ici *versus* Ailleurs 284
1.2.4. Famille, rôles sociaux de genre et projet de mobilité 287
2. Les trajectoires de mobilités : comprendre les apprentissages de la mobilité tout au long de la de vie 289
2.1. Des trajectoires biographiques de mobilité : démarche et typologies 290
2.1.1. L'influence des approches biographiques et des « *travel careers* » 290
2.1.2. Des trajectoires de mobilités différenciées socialement 292
2.1.3. Périodes de vie et « états » de mobilité : construire deux typologies générationnelles des trajectoires de mobilité internationale 293
2.2. Accumulation progressive des capacités de mobilités et diversification des pratiques spatiales 300
2.2.1. Les *backpackers* : vers une autonomie et un éloignement rapide 300
2.2.2. Les hivernants : avant l'hivernage, répétition et approfondissement d'un mode de voyage 302
2.2.3. La trajectoire de mobilité, dimension spatiale d'une trajectoire sociale ascendante ? 303
2.3. La mobilité résidentielle internationale comme événement structurant toute la trajectoire de mobilité 305
2.3.1. Quelles mobilités résidentielles internationales ? 305
2.2.1. Mobilités résidentielles familiales, autonomes, privilégiées et cycle de mobilités dans les trajectoires des *backpackers* 308
2.2.2. Des trajectoires de mobilités post-coloniales parmi les hivernants 309
2.4. Les trajectoires familiales et professionnelles, structurantes dans l'organisation de la trajectoire de mobilité internationale 310
2.4.1. Reconfigurations familiales au cours de la vie : l'articulation entre mobilités domestiques et internationales 311
2.4.2. Les mobilités professionnelles au cours de la vie : diversité sociale et clivage de genre ? 312
3. La place du *backpacking* et de l'hivernage dans la trajectoire de mobilités 313
3.1. La parenthèse ou la transposition : maintien ou inversion de l'Ici et de l'Ailleurs 314

3.1.1. La parenthèse : voyager avant de s'ancrer 315
3.1.2. La transposition, vers une migration privilégiée 316
3.2. La circulation transnationale : modèles et variations 320
3.2.1. Des combinaisons stratégiques d'itinéraire aux circulations privilégiées dans la trajectoire de vie 320
3.2.2. Les circulations des hivernants, cycle de temps libre et appropriation de l'espace 321
3.2.3. Les circulations des *backpackers* : une division spatio-temporelle annuelle entre travail et vacance 326
Conclusion 329

Partie 3. Des lieux imaginés, pratiqués et négociés : les mobilités privilégiées au prisme de l'appropriation de l'espace

Chapitre 7. Des lieux façonnés par des imaginaires mondialisés 335
1. Les lieux au prisme des discours : cerner les imaginaires à travers une analyse documentaire multiple 337
2. Une métropole, une île et un quartier thaïlandais : des imaginaires ambigus 341
2.1. Bangkok : métropole duale 341
2.1.1. Le stigmate ambigu des métropoles 342
2.1.2. Bangkok entre vice et spiritualité, entre tradition et modernité 342
2.1.3. Un Bangkok touristique central et partagé entre culturel et sortie : correspondance des blogs et des guides 348
2.2. Khao San Road : une centralité communautaire et contestée 349
2.2.1. Khao San Road : haut lieu du *backpacking* 350
2.2.2. Symbole d'une communauté transnationale et contestée 352
2.3. Ko Phangan : l'imaginaire d'une île polarisée par une plage festive 353
3. Agadir : décor dé-singularisé de la retraite littorale au soleil 356
3.1. Agadir : une station balnéaire internationale et moderne avant d'être une ville 356
3.1.1. La plage et les vacances à l'occidentale 357
3.1.2. Le Agadir touristique, la plage comme centralité, le centre ville comme périphérie : correspondance des sites internet et du *Routard* 361
3.2. L'imaginaire des lieux des retraités au Maroc construit par les médias : à chacun son paradis domestique 362
3.2.1. L'omniprésence paradisiaque 364
3.2.2. L'attrait de la propriété bien protégée et de l'entre-soi social 364
3.2.3. L'attrait de l'autonomie des retraités camping-caristes 366
Conclusion 368

Chapitre 8. Les lieux en pratiques, du tourisme à la quotidienneté 371
1. Des lieux touristiques appropriés 373
1.1. Le Bangkok des *backpac*kers, de la pause logistique à la bulle familière 373
1.2.1. Une destination logistique avant d'être touristique 375
1.2.2. L'attrait pour les marges touristiques : l'exemple de la *ghost tower* 376
1.2.3. Le shopping et la fête : l'imaginaire en pratiques et en débat 376
1.2.4. Faire une pause en terrain connu : l'appropriation par la familiarisation 377
1.2.5. Les images de Bangkok produites par les *backpackers* : polarisation par le quartier de Khao San Road et les pratiques non-touristiques 379
1.3. Le Khao San des *backpackers* : pratiques familières de la rue au quartier 383
1.3.1. Des pratiques qui s'étendent à l'échelle d'un quartier 383
1.3.2. La rue Khao San, des pratiques contrastées de la centralité touristique 386
1.3.3. Des axes touristiques aux marges locales 388
1.3.4. La *guest house* comme porte d'entrée sur des interstices urbains 392
1.4. Ko Phangan, île à deux vitesses, des pratiques festives et spirituelles en dehors de la *Full Moon Party* 394
1.4.1. Des pratiques festives touristiques liées à la *Full Moon Party* 396
1.4.2. Des pratiques d'appropriation sur le long terme 397
1.5. Agadir, des pratiques urbaines de proximité des hivernants dans une station balnéaire 400
1.5.1. Les points centraux des espaces de pratiques : des lieux et modes d'hébergement différents 402
1.5.2. Faire ses courses à Agadir : des pratiques de consommation ritualisées 406
1.5.3. Un périmètre de pratiques qui s'agrandit puis rétrécit au fil des cycles d'hivernage 409
1.5.4. Les centralités distinctives de la ville, peu fréquentées par la majorité des hivernants 411
2. Relire le « chez-soi » et l' « entre-soi » au prisme des rapports aux lieux ambivalents 413
2.1. Domestication de micro-lieux touristiques et sociabilité communautaire 414
2.1.2. Des lieux conçus selon une fonctionnalité touristique plus ou moins marquée 414
2.1.3. Chercher un quotidien communautaire authentique dans un cadre touristique 417
2.1.4. D'une fonction touristique à une signification domestique 420
2.2. Des pratiques d'entre-soi marquées par la translocalité et l'imaginaire post-colonial 421
2.2.1. Affirmations et reconfigurations identitaires dans l'Ailleurs 422
2.2.2. Syncrétisme culturel et imaginaires post-coloniaux 424
2.2.3. Le maintien du lien entre des « chez-soi » distants 425
2.2.2. À Ko Phangan, l'exemple de la fête et du yoga comme expressions de communautés translocales et de symboles post-coloniaux 426
Conclusion 428

Chapitre 9. Des lieux coproduits : enclavements, coprésences et concurrences spatiales..... 431

1. Enclavement, régulation des présences et stratégies marchandes 434

1.1. Le camping au Maroc : la création d'une urbanité exclusive.. 434

1.1.1. Une urbanité protégée, ségrégée et saisonnière 435
1.1.2. « Un petit village » : services ciblés et relations marchandes 438

1.2. La rue Khao San : enclave urbaine commerciale et festive 440

1.2.1. Un espace public urbain structuré par la fête et le commerce touristique 440
1.2.2. Les 24 heures de Khao San Road, étude photographique : la mobilité des marchands pour l'immobilité du voyageur 444
..... 447
1.2.3. Des stratégies d'appropriation de l'espace par les commerçants 450

2. Des lieux produits par des coprésences et dynamiques socio-spatiales imbriquées 452

2.1. Regards locaux entre indifférence, intérêt, curiosité et désapprobation 453
2.2. Banglamphu, un centre ancien au croisement entre urbanisme traditionnel, dynamiques sociales métropolitaines et *backpacking* 455

2.2.1. Des fonctions commerciales et résidentielles enchevêtrées 455
2.2.2. Le Khao San des *backpackers*, lieu de sortie de la jeunesse bangkokoise populaire ? 459
2.2.3. Une réappropriation festive massive du quartier sur une temporalité exceptionnelle : la fête de Song Kran 461
2.2.4. Une dynamique urbaine de gentrification à la marge du quartier des *backpackers* ? 462

2.3. Le secteur touristique d'Agadir, espace public partagé et micro-enclaves sociales..... 464

2.3.1. Un contexte urbain aménagé touristiquement..... 464
2.3.2. La promenade, partage d'un espace public de loisirs et dynamiques temporelles 467
2.3.3. La plage, des micro-enclavements sociaux à l'image des divisions sociales de l'espace Gadiri 470

3. Des fronts d'appropriation : conflits de légitimité dans l'Ailleurs et concurrence pour l'espace 472

3.1. Plaidoyer et réquisitoire pour légitimer sa place au soleil 472

3.1.1. L'enjeu des bonnes pratiques dans l'Ailleurs 472
3.1.3. Reconduction et reconfiguration de rapports de classe dans l'Ailleurs 474

3.2. Présences contestées et concurrence pour l'espace 477

3.3.1. La concurrence pour l'espace festif à Ko Phangan : révélateurs d'imbrication de pouvoirs locaux, nationaux et transnationaux 477
3.3.2. Camping sauvage *versus* grands projets touristiques : fragilité et privilège relatif dans la concurrence pour l'espace littoral 479

Conclusion 482

Conclusion générale
Aller chercher Ailleurs un quotidien enchanté 487

Principaux résultats 489

Aller chercher Ailleurs... 489
...un quotidien enchanté 490

Au-delà de l'ambivalence : comprendre par des approches englobantes les reconfigurations des rapports aux lieux 491

Des approches englobantes empiriques nourries de concepts éprouvés 491
La pluralité des motifs de mobilité pour comprendre les interactions des sphères de la vie sociale 492
Des reconfigurations du rapport à l'Ailleurs : lieux d'authenticité sans les Autres ? 493

Des reconfigurations des rapports aux lieux qui traduisent des (re)distributions du pouvoir dans l'espace 494

Des positions privilégiées pour jouer sur les différenciations de l'espace et accéder à l'enchantement quotidien 494
Des positions de pouvoir relatives : reconfigurations translocales des espaces de socialisation 494

Perspectives 495

Mobilités privilégiées et échelles spatiales de la citoyenneté 495
L'intersectionnalité pour comprendre les espaces des mobilités privilégiées 496

Annexes 499

Bibliographie et sources 515

Références bibliographiques 515
Sources documentaires 534

Blogs de voyage 534
Sites internet 535
Articles de presse 535

Table des illustrations 537
Table des figures 537
Table des encadrés 538
Table des photographies 539
Table des cartes 542
Table des tableaux 542
Table des graphiques 542
Table des illustrations en annexes 543

Penser les rapports aux lieux dans les mobilités privilégiées

Étude croisée des *backpackers* en Thaïlande et des hivernants au Maroc

Résumé

Cette thèse analyse les mobilités privilégiées internationales à partir d'une lecture spatiale croisant deux groupes : les *backpackers* et les hivernants. L'objectif est de comprendre la diversité des rapports aux lieux produits par ces mobilités Nords-Suds principalement guidées par le loisir et de longue durée, dans le cadre d'une mondialisation croissante des modes de vie. Ces deux figures de jeunes itinérants (*backpackers*) et retraités séjournant l'hiver au soleil (hivernants), sont abordées de façon croisée à travers une enquête de terrain, déclinée respectivement en Thaïlande (Bangkok et Ko Phangan) et au Maroc (Agadir). Au croisement des études touristiques et migratoires, notamment autour des *lifestyle migrations*, les continuités et reconfigurations des rapports sociaux et des rapports de pouvoirs entre passage et appropriation de l'espace, permettent de saisir la dimension translocale des modes de vie contemporains. Cette thèse analyse finement les pratiques des *backpakers* et des hivernants dans les territoires du quotidien, les espaces métropolitains et les réseaux transnationaux. Avec les réseaux de sociabilité, ces pratiques témoignent d'une relation complexe à l'Ailleurs et l'Autre. L'ambivalence de ces rapports aux lieux, entre Ici et Ailleurs, requalifie les dualités classiques (tourisme - résidence, quotidien - hors-quotidien). L'imbrication des jeux de pouvoir favorise ces populations mobiles privilégiées dans la construction d'un chez-soi temporaire dans un Ailleurs. Au final, la thèse investit la notion de mondialisation à travers le croisement de ces deux figures de la mobilité. Celles-ci reconfigurent dans une dimension translocale les cadres structurants de lecture des sociétés, au-delà des interprétations uniquement individualistes des dynamiques contemporaines.

Mots clés

Rapports aux lieux - mobilités internationales - *backpackers* – hivernants – Thaïlande - Maroc

Abstract

This doctoral research analyzes international privileged mobilities crossing two groups in a spatial perspective: backpackers and winter migrants. Mainly driven by leisure, those long-time North-South mobilities, enable to understand the diversity of relationships to places produced by the increasing globalization of lifestyles. Young travellers (backpackers) in Thailand (Bangkok and Ko Phangan) are crossed with retired snow-birds (winter migrants) in Morocco (Agadir). At the intersection of tourism studies and migrations researches, lifestyle migrations analysis question continuities and reconfigurations of social relationships and power games. Passing and appropriation of space reveal the translocal dimension of contemporary lifestyles. This dissertation studies practices of backpackers and snowbirds in everyday territories, metropolitan spaces and transnational networks. Practices and sociability networks underline the complexity of the relationship with Elsewhere and Others. Between Here and There, ambivalent relationships to places question the classic dualities between tourism and home, everyday and extraordinary. Interwoven power games enable those privileged mobile people to build a temporary home Elsewhere. In the end, globalization can be read through those two images of international mobilities. They translocally change the structural reading frame of societies, beyond only individualistic interpretations of contemporary dynamics.

Key-words

Relationships to places – international mobilities - backpackers – winter migrants – Thailand - Morocco